This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

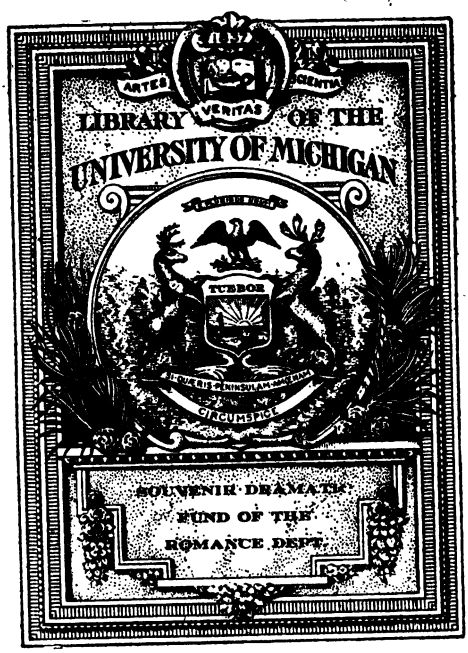
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.

848
S46
1874

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

RÉSERVE DE TOUS DROITS

DE PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE

En France et à l'Étranger.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PROVERBES

NOUVELLES

ROMANS

LA JEUNE ALLEMAGNE

OU

LES YEUX DE MA TANTE

E. REIPER INV.

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1875

V. — 7

INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS

LA JEUNE ALLEMAGNE

OU

LES YEUX DE MA TANTE

ROMAN

Constitutionnel. — Janvier-Mars 1857.

365956

LA JEUNE ALLEMAGNE

OU

LES YEUX DE MA TANTE

PREMIÈRE PARTIE

I

LE REMÈDE A LA GOUTTE.

Sur un des côtés d'une vaste salle gothique s'élevait une large cheminée, dont les bûches énormes projetaient au loin une chaleur d'autant plus agréable que l'hiver était rigoureux.

L'architecture de cette salle était du xve siècle, le mobilier était de nos jours; des étoffes de la dernière mode s'étalaient sur des divans moelleux ou sur des fauteuils confortables. Des tapis de Smyrne cachaient les dalles de pierre, et les premiers tapissiers de Paris ou de Vienne avaient dû déployer, contre le vieux château, toutes les ressources et la puissance de leur génie, renouvelant ainsi, comme au temps de Fontenelle, la guerre des anciens et des modernes.

Ces magnificences annonçaient, du reste, la richesse plutôt

que le goût, et l'amour du bien-être plutôt que celui des arts.

On découvrait, à travers les croisées, un horizon immense et magnifique : c'étaient les plaines de la Bohême; et sous le balcon sculpté du vieux manoir, coulait un fleuve rapide : c'était la Moldau qui, à une lieue au-dessous, traverse la ville de Prague.

A l'extrémité de la salle, éclairée par la flamme du foyer, brillait un trophée d'armes qui remontait au temps des Hussites ; on y remarquait la massue de fer de Jean Ziska, le casque de Ferdinand III et la cuirasse de Wallenstein.

Vis-à-vis s'élevait un faisceau de fusils et d'épées de fabrique moderne, au-dessus duquel flottait un drapeau rouge et blanc, couleurs nationales de la Bohême. Plusieurs inscriptions étaient gravées sur le canon des mousquets ou sur la lame des sabres. Sur l'un, on lisait ces mots :

« L'empereur Alexandre aux vainqueurs de Kulm, 30 août 1813. »

Sur un autre :

« L'archiduc Charles au général autrichien comte Diépold Martinitz de Donnersberg. »

Sur un troisième :

« Le maréchal Blücher à son compagnon d'armes. »

Devant cette cheminée, où flambait un si bon feu, deux hommes assis se chauffaient en silence. Le premier n'avait guère que cinquante ans, mais les fatigues de la guerre, et surtout du plaisir, l'avaient vieilli avant l'âge. Il avait été bien fait ; il l'était encore ; mais sa taille élevée commençait à se courber. Sa figure, sèche, froide, égoïste, avait cette beauté régulière, à laquelle beaucoup de gens préfèrent la laideur ; sa physionomie, quand elle n'était pas éclairée par un sourire de fatuité, semblait si longue, si triste, si uniforme, que l'on se sentait bâiller, tout en l'admirant.

Une robe de chambre de velours noir, doublée d'une fourrure épaisse, l'enveloppait de la tête aux pieds. Il était assis dans un large fauteuil, les pieds étendus sur un tabouret, et

la tête appuyée sur un coussin d'édredon, où il semblait enseveli.

Vis-à-vis de lui un petit homme, très-simplement vêtu, à l'air bon et indulgent, à l'œil modeste et spirituel, l'examinait attentivement, et faisait tourner entre ses doigts une tabatière d'argent ciselé.

— Est-ce que ce beau soleil, demanda-t-il d'une voix douce, est-ce que ce beau soleil de la Bohême ne vous sourit pas un peu, général ?

Le général s'inquiétait peu du soleil ; il avait la goutte.

— Voyez-vous, continua son interlocuteur, qui cherchait à le distraire, voyez-vous, de cette fenêtre, ces précipices et ces gorges sauvages... puis, plus loin cette large plaine, parsemée de villes, de villages, de forêts, et à l'horizon cette autre chaîne de montagnes bleuâtres ? Quel magnifique spectacle !

Le général s'inquiétait peu du paysage ; il avait la goutte.

— Vous souffrez donc beaucoup, général ?

— Comme un damné. Non, je ne crois pas, docteur, qu'il y ait au monde de douleur plus horrible que celle de la goutte.

— Peut-être, répondit le docteur en soupirant. Et quand cette nouvelle attaque vous a-t-elle pris ?

— Hier, au moment où vous veniez de sortir du château.

Puis, adoucissant sa voix, et avec l'instinct de flatterie naturel au malade qui a besoin du médecin, il ajouta :

— Vous ne devriez jamais me quitter, docteur ; je vous donnerais ici un appartement.

— Et mes autres malades, ces pauvres paysans qui ont aussi besoin de moi !

— Vous auriez bon feu, bon vin, bonne table.

— C'est-à-dire que vous me donneriez la goutte, à moi qui m'efforce de vous en guérir.

En ce moment, la douleur arracha au général un juron militaire... suivi de quelques autres plus militaires encore...

et dont le sens se réduisait à ceci : Quoi ! il n'y a pas de remède contre la goutte ?

— Je ne suis, monsieur le comte, répondit modestement le docteur, qu'un pauvre médecin de village.

— Vous !... allons donc ! interrompit brusquement le général. Il n'y a pas à Prague, il n'y a pas à Vienne un seul praticien en renom qui vaille le docteur Mœnch ! Sans cela, et sans vous fâcher, je me serais adressé à eux.

— Essayez-en. Consultez.

— Non ; une fois déjà, quand tout le monde m'avait abandonné, vous m'avez sauvé la vie. Et cette année encore, où le choléra sévissait dans notre Bohême, emportant les nobles et les paysans, sans se donner seulement la peine de regarder et de choisir, c'est vous qui, par votre expérience et vos soins, m'avez préservé du fléau !

— Vous et notre village, je m'en vante.

— Enfin, vous avez ma confiance.

— En médecine cela tient lieu de tout, répondit le docteur en souriant.

— Cherchez donc bien, et dites-moi, mon bon docteur, si, de nos jours où l'on invente tant de choses, vous ne pourriez pas trouver quelque bonne recette pour chasser sur-le-champ cette goutte infernale qui me ronge et me torture.

Le docteur répondit, en secouant la tête :

— Chasser en un instant un ennemi qui a mis vingt ans et plus à s'établir et à se fortifier chez vous !... c'est impossible.

— Allez au diable !... Que peut alors votre science ?

— Rendre les attaques de ce mal moins fréquentes, moins longues et moins douloureuses : et à la condition encore que le malade me secondera.

— Comment cela ?

— En se tenant dans une complète tranquillité d'esprit et d'humeur ! Votre dernière attaque n'est-elle pas venue à la suite de la schlague que vous avez administrée vous-même à Petrus, votre cocher ?

— C'est vrai.

— Et le grand accès qui vous a tenu trois mois au lit, ne vous a-t-il pas pris immédiatement, devant moi, à la lecture d'un article de la *Gazette de Vienne*, qui annonçait la nomination du comte de Thurn au grade de feld-maréchal ?

Le général baissa la tête, d'un air un peu honteux, et comme un coupable convaincu.

— Et qu'avez-vous à désirer ? continua le docteur, vous, général Diépold Martinitz, comte de Donnersberg, un des plus grands seigneurs de la Bohême ? Que vous manque-t-il ? est-ce la fortune ? est-ce le crédit à la cour ? est-ce la faveur du souverain ? Vous ne devriez, ici-bas, vous inquiéter que d'une chose... vous bien porter.

— Eh ! je ne demande pas mieux.

— Et vous ne faites rien de ce qu'il faut pour cela. Je remarque en vous, depuis quelque temps, une préoccupation et une irritation continuelles. Tout ce qui a rapport à la France, par exemple, excite votre impatience et votre colère. Hier encore, à la suite d'une discussion sur Louis-Philippe, j'ai craint pour vous, non une attaque de goutte, mais une attaque d'apoplexie.

— En vérité ? s'écria le comte effrayé.

— Vous aviez l'œil ardent, la tête en feu ! Que diable ! quand M. de Metternich et M. Guizot se font des politesses, quand le gouvernement de Juillet et le nôtre sont en paix, pourquoi vous croyez-vous obligé de faire la guerre ? Il y a donc, dans votre haine contre la France et les Français, quelques motifs particuliers, quelques causes secrètes que je ne puis deviner ? Comment voulez-vous que je vous guérisse, si vous ne m'aidez pas ?

— Je vous dirai tout, docteur !... Au fait, vous êtes un galant homme, et puis un médecin est un confesseur.

Le général fit relever le coussin placé sous ses pieds, l'oreiller qui soutenait sa tête, et, au risque d'être plus d'une fois interrompu par l'ennemie intime qui commandait en ce moment au logis, il commença son récit en ces termes :

— J'ai fait mes premières campagnes, de bonne heure, sous

l'archiduc Charles, notre invincible général. On vous aura dit sans doute que, dans ma jeunesse, j'étais un fort beau cavalier; c'est vrai! que j'avais une figure et une taille superbes: c'est encore vrai, je ne m'en cache pas.

— Vous faites bien, répondit M. Mœnch en s'inclinant, on dit tout à son médecin, et d'ailleurs ce n'est pas un secret. Qui n'a pas entendu parler des succès du brillant colonel Martinitz de Donnersberg? Les beautés de Vienne en ont gardé le souvenir, et l'hiver dernier on m'a raconté à moi-même des anecdotes...

— Lesquelles? s'écria vivement le général dont les yeux étincelèrent tout à coup d'un éclat inaccoutumé.

Il releva la tête avec fierté, et, dans cet éclair de triomphe, il oublia un instant la goutte et ses souffrances. Il était guéri, il était jeune, il avait vingt ans. Le docteur avait touché la corde sensible.

La prétention du comte de Donnersberg était d'avoir été autrefois et d'être encore un conquérant, un roué, un homme à bonnes fortunes; c'était à Prague que Mozart avait composé et fait représenter son *Don Juan;* le comte avait été élevé dans l'admiration du chef-d'œuvre et du personnage, et, comme compatriote de ce grand séducteur, il se croyait probablement appelé à marcher sur ses traces.

— Laissons de côté ces triomphes éphémères, continua le comte avec une fausse modestie, pour en rappeler de plus sérieux. Et ses yeux se tournèrent vers le trophée d'armes qui s'élevait à l'extrémité de la salle. C'est dans notre pays, c'est non loin d'ici que la France essuya la première défaite qui devait ouvrir aux armées alliées les portes de sa capitale, lorsque ce lieutenant de Napoléon, lorsque ce Vandamme osa descendre dans les plaines de la Bohême avec son corps d'armée, pour arrêter, à lui tout seul, la Russie, la Prusse et l'Autriche, que son empereur venait de vaincre à Lutzen et à Bautzen.

— Mais à Kulm, interrompit le docteur, il n'en fut pas de même... Vous étiez là, général.

— Moi et nos braves alliés, reprit celui-ci avec modestie. Je vois encore les bataillons de Vandamme rompus par la mitraille, ses soldats écrasés sous les pieds de notre cavalerie, et lui et ses officiers prisonniers. C'est moi qui, dans ce jour de victoire, reçus l'ordre de conduire à Kulm les prisonniers et les drapeaux ennemis.

En ce moment, la figure du général, qui respirait l'enthousiasme militaire, prit tout à coup une teinte sombre. Il s'arrêta, garda le silence pendant quelque temps; puis continua avec humeur :

— C'est une vilaine ville que Kulm, quoique le colonel Schlumbach, un de mes amis, en fût alors le gouverneur. Il était nouvellement marié à une amie de couvent de ma sœur Amélie...

— Ah ! vous avez une sœur ? s'écria M. Mœnch avec surprise.

— Oui, docteur, une jeune et belle fille qui avait dix-huit ans alors. Elle avait été élevée avec madame Schlumbach, et je lui avais permis de quitter le château de Donnersberg, où je demeurais avec elle, pour aller passer quelques mois auprès de son amie.

Le comte s'arrêta encore, et, après un instant de silence :

— Ce que je vais vous raconter, dit-il, avec amertume, vous paraîtra invraisemblable.

Il y avait, parmi les officiers français, un jeune homme dangereusement blessé, un homme sans nom, sans naissance, sans fortune, qui sortait d'une école militaire, qu'en France ils appellent Saint-Cyr. C'était sa première campagne. Il avait voulu, comme ils le voulaient tous alors, devenir général... ou se faire tuer, et il y avait presque réussi, car il avait reçu quatre blessures, toutes dangereuses, si bien que, le croyant mort, les soldats autrichiens qui le portaient à l'hôpital avaient cru pouvoir s'en épargner la peine, et l'avaient déposé dans la rue; mais ils avaient eu l'attention d'indiquer à un tombereau, qu'ils rencontrèrent et qui allait ramasser les morts, l'endroit où ils avaient laissé celui-ci.

Quand le tombereau passa, le mort n'y était plus.

Voilà ce qui était arrivé :

Le sous-lieutenant avait été placé contre un mur, près la petite porte d'un jardin. Ce jardin était celui du gouverneur; et madame Schlumbach, suivie de deux domestiques et donnant le bras à ma sœur, sortait pour aller à vêpres, lorsque cet officier, ce Français, s'offrit à leurs yeux, beau et pâle... à moitié dans le ciel !... Que fallait-il de plus ? C'était tout un roman, un roman allemand ! On prodigua des sels au mourant, qui, par hasard, respirait encore. On le fit porter dans une salle basse, où il ouvrit enfin les yeux... des yeux noirs superbes. Une fois installé chez le gouverneur, il fallut que celui-ci consentît à le garder ; car, au dire des médecins, qu'on avait sans doute gagnés, il n'y avait pas moyen de transporter le blessé sans compromettre une vie aussi chère. Que vous dirais-je, enfin ? trois mois s'écoulèrent.

Nous venions d'entrer en France, lorsque je reçois une lettre de ma sœur que je lus deux ou trois fois sans en croire mes yeux. La comtesse Amélie, d'une des plus nobles maisons du royaume, la comtesse Amélie, jeune, belle et riche, se mourait d'un amour insensé pour M. d'Albray, officier de Saint-Cyr. Cet amour, elle ne le lui avait jamais avoué, mais elle me l'avouait à moi, me suppliant, à mains jointes, de l'approuver; décidée, si je m'y opposais, à ne jamais se marier et à entrer au couvent.

— Eh mais ! s'écria le docteur, qui écoutait depuis quelque temps avec intérêt, ce pouvait être là des sentiments exaltés et romanesques, mais il y avait, dans un tel aveu, respect, soumission et vertu.

— Duperie d'un côté, séduction de l'autre ! J'écrivis à Vienne, à la chancellerie, et je demandai qu'on jetât, au préalable, notre prisonnier de guerre dans une forteresse; on me répondit que l'ordre allait être expédié, et qu'on en avait donné avis au gouverneur de Kulm.

Le docteur se leva vivement de son fauteuil.

— Qu'avez-vous donc, docteur ? s'écria le comte.

— J'ai, répondit M. Mœnch en se promenant avec agitation, que vous me rendez ces jeunes gens intéressants et que je vais les plaindre.

— Attendez! attendez! ne vous hâtez pas. Ouvrez mon secrétaire et prenez un papier dans un tiroir à gauche, un tiroir secret qui s'ouvre en poussant un ressort. Y êtes-vous, docteur?

— Oui, monsieur le comte.

Le docteur prit dans le tiroir une lettre jaunie par le temps, froissée et déchirée à force d'avoir été lue.

— Lisez... lisez! dit le comte.

La lettre contenait ces mots :

« Mon frère, vous aviez le droit de me refuser votre con-
« sentement, mais non pas d'abuser du secret que je vous
« confiais, pour frapper un infortuné et aggraver une posi-
« tion que la guerre ne rendait déjà que trop rigoureuse!
« Pour réparer le mal causé par mon imprudence, vous ne
« m'aviez laissé qu'un moyen : pardonnez-moi donc, mon
« frère, la désobéissance à laquelle vous m'avez contrainte,
« et la nécessité où vous m'avez mise de signer

« AMÉLIE D'ALBRAY. »

— Eh bien! s'écria le comte, qui, pendant cette lecture, avait eu grand'peine à modérer son impatience; eh bien! êtes-vous encore tenté de plaindre tout ce monde-là?

— Toujours!

— Même après cette lettre? Si vous m'aviez vu, docteur, quand je l'ai reçue! J'étais dans une fureur...

— Qu'il fallait prendre sur vous de modérer.

— Impossible! cela m'aurait étouffé : l'origine de ma goutte remonte à ce jour-là, j'en suis certain, c'est là ce que je ne leur pardonnerai jamais.

— Prenez garde! si la goutte vous entend, elle est capable de vous imiter.

— Vous croyez? dit le général un peu effrayé.

— La goutte est plus chrétienne qu'on ne croit : elle or-

donne le pardon des injures, elle aime le calme et sévit contre la colère... vous en savez quelque chose.

— Vous pourriez avoir raison.

— Enfin, qu'avez-vous fait à la suite de cette grande fureur?

— Rien, répondit le général d'un ton moins brusque, et comme pour rentrer dans les bonnes grâces du docteur ; je n'ai pas répondu, décidé à ne plus revoir ma sœur, qui était devenue indigne de la famille, et à la regarder comme morte pour moi.

Cependant la guerre durait toujours. Nous étions en 1814, et depuis longtemps nous avions envahi la France. Les trois grandes armées alliées, faute d'union ou de hardiesse, étaient tenues en échec par une poignée d'hommes, et, après des combats et des chances diverses, je me trouvais avec l'armée autrichienne du prince de Wurtemberg aux environs de Montereau. J'étais alors officier supérieur et fus envoyé au maréchal duc de Bellune, dont le corps d'armée, trop avancé pour être soutenu, risquait d'être enveloppé par nous. J'arrivai aux avant-postes pour offrir une capitulation honorable, et pendant qu'on m'annonçait au maréchal, un jeune officier, dont mon nom avait excité la surprise, s'avança près de moi, me salua et me dit en souriant :

— Monsieur, j'ai des remercîments à vous faire; vous vous êtes, pendant plus de six mois, chargé de mon logement.

— Où donc, monsieur?

— Au Spielberg. Je suis le capitaine d'Albray, votre beau-frère.

— Vous ! m'écriai-je en le regardant avec étonnement.

— Pourquoi pas? Échangé contre des prisonniers autrichiens, je suis rentré dans mon pays, où, avant de rejoindre mes drapeaux, j'ai fait, conformément aux lois françaises régulariser un mariage...

— Que je ne reconnais pas!

— Et dont j'ai pourtant l'honneur de vous faire part, continua-t-il en s'inclinant avec respect, en mon nom et au nom de madame d'Albray, ma femme.

Incapable de me modérer, j'insultai et défiai M. d'Albray, qui me répondit froidement :

— Dans ce moment, monsieur, notre empereur a besoin de tous ses soldats. La patrie d'abord, et plus tard les discussions de famille. D'ailleurs, vous êtes ici en parlementaire, et, loin de vous attaquer, nous devons tous vous défendre.

En ce moment chacun fit silence. Le maréchal venait de paraître, et à peine lui eus-je parlé de capitulation :

— Monsieur, me répondit-il, c'est ce que j'allais vous proposer. L'empereur vient d'arriver; il prétend qu'il est maître de la position ainsi que de l'armée autrichienne.

— C'était pour vous intimider! ce n'était pas possible, s'écria le docteur.

— Eh! si, morbleu! répliqua le général avec rage; le feu commença une demi-heure après, et ce diable d'homme avait, sans que nous nous en fussions doutés, manœuvré de manière que ces terribles hauteurs de Montereau, tout à coup hérissées de canons, écrasaient l'armée autrichienne... Non, jamais défaite plus complète, plus sanglante, n'attesta le talent, ou plutôt l'étoile de Napoléon, qui, voyant fuir nos soldats dans toutes les directions, s'écriait avec joie :

— Ah! je suis plus près de Vienne qu'ils ne le sont de Paris!

— Quant à moi, je m'étais retranché, avec les débris d'un régiment, de l'autre côté du pont, dans des maisons dont la mitraille avait enlevé la toiture et une partie des murs ; nous étions exposés à un feu de mousqueterie contre lequel nous ne pouvions nous défendre. Enfin nous n'étions plus qu'une douzaine que l'on couchait en joue, quand un jeune officier, qui commandait le feu, s'écria avec un accent de joie ironique que je crois entendre encore :

— Arrêtez, c'est mon beau-frère.

Et entonnant gaiement une chanson française dont le sens était :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?

il se trouva auprès de moi.

— Que vous le vouliez ou non, monsieur le comte, me dit-il, il faut que vous acceptiez ma lettre de faire part, car c'est elle seule qui vous sauve. Je pourrais à mon tour, disputant avec vous de politesse, me charger de votre logement; mais, quand on sort du Spielberg, on trouve les prisonniers de guerre trop malheureux. Gardez donc votre liberté et retournez près des vôtres.

A son ordre, les rangs s'ouvrirent, les fusils s'abaissèrent et je m'éloignai intact, sauvé, et la rage dans le cœur.

Le comte s'arrêta en ce moment, comme accablé par la foule de ses souvenirs. Il baissa la tête, serra l'une contre l'autre ses mains crispées, et dit d'une voix sourde :

— Depuis ce jour, je ne l'ai jamais revu.

— Ce n'est pas possible!

— Ni lui, ni ma sœur.

— Et combien d'années se sont passées ainsi?

— Comptez : nous étions en 1814, nous sommes en 1832.

— Dix-huit ans!

— Oui, dix-huit ans!... Lorsqu'au 31 mars nous entrâmes victorieux dans Paris, M. d'Albray se retira avec l'armée française au delà de la Loire. Il avait laissé à Paris sa femme, qui demanda à me voir.

— Eh bien? dit le docteur.

— Eh bien! continua brusquement le général, je refusai. Oui, je refusai! s'écria-t-il avec force et comme cherchant à s'aguerrir contre ses remords.

Mais en ce moment un cri de douleur lui échappa. C'était la goutte qui, à son tour, se montrait impitoyable.

— Je ne lui devais rien, continua-t-il d'un air farouche. Elle n'était plus de la famille, et d'ailleurs j'étais, d'après nos lois, seul maître du nom, du rang, de la fortune de nos ancêtres qu'elle avait déshonorés.

— Chez nous, général, l'aîné de la famille accorde au moins à ses frères légitimes, à ses sœurs... une dot.

— Cette dot aurait été enrichir M. d'Albray. C'était pour

cette dot qu'il l'avait séduite, c'était pour cette dot qu'il l'avait épousée, soyez-en certain, docteur.

— Avant votre récit, général, j'aurais pu le croire. Maintenant, cela me semble impossible. Ainsi vous, deux ou trois fois millionnaire, vous n'avez rien envoyé à votre sœur?

— Rien! rien! C'est-à-dire, si, malgré moi, à mon corps défendant; mais à ma sœur, à ma sœur elle seule, j'envoyai après mon départ, et par l'ambassade d'Autriche, une soixantaine de mille francs.

— Tant que cela! s'écria le docteur avec indignation, et, depuis dix-huit ans, pas une seule marque d'affection, ou de souvenir?

— Non... je ne devais pas... je ne voulais pas faire les premiers pas ni avoir l'air de m'informer d'elle... et elle, de son côté... elle et son mari, n'ont jamais écrit, jamais rien demandé... de sorte que j'ignore ce qu'ils sont devenus.

— Ce qu'ils sont devenus, s'écria le docteur tremblant d'indignation, ce qu'ils sont devenus?... je vais vous le dire : ils sont morts de faim!

A cette voix, à cet accent qui le frappait au cœur, le général poussa un cri aigu et tomba comme foudroyé par la douleur. La goutte sévissait avec rage, et le docteur, désespéré de l'accès qu'il venait de provoquer, sentit, à l'aspect de la souffrance, sa colère s'apaiser. Il ne pensa plus qu'à son malade, et, pendant une heure, lui prodigua tous les secours et tous les soins qui étaient en son pouvoir.

Enfin, quand l'attaque fut passée, quand le calme fut revenu, le docteur, tenant dans sa main la main du général, lui dit d'un ton plus doux :

— Ne parlez plus, c'est à moi maintenant de vous dire ce qui s'est passé dans votre cœur.

Au milieu des triomphes de toutes sortes dont s'enivrait votre vie, il y avait peu de place pour les souvenirs de famille.

Mais, avec le temps, les idées changent!... On lève les

yeux autour de soi, on s'étonne de la solitude qui commence à se faire, on regrette le passé, on s'inquiète du présent, on s'effraie de l'avenir !

— C'est vrai... c'est vrai, dit le comte avec émotion.

— Soyez franc, général, c'est depuis que vous êtes malade que l'image de votre sœur vous poursuit.

Le général ne répondit pas, mais il baissa la tête.

— C'est depuis que vous souffrez, que vous pensez à ses souffrances.

Le général garda le silence.

— Et moi, s'écria avec émotion le docteur, dans le château de vos pères, dans ce château où tout s'offre à vous à profusion, je me dis qu'en ce moment peut-être votre sœur manque de tout !... Je me dis, devant ce brasier ardent qui flamboie et nous réjouit, que votre sœur, par le froid qu'il fait, est peut-être sans abri et sans feu !

Le général cacha sa tête dans ses mains, et M. Mœnch, se rapprochant de lui, poursuivit doucement :

— Je comprends bien, qu'après tant d'années de colère, on soit embarrassé pour s'apaiser tout à coup, et qu'après des rigueurs aussi grandes, on soit presque honteux de se montrer bon et généreux... c'est un moment de courage à avoir, général.

Le général tressaillit.

— A coup sûr, ce n'est pas à vous de faire les premiers pas ; mais, puisque votre sœur a eu la fierté de ne jamais vous écrire, ni de ne vous rien demander ; mais, poursuivit-il lentement, en attachant sur le malade, ou plutôt sur le coupable, un regard qui ne manquait ni d'indulgence ni d'adresse, puisqu'elle et son mari ont l'obstination et la dureté de ne pas vous aider à leur pardonner... il faut vous montrer meilleur qu'eux !

Le général fit un geste d'embarras et de honte.

— Je peux, continua le docteur, non pas en votre nom, mais au mien, prendre, sans vous en rien dire, toutes les informations nécessaires.

Le comte serra vivement la main du docteur, et sembla respirer plus librement. Il y eut entre eux un instant de silence; M. Mœnch pressa légèrement de ses doigts le pouls du général, qui tressaillit et leva la tête. Leurs yeux se rencontrèrent et se comprirent sans doute.

— Cela va mieux, n'est-ce pas ? dit en souriant le médecin au malade.

— Oui... oui... répondit celui-ci d'une voix émue.

— C'étaient ces préoccupations-là, s'écria le docteur d'un air victorieux, qui redoublaient l'intensité de la goutte; c'était là ce qui nous empêchait de la combattre avec succès; mais maintenant ce sera différent.

— Vous croyez?

— Soyez tranquille ! à bientôt la guérison.

Le docteur prit sa canne et son chapeau, sortit de la salle et descendit vivement l'escalier du château.

II

LE DOCTEUR MŒNCH.

C'était, comme l'avait dit le général, un homme de talent que le docteur Mœnch. Il avait fait d'excellentes études en France et en Allemagne, et aurait pu arriver à une haute position; par malheur, ou plutôt par bonheur pour lui, il était sans ambition. Il avait gagné, jeune encore, une fortune honorable; un autre aurait cherché à la doubler; lui ne songea qu'à la bien placer. Il y a des gens qui n'ont pas plus tôt acquis ou reçu de leurs parents cinquante ou cent mille livres de rentes, qu'ils ne sont plus préoccupés que d'une seule idée : c'est de trouver une femme qui leur en apporte autant.

Le jeune docteur fut plus sage. Il acheta du bonheur pour son argent. Il demanda en mariage une jeune fille pauvre et charmante, qu'il aimait depuis longtemps. Ce fut au bout de quatorze ans seulement qu'un enfant vint enfin combler les vœux du docteur, bonheur qui lui coûta cher, car sa femme mourut en lui donnant un fils.

Dès ce moment, c'est en se vouant aux souffrances des autres que le docteur chercha à oublier les siennes. Il se consacra tout entier au jeune Godfried, son fils, et à ses clients. Il n'était étranger à aucun chagrin, insensible à aucune douleur, et le récit du général l'avait profondément ému.

Depuis cette confidence, il était évident que le comte allait mieux; mais il n'était pas encore entièrement guéri,

lorsqu'un matin, M. Mœnch entra dans sa chambre et lui demanda comment la nuit s'était passée.

— Mal. J'ai fait de mauvais rêves.

— Parce que vous ne prenez pas assez d'exercice, parce que vous restez enfermé dans ce vieux château.

— Le moyen d'en sortir, quand on ne peut marcher

— Parce que vous n'essayez pas. Voilà aujourd'hui une superbe matinée d'hiver. Je vous donnerai le bras... Allons! dit-il en souriant, pas de rébellion contre l'ordonnance du médecin.

On enveloppa le malade d'épaisses et riches fourrures. Deux domestiques le suivirent attelés à un traîneau destiné à ramener le maître en cas d'accident, et le comte sortit du château, appuyé sur le bras de M. Mœnch.

— Docteur, vous faites tout ce que vous voulez de moi.

— J'en veux faire d'abord un homme bien portant.

— Ou irons-nous?... à quelques pas d'ici?

— Non, vraiment; chez moi.

— C'est trop loin.

— Pour abréger le chemin, je vous raconterai une histoire.

— Il faut qu'elle soit bien intéressante.

— Je ne réponds de rien. Nous parlions de France... j'ai écrit dernièrement à Paris.

— En vérité, dit le comte, oubliant tout à coup sa fatigue... et à qui avez-vous écrit?

— A un vieil ami à moi, pour le prier de m'apprendre ce qu'était devenu M. d'Albray, colonel en mars 1814.

— Ah! dit le général avec émotion, et en s'appuyant sur le bras du docteur, et il vous a donné des renseignements?

— Très-circonstanciés. M. d'Albray, à la suite des batailles de Montereau et de Montmirail, avait été nommé, avec justice, colonel d'un régiment dont il s'était trouvé, au bout de quelques mois, le plus ancien officier. Blessé dangereusement devant Paris, il avait suivi l'armée impériale dans sa retraite sur la Loire... Là, il avait attendu les événements et peut-

être la récompense due à ses services. C'est alors qu'il obtint de son pays...

— Une position honorable ? s'écria le général.

— Sa destitution, répondit froidement le docteur, son renvoi et sa mise à la demi-solde.

Le général garda le silence.

— Il paraît, continua le docteur, que les soldats de la garde étaient alors traités de brigands de la Loire, et que le titre d'officier à la demi-solde accordait l'exclusion de toutes les places du gouvernement... c'est-à-dire le droit de mourir de faim, si l'on ne trouvait le moyen de se livrer à quelque industrie particulière. C'est ce que fit l'ex-colonel d'Albray. Il plaça le modique héritage de son père et le peu d'argent dont il pouvait disposer dans une maison de commerce... qui fit faillite.

Le général tressaillit et chancela de nouveau.

— Vous souffrez, général, lui dit le docteur en le soutenant. Voulez-vous que nous nous arrêtions ?

— Non... non... poursuivons.

Le général continua péniblement sa marche et le docteur son récit.

— L'ex-colonel d'Albray entra alors, comme commis, chez un banquier, où il travaillait depuis le matin jusqu'au soir, aux appointements de cent louis par an. C'est avec cela qu'il faisait vivre sa femme et ses enfants.

— Ah ! il avait des enfants ? s'écria le général en rougissant.

— Deux filles charmantes... l'une de quinze ans, l'autre de seize, et un dernier enfant venait de naître, un garçon que sa mère nourrissait elle-même. Tout cela vivait dans un faubourg de Paris où le loyer était moins cher. Mais le colonel, dont la santé était chancelante, et dont les blessures se rouvraient souvent, épuisait ses forces dans ces longs voyages de chaque jour de sa mansarde à son bureau... il tomba malade.

Le général, visiblement ému, réunit ses forces et continua

à marcher jusqu'à la maison du docteur qui n'était plus qu'à quelques pas de là ; il se laissa tomber sur un banc vert qui était devant la porte, puis il dit au docteur avec une impatience fiévreuse :

— Continuez... continuez, de grâce... M. d'Albray était malade ?...

— Oui, c'était en hiver, et, comme nous le soupçonnions l'autre jour devant votre cheminée, le bois était cher, le pain aussi, la misère arrivait... Quant à la souffrance, il y a longtemps qu'elle était installée au logis ; la pauvre mère soignait à la fois son mari et son fils.

Le général essuya une larme.

— Quant aux deux jeunes filles si fraîches, si belles, si adorables, elles soignaient tout le monde et priaient pour tout le monde... même pour leur oncle d'Allemagne.

— Pour moi? dit le général.

— Oui, pour vous.

— Ah ! qu'elles viennent !... qu'elles viennent !... s'écria-t-il en ouvrant les bras; je les attends, je les recevrai.

— Il est trop tard, poursuivit le docteur d'un œil morne, elles ne sont plus.

— Que dites-vous là?

— Envolées vers le ciel comme des anges qu'elles étaient, envolées près de ma femme bien-aimée !

Le docteur cacha sa tête dans ses mains, et le général resta quelques minutes anéanti. Enfin, revenant à lui, après un instant de silence :

— Allons ! dit-il et comme faisant un effort pénible, allons ! je verrai M. d'Albray, je le recevrai ; oui, docteur, je lui pardonne !

— Trop tard, répondit celui-ci d'une voix sourde, il est mort !

— Mort ! lui aussi !

— Lui aussi ! Le fléau destructeur qui venait de la Russie et qui avait traversé l'Allemagne, le choléra, sévissait alors à Paris. Il a frappé le père, déjà souffrant, et, plus tard, les

jeunes filles, épuisées par les veilles et la fatigue. Votre sœur, restée seule, a survécu à tous les siens. Mais, pour nourrir son jeune fils, son dernier enfant... il lui a fallu, malade elle-même, travailler de ses mains.

— Ah ! s'écria le général, la comtesse Amélie, ouvrière !

Ce premier cri avait été arraché par l'amour-propre, le second le fut par le regret et le remords :

— Qu'elle vienne ! continua-t-il, qu'elle reprenne sa place au château de nos pères ! qu'elle vienne, elle et son fils ! je le veux. Écrivez-le-lui, docteur, qu'elle l'apprenne au plus tôt.

— Dites-le-lui donc vous-même ! s'écria le docteur en ouvrant la porte de sa maison, elle est là !

— Ma sœur ?

— Je l'ai fait venir, décidé à la garder, si vous la repoussiez.

Le général jeta un cri, se leva vivement, et seul, sans un bras qui le soutînt, il courut, il s'élança dans la maison du docteur, et, près d'un lit, où gisait une pauvre malade, il tomba à genoux en s'écriant : Grâce ! grâce, ma sœur !...

III

LE CHIEN DU CHATEAU.

Pénible fut cette première entrevue entre le frère et la sœur. Nous en passerons les détails; il y a dans le cœur de tous les hommes, même les plus égoïstes, certains moments d'entraînement et de chaleur factice qui ne prouvent rien; des moments où ils ont de l'éloquence, de l'attendrissement, des larmes même, des larmes de bonne foi qui viennent d'une sensibilité nerveuse... Ils se persuadent à eux-mêmes qu'ils sont émus; ils le sont en effet, mais comme on l'est au théâtre, d'une émotion qui vient de la tête et non du cœur, et qui finit avec la représentation.

Ce fut là, à peu de chose près, l'histoire du comte de Donnersberg, une fois que sa sœur Amélie et son neveu Oswald d'Albray furent installés au château. On avait beaucoup pleuré et même sangloté, on s'était beaucoup embrassé, on avait répété à profusion : Ne songeons plus au passé, le passé n'existe plus ! Mais il est des souvenirs trop douloureux pour s'effacer jamais, et entre amis, entre parents surtout, qui ont eu l'un envers l'autre de grands torts, on pardonne, mais on n'oublie pas.

Amélie, d'une nature douce et bonne, eût pu faire exception; elle était toute disposée à regarder le passé comme un rêve; voyant son fils heureux, elle ne songeait déjà plus aux injustices dont elle avait été victime, et n'éprouvait, avec son frère, ni gêne, ni embarras.

Le général était moins à son aise; sans se l'avouer à lui-

même, et sans se rendre compte du sentiment qu'il éprouvait, il gardait presque rancune à sa sœur du mal qu'il lui avait fait ; et si parfois il se trouvait généreux, c'était de ne pas lui en vouloir davantage. Et puis, il faut le dire, il y avait deux personnages bien distincts dans le noble comte, l'homme malade, et l'homme bien portant. La sensibilité lui revenait avec la souffrance ; il comprenait alors, pour les autres, la bonté et la pitié, le tendre intérêt, enfin, qu'il réclamait si impérieusement pour lui-même ; la bonne santé au contraire lui rendait tous ses défauts : l'égoïsme, l'orgueil et la fatuité.

Dès qu'il avait fièrement jeté à l'écart la robe de chambre du malade, on voyait tout à coup, sous l'uniforme du général, ou sous l'habit du chambellan, reparaître l'ambitieux et surtout l'homme à bonnes fortunes ! Les femmes avaient été la passion de sa jeunesse ; c'était encore celle de son âge mûr. Les galantes conquêtes flattaient toujours son amour-propre, et il faut convenir que sa position et sa fortune lui en valaient encore parfois quelques-unes, quelques-unes du moins dont on parlait... celles-là surtout étaient les plus précieuses à ses yeux.

Il habitait donc souvent la cour et rarement ses domaines ; il laissait ainsi, la plus grande partie de l'année, sa sœur seule au château de Donnersberg, ce qui ne contribuait pas peu à entretenir, entre eux, des relations bienveillantes et amicales. Le retour du général était attendu sans impatience ; et l'annonce de son départ toujours reçue avec résignation, surtout par Oswald, à qui sa mère avait pris soin d'inspirer pour son oncle un tel excès de respect et de soumission, que le pauvre enfant tremblait de crainte en entendant sa voix.

Oswald avait de quatre à cinq ans lorsque, lui, fils d'un officier français, il rentra avec sa mère, la comtesse Amélie, dans le château des rois et des comtes de Bohême, ses ancêtres maternels. Les scènes de mort et de misère dont son enfance avait été témoin avaient laissé dans sa mémoire,

bien jeune encore, des traces ineffaçables. Plus d'une fois dans les riches salons de Donnersberg, sur le balcon au pied duquel coulait la Moldau, il demanda à sa mere et au docteur ce qu'étaient devenues les murailles nues de la mansarde dont la toiture aux tuiles mal jointes laissait tomber la pluie sur son berceau.

Du reste, le docteur Mœnch trouvait qu'Oswald était un charmant petit garçon, presque aussi gentil que son fils Godfried. Oswald avait d'abord des cheveux et des yeux noirs, ce qui est une beauté rare en Allemagne, où tout le monde est blond, et dans son regard brillaient déjà l'esprit, l'intelligence, et surtout la bonté. Aussi tout le monde l'aimait au château.

Sa mère d'abord, cela va sans dire ; puis le curé du village, M. Berthold, qui lui servait d'instituteur ; puis le petit Godfried, son camarade, qui partageait ses études et ses jeux ; enfin, tous les gens du château avec qui il n'avait ni humeur, ni caprice, ni fierté, et qui trouvaient leur jeune maître charmant, surtout quand ils le comparaient à leur noble maître, le comte de Donnersberg.

Quant à celui-ci, qui n'avait jamais aimé personne, il n'y avait pas de raison pour qu'il fît une exception en faveur de son neveu, et il était resté, à son égard, dans la plus complète indifférence, ne pensant guère à lui que quand il le rencontrait sur son passage ; mais alors les épais sourcils du comte se croisaient d'une manière si peu prévenante, qu'Oswald, en l'apercevant venir de l'extrémité d'une allée, avait pris l'habitude de se cacher, même quand il ne faisait rien de mal, et sans autre avantage que de se priver de la vue de son oncle.

C'était en lui une crainte instinctive, et l'on aurait pu croire que cette antipathie innée venait de son père et du sang français qui coulait dans ses veines ; non pas que sa mère et le docteur Mœnch ne lui répétassent, chaque jour, tout ce qu'il devait à son oncle, et combien il devait l'aimer ; le pauvre enfant y faisait tous ses efforts sans trop y

réussir, et il avait fini par placer le général au nombre de ces divinités redoutables, auxquelles on accorde la crainte et le respect, faute de mieux.

Les premières années de l'éducation d'un enfant, le développement successif de ses facultés et de son caractère seraient un sujet d'étude aussi intéressant pour ses parents qu'ennuyeux pour le lecteur, et nous passerons rapidement sur les temps classiques de notre héros. Il arriva cependant, à cette époque, un fait tellement important, que, dans notre conscience d'historien, nous nous ferions scrupule de le passer sous silence.

Les chevaux paraissaient à Oswald la plus belle chose du monde. Il s'était mis au mieux avec le cocher et les palefreniers, qui, lorsqu'ils étaient sûrs de ne pas être vus, plaçaient l'enfant sur le dos de *Bucéphale*, de *Blücher* ou du *Prince Charles*, et lui faisaient faire ainsi quelques pas dans la cour où l'on pansait ces nobles coursiers. Mais qu'il y avait loin de là à une promenade en plein air et au grand galop, comme celles auxquelles le général se livrait tous les jours! C'était là l'ambition, le rêve d'Oswald; chaque âge a les siens, et l'enfant, après de longues réflexions, crut avoir enfin trouvé le moyens de satisfaire ses désirs.

Le général avait un chien superbe et qu'il aimait beaucoup, c'était un chien qui lui venait des Erzgebirge, montagnes de mines, situées entre la Bohême et la Saxe. Il était d'une haute taille, d'une garde excellente, et n'obéissait qu'à une seule personne, au général, qui en était extrêmement flatté, et cela entrait pour beaucoup dans la faveur dont Cerberoff jouissait auprès de son maître.

C'est ce fidèle et farouche serviteur qu'Oswald avait entrepris de corrompre et de séduire. Il est vrai que, pendant tout un mois, il y employa la moitié de son déjeuner; l'enfant ne mangeait plus; mais il se faisait un ami, et un ami tellement souple et dévoué que l'animal indompté, oubliant sa fierté et sa dignité de chien, avait consenti à faire pour Oswald le métier de cheval. Il laissait le jeune écuyer

s'élancer sur sa croupe obéissante et l'emportait ainsi, au grand galop, dans les allées du parc.

Il va sans dire que, pour se livrer à ces exercices d'équitation, Oswald choisissait les jours où son oncle était hors du château, certain de n'être trahi par aucun des domestiques de la maison. Quant à la comtesse Amélie, dont la santé s'affaiblissait chaque jour, elle ne sortait presque plus de sa chambre. Le curé était à son presbytère et le docteur à ses malades.

Un jour donc, Oswald faisait un thème ou une version dans une des tourelles du château qui lui servait de chambre et de cabinet de travail, lorsqu'il entendit un galop de cheval... il ne se trompe pas. On lève la herse du château : c'est son oncle qu'il a aperçu habillé, éperonné, la cravache à la main et prêt à partir; c'est son oncle qui se rend à Prague où il est attendu. La matinée est superbe, le soleil brille et le parc étincelle de verdure. Oswald abandonne les thèmes et les versions qu'il a toujours loisir de retrouver les jours de pluie. Il court à la loge de Cerberoff qu'on tenait toute la journée enchaîné, et pour cause; il le délivre, et le chien bondit de joie, en le remerciant d'une liberté que le jeune tyran compte bien confisquer à son profit.

Il faut voir Oswald s'élançant intrépidement sur ce cheval improvisé, ce cheval sauvage, sans bride et sans frein; jamais cavalier numide, dans les déserts de l'Afrique, jamais Mazeppa dans les plaines de l'Ukraine, n'a pressé avec plus d'ardeur les flancs de son coursier. Il dévore l'espace, il fait voler en tourbillons le sable des allées. Il anime, du geste et de la voix, son coursier dont les aboiements lui répondent... lorsque tout à coup... ô terreur! ô apparition inexplicable! au détour d'une allée, Oswald aperçoit son oncle, le général lui-même, dont le formidable hop! hop! arrête tout à coup le cheval et le jeune écuyer.

Le chien s'arrête et roule aux pieds de son vrai maître, de l'ancien, entraînant dans sa chute son infortuné cavalier, qui, la jambe engagée sous son coursier, ne peut se relever

et s'enfuir. Il l'essaierait en vain, une main de fer vient de saisir son oreille et la secoue jusqu'au sang.

Que de crimes à la fois! abandonner, à l'heure du travail, sa version commencée, labourer les allées du parc! courbaturer le chien de monseigneur! plus encore : avilir et apprivoiser un chien de garde que la nature de ses fonctions obligeait à être féroce! il n'y avait pas de pardon à espérer! le coupable sentait bien qu'il allait être condamné... et se résignait d'avance au châtiment; mais il ne s'attendait point à celui qu'on allait lui infliger!... le fouet!... Tel fut l'arrêt du général, et ce fut le palefrenier qui reçut l'ordre de l'exécuter. Pauvre Oswald! Malgré son indignation, malgré sa colère, ses larmes de rage et sa résistance désespérée, rien ne put le sauver de cet affront! Hâtons-nous de dire que le cocher chargé de compter les coups en escamota la moitié, que le palefrenier ne frappait qu'à regret, et que le chien hurlait de douleur.

Dès ce moment, toute affection pour son oncle devint impossible dans le cœur d'Oswald, et la comtesse Amélie, désolée du désespoir de son fils et froissée dans sa fierté maternelle, sentit renaître contre son frère tous ses anciens griefs.

Quant au général, rentré dans son appartement, il eut un accès de goutte terrible, qui dura deux mois et qu'il ne pardonna jamais à son neveu.

Le docteur Mœnch, en apprenant tous ces désastres, comprit que lui seul encore pouvait les réparer et ramener la paix au sein de la famille. L'entreprise était difficile; mais le général souffrait, et nous avons vu que, dans ces moments-là, le médecin était tout-puissant.

Il obtint donc, non sans peine, le pardon du neveu et l'oubli de tout ce qui s'était passé. Il fit plus.

Le comte de Donnersberg avait de l'orgueil. C'était la base de son caractère. Aussi c'était toujours à cet auxiliaire que le docteur s'adressait. Nos défauts bien exploités rapportent souvent plus que nos bonnes qualités. M. Mœnch fit

comprendre à son malade que son nom, son rang, la haute position qu'il occupait, lui imposaient l'obligation de donner à son neveu une éducation de gentilhomme, moins pour ce neveu que pour lui-même, comte de Donnersberg. Il lui démontra qu'un gentilhomme ne saurait commencer ses exercices de trop bonne heure; que lui, comte de Donnersberg, montait à cheval et faisait des armes dans la perfection, avant l'âge de quinze ans. Tout cela dit entre deux consultations; et le résultat de cet entretien, que le docteur savait quitter et reprendre à propos, fut que l'on donnerait au jeune Oswald un maître d'équitation et un maître d'armes.

IV

LA JEUNE ALLEMAGNE.

Quelques années se passèrent ainsi, et alors, exploitant encore, au profit de son élève, un nouvel accès de goutte, le docteur Mœnch prouva à son malade qu'Oswald, ayant terminé ses humanités et sachant suffisamment le grec et le latin, ne pouvait plus rester exclusivement livré aux mains du curé ; qu'il fallait donc lui donner, pour sa rhétorique et sa philosophie, un professeur qu'on ferait venir de Prague, et qui habiterait au château.

Le docteur demanda qu'il fût permis à son fils Godfried de profiter des leçons de l'illustre professeur, et, dès ce moment, les deux jeunes gens, qui avaient déjà l'un pour l'autre une tendre amitié, devinrent inséparables.

Godfried était aussi tranquille, aussi calme, aussi Allemand qu'Oswald était ardent et impétueux. L'un représentait la raison, l'autre l'imagination. Godfried ne se hâtait jamais, Oswald était toujours pressé. Il faut dire aussi que l'un arrivait parfois trop tard, mais l'autre arrivait toujours trop tôt. Jamais caractères ne s'étaient moins ressemblés, et c'est pour cela peut-être qu'ils se convenaient si bien. Le fils du docteur concevait difficilement ce que son jeune camarade saisissait sur-le-champ ; mais l'instinct d'une nature excellente, l'instinct plus que le raisonnement lui faisait discerner le bien du mal. Le moindre sophisme, le moindre paradoxe, s'il était brillant, ravissait Oswald et le séduisait. Godfried, au contraire, résistait, se défendait, même sans moyens de

défense, quitte à les trouver plus tard et à prouver alors qu'il avait raison de résister.

Les deux jeunes gens, bons, honnêtes, candides, sortant des mains de M. Berthold, le digne curé de Donnersberg, avaient à peu près quinze ans lorsque vint s'établir au château le nouveau professeur chargé de leur enseigner la rhétorique et la philosophie. On le nommait M. Schlankopf.

M. Schlankopf était le fils d'un bon laboureur, qui destinait son fils au même état que lui. Ce fils rêvait de plus hautes destinées, et comme son père ne pouvait payer son éducation, il avait pris le parti, pendant tout le temps qu'il resterait à l'Université, d'entrer chez un maître menuisier, où il poussait le rabot, depuis huit heures du soir jusqu'à deux heures du matin, payant ainsi par le travail de ses nuits, l'instruction qu'il acquérait le jour.

Ses études achevées, il n'avait ni les titres, ni le crédit suffisant pour être nommé membre du corps universitaire. Mais, avec son diplôme de docteur, il avait le droit d'ouvrir un cours particulier. C'est ce qu'il fit. Il ne lui vint personne, on ne le connaissait pas : le moindre maître de langue, d'escrime, d'équitation, ou de danse avait plus de chances que lui de trouver des élèves.

Il fallait vivre, cependant. Il retourna chez son menuisier, ne se plaignant pas, ne se plaignant jamais, mais la rage dans le cœur. Le menuisier de Prague, chez lequel il travaillait, avait fait une partie des boiseries nouvelles du château de Donnersberg ; il parla de son ouvrier au docteur Mœnch, celui-ci au comte, et M. Schlankopf fut admis comme professeur, aux appointements de quinze cents florins : de plus, la nourriture et le logement.

M. Schlankopf était un grand jeune homme pâle et blond, dont les yeux bleus regardaient rarement en face ; il les tenait volontiers baissés, comme un homme absorbé dans une contemplation intérieure, ou bien il les levait vers le ciel, comme pour en appeler à lui des injustices de la terre.

M. Schlankopf était grave et pensif ; c'était un rêveur ; et,

jeune, il jouissait déjà d'une vieillesse hâtive. Moins gai, moins confiant, moins expansif que le vieux curé, qui, tout en instruisant ses élèves, daignait rire avec eux, M. Schlankopf ne riait pas. Il ne riait jamais. Il semblait, plus que le curé, étranger aux choses d'ici-bas, et plus que lui, occupé des intérêts d'un autre monde ! Lequel ? C'est ce qu'on ne pouvait deviner.

Du reste, il savait beaucoup et très-bien, enseignait à merveille, et ses élèves firent en peu de temps des progrès remarquables. Il menait une vie très-rangée, sortant rarement du château, n'allant qu'une fois par semaine à Prague, ne recevant personne, et employant dans sa chambre, à écrire, tout le temps qui n'était point consacré aux leçons. On ne pouvait rien lire sur sa figure impassible, qui ne témoignait ni bonne humeur ni impatience. Seulement, les jours où il y avait réception au château, Godfried qui observait, car Oswald n'observait rien, Godfried avait remarqué, qu'au lieu d'être enchanté de voir le beau monde, et les riches équipages, et les brillantes toilettes, leur professeur avait peine à cacher une espèce de dépit et d'indignation, qui se trahissait, non par des paroles, mais par un sourire ironique.

Il voyait du même œil la magnificence et le confortable qui régnaient dans le château ; au lieu d'être flatté, lui fils de fermier, lui longtemps ouvrier, de l'heureuse et douce position qui lui était faite, il en semblait humilié, mécontent, et regardait avec mépris ces riches tapisseries, ces divans moelleux, ces glaces, ces dorures que chacun enviait.

Une nuit qu'Oswald ne dormait pas, il eut l'idée de prendre l'air à sa fenêtre.

On était en automne ; la nuit était déjà fraîche, mais belle. Tout le monde reposait au château, excepté son professeur, M. Schlankopf, qui n'était pas encore couché, car on apercevait de la lumière à travers les vitraux gothiques de sa chambre. Il travaillait, sans doute... et Oswald s'extasiait sur son amour pour l'étude... lorsque, sur le rideau derrière

lequel se dessinait la tête du professeur, une autre tête apparut.

Oswald était l'innocence même, et aucune pensée douteuse ne s'offrit à son esprit ; mais la chose le surprit et lui sembla plus singulière encore, lorsqu'à côté des deux premières têtes en apparut une troisième, puis une quatrième, dont la silhouette accusait de longues barbes se terminant en pointe. M. Schlankopf était justifié : à coup sûr ce n'étaient point des dames ; mais que venaient faire ces hommes, si ce n'étaient point des lutins, à une pareille heure, au château de Donnersberg ?

Tout à coup les ombres de quatre bras se levèrent, les ombres de quatre mains se joignirent, et Oswald crut voir, sur le rideau blanc de la croisée, la fantasmagorie du serment des Horaces, ou de celui du Grutli. La lumière s'éteignit. Oswald ne vit plus rien ; mais il entendit des pas retentissants sur les dalles de l'escalier ; puis, un instant après, il entendait craquer le sable de l'allée, puis crier les gonds rouillés d'une petite porte du parc, d'ordinaire fermée, qui donnait sur la campagne.

Oswald ne dormit pas de la nuit. Le lendemain était un dimanche. C'était jour de congé. Godfried ne devait pas venir au château, et Oswald, impatient, ne pouvait pas attendre au lendemain. Il courut chez le docteur, prit son jeune camarade par-dessous le bras, l'entraîna au jardin, et là lui fit part du secret qui l'étouffait ; ce qui enchanta Godfried. On est si heureux à cet âge-là d'avoir un secret ! Un secret à deux ! Jugez des exclamations et des recherches des deux amis !... Qu'est-ce que cela signifiait ?

L'idée de trahir leur professeur et de confier son secret au comte de Donnersberg, ou même au docteur, ne vint à aucun de nos jeunes gens ; tous deux avaient trop d'honneur pour cela. Mais l'honneur n'exclut pas la curiosité, et il fut convenu que les deux amis poursuivraient et exploiteraient ce mystère à eux deux et sans associés.

Les nuits suivantes, Oswald se mit donc en sentinelle à

sa fenêtre et n'y gagna rien qu'un rhume de cerveau. Personne ne vint; et, tout découragé, il allait renoncer à l'entreprise, quand le samedi, à minuit sonnant, la petite porte du parc s'ouvrit; les pas retentirent sur le grand escalier, et la croisée du professeur s'illumina de nouveau. Il était évident que les rendez-vous avaient lieu le samedi à minuit, et les deux jeunes amis prirent leurs mesures en conséquence.

La chambre de M. Schlankopf était située, comme celle d'Oswald, dans une des tourelles du vieux manoir. Elles étaient en face l'une de l'autre. Chacune d'elles avait une issue sur le grand escalier; c'est par là que l'on descendait dans les appartements du château, et plus bas dans le parc. C'est par là que les hôtes mystérieux de M. Schlankopf montaient tout uniment la nuit jusqu'à sa chambre; mais chacune des tourelles avait une seconde issue : c'était un petit escalier étroit et tournant par lequel les hommes d'armes descendaient autrefois dans les cours du château.

C'est par là que les deux amis s'introduisirent avec précaution dans la tourelle et arrivèrent au dernier étage, où ils furent arrêtés par une porte en chêne qu'on avait condamnée. Elle était fort solide et garnie de clous en fer; mais grâce aux injures du temps, elle était lézardée et vermoulue, et, à travers les fentes, il leur fut facile de s'assurer que c'était bien la chambre du professeur. Il n'y était pas en ce moment; mais c'étaient bien son lit, sa table, ses papiers et sa pipe.

Les deux conjurés redescendirent enchantés de cette première réussite, et, le samedi suivant, bien avant minuit, Oswald descendait, à pas de loup, de sa tourelle, traversait la cour du château, gravissait l'escalier, sa nouvelle conquête, et arrivait tout essoufflé et tout ému à la porte du professeur, contre laquelle il collait son oreille.

Par malheur, il était seul dans son expédition. Son ami Godfried n'avait pu rester au château, il fallait qu'il retournât coucher le soir chez M. Mœnch, son père. Ce soir-là, minuit

se fit attendre plus longtemps qu'à l'ordinaire; mais enfin il sonna, et, un quart d'heure après, Oswald entendait son professeur s'écrier avec une voix vibrante et joyeuse qu'il ne lui connaissait pas : Ulrich ! Reding et Otto ! amis de la patrie, amis de la liberté, soyez les bienvenus !

C'était l'époque où redoublait, de l'autre côté du Rhin, la sourde agitation qui y régnait depuis 1830. C'était l'époque où l'exaltation, l'enthousiasme, le besoin de nouveauté, la soif de l'indépendance, avaient donné à la vieille Allemagne le délire et la fièvre au cerveau.

Ce n'était plus l'Allemagne mélancolique et vaporeuse, conservant, avec un sentiment pieux, les traditions ou les légendes religieuses et historiques, aimant la vie de famille et les scènes de la nature, les épanchements du cœur et les vagues caprices de la pensée ! C'était l'époque où toutes les passions fermentaient comme dans un volcan prêt à faire éruption; l'époque enfin où Henri Heine écrivait :

« Prenez garde ! si une révolution éclate en Allemagne, votre révolution française ne sera qu'une idylle auprès d'elle. »

Lorsque les rois avaient eu intérêt à soulever les peuples contre Napoléon, ils avaient crié :

— Accourez sous nos drapeaux, repoussez le tyran ! donnez-nous la victoire, nous vous donnerons la liberté.

Confiante en cette promesse, l'Allemagne entière avait couru aux armes; l'ouvrier avait quitté l'atelier, le laboureur la charrue, et l'étudiant l'Université. C'était un touchant spectacle que de voir, sur toutes les routes, cette longue file d'étudiants abandonnant leurs livres et marchant le fusil à la main, inhabiles à la manœuvre, et marquant le pas, non point au son du tambour, mais au refrain des chansons patriotiques. Ils disaient dans leurs refrains :

— Haine aux Français ! et vive la liberté !

Mais quand ces Français, qui combattaient seuls contre l'Europe entière, eurent été vaincus, la liberté ne vint pas, et les rois, au contraire, rivèrent plus que jamais les fers des vainqueurs. Ceux-ci déposèrent l'épée pour recevoir des

chaînes; ils les acceptèrent en silence. Ils les portaient sans murmurer, lorsque la révolution de Juillet éclata et retentit dans toute l'Europe comme un coup de tonnerre.

Les Allemands, qui jusqu'alors détestaient le peuple français, ne virent plus en lui que l'ami, le vengeur de tous les peuples; la haine se changea en sympathie et ils n'eurent plus qu'un désir : l'imiter; mais il fallait l'oser.

La jeunesse surtout était la plus ardente; c'était au sein des Universités que se formait l'esprit nouveau, l'esprit de révolte contre les vieilles idées, la vieille poésie, la vieille aristocratie.

Dès ce jour, la Jeune Allemagne fut constituée, et un puissant auxiliaire lui vint en aide : le professeur Hégel, dont la philosophie était alors en grande vogue, philosophie qui n'avait rien d'irréligieux et de révolutionnaire quant au fond, mais dont la forme était si obscure que chacun pouvait, comme l'Apocalypse, l'interpréter à sa manière, et y puiser des armes pour la défense de son opinion. Aussi, depuis près de dix ans, c'étaient les Universités d'Allemagne qui répandaient, semaient et faisaient fructifier les idées nouvelles, en attendant que, de la pensée, il fût permis de passer à l'action.

M. Schlankopf et ses amis étaient de la Jeune Allemagne, cela va sans dire. Fils de laboureurs ou d'ouvriers, ils n'avaient rien à attendre de la société actuelle, et ils avaient tout à espérer de son bouleversement, ou, comme ils le disaient, de sa régénération.

Ulrich était un étudiant de première année, Otto de seconde, et Reding de ces étudiants qui étudient toujours. Ulrich parlait haut et avait à sa disposition plus de mots que d'idées. Otto, au contraire, sombre et taciturne, avait la prétention des grandes pensées; de plus, il était poëte, le poëte inspiré, le poëte patriote. Quant à Reding, il se posait toujours comme un farouche républicain de l'ancienne Rome; il aspirait aux vertus romaines.

Tous trois, étudiant encore, regardaient Schlankopf, qui

avait fini ses études, comme leur maître. Ils reconnaissaient sa supériorité, ses talents, son audace, et auraient voulu le voir arriver au professorat. Il aurait pu, du haut de la chaire, proclamer leurs doctrines et aider par là à un mouvement qui, de tous les côtés, se préparait déjà.

A défaut de ce moyen, ils avaient eu recours à un autre, aussi puissant et moins dangereux. Chacun alors conspirait à sa manière ; chacun apportait sa pierre à l'édifice. Schlankopf et ses amis avaient constitué une société secrète pour la propagation de l'enthousiasme.

— Eh bien ! s'écria Schlankopf, après les premières embrassades, dont l'étudiant allemand est toujours prodigue, quelles nouvelles, mes amis, quelles nouvelles de France ?

— Des nouvelles ? dit Reding en secouant la tête d'un air sombre, mauvaises... point d'émeutes ! tout est tranquille. Il n'y a rien de romain parmi ces gens-là, au lieu de se fâcher ils se sont fait mutuellement des concessions.

— Ah ! voilà ce qui nous tue !

— Le roi Louis-Philippe est habile.

— Il l'est trop !

— Ainsi, pas encore de *réforme*, ni de révolte, ni de république !

— C'est partie remise. L'opposition nous le promet.

— Nous n'avons d'espoir qu'en elle, car lorsque tout est calme de l'autre côté du Rhin, il n'y a rien à faire de celui-ci.

— Buvons donc, dit Schlankopf, en préparant les pipes et le pot de bière ; buvons au bouleversement de la France, car lorsque la France remue, l'Allemagne tressaille et l'Europe est ébranlée.

— Cela ne tardera pas, je l'espère, reprit Otto ; ainsi, mes amis, courage et persévérance ! ne nous ralentissons pas, et que l'événement, quand il arrivera, nous trouve prêts.

— A table, mes amis, s'écria Schlankopf, et acceptez le pot de bière de l'étudiant, en attendant qu'il vous offre du Johannisberg.

— Hourra ! hourra ! s'écrièrent tous les jeunes gens. Buvons à la liberté !

— Et au Johannisberg !

— Mort à la tyrannie !

— Et aux caves de Metternich !

La chope de bière circula alors, les pipes s'allumèrent et, jusqu'à deux heures du matin, les jeunes gens burent à la patrie, à sa délivrance, à la chute des rois et de l'aristocratie, à la richesse en commun, au bonheur universel, et l'enthousiasme augmentant en raison des nuages de fumée, ce fut bientôt à ne plus rien voir et à ne plus s'y reconnaître. Quant à Oswald, pour qui ce délire démagogique et cette exaltation patriotique étaient chose toute nouvelle, il était ravi, enchanté; il croyait entendre les héros de la Grèce et de Rome descendus dans la tourelle de Donnersberg pour sauver l'Allemagne. Il applaudissait à leur élan généreux, jurait d'avance de partager leur gloire et leurs périls, et, en remontant chez lui se coucher, il se trouvait républicain et socialiste... sans s'en douter.

V

DON JUAN ET ZERLINE.

Le lendemain de grand matin, Oswald était chez M. Mœnch et racontait à Godfried, dans les plus grands détails, les sublimes, les merveilleuses choses qu'il avait entendues. Mais, soit que ces belles choses perdissent, en passant par sa bouche, de leur éclat et de leur autorité, soit qu'il ne sût pas imprimer à ses paroles l'enthousiasme révolutionnaire convenable, Godfried resta froid et désappointé.

Peut-être aussi toute espèce de conciliabule ou de société secrète effrayait-elle la prudence de Godfried ! Il avait entendu dire que M. de Metternich n'entendait point raillerie sur ce chapitre ; il avait entendu parler des cachots du Spielberg, comme d'un endroit où l'on envoyait volontiers habiter les amis de la liberté, et Godfried aimait le grand air.

Quant à Oswald, une conspiration lui paraissait la plus belle chose du monde. Il aurait conspiré, rien que pour les périls et les émotions qu'il en attendait. Dans son patriotisme impétueux, il lui tardait de se mettre à l'œuvre. Déjà, et s'il n'avait été retenu par Godfried, il aurait déclaré à M. Schlankopf, son professeur, qu'il savait tout, qu'il partageait ses principes, qu'il s'associait à sa cause, lorsqu'un événement fatal, et qui n'était que trop prévu, vint donner un tout autre cours à ses idées et lui faire oublier et ses nouvelles opinions, et ses projets, et ses rêves de félicité universelle ; sa mère se mourait !...

Tant de chagrins de toutes sortes l'avaient accablée, tant de secousses avaient ruiné sa santé et altéré en elle les sources de la vie, que c'était un miracle de la science d'avoir pu, comme l'avait fait le docteur Mœnch, prolonger aussi longtemps son existence ! Depuis onze ans que, grâce à lui, la comtesse Amélie était revenue près de son frère, il l'avait entourée de soins si éclairés et si assidus qu'il l'avait conservée jusque-là à la tendresse de son fils ; mais le terme de ses jours était arrivé : la comtesse allait rejoindre son époux bien-aimé, et ce fils qu'elle couvrait de ses larmes, ce fils, qui jamais peut-être n'avait eu plus besoin de conseils, elle le recommandait au comte de Donnersberg, son frère, et surtout au docteur Mœnch et au bon curé Berthold, son premier professeur.

Je ne dépeindrai pas la douleur d'Oswald, avec son âme aimante, son cœur si ardent, sa tête si exaltée ; le docteur craignit longtemps les suites de son désespoir. Mais comme toujours, la vivacité même de ses sentiments amenait bientôt chez lui la prostration et l'abattement ; peu à peu, par les soins attentifs du docteur, le calme revint, la raison reprit son empire, l'amitié fit le reste.

Il ne s'entoura pendant longtemps que des amis de sa mère. Je ne parlerai pas du comte de Donnersberg, son frère, qui sanglota et pleura à chaudes larmes, le premier jour, et qui, le lendemain, partit pour Vienne. Il n'aimait pas le malheur. Le malheur lui faisait mal à voir et surtout à éprouver. Aussi quand il fallait absolument qu'il fût malheureux, il se hâtait de l'être et même beaucoup, pour en être quitte le plus tôt possible.

Les autres personnes, avec qui Oswald pouvait parler de sa mère, étaient M. Mœnch et M. Berthold qui, tous deux, l'avaient tendrement chérie ; et puis une jeune Tyrolienne qui, depuis l'arrivée de la comtesse au château, avait été placée près d'elle, en qualité de femme de chambre, et qui ne la quittait presque jamais.

Gretly était la fille de M. et de madame Wolf, jardi-

niers du château. C'était une belle fille, fraîche et rose, ayant un an ou deux de plus qu'Oswald, c'est-à-dire à peu près dix-huit ans. Sa figure, assez niaise et assez insignifiante jusque-là, avait tout à coup pris de l'expression, sa taille s'était développée. Aussi on la remarquait au village et même au château. Le seigneur châtelain, le noble comte de Donnersberg, avait quelquefois déjà laissé tomber sur elle un regard protecteur, un regard de sultan! C'était pour lui une bien médiocre conquête que la fille de son jardinier; mais nous avons dit que, depuis longtemps, il avait pris don Juan pour modèle, et à côté des noms de grandes dames, telles que doña Elvire et doña Anna, don Juan ne dédaignait pas d'inscrire le nom de Zerline, ne fût-ce que pour compléter sur sa liste le fameux nombre de *mille e tre!* mille et trois.

Toute autre que Gretly se fût aperçue des préférences de son seigneur; toute autre en eût été flattée, peut-être. Mais Gretly était une honnête fille; elle avait été élevée par la comtesse Amélie; elle allait avec elle tous les dimanches à la chapelle, et elle se confessait, tous les mois, à M. Berthold, le curé. Et puis, elle avait encore une autre sauvegarde, un sentiment, un souvenir qui l'eût défendue contre le noble seigneur et contre tous les amoureux du monde.

Il y a trois ans, elle avait obtenu de la comtesse Amélie la permission de passer quelques mois dans le Tyrol, sa patrie, pour visiter sa famille dont elle était séparée depuis son enfance. Là, elle avait vu Frantz, son cousin, le plus honnête garçon et le plus beau du pays... tellement beau, que l'empereur Ferdinand avait voulu le prendre dans sa garde.

Il n'y avait pas eu moyen de le soustraire à une telle faveur, et Frantz et Gretly, qui s'aimaient déjà et qui allaient se marier avec le consentement de leurs familles, furent forcés, à leur grand regret, d'ajourner une si douce espérance. Ils échangèrent leurs anneaux, se donnèrent un baiser de promis et de promise, baiser pur et tendre, et, après ces fiançailles, Frantz partit pour Vienne, où il devait servir cinq ans dans la garde, et Gretly retourna près de sa maîtresse à qui elle

dit tous ses chagrins. Elle lui disait tout, et nous avons même quelques raisons de croire qu'elle lui confia les projets amoureux et les propositions du noble comte, car Amélie ne laissait jamais la jeune fille seule avec son frère. Excès de prudence, dont celui-ci lui sut très-mauvais gré ; il en avait été blessé comme d'une injure faite à sa moralité, et en avait longtemps gardé rancune à Gretly et à sa sœur.

La mort de celle-ci enlevait à la jeune fille un gardien et à lui une surveillante incommode. Au bout de quelques mois, le comte était de retour de son voyage à Vienne, où la situation politique prenait une physionomie assez sombre. On parlait, pour le général comte de Donnersberg, d'un commandement important en Italie ; on parlait de l'envoyer sous les ordres du feld-maréchal Radetzki, avec une division de la garde, à Milan ou à Vérone, où l'on redoutait quelque soulèvement. L'empereur n'avait pas de sujets plus difficiles à gouverner que ses peuples d'Italie ; on avait beau les accabler d'impositions, de précautions, de vexations, ils n'étaient jamais contents.

Le comte, avant son départ pour l'armée, avait voulu s'arrêter quelques jours à Donnersberg pour embrasser, disait-il, son neveu et régler différentes affaires qu'il avait à cœur de terminer.

En traversant un des corridors du château, il aperçut Gretly occupée à repasser dans une chambre basse. Il y entra pour lui donner quelques ordres. Celle-ci interrompit son ouvrage et se tint respectueusement debout devant son seigneur et maître. Gretly était charmante ; l'habit de deuil qu'elle portait en souvenir de sa bonne maîtresse relevait à merveille la blancheur de sa peau. Elle avait la tournure d'une grande dame, et bien des grandes dames n'avaient ni sa fraîcheur, ni son éclat.

— Bonjour, ma chère enfant, lui dit le comte, d'un air de protection conquérante. Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus, et je te soupçonne de m'avoir oublié.

— Oh ! non, monseigneur.

— Quant à moi, qui suis bon prince, je ne veux pas me rappeler notre dernier entretien et la manière dont tu m'as traité...

— Moi, monseigneur?

— N'en parlons plus. Je veux te prouver que je n'ai pas de rancune et je t'apporte de bonnes nouvelles. Je vais à Milan, où il y a un régiment de hulans de la garde, dans lequel sert, je le crois, ton fiancé, M. Frantz.

Gretly devint toute rouge d'émotion.

— Oui, dit le comte, peu flatté du trouble qu'il faisait naître, M. Frantz sera sous mes ordres; je peux lui faire avoir de l'avancement.

Gretly le remercia par un gracieux sourire.

— Je peux même plus encore : il ne sera peut-être pas impossible de lui accorder son congé.

Gretly le regarda avec des yeux pleins de reconnaissance et d'amour. Ce dernier sentiment était de trop; le général ne lui en demandait pas tant.

— Oh! monseigneur, dit Gretly en étendant vers lui deux mains suppliantes, monseigneur, si vous faites cela...

— Eh bien! dit le général, en regardant les mains qui étaient fort belles.

— Eh bien!... ma vie entière se passera à vous remercier et à faire des vœux pour votre bonheur.

— Des vœux, dit le général, pas autre chose? C'est bien peu! et si, moi aussi, je formais des vœux, qu'il ne tînt qu'à toi d'exaucer?

— Que voulez-vous dire? répondit Gretly en tremblant.

— Que dans ce monde, ma chère enfant, on ne fait rien pour rien, et qu'on ne peut pas continuellement obliger des ingrats. Puisque tu parles de reconnaissance, ce qui est fort beau, j'en voudrais au moins quelques preuves.

Et, voyant que la jeune fille reculait effrayée :

— Mon Dieu, celles que je te demande ne sont pas si grandes, et surtout, continua-t-il avec une nuance de fatuité,

si pénibles à accorder !... C'est déjà, je crois, un honneur que je te fais, en les sollicitant.

— Trop d'honneur mille fois, monseigneur, s'écria Gretly en reculant toujours, un honneur que je ne mérite pas !

— Eh bien ! alors, s'écria le comte, en la pressant légèrement dans ses bras, nous voilà d'accord.

— Laissez-moi ! monseigneur, s'écria la jeune fille, en se défendant vivement, laissez-moi !

— Ne l'espère pas, ma toute belle ! De plus grandes dames que toi m'ont résisté en vain... et tu as beau dire...

En ce moment, une voix jeune et vibrante se fit entendre dans le corridor : Gretly ! Gretly ! es-tu là ?

C'était la voix d'Oswald qui accourait. Gretly bénit son jeune maître, le comte maudit son neveu. Mais, dans le trouble où il était, il ne voulait pas être vu par Oswald, il ne voulait pas non plus battre en retraite devant lui, et puis un soupçon jaloux lui disait tout bas à l'oreille : Qui sait si le jeune écolier ne vient pas aussi avec des intentions sur la gentille femme de chambre ? Toutes ces réflexions avaient, en une seconde, traversé son esprit, et sans aucune idée arrêtée, apercevant tout ouverte près de lui une grande armoire à serrer des robes de femme, il s'y élança en murmurant à Gretly, à voix basse, avec colère :

— Renvoie-le, renvoie-le à l'instant, je le veux! je te l'ordonne !

Oswald arrivait. Le comte n'eut que le temps de se jeter au fond de l'armoire ; mais il n'en ferma pas la porte sur lui, d'abord pour respirer, et puis pour écouter ce qui allait se dire.

Hélas ! la comtesse elle-même eût pu l'entendre et eût béni son fils. Il venait, comme toujours, pour parler de sa mère, et ce sujet de conversation, que Gretly prolongeait toujours avec plaisir, lui semblait, en ce moment, bien pénible, et elle faisait ses efforts pour l'abréger.

— Qu'as-tu ? dit le jeune homme, en remarquant son trouble.

— Je souffre ! Il fait trop chaud en cette chambre... où j'étais à repasser... et j'aurais besoin de prendre l'air.

— Viens ! sortons, dit vivement Oswald, en faisant quelques pas vers la porte.

Le général respira et se crut délivré ; mais son neveu s'arrêta :

— Je venais aussi, dit-il à Gretly, te demander si l'écharpe de soie que ma mère me montra quelque temps avant sa mort n'était pas celle que mon père portait le jour où il fut blessé si dangereusement?

— Oui, monsieur.

— Ah ! Gretly, je voudrais bien l'avoir.

— Et pourquoi ?

— Elle ne me quittera plus désormais ! Tiens, dit-il en montrant l'armoire qui contenait en ce moment le général, c'est là que je te l'ai vu serrer.

Et sa main était déjà posée sur la clef de la porte entr'ouverte. Le général sentit une sueur froide mouiller son front. Sa position devenait intolérable.

— Non, non, ce n'est pas là, s'écria vivement Gretly, en arrêtant la main d'Oswald, c'est là-haut dans la chambre de votre mère.

— Soit, dit vivement Oswald, dont la main était toujours appuyée sur la clef. Viens-y tout de suite.

Le général respira de nouveau.

— Mais avant, continua-t-il en donnant un tour de clef à la porte de l'armoire, ne laisse pas ainsi entr'ouverte cette armoire où la poussière peut entrer.

Le général ne respira plus du tout, et, dans sa fureur, il envoya au diable son neveu.

Celui-ci, prenant Gretly par la main, sortit avec elle de la chambre, où plutôt il la traîna après lui, car la pauvre fille pouvait à peine se soutenir sur ses jambes.

— Est-ce que tu te trouves mal ? lui demanda Oswald ; et comme elle ne répondait pas, il commença à s'effrayer et redoubla d'efforts pour l'entraîner hors du corridor.

Arrivé à l'entrée du parc et au grand air :

— Tu dois te trouver mieux maintenant ? lui dit-il.

— Au contraire... plus mal... Que faire ? qu'allons-nous devenir ?

— Qu'y a-t-il donc ?...

La pauvre fille lui raconta alors, comme elle l'eût fait à la comtesse Amélie sa mère, tout ce qui venait d'arriver.

— Vous avez enfermé votre oncle dans cette armoire où il est capable d'étouffer.

— Je cours le délivrer, s'écria Oswald, et il fit quelques pas dans le corridor. Mais il ne me pardonnera jamais, dit-il, d'être venu à son secours en un pareil moment et en un pareil endroit !... Tu seras censée ne m'avoir rien dit. Je me sauve... Vas-y, toi, cela vaut mieux.

— Seule ! non vraiment... il y a trop de danger ! je ne m'y exposerais pas de nouveau.

— Mais, pendant ce temps, répliqua Oswald, il étouffe peut-être.

— Eh ! oui, vraiment ! le manque d'air et le charbon laissé dans mon réchaud...

— Il y a de quoi l'asphyxier ! s'écria Oswald épouvanté.

— Quoi qu'il arrive, j'y vais, répliqua Gretly, mais ne m'abandonnez pas.

— Quoi qu'il arrive, j'y vais, répondit le jeune homme.

— Tous deux rentrèrent ensemble dans la lingerie. Aucun bruit ne se faisait entendre. Le général ne frappait point à la porte de l'armoire, et il y avait pour cela de bonnes raisons.

Il était à moitié affaissé derrière les robes et complétement évanoui. Le dépit d'une telle situation, la colère, la honte, la rage, peut-être aussi, comme disait Gretly, le manque d'air et le charbon l'avaient privé de connaissance.

Les deux jeunes gens tirèrent non sans peine le captif hors de sa prison. Tous les deux le prirent alors, l'un par les pieds, l'autre par la tête, et, en se reposant de distance en distance, ils traversèrent ainsi le corridor, sans être vus

de personne et sans que le général revînt à lui. Mais, en descendant les marches qui conduisaient au jardin, l'air frais qui le frappa tout à coup rappela le sang à son visage, et ses lèvres pâles commencèrent à se colorer. Il poussa un soupir, mais ne reprit pas encore connaissance. Et les deux jeunes gens, redoublant de courage et d'efforts, arrivèrent enfin à un bosquet voisin, où il y avait un banc auprès d'un ruisseau.

Ils le déposèrent sur ce banc, réparèrent le désordre de ses habits, puisèrent au ruisseau quelques gouttes qu'ils lui jetèrent à la figure, et au moment où le général secouait la tête et revenait à lui, tous deux s'enfuirent et disparurent au milieu des arbres dont le feuillage épais les eut bientôt dérobés à tous les yeux.

Le général ouvrit lentement les paupières, regarda autour de lui d'un air étonné, et chercha à rappeler ses idées confuses. Ses derniers souvenirs l'avaient laissé enfermé dans une armoire étroite, entouré d'étoffes de soie, de robes de femme qui interceptaient l'air déjà vicié par une horrible odeur de charbon, et il se retrouvait sur un banc du jardin, au bord d'un ruisseau ; un air pur venait rafraîchir sa poitrine oppressée, et des arbres balançaient au-dessus de sa tête, en guise d'éventail, leur feuillage où se jouaient des rayons de soleil. Qui m'a mis là?... qui m'y a transporté? C'était la question qu'il s'adressait à lui-même, lorsqu'il entendit un garçon jardinier passer devant le bosquet en chantant.

— Viens ici, lui cria-t-il.

Le garçon s'approcha et salua avec respect.

— Qui m'a mis là? demanda vivement le général.

Le garçon jardinier le regarda d'un air étonné.

— Est-ce que tu ne me comprends pas, imbécile? Je te demande qui est-ce qui m'a mis là?

— Vous, sans doute, monseigneur... car je vous ai aperçu, il y a un quart d'heure, qui daigniez vous promener vous-même, dans le parc, et je suppose que, se trouvant fatigué, monseigneur se sera assis.

— Moi !...

— Vous !

— Est-ce que c'est possible? Va-t'en... laisse-moi.

Le garçon jardinier ne se le fit pas dire deux fois, et disparut, en faisant ses réflexions sur la nonchalance et la fainéantise des grands seigneurs, qui ne veulent plus maintenant ni marcher ni s'asseoir eux-mêmes... tandis qu'eux, pauvres paysans, sont obligés de tout faire.

Pendant ce temps, le comte, à qui la mémoire était revenue, se rappelait à merveille la scène humiliante dont il avait été le principal acteur ; et, sans rien comprendre à ce qui lui arrivait, il se félicitait du moins de n'avoir pas eu à rougir aux yeux de son neveu. Mais qui donc l'avait soustrait à un pareil affront ?

Il s'était levé, marchait avec agitation, et cherchait vainement dans sa tête l'explication de cette énigme... lorsqu'il trouva soudain à ses pieds la casquette du jeune écolier que, dans sa préoccupation ou dans sa fuite, Oswald avait laissée tomber à terre, près d'un banc.

Le comte sentit le rouge lui monter au visage ; son neveu savait tout ; son neveu avait joui de sa honte ! Bien plus, il avait osé lui venir en aide et prendre pitié de lui !

Nous avons dit que le comte était tout orgueil, et c'était là, pour son orgueil, une blessure que rien ne pouvait guérir. Il voulait, dans son premier mouvement, renvoyer Gretly, la chasser du château, et accabler Oswald de sa colère. La raison vint le calmer et lui dire qu'il fallait se taire et n'apprendre à personne ce que lui-même devait paraître ne pas savoir !...

Mais lui, lui, ce neveu le savait !... Gretly avait tout dit à ce jeune homme, à cet écolier, et de toutes les confidences qu'elle avait pu lui faire, celle que le général lui pardonnait le moins, était le récit de l'échec essuyé par lui, comte de Donnersberg, auprès d'une femme de chambre.

Il rentra au château où il avait de nombreux convives à dîner. Oswald descendit l'un des derniers dans le salon ; son oncle jeta sur lui un regard sévère, et, s'il avait pu rester

quelques doutes encore au général, ce seul coup d'œil les eût dissipés. Oswald, interdit et déconcerté, rougissait et baissait les yeux, comme si c'était lui qui eût été le coupable. Les notabilités de Prague venaient faire leurs adieux au général; le docteur Mœnch venait lui donner ses derniers conseils hygiéniques et lui rappeler les précautions à prendre pour se bien porter en voyage.

Quand tout le monde fut parti, le général annonça au docteur qu'il n'entendait point, pendant son absence, laisser au château son neveu à ne rien faire, qu'Oswald avait seize ans passés; qu'il était temps qu'il commençât ses études universitaires, et qu'en conséquence, dès le lendemain, au moment où le général partirait pour l'Italie, Oswald partirait pour Prague.

— D'où vous vient cette subite détermination? demanda le docteur.

— Je le veux, répondit le général.

— Il règne en ce moment dans nos Universités des idées d'indépendance qui ne s'accordent guère avec vos principes...

— Oswald ira à l'Université, répondit le général d'une voix forte. Je lui fais deux mille florins de pension.

— Que cela? s'écria le docteur, ce n'est pas assez.

— C'est trop, et ce sera ainsi, car je le veux.

Le général se portait bien ce jour-là, et le crédit du docteur avait singulièrement baissé. On se sépara, car le comte de Donnersberg devait, le lendemain, monter en voiture à six heures.

A six heures précises, Oswald se rendit dans la chambre de son oncle pour lui faire ses adieux et l'embrasser; le général était parti depuis une heure.

VI

LES ÉTUDIANTS.

Le général avait tout réglé dès la veille. Il avait congédié M. Schlankopf, ainsi que sa rhétorique et sa philosophie. Pendant le temps que le professeur avait passé au château, le comte n'avait eu aucun reproche à lui faire. Il n'avait eu, au contraire, que des éloges à lui donner. Il lui devait donc une gratification. M. Schlankopf préféra une recommandation auprès du gouverneur de Prague. Il trouvait cela plus honorable, et le comte, qui le trouvait peut-être plus économique, s'empressa de lui délivrer la lettre la plus pressante et la plus chaleureuse. Elle eut un plein effet. Le comte, partisan des idées anciennes et conservatrices, était au mieux avec M. de Metternich, et l'on ne pouvait rien lui refuser, au moment surtout où la cour le chargeait d'aller combattre en Italie les idées révolutionnaires.

M. Schlankopf ne pouvait être nommé professeur ordinaire : toutes les places étaient occupées ; mais il obtint dans l'Université, et c'était beaucoup pour lui, le grade de professeur suppléant. Il n'était pas en titre et n'avait point d'appointements, mais il remplaçait le professeur malade ou absent, et il avait droit à sa survivance.

Quant à Oswald, soumis aux ordres de son oncle, il avait, de grand matin, quitté le château. Il se rendit d'abord chez le curé Berthold, l'ami de sa mère, pour lui demander sa bénédiction, puis chez le docteur Mœnch pour lui faire ses adieux et embrasser son ami Godfried. Quel fut son étonne-

ment en voyant celui-ci, le bâton à la main, le sac sur le dos, et prêt à partir !

— Où vas-tu donc?

— A Prague. Je pars avec toi ! Puisque tu es étudiant, je le suis aussi. Je l'ai déclaré à mon père, qui n'était pas d'abord trop bien disposé en faveur de l'Université, non pas qu'il n'estime la science qu'on y donne, mais il craint les idées qu'on y reçoit. Je l'ai rassuré. Je n'ai pas d'idées, il le sait, et je lui ai juré que je n'en aurais jamais. Je ferai plus, je veillerai sur les tiennes ; à ces conditions, il consent à ce que nous ne nous quittions plus.

Les deux amis partirent ensemble.

Ils entrèrent dans Prague par le pont sur la Moldau, et ils s'arrêtèrent en face de la statue de Jean Népomucène ; ils embrassèrent d'un seul coup d'œil les aiguilles, les clochers, les dômes, les tourelles, les minarets des innombrables édifices publics qui s'élèvent sur les deux rives du fleuve, et qui font de Prague la plus curieuse et la plus belle ville de la monarchie autrichienne, sans en excepter Vienne elle-même ! Ils se retournèrent pour jeter un dernier regard sur les riantes collines du *Hradschin*, du *Vysserhad* et du *Ziskaberg*, et se dirigèrent vers l'hôtel de l'*Étoile-Bleue*, tenu par la veuve Traumandorf, qui logeait d'ordinaire les étudiants comme il faut et leur fournissait, pour un prix modéré, des logements sains, aérés et commodes.

La vie indépendante et artistique des étudiants d'Allemagne, leurs costumes, leurs réunions, leurs usages ont offert de tout temps aux romanciers et à l'historien un point de vue pittoresque, mais jamais aussi curieux et aussi singulier qu'à l'époque où se passe cette histoire.

De tous les souvenirs qui se rattachent aux étudiants, une des choses les plus dignes de remarque, c'est leur système constant d'association sous le titre de *Landsmannschaft* et de *Burschenschaft*.

Bursch signifie un jeune garçon, un *étudiant boursier*.

Quelques auteurs allemands prétendent qu'à l'époque dont

nous parlons, il n'y avait qu'un petit nombre de membres, des chefs tels que M. Schlankopf et ses amis, dans le secret des complots que l'on tramait alors, et que la plupart des étudiants revêtus du titre de *Burschen* demeurèrent toujours fort innocents de tous les projets sanguinaires auxquels on les associait. D'autres prétendent, au contraire, qu'il y avait dans toute la *Burschenschaft* un mouvement politique, vivace, ardent, continu, et que, vers les dernières années, se dessinaient trois nuances d'opinions bien marquées : celle des *révolutionnaires*, qui demandaient l'abolition de tout ce qui existait, aristocratie, religion et société ; celle des *républicains*, qui ne voulaient ni royauté, ni noblesse, mais qui consentaient à une autorité et à un pouvoir quelconque, pourvu qu'il fût remis entre leurs mains ; enfin celle des *constitutionnels*, qui se seraient contentés de voir l'Allemagne dotée d'une charte et d'un gouvernement représentatif plus ou moins libéral. Nous verrons plus tard combien, avec une telle dissidence d'opinions, il était difficile de maintenir l'accord entre les divers membres de l'association.

Nos deux amis venaient d'entrer à l'hôtel de l'*Étoile-Bleue* et la veuve Traumandorf, qui les reçut à merveille, les invita à inscrire leurs noms sur un registre que l'on portait, toutes les semaines, à l'Hôtel-de-Ville. Godfried venait d'inscrire son nom en grosses lettres et de l'orner d'un superbe paraphe, lorsqu'un grand jeune homme, debout derrière lui, et qui, pendant qu'il écrivait, lisait par-dessus son épaule, s'écria d'une voix grêle et criarde :

— Godfried Mœnch ! Seriez-vous, par hasard, parent du docteur Mœnch, de Donnersberg ?

— Je suis son fils, monsieur.

Il n'avait pas achevé ces mots, qu'il se sentit pressé avec la plus tendre effusion dans les bras de l'étranger.

Godfried le regarda d'un air étonné et lui dit :

— Je ne vous connais pas, monsieur.

— Parbleu ! ni moi non plus. Mais votre père, qui vient souvent à Prague, m'a guéri l'année dernière d'une blessure

grave, d'une blessure presque mortelle, reçue dans ce terrible duel de la *Judenstadt*. Je suis Ulrich, Ulrich dont il vous a sans doute parlé, Ulrich, étudiant en médecine de seconde année.

— En effet, dit Godfried, un peu troublé par la volubilité de son interlocuteur... Je crois qu'il nous a parlé d'un combat dans le quartier des Juifs, où il passait un soir... d'un étudiant qui se croyait mort...

— C'était moi.

— Et qu'il a pansé sur place... une égratignure.

— Pour lui... qui a la science infuse !... pour lui, le plus grand praticien de l'Allemagne, et il m'a sauvé ce bras, cette main dont je presse la vôtre.

Pendant que le nouvel arrivé parlait ainsi, Oswald cherchait comment cette voix, qui frappait son oreille pour la première fois, ne lui était pas inconnue. Elle résonnait pour lui, je ne dirai pas comme une harmonie, mais comme un refrain déjà entendu.

— J'y suis, se dit-il; c'est un des étudiants mystérieux qui venaient tous les samedis visiter mon professeur, M. Schlankopf, dans la tourelle de Donnersberg. Sans voir ses traits, je l'entendais, et cette voix criarde est trop remarquable pour ne pas laisser de souvenir.

— Vous arrivez à notre Université, continua Ulrich avec la même impétuosité et sans presque attendre leur réponse. Dans quelle Faculté?... dans celle où je suis inscrit? dans celle qui est indiquée par l'état même de votre père, la Faculté de médecine?

— Non, les Facultés de droit et de philosophie.

— C'est la même chose. Tous les étudiants sont frères. Heureux de vous présenter, de vous patronner... Mais ne restez donc pas debout sous ce vestibule. En attendant que madame Traumandorf, notre hôtesse, ait fait préparer vos chambres, ce qui ne sera pas long, veuillez me faire l'honneur d'entrer dans la mienne.

En parlant ainsi, il ouvrait une porte située au rez-de-

chaussée, et nos deux amis ne purent, sans impolitesse, refuser l'hospitalité que leur offrait leur nouveau camarade.

L'appartement se composait de deux pièces, la chambre à coucher et le salon, si l'on peut lui donner ce nom ; toutes deux offraient un désordre scolastique, dont il était impossible de ne pas être frappé. La chambre contenait un lit, un porte-manteau, une toilette et un grand coffre. Dans le salon, des livres, des pipes, des fleurets, du tabac, des habits, des papiers, même des ustensiles de ménage, gisaient pêle-mêle sur deux chaises; un fauteuil, un bureau, quelques rayons de bibliothèque, un vieux sofa usé et un poêle allemand.

Ce qu'il y avait de plus remarquable c'était la décoration des quatre murs : l'un était orné de portraits au daguerréotype enchâssés dans des cadres de bois.

— Ce sont, s'écria Ulrich, les portraits des amis qui ont contribué à rendre ma vie douce et agréable, pendant les trois semestres que j'ai passés jusqu'ici à l'Université, et j'espère bien que vous me donnerez les vôtres. Chaque membre d'un *Chor* fait un pareil cadeau à ses camarades.

— Qu'est-ce que c'est qu'un *Chor?* demanda Oswald avec curiosité.

— Dès qu'il arrive à l'Université, répondit Ulrich, l'étudiant, le *Bursch*, devient aussitôt membre d'un *Chor*... ou d'un club, comme disent les Anglais... Vous serez du mien, je vous fais inscrire dès aujourd'hui.

Les deux amis remercièrent, et Oswald, en levant les yeux, reconnut dans la collection de portraits celui de son professeur, M. Schlankopf. Deux autres côtés de la muraille étaient consacrés au culte des pipes, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il y en avait en effet de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs, de toutes les formes; et, en les comptant, on en aurait peut-être trouvé pour tous les jours de l'année.

Une vieille rapière occupait le centre du quatrième mur; à droite, était accrochée une guitare ; à gauche, un bonnet d'étudiant.

Un domestique vint avertir les jeunes gens que leurs chambres étaient prêtes.

— Combien vous les fait-on payer? demanda Ulrich.

— Seize florins par mois.

— C'est trop cher. Douze, c'est assez. C'est ce que je paye, et un ou deux florins pour le service. J'arrangerai cela avec notre hôtesse, madame veuve Traumandorf, qui ne craint pas d'exploiter l'inexpérience des nouveaux arrivants. C'est elle qui se chargera en outre de vos petites emplettes de ménage, de vous acheter votre huile, votre bois, etc. Quant au reste, le domestique qui sort d'ici y suppléera, ce sera votre *stiefelfuchs* ou *renard botté*.

— Que signifie ce nom?

— Le mot *Fuchs* ou renard est le mot dont les étudiants font le plus fréquent usage, et on l'applique ici en y ajoutant le mot *botte*, parce que, moyennant un florin par mois, cet individu cire nos bottes, brosse nos habits et fait nos commissions.

En disant ces mots, Ulrich était passé dans la chambre des deux amis, dont l'ameublement lui parut convenable et obtint son approbation.

— Vous savez, mes chers camarades, dit-il, en se jetant sur un canapé de velours d'Utrecht jaune, qui en était à sa vingtième ou trentième génération d'étudiants, vous savez, ou je me hâte de vous l'apprendre, si vous l'ignorez, que l'étudiant qui arrive à l'Université doit respecter ceux qui y ont déjà passé quelques semestres. Il fait partie de leurs réunions ou de leurs fêtes, mais il ne jouit d'aucune autorité, d'aucune prérogative... Je vous en préviens d'avance. Le seul privilége qui lui est accordé, dans sa première année, c'est de payer une contribution plus forte que les autres.

— Qu'à cela ne tienne! s'écria Oswald.

— Il doit se montrer soumis envers les anciens, et, au besoin même, je ne vous le cache pas, leur ouvrir sa bourse, ou leur prêter sa garde-robe. Cela fait bon effet... cela pose un étudiant. Du reste, rapportez-vous-en à moi du soin de

vous faire bien venir de nos camarades. Par exemple, et je ne dois pas vous le dissimuler, pendant le premier semestre et malgré tout mon crédit, il vous faudra endurer la désignation dont nous parlions tout à l'heure. Chacun vous appellera *Fuchs* (Renard).

— Je m'y résigne, dit Godfried.

— Et moi aussi, dit Oswald.

— Mais, au second semestre, continua Ulrich, vous monterez en grade, et, au troisième, vous aurez comme moi le titre de *junger Bursch... jeune Bursch*, et successivement *vieux Bursch* et *Bursch moussu*, ou Renard d'or!

— C'est superbe, s'écria Godfried, et d'autant plus agréable qu'on n'obtient ce titre, je le vois, qu'à la troisième année, c'est-à-dire celle où l'on quitte l'Université.

— Eh bien! dit Ulrich en voyant les deux amis à peu près installés, voulez-vous qu'aujourd'hui même je vous présente à nos camarades? Demain vous commencerez votre vie d'étudiants qui se règle à peu près ainsi :

Le matin à huit heures, l'étudiant prend son café et fume une pipe de tabac.

Cette opération préliminaire accomplie, il travaille, ou il se bat en duel.

A dix heures, il va au cours.

A midi, il dîne.

De une heure à six heures, il va à la salle d'armes ou court les rues et les promenades pour se faire remarquer, car il faut que partout on remarque l'étudiant; il marche, il court, il heurte les passants, enfin, et par tous les moyens possibles, il vexe le *Philistin*, c'est là le plaisir.

— Qu'entendez-vous par le *Philistin?* demanda encore Oswald.

— Quoi! vous ne le savez pas?... C'est l'habitant de la ville, c'est le bourgeois, c'est, généralement parlant, tout ce qui n'est pas étudiant, tout ce qui n'entend rien aux sciences et aux arts, ce qui répond au mot français de *pékin* ou d'*épicier*.

Enfin, la nuit venue, l'étudiant se rend où je vais vous conduire, à la *Kneipe !* et il y passe une partie de sa soirée jusqu'à l'heure du souper ; venez, suivez-moi.

— Volontiers, dit Godfried en prenant son chapeau, mais qu'appelez-vous la *Kneipe?*

— C'est la taverne où se réunissent d'ordinaire les membres de notre *Chor*, de celui auquel vous allez appartenir.

Les trois étudiants sortirent ensemble, Godfried et Oswald heureux de rencontrer, dans ce nouveau camarade, un cicérone qui les initiait, dès le premier jour, à tous les détails de la vie universitaire ; car Ulrich, vantard et bavard, avait justement les deux défauts qui pouvaient leur être le plus utiles. Il n'y avait, dans tout ce qu'il leur avait raconté, qu'un seul point qui ne paraissait pas à Godfried suffisamment éclairci... c'était l'étudiant qui après avoir, chaque jour, expédié son déjeuner, expédiait son duel...

— C'est donc une occupation habituelle ? demanda-t-il à Ulrich, dont il tenait le bras, je ne comprends pas.

— Je vous donnerai à lire le *Comment*, le code des étudiants, un livre sacré qui établit entre nous nos devoirs et nos droits ; il règle surtout, dans les moindres détails, la grande affaire de chaque jour, celle des duels.

— On se bat donc tous les jours ? demanda timidement Godfried.

— On n'a que cela à faire quand on n'est pas en classe... mais soyez tranquilles, vous n'aurez à vous occuper de rien. Tout est prévu par le *Comment :* la manière de conduire une querelle et de la terminer ; la manière d'en demander raison ; le costume, le choix des armes, leur portée, la distance des combattants. Je serai là, d'ailleurs, et il ne dépendra pas de moi que l'occasion de vous rendre service ne se présente bientôt, car je tiens avant tout à vous bien poser. Gare donc !... gare donc, Philistins ! cria-t-il à un groupe de bourgeois qui, causant ensemble au coin de la rue, l'empêchaient de passer.

— Fait-il son embarras, celui-là ! dirent les bourgeois

en haussant les épaules, mais en se rangeant cependant.

— Ils sont bien heureux de n'être que des Philistins, dit à demi-voix Ulrich à ses deux amis; car si un camarade, un étudiant, s'était permis un mot pareil, mon duel de demain était trouvé, et je n'avais pas besoin d'en chercher d'autres.

— Diable! dit Godfried, à part lui, il paraît qu'il faut peser ici ses paroles, et, malgré son amitié pour Oswald, il commença à se poser cette question : Etait-il bien nécessaire que je vinsse à l'Université, et ne pouvais-je pas m'en dispenser?

Ils arrivèrent enfin dans un faubourg de Prague, à une maison d'assez chétive apparence, à la porte d'une espèce de cabaret.

— C'est la *Kneipe*, dit Ulrich en ouvrant la porte, c'est-à-dire la taverne que nous avons adoptée. Présentés par moi, vous serez les bienvenus. Regardez d'abord.

Mais les deux amis eurent beau regarder, ils n'aperçurent d'abord rien qu'une fumée de tabac tellement épaisse, qu'elle les aveuglait et les suffoquait. Du sein de ce nuage apparaissaient quelques lueurs incertaines, et peu à peu, à mesure qu'ils s'habituaient à cette atmosphère vaporeuse, ils voyaient poindre des tables, des pots d'étain, et enfin des figures humaines.

— Il n'y a que le premier pas qui coûte, dit Ulrich en poussant en avant ses deux compagnons. Tout cela, s'écria-t-il avec emphase, n'est rien pour des apprentis philosophes! c'est comme l'ambition, c'est comme la gloire... de la fumée et pas autre chose!

Pendant cette tirade, la porte restée ouverte avait laissé entrer un peu d'air frais : on respirait et l'on commençait à y voir.

De chaque côté d'une longue table, une vingtaine de jeunes gens, le bonnet sur la tête, le pot de bière à la main, tenant à la bouche la pipe ou le cigare, apparaissaient dans toute la fierté de l'étudiant allemand et dans toutes ses illusions, se posant comme modèle de franchise, de générosité et d'hé-

roïsme, régénérateur de l'Europe et représentant de l'indépendance germanique. L'un d'eux chantait d'une voix retentissante le couplet suivant, dont le refrain était répété en chœur par tous les assistants :

Allons frères, nous menons joyeuse vie,
Vivallerallerallera!
Que l'écho de notre voix ébranle les plafonds,
Vivallerallerallera!
Pas de vin... du tabac, de la bière et chantons
Notre chanson chérie
Vivallerallerallera! Vivallerallerallera!

— Vous avez raison! s'écria Ulrich, de sa voix aiguë qui domina le bruit des pots et des éclats de rire. C'est Martin Luther qui l'a dit : Vive la bière! vive l'amour, vivent les femmes, vivent la musique et les chansons! Ces grandes et sublimes vérités, proclamées par le frère Martin, sont devenues le premier acte de foi de la religion des *Burschen*.

Mais Martin Luther a dit aussi : « Vive l'amitié! Faites-vous des amis, on ne peut trop en avoir, » et en voici deux nouveaux que je vous présente, deux camarades qui désirent être admis parmi vous.

Tout le monde se leva, et, au milieu des nuages qui commençaient à se dissiper, apparurent, comme des dieux de l'Olympe, Oswald et Godfried, qui répondirent par des éternuements redoublés aux nombreuses et bruyantes ovations dont ils étaient l'objet.

— M. Oswald d'Albray, fit Ulrich en le présentant à l'assistance; M. d'Albray, fils d'un officier français.

— Vive la France! crièrent les étudiants.

— Et M. Godfried Mœnch, fils d'un savant docteur médecin.

— Vive la médecine!

— Deux nouveaux camarades qui, pour leur bienvenue, demandent à payer ce soir un bol de Crambambouli.

— J'en paierai deux pour ma part, dit gaiement Oswald.

— Et moi autant pour la mienne! cria Godfried.

— Quatre bols de Crambambouli ! cria Ulrich de sa voix la plus stridente. Garçon, dépêchez-vous !

Fervet opus ! redolentque thymo flagrantia mella !

— Quelle est donc cette liqueur inconnue accueillie avec enthousiasme ? demanda Godfried.

— Vous voulez le savoir ? écoutez. Et, semblable à la magicienne antique ou à la sorcière moyen-âge qui compose un philtre, Ulrich formula, d'un ton imposant, la recette suivante, dont plus d'un de nos lecteurs français pourra faire son profit :

Prenez deux bouteilles d'ale ou de porter et faites-les bouillir ; mettez-y une demi-pinte d'eau-de-vie ou de rhum, tempérée par une livre de sucre ; laissez bouillir ce mélange pendant quelques minutes ; puis, en le retirant d'un feu ardent, versez-y les blancs et les jaunes de six à huit œufs préalablement battus ensemble. Remuez le tout et servez chaud, à moins que vous n'aimiez mieux le boire froid ; cela dépend des goûts.

En ce moment entraient quatre garçons portant quatre bols qui, projetant leur flamme bleuâtre au milieu des ténèbres, donnaient à la taverne une teinte de l'enfer, mais de l'enfer en goguette !

Un long hourra salua l'apparition du liquide enflammé, et pendant que la lave du volcan circulait déjà dans tous les verres, Ulrich entonna ce chant de triomphe :

« Crambambouli, c'est la liqueur qui enflamme le sang et « durcit le cerveau. Lorsqu'il en est plein, mon verre con- « tient une panacée contre tous les maux de la terre ! Le « matin, à midi, le soir et la nuit, Crambambouli est ma joie ! « Crambambouli ! Crambambouli !

« — Si j'étais l'empereur Ferdinand, je créerais un nouvel « ordre de chevalerie, et j'écrirais cette devise en lettres « rouges sur un fond blanc :

« Toujours fidèle et sans souci,
« C'est l'ordre de Crambambouli !

« — Quand ma bourse doit à mon revenu, absorbé par « les boules et le billard, quand la poste m'apporte une « lettre au cachet noir, quand ma maîtresse adorée oublie « de m'écrire, pour chasser ma tristesse, à moi Crambam- « bouli ! Crambambouli !

« — Oh ! si nos chers parents savaient avec quelle vitesse « s'envole l'argent qu'ils nous envoient, combien, dans « leur désespoir paternel, ils verseraient de larmes, pendant « que leurs fils bien-aimés versent tes flots, ô Crambam- « bouli ! Crambambouli !

« — Lorsque l'étudiant se voit forcé d'emprunter, il « emprunte aux Philistins, et quand vient le jour fatal, le « jour du remboursement, à qui doit-il l'oubli de ses dou- « leurs... et de sa dette ? à toi seul, ô Crambambouli ! Cram- « bambouli !

« — Mon devoir d'étudiant m'oblige-t-il de voler à la « défense et à l'indépendance de ma patrie, les tonnerres « des canons ne m'effraieront pas. En avant ! en avant ! « Que les boulets sifflent et dansent autour de moi... je les « brave et bois à leur santé ces flacons où tu brilles, ô Cram- « bambouli ! Crambambouli !

« Vous ne buvez pas de vin et vous n'aimez pas les filles, « *Teetotallers*. Dieu bénisse un pareil régime ! Descendants « des ânes sur la terre, comment espérez-vous devenir des « anges dans le ciel ? Buvez de l'eau, nous gardons pour « nous ta liqueur divine, ô Crambambouli ! Crambambouli ! »

Les cris, les chants, l'enthousiasme redoublèrent !... on but ! on trinqua à l'arrivée des nouveaux *Burschen*. On se donna la main, on s'embrassa, on se jura une amitié éternelle, et enfin après deux heures d'une gaieté que nos amis commencèrent à trouver assez fatigante, il leur fut permis de se retirer et de gagner leur logis.

Les rues étaient presque désertes. On n'y rencontrait guère que des étudiants attardés comme eux et qui, en rentrant se livrer au repos, troublaient, par tous les moyens possibles, celui des bourgeois déjà endormis. Ils frappaient

aux portes et chantaient sous les fenêtres ; souvent même ces amis des lumières cassaient les réverbères.

Quelques-uns d'entre eux, moins bruyants, se contentaient de battre les murailles, ou, alourdis, au sortir de la *Kneipe*, par le Crambambouli qui les empêchait d'aller plus loin, se couchaient au coin d'une borne et y attendaient l'aurore. L'un d'eux était gardé par son chien qui aboya à l'approche d'Oswald et de Godfried ; celui-ci recula d'un pas.

— Ne craignez rien, dit Ulrich, il ne veut que protéger son maître. Il va le garder ainsi jusqu'à ce qu'il s'éveille, ou jusqu'à ce que ses amis le ramassent. Chaque étudiant a un chien ; beaucoup n'ont pas d'autres domestiques ; moi, par exemple, le mien est le meilleur de tous les serviteurs que j'aie jamais eus, et le moins cher.

Le matin, continua Ulrich, en caressant son fidèle serviteur, le matin, il m'apporte dans mon lit ma pipe et mes pantoufles ; le soir, il me sert de guide et quelquefois de protecteur comme celui-ci. Si je me trompe de rue, il me saisit par mon habit et me ramène dans le bon chemin. Souvent, c'est lui qui a tiré le cordon de la sonnette de madame Traumandorf pour me faire ouvrir la porte de l'hôtel. Deux étudiants se querellent-ils, leurs chiens se montrent aussitôt les dents. Souvent même ces pauvres animaux se croient obligés de suivre en tout l'exemple de leurs maîtres, et, lorsque ceux-ci se battent en duel, ils s'élancent l'un contre l'autre avec tant de fureur qu'on ne peut les séparer. Que de chrétiens n'en feraient pas autant * !

On était arrivé à la porte de l'*Étoile-Bleue*. Madame Traumandorf ouvrit avec un air de mauvaise humeur, trouvant que pour le premier jour, on rentrait bien tard. Ulrich lui rit au nez et entra dans sa chambre. Les deux amis montèrent dans la leur.

* Voir pour tous ces détails, *Tait's Edinburg Magazine*, d'où ils sont presque textuellement traduits ; *Revue britannique* de M. Amédée Pichot.

— Il me faudra aussi un chien, dit Oswald... dès demain j'en achète un.

— A quoi bon? dit Godfried en souriant, ne suis-je pas là?

Quelques instants après, la lumière était éteinte. Les deux amis dormaient d'un profond sommeil.

C'est ainsi que se passa leur première journée à l'Université de Prague.

VII

LES CAMARADES.

Le lendemain Ulrich apporta à Godfried le code du duel qu'il lui avait promis; lecture qui ne réjouit que médiocrement le fils du bon docteur.

— J'espère bien, dit-il, qu'il ne me sera pas nécessaire.

— Impossible, mon cher, il faut toujours s'être battu, plus ou moins, c'est indispensable : l'honneur et la considération se mesurent sur le nombre de duels. Il est triste sans doute de se battre sans succès, ce qui m'est rarement arrivé; mais il est plus déplorable encore de ne s'être jamais battu; il n'y a alors aucune espèce d'influence à espérer dans le corps des étudiants.

— Je n'y tiens pas; je n'ai l'humeur ni ambitieuse ni querelleuse, et j'aime mieux ne me battre avec personne.

— Vous ne vous battrez pas, cher ami? Ce sera encore pis. Lisez l'article 6 du *Comment :* « Celui qui reçoit une insulte... »

— Et pourquoi voulez-vous que j'en reçoive?

— Parce qu'aussitôt qu'il sera connu que vous n'êtes pas brave, tout le monde le sera contre vous.

— Ah! ah! dit Godfried en se grattant l'oreille, car Godfried n'était pas lâche, mais il n'aimait pas à se battre.

Il continua à lire l'article 6 :

« Celui qui reçoit une insulte sans en demander raison, est puni du *Verchis* ou petite excommunication. Il peut se réhabiliter en se battant, dans un temps donné, avec un de ses camarades, n'importe lequel; mais s'il laisse passer ce

délai, sa sentence devient irrévocable ; aucune puissance humaine ne peut lui rendre son honneur et ses droits. Il devient infâme, et le même châtiment atteint tous ceux qui le fréquenteraient. »

— Eh! mon Dieu, oui, dit Ulrich en soupirant, nous ne pourrions plus ni vous serrer la main, ni boire, ni fumer avec vous. Et ce n'est rien encore, lisez l'article 7.

— Article 7, dit Godfried : *On peut l'insulter impunément.*

— Ah! ah! murmura Godfried en se frottant toujours l'oreille, un vrai paria !

— Vous l'avez dit : mis au ban de l'empire académique, il reste isolé au milieu de ses condisciples et en butte à toutes sortes d'avanies et d'outrages.

— Ce ne sera pas! s'écria Godfried.

— A là bonne heure ! et comme je vous l'ai dit, comptez sur moi.

— Décidément, se dit Godfried, quand il se vit seul, j'aurais pu me dispenser de venir à l'Université; mais, puisque m'y voilà, il faut bien y rester... Que diraient mes nouveaux camarades, et mon père lui-même, et Oswald, qui a le courage inné! Moi, je ne l'ai pas... il ne me vient que par la réflexion... et je n'en ai que plus de mérite. Mais, après tout, continua-t-il en se promenant dans sa petite chambre, il ne faut pas croire que tous ces fanfarons, à commencer par notre ami Ulrich, se battent, comme ils le disent, par partie de plaisir; cette vaillance dont ils se vantent... ils l'ont achetée de leur professeur d'escrime; je ferai comme eux.

Et Godfried se rendit à la salle d'armes. Oswald, de son côté, s'occupait beaucoup plus de ses études que de ses camarades.

Chaque matin il se rendait au *Carolinum*, c'est ainsi qu'on nomme l'Université de Prague, fondée en 1348 par l'empereur Charles IV. Oswald était un des plus assidus aux cours des professeurs, et ces cours, il faut le dire, se passent presque

toujours dans un ordre admirable. Chaque élève se place tranquillement sur son banc, met son bonnet d'étudiant dans sa poche, en tire son petit portefeuille et une écritoire armée d'une pointe de fer qui la fixe dans le dossier du banc placé devant lui. Le professeur a sur son pupître des notes et le livre qui sert de texte à sa leçon; mais il ne lit pas, il improvise, seul moyen de soutenir constamment l'attention de l'élève, seul moyen aussi, selon l'éloquence du professeur, de faire circuler dans les rangs l'entraînement et l'enthousiasme.

Au sortir de ses cours de droit et de philosophie, Oswald prenait des leçons de dessin et de peinture... voire même de sculpture en bois, où il montrait déjà de l'adresse et du talent. Le souvenir de sa mère et son deuil récent lui servaient de prétexte pour éviter des réunions nombreuses et tapageuses, et son penchant naturel l'éloignait de la tabagie et de la taverne. Il avait renouvelé connaissance avec M. Schlankopf, son ancien professeur, qui avait ouvert, de nouveau, un cours particulier, et cette fois avec plus de succès. Son titre de professeur suppléant à l'Université lui avait donné quelques élèves; son talent et ses nouvelles doctrines, quoiqu'il eût soin de ne les émettre qu'avec une certaine réserve, lui en avaient attiré un plus grand nombre encore. Oswald était un de ses auditeurs les plus fidèles, un de ses disciples les plus ardents.

Oswald, par le rang et la fortune qu'il était appelé à recueillir un jour, par la vivacité de son intelligence, par l'ardeur de son imagination, par la probité et la chaleur de ses convictions, était un prosélyte bien autrement précieux à conquérir que tous ses autres camarades. Schlankopf n'y épargna rien, et sa tâche, il faut le dire, ne fut pas difficile.

Ces grands principes de la liberté individuelle, de l'égalité devant la loi, de l'admission, par le mérite, à tous les rangs, à tous les emplois, à tous les honneurs, ces grands principes, qui en 89 avaient fait battre le cœur de nos pères et excité leur enthousiasme, devaient produire le même effet

sur une jeune tête impressionnable, sur une âme où régnait le sentiment du vrai et du juste. Cette liberté sage et modérée, que l'on croit possible, offre des rêves si séduisants, qu'il est impossible de ne pas s'en éprendre. Elle est comme ces maîtresses dont on admire les charmes tant qu'on ne les possède pas.

Oswald était de bonne foi, les autres ne l'étaient pas tous, à commencer par son professeur, qui, en lui expliquant ses théories, se gardait bien de lui faire connaître les conséquences qu'il en attendait et le but où il comptait arriver. Parmi ses camarades, les uns, aveugles et sans expérience, se laissaient conduire par leur professeur; les autres, plus clairvoyants, prenaient pour guides leurs mauvais instincts, leurs penchants avides et leurs coupables espérances.

Reding était de ce nombre. Il en était à sa quatrième ou cinquième année d'Université. Ses camarades étudiaient pour arriver un jour à prendre un état, il avait pris celui d'étudiant... il n'en voulait pas d'autre ! Celui-là, bien exploité, pouvait, selon lui, mener à tout. Otto, le poëte de la patrie et de l'indépendance, se souciait peu de l'une et de l'autre, mais il voulait paraître, il voulait briller, il voulait parler surtout !

Ulrich, bruyant, tapageur, important, n'ayant par lui-même aucune consistance, était enchanté, pour s'en donner une, de s'allier à une association, à un parti, quel qu'il fût.

Tels étaient parmi les étudiants de notre connaissance ceux qui, ainsi qu'Oswald, étaient admis dans l'intimité du professeur Schlankopf. Il y en avait d'autres encore qui paraîtront plus tard, d'autres plus dangereux, et comme il s'en rencontre toujours lorsque les révolutions fermentent et se préparent.

Oswald se rendait volontiers chez M. Schlankopf, aux heures où Godfried se rendait à la salle d'armes; il lui parlait peu des conférences et des opinions de son ancien professeur, certain qu'ils différeraient d'avis à son sujet, et ils

n'avaient déjà que trop d'occasions de discussions. Le système de Hégel, qui avait succédé à celui de Kant, mettait en émoi, dans les Universités d'Allemagne, tous les professeurs de philosophie et tous les apprentis philosophes. Oswald était passionné pour ces nouvelles doctrines et Godfried furieux contre elles; il n'y comprenait rien, et les efforts qu'il faisait pour comprendre finissaient par lui faire perdre la raison.

Il n'était pas le seul! Hégel lui-même, disait en mourant, et l'anecdote est authentique, il disait de Henning, le plus cher et le plus intelligent de ses disciples : « Il n'y en a qu'un! il n'y a que lui qui m'ait compris... et encore m'a-t-il mal compris!... »

On assure que, plus tard, Henning mourut à la tâche; cela n'aurait rien d'étonnant; le style de Hégel est abstrait et obscur; sa phrase, pénible et enchevêtrée, semble se mouvoir lourdement dans le vide. Jamais sphinx n'a mieux caché le mot de ses énigmes et n'a pris plus de plaisir à ne pas être deviné. Aussi, depuis 1831, époque de la mort de Hégel, tous ceux qui développèrent à l'envi, ou plutôt traduisirent son système, lui donnèrent une interprétation, ou en tirèrent des conséquences tellement différentes, que le maître fut entièrement dépassé, et doit être absous, par la génération à venir, des absurdités, des impiétés et des crimes dont il a été, de nos jours, le prétexte et non la cause.

Inutile de dire que Schlankopf et ses élèves étaient de l'école hégélienne. Et la philosophie de Kant n'avait guère pour elle qu'un seul défenseur; c'était, il est vrai, un des plus éloquents et des plus anciens professeurs de l'Université de Prague, le vieux docteur Johannès. Comme il était professeur en titre, il fallait bien que tous les élèves en philosophie suivissent son cours, mais ce cours était souvent interrompu par des murmures.

De là, à la sortie des classes, des discussions et des duels, car maître Johannès avait aussi, dans ses élèves, des défenseurs pris surtout parmi les étudiants de familles riches et

nobles, ce qui faisait crier à l'aristocratie et contribuait encore à dépopulariser le vieux professeur. Un de ses plus chauds partisans était le jeune comte Ernest de Staremberg, qui, allié aux meilleures maisons de la monarchie, avait devant lui, dans la carrière diplomatique, un avenir brillant et assuré.

C'est pour cela qu'après le cours de philosophie, où il s'était fait inscrire pour son plaisir, il suivait assidûment les cours de droit. Jeune, élégant et distingué dans ses manières, il avait eu grand'peine à s'habituer à celles de ses camarades. Quelques duels heureux l'avaient bien posé et on lui permettait de vivre à sa guise.

Il était né à Prague, qu'il estimait la plus belle ville du monde ! Prague dont il admirait les antiquités, les monuments, les chefs-d'œuvre !... Mais Prague renfermait d'autres trésors qui lui étaient encore plus chers.

Il avait été élevé avec une jeune fille charmante, orpheline de haute naissance, mais sans fortune, Éléna Lobkowitz, pupille du gouverneur de Prague, et que, dans son cœur, il regardait comme sa fiancée; mais orphelin lui-même, et sous la tutelle d'un des plus redoutés et des plus puissants seigneurs du royaume, il attendait qu'il fût maître de ses biens et de sa liberté, pour les offrir à celle qu'il avait choisie. Jusque-là, simple étudiant, mais reçu chez le gouverneur, il y voyait tous les soirs sa bien-aimée.

Quant à ses matinées, elles étaient consacrées à l'étude et à ses cours de droit; et de tous les camarades qu'il y rencontrait, un seul excitait sa sympathie, c'était Oswald, dont il aurait volontiers fait son ami. Mais celui-ci répondait peu à ses avances et semblait même l'éviter. Les partis sont exigeants et intolérants, et Oswald, pour ne point mécontenter ses nouveaux amis, libéraux forcenés, n'osait fréquenter un jeune homme charmant qui lui plaisait beaucoup, mais qui, noble et riche, était à des yeux républicains entaché du plus grand des crimes, celui d'aristocratie.

Un matin, cependant, Staremberg aperçut Oswald, qui, à

la sortie du cours de Johannès, s'était dirigé vers le centre de la ville et s'arrêtait en contemplation devant quelques pierres, seuls débris d'un ancien édifice.

— Que faites-vous là, mon jeune camarade? lui dit Staremberg en l'abordant.

— J'étudie, monsieur le comte, et j'en ai grand besoin. Né en France, élevé au château de Donnersberg, dont je ne suis presque jamais sorti, j'ai passé mon enfance à quelques lieues de la ville de Prague, et je ne la connais même pas... Je suis d'une ignorance dont je rougis. Vous qui êtes du pays, veuillez me dire quelles sont ces ruines.

En ce moment sortit du palais du gouverneur une calèche où étaient plusieurs dames en toilettes élégantes. Oswald vit tout à coup rougir M. de Staremberg, et il allait lui demander : Vous connaissez ces dames? Mais les jolies dames saluèrent gracieusement le jeune comte qui ôta avec respect sa casquette d'étudiant. Oswald remarqua qu'une de ces dames était excessivement pâle : c'était la plus jeune et la plus jolie. Staremberg suivait des yeux la calèche qui s'éloignait, et un soupir imperceptible effleura ses lèvres. Puis, tout à coup, et comme cherchant à se remettre de son trouble, il se tourna vivement du côté d'Oswald, et lui dit :

— Vous me demandiez, je crois, quelles étaient ces ruines?

— Oui vraiment.

— Celles du palais de Wallenstein. Ici, à l'endroit où nous sommes, s'agitait autrefois une foule nombreuse de courtisans, et je pense, continua-t-il en voyant l'air dédaigneux d'Oswald, que vous n'auriez pas été de ceux-là?

— Non, dit brusquement Oswald... Malheur à toutes les tyrannies, même à celle de la gloire !

— Ah ! ah ! dit Staremberg en souriant, puisque nous parlons de la tyrannie des grands... allons plus loin ; peut-être trouverons-nous des traces de la tyrannie du peuple.

— En vérité ! s'écria Oswald étonné... Où donc?

— Par ici... venez... montons au Hradschin, cette colline où s'élèvent le palais des rois de Bohême et l'église métro-

politaine. Quand nous serons arrivés au château, je vous raconterai une histoire qui vous concerne un peu.

— Moi !

— Vous, ou du moins votre famille ; ne connaissez-vous pas vos ancêtres du côté des Donnersberg?

— Très-peu, et je suis à cet égard aussi ignorant que sur les antiquités de la ville de Prague.

— Tant mieux ! je vais faire le professeur, et, chemin faisant, cela vous expliquera peut-être la haine de votre oncle, le feld-maréchal actuel, contre les idées révolutionnaires.

Il y a plus de deux siècles, continua Staremberg, en prenant le bras de son jeune camarade et se dirigeant avec lui vers la ville haute où il demeurait, il y a plus de deux siècles qu'un de vos aïeux, Diepold Martinitz de Donnersberg, présidait, dans la grande salle du château, l'assemblée des états, où l'on discutait une grande question.

— Il y avait donc alors de la liberté en Bohême ? s'écria Oswald.

— S'il y en avait ! répondit Staremberg, vous allez en juger : on discutait ce jour-là, comme je vous le disais, une grave question, car il s'agissait de la liberté religieuse ; votre grand-oncle Diépold Martinitz, et son collègue Slavata, gouverneurs royaux, défendaient, en bons catholiques, leur opinion au milieu de l'assemblée des députés, dont la minorité tumultueuse appartenait à la religion réformée. Il s'agissait de trouver des arguments pour leur répondre ; voici ceux que l'on employa : *A mort les catholiques ! à mort les tyrans !* C'était le peuple qui avait envahi la salle du gouvernement, le peuple qui demandait aux députés protestants les têtes de leurs collègues... elles leur furent accordées. Du haut de la fenêtre que vous voyez, et qui s'élève à soixante pieds du sol, on précipita dans les fossés du château votre arrière-grand-oncle Diépold Martinitz, et son collègue Slavata, et par-dessus le marché, Philippe Plater, le secrétaire. La question préalable ainsi discutée, la question principale fut votée librement et la minorité l'emporta.

— Ah ! s'écria Oswald avec indignation, on était alors dans la barbarie.

— Et de nos jours où l'on n'y est plus, répondit Staremberg en souriant, on pourrait bien encore délibérer de cette manière, si on laissait voter le peuple !

— Vous ne le pensez pas.

— Si vraiment, mon cher camarade, et plaise au ciel que nous n'en soyons jamais témoins ! Mais pour calmer votre indignation, je me hâte d'ajouter, chose des plus miraculeuses ! que ni votre arrière-grand-oncle, ni aucun de ses compagnons de voyage... aérien, ne périrent dans cette chute épouvantable.

Dangereusement blessé, mais vivant encore, Diépold Martinitz fut, ainsi que son collègue, relevé par quelques bons Samaritains, et transporté dans la maison du chancelier Lobkowitz, où on leur prodigua tous les secours nécessaires. Une heure après, le peuple, qui les avait crus morts, se présentait irrité devant la maison, criant qu'on l'avait trompé, et réclamant ses victimes... Mais l'épouse du chancelier, Polixena Lobkowitz, les sauva en déclarant à la multitude furieuse qu'il faudrait la tuer avant de la forcer à livrer des malheureux qui avaient reçu sous son toit l'hospitalité.

— Ah ! s'écria Oswald, les larmes aux yeux, qu'elle soit bénie, elle et toute sa race !

— Vous venez de voir une de ses descendantes, répondit Staremberg en rougissant de plaisir : cette jeune fille que vous trouviez tout à l'heure si jolie, c'est Éléna Lobkowitz, qui, toute faible qu'elle vous ait paru, aurait, au besoin, le même courage et la même énergie que son aïeule.

En ce moment, et comme les deux jeunes gens causaient ainsi en amis et en se donnant le bras, ils aperçurent, au détour d'une rue, un groupe d'étudiants escortant leur professeur, M. Schlankopf. Un sentiment qu'il ne pouvait ou n'osait définir, un sentiment de malaise ou de honte fit rougir Oswald ; par un mouvement involontaire il voulut retirer son bras passé dans celui de Staremberg, il n'en fit

rien pourtant et continua à marcher et à causer avec lui, non sans observer, du coin de l'œil, l'air froid et les regards mécontents de ses amis les libéraux. Il se disait en lui-même : Je ne leur dois rien, après tout, et je suis maître de mes actions ; qu'ils disent ou pensent ce qu'ils voudront, peu m'importe !

C'était beau ! c'était fier ! et pourtant, après avoir serré la main de M. de Staremberg qu'il venait de reconduire, ses pas se dirigèrent comme malgré lui vers la demeure de Schlankopf, où il entra. On le reçut froidement. Quiconque s'est affilié à un parti ou à une opinion, en devient l'esclave ; il ne s'appartient plus, il doit des comptes à ses nouveaux amis ou à ses nouveaux maîtres, et, cette loi, Oswald dut la subir. Il fut obligé de raconter comment le hasard, et non sa volonté, lui avait fait rencontrer M. de Staremberg dont il n'avait pu refuser la proposition : démontrant ainsi que l'on voyait à tort un but politique dans une promenade d'agrément.

Et comme les défiants du parti semblaient n'accueillir encore qu'avec froideur ces loyales explications :

— J'ignore quel sort m'est réservé, messieurs, dit-il à haute voix ; mais loin de pactiser avec les partis opposés au nôtre, fidèle à mes opinions et ennemi des priviléges et de l'aristocratie, je déclare ici que si jamais j'avais, comme M. de Staremberg, un rang ou un titre, j'y renoncerais de moi-même !

— Hourra ! hourra ! vive Oswald ! s'écrièrent tous les étudiants, entraînés par la franchise de leur jeune camarade.

— Je déclare, continua Oswald dont leurs cris excitaient encore l'ardeur, que si jamais je deviens possesseur d'une grande fortune, le seul usage que j'en prétende faire est de la partager avec celui ou ceux de mes frères qui seraient malheureux.

Pour le coup, l'enthousiasme ne connut plus de bornes. Les hourras redoublèrent. Tous les assistants, dont aucun probablement n'avait d'héritage à espérer, rivalisèrent avec

Oswald de générosité et de dévouement. C'était une fièvre, un délire de désintéressement, et chacun semblait perdre la tête, excepté Schlankopf, qui se leva et, profitant d'un moment de silence, dit froidement :

— Je reçois le serment du comte Oswald de Donnersberg, et, au nom de son pays, au nom de ses amis, je l'en remercie.

L'assemblée alors se sépara, et Oswald retourna à son logis où il n'avait pas paru de la journée et où d'autres événements l'attendaient.

VIII

LE TRIBUNAL D'HONNEUR.

Le matin, en sortant du cours de maître Johannès, Godfried rentra chez lui pour écrire à son père. Il avait déjà, en bon fils qu'il était, rempli les deux premières pages de sa lettre, quand on frappa rudement à sa porte. C'est Oswald, se dit-il; mais Oswald avait sa clef. Ce ne pouvait être lui, Godfried alla ouvrir.

Il vit entrer Ulrich, l'air grave et triste; Ulrich qui, les yeux baissés, lui serra la main sans le regarder et alla tomber plutôt qu'il ne s'assit sur une chaise, vis-à-vis de lui. Il gardait le silence, mais de temps en temps, poussait un soupir prolongé, auquel servait d'accompagnement le bruit d'une légère badine dont il frappait la tige de ses bottes.

— Que diable as-tu donc? s'écria Godfried.

— De mauvaises nouvelles à t'apprendre; mais, un jour ou l'autre, il fallait que cela arrivât... Autant alors que cela se passe ainsi, entre amis, en famille, cela vaut mieux.

— Si tu voulais t'expliquer? s'écria Godfried avec impatience.

— M'y voici. Depuis six mois qu'Oswald et toi vous êtes arrivés à l'Université, vous ne vous êtes pas encore battus; cela produit un mauvais effet.

— Ça m'est égal.

— Il est vrai qu'Oswald travaille toute la journée, que tu ne le quittes pas, et que vous ne paraissez presque jamais à la *Kneipe*.

— Conduite que chacun doit approuver, dit Godfried.

— Et que tout le monde blâme.

— Ça m'est égal.

— Et vous vous seriez déjà fait des ennemis de tous nos camarades, si je n'avais pas été là constamment, le pot de bière à la main, pour vous défendre; mais enfin, il est des choses que l'on ne peut empêcher, des événements plus forts que les hommes... Ce matin, par exemple... et Ulrich poussa un nouveau soupir.

— Eh bien !... quoi, ce matin? demanda Godfried.

— Tu ne te souviens pas?

— Non.

— Tu es sorti du cours de maître Johannès en te disputant avec Oswald.

— Sur la philosophie de Hégel. Oui, cela nous arrive souvent.

— Précisément! tu as dit à voix haute, et avec chaleur : *Cela n'a pas le sens commun!*

— La philosophie de Hégel... Est-ce qu'on ne peut pas y toucher? est-ce qu'elle est inviolable?

— Non; mais Oswald, te prenant par la boutonnière de la redingote en te secouant vivement, t'a crié avec colère, devant trente ou quarante de nos camarades qui sont prêts à l'attester : C'est toi, Godfried, c'est toi qui n'as pas le *sens commun!*

— C'est possible, répondit froidement Godfried; je n'y tiens pas.

— Mais tes amis, tes camarades y tiennent! s'écria vivement Ulrich; et je viens, au nom de tous, te prévenir et t'engager *à prendre tes avantages*, sans attendre plus longtemps, car on craint déjà que ce ne soit trop tard.

— *Prendre mes avantages?* dit Godfried d'un air interdit, qu'est-ce que cela signifie?

— N'as-tu pas lu le *Comment*, le code du duel que je t'ai prêté? Tiens, lis : *Prendre ses avantages*, c'est-à-dire demander raison avant que personne *vous ait primé*, c'est-à-

dire avant qu'une injure plus grave ait donné à quelqu'un le droit de prendre ton rang et de se battre, avant toi, avec Oswald.

— Avant ni après, s'écria Godfried en haussant les épaules, car je ne me battrai pas.

— Tu ne te battras pas ?...

— Avec mon meilleur ami ?... allons donc ! Et je suis enchanté qu'Oswald ne soit pas là, car il eût reçu tes propositions autrement que moi, qui me contente d'en rire.

— D'autres n'en riront pas, je te le jure, et le tribunal d'honneur s'est déjà assemblé à ce sujet.

— Où cela ?

— A la taverne du *Pélican* où il tient ses séances ordinaires.

— J'y vais, dit Godfried en prenant son chapeau, je vais leur expliquer la chose, avant qu'elle n'aille plus loin, et avant même qu'Oswald en soit instruit.

— Je ne te quitte pas, s'écria Ulrich, qui n'était pas fâché de voir une affaire dont il s'était mêlé prendre des proportions sérieuses.

La taverne du *Pélican* était à deux pas. Le tribunal était déjà assemblé... c'est-à-dire attablé. Il se composait de cinq membres qui avaient devant eux des pipes et des pots de bière, du papier, une écritoire et un exemplaire du *Comment*. La séance était publique, et qui voulait pouvait entrer, boire et écouter. Les assistants avaient même le droit d'improuver le jugement par leurs murmures, ou de l'approuver par leurs bravos.

Plusieurs étudiants étaient déjà assis et avaient pris rang d'auditeurs derrière les conseillers. Le président, celui qui était placé au milieu de la table, était un élève en théologie, un étudiant de troisième année, nommé Krabb, pilier des salles d'armes et le plus fort tireur de l'Université ; ses duels nombreux et toujours heureux, ses connaissances dans la matière et l'effroi qu'il inspirait généralement, l'avaient porté de droit à cette place honorable. Il n'y avait pas exemple

qu'on eût appelé de ses jugements, lesquels, comme nous l'avons vu plus haut à l'occasion du *Comment*, pouvaient avoir de graves conséquences, car ils décidaient parfois de l'honneur ou de la vie.

A sa droite, était le secrétaire Gandolf, étudiant en philosophie, chargé de rédiger les arrêts, et maniant avec distinction la plume et l'épée, car c'était aussi une excellente lame et un garçon de mérite.

A la vue de Godfried, chacun poussa un hourra : Vive Godfried ! Le tribunal se leva ; le président lui offrit un pot de bière et un banc, en l'invitant à s'asseoir, et dit d'une voix grave :

— Apprenant que l'injure de ce matin, injure publique, n'avait pas encore obtenu de satisfaction, nous allions délibérer ; mais votre présence et celle du brave Ulrich, votre témoin, nous attestent suffisamment que le combat a eu lieu, que l'offenseur est puni et que votre honneur est intact.

De nouveaux hourras s'élevèrent : Vive Godfried !

L'affaire s'engageait mal, c'était déjà une difficulté de plus pour Godfried, de redescendre du haut degré d'estime où l'enthousiasme prématuré de ses condisciples venait de le placer.

— Messieurs, dit-il d'une voix incertaine, ce n'est pas cela que je venais vous dire...

Longs murmures dans l'assemblée.

— Quoi ! le combat n'a pas encore eu lieu ? dit le président d'une voix sévère : c'est bien tard : n'importe, le défi a été porté... il a été accepté... pour quelle heure ?

— Pour quelle heure ?... crièrent plusieurs étudiants dont l'intention évidente était d'assister au combat.

— Messieurs, reprit Godfried en balbutiant, il n'est pas encore question de cela.

Les murmures redoublèrent.

— Permettez-moi, continua Godfried en élevant la voix et en cherchant à se donner de l'assurance, permettez-moi de vous expliquer comment les choses se sont passées... L'affaire n'était rien dans l'origine, et sans l'importance qu'a voulu y donner cet imbécile d'Ulrich...

A cette épithète, un éclair d'hilarité parcourt l'assemblée, tous les regards se tournent du côté d'Ulrich, qui lève la tête avec indignation et veut prendre la parole.

— C'est inutile, dit le président en l'interrompant, vos droits sont reconnus par le tribunal. Le mot est prévu par le *Comment* et signalé comme un terme habituel des plus insultants, *vous pouvez prendre vos avantages.*

— Je les prends, s'écria impétueusement Ulrich, qui probablement n'en avait pas grande envie, mais que les regards de l'assemblée forçaient à une démonstration énergique, je demande raison de l'épithète !

— Et nous, dit le président après avoir consulté le tribunal, nous déclarons que cette seconde injure, étant plus grave que la première, doit avoir sur elle la primauté ; donnons acte à Ulrich des *avantages* qu'il réclame, et décidons que Godfried ne pourra se battre avec Oswald qu'après satisfaction donnée, par lui, à Ulrich.

— Bravo ! s'écria l'assemblée... bien jugé ! bravo le président !

Et le secrétaire Gandolf, qui avait déjà pris la plume pour transcrire l'arrêt, s'adressa à Godfried en lui disant :

— Vous reconnaissez la justice du président du tribunal ?

— Non, morbleu ! s'écria Godfried dont la colère commençait à s'emparer ; au diable le président et le tribunal !

Une explosion générale d'apostrophes, d'imprécations, retentit dans toute la salle et s'échange entre le prévenu, le président, le tribunal et les assistants. Quelques personnes essayent de parler, tout le monde crie, et le président, à défaut de sonnette, casse un pot de bière sur la table.

Le silence se rétablit.

— Messieurs, dit le président Krabb d'une voix solennelle, en me nommant votre président vous n'avez point entendu me placer en dehors de la justice que je rends moi-même et qui est due à tous. Insulté publiquement, *je prends mes avantages.*

— C'est son droit, il a raison, il fait bien, s'écrièrent plusieurs assistants.

— *Je prends mes avantages*, continua vivement le président, et demande raison, tant en mon nom qu'au nom du tribunal que je représente. Quant au droit de priorité, je demande pardon à notre condisciple Ulrich, si je me permets de le discuter. Je conviens qu'au premier abord l'avantage paraît être de son côté, et qu'il semble y avoir des droits, par la qualité d'*imbécile* qui vient de lui être attribuée, et dont nous ne pouvons, comme lui, nous prévaloir, je le reconnais, car il faut être juste, messieurs, surtout quand on est l'offensé.

Marques nombreuses d'assentiment.

— Il est évident que traiter quelqu'un d'imbécile est une injure plus grave que d'envoyer quelqu'un au diable, comme le prévenu Godfried vient de le faire en ma personne ; mais ce n'est pas moi seulement, ce n'est pas moi, son condisciple, qu'il vient d'insulter, c'est votre président, le président nommé par vous ; et l'importance de l'insulte augmente par l'importance du rang. Je crois donc avoir le droit de réclamer la primauté.

Approbation prolongée.

Le président consulte le tribunal et dit à haute voix :

— Le tribunal, consulté, décide que cette troisième injure, étant plus grave que les précédentes, doit les primer toutes. En conséquence, donnant acte au président Krabb *des avantages* qu'il réclame, règle comme il suit l'ordre des satisfactions que chacun a droit d'exiger :

Godfried se battra : 1° avec Krabb ; 2° avec Ulrich ; 3° avec Oswald, sans que, sous aucun prétexte, ledit ordre puisse être interverti.

— Trois duels maintenant ! s'écria Godfried avec rage.

— L'assemblée approuve-t-elle? demanda le président en s'adressant à l'assistance.

— Oui !... oui ! bien jugé ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Très-mal jugé ! répondit une voix forte, partie d'un des coins de la salle.

Tous les regards se portèrent de ce côté et l'on aperçut M. de Staremberg qui, entré depuis quelques instants, se tenait debout contre la porte et regardait le tribunal.

Un profond silence avait succédé au tumulte.

— Messieurs, dit-il, comme étudiant en droit, je commencerai par vous rappeler un axiome que notre professeur nous répète tous les jours, c'est celui-ci : On ne peut être à la fois juge et partie!

— Bravo ! s'écria Godfried, en voyant le puissant auxiliaire que sa bonne étoile lui envoyait.

— M. Krabb, le président, se prétend insulté, ainsi que le tribunal, continua Staremberg, c'est ce que nous examinerons tout à l'heure ; en tout cas, ce n'était pas à eux à décider du fait. On a, dit-on, vingt-quatre heures au Palais pour maudire ses juges, et vous ne voulez pas accorder cinq minutes à celui que vous venez de condamner, et vous voyez une insulte là où il n'y a qu'un mouvement d'impatience. Ce n'est pas juste. Il y a plus : et ceci me paraît plus grave, dit Staremberg, en faisant quelques pas vers le tribunal ; depuis longtemps je désirais m'en expliquer, soit avec M. Krabb, soit avec le président ; je m'adresserai à celui des deux qui vous conviendra le mieux.

— A tous les deux. Ils sont prêts à vous entendre.

— M. Krabb est le plus habile tireur de nous tous, c'est presque le premier maître d'armes de l'Université. La modération sied bien à la force, et une telle supériorité devrait lui faire une loi de s'abstenir de toute querelle. Loin de là, il est le premier à les provoquer, à les rechercher ; il a même une tendance à s'immiscer, ainsi qu'il vient de le faire, comme partie principale, dans des affaires où il ne devrait apparaître que comme juge, ou tout au plus comme témoin.

— Votre intention est-elle de m'insulter ? demanda Krabb avec fierté.

— Non, mais de vous empêcher, s'il est possible, d'insulter les autres.

— Très-bien ! s'écria Godfried à voix haute.

— Je ne crois pas, continua le président, en promenant sur la salle un regard de satisfaction, qu'on doute ici de ma loyauté, pas plus que de mon courage.

— C'est selon la définition du mot.

— M. le comte de Staremberg, dit Krabb, en jetant sur lui un regard insultant, aurait peut-être de la peine à le définir !

— Nullement. Se battre chaque jour, quand on est sûr de vaincre, ce n'est pas du courage, c'est de la lâcheté.

— Cette fois, monsieur, s'écria Krabb, c'est l'homme et e président que vous insultez à la fois... et *je prends mes avantages*.

— Je ne vous en empêche pas.

— Je renonce, puisque vous l'exigez, à M. Godfried.

— Allons ! se dit celui-ci avec un mouvement de joie, cela m'en fait toujours un de moins.

— Je n'y renonce pas, s'écria M. Gandolf, le secrétaire ; comme membre du tribunal, je me déclare insulté et réclame le bénéfice de l'arrêt qui vient d'être rendu.

— Je vous l'accorde, répondit Krabb, et ne m'adresse plus qu'à M. de Staremberg.

— Je suis à vos ordres.

— A demain donc.

— A demain.

Et séance tenante, l'ordre des duels fut ainsi réglé :

Krabb et M. de Staremberg, puis Godfried et Gandolf, puis Godfried et Ulrich, puis enfin Godfried et Oswald.

— Cela m'en fait toujours trois ! se dit Godfried.

— La séance est levée, dit le président.

IX

LA VEILLE DU COMBAT.

Oswald, rentré depuis longtemps, s'était mis à travailler, et s'étonnait, en regardant de temps en temps sa montre, que Godfried revînt si tard au logis. Ce n'était pas son habitude. Enfin il le vit arriver, tout pâle encore, indigné et hors de lui. Il sortait du tribunal. Godfried aurait voulu cacher à son ami tous les événements dont il était la cause involontaire, car un tel récit ne servait à rien et ne pouvait rien empêcher ; mais comment résister toute une soirée aux demandes d'Oswald, à ses instances, à ses prières ? Il fut donc forcé de tout lui avouer... trois duels !... Lui, Godfried... trois duels ! à propos de la philosophie hégélienne.

Oswald, furieux, prétendait que c'était lui seul que cela regardait ; il voulut courir chez Krabb.

— Il est déjà occupé, il se bat demain avec M. de Staremberg.

— Mais, Gandolf ?...

— Tu n'y pourras rien. *Il a pris ses avantages* avec moi, je suis en première ligne, tu ne viendras qu'en seconde, et je ne veux pas que tu sois tué. C'est bien assez de moi !

— Toi, mon ami, toi, Godfried ! ce n'est pas possible, ce ne sera pas ! J'ai promis à ton père de veiller sur toi... je te débarrasserai du moins de cet imbécile d'Ulrich.

— Le même mot !... il n'en faut pas davantage pour qu'on te fasse battre avec lui.

— Eh bien ! j'y cours.

— Tu n'arriveras encore qu'en second... tu seras primé par moi... Je prime tout le monde!

— Il doit cependant y avoir quelque moyen de sortir de là. Je ne puis pas, pendant que tu te battras, rester les bras croisés!

— Tu te battras avec moi... plus tard... à ton rang.

— Moi?

— Par arrêt du tribunal! Après cela, si je n'avais pas d'autre affaire que celle-là, je ne m'en inquiéterais guère, nous arrangerions la chose entre nous. Mais, avec les autres, je ne sais pas comment cela finira.

Oswald pleurait de rage, et Godfried, poursuivant son idée, se disait :

— Je sais bien que, depuis six mois, *je prends mes avantages* à la salle d'armes! Aussi, le fleuret à la main, cela va assez bien; mais quand je n'aurai plus ni le masque, ni les gants rembourrés, et qu'il faudra se trouver devant quelqu'un qui tirera pour de vrai, le trouble m'ôtera l'adresse.

— Non, non, s'écria Oswald qui, depuis un instant, avait tenu sa tête entre ses mains, cela ne peut se passer ainsi! et d'ici à demain nous trouverons quelque moyen. Ah! si nous avions seulement quelqu'un à qui demander conseil!

— Un bon conseil!

— A M. de Staremberg! s'écria tout à coup Oswald.

— J'y pensais.

— Allons chez lui.

Les deux amis sortirent, et ils avaient à peine fait une vingtaine de pas qu'ils le rencontrèrent. Il venait chez eux.

La nuit était fraîche, mais belle, et les trois jeunes gens continuèrent à marcher au bord de la Moldau, causant de l'événement du lendemain; Staremberg et Oswald cherchaient vainement les moyens d'égaliser la partie et de venir en aide au pauvre Godfried, à qui le hasard avait mis trois affaires sur les bras, et qui, à coup sûr, se serait contenté à moins.

Ils venaient d'entrer dans une rue obscure de la *Judenstadt*

(le quartier des juifs) et ils entendaient, dans le lointain, des chants joyeux. C'étaient des tapageurs de nuit, des étudiants qui, sortant de quelque *Kneipe*, où le Crambambouli n'avait pas été épargné, s'amusaient à réveiller les Philistins déjà endormis, ou à effrayer les Philistins et surtout les Philistines qui n'étaient pas encore rentrés en leur logis.

En ce moment, une jeune fille du peuple, dont la tournure et les manières n'avaient rien de suspect, accourait de l'autre extrémité de la rue, et, tremblante, pouvant à peine parler, tant elle était essoufflée, saisit le bras d'Oswald et s'attacha à lui en proférant ces mots :

— Monsieur, messieurs, défendez-moi, ils viennent, ils me poursuivent !

En effet, accourait sur ses pas un groupe d'étudiants.

C'était Krabb, c'était Gandolf et leurs amis qui venaient de célébrer, par de copieuses libations, leur triomphe du lendemain ! triomphe assuré dont on avait d'avance complimenté les vainqueurs ! Ceux-ci fléchissaient sous le poids des félicitations et du liquide qu'ils avaient absorbé ; mais leurs yeux, encore ouverts, avaient distingué, dans l'ombre de la nuit, deux femmes, dont l'une d'un âge respectable, et l'autre, d'une tournure jeune et élégante ; ils leur avaient donné la chasse, et les avaient, dans leur poursuite, séparées l'une de l'autre. La première s'était enfuie du côté du palais du gouverneur, où était établi un poste de grenadiers hongrois, dont elle réclama le secours ; et l'autre, la jeune fille, s'élançant dans la direction de la *Judenstadt*, venait de rencontrer des défenseurs.

— A moi ! à moi, dit Krabb d'une voix avinée, je la réclame, messieurs... c'est ma maîtresse... c'est une volage qui veut en vain me fuir.

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, dit la jeune fille en se serrant contre Oswald, je ne connais pas monsieur, je vous l'atteste, je rentrais avec ma mère et je suis une honnête fille... croyez-moi !

— Si je te crois! s'écria Oswald en la reconnaissant, Gretly! Gretly!

— M. Oswald! notre jeune maître! fit la jeune fille avec un cri de joie.

— Ne crains rien, mon enfant.

Et appliquant un vigoureux soufflet à Krabb qui s'avançait sur elle en chancelant, il l'envoya rouler dans le ruisseau. Gandolf s'élança au secours de son ami; mais Staremberg lui coupa la figure d'un coup de la badine qu'il tenait à la main, et Godfried, en trois ou quatre vigoureux coups de poing, porta le désordre dans la troupe déjà chancelante.

Par malheur, plusieurs d'entre eux n'étaient pas assez gris pour se laisser ainsi malmener par trois personnes. Aucun d'eux ne portait d'armes : il y avait à ce sujet, depuis quelques années, les défenses les plus sévères; mais ils étaient en grand nombre, et, guidés par Krabb, qui venait de se relever, et par Gandolf, qui mugissait de fureur, ils s'avançaient sur nos trois amis, qui, plaçant la jeune fille au milieu d'eux, reculèrent en bon ordre.

Ils arrivèrent ainsi jusque sous un porche où ils ne pouvaient être entourés ni attaqués par derrière, et là les poings d'Oswald et de Godfried et le jonc flexible, mais redoutable, de Staremberg tinrent pendant quelque temps encore en échec leurs adversaires, qui allaient peut-être l'emporter lorsque les pas d'une patrouille se firent entendre. Le bruit des fusils retentit dans la rue, et une lueur rougeâtre éclaira soudain le champ de bataille. C'était une lanterne portée par un sergent hongrois, que suivaient une dizaine de grenadiers, et que guidait une femme, qui s'écria :

— Tenez, monsieur le sergent, les voilà!

— Au nom de l'empereur et du gouverneur, je vous arrête tous, dit gravement le sergent, comme suspects, perturbateurs et conspirateurs.

Les étudiants voulaient résister.

— Calmez-vous, mes camarades, leur dit Staremberg.

Puis, s'adressant au commandant de la force armée :

— Sergent Jakinski ! lui dit-il.

— Ah ! vous me connaissez, dit le sergent étonné...

Et élevant sa lanterne à la hauteur du visage de celui qui venait de lui parler aussi familièrement, il s'écria avec respect :

— M. le comte de Staremberg !

— Lui-même, qui se charge d'arranger cette affaire auprès de M. le gouverneur. Ces jeunes gens sont mes camarades d'Université, étudiants comme moi ; je réponds d'eux tous. Ils voulaient seulement offrir leurs bras à ces dames, qui se sont effrayées à tort. La paix, monsieur le sergent ! laissez libres ces jeunes gens qui promettent d'être calmes, et demain, en me rendant chez le gouverneur, j'entrerai au corps de garde, où j'espère que le sergent Jakinski et ses grenadiers ne refuseront pas de boire avec moi, à la santé des étudiants.

— Vivent les étudiants ! crièrent les soldats.

— Vivent les grenadiers ! crièrent les jeunes gens.

— Quant à nous, messieurs et chers camarades, dit Oswald en voyant la patrouille s'éloigner, il nous reste à régler nos affaires en famille. Je suis désolé du soufflet que j'ai donné à M. Krabb, notre président.

— A moi ? dit Krabb qui, presque dégrisé, cherchait à rappeler ses idées, à moi ?... Vous en êtes sûr ?

— Parfaitement sûr. Je sais ce que je vous dois, et vous n'aurez pas besoin de *prendre vos avantages*. Je vous offre de moi-même satisfaction. Vous l'entendez, messieurs ?

— Nous en sommes témoins, s'écrièrent les jeunes gens.

— Et moi, messieurs, dit Staremberg en s'avançant, c'est à mon grand regret que j'ai frappé M. Gandolf à la figure. Je voudrais qu'il me fût permis d'en douter, mais la trace du coup est visible encore.

— Et votre sang peut seul l'effacer ! s'écria Gandolf avec fureur ; nous nous battrons !

— C'est trop juste, répondit froidement Staremberg ; nous deux d'abord et avant tout.

— C'est comme nous! s'écria Oswald en regardant Krabb. Priorité acquise de droit; touchez là.

En disant ces mots, il tendait la main au président, qui, dégrisé tout à fait, la lui serra avec rage, en lui disant :

— A demain, cinq heures du matin.

Il fut alors décidé que le combat aurait lieu dans un pré, derrière les murs de l'*Aigle-d'Or*, auberge située aux portes de la ville.

Pour la troisième et dernière fois de la journée, l'ordre des duels fut donc encore changé et définitivement réglé ainsi :

Oswald et Krabb, Staremberg et Gandolf, Ulrich et Godfried. Trois contre trois, ensemble, en même temps et non successivement. Tous les assistants, après avoir crié : hourra! rentrèrent chez eux, causant en route du spectacle intéressant qui leur était promis pour le lendemain, et dont l'Université de Prague n'avait pas eu depuis longtemps l'avantage de jouir.

Oswald et Godfried reconduisirent à leur auberge Gretly et sa mère, la jardinière du château, qui étaient venues à Prague pour différentes emplettes. Et toutes deux, encore tremblantes de la soirée, toutes deux bien inquiètes du lendemain, avaient déjà résolu de ne retourner à Donnersberg qu'après l'issue de ce triple combat.

X

LES DUELS.

De tous ceux qui venaient ainsi de rentrer chez eux pour se livrer à un repos dont ils avaient grand besoin, celui qui dormit le moins bien fut, sans contredit, Godfried. Il se trouvait, grâce au dévouement de ses amis, réduit à un seul adversaire, et, de tous ses adversaires, celui qui lui restait était, à coup sûr, le moins redoutable; mais cela ne l'empêchait pas de conserver de graves inquiétudes. Il tremblait, en s'indignant de trembler, et malgré cela, il était bien décidé à se battre. Aussi se trouvait-il, en lui-même, beaucoup plus brave qu'Oswald, qui avait dormi tout d'un somme et qui s'apprêtait pour ce combat avec la même tranquillité que s'il se fût agi de se rendre au cours de son professeur.

Godfried se rappelait, pour se rassurer, les paroles d'Ulrich lui-même et de ses camarades qui lui avaient vingt fois répété : « Nous nous battons souvent, c'est vrai, mais seulement pour nous exercer au maniement des armes, pour développer nos muscles, pour acquérir de l'adresse, voilà tout. La preuve, c'est que le pistolet est proscrit ! la preuve, c'est que nous nous blessons rarement, et que *nous ne nous tuons jamais !* » Cette phrase consolante rassurait Godfried, plus que son courage et plus que son adresse.

L'arme choisie la veille par les combattants était l'épée, l'épée en usage dans les Universités, et qu'on appelle *Schlæger*. C'est une lame de trois pieds et demi, très-effilée et à trois arêtes comme la baïonnette. La poignée est garnie d'une plaque

circulaire de huit ou six pouces de diamètre, de forme demi-sphérique pour protéger la main. La poignée peut se détacher de la lame, de sorte que les combattants, portant la lame sous leur gilet et la poignée dans leur poche, se rendent sur le pré comme à la promenade, sans que le public et surtout la police puissent se douter de leurs projets.

Staremberg vint prendre les deux amis de grand matin.

— Allons, debout! s'écria-t-il, il est quatre heures et demie.

— Vous croyez? dit Godfried en tirant sa montre d'une main tremblante : il me semble que vous avancez.

— Non pas, et j'ai déjà rencontré, dans les rues, des étudiants qui se rendent à l'*Aigle-d'Or*, par groupes de deux ou de trois, pour ne pas exciter les soupçons.

Les trois jeunes gens partirent en se donnant le bras, et l'air frais du matin fit circuler le sang plus librement dans les veines de Godfried. L'assurance de ses amis le gagna, leur gaieté excita la sienne ; il se permit même, en route, une plaisanterie d'assez bon goût, et il était presque brave en arrivant sur le terrain.

Cet élan de courage s'affaiblit un peu, à la vue du cercle imposant déjà formé par les nombreux spectateurs ; et, en apercevant au milieu de ce cercle Krabb, Gandolf et Ulrich qui les attendaient, un léger frisson le saisit; mais on le regardait, il se remit, porta la tête haute et essaya même de sourire, mais il n'y put réussir.

— Vous arrivez tard, messieurs! leur cria Krabb.

— Trop tôt pour vous, peut-être! dit Oswald.

Cinq heures sonnaient en ce moment à l'église du faubourg.

— Hâtons-nous, messieurs, dit Gandolf; un rassemblement aussi nombreux a dû exciter les soupçons de la police autrichienne qui s'éveille de bonne heure, et M. de Staremberg, qui est bien avec l'autorité, n'a pas envie sans doute qu'on vienne empêcher le combat.

Staremberg et Oswald ne répondirent qu'en mettant habit

bas. Godfried, qui les suivait des yeux, fit comme eux. On tira les épées de dessous les vêtements où on les avait cachées, on les vissa à la poignée.

Krabb se plaça en face d'Oswald; Gandolf en face de Staremberg, et Godfried vis-à-vis d'Ulrich.

Schlankopf, vu sa dignité de professeur, n'aurait osé assister à ce combat; mais tous ses élèves, tous les affiliés de la société secrète s'y étaient rendus. Au premier rang, on remarquait Reding et le poëte Otto, témoins à la fois pour Ulrich et pour Oswald, leurs camarades, qui combattaient ce jour-là dans les rangs opposés, mais qui n'en avaient pas moins droit à leur sympathie, ou plutôt à leur curiosité. Reding s'était chargé de faire pour eux des vœux, et Otto un dithyrambe.

On donna le signal; les six combattants s'avancèrent l'un sur l'autre. Les épées se croisèrent. Godfried, dont la vue était un peu troublée, s'aperçut cependant qu'Ulrich était pâle, circonstance qui le rassura un peu et lui rendit une partie de ses avantages.

Quant à Oswald, il avait jugé, dès les premières passes, qu'il n'était pas de force avec le terrible Krabb. Oswald n'avait reçu que quelques leçons d'escrime au château de Donnersberg, et, depuis son séjour à Prague, il fréquentait peu la salle d'armes. Il n'avait pour lui que le sang-froid et l'intrépidité, et il jugea du premier coup d'œil qu'il était perdu, s'il essayait de faire de l'escrime avec un adversaire aussi habile et aussi exercé : il s'élança donc sans ménagements sur Krabb qui l'attendait, et qui l'atteignit à la cuisse, en lui criant d'un air triomphant :

— Vous êtes blessé, monsieur !

— Vous êtes mort, monsieur ! répondit Oswald, en lui passant son épée au travers du corps.

En effet, Krabb tomba sur le coup et ne se releva plus. Oswald, quoique grièvement blessé, s'approcha de Godfried en lui disant :

— Courage !

Mais en ce moment Ulrich s'arrêta, recula d'un pas, et s'appuya fièrement sur son épée ; il venait de toucher son adversaire à la main.

— Tu es blessé, dit avec inquiétude Oswald à son ami.

— Tant mieux! répondit celui-ci d'un air de triomphe et de satisfaction.

— Et pourquoi ?

— Parce que c'est fini, ajouta-t-il à voix basse, m'en voilà quitte.

Mais Ulrich, jetant les yeux sur Krabb, qui, étendu sur le gazon, ne bougeait plus, s'élança près d'Oswald en lui disant à demi-voix :

— Malheureux !... qu'avez-vous fait?

— Je l'ai tué!

— Mais on ne se tue pas! on ne se tue jamais !... sinon il n'y a plus de duels possibles!

— O ciel! s'écria Godfried en voyant Oswald qui perdait beaucoup de sang et se soutenait à peine... Tu te trouves mal.

— N'importe... tais-toi et regarde.

En effet, un combat acharné se livrait entre Gandolf et M. de Staremberg, combat où brillaient des deux côtés, et à un égal degré, le courage et l'adresse. Depuis quelques minutes aucun des deux adversaires n'avait obtenu l'avantage, lorsque Staremberg atteignit Gandolf au bras droit. Cette blessure semblait peu dangereuse, lorsqu'à la surprise générale, on vit Gandolf chanceler et laisser tomber son arme. L'épée de Staremberg avait déchiré et coupé des muscles ou des nerfs, ce qui empêchait Gandolf de tenir son épée.

On s'empressa autour d'eux. L'important maintenant était de dérober aux yeux de l'autorité les traces de ce combat, le plus sanglant et le plus terrible de tous ceux qui s'étaient livrés depuis longtemps, car, sur six combattants, il y avait un mort et trois blessés, si l'on compte comme blessure l'égratignure que Godfried avait reçue à la main, et qui lui délivrait, à peu de frais, son diplôme de bravoure.

Il faut dire, à l'éloge des sentiments de fraternité de nos

jeunes étudiants, que la police autrichienne qui, dès le jour même, était en campagne, ne put obtenir aucun indice, aucune preuve contre aucun de ceux qui avaient pris part à ce combat, comme acteurs ou comme témoins. Amis ou ennemis gardèrent le silence. Un nuage impénétrable déroba aux magistrats et l'origine et les suites de la querelle, et même la disparition de Krabb qu'on avait le matin même enterré dans un fossé, derrière les murs de l'*Aigle-d'Or*.

Mais les mœurs turbulentes des étudiants ne devaient donner à l'autorité que trop d'occasions de sévir contre eux, et des événements bien autrement importants allaient signaler la troisième année qu'Oswald et Godfried passèrent à l'Université de Prague.

XI

LA PHILOSOPHIE DE HÉGEL.

On devine aisément que, dès le lendemain du combat dont nous venons de parler, le docteur Mœnch, prévenu par Gretly et la jardinière, avait quitté sa demeure de Donnersberg, et était venu s'établir à Prague auprès des deux jeunes gens. Ce qui étonnait surtout M. Mœnch, c'était la bravoure de son fils : il n'en pouvait revenir.

— Formez-vous donc un jugement, se disait-il, sur le caractère futur ou sur les penchants d'un jeune homme ; je ne l'aurais jamais cru mauvaise tête !

— Que voulez-vous, mon père, répondit froidement Godfried, en essayant de relever la moustache blonde qui ombrageait à peine sa lèvre, que voulez-vous ? il y a des moments où il faut se montrer.

La blessure de Godfried n'était rien, celle d'Oswald était beaucoup plus grave. Le docteur, contre l'ordinaire de bien des gens, commença par le tirer du danger, et puis le gronda après.

Il avait plus d'un sujet de sermon. Le général était depuis deux ans en Italie, commandant un pays où les soldats, et surtout les officiers allemands, trouvaient peu de sympathie : le peuple le leur prouvait par des émeutes et des soulèvements, et la haute société par son silence et sa froideur à leur égard.

Aucune grande maison, à moins qu'il n'y eût obligation, n'était ouverte aux officiers, ni même aux généraux autri-

chiens, et le comte avait pris en haine un pays où il n'avait aucun moyen de briller ni de plaire aux dames, un pays enfin où il fallait s'abstenir de conquêtes. De plus, le séjour de l'Italie ne lui valait rien : il y était toujours malade, partant de mauvaise humeur; inflexible et sans pitié pour les sociétés secrètes qu'il poursuivait, pour les patriotes qu'il incarcérait, et enfin pour les idées révolutionnaires qu'il ne pouvait mettre en prison, mais qu'il détestait cordialement, c'était, entre elles et lui, une guerre à mort. Oswald, qui écrivait de temps en temps à son oncle, laissait toujours percer, malgré lui, une tendance libérale qui déplaisait souverainement au général. Plus d'une fois il avait hasardé telle idée... tel principe qui, quelque raisonnable qu'il fût, ne pouvait être admis par le comte de Donnersberg. Les réponses de celui-ci, pleines d'entêtement légitimiste et de morgue aristocratique, paraissaient si absurdes à son neveu, qu'elles le rendaient encore plus ferme et plus entier dans son opinion, et l'on comprend qu'entre l'absolutisme et la liberté, poussés tous deux à l'excès, il doit rester peu de place pour la raison.

Le général avait écrit dernièrement au docteur :

« Est-ce que mon neveu, est-ce qu'un Donnersberg s'aviserait, par hasard, de devenir révolutionnaire et de pactiser avec ceux qui jetaient jadis nos ancêtres par les fenêtres? Dites-lui qu'il descend des Diépold von Martinitz, par les femmes du moins, et que, s'il l'oublie aujourd'hui, moi je me le rappellerai plus tard. »

Le docteur montra cette lettre à Oswald.

— Eh bien ! dit celui-ci, qu'est-ce que cela signifie? que mon oncle, à qui je dois déjà beaucoup, est le maître de me retirer ses bontés, qu'il a le droit de me déshériter, et que je ne puis l'en empêcher.

— Si vraiment, répondit le docteur, en ne lui donnant aucun sujet de mécontentement.

— C'est-à-dire en flattant ses opinions et en reniant les miennes.

— Non, mais en ne discutant ni les siennes ni les vôtres. Il semble, à vous voir et à vous entendre, que vous soyez comme ces missionnaires affamés de martyre, qui n'ont de satisfaction que quand ils ont été se faire rôtir et manger par des Chinois ou des sauvages qui ne demandaient qu'à les laisser vivre tranquilles chez eux! Relisez cette lettre que je vous laisse, et méditez-la!

— Elle me prouve, répondit Oswald en la regardant, qu'il me faut apprendre de bonne heure à me suffire à moi-même et à ne rien attendre que de mon travail et de mon savoir, si j'en ai jamais! En tous cas, je me rappellerai toujours que c'est mon oncle qui m'a mis à même d'en acquérir, bienfait immense, dont, plus que jamais, je vais m'efforcer de profiter.

Dès ce moment, en effet, Oswald redoubla de zèle et d'assiduité dans ses études; mais, dès ce moment aussi, il s'attacha plus que jamais à une croyance et à des idées qui, sans distinction de naissance ou de caste, montraient, en perspective, la fortune ou la gloire au mérite qui savait les conquérir.

La seule personne qui aurait peut-être eu le pouvoir de diminuer l'exagération de ces idées, ou du moins de les contenir dans de justes bornes, eût été M. de Staremberg, et il n'avait pas terminé à Prague sa troisième année de droit et de philosophie : il l'avait achevée à Vienne, où il était rappelé par des intérêts de famille et par l'ordre du tuteur dont nous avons déjà parlé, et qui n'était autre que le ministre lui-même.

A cette époque, maître Johannès, qui depuis longtemps faisait le cours de philosophie, vint à tomber malade, et pendant son absence, qui ne devait durer que quelques jours, Schlankopf, professeur suppléant, dut prendre sa place. Le vieux Johannès, comme nous l'avons vu plus haut, zélé disciple de Kant, n'avait jamais professé d'autre système que le sien, et Schlankopf, partisan avoué des principes de Hégel, devait attirer à son cours, et attira en effet, dès le premier jour, une foule immense.

Il parlait avec une simplicité qui n'excluait ni la chaleur ni l'énergie.

Il avait l'air, non de professer, mais de causer avec ses auditeurs, qualité d'autant plus précieuse dans le sujet qu'il avait à traiter, que, depuis dix ans que les doctrines hégeliennes bouleversaient toute l'Allemagne, chacun, vu leur obscurité, les avait définies et éclaircies à sa guise ; chacun y trouvait les principes ou les arguments dont il avait besoin ; il en est ainsi des nuages : l'observateur qui les regarde bien attentivement finit par y découvrir tout ce qu'il veut y voir ; un colonel y voyait, un soir, des escadrons ; un curé y voyait un clocher ; une coquette, deux amants qui s'embrassaient.

Aussi je n'essaierai pas d'expliquer à mes lecteurs, et surtout à mes lectrices, ce que c'est que la philosophie de Hégel. Nous tomberions bien vite dans la métaphysique ; car lorsque celui à qui l'on parle ne comprend pas, et quand celui qui parle ne se comprend plus lui-même, c'est de la métaphysique ! c'est Voltaire qui l'a dit ! Je me contenterai donc de répéter, sans garantie aucune, ce que disait M. Schlankopf.

L'homme vit par son âme, et l'âme est la pensée. Or, la pensée ou l'idée n'est autre que Dieu, qui est lui-même l'idée universelle. Telle est la base du système de Hégel.

Un éclair de satisfaction et de triomphe brilla un instant dans les yeux de Godfried ; il s'imagina qu'il comprenait. Mais quand le professeur en arriva à cet axiome du maître, qui, au premier abord, paraît tout uniment toucher à l'absurde et qui est le renversement de toutes les idées reçues : à savoir que les contradictoires sont identiques, c'est-à-dire que, dans le système de Hégel, l'*être* est identique au *néant*, la *vie* à la *mort*, la *lumière* aux *ténèbres*, il fut impossible à Godfried, qui, selon son ordinaire, faisait des efforts inouïs pour comprendre, et qui tenait tendues à cet effet toutes les fibres de son cerveau, il fut impossible à Godfried d'y tenir plus longtemps, et il s'écria assez haut pour être entendu du professeur :

— C'est trop fort ! c'est inexplicable !

— Pourquoi donc, monsieur ? répondit le professeur en s'arrêtant et en lui adressant la parole. L'ordre physique nous offre mille exemples de l'identité des contradictoires.

Vous admettrez sans difficulté que la lumière suppose les ténèbres. Imaginez, monsieur, une lumière sans ombre, les objets également éclairés ne se distinguent plus, et ce jour uniforme est tout identique à la nuit. La lumière implique donc, en elle-même, son contraire, qui est l'obscurité !

— Il a raison, c'est l'évidence même ! crièrent tous les auditeurs, qui avaient tous l'orgueil de paraître comprendre.

— Évidence ? répondit Godfried en murmurant, évidence bien obscure !

— Parce que l'obscurité et toi vous êtes identiques, s'écria Oswald.

— De même, dans l'ordre moral, continua le professeur, ce que les sens séparent, la raison l'unit : ainsi, la vie et la mort, par exemple, ne sont que les deux moments de l'existence, donc elles ne forment que l'unité et le complément de la même chose !... Donc, etc., etc.

Nous ne suivrons point le professeur dans ses développements, d'autant qu'en portant le flambeau dans les ténèbres hégeliennes, il entendait bien n'en éclairer qu'une partie et laisser à ses jeunes auditeurs assez d'ombres encore pour s'égarer.

Abandonnant donc le maître, qui n'offrait rien de dangereux, il analysa successivement ses disciples et leurs différents systèmes philosophiques.

C'est Strauss, qui, dans le récit austère des Évangiles, comme dans les fables élégantes de la Grèce, ne voit qu'un tissu de légendes populaires, expression des pensées et des besoins de l'âme humaine à une époque donnée ; c'est Feuerbach qui prétend que ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme, mais l'homme qui a créé Dieu et qui l'a nommé tour à tour Brahma, Jupiter, Jéhova, Jésus ; qu'il n'y a donc d'autre système, d'autre culte possible que celui de l'huma-

nité ! L'humanité ! s'écrie Max Stirner, qui vient après lui, et qui n'a garde de s'arrêter en si beau chemin, l'humanité n'existe pas ! il n'y a que moi qui existe ! moi seul ! En dehors de moi, je ne connais rien, je ne crois à rien. Croire au genre humain, c'est croire à une abstraction ! croire à soi-même, c'est croire à la vérité vraie, à la seule divinité possible ! Que chacun sur cette terre soit son Dieu à lui-même ! que l'homme-Dieu ne se refuse rien des plaisirs ou du pouvoir auxquels il a droit, comme souverain et comme maître !

Telles étaient les doctrines que développait le professeur sans les adopter, sans les combattre, se posant comme historien impartial. Il se contentait de raconter les développements successifs de la philosophie hégelienne, laissant à cette jeunesse sans expérience le danger de commenter, à son tour, de si dangereux commentaires.

Il ne leur disait pas : que réorganiser le monde *sans Dieu ni roi*, et par le seul culte de l'humanité, était le but des idées nouvelles qui envahissaient l'Allemagne, et dont il était un des plus ardents propagateurs.

Il ne leur disait pas : que si la vie terrestre est la seule qui doive nous intéresser, si le culte de l'humanité doit remplacer tous les autres, si l'homme peut se proclamer Dieu et s'adorer lui-même, tout lui est dû : transformation de la terre en paradis, droit au travail, légitimité de la force, règne des masses, toutes les chimères, enfin. Toutes les brutalités, toutes les séductions socialistes qui devaient plus tard désoler notre malheureuse patrie, menaçaient alors l'Allemagne, et c'était du sein même de la science que sortaient les ténèbres ; c'était au nom de l'humanité, qu'on appelait sur le genre humain la barbarie !

Au bout de la semaine, maître Johannès fut rétabli et vint reprendre son cours. Il retrouva bien la salle où il professait quelques jours avant, la même chaire, le même fauteuil mais il ne retrouva plus ses auditeurs. L'étrangeté des opinions, le séduisant du paradoxe, les périls et l'attrait de la discussion avaient tourné toutes les têtes.

— Qui, s'écriait Otto le poëte, la poésie se meurt, la poésie s'éteint en Allemagne ! Il faut un bouleversement général pour la ranimer, c'est dans des sillons profondément remués que naissent les épis d'or.

Otto était de ceux, comme nous en avons vu en France, qui feraient une révolution, pour faire des vers.

— Oui, s'écriait Reding avec enthousiasme, la question sociale est de nous donner, sur terre, les joies qu'on se représentait dans le ciel. Il faut que la Jérusalem céleste, comme une fiancée parée de ses plus beaux vêtements, descende sur la terre et y demeure.

— Oui, s'écriait Ulrich, avec moins de poésie, mon système à moi, c'est qu'il faut organiser la société sur le modèle d'une table d'hôte.

— Mais dans une table d'hôte, dit Godfried, on paye.

— J'entends une table d'hôte où on ne paierait pas !

— Et qui paiera ? qui sera l'hôtelier ?

— L'État ! répondit gravement Ulrich.

— Il a raison, reprenait Otto, il est temps que l'État s'occupe de nous, il est temps que le poëte, prophète de la société et conducteur des peuples, soit traité comme il le mérite.

— Comme des maréchaux et des princes de lettres, criait Ulrich.

— Et que l'État, régénéré par eux, leur accorde comme au souverain...

— Une liste civile ! s'écria Godfried.

— Pourquoi pas ? c'est là la couronne d'or comme je l'entends !

Les idées libérales et généreuses qu'Oswald avait rêvées jusque-là étaient déjà tellement dépassées, que lui seul maintenant se trouvait sage au milieu de tous ces insensés ; et entre Godfried, qui, en fait de liberté, n'admettait rien, et ses autres amis, qui admettaient tous les excès, Oswald se trouvait seul, et comme perdu, dans un pays où personne n'entendait sa langue. En un mot, l'Université de Prague

offrait alors l'image de la tour de Babel, tour immense, où cent mille pensées fermentaient, jaillissaient, s'interpellaient, sans que les ouvriers qui prétendaient élever au ciel cette œuvre sublime se comprissent entre eux.

Aussi à peine le vieux professeur Johannès eut-il prononcé les premiers mots de sa leçon, que de sourds murmures se firent entendre sur tous les bancs de cette classe où régnait d'ordinaire un calme qu'on aurait pris parfois pour celui du sommeil. Le professeur parlait de Kant, texte ordinaire de ses leçons, d'Emmanuel Kant, le glorieux fondateur de la philosophie allemande, et ce nom respecté, au lieu d'appeler et d'imposer le silence, semblait, chaque fois qu'il le prononçait, exciter de nouveaux murmures, sans compter les conversations et les discussions particulières, qui bientôt couvrirent la voix du professeur. Maître Johannès, regardant alors avec étonnement son auditoire, réclama l'attention de l'assemblée, non pour lui, mais pour le grand homme dont il prononçait le nom.

— A bas Kant ! s'écria à sa gauche une masse d'étudiants parmi lesquels on distinguait Reding et Otto le poëte.

— A bas Kant !... répéta à droite Ulrich, au milieu d'un groupe de prosateurs.

Maître Johannès était tombé sur son fauteuil, presque sans connaissance.

— A bas Kant ! vive Hégel ! répétèrent d'un commun accord les deux côtés de l'assemblée.

— Vive Hégel ! s'écria le vieux professeur en se relevant, comme si un serpent l'avait piqué. Ah ! l'on a semé parmi vous les doctrines hégeliennes, et elles ont déjà fructifié. Elles proclament la sainteté de l'idée, et l'idée, comme ses disciples l'entendent, n'est que la ruine de la culture intellectuelle ; elle est la mort de la philosophie, de la poésie, des arts, de tout ce qui charme l'existence... elle substitue au travail la fainéantise, à la civilisation la barbarie, aux lois le crime ; et de l'homme, dont elle prétend faire un Dieu, elle fait un brigand.

Une explosion furieuse éclata à ces derniers mots. Oswald et quelques autres s'élancèrent autour du professeur, pour le protéger contre la colère des hégeliens.

Mais le vieillard, sans se laisser intimider, poursuivit d'une voix éclatante et qui domina le tumulte :

— Ah! vous voulez de la liberté vraie, et de la vraie philosophie!... Écoutez celui qui parle par ma voix :

Il croyait fermement, et comme Montesquieu, à la dignité de la raison; il croyait comme Turgot aux droits de l'homme, et comme Rousseau au devoir. Ce n'était point un athée, ce n'était point un sceptique, celui qui s'écriait : Deux objets remplissent l'âme d'une admiration et d'un respect toujours renaissants : au-dessus de nous, le ciel étoilé; au-dedans, la loi morale. L'homme, la nature et Dieu : voilà les trois grands objets de sa pensée; et la pensée hégelienne... quelle est-elle?

— La liberté! lui cria-t-on de toutes parts, niez-vous ses bienfaits?

— Je les repousse quand je vois ses crimes. Oui, mes enfants, enfants égarés, s'écria le vieillard en étendant les bras vers ces jeunes furieux, les révolutions, croyez-moi, excitent les mauvais penchants plus que les bons instincts des peuples.

— Et les grands hommes qu'elles produisent! s'écria Reding.

— Cent coquins pour un héros, répondit le vieillard en le regardant en face.

Reding baissa les yeux; mais ceux qui l'entouraient redoublèrent leurs clameurs. La voix de Johannès fut étouffée; les étudiants se levaient de leurs bancs en criant : A bas Johannès! Vive Hégel! Vive Schlankopf! Quelques-uns même menaçaient Johannès du poing; Oswald, Godfried et quelques amis l'entourèrent, l'entraînèrent hors de la salle, et ne le quittèrent qu'après l'avoir reconduit chez lui.

Mais le soir même, Oswald, Godfried et leurs amis étaient signalés comme des gens sans énergie et tremblants devant

le pouvoir. Reding même criait au milieu d'un groupe qu'ils étaient trahis par ceux sur qui l'on devait le plus compter, et qu'il y avait déjà parmi eux des renégats.

— Si c'est pour moi que vous dites cela, monsieur, s'écria une voix derrière son épaule, vous en avez menti !

Cette voix était celle d'Oswald qui venait de laisser Johannès en sûreté.

— A demain, monsieur, s'écria Reding, pâle et tremblant de fureur sans doute. A demain !

— Sur-le-champ, répondit Oswald, en lui montrant la boutique d'un armurier.

Tous deux s'y précipitèrent. Tous deux, suivis de leurs amis, s'élancèrent dans la rue, l'épée à la main, mais ils n'allèrent pas plus loin.

Le bruit des désordres auxquels avait donné lieu le cours de maître Johannès s'était répandu dans la ville, et déjà les nouvelles, colportées de maison en maison, prenaient des proportions effrayantes : les bancs avaient été brisés, le professeur blessé, huit ou dix étudiants laissés pour morts sur la place. Cela n'en devait pas rester là. La journée du lendemain serait terrible, et le Philistin, le bourgeois effrayé, fermait sa boutique dès la veille, pour s'établir en permanence sur la voie publique.

XII

L'ÉMEUTE.

Le gouverneur de Prague, homme de tête et de caractère, ne s'effrayait pas pour si peu. Il prit à l'instant même ses mesures, donna l'ordre de s'opposer à tout rassemblement, ce qui mécontenta infiniment les boutiquiers, les oisifs et les curieux qui s'étaient déjà arrangés pour ne plus quitter la rue, et pour devenir ainsi, sans le savoir, le premier corps auxiliaire de l'émeute.

Il ordonna également d'arrêter tout étudiant qui troublerait l'ordre ou ferait du tapage, et Oswald et Reding, saisis tous les deux par le sergent Jakinski, notre ancienne connaissance, au moment où ils sortaient l'épée à la main de la maison de l'armurier, avaient été conduits au palais du gouverneur ; ni Otto, ni Ulrich, ni aucun de leurs camarades, n'avait fait la moindre tentative pour les délivrer : Otto seulement, pouvant à peine contenir son indignation, était retourné chez lui, en méditant un dithyrambe contre la tyrannie.

— Mon général, dit le sergent, voilà deux prisonniers que je vous amène, deux étudiants qui allaient se battre.

— Ah ! ils ne s'entendent déjà plus, dit le gouverneur en souriant, et la guerre civile est déjà dans l'Université : notre cause est bonne.

— Qu'ordonnez-vous ?

— Qu'on les désarme d'abord, si ce n'est pas déjà fait ; et, puisqu'ils allaient se battre, puisque probablement ils se

détestent, j'ordonne pour punition, qu'on les enferme ensemble dans une salle basse du palais... ils y passeront la nuit, et nous verrons demain ! — Ah ! sergent, veillez à ce que ces jeunes gens aient un bon lit et un bon souper. Du reste, la consigne la plus sévère... — Ah ! sergent, dit-il en le rappelant.

Jakinski revint en portant la main à son front, et attendit, immobile, les nouveaux ordres du gouverneur.

— Vous leur ferez porter ce soir des pipes et de la bière.

— Oui, monseigneur.

En ce moment deux jeunes filles charmantes entraient, d'un air inquiet et sur la pointe du pied, dans l'appartement du gouverneur, qui se retourna.

— Ah ! curieuses, dit-il en les apercevant, vous venez savoir des nouvelles ?

— Oui, mon père.

— Oui, monsieur, dit Éléna Lobkowitz.

— Eh ! mais, ma charmante pupille, dit le gouverneur en regardant cette dernière, vous me paraissez bien effrayée. Il me semble cependant que M. de Staremberg a fini ses études et qu'il n'est plus à Prague, heureusement pour lui, car s'il s'était trouvé au nombre des rebelles...

— Vous serez donc bien sévère ? dirent les jeunes filles, en prenant leur voix la plus caressante et la plus douce.

— Sans pitié, répondit brusquement le général. Tenez, lisez mon ordre du jour pour demain, ordre du jour qui sera affiché dans la classe de maître Johannès.

Les jeunes filles prirent le papier d'une main tremblante, et lurent avec émotion ce qui suit :

« Il est défendu aux étudiants de donner, pendant la durée du cours, aucune marque d'approbation ou d'improbation. Ceux qui n'acceptent point les doctrines professées jusqu'à ce jour par maître Johannès ne sont point forcés de venir les entendre ; mais ils sont priés, au nom de la liberté, de ne point en empêcher ceux de leurs camarades qui les reconnaissent et les approuvent. »

— Ah! s'écrièrent les jeunes filles en souriant... pas autre chose?

— Pas autre chose, répondit le général, si ce n'est que je ferai appuyer cette invitation, tout amicale, par une cinquantaine de grenadiers hongrois qui se tiendront dans les cours du *Carolinum*, et qui prieront poliment de sortir ceux de nos jeunes philosophes qui, trop échauffés par la discussion, auraient besoin de prendre l'air.

Êtes-vous rassurées? êtes-vous contentes?

Les jeunes filles ne lui répondirent point, mais elles l'embrassèrent et coururent annoncer à la femme du gouverneur, qui s'inquiétait pour son mari, que tout était fini et que la révolte n'aurait pas de suites.

Elles se trompaient!

La nuit s'était passée au milieu des pots de bière et des projets les plus incendiaires; Otto surtout avait été superbe. Autant il était nul dans l'action, autant il était beau dans le discours. Tout était pour lui matière à discours; en vain Godfried demandait-il que l'on tînt conseil ailleurs qu'au cabaret.

— C'est dans les tavernes, s'écriait Otto, c'est au milieu des flots de fumée que le poëte du peuple trouve les inspirations révolutionnaires, c'est là qu'il communique au peuple qui l'écoute les émotions dont il est rempli, le trouble, l'enthousiasme, le patriotisme, etc.; enfin Otto parla pendant une heure, au bruit des acclamations générales et sans cesse renaissantes.

— C'est superbe!... s'exclamait Ulrich.

— Mais à quoi cela conclut-il? criait Godfried de toutes ses forces.

— A quoi cela conclut?... Comment? tu n'es pas ému, entraîné?

— Non.

— Quoi!... disait Ulrich, sa parole, ses regards, ne t'ont pas fasciné, exalté?...

— Non.

— Ah! l'on ne fera jamais rien de toi... tu ne seras jamais qu'un Philistin et qu'un notaire!

— Je l'espère bien, et je demande si Otto a fini; a-t-il fini de parler?

— Oui.

— Eh bien! raisonnons maintenant et prenons un parti. On dit que le gouverneur est furieux, que la garnison est sous les armes, et que l'on va prendre demain les mesures les plus sévères. Que voulez-vous faire? Je le demande, et j'ai besoin de le savoir!...

— Pour nous suivre, pour nous imiter?

— C'est selon! Avez-vous un but, un plan arrêté? Savez-vous ce que vous ferez et où vous irez?

— Pas encore.

— Eh bien! alors, où voulez-vous que je vous suive?

— Il a raison, répondit Gandolf. Il est temps de délibérer. La parole est à Otto.

— A Otto la parole! cria-t-on de toutes parts.

Otto ne demandait pas mieux que de la prendre, quoiqu'il vînt de la quitter.

— Je suis d'avis, dit-il gravement, de nous rendre demain matin, tous en masse, au palais du gouverneur. C'est moi qui parlerai.

— Bravo! cria Ulrich.

— Je lui ferai un discours.

— Pauvre gouverneur! se dit Godfried, cela lui apprendra!

— Je lui demanderai, au nom de la jeunesse amie de l'étude et du progrès, au nom de la jeunesse qui dévore l'espace et qui s'élance en avant, de ne pas l'atteler au char d'un professeur rétrograde.

— Bravo! cria-t-on de toutes parts.

— Je lui demanderai enfin, au nom de l'avenir, qu'on nous délivre du passé, dans la personne de maître Johannès, qu'on le destitue avec égards, qu'on le renvoie avec honneur!

— Avec une pension ! cria Gandolf.

— Aux frais du gouvernement, ajouta Ulrich.

— Et qu'on nomme, à sa place, professeur en titre, le professeur suppléant, maître Schlankopf, celui que comprend la Jeune Allemagne et qui est compris par elle.

— Vive Otto ! approuvé ! approuvé ! crièrent plusieurs voix.

— Moi, je n'approuve pas ! cria Godfried. Otto peut partir en ambassade, je ne le suivrai pas.

— Et pourquoi ? demanda celui-ci avec hauteur.

— Parce que le gouverneur ne nous écoutera seulement pas.

— Quand je parlerai !

— Raison de plus.

— Qu'est-ce à dire ! s'écria Otto, rouge de colère.

— C'est-à-dire, reprit Godfried qui ne voulait pas se faire une affaire, que, redoutant votre éloquence, il ne vous écoutera pas et vous tournera le dos. Or, je ne veux pas que l'Université s'expose à ce qu'on lui tourne le dos ; ma fierté s'en indigne pour l'Université et pour moi.

— Il dit vrai ! s'écria Gandolf. Le gouverneur ne cèdera pas. Il ne peut pas destituer et nommer des professeurs sur la recommandation des étudiants.

— Et si, demain matin, il fait fermer le cours, ou enfin si on veut nous disperser par la force, reprit Godfried, résisterons-nous ? C'est ce que je demande.

— Oui ! s'écrièrent les uns.

— Non ! répondaient les autres.

— Je demande si on résistera ? criait Godfried à tue-tête, je le demande avant de prendre un parti.

Il était évident que la résistance était impossible ; que rien n'était préparé pour cela, et qu'enfin (c'était surtout ce que Godfried cherchait à leur faire comprendre) la guerre était déclarée par eux dans de mauvaises conditions, car ni le peuple, ni les bourgeois, ne se prononceraient en leur faveur.

Enfin, après de longs débats, on choisit un moyen terme

qui n'était pas la guerre, qui n'était pas la paix, et qui ne nécessitait ni attaque ni résistance. Proposition qui obtint la sympathie et le vote de Godfried.

Dès le lendemain, tous les bourgeois encombraient les rues qui conduisaient à l'Université, se pressant aux premiers rangs et impatients de voir... n'importe quel spectacle, fût-ce un drame sanglant, et dussent-ils y jouer eux-mêmes un rôle.

L'affiche, apposée par l'ordre du gouverneur à la porte du *Carolinum*, paraissait d'une excessive indulgence. Les Philistins, les bourgeois qui aimaient peu les étudiants, accusaient l'autorité de faiblesse ; si elle eût sévi, on l'eût accusée de cruauté.

Les cinquante grenadiers hongrois, la baïonnette au bout du fusil, venaient de défiler en bon ordre et de prendre autour du *Carolinum* les différents postes qui leur avaient été assignés.

Maître Johannès qui, en ce moment, sortait de chez lui et traversait tranquillement la rue pour se rendre à son cours, avait été l'objet de bruyantes et de sympathiques ovations.

Après lui, on s'attendait à voir arriver, par groupes ou séparément, tous les étudiants du cours de philosophie ; on les attendit un quart d'heure, puis une demi-heure. L'horloge de l'Université avait depuis longtemps annoncé l'heure de la leçon, et personne n'apparaissait. Les grenadiers hongrois placés dans les cours du *Carolinum*, sous le vestibule, dans les corridors, bâillaient, appuyés sur leurs fusils. Le professeur, assis dans sa chaire, où il s'attendait à une lutte nouvelle, restait immobile, étonné et comme effrayé du calme qui l'environnait. Tous les bancs étaient déserts. Nul antagoniste, nul ennemi ne se présentait, et le pauvre professeur, resté maître du champ de bataille, s'indignait maintenant d'une victoire si facile. Ailleurs, cependant, retentissaient les cris, les acclamations, les bravos et l'enthousiasme général.

Voici ce qui était arrivé.

Schlankopf avait le droit, comme professeur suppléant de l'Université, de faire un cours particulier. Il avait obtenu la permission de le faire dans le *Clementinum*.

C'est un vaste bâtiment situé près du pont de la Moldau, et bâti en 1653, par Ferdinand III, pour servir de couvent aux Jésuites de Prague. Il contient diverses collections précieuses, l'observatoire de Tycho-Brahé et une belle bibliothèque. C'est dans une salle de cette bibliothèque que Schlankopf faisait son cours, celle où l'on voit le portrait de Georges Plachy, lequel, s'étant mis à la tête des étudiants, défendit avec tant de courage et de succès la vieille tour de garde contre les attaques des Suédois. Il avait été convenu que, dorénavant, on abandonnerait le cours de maître Johannès, et que l'on se rendrait en masse à la bibliothèque du *Clementinum*, pour assister à la leçon de Schlankopf, qui n'avait pas d'ordinaire un aussi nombreux auditoire.

Le succès, cette fois, dépassa l'espérance de l'ambitieux professeur. Les voûtes du couvent des Jésuites retentirent de cris et de proclamations impies, dont frémirent les ombres des bons pères, et dont semblaient rougir leurs pieuses images qui décoraient les murs de la salle.

Schlankopf, ainsi que tous les agitateurs, se sentit bientôt lui-même dépassé par cette jeunesse fougueuse et délirante, qui ne connaissait plus aucun frein, ardeur qui le compromettait maladroitement et démasquait trop tôt ses batteries! Cocher imprudent, il ne pouvait plus retenir les chevaux lancés par lui sur une pente rapide, et il se trouvait emporté par eux. Non-seulement on cria : Vive Hégel! Vive Schlankopf! mais on cria *vivat* à tous les Brutus de la royauté, à tous les *Gracchus* de la propriété, à *Catilina*, à *Julien l'Apostat*, à *Attila*, à tous les penseurs malheureux... Je ne sais pas même si un vote de réhabilitation ne fut pas proposé en faveur du sublime Saint-Just et du vertueux Robespierre.

Schlankopf, épouvanté, se déroba à sa gloire ; il leva la

séance; mais ses élèves se donnèrent rendez-vous pour le lendemain au même lieu. On voulait cette fois porter en triomphe dans la ville de Prague le savant, l'illustre, l'audacieux professeur! Mais le désappointement fut grand et la fougue hégelienne tomba comme brisée, lorsque le lendemain on apprit que M. Schlankopf venait d'être arrêté par l'ordre du gouverneur, et jeté dans les prisons de la ville, comme propagateur de doctrines impies et séditieuses, comme coupable, en un mot, envers Dieu et plus encore envers l'empereur!

Ce fut dans les cours du *Clementinum* où les étudiants arrivaient en foule, que le recteur leur annonça ces nouvelles, en les engageant à se retirer. Aux joyeuses acclamations de la foule avait succédé un morne silence. Gandolf, Ulrich ne savaient quel parti prendre. Otto lui-même en avait perdu la parole, et n'avait pas encore songé à prononcer un discours.

En ce moment, une compagnie de grenadiers hongrois entra, tambour battant, dans la cour du *Clementinum*, et l'officier qui les commandait donna ordre aux étudiants d'avoir à se disperser immédiatement et à se retirer chacun chez soi.

— Et le cours de philosophie? demanda Gandolf en relevant la tête.

— Il ne tient qu'à vous de retourner à celui de maître Johannès.

— Plutôt mourir! s'écria Otto qui retrouva enfin la parole.

— Comme vous voudrez, répondit froidement l'officier; mais pas ici, car j'ai l'ordre de vous expulser, et vous allez, messieurs, avoir la bonté de sortir.

Tous, incertains, hésitants, ne sachant s'ils devaient obéir ou résister, se regardaient les uns les autres, d'un air indécis, et déjà les grenadiers hongrois, croisant la baïonnette, les faisaient reculer en masse, comme le troupeau que pousse devant lui le chien du berger, lorsque tout à coup parut dans la cour un étudiant qui, indigné à cette vue, s'écria :

— Où sommes-nous? et qui se permet d'attenter ainsi aux droits des étudiants et aux priviléges de l'Université?...

— C'est Oswald, s'écrièrent tous ses camarades.

— Toi!... s'écria Godfried en courant à lui, sorti de prison, et comment?

— Ah! plutôt y rester! plutôt y passer ma vie entière que d'être témoin d'une pareille honte! Et vous, amis, vous cédez sans résistance à la force brutale; vous êtes deux cents, et vous reculez devant une vingtaine de baïonnettes!...

— Prends garde, lui disait tout bas Godfried, prends garde! on a arrêté Schlankopf et l'on vient, dit-on, de le condamner.

— Le condamner sans jugement? Et la liberté individuelle, et les principes sacrés que nous nous sommes promis de défendre! Ou la foi jurée n'est qu'un vain mot, ou nous devons délivrer notre professeur.

Monsieur, dit-il à l'officier qui commençait à s'inquiéter de l'irritation toujours croissante qui parcourait les rangs, vous avez des baïonnettes et je suis sans armes, vous pouvez me frapper, vous pouvez me tuer, mais je vous préviens que pas un de vous ne sortira d'ici et que ma mort sera vengée.

— Oui... oui!... crièrent tous les étudiants.

Il y avait au milieu de la cour un immense rond de gazon qu'entourait une rangée de pieux; Gandolf en saisit un, qu'il arracha de terre; en un instant cinquante étudiants furent ainsi armés. D'autres se ruèrent sur un tas de cailloux et de moellons préparés par des maçons pour les réparations d'un bâtiment du couvent, et commencèrent à faire pleuvoir sur l'armée ennemie une grêle de projectiles auxquels il était difficile de se soustraire.

L'officier, qui n'avait pas d'ordres et pas de cartouches, et qui ne se souciait guère d'engager un combat sanglant avec cette jeunesse, où se trouvaient, après tout, des amis et des camarades à lui, l'officier fit retraite en bon ordre, poursuivi

seulement de loin par les clameurs de l'armée victorieuse. Au moment où il franchissait le seuil de la porte, un long cri de joie retentit dans la cour, et sur l'ordre d'Oswald, qui se trouvait ainsi, de droit et sans le vouloir, élevé au rang de général en chef, on ferma promptement la porte massive du couvent, on la barricada et on tint un conseil de guerre au milieu de la cour.

XIII

LE SIÉGE.

Comment l'armée avait-elle un général? comment Oswald était-il libre? et qu'était devenu Reding? Oswald l'ignorait. Jetés tous les deux dans la même prison, ils y avaient passé la nuit. Le matin on l'avait appelé, lui, Oswald; on l'avait rendu à la liberté, en lui disant :

— Allez! et n'y revenez plus.

Resté seul dans la rue, il avait appris d'un bourgeois ce qui se passait, et il était accouru; voilà tout ce qu'il savait! Ce qu'il ne savait pas, c'est que maître Johannès instruit, dans la journée de la veille, de l'arrestation de Reding et d'Oswald, était accouru au palais du gouverneur; il se souciait peu de Reding, mais il tenait à s'acquitter envers Oswald. Il avait raconté comment le jeune étudiant avait, la veille, défendu et protégé le vieux professeur, et Johannès avait, en récompense de ce service, réclamé la liberté d'Oswald, que le gouverneur lui avait accordée.

C'étaient donc la reconnaissance de maître Johannès et la générosité du gouverneur qui venaient de donner un chef à la révolte. Maintenant, qu'allaient faire les insurgés? Gandolf, Otto et Ulrich proposaient de marcher à la délivrance de Schlankopf. Oswald proposait généreusement de rendre d'abord la liberté à Reding, son compagnon de prison. Les deux expéditions furent votées et organisées à la hâte. Les étudiants, armés de tout ce qui avait pu leur tomber sous la main, se préparaient à faire une sortie dans le meilleur

ordre possible. Oswald donnait l'ordre d'ouvrir la grande porte, lorsque des sentinelles avancées, placées, par lui, aux croisées élevées du couvent, donnèrent avis que des troupes se dirigeaient du côté du *Clementinum*.

En effet, le gouverneur n'avait pas perdu de temps. A peine avait-il reçu le rapport de l'officier forcé par les insurgés de battre en retraite, que l'ordre avait été donné de cerner le couvent et de sommer les étudiants rebelles de se rendre à discrétion. Comme on ne pouvait introduire aucun parlementaire dans la place, sans la livrer sur-le-champ, c'est à travers la porte que la conférence eut lieu.

— Que voulez-vous, messieurs? demanda Oswald.

— Vous parler raison, si c'est possible, répondit un vieil officier qui commandait le détachement. Vous engager : article premier, à sortir du couvent et de la bibliothèque ; article deux, à rentrer paisiblement chez vous ; article trois (celui-là est facultatif), à vous rendre chaque jour, comme à l'ordinaire, au cours de maître Johannès, et tout sera oublié.

— Nous consentons, répliqua Oswald du ton d'un commandant de place, à évacuer le *Clementinum* occupé par nous.

Il eût dit volontiers occupé par mes troupes.

— Nous consentons à rendre les bâtiments du couvent et de la bibliothèque, les livres, gravures, tableaux, objets d'art qui sont en notre pouvoir, à la condition que l'on mettra, avant tout, en liberté M. Schlankopf, notre professeur, qui a été emprisonné illégalement et sans jugement préalable ; à la condition aussi qu'on délivrera M. Reding, étudiant de troisième année, retenu depuis quarante-huit heures dans une salle basse du palais.

On fut, de l'autre côté de la porte, un moment sans répondre.

— Messieurs, dit après un instant de silence le vieil officier, je vous engage à réfléchir ; je vous donne pour cela trois heures. Je reviendrai vers le milieu de la journée.

— Épargnez-vous cette peine, monsieur l'officier. Ce n'est

pas pour céder, ni pour reculer, que nous nous sommes décidés à un pareil éclat.

— Un éclat! détrompez-vous, il n'y en a aucun. L'officier et les soldats contre qui vous venez de faire acte de rébellion sont consignés dans leur quartier, et n'auront, d'aujourd'hui, aucune communication avec la ville. Les bourgeois ignorent, jusqu'à présent du moins, la détermination héroïque que vous venez de prendre, et dans laquelle aucun point d'honneur ne vous oblige à persister, car, aux yeux de tous, vous ne vous êtes renfermés ce matin dans les bâtiments de la bibliothèque, que pour étudier et suivre un cours de philosophie. Je désire, messieurs, qu'elle vous vienne en aide et vous conseille bien.

— Elle ne nous conseillera jamais rien de contraire à l'honneur, cria Oswald au vieil officier qui s'éloignait.

— Hourra! hourra! vive notre général! s'écrièrent tous les jeunes gens, en entourant Oswald qu'ils félicitèrent.

Otto ne perdit point une si belle occasion d'éloquence, et s'élançant sur le piédestal d'une statue qui avait été renversée dans la première affaire, celle du matin, il se livra à tous les développements de son enthousiasme poétique et patriotique; c'était Tyrtée appelant les Lacédémoniens aux combats, et les derniers mots de sa péroraison furent ceux-ci : Pourquoi rester plus longtemps renfermés dans des murailles? Sortons! élançons-nous! Portons-leur la guerre qu'ils osent provoquer! Aux armes! délivrons nos amis! aux armes!

— Aux armes! répétèrent tous les étudiants, et ils s'élancèrent vers la grande porte, dont on s'occupa d'abord à défaire la barricade.

Le général donna ensuite l'ordre de l'ouvrir pour opérer la sortie. Mais la porte ne s'ouvrit pas. Elle était fermée à l'extérieur, et jamais forteresse n'avait été mieux close, barricadée en dedans, barricadée en dehors. Si encore on avait pu faire jouer une mine !... Mais l'armée ne possédait pas une livre de poudre. Il est vrai qu'en qualité d'assié-

gés, les étudiants n'avaient pas dû s'attendre à faire sauter leurs murailles! Les rôles étaient intervertis, et toute l'impétuosité des combattants se trouvait brisée par ce premier obstacle.

L'absence d'un autre genre de provisions se faisait encore plus vivement sentir dans la place.

Pendant le discours d'Otto, midi avait sonné. C'était l'heure où, d'ordinaire, on avait déjeuné depuis longtemps, et où l'on commençait à s'occuper du repas suivant. Godfried en avait fait la remarque en lui-même; d'autres estomacs que le sien l'avaient faite également, et, puisqu'on ne pouvait combattre, il fallait au moins dîner. Les murmures firent arriver ce vœu de l'armée aux oreilles du général; c'était à lui de veiller aux approvisionnements du camp et à la subsistance des troupes.

On se répandit tumultueusement dans tous les bâtiments de la bibliothèque : mais d'ordinaire on y lisait, on y étudiait, on n'y mangeait pas; sauf le logement de quelques employés, qui y demeuraient avec leur famille, tout était consacré à la science, à la nourriture de l'âme, rien à celle du corps. On découvrit bien, dans les armoires du premier bibliothécaire, quelques livres de chocolat et quelques pots de confitures; mais qu'en faire? comment oser en parler? comment, avec de si faibles ressources, imposer silence à deux cents jeunes appétits, toujours prêts à se révolter, et qui déjà criaient famine?

L'article des repas était le seul sur lequel les étudiants n'entendaient jamais raison. Il fallut cependant bien l'entendre, ce jour-là. Trois heures sonnèrent. Le vieil officier revint, et, frappant à la porte de la forteresse, il demanda si la garnison avait réfléchi, et si elle était disposée à capituler.

On répondit par un cri d'indignation, par un cri de fureur. L'enthousiasme existait encore; mais c'était de l'enthousiasme à jeun, c'est-à-dire de l'enthousiasme qui ne pouvait plus augmenter, au contraire. L'heure du souper sonna, et, de toute la journée, aucune attaque n'avait été tentée du dehors

contre la forteresse, au grand regret des étudiants, qui se seraient battus avec rage, la rage de la faim. Mais on ne leur avait pas donné cette satisfaction. On avait même retiré les troupes assiégeantes; on avait seulement laissé, pour surveiller la place, de distance en distance, quelques sentinelles autour des murailles et un poste de quelques hommes devant la principale entrée. Le siége avait été converti en blocus.

La nuit arriva; ce n'était plus les chants de joie des étudiants au milieu des pots de bière, des pipes et des flots bleuâtres du Crambambouli. Otto lui-même ne faisait plus de phrases, même en prose. Ce fut le général qui se chargea de ce soin. Il montra à ses compagnons, dans la bibliothèque, le portrait de Georges Plachy, lequel, étudiant comme lui, avait, à la tête d'étudiants comme eux, repoussé avec tant de courage et de gloire les attaques des Suédois.

— Ce jour-là, se disait Godfried en lui-même, Georges Plachy avait dîné.

Oswald, continuant sa harangue, leur rappela, pour ranimer leur courage, que la liberté vivait de souffrances, et qu'il n'y avait pas de triomphe qui n'eût été payé de douleurs et de privations.

— A demain, dit-il, à demain, compagnons! notre destin changera, dussions-nous, du haut de ces murailles, nous précipiter sur les baïonnettes ennemies.

Ce fut sur cet espoir que l'armée des confédérés alla se livrer au sommeil. Elle s'endormit, jeunesse studieuse, sur le parquet de la bibliothèque, au milieu des livres et des manuscrits, et fit sans doute des rêves scientifiques. Le soleil qui s'éleva radieux n'éclaira que des fronts pâles et des estomacs défaits; mais le général tenait bon; rien ne trahissait en lui le découragement. Personne n'osa se plaindre, personne n'osa avoir faim. A l'heure du déjeuner, on frappa à la porte extérieure. Chacun y courut.

— Ah! se demanda Godfried, le gouverneur aurait-il, comme Henri IV le Béarnais, ce modèle des assiégeants,

la générosité de nourrir ses assiégés ? Seraient-ce des vivres ?

C'était un parlementaire que l'on annonçait.

Cette fois, la barricade intérieure étant renversée, il fut permis d'admettre l'envoyé dans la place. On entr'ouvrit la porte, et chacun croyait voir paraître le vieil officier, qui, la veille, avait porté la parole. Un cri de surprise s'éleva :

— Reding ! c'est Reding !

XIV

LA SORTIE.

C'était Reding qui, depuis trois jours, était resté, comme prisonnier et comme ôtage, entre les mains du gouverneur.

— Oui, mes compagnons, c'est moi, dit le fier républicain, moi, qui, après avoir subi toutes les tortures que peut inventer la tyrannie, suis envoyé vers vous par nos despotes.

En parlant ainsi, il avait fait quelques pas au milieu de la cour, et la porte s'était refermée derrière lui.

— Rassurez-vous, mes amis, continua Reding; que ma présence ne vous inspire aucune crainte : le tyran m'envoie, persuadé que j'userai de mon influence près de vous, pour vous engager à vous rendre. J'ai dû lui obéir; mais vous me connaissez trop bien pour penser que je puisse jamais vous donner un semblable conseil. Je sais le destin qui m'est réservé, au retour. J'ai promis, comme Régulus, de revenir, si j'échouais dans ma négociation, et, comme Régulus, je prévois le sort qui m'attend. Mais il n'ébranlera point ma fermeté. Courage, mes amis, courage! prêt à vous quitter, je vous répéterai encore : Ne vous rendez pas, ne vous rendez jamais, et, jusqu'au dernier soupir, répétons ensemble : Vive la liberté !

Saluant ses camarades avec une fierté toute romaine, Reding faisait quelques pas pour sortir ; Godfried le retint par la main.

— Monsieur Reding, lui dit-il, avez-vous dîné hier ?

— Oui, monsieur. Pourquoi cette demande ?

— Avez-vous soupé hier ?

— Certainement, et très-bien !

— Permettez-moi une dernière question. Avez-vous déjeuné ce matin ?

— Pas encore. C'est un accessoire dont je vais probablement m'occuper, aussitôt mon retour dans les fers. Mais qu'importe, et quel rapport ont ces détails avec l'héroïque question dont il s'agit ?

— Plus de rapport que vous ne croyez, et votre héroïsme serait peut-être moins ferme, s'il comptait, comme le nôtre, trois repas de moins.

— Ah ! s'écria Reding avec indignation, voilà, monsieur Godfried, un mot que je regrette d'avoir entendu ! Adieu, laissez-moi m'éloigner.

Et se trouvant près de la porte, il frappa, en disant majestueusement :

— Ouvrez ! ouvrez ! ramenez-moi à mon cachot !

— Le gouverneur vous permet de rester, cria une voix du dehors ; c'est une des conditions exigées par vos camarades.

— Serait-il vrai ? s'écria Reding avec un accent qu'il s'efforçait de rendre joyeux.

— Oui, monsieur, répondit Oswald, vos amis ne vous avaient point oublié.

S'approchant alors de la porte et élevant la voix :

— Si M. le gouverneur veut également mettre en liberté M. Schlankopf, nous sommes prêts à nous retirer ; n'est-il pas vrai, messieurs ?

— Oui ! oui ! crièrent tous les confédérés.

— Je n'ai point mission pour écouter une pareille proposition, répondit l'officier. Mes instructions portent que vous vous rendrez sur-le-champ, et à discrétion.

— Jamais ! répondit Reding d'une voix impétueuse.

— Jamais ! répondirent, avec moins de force, plusieurs voix qui retentirent l'une après l'autre, comme un écho lointain et affaibli.

A cette dernière démonstration succéda un profond si-

lence : il permit de distinguer les pas de l'officier et de ses soldats qui s'éloignaient dans la rue, et qui cessèrent bientôt de se faire entendre.

Les chefs se rassemblèrent pour délibérer. Deux heures se passèrent avant qu'on se fût arrêté à aucun parti. Mais une seule pensée préoccupait tous les esprits, ou plutôt tous les estomacs. Faudra-t-il donc passer cette journée comme celle d'hier ? Faut-il reconcer encore à l'espoir de dîner et à la chance d'un repas quelconque ?

Plusieurs heures s'écoulèrent encore ; une irritation fiévreuse parcourait tous les rangs, et, parmi les plus impatients, il faut bien le dire, M. Reding se faisait remarquer par son exaspération.

— Cela n'a pas de nom, s'écriait-il ; on ne peut vivre ainsi.

— C'est justement ce que je vous disais, répondait Godfried. Comment va votre héroïsme en ce moment ?

— Il existe toujours ! je suis prêt à mourir, mais non pas de faim.

— Ah ! vous avez cru qu'on vous donnerait le choix ! La patrie et la liberté demandent qu'on meure pour elles, n'importe comment. Écoutez ! écoutez !

— Quelle heure sonne à l'horloge de l'église métropolitaine ? demanda Oswald.

— Quatre heures, répondit Gandolf.

— L'heure où le gouverneur va dîner, s'écria Reding avec fureur.

Otto avait déjà, une ou deux fois, et pour se tenir en haleine, tenté quelques tirades. Cette fois, la colère et la faim lui inspirèrent une éloquente apostrophe contre les repas de l'aristocratie, contre les dîners de Sardanapale et de Lucullus, et il eut la mortification de voir que tous l'écoutaient avec plus d'envie que de blâme, avec plus d'appétit que d'indignation.

— Ah ! s'écria Ulrich, que ne suis-je assis devant un repas pareil, dans le palais des rois !

— Ou simplement à l'hôtel de l'*Étoile-Bleue*, dit Godfried en soupirant.

— Si nous avions du pain seulement ! criait le reste de l'armée. Du pain et des armes !

Oswald voyait à chaque moment le mécontentement augmenter ; il craignait quelque sédition, au milieu de la sédition même, et, en général prudent, voulant occuper ses troupes et les détourner, par des idées de gloire, de leurs idées d'appétit :

— Eh bien ! s'écria-t-il impétueusement, le désespoir même ne doit-il pas vous donner conseil ? voulez-vous tomber ici d'inanition et vous laisser vaincre sans combat ?

— Non ! non ! cria-t-on d'une voix unanime.

— Voulez-vous mourir du supplice d'Ugolin ?

— Non ! non ! répondit-on, avec la même unanimité.

— Eh bien ! ce qui vous manque et ce que vous désirez, dépend de vous !

— Il dépend de nous de dîner ? dit Ulrich.

— Oui, avec du courage et de l'audace.

— Comment cela ? crièrent tous les étudiants avec l'explosion de la faim.

Ceux qui étaient couchés à terre oublièrent leur faiblesse et se levèrent ; ceux qui étaient encore debout se pressèrent autour de leur général :

— Parlez ! parlez !

— De l'autre côté de la place, il y a une boutique de boulanger.

— C'est vrai ! s'écria l'armée entière.

— Il y a un boulanger et un pâtissier ! l'un à deux pas d'ici, l'autre auprès du pont.

— Eh bien ! la sortie que nous méditions hier, continua Oswald, tentons-la aujourd'hui, non pour délivrer notre professeur, nous y songerons plus tard, mais pour ravitailler la place.

— Hourra ! vive Oswald ! vive notre général !

— Réunissons nos efforts pour briser cette porte.

— Hourra ! hourra !

Et tous s'élancèrent !

— Arrière ! dit Oswald en les repoussant ; c'est à moi de me mettre à votre tête.

— Mais les soldats armés tireront sur nous, s'écria Godfried, tremblant pour son ami.

— Qu'importe ! répondit Oswald, ils nous tueront peut-être ! mais les autres dîneront.

— Hourra ! vive Oswald ! fut le cri général qui retentit alors dans toute la cour : cri formidable qui donna l'alerte aux troupes du dehors. Les sentinelles dispersées autour des murs se rassemblèrent vis-à-vis la grande porte, point central de la principale attaque.

C'est là, en effet, que tous les étudiants, guidés par Oswald, avaient dirigé leurs coups. Mais tous les bras ne pouvaient pas frapper à la fois, et, dans cet étroit espace, ils se nuisaient les uns les autres. Et puis, cette grande porte, composée de madriers en bois de chêne massif, liés par des barres de fer et attachés par de larges clous, résistait à leurs efforts.

Vainement, rassemblant tout ce qui leur restait de forces, les étudiants frappaient avec l'énergie de la faim et du désespoir, ils n'avaient réussi jusqu'alors qu'à attirer l'attention du camp ennemi, qui, averti de la sortie que méditaient les assiégés, se préparait à la repousser.

Les jeunes gens s'arrêtèrent enfin épuisés, découragés. A peine avaient-ils fait sauter quelques éclats de cette porte terrible qui les séparait de leur dîner, et qui, semblable aux portes de l'enfer du Dante, les laissait sans espoir.

— Eh quoi ! déjà perdre courage ! s'écria Oswald, que rien n'arrêtait. Si le fer nous manque, employons le feu.

— Oui ! oui ! le feu ! répétèrent les coalisés.

A l'instant même ce feu, qui jusqu'alors n'avait servi qu'à allumer les pipes des étudiants, ce feu jaillit de deux cents cailloux, pour donner un nouvel aliment à la sédition et à la guerre. On rassembla près de la porte tous les morceaux de

bois, toutes les planches, tous les débris que l'on put ramasser. On en fit même au besoin; et les boiseries des salles basses y passèrent. Bientôt commença à pétiller un brasier formidable, dont un vent léger, qui se levait en ce moment, vint activer la flamme.

— Le ciel est pour nous, s'écria Oswald, profitant d'un tel augure, en général habile, le vent de la fortune nous seconde.

Des cris de joie lui répondirent :

— Hourra! hourra! vive notre général!

— Nous allons vaincre! cria Oswald à voix haute.

— Nous allons dîner, se dit chacun à voix basse.

En effet, les flammes s'élevaient, se glissaient, se tordaient autour de la porte, dont les craquements réjouissaient l'ardeur impatiente des combattants.

On n'attendait que le moment de s'élancer au travers des flammes, pour franchir la porte, renverser les soldats qui la gardaient, courir aux deux boutiques désirées, les piller (en payant, s'entend) et, chargés de dépouilles opimes, rentrer dans la forteresse, avant l'arrivée des troupes que le gouverneur ne manquerait pas d'envoyer; il est vrai que l'armée insurgée ne pourrait plus tenir dans la cour, que la porte incendiée allait laisser ouverte; mais on devait, cette fois, se réfugier et se barricader dans l'intérieur des bâtiments, où l'on soutiendrait un nouveau siége. Tel était le plan d'Oswald, plan approuvé par l'armée entière et que Godfried trouvait digne du prince Charles.

Déjà un des panneaux de la porte, à moitié carbonisé, tombait par morceaux et laissait apercevoir quelques soldats qui, de l'autre côté de la muraille, formaient le camp des assiégeants. Ils étaient peu nombreux; mais l'eussent-ils été dix fois plus, rien n'eût arrêté l'élan des assiégés, car de loin, au milieu des maisons de la place, apparaissait la maison du boulanger, objet de tant de vœux.

Les Hébreux n'accueillirent pas avec plus de joie la Terre-Promise; Godefroy de Bouillon et les croisés ne saluèrent pas avec plus de transports la vue de Jérusalem.

Oswald allait donner le signal, quand il vit accourir Ulrich, pâle et tremblant.

— Arrêtez ! arrêtez ! dit-il.

— Qu'est-ce donc ?

— De la fenêtre du second étage, où j'avais établi mon observatoire, j'ai vu entrer dans la rue voisine et se diriger vers la place, de l'artillerie.

— Tu en es sûr ?

— De l'artillerie envoyée contre nous par le gouverneur!... Il y a trois pièces, je le crois ; deux, au moins, j'en suis sûr je les ai vues ; de l'artillerie de campagne qui arrive au grand galop... et tenez... tenez... entendez-vous ? les roues des canons qui retentissent sur le pavé !

En effet, un bruit formidable de chariots arriva aux oreilles des jeunes gens. Les roues s'arrêtèrent. Le bruit cessa.

— Ils se mettent en batterie, s'écria Reding.

— On pointe les canons vers nous, s'écria Ulrich.

— Oui, oui, dit Godfried, je les aperçois à travers les ouvertures de la porte. Oswald, Oswald, retire-toi, je t'en supplie... c'est de la folie.

— Non, répondit intrépidement celui-ci, vous m'avez mis à votre tête, j'y resterai jusqu'à ce que la mitraille me renverse. N'ayez pas peur, suivez-moi au pas de course, nous nous élancerons sur leurs pièces, et nous nous en emparerons avant qu'ils aient eu le temps de tirer... En avant ! et il s'élança.

— En avant ! s'écrièrent Gandolf et quelques autres.

Quand à Godfried, il avait suivi les pas de son ami, non pour combattre, non pour aller au feu, mais pour retenir Oswald, pour l'empêcher de se faire tuer. La masse des étudiants hésita une seconde ; mais voyant Oswald se précipiter le premier au milieu des planches enflammées, un cri d'enthousiasme retentit parmi eux. Ils s'élancèrent, suivis par Otto, qui fermait la marche, en criant :

— En avant !

Oswald, Godfried, Gandolf n'eurent pas plus tôt fait quelques pas sur la place, qu'ils furent comme balayés et renversés sur le pavé.

Les plus intrépides s'arrêtèrent stupéfaits! Une décharge terrible venait de foudroyer leurs chefs, et aucun bruit n'avait retenti, aucun éclair n'avait précédé le coup, aucune fumée ne l'avait suivi. Eux-mêmes, quoique plus éloignés d'une quarantaine de pas, se sentaient assaillis par une trombe formidable qui les empêchait d'avancer, les couvrait de flots d'écume et les faisait chanceler sur les pavés glissants de la place.

Comment s'était produit ce phénomène? Le voici :

Aux premières nouvelles de la tentative d'incendie faite par les étudiants, dans les cours et dans les bâtiments de la bibliothèque, le gouverneur, jusque-là indulgent, avait pris l'affaire au sérieux. La folie de ces jeunes gens pouvait compromettre le dépôt précieux des livres, tableaux et manuscrits renfermés dans le *Clementinum*. C'était un des trésors de la ville de Prague, et son devoir était de le préserver avant tout.

Il n'hésita pas. Il envoya à l'instant sur le lieu de l'incendie toutes les pompes de la ville qui, montées chacune sur un chariot, roulèrent par les rues au grand galop de quatre chevaux et conduites par un détachement de pompiers; ceux-ci s'étaient mis à l'œuvre sur-le-champ; ils avaient dirigé, contre la porte incendiée, cinq ou six jets de leurs *lances redoutables*. C'est ainsi qu'ils les appellent. Ils avaient atteint et renversé Oswald et ses amis, qui, par la charge intrépide qu'ils venaient d'exécuter, se trouvaient placés entre le foyer de l'incendie et la masse de l'inondation.

Les pompiers, voyant l'heureux succès de leurs manœuvres, avaient continué, aux cris joyeux des soldats qui aimaient mieux disperser leurs jeunes adversaires par l'eau que par le feu. La lance des pompiers venant frapper au milieu du visage les étudiants, saisis, suffoqués, aveuglés, ne leur laissait le moyen ni d'avancer, ni de se défendre, et ne leur

offrait que la perspective d'être noyés, s'ils persistaient à combattre contre les flots toujours renaissants. Ils n'avaient qu'un moyen : la fuite. Ils se dispersèrent en désordre, dans toutes les directions, trempés, affamés, et, pour comble de confusion, accompagnés par les éclats de rire des Philistins, témoins de leur naufrage, et qui, ce jour-là, prenaient leur revanche.

Quant aux pompiers, ils avaient bien mérité de la ville, ils venaient d'éteindre d'un seul coup l'incendie et la révolte.

XV

L'EXIL.

Les étudiants fuyaient en déroute, laissant leurs chefs sur le champ de bataille, car Oswald, Godfried et Gandolf atteints, presque à bout portant, par une colonne d'eau énorme, avaient été jetés si rudement sur le pavé, qu'ils y étaient restés sans connaissance, Gandolf et Godfried, comme suffoqués ou asphyxiés, et Oswald blessé à la tête.

On les avait transportés à l'Hôtel-de-Ville, où les premiers soins leur avaient été donnés. Mais, dès qu'ils furent rétablis, on les enferma dans une salle de la maison commune, en attendant que l'on prononçât sur leur sort. On voulait en finir avec les habitudes turbulentes des étudiants ; et, puisqu'une occasion se présentait, on était disposé à en profiter. On aurait peut-être pardonné l'émeute contre la philosophie de Kant et contre maître Johannès ; mais la révolte, à main armée, contre les grenadiers hongrois, et l'incendie d'un bâtiment public, devenaient des accusations graves, qui pouvaient aller loin, pour peu que l'autorité eût envie de sévir.

Au premier bruit de ces événements, le docteur Mœnch était encore accouru, s'extasiant de nouveau sur la mauvaise tête de son fils et sur le caractère belliqueux d'un enfant qui annonçait autrefois des penchants si pacifiques. Et Godfried, plus glorieux qu'affligé des remontrances paternelles, répondait, d'un air satisfait :

— Que voulez-vous, mon père ? il y a des occasions où il faut se montrer.

Le docteur jouissait d'une telle estime auprès de tous, et surtout auprès du gouverneur, que celui-ci, au bout de quelques jours de sévérité, ne put refuser aux instances du père la grâce du fils, d'autant plus que tous les rapports lui avaient démontré, jusqu'à l'évidence, que le turbulent Godfried était un conjuré des mieux intentionnés, et qu'on pouvait le rendre, sans danger, à ses amis et à ses études.

Il n'en était pas de même d'Oswald, que chacun signalait comme l'âme et le chef de l'entreprise, qu'il avait conçue et dirigée avec autant d'audace que de courage. Il pouvait y avoir des inconvénients, dans les circonstances actuelles, à le laisser libre. Aussi, était-il question, à son égard, de mesures sévères. On parlait même de quelques années de détention.

Le docteur Mœnch obtint encore du gouverneur qu'on ne prendrait aucune décision avant le retour du général comte de Donnersberg. Le général était un ami de M. de Metternich et un favori de l'empereur. Il combattait en ce moment, en Italie, pour les principes conservateurs attaqués par son neveu; on proposait donc de le consulter à cet égard et même de remettre en ses mains le sort du jeune rebelle.

Le gouverneur s'en référa à cet avis, avec d'autant plus de facilité que l'on attendait incessamment le général.

Depuis longtemps il était en Italie. Il avait successivement commandé à Vérone et à Milan, et le séjour de ces deux villes, ainsi que nous l'avons dit plus haut, lui était également désagréable. C'était, chaque jour, des soulèvements à prévenir, ou des révoltes à apaiser.

Les mécontents étaient, dans ce pays, d'une espèce plus dangereuse qu'ailleurs. Dans toutes leurs réclamations le stylet jouait volontiers un rôle, et, un jour que le comte de Donnersberg traversait à cheval une rue de Milan, avec une escorte de cinq ou six hulans, du milieu de la foule silencieuse, qui le regardait passer, un homme du peuple lui lança, d'une main assurée, un stylet, en lui criant

— A ton cœur, si tu en as!

Le coup était si bien dirigé, qu'il fût arrivé droit au but, si un des cavaliers de l'escorte, ayant vu le mouvement du meurtrier, n'eût avancé, entre son général et le poignard, son bras, qui fut percé de part en part.

Les hommes, et surtout les femmes du peuple, accueillirent avec des transports de rage ce trait de dévouement, qu sauvait leur ennemi, et crièrent au brave soldat :

— Tu nous le paieras, nous te reconnaîtrons.

Le général fit transporter au palais le pauvre cavalier qui perdait tout son sang, et qui pouvait à peine se soutenir sur son cheval.

— Je te dois la vie, lui dit-il, je ne l'oublierai pas. Que est ton nom?

— Frantz.

— Ton pays?

— Le Tyrol.

— Et tu sers dans le deuxième régiment de hulans? dit le général avec un peu d'émotion.

— Oui, mon général.

— Au moment où tu es parti pour l'armée, ne devais-tu pas épouser une jeune fille de ton pays, Gretly?

— Oui, mon général, Gretly, dont le père est jardinier aux environs de Prague, dans votre château de Donnersberg.

— Ah! c'est toi! dit le général en rougissant, car il se rappelait en ce moment, avec un sentiment de regret et de honte, qu'il avait voulu naguère séduire la fiancée de cet homme qui venait de se dévouer pour lui.

— J'ai promis à Gretly, dit-il, après un moment de silence, de te faire obtenir ton congé. Je tiendrai ma parole. Guéris-toi d'abord! Bientôt, je l'espère, je serai rappelé de ce maudit pays, et je t'emmènerai avec moi à Donnersberg, où je te marierai à Gretly, ta fiancée, qui est une jolie et honnête fille.

— N'est-ce pas, général? s'écria Frantz avec fierté.

— Oui, tu peux m'en croire! dit le comte, en le frappan sur l'épaule.

— Merci, mon général... ça me guérit. Je vais mieux déjà, et je sens que je n'en aurai pas pour longtemps.

En effet, quinze jours après, Frantz était rétabli et prêt à courir de nouveaux dangers. Cela ne tarda pas.

Un matin, à propos d'une augmentation d'impôt sur les légumes, le peuple se rassemblait par groupes dans les rues de Milan. Les boutiques étaient fermées. Des cris menaçants se faisaient entendre, la foule devenait à chaque instant plus compacte, et des gens à figure sinistre excitaient le peuple à la révolte. Ils n'étaient que trop bien secondés par les femmes qui, reprochant à leurs maris et à leurs frères leur lâcheté, brandissaient de larges couteaux et leur criaient :

— Rentrez dans nos maisons, soignez nos enfants et laissez-nous combattre, sur la place publique, pour la liberté!

Alors, aux cris de : *Viva l'Italia! Viva la liberta!* se joignaient les imprécations de *Mort aux Autrichiens!*

— Allons! dit le comte de Donnersberg à ses officiers, à cheval, messieurs! il faut encore balayer cette populace Ah! continua-t-il avec un long soupir, quand donc aurons-nous, en face de nous, des bataillons, des baïonnettes, des soldats et non des femmes? Quand nous battrons-nous au grand air, à la poudre, aux boulets, et non plus aux pavés!... A cheval, messieurs!

A la tête d'un escadron, le général s'élança sur la grande place. Le fidèle Frantz était à ses côtés, il ne quittait plus son général, il veillait sur lui, depuis que celui-ci lui avait promis de l'emmener en Bohême pour épouser Gretly.

Le premier choc fut terrible : cette multitude confuse, heurtée, renversée par le poitrail des chevaux et le sabre des cavaliers, eut bientôt laissé libre la grande place. La foule, épouvantée, se précipitait dans les rues adjacentes, où le général et ses soldats eurent l'imprudence de les poursuivre.

Dans l'une, une barricade arrêtait les chevaux, pendant que du haut des croisées on faisait pleuvoir, sur les cavaliers, les marbres ou les dalles des vestibules, le riche mobilier

du premier étage comme les meubles vermoulus de la mansarde. Dans une autre rue avait été creusé un fossé où les chevaux s'abattaient, et le peuple, hommes et femmes (celles-ci n'étaient pas les moins féroces) se précipitait sur les cavaliers, qu'on égorgeait sans pitié, aux cris de :

— *Mort aux Autrichiens!*

Le général s'était engagé dans une rue étroite et dépavée. Le peuple, qui s'était élancé derrière lui, l'avait séparé de son escorte. Frantz seul était resté à ses côtés. Aucun moyen de revenir sur leurs pas. Il fallut, à tout prix, se frayer un passage devant soi. Le général et le soldat chargèrent, le sabre à la main; mais au moment où ils approchaient de l'autre extrémité de la rue, le général fut blessé à la figure; le cheval de Frantz trébucha contre un pavé et tomba, entraînant dans sa chute son maître sur lequel des forcenés se précipitèrent.

Le comte de Donnersberg, blessé et couvert de sang, avait, par un dernier effort, franchi l'extrémité de la rue, et se retrouvait sur la grande place où ses officiers, qui l'avaient cru mort, s'empressaient autour de lui; mais lui ne songeait qu'au pauvre Frantz demeuré prisonnier.

— Allons le délivrer, dit-il, je me reprocherais toute ma vie de l'avoir laissé aux mains de ces furieux.

Il revint donc sur ses pas, avec une escorte considérable. Au bruit des chevaux, les insurgés s'enfuirent, laissant Frantz criblé de coups, étendu sans connaissance sur le pavé. Au moment où il tombait de cheval, les hommes l'avaient frappé de leurs poignards, et même, le croyant mort, des femmes, des furies, dont la rage n'était pas encore assouvie, s'étaient précipitées sur lui et l'avaient indignement mutilé.

Une heure après, la ville de Milan était calme. Le sang souillait encore les murs, les cadavres jonchaient encore les rues; mais on écrivait à Vienne que l'ordre était rétabli; mais les chefs, qui avaient excité cette émeute, rentraient dîner chez eux, sans émotion comme sans blessure, méditant déjà quelque proclamation nouvelle et préparant un

nouveau mouvement révolutionnaire. Spéculation excellente pour eux; car, abrités, en cas de malheur, derrière le peuple qu'ils mettent toujours en avant, ils sont toujours sûrs, en cas de succès, d'être portés par lui au pouvoir.

Frantz revenu à lui-même ne voulait pas survivre à son malheur, et l'on eut grand'peine à le sauver de son désespoir. Quant au général, il ne devait plus oublier cette triste journée, qui eut, sur le reste de sa vie, une funeste influence.

La blessure qu'il avait reçue à la figure provenait d'un éclat de bois; l'œil gauche en avait été atteint, et tout l'art des médecins ne put le sauver. Il fallut que le comte de Donnersberg, le beau cavalier, le grand conquérant, le séducteur invincible, se résignât à être borgne! La possibilité d'un tel malheur ne s'était jamais présentée à sa pensée; sa vie, jusque-là si brillante, ne fut plus, à dater de ce moment, qu'un regret, un dépit, une colère de chaque instant.

Tout l'irritait, tout le blessait; quiconque avait deux yeux lui semblait un ennemi mortel, à lui, qui n'en avait plus qu'un! Jugez s'il devait aimer les révolutionnaires, les révolutions, les émeutes et les maux qu'elles entraînent à leur suite! Jugez, quand il revint à Prague, et qu'on lui raconta le poëme épique dont son neveu avait été le héros, s'il fut disposé à l'indulgence! Aussi, il déclara que puisque le gouverneur refusait de punir Oswald, et lui laissait ce soin, il le bannissait de sa présence, et lui retirait désormais la pension qu'il lui avait faite jusqu'alors.

Le docteur Mœnch voulut vainement intercéder pour le coupable. Le général fut inflexible, et Oswald, sans appeler de cet arrêt, sans chercher à désarmer la colère de son oncle, sans chercher même à le voir, courut embrasser le docteur Mœnch et son ami Godfried. Il avait demandé la bénédiction de M. Berthold le curé, l'ancien ami de sa mère, et après avoir dit adieu à ses camarades de l'Université, après avoir renouvelé avec eux le serment de fidélité éter-

nelle à leurs saintes croyances, il avait pris, à pied, le chemin de Leipsick, en s'écriant :

— Je n'ai rien, mais je suis libre ; j'ai dix-huit ans, et l'avenir est à moi !

LA JEUNE ALLEMAGNE

OU

LES YEUX DE MA TANTE

DEUXIÈME PARTIE

I

LE MARCHAND DE LEIPSICK.

Oswald, pour la première fois de sa vie, se trouvait seul et abandonné à lui-même. Il avait le cœur un peu gros en quittant ses amis, mais il n'était qu'à moitié fâché de s'éloigner de Prague, dont le séjour lui était insupportable, depuis la mémorable bataille où il avait commandé en chef, où il avait agi avec courage et en conscience ; il avait cru sérieusement marcher à la mort, il n'avait marché qu'au ridicule, et pour braver les railleries, il faut souvent plus de force d'âme que pour braver le malheur, surtout à dix-huit ans.

Comme étudiant, il n'avait pas terminé sa troisième année, et il comptait achever à Leipsick les huit mois qui lui étaient nécessaires pour avoir droit à son diplôme. Comment

y parviendait-il ? Son oncle lui avait retiré sa pension. Son ami Godfried, il est vrai, avait versé dans sa bourse tout ce qu'il possédait, et plus encore. Il avait avoué à son père des dettes énormes contractées par lui à l'Université et qu'il n'avait jamais faites, et le père, ému de ces dettes imaginaires dont il soupçonnait l'emploi, avait tout payé, sans compter et sans gronder; mais ce n'était là que des ressources bien précaires; n'importe! A dix-huit ans, on songe peu au lendemain, et Oswald ne sentait, en ce moment, que le bonheur d'être libre, par une belle matinée d'automne, et d'aspirer à pleins poumons l'air, la jeunesse et le soleil.

Il avait traversé la Moldau à Weltrus, et alla coucher le premier jour à Theresienstadt. Le lendemain, il traversa la vallée de l'Eger, qui passe avec raison pour la plus belle partie de la Bohême. Il gravit les Mittelgebirge, ou montagnes du centre, et arriva à Tœplitz, que ses bains et son congrès ont rendue célèbre dans toute l'Europe. Mais, de tous les grands seigneurs ou de toutes les jolies dames qui y buvaient des verres d'eau, ou se promenaient dans les jardins du château Clary, Oswald ne connaissait personne. Pour lui, orphelin, abandonné du monde, le monde n'avait aucun charme; il continua sa route. Il traversa, le lendemain, un champ de bataille, où trois monuments ont été élevés par l'Autriche, la Prusse et la Russie, en souvenir d'une victoire gagnée, par elles trois, sur un seul ennemi, c'était le champ de bataille de Kulm, et Oswald s'agenouilla avec un pieux respect. Là, son père avait combattu avec honneur! Là, son sang avait coulé! Là, il était tombé peut-être!

Il se releva fort et courageux. Il n'était plus seul. Il lui semblait que son père marchait avec lui.

A Peterswald il franchit la frontière autrichienne, il quittait la Bohême pour entrer en Saxe.

A cet endroit, s'est élevé, dit-on, un curieux différend au sujet d'un village dont les habitants, à l'époque des contributions, prétendaient tour à tour appartenir à l'Autriche ou à la Saxe :

— Nous sommes Saxons! disaient-ils au percepteur autrichien qui se présentait; nous sommes Autrichiens! disaient-ils au percepteur saxon. Ils espéraient par là n'être tributaires d'aucun pays; ils finirent par l'être de tous les deux, et par payer double.

Oswald traversa la Saxe, et quand il arriva à la grande et opulente ville de Leipsick, sa bourse était bien légère; à peine lui restait-il de quoi payer sa première inscription à l'Université et sa première quinzaine chez son modeste logeur. Après cela, rien. Il fallait vivre cependant; il fallait payer son entretien, sa nourriture et la science qu'il était venu chercher, et tout cela sans rien demander, sans rien devoir à personne.

Un moyen de fortune s'offrit à lui. Les idées qui brûlaient son cœur et son cerveau lui semblaient sublimes; les rêves qui l'intéressaient devaient intéresser l'Allemagne et l'Europe entière; les tirades éloquentes qu'il traçait en traits de feu sur le papier devaient enflammer toutes les imaginations!... Aussi, plein de confiance et d'ardeur, il se mit à l'œuvre.

Il ne fréquentait aucun de ses nouveaux camarades de l'Université; on ne le voyait ni à la taverne, ni à la promenade, ni à la salle d'armes, et tout le temps qu'il ne passait pas aux cours de l'Université était consacré par lui à la composition de la brochure politique dont les aperçus profonds et audacieux devaient bouleverser l'Europe. Sûr du succès, il jouissait d'avance du bruit qu'allait produire son ouvrage; il ne craignait qu'une chose : c'est que l'éclat n'en fût tel, qu'il n'attirât sur lui les sévérités du gouvernement saxon, et qu'il ne se vît banni de Leipsick, comme il l'était déjà de Prague.

Au bout de quinze jours, l'œuvre était achevée : *Coup d'Œil sur l'Allemagne, par un étudiant de Leipsick!...* Il lui semblait que, sur ce titre seul, tous les libraires de la ville devaient se disputer l'ouvrage, et il y a huit à neuf cents libraires à Leipsick. Hélas! pas un seul ne voulut lire l'infortunée brochure, pas un seul ne voulut l'acheter, persuadé

d'avance qu'indifférente et peu coquette, l'Allemagne n'accorderait pas la moindre attention au coup d'œil que l'on jetait sur elle.

Les libraires les plus généreux, touchés de la jeunesse et du désappointement naïf de l'auteur, lui proposèrent d'imprimer sa brochure *à ses frais !* A ses frais, grand Dieu ! et sa bourse était épuisée, et il devait une semaine à son hôtel; et cependant l'idée de se tuer et d'abandonner lâchement la partie ne s'offrit pas une seule fois à son esprit. Il était furieux, mais non découragé, et quand tout lui manquait, il espérait encore en lui.

Il revenait le long de l'école et de l'église Saint-Thomas, froissant par un mouvement convulsif les feuillets de sa brochure, dont il semait autour de lui les lambeaux inutiles, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur la boutique d'un marchand de tabletterie, bimbeloterie et sculptures en bois. Il pensa à M. Schlankopf, son professeur, qui, à son arrivée à l'Université, s'était fait ouvrier la nuit, pour être étudiant le jour, et un espoir lui sourit. Nous avons dit qu'au château de Donnersberg, et surtout à Prague, il avait commencé des études en dessin, en peinture et en sculpture. Son goût pour ce dernier art était presque devenu du talent... un talent d'amateur s'entend. Il entra dans la boutique, et s'adressant à une jolie fille qui était au comptoir :

— Mademoiselle, combien vendez-vous cette petite statuette en bois ?

— Mon père, cria la jeune fille, voilà un jeune monsieur qui veut acheter la statuette de *Bettina d'Arnim !*

M. Niklaus sortit de son arrière-boutique, tenant d'une main ses lunettes et de l'autre une immense gazette.

— Qu'est-ce ? dit-il, de l'air contrarié d'un ministre qu'on arrache à d'importantes occupations. Cette statuette... trente *gulden* *. Je n'en puis rien rabattre. C'est à prendre ou à laisser.

* Ou trente florins, à peu près soixante-sept francs cinquante centimes.

— Je la laisse, monsieur, répondit Oswald. Mais j'ai une proposition à vous faire.

— Laquelle?

— Ce serait d'exécuter pour vous, et à moitié prix, des statuettes mieux faites, j'ose le dire, que celle-ci.

— Ah! vous croyez cela? dit le marchand d'un air de dédain.

— Pourquoi pas?

— Parce que cela n'est pas possible.

— Essayez-en.

— Eh oui, mon père! dit la jeune fille, essayez-en.

— Certainement, répéta un ouvrier qui rentrait en ce moment, jeune homme aux larges épaules et à l'air bon et candide, mademoiselle Fridoline a raison : que vous en coûte-t-il, mon patron, d'essayer la chose... vous qui accusez toujours le gouvernement de laisser les ouvriers sans ouvrage?

— Le gouvernement et moi, ça fait deux, répondit gravement M. Niklaus; et la preuve, c'est que si j'étais le gouvernement, cela irait autrement. N'importe, continua-t-il en se retournant vers Oswald, de l'air de protection d'un directeur des beaux-arts, nous verrons ce dont vous êtes capable. Vous dites donc, jeune homme, que vous ferez cet ouvrage-là pour quinze *gulden?*

— Oui, monsieur.

— Combien me demandez-vous de temps?

— Cinq ou six jours.

— C'est convenu... Mais vous fournirez le bois.

— Non, monsieur.

— Et pourquoi?

— Parce que je n'ai pas de quoi l'acheter.

— Je l'ai pourtant entendu ainsi.

— Non, mon père, dit la jeune fille ; ce n'est pas l'usage de la maison.

— Mademoiselle Fridoline dit vrai, répondit Jérémie, et je ne conçois pas, mon patron, que vous marchandiez ainsi

un pauvre jeune ouvrier, vous qui vous éleviez, hier encore, au café, contre *le marchandage* et contre *l'exploitation de l'homme par l'homme.*

— Vous êtes un cerveau étroit, Jérémie, répondit M. Niklaus, non pas que vous ne soyez un garçon de boutique fidèle et laborieux, qui entendez à merveille le commerce et la vente et qui ne quittez jamais la maison...

— Ce qui vous permet, mon père, d'aller toute la journée au club lire les journaux français.

— Silence ! ma fille. Et, se tournant vers son garçon de boutique, il reprit sa première phrase : Vous êtes, Jérémie, un cerveau étroit, qui ne comprenez pas qu'on puisse être à la fois libéral et prudent. On peut être humanitaire, comme nous le disons ici, c'est-à-dire aimer l'homme en général, et s'en défier en particulier. Nous verrons à l'œuvre, je le répète, ce que ce jeune homme sait faire.

Oswald emporta le bois de choix dont il avait besoin, et s'éloigna du magasin, le cœur plein d'espoir, tandis que M. Niklaus, s'enveloppant majestueusement dans sa robe de chambre, rentra dans son arrière-boutique pour y achever sa gazette.

II

FRIDOLINE.

M. Niklaus, marchand, non pas riche, mais fort à son aise, était, comme on vient de le voir, imbu de la lecture des journaux français, et, par suite, imprégné des idées humanitaires et socialistes d'alors. On était en 1846. Le choléra révolutionnaire, fléau plus dangereux que l'autre, s'étendait chaque jour, et envahissait à la fois la France, l'Allemagne et l'Italie. Les peuples de la confédération germanique (et, entre autres, les bourgeois de Dresde et de Leipsick) étaient, comme ceux de Paris, las d'être tranquilles ; ils s'ennuyaient de leur prospérité : il leur fallait du changement, de l'anarchie, de la misère, des ruines et du sang ; ils avaient besoin de république.

M. Niklaus, quoique à la tête d'un commerce florissant, était, plus qu'un autre, travaillé de la fièvre des idées nouvelles ; il était orgueilleux, avide et ambitieux ; c'est pour cela qu'il rêvait l'égalité, l'égalité avec ses supérieurs. Les grands seigneurs et les grandes dames qui venaient acheter dans sa boutique des bagatelles ou des jouets d'enfants, qu'il faisait payer très-cher, le trouvaient presque toujours irrité et de mauvaise humeur.

Un équipage, arrêté devant sa porte, des armoiries sur les panneaux de la voiture, des laquais en grande livrée, excitaient au plus haut point sa bile révolutionnaire, c'est-à-dire ses sentiments de fraternité et d'égalité ; car, depuis trop longtemps, ces gens-là jouissaient de titres, de rangs

et d'honneurs ; depuis trop longtemps, ils étaient princes ou marquis. C'était à son tour de l'être.

Au bout de huit jours, Oswald revint chez le marchand, qui était sorti, comme toujours. M. Niklaus avait sa taverne, son club qui lui prenait presque tous ses instants. Mais mademoiselle Fridoline, sa fille unique, et la maîtresse de la maison, était assise au comptoir ; mademoiselle Fridoline était une jeune et jolie fille, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, aux lèvres vermeilles, ayant le regard plus malin, les dents plus blanches et l'esprit plus vif que ne l'ont d'ordinaire les Allemandes. Elle lisait quand Oswald parut dans la boutique ; elle l'invita, d'un geste gracieux, à s'asseoir près d'elle et posa son livre sur le comptoir. Oswald en regarda le titre par curiosité. C'était un roman français traduit en allemand, un roman de madame George Sand.

— Vous nous apportez votre ouvrage terminé ? dit-elle.

— Oui, mademoiselle, répondit Oswald étonné et s'en voulant à lui-même de se sentir intimidé. Le voici.

Il découvrit alors la statuette, qu'il plaça sous les yeux de la jeune fille ; elle en fut ravie et elle appela Jérémie pour qu'il vînt admirer aussi.

— Ah ! c'est superbe ! s'écria l'honnête garçon de boutique, et, comme il n'avait qu'une pensée, les intérêts de la maison, que du reste il entendait à merveille, il dit quelques mots à l'oreille de sa jeune maîtresse, qui répondit :

— Vous avez raison.

— Monsieur, dit-elle à Oswald, quel est votre nom ?

— D'Albray. Et ne voulant pas que l'on pût soupçonner qui il était, il se hâta d'ajouter : ouvrier sculpteur en bois.

— Et c'est le premier ouvrage que vous vendez ?

— Oui, mademoiselle, dit Oswald en rougissant.

— Il ne faut pas rougir pour cela, il faut bien que l'on commence ! Jérémie prétend, en effet, qu'il n'a encore vu chez aucun marchand de nos confrères des ouvrages de votre main.

— Aucun, mademoiselle.

— Jérémie et moi nous avions bien jugé. Vous avez du talent, un talent qui, selon lui, doit gagner par l'exercice. Voilà d'abord les vingt *gulden* que mon père vous a promis.

— Nous n'étions convenus que de quinze.

— Mon père ne s'est pas interdit le droit de gratification, s'il était content.

— Mais ce n'est pas lui qui l'est, c'est vous, mademoiselle.

— Cela vaut mieux, dit Jérémie naïvement, car mademoiselle s'y connaît.

— Silence! reprit Fridoline, et, levant ses yeux bleus vers Oswald, elle lui dit gracieusement : J'ai de plus une proposition à vous faire.

— Je l'accepte, répondit Oswald.

— Sans la connaître ?

— Puisqu'elle vient de vous !

Fridoline rougit à son tour, mais elle sourit. Jérémie, au contraire, prit un air sombre qui ne l'embellissait pas, car sa physionomie était naturellement triste.

— Monsieur, continua la jeune marchande, nous vous offrons ving-cinq *gulden* de toutes les statuettes que vous nous apporterez, à condition que vous ne travaillerez pour aucun autre magasin que le nôtre.

— Marché conclu ! s'écria Oswald.

— Et vous le signerez, dit vivement Jérémie, qui tenait toujours à ce que les affaires fussent régulièrement faites.

— A l'instant même, répondit Oswald, écrivez vous-même le marché.

Jérémie passa dans l'arrière-boutique, et le sculpteur resta seul avec Fridoline. La conversation s'engage aisément entre jeunes gens, et l'étonnement d'Oswald fut grand de voir, au bout de quelques instants d'entretien, que Fridoline avait, en fait de libéralisme, des idées aussi avancées que les siennes.

Les journaux de Paris, que son père recevait et qu'elle

lisait tous les jours, joints aux bons romans français que les libraires de Leipsick traduisaient au bénéfice de l'Allemagne, tout cela avait singulièrement exalté cette jeune imagination. Et Fridoline avait un enthousiasme de bonne foi, que tout autre aurait trouvé fort étrange, et qu'Oswald trouvait charmant.

En ce moment une voiture élégante s'arrêta à la porte du magasin. Il en descendit un jeune homme mis à la dernière mode ; c'était M. le comte de Falkenstein, chambellan de S. M. le roi de Saxe. Il venait à Leipsick pour épouser mademoiselle de Landstorf, la plus riche héritière de la ville, et, depuis un mois qu'il était censé faire sa cour à sa prétendue, il ne perdait pas une occasion de s'arrêter dans la boutique de M. Niklaus. Mademoiselle Fridoline, la jolie marchande, plaisait beaucoup à M. le chambellan.

Il descendit de voiture, suivi d'un grand chasseur qui resta debout derrière lui à la porte de la boutique.

— Eh bien ! ma toute belle, dit-il, je viens vous faire mes adieux. Je me marie demain et je pars après-demain pour Dresde. Il n'y a qu'une chose qui puisse me consoler.

— Laquelle, monseigneur?

— C'est de faire obtenir à M. votre père le brevet de marchand tabletier de S. M. le roi de Saxe, ce qui le forcera, ainsi que vous, de venir à Dresde. C'est une idée, n'est-ce pas ?

— Qui ne conviendrait ni à mon père, ni à ses principes. Mon père n'est pas royaliste.

— Ah bah ! en vérité !

— Ni moi non plus.

— Vous êtes une singulière fille !

— Monseigneur est bien honnête.

— Il faudra pourtant bien, un jour, que vous entendiez raison, vous et vos principes. Je viendrai d'abord tous les ans à Leipsick voir les parents de ma femme.

Puis s'arrêtant tout à coup et portant à son œil un binocle en or :

— Qu'est-ce que c'est, dit-il, que ce petit pupitre que je vois là?... C'est joli!... Combien?

— Quinze frédérics d'or.

— Je le prends.

— Et cette corbeille... avec des incrustations?

— Vingt-cinq.

— Je la prends. Et ce petit coffret orné de pierreries?

— Soixante.

— Je le prends aussi... C'est pour rien. Nous disons cent frédérics. Les voilà.

— Faut-il, monseigneur, vous faire un ballot de tout cela?

— Inutile... C'est un souvenir que je compte laisser ici à une personne qui m'est chère.

— Où faudra-t-il l'envoyer?

— Pas bien loin.

— Que voulez-vous dire?

— Que c'est pour vous, ma belle enfant.

Fridoline jeta sur le galant chambellan un regard d'une expression singulière; puis, appelant le chasseur de monseigneur qui se tenait debout à la porte de la boutique, elle lui dit à voix haute:

— Portez à l'instant même à mademoiselle de Landstorf ces trois objets que lui envoie son prétendu, M. de Falkenstein, votre maître! allez!

— Oh! oh! dit le jeune homme, en éclatant de rire, quel air de reine!... Bien joué, ma charmante, pour une républicaine; mais, décidément, je vois que les chambellans n'ont pas le bonheur d'être de vos amis...

— J'aimerais mieux autre chose.

— Vous êtes d'une insolence adorable! Et que désirez-vous, en fait de grand seigneur?

— Quelqu'un qui méritât de l'être et qui ne le fût pas.

— C'est-à-dire, s'écria en ricanant le chambellan, un peu déconcerté par la présence d'Oswald, qui assistait à cette scène, c'est-à-dire, ma toute belle, qu'il n'y a pas moyen de vous paraître aimable!

— Peut-être !

— Comment, alors, dit le chambellan avec fatuité, faut-il donc être pour cela ?

La jeune fille regarda autour d'elle, jeta un coup d'œil rapide sur Oswald, et se retournant vers le chambellan, le lui désigna d'un air malin en lui disant :

— Comme monsieur !

Le chambellan, furieux, s'élança hors de la boutique, et Oswald, tout déconcerté d'un pareil compliment, murmurait quelques mots de galanterie à la singulière jeune fille qui le lui adressait.

— Ne me remerciez pas, lui dit-elle ; c'est moins un madrigal pour vous, qu'une épigramme pour lui. Il ne m'en est pas venu d'autre, je vous en demande pardon.

Jérémie reparut, apportant le traité fait et recopié de sa main.

M. Niklaus rentrait en ce moment, très-préoccupé d'une nouvelle politique qu'il venait d'apprendre ; et sans trop savoir ce qu'il faisait, il lut ledit traité et y apposa sa signature.

Oswald en fit autant, et ils se séparèrent tous les deux enchantés l'un de l'autre.

Ce fut la maison Niklaus qui eut surtout à se louer du marché que Jérémie venait de passer. Oswald fit des progrès rapides, et finit par exécuter de petits chefs-d'œuvre qui donnèrent la vogue à son patron. Il composa entre autres une statuette de la *Liberté*, qui excita l'admiration de Fridoline et de son père. Elle eut tant de succès qu'il lui fallut en refaire une vingtaine d'exemplaires, que l'on s'arrachait et qui furent vendus à des prix fabuleux.

Oswald venait quatre ou cinq fois par mois apporter son travail et en toucher le prix, et chaque fois Fridoline témoignait grand plaisir à le voir et à causer avec lui. Tous les deux s'entendaient à merveille ; c'étaient les mêmes idées, les mêmes rêves, les mêmes espérances, et tous deux avaient un avantage sur M. Niklaus, celui de déraisonner de bonne foi.

Quant à Jérémie, c'était le seul de la maison qui eût du

jugement, et on le lui pardonnait, parce qu'il ne s'en doutait pas, ne s'en vantait pas, et que son bon sens surtout ne gênait aucune extravagance. A cette condition, on lui permettait de s'occuper de la maison et de la faire prospérer.

La seule particularité qui aurait pu étonner un observateur désintéressé, c'est qu'Oswald, qui n'avait encore aimé personne, trouvait Fridoline adorable, et ne l'adorait pas; que Fridoline le préférait à tout le monde, et ne l'aimait pas; et qu'enfin il n'y avait dans la maison qu'un seul amoureux : c'était Jérémie.

Depuis deux ans, le pauvre garçon avait une passion au cœur pour la fille de son maître; il ne disait rien, n'espérait rien, et avec sa nature inculte et épaisse, il se laissait mourir, en silence, ni plus ni moins que le héros de roman le plus raffiné. C'était un dévouement si vrai, si malheureux, et en même temps si désintéressé, que Fridoline avait fini par en être touchée et par lui donner un peu d'espoir.

— Vous, mademoiselle, s'écria-t-il, vous! faire jamais attention à un pauvre ouvrier tel que moi... ce n'est pas possible!

Ce mot avait été la cause de sa fortune. Il avait réveillé dans l'âme de Fridoline toutes les théories libérales qu'elle y cultivait depuis longtemps, sans avoir encore eu occasion de s'en servir.

— Eh! que suis-je donc moi-même? s'était-elle écriée; la fille d'un marchand! Ne sommes-nous pas, ici-bas, tous frères, tous égaux, et où existeraient la fraternité et l'égalité, si ce n'était en amour?

Attendez tout du temps et de moi, lui avait-elle dit, et elle lui avait tendu la main. C'était une promesse : et Jérémie y comptait, car Fridoline n'était pas fille à jamais manquer à la foi jurée.

III

NOUVELLES DE PRAGUE.

Les six mois d'études qu'Oswald devait passer à l'Université s'écoulèrent de la manière la plus douce du monde pour lui et la plus flatteuse pour son amour-propre. Il s'était suffi à lui-même. Il avait vécu dans l'aisance, sans rien devoir à son oncle ni à ses amis. Ses examens étaient passés, et il avait obtenu son diplôme. Il écrivait souvent à son ami Godfried, son seul confident. Il en recevait souvent des lettres, et dans une de ses dernières, celui-ci lui disait :

« J'ai terminé, comme toi, ma troisième année d'Univer-
« sité. Toutes les carrières me sont ouvertes. M. Schlankopf,
« mon professeur, et nos autres amis, me disent que je puis
« aspirer à tout. Ils m'offrent même, dès qu'ils seront au pou-
« voir, les premières places du gouvernement. Je ne vou-
« drais pas les en priver, et j'ai sollicité, d'avance, ma re-
« traite.

« Je crois avoir assez fait pour mon pays et pour la Jeune
« Allemagne ; j'ai mené, dans mon enfance, une vie assez
« active pour aspirer, dans ma jeunesse, au repos. Et il s'en
« présente, dans ce moment, une excellente occasion. Tu con-
« nais, comme moi, maître Baldegg, le petit notaire de Don-
« nersberg, qui avait un nez crochu et une perruque rousse.
« Il possédait de plus une excellente étude, où il a gagné,
« en une vingtaine d'années, cent mille florins, sans bruit et
« presque sans peine, car son maître-clerc faisait tout. Il se
« trouve assez riche et veut vendre sa charge, moyennant
« soixante mille florins.

« J'ai proposé à mon père de l'acheter pour moi, ce qui « l'a beaucoup étonné et effrayé, vu la mauvaise tête et les « goûts belliqueux qu'il me connaît; mais il espère, et moi « aussi, que cela me calmera. La masse d'eau que nous avons « reçue, en croyant aller au feu, a déjà commencé, et le « notariat achèvera. L'étude est bonne, le village de Don- « nersberg est charmant; les habitants, nombreux et riches, « seront tous mes amis et mes clients; mes jours s'écouleront « près de mon père, près de ma femme peut-être, si j'en « prends une, et près de toi, je l'espère, qui reviendras, un de « ces jours, à Donnersberg, chercher des idées de repos et de « bonheur, quand tu seras las des idées philosophiques et « républicaines.

« Ton ami,

« GODFRIED,

« Notaire impérial. »

« *P.-S.* Nos camarades, qui m'appellent *Philistin*, ont tous « pris, en sortant de l'Université, des carrières différentes. « Otto est parti pour Vienne, où il va faire des tragédies et « des drames : il en a commencé un sur Danton et Robes- « pierre. Gandolf s'est fait médecin, et Ulrich avocat. Schlan- « kopf, notre ancien professeur, à qui l'on a défendu de « professer à Prague, a obtenu en Hongrie, à la recom- « mandation du général Bem, un de ses amis, une place de « secrétaire auprès d'un avocat qui a, dit-on, du talent et « que l'on nomme, je crois, M. Kossuth.

« Quant à Reding, je ne le conçois pas, il est d'une audace « que je ne lui aurais jamais soupçonnée; il ne veut être « rien, qu'indépendant; il veut quitter Prague, ville d'es- « clavage et de tyrannie, où l'on prétend enchaîner ses « opinions, et il va parcourir l'Allemagne pour trouver

Quelque endroit écarté
Où d'être philosophe on ait la liberté.

« C'est vraiment, comme il s'en vantait autrefois, une vertu

« romaine; mais j'ai peur des grandes vertus; et, si tu le « rencontrais, évite-le, je t'en supplie, il a des opinions si « exaltées qu'il pourrait te compromettre. »

Voici, à l'égard de Reding, ce qui était arrivé et ce que Godfried ne savait pas.

Un matin, le gouverneur de Prague l'avait fait appeler, et se trouvant seul avec lui dans son cabinet lui avait dit :

— Je vous prie, monsieur Reding, de me pardonner mon indiscrétion ; je désirerais savoir ce que vous avez fait depuis quinze jours ?

— Monsieur, s'était écrié Reding en se drapant dans son indignation, nous ne sommes donc plus en Bohême ? nous sommes donc revenus à Venise et en Espagne ?...

— Vous allez me parler de l'inquisition et de Philippe II, avait dit le gouverneur. Pardon : je suis pressé, je n'ai pas de temps à perdre. Chargé de la sûreté et de la tranquillité d'une grande ville, je donne des ordres et ne fais pas de phrases... et puisqu'il vous en coûte pour parler, je vais vous aider : Vous êtes en correspondance avec M. Schlankopf, votre ancien professeur, celui qui, avec son cours de philosophie, a manqué mettre Prague à feu et à sang. M. Schlankopf est dans ce moment en Hongrie en qualité de sécrétaire auprès d'un avocat obscur, un M. Kossuth. Vous lui écrivez souvent.

— N'est-il plus permis maintenant d'écrire à ses amis? Saints nœuds de l'amitié ! épanchements de cœur !...

— Assez, monsieur Reding, je connais la phrase. Je n'y répondrai qu'un mot : L'amitié ne se cache pas; l'amitié n'a pas besoin d'écrire en chiffres. Voici une lettre de M. Schlankopf qui vous est adressée ; elle est tracée en caractères qui me sont inconnus et que je n'ai pu deviner. Je vous prie donc de vouloir bien me la lire.

— Moi, monsieur, jamais ! vous m'arracherez plutôt la vie qu'un seul mot de cette lettre.

Le gouverneur le regarda et se dit en lui-même :

— Ah ! ah ! il a du cœur, je ne le croyais pas. Monsieur, lui dit-il, il ne tiendrait qu'à moi d'envoyer cette lettre aux

tribunaux ; on trouve toujours dans les chancelleries des gens qui viennent à bout de déchiffrer des énigmes pareilles, et vous seriez indubitablement pendu ou fusillé. Mais je ne suis pas pour les rigueurs inutiles, et il me suffit de mettre un ennemi hors d'état de me nuire. Je vais vous envoyer au Spielberg.

Reding pâlit. Le gouverneur le regarda de travers et sonna. Un officier parut.

— Faites préparer une voiture. Vous y monterez avec monsieur, dont vous me répondez sur votre tête... Je vais vous donner une lettre pour le commandant du Spielberg.

Tout en écrivant il regardait du coin de l'œil Reding qui devenait verdâtre. Une sueur froide coulait de son front. Il se soutenait à peine et, voulant faire un pas, il fut obligé de s'appuyer contre un meuble.

— Je ne m'étais pas trompé, se dit le gouverneur, c'est un lâche !

Il fit signe à l'officier de sortir, reprit la lettre de Schlankopf, qu'il avait jetée sur son bureau, et la présentant à Reding :

— Vous allez me la lire, je le vois.

— Moi, monseigneur, dit Reding en balbutiant et comme cherchant à reculer, de quelques instants, l'heure de la capitulation.

— Je vous écoute. Lisez, dit le gouverneur en se jetant dans un fauteuil et en regardant bien en face le lecteur qui, d'une voix mal assurée, balbutia les mots suivants :

— « Nous travaillons, cher ami, au grand œuvre... »

— Ce grand œuvre, dit le gouverneur, je le connais... Allez toujours.

Reding continua avec émotion :

— « Nous comptons sur toi. »

— Ils ont raison. Allez toujours.

— « Comme on ne se défiera pas d'un simple étudiant, tu « peux nous rendre de grands services. Tu vas parcourir non- « seulement l'Autriche, mais l'Allemagne, pour prêcher la foi,

« nous faire de nouveaux associés, ranimer le zèle des an-
« ciens, leur communiquer, de vive voix, les intructions que
« nous t'adresserons par écrit, et nous faire connaître enfin,
« à peu près, le nombre des amis qui marcheront avec nous
« au signal donné.

« Il y a surtout, dans le grand-duché de Bade, un foyer
« d'incendie qui n'attend qu'une étincelle pour éclater. Ne
« pas manquer de parcourir ce pays. Les voyages demandent
« de l'argent, et l'association n'est pas riche; elle fera ce
« qu'elle pourra. Nous t'assurerons pour frais de route un
« millier de florins que tu toucheras le plus exactement que
« nous pourrons. Que l'amitié t'inspire et que la liberté te
« guide! »

— Est-ce tout?

— Tout, répondit Reding en baissant la tête.

— Un millier de florins, reprit le gouverneur, c'est peu, en effet, pour tant de fatigues et de dangers. La république n'est pas généreuse; nous ferons les choses mieux qu'elle.

— Que voulez-vous dire?

— Que nous ne prétendons lui enlever ni votre zèle, ni votre dévouement, ni vos services; j'exige, au contraire, que vous soyez plus républicain et plus romain que jamais. Permis à vous d'attaquer hautement et audacieusement la tyrannie. Elle ne sévira jamais contre vous. Au contraire, elle vous prendra à sa solde.

— Quoi! monseigneur, dit Reding en rougissant, vous voudriez...

— Vous offrir six mille florins par an et le secret.

— Et le secret! s'écria vivement Reding.

— C'est mon intérêt encore plus que le vôtre... Vous ne brillez pour moi que dans l'ombre... Du jour où votre mérite est connu, il est sans valeur.

— C'est juste, se dit en lui-même le nouvel allié du pouvoir.

— Ainsi donc, mille florins de vos amis, et de moi six mille que vous toucherez sur votre reçu,

— Sur mon reçu? dit Reding avec inquiétude.

— C'est ma seule garantie. Total, sept mille florins, et vous conserverez par-dessus le marché...

— Quoi donc?

— Vos opinions, je vous les laisse... Vous aurez ainsi les honneurs de l'indépendance et les profits de la tyrannie, car je ne vous empêche pas d'adresser à vos amis les rapports qu'ils vous demandent, mais un double de ces rapports me sera envoyé; mais les renseignements, avis ou instructions que vous recevrez d'eux me seront également communiqués. A ces conditions, vous trouverez partout aide et protection; et en même temps, des agents pour surveiller la surveillance, ou punir la trahison. Mais je ne crains rien, vous ne nous trahirez pas, car vous me connaissez à présent, n'est-il pas vrai?

— Oui, monseigneur.

— C'est bien... vous pouvez partir... Ah! un mot encore. Voici le premier quartier de votre pension... et maintenant, adieu.

Reding s'inclina avec respect et s'éloigna du gouverneur qui le suivit quelque temps, de loin, avec un regard de mépris.

IV

LA SPÉCULATION.

Fidèle au double programme qui lui était imposé, Reding partit dès le lendemain ; il parcourut d'abord les États autrichiens, recrutant partout, avec un zèle ardent, des partisans à la bonne cause, et dès qu'il les avait enrôlés, il inscrivait leurs noms, avec une exactitude admirable, pour les adresser à qui de droit.

Il traversa ensuite la Saxe, pour se rendre dans le grand-duché de Bade, et s'arrêta quelques jours à Leipsick, où il espérait rencontrer un grand nombre d'affiliés. On lui signala le café Poniatowski, ainsi nommé parce qu'il était établi près du monument élevé au général. C'était le rendez-vous des fidèles et surtout des Polonais, car partout où il y a conspiration, il y a des Polonais. Reding eut bientôt fait connaissance avec les habitués.

Maître Niklaus, le marchand, était un des principaux et des plus importants. Pour le faire causer et obtenir de lui des renseignements détaillés sur la bourgeoisie de Leipsick, l'étudiant s'avisa de le faire jouer au billard. Ce fut une mauvaise inspiration. Maître Niklaus y jouait très-bien, et gagna quelques frédérics à Reding qui, piqué de se voir battu par un imbécile, s'entêta, perdit encore, demanda revanche sur revanche, et finit par perdre vinq-cinq frédérics qu'il n'avait pas sur lui et qu'il promit de payer le lendemain matin, à l'heure du déjeuner.

Quoique subventionné à la fois par la République et par

l'Empire, Reding n'avait pas un revenu qui lui permît de jouer un aussi gros jeu, et, malgré la philosophie dont il avait fait provision à Prague, il trouvait, la première ardeur du jeu une fois passée, que la perte qu'il venait de faire était absurde. Mais c'était une dette d'honneur qu'à cause des frères et amis il fallait acquitter le lendemain, avant son départ.

Il y rêvait, tout en se promenant le soir aux environs du quartier Saint-Thomas, et se trouva, sans s'en apercevoir, engagé dans une petite rue assez sombre, où il ne passait personne et où une seule fenêtre était éclairée. C'était la fenêtre de l'arrière-boutique de M. Niklaus. Elle donnait sur cette ruelle, et l'entrée du magasin donnait sur la grande rue. Reding s'avança vers la fenêtre, et du dehors, où il pouvait voir à son aise, sans être vu, un spectacle singulier vint frapper ses yeux.

Il lui sembla reconnaître son ancien camarade de l'Université de Prague, Oswald, avec qui il avait manqué de se battre, Oswald de Donnersberg, le chef de la coalition du *Clementinum*. Ce qui lui fit croire d'abord qu'il s'abusait, c'est qu'Oswald avait devant lui un tablier d'ouvrier, il avait un ciseau à la main, il retouchait une statuette, regardant et consultant une jeune fille assise à côté de lui, et qui riait en lui donnant ses avis.

Ce soir-là même, Oswald avait apporté au magasin une statuette de Mignon, la touchante héroïne de Gœthe, qu'il avait exécutée avec amour, et à laquelle il tenait beaucoup, car il avait eu la prétention de reproduire dans cet ouvrage les traits de Fridoline elle-même. La jeune fille soutenait qu'elle n'était pas du tout ressemblante, et que le jeune sculpteur s'était totalement trompé. Ils étaient en ce moment tous les deux dans l'arrière-boutique, et M. Niklaus, dans le magasin, attendait les pratiques en se frottant les mains au souvenir des vingt-cinq frédérics qu'il avait, dans la journée, gagnés au billard. Jérémie était en course et s'occupait, comme toujours, des affaires de la maison.

Oswald, piqué des observations critiques de la jeune fille,

venait de se mettre à l'ouvrage, et il corrigeait d'après le modèle.

— Je vous atteste, disait-il, que le menton n'est pas trop fort.

— Mais si, monsieur, et la bouche également !

Oswald s'approchait pour s'en assurer.

— Et le col et les épaules, s'écriait Fridoline, jamais je ne les ai eus aussi maigres et aussi étroits... Voyez plutôt.

Et elle découvrait elle-même le haut de sa robe, et Oswald était obligé de reconnaître qu'elle avait raison; que le col était en effet plus arrondi, plus souple, plus gracieux qu'il ne l'avait fait.

Mais cette discussion et cet examen avaient allumé dans les sens du jeune homme un trouble inconnu jusqu'alors. Il regardait son modèle avec des yeux si attentifs et en même temps si ardents, si passionnés, que Fridoline elle-même en était tout émue, et que sculpteur et modèle semblaient près de perdre la tête, au moment où tous les deux en avaient le plus besoin.

Jamais Oswald n'avait vu Fridoline plus séduisante ; jamais Fridoline n'avait trouvé le jeune ouvrier plus galant, plus aimable, et le pauvre Jérémie perdait beaucoup à la comparaison, lorsque, par bonheur pour lui, M. Niklaus entra brusquement dans l'arrière-boutique, en disant :

— Ma fille, voici deux ou trois pratiques, viens donc, je ne peux pas suffire à tout.

Fridoline suivit son père, et Oswald, n'ayant plus son modèle sous les yeux, perdit toute envie de travailler; il se leva, sortit et s'éloigna en pensant à elle.

La lampe venait de s'éteindre, et Reding était resté, jusque-là, spectateur muet de ce gracieux tableau. Plus de doute : c'était bien Oswald, le futur comte de Donnersberg, déguisé en ouvrier. Cette jeune fille si gentille, si piquante et si coquette, c'était la fille de maître Niklaus ; l'apparition de celui-ci le lui avait révélé ; et la chambre où s'était passée la scène de sculpture était évidemment une chambre de sa

maison. Il s'en assura d'ailleurs, en repassant dans la grande rue, devant le magasin du marchand tabletier, alors magnifiquement éclairé. Il observa tout avec attention, sans rien dire et sans se montrer. L'état qu'il exerçait lui avait déjà donné l'habitude des observations prudentes et intelligentes.

Le lendemain matin, il était au café Poniatowski, se faisant servir à déjeuner, et attendait son créancier, qui ne tarda pas à paraître.

— Bonjour, maître Niklaus ; vous venez toucher votre argent, vos vingt-cinq frédérics ?...

— Ou vous offrir votre revanche !

— C'est-à-dire que vous en voulez cinquante ?

— Pourquoi pas ?

— Je ne dis pas non ; mais vous n'avez pas déjeuné ?

— Non, vraiment ; ma fille Fridoline m'attend au magasin.

— Elle vous attendra. Garçon, un couvert... Mettez-vous là, monsieur Niklaus... je réclame l'honneur de votre société.

— Mais ma fille ?

— Soyez donc tranquille, elle ne déjeunera pas seule. Laissez-moi vous servir d'abord de ce plat de choucroute, et vous verser ce verre de bière. A votre santé !

— A la vôtre !... répondit le marchand, en levant son verre ; puis il ajouta à demi-voix : A la Liberté ! à la République !

— Au noble jeu de billard, reprit Reding à haute voix, en s'apercevant qu'on les regardait. Savez-vous, maître Niklaus, que vous y jouez bien, et de plus, que vous êtes beau joueur !

— Eh ! mon Dieu ! oui... répondit le marchand qui connaissait maintenant son adversaire et qui était sûr de gagner ; comme je vous le proposais tout à l'heure, quitte ou double, si vous le voulez, après déjeuner.

— Double... non pas !... mais quitte, c'est possible, si vous le voulez ?

— Moi, monsieur ?

— Vous-même,

— Et comment cela... s'il vous plaît ?

— Si je vous rends un service qui vaut plus de vingt-cinq frédérics, qui en vaut plus de cinquante, plus de cent, n'estimerez-vous pas que nous sommes quittes ?...

— C'est selon.

— Et n'est-ce pas vous, au contraire, qui me devrez du retour ?

— Comment cela, de grâce ? dit le bourgeois, qui commençait à être intrigué.

— Je pars ce soir, et n'ai pas voulu m'éloigner avant de vous sauver d'un immense danger, vous, notre allié et notre ami ; ceux qu'unissent les mêmes opinions sont frères et ne forment plus qu'une même famille : aussi c'est de votre famille, c'est-à-dire de la nôtre que je veux vous entretenir.

L'étonnement et l'attention de Niklaus redoublèrent.

— Vous avez une fille, une fille charmante.

— Fridoline ! est-ce que vous voudriez me la demander en mariage, par hasard ?

— Attendez ! vous avez de plus, dans votre maison, un jeune homme, un sculpteur, fort joli garçon...

— Qui a beaucoup de talent, et qui, depuis six mois, me fait des statuettes que je lui paye quinze florins et que je vends soixante. C'est une bonne affaire.

— Je n'en répondrais pas ; elle peut être détestable pour vous, comme elle peut être très-bonne.

— Qu'entendez-vous par là ? s'écria le marchand effrayé.

— Connaissez-vous ce beau jeune homme ?

— Un ouvrier... un pauvre diable.

— Détrompez-vous. Je le connais parfaitement. J'ai passé avec lui deux ans et demi à l'Université de Prague. C'est le neveu d'un grand seigneur, d'un comte, d'un général.

— Ah ! mon Dieu !... fit le marchand ébahi.

— Du général comte de Donnersberg dont il est le seul héritier, et l'héritage se montera à trois ou quatre millions.

— Bonté du ciel !

— Sans compter un rang, un titre ; mais vous n'y tenez pas.

— Non, sans doute; mais vous dites...

— Le titre de comtesse pour votre fille.

— Fridoline, comtesse !

— Ce n'est pas cela qui vous toucherait, je le sais... Je connais vos opinions; mais il s'agit ici non pas de la noblesse, ni de la richesse, mais de bien plus encore!

— De quoi donc ?

— De votre honneur!

— Certainement ! l'honneur avant tout.

— Et un pareil déguisement doit vous donner à penser.

— Mais beaucoup, beaucoup.

— Ou il est amoureux de votre fille et veut la séduire, et un pareil avis, je pense, vaut bien vingt-cinq frédérics. Ou il veut l'épouser, et cela en vaut cinquante, cela en vaut cent. Rassurez-vous, je ne vous les demande pas comptant... Vous me les donnerez le jour du mariage, ce sera votre cadeau de noces.

Maître Niklaus, étourdi, bouleversé de tout ce qu'il venait d'entendre, n'avait pas encore eu le temps de voir clair dans ses idées et cherchait à les mettre en ordre.

— Vous êtes bien sûr que c'est le neveu et l'héritier du comte de Donnersberg?

— Je vous le jure sur l'honneur, sur nos projets, sur l'entreprise sainte qui nous unit. Je pars demain ; mais aujourd'hui vous pouvez prendre tous les renseignements désirables au secrétariat de l'Université, où Oswald, qui suivait les cours incognito, a été obligé pour se faire inscrire étudiant de déposer son acte de naissance et autres titres.

— Que je vais examiner à l'instant même, se dit à part lui M. Niklaus; car enfin, reprit-il à haute voix, et avec inquiétude, pourquoi s'est-il éloigné de Prague? pourquoi est-il à Leipsick, sous un déguisement, et obligé de travailler pour vivre ?

— Informez-vous. Tout le monde vous dira qu'à la suite d'un combat livré par les étudiants à l'autorité, combat où Oswald et moi nous nous sommes signalés et compromis, le comte de Donnersberg, furieux contre un neveu qu'il aimait,

l'a banni de sa présence et lui a retiré sa pension. Mais la colère des oncles passe, leur héritage reste.

S'ils n'étaient pas brouillés, continua-t-il en baissant la voix, il n'y aurait rien à faire, et c'est à un homme aussi habile que M. Niklaus à tirer parti des renseignements que je lui fournis et dont personne ici ne se doute ; Oswald ne croit pas être connu ! Et moi, je peux vous affirmer (car je l'ai vu hier de mes propres yeux) qu'il aime votre fille, qu'il en est aimé. Arrangez-vous, après cela, comme vous l'entendrez; mais si mademoiselle Fridoline n'est pas comtesse et millionnaire... c'est que vous ne l'aurez pas voulu !...

— C'est vrai, dit le marchand en lui-même.

— Garçon, la carte ! s'écria Reding.

Puis, se tournant vers M. Niklaus, dont la cupidité et l'ambition venaient de s'éveiller et qui, rêveur et préoccupé, combinait déjà son plan d'attaque :

— Je ne vous parle plus des vingt-cinq frédérics... j'insisterais en vain, vous n'y consentiriez pas !... c'est comme pour cette carte, dit-il en souriant et en montrant celle que le garçon apportait... je vois que vous voulez absolument me payer à déjeuner. Soit, je ne ferai pas de cérémonies, pas de façons entre amis. Par exemple, je m'invite d'avance pour la noce, j'y ai des droits. Adieu donc, mon cher monsieur Niklaus, et surtout du silence, sur cette affaire comme sur les autres; on a toujours le temps de parler quand on a réussi ! on n'a plus que cela à faire.

Il serra la main du marchand et sortit, laissant maître Niklaus tellement absorbé dans ses réflexions, qu'il oublia, ce jour-là, de lire son journal.

V

LE PÈRE DIPLOMATE.

M. Niklaus comprenait que Reding était de bon conseil, qu'il fallait user d'abord de prudence, ensuite d'adresse. Les informations qu'il prit, le jour même, au secrétariat de l'Université de Leipsick, les renseignements qu'il fit prendre à Prague par un de ses confrères, lui prouvèrent bien évidemment que M. Oswald d'Albray et le jeune sculpteur ne faisaient qu'un, et que c'était bien le neveu et l'héritier du comte de Donnersberg.

La brouille de l'oncle et du neveu lui fut également confirmée. Elle avait ses inconvénients; mais elle offrait, comme le disait Reding, de grands avantages : l'oncle étant en bonne intelligence avec son neveu, celui-ci aurait dû lui faire part d'un amour et d'un mariage auquel le général comte de Donnersberg n'aurait jamais consenti, tandis que, la chose faite, il faudrait bien, bon gré, mal gré, un peu plus tôt, un peu plus tard, arriver à la réconciliation, à l'oubli et au pardon : dénoûment obligé de toutes les grandes querelles entre oncle et neveu.

Maître Niklaus, qui était sot mais qui n'était pas bête, surtout quand il s'agissait de ses intérêts, avait déjà calculé que le grand avantage de sa position c'était qu'Oswald ne savait rien encore, et que lui, Niklaus, était censé ne rien savoir; que cette position, il fallait la conserver, avec sa fille, avec son gendre, avec Jérémie, son garçon de boutique, avec tout le monde enfin; et, pour enchaîner à jamais Oswald, et

l'enchaîner quoi qu'il arrivât, il imagina avec adresse une scène de franchise et un élan de générosité, qui eût fait honneur à un vieux diplomate.

A quelques jours de là, Oswald revint avec sa statuette, revue, corrigée et charmante, c'est-à-dire complétement ressemblante. Fridoline n'était pas au magasin, elle était montée dans sa chambre, où elle s'occupait de sa toilette. C'était jour de fête, et elle tenait à être belle. Oswald ne trouva à la boutique que M. Niklaus. Ce n'était pas la même chose pour lui. Il aimait à rencontrer Fridoline, qui, chaque jour, lui plaisait davantage; quelque chose lui manquait lorsqu'il avait passé un jour sans la voir, et son visage, radieux lorsqu'il entra, prit tout à coup une teinte de contrariété en n'apercevant au comptoir que la figure du vieux marchand.

— Voyons, voyons, dit celui-ci, que m'apportez-vous là?

Oswald éprouva un certain embarras à lui montrer son ouvrage; ce n'était pas pour lui qu'il l'avait fait, ce n'était pas à lui qu'il était destiné. Il dénoua lentement le mouchoir qui enveloppait la statuette.

— Oh! oh! disait M. Niklaus à mesure qu'elle apparais sait... ceci me semble joliment travaillé... Eh! mais... c'est inconcevable... on dirait que cela ressemble à Fridoline.

Oswald rougit. Le marchand n'eut pas l'air de s'en aper cevoir, mais il dit en lui-même : M. Reding avait raison.

— Cela, en vérité, y ressemble beaucoup, reprit-il à haute voix. Voyez donc ce que c'est que le hasard!

— Oui, l'habitude de voir les gens, balbutia Oswald; les traits de mademoiselle Fridoline étaient souvent devant mes yeux : il s'est trouvé que, sans le vouloir... Peu importe du reste, l'essentiel est que vous soyez content.

— Certainement... c'est gentil, c'est gentil, murmura le marchand d'un air de connaisseur; mais cela n'aura pas le succès de notre statuette de la *Liberté*. C'était là une idée, une excellente idée que vous aviez eue; aussi, comme cela s'est vendu! et comme cela se vend encore! C'est, grâce au

ciel, devenu séditieux, et j'espère qu'un jour ou l'autre la police la défendra.

— Et vous serez obligé d'obéir.

— Moi, jamais! vous ne me connaissez pas. Quand il s'agit de mes opinions, rien ne m'arrête. Je ne transige pas avec mes convictions, et, si quelque chose me plaît en vous, jeune homme, c'est encore moins votre talent que votre manière de penser. Vous êtes fier, vous aimez la liberté, c'est comme moi; vous détestez l'aristocratie, c'est comme moi. Vous n'aimez ni la noblesse, ni les grands seigneurs, c'est comme moi. Depuis longtemps, je vous étudie... et je vous connais maintenant. Je vous connais, reprit-il avec force, vous êtes pauvre et obscur, mais intelligent et honnête, et vous avez un courage, une persévérance et des opinions qui doivent finir par triompher.

— Vous êtes bien bon, monsieur Niklaus, et je ne vois pas ce qui m'a mérité, de votre part, tant de bienveillance.

— Ah! vous ne le voyez pas, jeune homme? Apprenez que dans cette ville, que parmi mes confrères, personne n'a su me deviner! Vous-même, qui vivez depuis près d'une année avec moi, vous ne vous doutez pas de mon caractère. Vous me croyez, comme tout le monde, avide et intéressé, — erreur! Vous croyez que je tiens à doubler ma fortune, — erreur! Vous croyez que je cherche pour ma fille un gendre qui occupe dans la ville un emploi ou un état productif, — Erreur!... Ce que je veux pour Fridoline, c'est un mari qui me convienne et qui lui plaise; qui ait, comme elle et comme moi, des idées avancées, des idées libérales et républicaines, qui soit jeune, qui ait du talent. Cela une fois posé, quand il n'aurait pas un denier vaillant, quand il serait sans famille et sans espérances, je le préférerais à tout autre.

— En vérité! dit Oswald étonné.

— Oui, jeune homme, voilà comme je suis, dit le marchand avec bonhomie; et la preuve, car avec moi les paroles ne sont rien, je ne connais que les actions; la preuve, c'est que

j'ai cette maison qui m'appartient, une belle et bonne boutique, bien achalandée, soixante mille florins qui ne doivent rien à personne et qui composeront la dot de Fridoline... Eh bien! la maison, la dot et la fille, je vous les donne, à vous, jeune homme!

— A moi! dit Oswald stupéfait et touché jusqu'au fond du cœur d'une offre aussi franche, aussi loyale, aussi généreuse.

— A vous qui n'avez rien, à vous que j'estime, que j'aime, à vous enfin, dit le vieillard, en essuyant une larme, à qui je confie le bonheur de mon enfant, si toutefois vous y consentez!

— Ah! monsieur, répondit Oswald en se jetant dans ses bras, pouvez-vous en douter?...

— Bien! bien! dit le marchand en le serrant avec effusion contre son cœur; je vous ai confié là, un peu imprudemment peut-être, mes projets d'avenir et le rêve de ma vie; que ces projets-là restent quelque temps encore entre nous!... Il faut d'abord savoir s'ils conviennent à ma fille.

— C'est trop juste!... s'écria Oswald, et d'autres raisons encore nous conseilleraient peut-être de différer et d'attendre.

— Lesquelles? demanda M. Niklaus avec inquiétude.

— Je n'ai rien, je ne possède rien en ce moment.

— Je vous ai dit, jeune homme, que cela m'était égal.

— A vous, monsieur, mais pas à moi. Je veux par mon travail, par mes économies... n'importe par quels moyens, me présenter à vous avec une dot.

— Si vous le voulez absolument, dit le vieillard avec noblesse, soit! Mais, sauf la réponse de ma fille, je vous déclare que, de moi à vous, je me regarde comme engagé. Oui, jeune homme, après la promesse que je viens de vous faire, et quoi qu'il puisse arriver, je vous regarde comme mon gendre.

— Et moi aussi! s'écria impétueusement le jeune homme.

— Sur l'honneur?

— Sur l'honneur!

— Touchez donc là, s'écria le marchand d'une voix solennelle, en tendant sa main à Oswald; mais prenez garde, voici Fridoline, rien de tout cela ne doit être confié, à elle, ni à personne de la maison.

— Comptez sur ma discrétion, monsieur, et sur ma reconnaissance.

Fridoline avait une coiffure et une robe qui lui allaient à merveille et qui la rendaient plus séduisante encore. En apercevant la statuette, elle rougit et remercia Oswald par un doux sourire. Celui-ci jeta à la dérobée un regard amoureux sur sa jolie promise, et trouva que Niklaus était le plus honnête homme du monde et le plus généreux des pères de lui donner un pareil trésor.

L'étrangeté de l'aventure, la gentillesse de la fiancée, le mystère même de ces fiançailles, qui devaient rester un secret entre le beau-père et le gendre, il n'en fallait pas davantage pour charmer l'imagination d'Oswald, lui donner, le soir, de doux rêves dans sa mansarde, et faire luire sur lui la mélancolie argentée du clair de lune allemand.

VI

LA SÉPARATION.

En rentrant chez lui, Oswald trouva une lettre de son ami Godfried. Il avait payé sa charge de notaire; il était installé dans son étude, dont il avait pris possession, et où il s'estimait le plus tranquille et le plus heureux des hommes.

« En parcourant mes minutes, disait-il à son ami, j'ai « trouvé le testament que ton oncle avait déposé, il y a sept « ou huit ans, chez mon prédécesseur. Ce testament était « cacheté, et je ne pouvais le lire, mais mon père en connait « le contenu. C'est lui qui avait déterminé le comte de « Donnersberg à l'écrire, un jour où il souffrait et où il avait « confiance en son médecin.

« Ce testament, écrit sous l'influence de mon père, te « nomme unique héritier de la fortune de ton oncle et fait « passer sur ta tête tous les titres de la famille. Mon père « croyait que, l'année dernière, lors de notre campagne « universitaire, ton oncle avait, dans sa fureur contre toi, « retiré ce testament des mains de son notaire et l'avait « anéanti. Puisqu'il n'en a rien fait, c'est qu'il a conservé « encore pour toi quelque affection et qu'il ne serait pas « impossible de l'amener un jour à une réconciliation.

« Mon père n'en a pas perdu l'espérance. Il compte sur « les sentiments de famille du général et sur sa prochaine « attaque de goutte; mais pour cela, il faut que tu le « secondes un peu. Tu ferais bien, selon lui, d'écrire à ton « oncle une lettre de respect, de regret, de repentir; si ta

« première épître n'est pas bien accueillie, ne pas te dé-
« courager, renouveler de temps en temps la dose en l'aug-
« mentant un peu à chaque fois. C'est là son ordonnance
« qu'il me charge de t'envoyer avec toutes ses tendres-
« ses, etc. »

Oswald, tout en reconnaissant la sagesse de ces avis, répondit à Godfried qu'il lui était impossible de les suivre; que rien au monde ne pourrait le décider à s'avilir et à demander grâce dans un but intéressé.

La semaine suivante, il recevait une seconde lettre où Godfried lui disait :

« Cela va mal, mon cher ami, cela va très-mal; le gou-
« verneur de Prague est venu dîner dernièrement au
« château de Donnersberg. Le docteur Mœnch, mon père,
« assistait à ce repas. Il ignore comment le gouverneur est
« si bien renseigné sur ton compte; mais il connaît jus-
« qu'aux plus petits détails de tes dernières aventures.

« Il sait que tu es ouvrier sculpteur en bois, chez maître
« Niklaus, marchand tabletier à Leipsick, dans le quartier
« Saint-Thomas; il sait que tu fais des statuettes, à raison
« de quinze florins la pièce. Il sait que maître Niklaus a
« une jolie fille, que tu aimes et dont tu es aimé; il sait que
« cette jolie fille, qui s'appelle mademoiselle Fridoline, a,
« ainsi que son père, des idées républicaines et socialistes,
« et que c'est pour cette raison que tu ne quittes point leur
« boutique.

« Il sait, de plus, que tu fais des statues compromettantes :
« est-ce vrai ? que tu as exécuté une statue de la *Liberté :*
« est-ce vrai ? statue qui a eu un tel succès, que les magis-
« trats de Leipsick s'en sont alarmés et ont manqué en
« interdire la vente. Est-ce vrai? car mon père ne peut
« croire à une police si bien faite. Il prétend que c'est
« effrayant et qu'il faut que le gouverneur de Prague ait
« des affidés non-seulement en Autriche, mais à l'étranger;
« aussi, en me racontant cela, il semblait me dire avec
« effroi : Prends garde ! Mon pauvre père me croit toujours

« mauvaise tête et disposé aux émeutes, il oublie qu'un « notaire ne fait plus d'actes séditieux.

« Voilà pour le gouverneur; mais pour ce qui concerne « ton oncle, je ne pourrais te peindre la colère où il est « entré en entendant ces récits. Son neveu devenu un « ouvrier! le descendant des Donnersberg aux gages d'un « marchand et travaillant à la journée! bien plus encore, « travaillant à répandre des idées séditieuses et révolution- « naires! Et songe, mon cher ami, que ton oncle déteste « plus que jamais les séditions, songe qu'il leur doit un « œil de moins!

« Aussi entre-t-il dans des fureurs effroyables, chaque « fois qu'il se regarde dans un miroir et qu'il aperçoit le « bandeau noir qui couvre son œil gauche; et, par une « manie que ses anciennes habitudes conquérantes peuvent « seules expliquer, il ne saurait demeurer dix minutes sans « diriger vers la glace le seul œil qui lui reste.

« Mon père renonce à tout espoir de le calmer et de « le fléchir jamais, si tu n'abandonnes pas à l'instant, et « M. Niklaus, et sa fille, et sa boutique, et surtout les « statues séditieuses. Compose, tant que tu le voudras, des « Dianes au bain, des Vénus Callipyges ; exécute, en fait de « statues, tout ce qu'il y a de plus risqué, de plus hardi, de « plus libre enfin, excepté la statue de la *Liberté!*

« GODFRIED,
« Notaire impérial. »

Oswald lui répondit :

« Je resterai ouvrier, parce que je veux rester fidèle à « mes principes; parce que tous les états sont honorables, « quand on les exerce avec honneur. Je resterai ouvrier, « parce que c'est le seul moyen de punir mon oncle en son « orgueil, et de lui prouver que je ne veux, ni n'attends « rien de lui. Je resterai ouvrier enfin, parce que je n'ai « pas d'autre moyen de vivre en ce moment; parce que « l'éducation que j'ai reçue et mes talents littéraires, auxquels

« j'ai déjà eu recours, m'auraient laissé mourir de faim, si « le ciseau du sculpteur ne m'était venu en aide et ne « m'avait donné du pain. Enfin, mon cher ami, je voudrais « quitter M. Niklaus que je ne le pourrais plus, après sa « conduite paternelle et ses généreux procédés envers moi. »

Il raconta alors à Godfried toute sa conversation avec le marchand ; l'offre que, de lui-même, celui-ci lui avait faite : sa boutique, sa fille et la dot qu'il lui avait offertes et comme jetées à la tête, à lui, simple ouvrier qui n'avait rien, ni présent, ni avenir.

« Oui, continuait-il, il ne sait pas même qui je suis, et il « ne le saura pas, car, avec les opinions que je lui connais « et qu'il professe hautement, mon titre de neveu du comte « de Donnersberg me nuirait plus qu'il ne me servirait « auprès de lui. Sa fille est charmante, et, puisque ma « famille m'abandonne, pourquoi n'accepterais-je pas celle « qui, si loyalement, se présente à moi? Ce que je veux « seulement, avant de me déclarer à Fridoline et réclamer « la promesse de son père, c'est d'avoir acquis quelque chose « par moi-même et par mon travail ; car je rougirais de tout « devoir à ma femme. Or, pour gagner quelques milliers de « florins, deux ou trois années me suffiront; elle a dix-huit ans « et j'en ai dix-neuf, rien ne presse, nous pouvons attendre, « et si mon ami le notaire ne rougit pas de son ami le com- « merçant, je mènerai quelque jour ma femme à Donnersberg, « où nous passerons sans regret, près du château, pour « nous arrêter avec plaisir à l'étude.

« Ton ami,

« OSWALD, le sculpteur. »

Fidèle au plan qu'il s'était tracé et à la promesse qu'il avait faite à M. Niklaus, Oswald travaillait assidûment, et le peu de temps qu'il ne donnait pas au travail, il le donnait à la boutique, où chaque soir il venait voir Fridoline, mais sans rien lui laisser soupçonner des intentions de son père,

dont personne, du reste, ne se doutait, excepté Jérémie, qui commençait à s'alarmer.

Oswald et Fridoline ne parlaient pas d'amour, c'est vrai; mais ils parlaient politique ensemble; ils lisaient le journal ensemble; ils étaient toujours du même avis, de la même opinion; et lui, Jérémie, bon ouvrier, ami de l'ordre, ennemi des émeutes, qui nuisaient, selon lui, au travail et au commerce, Jérémie était toujours d'un avis opposé au leur; aussi les deux alliés se réunissaient souvent contre lui, qu'ils appelaient l'ennemi commun, et le pauvre garçon craignait, avec raison, que l'habitude des coalitions politiques ne les menât à d'autres alliances plus dangereuses pour lui.

Jérémie cependant n'osait se plaindre, car Fridoline était toujours bonne pour lui, et ne manquait jamais une occasion de lui adresser une parole ou un regard bienveillant. Cela le rassurait et le soutenait pendant quelque temps, puis il retombait dans ses craintes et dans sa tristesse. Il souffrait, il maigrissait... preuve d'amour la plus grande qu'il pût donner, car Jérémie avait un estomac allemand, une faim insatiable, et l'amour seul pouvait lui ôter l'appétit. Ce fut donc avec un sentiment indicible de joie qu'il vit un matin Oswald entrer dans la boutique, en habit de voyage. Jérémie était alors à déjeuner, et venait de se découper une tranche de jambon dont il avala une bouchée avec délices.

— Je viens vous faire mes adieux, mademoiselle, dit Oswald à Fridoline.

Jérémie écoutait attentivement; mais, tout en écoutant, il se versait un grand verre de bière, qu'il porta à ses lèvres.

— Vous partez, dit négligemment la jeune fille, pour la foire du village voisin?

— Non, pour Dresde, et pour longtemps, peut-être!

La jeune fille changea légèrement de couleur; Jérémie replaça sur la table le verre, sans le boire, et ne quitta plus Fridoline des yeux. Mais celle-ci se remit promptement, et il fut impossible de remarquer le moindre trouble sur sa figure.

— J'ai expliqué à votre père les raisons de mon absence, et il les approuve.

— Alors, dit Jérémie, en faisant tous ses efforts pour ne pas paraître joyeux, dès que le patron y consent, nous n'avons rien à dire.

— Vous ne nous oublierez pas, je l'espère, dit la jeune fille avec coquetterie, vous penserez à vos amis, et elle se hâta d'ajouter : à Jérémie et à moi !...

— Pouvez-vous en douter? répondit Oswald, en attachant sur elle un regard où il y avait tant de tendresse, que Fridoline en baissa les yeux.

Quant à Jérémie, il ne mangeait plus. Son déjeuner n'existait plus pour lui.

— Vous nous écrirez, continua la jeune fille ; vous nous écrirez, à Jérémie et à moi.

— Certainement, mon bon Jérémie, dit Oswald, en lui serrant la main, et j'espère qu'au moment de partir, vous ne me refuserez pas de m'embrasser.

Jérémie aurait bien refusé, s'il eût osé, car il sentait qu'un pareil adieu pouvait s'étendre plus loin et qu'Oswald prenait le plus long pour arriver à Fridoline. Ce fut donc en hésitant, et en tremblant comme une jeune fille, qu'il présenta à Oswald sa bonne grosse joue, pâle, non de pudeur, mais de crainte.

Ainsi qu'il s'en était douté, Oswald décrivit un demi-cercle, et, après avoir laissé Jérémie à sa droite, s'avança vers le comptoir où se tenait Fridoline, qui se leva vivement et lui dit :

— Et moi aussi, je veux faire comme Jérémie. Portez-vous bien, soyez heureux et revenez-nous vite. Et elle l'embrassa elle-même.

Oswald retint ses deux mains dans les siennes, et lui dit en la regardant bien en face :

— J'espère, d'ici à quelques mois, que notre sort à tous sera changé, et que les vœux que nous faisions seront enfin exaucés.

— Que voulez-vous dire ?

— Que la bonne cause triomphera.

— En vérité ! Eh bien ! embrassez-moi encore, mais cette fois, pour le triomphe de la bonne cause !

Oswald ne se le fit pas redire ; il appuya ses lèvres brûlantes sur les joues fraîches de Fridoline, et en même temps, il pressait Fridoline dans ses bras, pendant que Jérémie les contemplait furieux et murmurait en lui-même : Maudite fille !... il faut qu'elle mêle de la politique dans tout.

Quelle était donc la cause de ce départ auquel Oswald était loin de songer la veille ?

Il avait reçu une lettre dont l'écriture n'était point de Godfried, et comme il n'était en correspondance qu'avec lui, comme lui seul de ses amis connaissait le lieu de sa retraite, il se hâta de courir à la signature ; c'était celle du comte de Staremberg. La lettre contenait ces mots :

« Mon cher et ancien camarade en Université,

« Nous ne professons pas les mêmes opinions, par mal-
« heur pour moi, probablement ; mais, comme comte du
« Saint-Empire, il m'est impossible de ne pas tenir à l'aris-
« tocratie ; si c'est un tort, je m'en félicite aujourd'hui,
« puisqu'il me permet de vous rendre un service.

« Je viens d'être envoyé en mission à Prague par la chan-
« cellerie de Vienne, mission que j'avoue avoir sollicitée,
« car elle me rapprochait pour quelques jours de ma char-
« mante fiancée. Son tuteur, le sévère gouverneur, à qui je
« m'informai d'Oswald de Donnersberg, mon ancien cama-
« rade, ne m'a rien laissé ignorer de ce qui vous concer-
« nait. Il m'a raconté la colère de votre oncle, dont les
« suites seront peut-être plus graves que vous ne pensez.
« Mon amitié n'y peut rien. Mais il m'a appris, en même
« temps, votre position à Leipsick ; permettez-moi de vous
« dire qu'elle n'est pas digne de vous, et ne m'en veuillez
« pas si j'ai, sans vous consulter, cherché les moyens de
« vous en procurer une meilleure.

« J'ai à Dresde un oncle très-savant et très-riche, M. de

« Waldemar, qui n'a rien à me refuser. Il m'écrivait der-
« nièrement qu'il avait besoin d'un secrétaire, jeune et
« instruit ; mon oncle est très-tolérant : il ne s'informe
« point des opinions des gens, mais seulement de leur mé-
« rite. Je lui réponds du vôtre, ainsi que de notre mutuelle
« amitié. Il me remercie du cadeau que je lui fais et vous
« attend avec impatience. Vous logerez chez lui et n'aurez
« à vous occuper que de sa bibliothèque. Ne me remerciez
« pas, mais acceptez et partez sur-le-champ.

« Tout à vous,

« Comte de STAREMBERG.

« *P.-S.* J'oubliais de vous dire que les honoraires sont de
« six mille florins, en attendant mieux. »

Dans une amitié si vraie, unie à tant de simplicité, il y avait de quoi raccommoder Oswald avec l'aristocratie ; mais à ses yeux Staremberg n'était qu'une exception, d'autant plus précieuse qu'elle était rare.

Il se contenta de dire à M. Niklaus qu'on lui offrait à Dresde une place de six mille florins, qu'il voyait par là le moyen d'économiser promptement la somme qu'il jugeait nécessaire pour demander et obtenir Fridoline, et le beau-père futur, ne voyant, dans cette bonne nouvelle, qu'un premier indice de réconciliation entre l'oncle et le neveu, se garda bien de demander aucun détail, dont la connaissance eût gâté la sublimité de son désintéressement.

VII

LE LION DEVENU VIEUX.

Le général comte de Donnersberg continuait cependant à mener l'existence la plus brillante et la plus triste du monde. Mécontent de son neveu, mécontent de lui-même, mécontent de tout ce qui l'entourait, il s'ennuyait dans son château, il se déplaisait à Vienne, et le séjour de Prague lui était insupportable. Le souvenir de ses succès et de ses conquêtes d'autrefois lui rendait le présent plus pénible encore.

En vain, on l'avait nommé feld-maréchal, en récompense de ses derniers services en Italie, en vain on l'avait couvert de plaques, de décorations et de cordons; les rubans de tous les ordres et de toutes les couleurs qui chamarraient sa poitrine ne pouvaient lui faire oublier le ruban noir qui cachait une partie de sa figure. Si par hasard, et ne pouvant renoncer à ses anciennes habitudes, il essayait encore de plaire ; si, près de quelque jolie dame de la cour, il voulait lancer un regard amoureux, l'œil si beau et si expressif qui lui restait ne servait, hélas ! qu'à rappeler l'absence de l'autre.

Le général avait, toute sa vie, aimé les femmes, et l'amour qu'il leur avait porté semblait redoubler encore au moment où tout lui ordonnait d'y renoncer. Que faire d'une existence qu'il ne pouvait plus leur consacrer? Vivre du passé, vivre de ses anciens triomphes. On ne peut pas, toute la journée, parler de ses conquêtes ; encore faut-il quelqu'un qui en entende le récit. Le général n'avait plus personne autour de lui. Son neveu? il l'avait banni. Le docteur

Mœnch ? il s'était presque brouillé avec lui, au sujet de ce neveu. Le curé du village, M. Berthold? il se faisait vieux, et puis l'on ne pouvait guère traiter de pareils sujets avec ce digne homme.

Le général avait bien Frantz, le fidèle Frantz qu'il avait ramené d'Italie et qui ne le quittait ni jour ni nuit, car il couchait près de son appartement; Frantz, qui lui servait de valet de chambre, de confident et d'ami ; Frantz, malheureux comme lui, plus malheureux encore ! Et c'est peut-être pour cela que le comte l'aimait tant et le préférait à tout autre. Frantz n'avait pas trente ans, et l'existence était finie pour lui. Mais il y aurait eu cruauté à parler au pauvre garçon d'amour et de femmes, car, à son retour au château de Donnersberg, il lui avait fallu renoncer à Gretly, sa fiancée, à son mariage, à tous ses rêves de bonheur.

Le général se trouvait donc, avec sa fortune et sa gloire, que personne ne partageait, seul au dedans, et au dehors plus encore !... dans un isolement de cœur qui n'est pas encore la mort, mais qui n'est déjà plus la vie ; et quand il rentrait le soir chez lui, quand Frantz sortait, après avoir fermé sur lui la porte de sa chambre, il lui semblait parfois que c'était celle du tombeau.

Il lui vint alors une idée qui ne s'était jamais offerte à son esprit, ni dans sa jeunesse, ni dans son âge mûr : ce fut de se marier; idée qui commença par l'effrayer beaucoup, à laquelle il s'accoutuma peu à peu, qui plus tard lui sourit, et qui lui parut enfin le meilleur et le seul parti qui lui restât à prendre.

Par là d'abord, il se vengeait de son neveu, qui se trouvait tout naturellement déshérité ; il s'assurait ensuite une compagne, une garde-malade, il ne s'avouait pas à lui-même une esclave, mais il se flattait du moins d'une obéissance et d'un dévouement sans bornes. Enfin, l'espoir d'un héritier, d'un héritier direct de son nom et de sa fortune s'offrait à lui comme la consolation et la joie de sa vieillesse.

Sa résolution fut prise, et il ne songea plus qu'à l'exé-

cuter; il avait soixante-cinq ans, il n'y avait pas de temps à perdre.

Il regarda autour de lui, à la cour, parmi les grandes familles. Les jeunes filles qui avaient de belles dots l'auraient refusé; c'était un inconvénient. Celles qui étaient sans fortune l'auraient accepté sur-le-champ; c'était un danger; plusieurs, peut-être, n'auraient vu dans cette union que l'espérance d'un prochain veuvage; et puis, il n'aurait pas trouvé, dans une demoiselle de grande maison, toutes les vertus dociles, toute l'abnégation qu'il attendait de sa future compagne. Il voulait cependant qu'elle fût jeune, qu'elle fût belle, très-belle, c'était une condition de son amour-propre; il voulait aussi, comme condition de bonheur intérieur, qu'elle fût bien élevée, aimable et spirituelle.

Les exigences de ce programme rendaient le mariage difficile, et le général, après avoir renoncé au grand monde, était décidé à se rabattre sur la finance, le haut commerce, ou même sur la riche bourgeoisie; car, après tout, c'était lui qui anoblissait, et le sang d'une bourgeoise n'empêcherait pas l'héritier des Donnersberg d'avoir, par son père, quinze ou vingt quartiers de noblesse.

Dans son impatience, et quoiqu'il n'eût pas encore de femme, le comte s'occupait déjà de tous les autres détails du mariage. Il faisait redorer ses hôtels de Vienne et de Prague, et restaurer à neuf son château; tout cela lui coûtait beaucoup d'argent. Il lui en fallait, et il allait de temps en temps en demander à Vienne à M. Isenhoffer, son banquier; banquier très-riche, l'homme de finance qui s'entendait le mieux à faire valoir son argent et l'argent des autres; homme d'ordre, qui poussait l'ordre jusqu'à la limite où il devient plus que de l'économie.

Le général, en sortant de chez lui, aperçut, dans une des pièces qui précédaient le cabinet du banquier, un homme de quarante à cinquante ans, assis devant une table et parcourant un registre. Près de lui se tenait debout une jeune fille,

et le général, à son aspect, s'arrêta immobile de surprise et d'admiration.

Dans le cours de sa longue carrière conquérante, jamais rien d'aussi remarquable ne s'était offert à ses yeux. Malgré le chapeau qui cachait en partie ses traits, malgré le châle de cachemire français qui enveloppait ses épaules, on apercevait une figure enchanteresse, on devinait une taille divine. D'une voix douce et gracieuse, elle dit au vieux commis :

— Cinq heures ont sonné, mon père, il est temps de quitter votre bureau; venez donc!

Le commis se leva, regarda sa fille en poussant un soupir, ferma le registre d'un air sombre, chercha sa canne et son chapeau, prit le bras de sa fille, et sortit avec elle.

— Quel est cet homme? demanda le général à un autre commis.

— C'est un de nos caissiers, monsieur le comte; nous en avons plusieurs. Celui-ci est attaché plus particulièrement aux fonds espagnols. Tous les jours, à cinq heures, sa fille vient le chercher et le force, avant qu'il rentre chez lui, à faire quelques tours de promenade et à prendre ainsi un peu d'air, dont, nous autres commis, nous avons grand besoin.

Le commis allait entrer dans le détail de ses infortunes particulières, le comte le salua de la main et se retira. Le soir et le lendemain matin, il s'occupa beaucoup de la jeune fille, et il prétexta un nouveau compte à régler avec son banquier pour se rendre sur les quatre heures dans le cabinet de M. Isenhoffer. De sorte qu'en sortant un peu avant cinq heures, il traversa comme la veille la salle où travaillait le caissier.

Cette fois, comme il était encore de bonne heure, sa fille était assise près de lui et brodait. Elle était tellement occupée de son ouvrage, qu'elle ne leva pas les yeux et n'aperçut pas le général, qui passa près d'elle en la saluant respectueusement.

Deux jours après, le comte de Donnersberg retourna chez son ami le banquier, et lui demanda des renseignements sur le caissier des fonds espagnols.

— C'est un fort honnête homme, M. Labenski, un Polonais, d'une très-bonne famille de Varsovie. Il a tout perdu dans les dernières révolutions, et il n'a pour vivre et pour élever sa fille que la place qu'il occupe dans mes bureaux depuis une dizaine d'années.

— Et sa fille, qu'en pensez-vous ?

— Je l'ai aperçue quelquefois. Elle est fort jolie, elle a dix-sept ans, ma femme, madame Isenhoffer, et ma belle-fille, qui en font très-grand cas, la disent surtout fort bien élevée, car les appointements du père ont été employés à son éducation. Aussi, je doute que le pauvre homme ait pu faire aucune économie ; voici qu'il vieillit, voici le temps de songer à la dot de sa fille, et il est difficile qu'il puisse jamais lui en amasser une, ce qui l'attriste sans doute.

— Et depuis dix ans qu'il travaille chez vous, dit le général à M. Isenhoffer, vous ne lui avez pas accordé d'augmentation ?

— Il ne m'en a jamais demandé, répondit naïvement le banquier. Pour obtenir, il faut qu'un commis demande, et encore, ce n'est pas souvent une raison ; mais, si vous vous intéressez à lui, monsieur le comte, je puis vous répondre que l'augmentation ne se fera pas attendre.

— Comme vous voudrez, monsieur Isenhoffer ; je serais désolé de vous influencer.

Le comte sortit rêveur. Tout lui disait que c'était là la jeune fille qui lui convenait. On assurait qu'elle était d'une bonne famille ; elle était bien élevée, jeune, charmante, de plus sans fortune ! et, dans la position du général, c'était presque un avantage. Tenant tout de son mari, sa femme lui devrait soumission, fidélité, bonheur, toutes les vertus enfin, par reconnaissance.

Le comte était décidé ; et, sans prendre le conseil d'aucun ami, sans différer plus longtemps, il se rendit dans l'après-

midi chez le caissier, d'assez bonne heure cependant pour le trouver seul.

M. Labenski, en effet, était seul dans une très-grande pièce et non loin d'un poêle où brûlaient quelques morceaux d'un charbon de terre assez rare. Pour préserver le pauvre caissier du vent de la porte et des croisées qui étaient nombreuses, on lui avait octroyé un paravent qui s'étendait en partie autour de son bureau.

Quand le général s'approcha de M. Labenski, celui-ci avait les deux coudes appuyés sur son bureau, sa tête cachée dans ses deux mains, et il était tellement absorbé dans ses comptes ou dans ses réflexions, qu'il n'entendit point entrer le général. Celui-ci le toucha légèrement de la main, et le caissier leva brusquement la tête, comme s'il sortait d'un rêve, mais d'un rêve pénible, car il était pâle et la sueur semblait couler de son front.

— Pardon mille fois ! s'écria-t-il. C'est, je crois, à monsieur le comte de Donnersberg que j'ai l'honneur de parler ?

Le comte s'inclina et lui dit :

— J'ai des renseignements à prendre sur vous.

— Sur moi, monsieur ? dit M. Labenski troublé.

— Et j'ai cru ne pouvoir mieux m'adresser qu'à vous-même. Vous êtes depuis dix ans caissier de M. Isenhoffer ?

— Oui, monsieur le comte.

— Vous gagnez chez lui de bien modiques appointements, et, sur ces appointements cependant, vous avez trouvé moyen d'élever votre fille...

— Comme une princesse, c'est vrai ! s'écria le père avec orgueil ; il y a peu de grandes dames qui aient les talents de ma fille, qui dessinent comme elle, qui soient aussi bonnes musiciennes ; mais il n'y en a pas, j'en suis sûr, qui aient sa bonté, sa douceur ; c'est l'ange de la maison, monsieur, et quel que soit mon sort à moi, tant que le ciel me conservera ma fille, je ne me plaindrai pas.

— Vous désirez la marier ? continua le général.

Le caissier pâlit et s'écria :

— Si je désire la marier ! mais c'est le rêve de mes jours et de mes nuits ! Je ne sais pas ce que je ferais, monsieur, pour lui gagner une dot, pour lui assurer après moi, qui ne vivrai pas longtemps, un protecteur et un soutien... Mais, dit-il, en laissant tomber sa tête sur sa poitrine, c'est impossible !

— Peut-être ! Si je venais vous proposer un gendre ?...

— Vous, monsieur le comte, vous daigneriez vous intéresser à moi et à elle ?

— Beaucoup, répondit le général.

— Vous connaissez un honnête jeune homme, qui épouserait mon enfant sans dot !...

— Oui, dit le général avec embarras, il est même riche, très-riche.

— Cela ne se peut, reprit le caissier dont les lèvres pâlissaient et dont les mains semblaient se crisper, cela ne se peut !

— Il a même une fortune immense.

— Vous vous raillez de moi, dit le pauvre homme avec découragement.

— J'ai dit vrai, monsieur ; mais il n'est pas jeune.

— Qu'importe ! ma fille n'est ni futile, ni légère ; elle a du jugement, du cœur, de la raison, et il est, à ses yeux, des qualités bien préférables à la jeunesse.

— Dites-vous vrai ? s'écria le général avec un transport de joie. Eh bien ! monsieur Labenski, le gendre que je vous propose est un feld-maréchal, un millionnaire, un comte du Saint-Empire... c'est moi !

— Vous, monsieur le comte ! dit le caissier la tête en feu, les yeux égarés et semblable à un insensé.

Puis il retomba tout à coup, pâle et livide, comme renversé par un coup et un contre-coup subits qu'il n'avait pas eu la force de supporter.

Cet excès de joie, cette espèce de délire ravit le comte, qui contempla un instant avec satisfaction l'anéantissement où venait de tomber son futur beau-père.

— Écoutez-moi, lui dit-il lentement et comme un homme qui se complaît dans ses paroles; ce que je veux, c'est que vous annonciez aujourd'hui même cette proposition à votre fille, sans la préparer à cette nouvelle, sans la pressentir sur ce sujet.

— Y pensez-vous, monsieur le comte?...

— Je l'entends ainsi. Je ne veux devoir ni à vos ordres, ni à vos prières, ni à sa soumission, un aveu que j'attends d'elle-même. Il se peut que je ne lui convienne pas, continua-t-il, avec un doute rempli de fatuité.

— Ce n'est pas possible, monsieur le comte.

— Eh! mon Dieu! qui sait?... Les jeunes filles ont leurs idées, leurs rêves, leurs châteaux en Espagne qu'elles se sont créés d'avance. Si je ne plais pas à votre enfant, mon cher ami, je trouverai cela tout naturel, je ne lui en voudrai pas, mais je veux savoir, par moi-même, ce qu'elle pense; je veux être témoin de la première impression : il n'y a que celle-là de bonne, c'est la seule véritable.

— Mais cependant, monsieur le comte, permettez-moi de vous faire observer...

— Je n'écoute rien! je veux que ce soit ainsi. C'est elle que j'entends; parlez-lui à l'instant, et apprenez-lui tout ce que je viens de vous dire.

Le comte s'assit vivement dans un fauteuil, de l'autre côté du paravent, de sorte que la jeune fille entra sans le voir et courut vivement près de son père.

— Et vite, et vite! mon père; il fait un soleil couchant magnifique; nous allons faire une promenade charmante, venez, dépêchez-vous.

— Non pas, mon enfant, répondit le père avec émotion. j'ai à te parler, avant tout, d'une importante affaire.

— Nous en causerons en marchant, venez!

— Tu resteras ici, dit le caissier en la retenant par la main; tu ne sais pas qu'aujourd'hui j'ai reçu pour toi une demande en mariage.

— Eh bien! répondit la jeune fille en souriant, d'où vient,

mon père, cet air sombre et presque effrayé ? Je dois de la reconnaissance à la personne, quelle qu'elle soit, qui m'a jugée digne d'unir mon sort au sien. Quant à l'accepter, nous verrons, nous en parlerons ; vous me donnerez vos conseils et je me guiderai d'après eux.

— C'est un homme de haute naissance, une des gloires militaires de notre pays... un homme qui a tout pour lui, noblesse, valeur, fortune, mais qui veut, à l'instant même, connaître ta décision.

— Eh mon Dieu ! dit la jeune fille avec émotion, qui est-ce donc?... et où est-il?...

— Le voici, dit M. Labenski en montrant le comte de Donnersberg, qui sortait de derrière le paravent et qui s'avançait d'un air gracieux et galant vers sa prétendue.

Celle-ci l'aperçut, le regarda, poussa un cri et tomba sans connaissance.

VIII

LE MARIAGE.

Un mois après cette aventure, Godfried, qui écrivait souvent à Dresde à son ami Oswald, secrétaire de M. le comte de Waldemar, lui adressait l'épître suivante, qui rappelait, par la forme, sinon par l'esprit, la fameuse lettre de madame de Sévigné :

« Voici, mon cher ami, la nouvelle la plus incroyable, la « plus absurde, la plus imprévue, la plus accablante que « l'on puisse imaginer.

« On disait partout, depuis quelque temps, que ton oncle « allait se marier, qu'il se mariait ! Les uns prétendaient que « c'était par amour ; d'autres que c'était par vengeance ; « que, voulant te priver de sa fortune, il épousait, à soixante-« cinq ans, une jeune fille de dix-sept, pour en avoir un « héritier ; tu vois à quel point tout cela était invraisembla-« ble ; et mon père, indigné de toutes ces rumeurs, s'est « rendu ce matin chez le général, pour l'engager à les dé-« mentir.

« Ton oncle, prenant son air le plus grave, son air de « grand uniforme, lui a déclaré que rien n'était plus vrai et « qu'il était depuis longtemps irrévocablement décidé. Le « docteur Mœnch, mon père, qui est, comme tu le sais, l'ami « le plus dévoué, lui a dit alors, dans son intérêt autant que « dans le tien, tout ce qu'un homme sensé pouvait dire. Le « comte a été sourd à tous les conseils de la raison. Mon « père a eu recours alors à ceux de la médecine, qui ont

« toujours eu, jusqu'à présent, une grande influence sur le « général.

« Il lui a déclaré qu'un homme de soixante-cinq ans qui « épousait une jeune fille de dix-sept ans s'exposait de lui-« même et volontairement au plus grand danger. Ton oncle « a pâli, mais il a persisté dans son opinion. Le docteur a « été plus loin : il lui a démontré qu'avec son tempérament, « le moindre chagrin un peu vif, et tout est possible en mé-« nage, pouvait lui faire remonter la goutte dans l'estomac « et l'emporter en quelques minutes.

« Le général a tressailli; mais, après un instant de silence, « il a répondu qu'avec une femme telle que celle qu'il épou-« sait, aucun chagrin pour lui n'était à craindre, et que, s'il « se mariait, c'était au contraire, pour vivre heureux et pour « vivre centenaire. Mon père a compris alors que, si le gé-« néral avait cette conviction (et elle seule avait pu le dé-« cider à un acte aussi téméraire), tous ses conseils seraient « inutiles, et il s'est retiré.

« Voici, du reste, mon cher ami, comment on raconte « l'anecdote. La fiancée est, dit-on, la fille d'un noble Polo-« nais, d'un palatin, qui, banni de Varsovie par les ukases « de l'empereur Nicolas, était devenu caissier dans une « maison de banque de Vienne. Le général lui avait de-« mandé, en mariage, sa fille, qui est belle comme les anges; « mais celle-ci, fière et dédaigneuse comme la belle Arsène, « avait d'abord nettement refusé, soit que les soixante-cinq « ans et le bandeau noir du général l'eussent épouvantée, « soit, comme on le prétend, et comme c'est probable, qu'un « autre plus jeune, plus beau et plus complet, eût d'avance « fait tort au vieux et noble soupirant.

« Mais, plus tard, mieux éclairée sur ses véritables inté-« rêts, elle a pensé que cinq ou six millions de fortune et « une couronne de comtesse devaient faire passer par-dessus « bien des répugnances, et, se rappelant alors que l'Amour « portait un bandeau, elle avait fini par oublier celui du « général. Elle était revenue elle-même sur sa première dé-

« cision, et, à force d'adresse et de coquetterie, car on la « dit aussi fine, aussi rusée que charmante, elle avait fini « par ramener à ses pieds le comte de Donnersberg qui est « maintenant enchaîné à jamais.

« Voilà ce que l'on dit, mon cher ami, et j'ai dû t'en « instruire ; mais je t'avouerai que j'espère encore, et tant « que ce mariage ne sera pas accompli, je croirai toujours « que le général ouvrira les yeux, ou du moins le seul œil « qui lui reste, sur la folie qu'on veut lui faire faire. »

Cette lettre fut promptement suivie d'une autre :

« Donnersberg, 15 janvier 1847.

« Je m'abusais, cher ami, ton oncle est plus amoureux et « plus aveugle que jamais. Il est toujours en froid avec mon « père, qui ne va plus au château. Soit que le général en « ait des regrets, soit qu'il ne veuille pas rompre entière- « ment avec un ancien ami, ou plutôt avec un médecin de « talent, dont les conseils peuvent encore lui être utiles, il « a reporté sur moi une partie de l'affection qu'il portait à « mon père.

« Il m'a prié de passer au château, et m'a déclaré qu'il « me donnait sa clientèle et l'administration de tous ses « biens, ce qui, par parenthèse, est une affaire magnifique « pour mon étude. Il m'a prié alors de m'occuper avec lui, « et sur-le-champ, de son contrat de mariage. Tu sens quel « coup cela m'a porté pour toi, mon pauvre ami; mais, « après ce qu'il venait de me dire, je ne pouvais, moi, nou- « veau notaire, hasarder mes observations et oser faire des « remontrances à mon récent et terrible client. Je baissai la « tête, je pris la plume, et j'écrivis sous sa dictée, sauf ré- « daction, seule chose qui me regardât.

« Le général reconnaît à sa femme, ta tante future, six « cent mille florins de dot. En entendant ce chiffre énorme, « je fis, malgré moi, un mouvement de surprise, et lui, en « amoureux qu'il était, crut que je m'étonnais de la modi- « cité de la somme. Aussi, loin de m'en vouloir :

« — Rassurez-vous, me dit-il, un homme sage ne peut se « dépouiller entièrement de son vivant; mais, par mon tes- « tament, que vous ferez, et qui restera entre vos mains, « je lui assurerai le reste de ma fortune.

« Il donne ensuite douze mille florins de rente viagère à « son beau-père, M. Labenski, demeurant à Vienne, à la « condition qu'il quittera immédiatement la place de caissier « qu'il occupe chez M. Isenhoffer, banquier... ladite rente « reversible après lui, en toute propriété, sur la tête de sa « fille, Thécla Labenska, comtesse de Donnersberg.

« Voilà, mon cher ami, où en sont les choses notariées; « et lorsque le projet de contrat eut été ainsi arrêté entre « nous, je crus convenable de lui adresser quelques mots « sur sa future épouse, imprudence dont je me repentis, « car, depuis ce moment, il ne cessa de me parler d'elle, « de sa beauté, de sa grâce, de ses talents, de son caractère « et de la solidité de son jugement dans un âge aussi tendre; « enfin, mon ami, c'est, selon lui, un résumé de toutes « les perfections, c'est l'ange qui va lui ouvrir le paradis « sur terre! En le voyant si persuadé, si enivré de son « bonheur, j'ai pensé que pour les cœurs heureux, la clé- « mence était facile, et, prenant mon courage à deux mains, « je lui ai bravement parlé de toi.

« — Monsieur le comte, lui ai-je dit, me permettrez-vous « de vous demander quelles sont vos intentions à l'égard « de mon ami, Oswald, votre neveu?

« Toute cette joyeuse causerie a fait place, sur-le-champ, « à un silence sombre. Son front si riant s'est plissé, sa « figure s'est contractée, et, me regardant d'un air sévère « qui m'a fait baisser les yeux, quelques efforts que je fisse « pour affronter les siens :

« — Mes intentions, me dit-il, c'est qu'on ne me parle ja- « mais de lui. Vous êtes venu ici, monsieur Godfried, comme « notaire de l'oncle, et non comme avocat du neveu. Ne l'ou- « bliez pas.

« Je t'avoue que je fus si troublé, si déconcerté de ces

« mots, et surtout de l'air dur et sec dont ils avaient été « prononcés, que je me retirai à reculons, et sans trop savoir « ce que je faisais, oubliant tout, jusqu'à mes papiers. C'est « quand je fus près de la porte que j'entendis la voix de « stentor de ton oncle qui me criait :

« — Eh bien ! et ce projet de contrat que vous laissez là « sur cette table.

« *P.-S.* J'oubliais de te dire que le mariage doit se célé- « brer à Vienne le 21 de ce mois. Mon père a été invité, il a « refusé net. Moi, c'est différent ; je ne peux me dispenser « d'y assister, mais comme notaire, comme notaire seule- « ment, je te le jure.

« Ton ami,

« GODFRIED,

« Notaire impérial. »

Quelques jours après, Oswald recevait la lettre qui suit :

« Vienne, 22 janvier 1847.

« Mon cher ami,

« Je ne pouvais me décider à t'écrire ; mais j'ai pensé « que tous les journaux de Vienne doivent imprimer la nou- « velle ; autant alors que tu l'apprennes par moi, et que ce « soit un ami qui t'en donne tous les détails.

« Je ne suis arrivé à Vienne que le 20 de ce mois dans la « soirée, les affaires de l'étude m'ayant retenu jusque-là à « Donnersberg et ne me permettant de m'absenter qu'à la « dernière extrémité. Je suis descendu à l'hôtel de ton oncle, « situé non loin du palais impérial. Il vient de le faire déco- « rer à neuf. C'est magnifique, et l'appartement qui m'était « destiné n'est que dorure du haut en bas.

« Il y avait grand dîner et grande réception le soir. De « nombreux équipages encombraient la rue ; le vestibule et « les escaliers de l'hôtel étaient comme couverts et émaillés « de livrées de toutes les couleurs. Prétextant la fatigue du « voyage, je ne descendis pas dans les salons et restai dans « mon appartement, où je me couchai de bonne heure.

« C'était le lendemain, 21, le jour même du mariage, et « une heure avant sa célébration, que l'on devait signer le « contrat. Onze heures sonnèrent, et le notaire, tenant son « portefeuille noir sous le bras, fit son apparition dans le « salon, où étaient déjà arrivés plusieurs hauts et puissants « personnages, invités comme témoins.

« Le comte de Donnersberg entra le premier, vêtu de son « plus bel uniforme, couvert de tous ses ordres, brillant et « radieux, saluant à droite et à gauche et portant la tête « haute comme un marié de vingt ans. Un murmure de cu- « riosité, qui tout à coup circula dans l'assemblée, m'annonça « l'arrivée de la mariée. Elle parut, conduite par son père « qui lui donnait la main.

« Il y eut comme un cri d'admiration, et moi-même, je te « l'avoue, qui étais déjà assis devant la table, je restai comme « immobile de surprise, tenant ma plume et ma main en « l'air. La mariée était habillée en blanc, parée des plus « riches étoffes et couverte de diamants. Je ne vis rien de « tout cela... Je ne vis qu'elle... elle était pâle, mais belle, « à un point que je ne puis t'exprimer... une de ces figures « idéales qui n'existent pas, que l'on voit dans des tableaux, « ou qu'on lit dans les romans, mais qu'on ne rencontre ja- « mais dans la vie ordinaire. Et elle était là... assise en face « de moi, toujours pâle, toujours belle, immobile et les yeux « baissés.

« Au milieu du silence qui se fit tout à coup, je commençai « la lecture du contrat d'une voix nette et sonore, empreinte « d'une certaine solennité qui n'avait rien de trop grave. « Alors seulement elle leva les yeux vers moi... et, comme « ébloui, je m'arrêtai tout à coup.

« Mon ami, il n'y a rien de pareil aux yeux de ta tante et « je conçois la fascination du général, je conçois qu'il en ait « perdu la tête, puisque moi-même... moi notaire!... j'en ai « un instant perdu la parole. Ce sont des yeux si purs, si « limpides, à la fois si brillants et si doux, des yeux d'ange « et d'enfant. Et le général, enchanté de mon trouble, me

« dit d'un air de reproche, où brillait la plus orgueilleuse sa-
« tisfaction :

« — Eh bien ! monsieur le notaire, qu'est-ce donc ? qu'a-
« vez-vous ? remettez-vous et continuez.

« Je continuai ; mais c'est moi qui ne levai plus les yeux,
« je les tins constamment attachés sur mon parchemin, et
« j'arrivai ainsi, tout d'une haleine et sans interruption, à la
« fin de mon acte ; alors seulement et ne craignant plus rien,
« je regardai. M. Labenski le père avait les yeux pleins de
« larmes, et, d'un air reconnaissant, pressait les mains du
« général. C'était l'effet sans doute des douze mille florins
« de rente viagère que je venais de réciter. Quant à sa fille,
« les six cent mille florins de dot l'avaient laissée aussi pâle
« et aussi calme, qu'avant le commencement de la lecture.

« Je présentai la plume au général d'abord, qui signa avec
« impétuosité et fit un paraphe triomphal, puis au père de la
« fiancée, dont, à mon grand étonnement, la main tremblait
« si fort, que je fus presque obligé de la lui conduire en lui
« indiquant les endroits où il fallait approuver et parapher.
« La fiancée ôta son gant blanc et me montra une main ad-
« mirable d'élégance, de distinction et de finesse, une de ces
« mains que la Germanie ne produit pas et que nous sommes
« obligés, quand nous y tenons, d'aller chercher en pays
« étranger. Puis, sans trouble, sans émotion, sans trembler
« le moins du monde, elle signa d'une main impassible et
« d'une petite écriture nette, fine et ferme. C'est ainsi que
« devait signer madame de Maintenon.

« Mon ami, si cette femme-là est, comme on le dit, fausse,
« avide et dissimulée ; si elle aspire au pouvoir, il ne doit
« pas y avoir moyen de lutter contre elle, et ton oncle lui-
« même, malgré son caractère égoïste et dominateur, ne
« sera plus chez lui que le premier esclave du maître char-
« mant et terrible qu'il s'est donné.

« Après la signature du contrat, on est passé dans la cha-
« pelle, car l'hôtel de ton oncle renferme, entre autres ri-
« chesses, une chapelle ornée des tableaux des meilleurs

« maîtres. La bénédiction nuptiale a été donnée aux deux « époux, et ta tante, car, par malheur, il n'y a plus à s'en « dédire, et elle l'est bien en ce moment, ta tante a reçu les « félicitations et les hommages de tout ce qu'il y a de plus « distingué à la ville et à la cour, avec un calme et une « grâce imperturbables. On dirait que la fille du caissier a « été princesse toute sa vie, etc, etc.

« Ton ami,

« GODFRIED,

« Notaire impérial. »

IX

LE BEAU-PÈRE DANS L'EMBARRAS.

Oswald avait reçu la lettre qui précède avec le plus grand sang-froid ; on eût dit que ce mariage ne l'intéressait en aucune façon. En effet, depuis longtemps, il n'attendait plus rien de son oncle et ne se regardait plus comme de la famille. Il s'était fait un autre avenir ; le comte de Waldemar, près de qui il était placé, et qui avait promptement apprécié son mérite, l'avait initié à ses travaux. Oswald, en ce moment, n'écrivait plus de pamphlets, il faisait de la littérature, il faisait de la science. La science rapporte ; et un premier ouvrage, écrit par lui, avait obtenu du succès. Un second s'était bien vendu. Il y avait pris goût. Son emploi de secrétaire et de bibliothécaire du comte ne l'empêchait pas de se livrer à ses travaux particuliers.

Passant ainsi sa vie au milieu des livres, des arts et de l'étude, jamais il n'avait été si riche, jamais jusqu'alors il n'avait mené d'existence aussi indépendante et aussi douce.

Le pauvre Jérémie était loin d'être aussi heureux. Il lui semblait, depuis quelques mois, que M. Niklaus, qui, autrefois lui confiait toutes ses affaires, avait en ce moment un secret dont il ne lui parlait pas. Une autre crainte bien plus vive s'était emparée de lui. Fridoline ne pensait-elle pas à Oswald, n'avait-elle pas conservé de lui un souvenir trop tendre ? Il est de fait que la jeune fille trouvait le jeune sculpteur plus aimable, et surtout plus distingué que son rival, et il est à croire que, s'il fût resté, il eût fini par l'em-

porter peut-être sur Jérémie. Mais il était parti! Dieu sait s'il reviendrait! Fridoline était exaltée, mais n'était pas romanesque.

Les femmes politiques ou socialistes ne se perdent point dans les nuages, le positif les retient sur terre, et puis Fridoline était une honnête fille, elle avait promis à Jérémie, et les opinions qu'elle professait, les libéraux qu'elle prenait pour modèles ne lui avaient pas encore appris que les serments ne nous engagent qu'autant qu'ils nous sont profitables!

Un jour donc, en entrant dans l'arrière-boutique, elle aperçut Jérémie assis dans un coin et rêvant. C'était déjà une chose assez rare pour être remarquée, que de voir le laborieux commis un seul instant oisif. Elle s'approcha de lui et vit, à son grand étonnement, que des larmes coulaient sur ses grosses joues.

— Jérémie, dit-elle, qu'as-tu donc?

Honteux d'être surpris, le pauvre Jérémie essuya vivement ses yeux, et s'efforça de rire.

— Rien... rien... dit-il gauchement.

— Tu mens!... A quoi pensais-tu? qu'est-ce qui te préoccupait?

— Vous me le demandez, mademoiselle? Vous! toujours vous!

— Et cela te rend triste?

— Oui; car chaque jour j'aime davantage, et chez vous, je crains que ce ne soit tout le contraire.

— Qu'est-ce qui te le fait supposer?

— La peur que j'ai que vous n'en trouviez un autre qui soit plus aimable que moi, et c'est si facile!...

— Qui t'a donné le droit de douter de moi?

— J'ai donc eu tort...

— Ne t'ai-je pas donné ma parole?

— C'est vrai.

— Y ai-je jamais manqué?

— Jamais! c'est vrai! Vous êtes une brave fille, aussi

brave que vous êtes belle. C'est pour ça que je meurs d'envie de vous avoir pour femme... Si ça n'arrive pas! je finirai, à force d'attendre, par devenir fou ou imbécile... c'est déjà bien avancé... et vous me direz : Je ne peux pas épouser un fou ou un imbécile... vous aurez raison, et alors qu'est-ce que je deviendrai? qu'est-ce que je pourrai faire? Me tuer? je le veux bien, ça ne me serait pas désagréable; mais je ne vous verrais plus, et ça me serait trop pénible.

Fridoline se sentit le cœur touché. Elle lui tendit la main en lui disant :

— Tu as raison, il faut que cela finisse. Va trouver mon père, demande-lui à m'épouser, et s'il le veut bien... je le veux bien aussi.

Jérémie poussa un cri de joie, serra la main de Fridoline à la faire crier, la pressa même contre son cœur, mais il n'osa jamais l'embrasser. Il s'élança dans la chambre de M. Niklaus. Il était sorti. Il courut au club, il venait d'en partir. A la taverne, il le trouva devant un pot de bière, demandant avec impatience un journal que le garçon ne lui apportait pas.

— Ah! c'est toi, Jérémie! comme tu es rouge, comme tu es essoufflé!... qu'est-ce qui t'amène? que veux-tu?

— Vous parler.

— Je suis à boire.

— Buvez.

— Ce n'est donc pas pressé?

— Si, beaucoup! Mais j'attends depuis si longtemps que je peux bien attendre que vous ayez bu. Avez-vous bu?

— Que diable! tu me laisseras bien boire un second verre?

— Buvez-en un second, buvez-en même un troisième; je n'ai rien à vous refuser, mon bourgeois; à charge de revanche quand je vous parlerai.

— Eh bien! parle donc; je t'écoute. Il s'agit de notre procès à Nuremberg, n'est-ce pas? Nous sommes heureux de l'avoir; car, si tu n'étais pas là, je ne sais pas, mon pauvre Jérémie, comment nous sortirions de cette affaire-là, qui peut nous ruiner.

— Vous ne serez pas ruiné, et nous sortirons de cette affaire-là avec honneur, je vous en réponds. Je voudrais en dire autant de celle que je viens vous proposer.

— Propose-la donc tout de suite... avant que je commence mon journal, que ce maudit garçon ne m'apporte pas.

Alors, avec de grandes hésitations et de grands tremblements, le pauvre Jérémie aborda enfin la question et demanda au marchand la main de sa fille.

— Je le voudrais, répondit gravement celui-ci, car tu es un bon et honnête garçon que j'aime... mais c'est impossible.

— Et pourquoi ? dit Jérémie en pâlissant et en tremblant à faire claquer ses dents les unes contre les autres.

— Pourquoi ?... parce que j'ai promis ma fille à un autre.

— A un autre ! dit Jérémie en se sentant défaillir.

— Et tu me connais ! je n'ai jamais manqué à ma promesse. Que n'as-tu parlé le premier ?

— Ce n'est pas faute d'envie... Je n'osais pas.

— Il fallait oser !

— Et celui-là... qui est-il ?

— Je ne puis le dire encore. Nous nous sommes juré le silence jusqu'au moment... mais alors tu verras bien.

— Et vous croyez que je le verrai, s'écria Jérémie avec désespoir... plutôt mourir ! Non ! je m'en irai dès demain, dès ce soir.

— Tu t'en vas ?

— Parbleu ! est-ce que je pourrais rester à la boutique avec l'idée que, d'un jour à l'autre, quelqu'un doit y venir pour épouser mademoiselle Fridoline ? Non, cherchez un autre commis que moi, je vous donne ma démission. Je vais de ce pas retenir ma place à la diligence, et je ne reviendrai plus jamais ni chez vous, ni à Leipsick.

Il s'élança hors de la taverne et disparut malgré les efforts de M. Niklaus pour le retenir.

— Écoute-moi donc ! ne pars pas encore.

En ce moment entra le garçon apportant le journal de-

puis si longtemps demandé : c'était la *Gazette autrichienne*.

— Excusez-moi, monsieur Niklaus, trois ou quatre habitués l'avaient retenue, je n'ai pas pu vous la donner plus tôt.

— C'est bien, mon garçon! Et à la vue du journal, M. Niklaus oublia Jérémie, tira ses lunettes et alla s'établir devant une petite table, et dans un coin écarté où rien ne pouvait le distraire de son plaisir favori.

Après les nouvelles de France et des pays étrangers, il arriva à celles de l'intérieur : Vienne, 21 janvier 1847, et quelle fut sa surprise en lisant, dans la première colonne, le récit détaillé du mariage du général comte de Donnersberg avec mademoiselle Thécla Labenska. Il n'y avait pas à s'y méprendre. C'était bien lui, l'oncle d'Oswald ! Le marchand resta immobile et anéanti... Malgré le pot de bière qu'il venait d'absorber, il ne lui restait pas une goutte de salive dans la bouche, et son palais était desséché.

Et l'héritage qu'il s'était promis ! et les millions qu'il attendait ! Furieux, hors de lui, il allait crier à la trahison. Il demandait au garçon du papier et une plume pour écrire à l'instant même à Oswald, pour se plaindre d'avoir été indignement joué et trompé ; mais il s'arrêta ; il se rappela qu'il n'avait pas le droit de se plaindre ; qu'il s'était lui-même abusé de son plein gré ; que c'était lui qui, dédaignant la naissance, les titres, la noblesse et surtout la fortune, avait offert sa fille au jeune artiste ; c'était lui qui s'était engagé à prendre pour gendre un jeune homme sans fortune, sans avenir, et de plus un jeune homme de naissance, ce qui le faisait, aux yeux des siens, manquer à tous ses principes et sans aucun profit !... Trahir ses opinions, gratis !... Apostat, renégat sans bénéfice ! C'était la plus détestable des combinaisons.

Une autre terreur vint encore l'assaillir. Jérémie, dont il venait d'accepter le congé ; Jérémie, dont il ne pouvait se passer, qui, seul, dirigeait sa maison de commerce et toutes ses affaires !... Et son procès avec son confrère de Nurem-

berg ! ce procès qui pouvait le ruiner, auquel il ne comprenait rien et dont Jérémie avait seul la clef !

Toutes ces considérations ne s'étaient pas d'abord présentées à son esprit ; croyant pouvoir se passer de son commis, il avait oublié son mérite et l'avait laissé partir ; mais maintenant qu'il avait besoin de lui, toutes ses bonnes qualités lui revenaient à l'esprit, en masse, et s'opposaient à son départ.

— Pauvre Jérémie ! s'écria-t-il avec désespoir et les larmes aux yeux... Non ! il ne partira pas !

Et, jetant son journal sur la table, il s'élança vers sa boutique.

X

LA JEUNE TANTE.

Quelque temps après ces événements, Oswald envoyait à son ami le notaire les économies qu'il avait faites depuis six mois.

« Place-les bien, lui disait-il, je comprends maintenant, « plus que jamais, le bonheur de ne dépendre de personne, « et l'orgueil de devoir tout à soi-même et à son travail. « Encore deux ou trois ans, et je me serai amassé, je l'es- « père, un petit capital qui me permettra de réaliser le bon- « heur obscur et paisible que j'ai rêvé.

« Une existence de bourgeois près de Fridoline, dans la « boutique du marchand. Et puis, qui sait? peut-être mes « anciennes idées finiront-elles par triompher; peut-être « viendra-t-il un moment où les titres et la noblesse seront « comptés pour rien, et alors qu'aurai-je perdu? Peut- « être verrons-nous un jour où le travail et le mérite seront « seuls estimés, et alors, toi et moi, nous aurons pris le bon « chemin. Courage donc et aimons-nous toujours! »

Godfried lui répondit quelques jours après :

« J'ai reçu tes capitaux, sois tranquille! je les ai sûrement « et solidement placés, sur une bonne propriété qui nous « servira de gage. Mais comme un bonheur n'arrive jamais « seul, j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre; je t'en ai an- « noncé de si mauvaises, que le sort et moi te devions quel- « que indemnité. Il s'agit de ta famille. Ton oncle avait « passé les deux premiers mois de son mariage, sa lune de

« miel, à Vienne, au milieu des bals et des fêtes. Il a enfin « quitté cette ville, emmenant sa femme dans ses terres et « laissant dans la capitale M. Labenski, son beau-père. Il pa- « raît que c'est une des conditions du mariage ; ton oncle « tient tellement à aimer sa femme *seul* et sans partage, que « l'affection même d'un père le rend inquiet et malheureux.

« Premier danger d'épouser, à soixante-cinq ans, une « femme de dix-sept. On est jaloux, et l'on prétend que ton « oncle l'est à la rage... Il a eu tant de succès quand il « était jeune, qu'il craint aujourd'hui la jeunesse. Il a trompé « tant de vieux maris, qu'il tremble aujourd'hui pour ses « foyers! C'est pour cela, sans doute, qu'il s'est hâté de « quitter la cour et la brillante société de Vienne.

« Mais les bals qu'il a voulu fuir le poursuivent jusqu'ici. « On a donné à Prague, pour lui et sa femme, de grandes « soirées, auxquelles il n'a pu se soustraire. Hier encore, il « était invité par le gouverneur à une fête magnifique, et il « a bien fallu, pour s'y rendre, quitter son château de Don- « nersberg. J'étais aussi invité, ainsi que quelques amis à « nous, d'anciens camarades de l'Université.

« Ta tante a produit, à son entrée, son effet ordinaire : « un murmure d'admiration, qui commence toujours par « charmer ton oncle et qui finit par l'inquiéter. Tous les « jeunes seigneurs, et il y en avait beaucoup, s'empres- « saient autour d'elle. Elle était le but de tous les regards, « l'objet de tous les hommages, et malgré mon antipathie « pour elle, je dois convenir que c'est la plus ravissante, « comme la plus dangereuse créature qu'on puisse voir.

« Je me suis surpris regardant avec admiration, mais « comme objet d'art seulement, ses beaux bras et ses belles « épaules, qu'on adorerait dans un musée; juge quand le « marbre est animé, quand il est blanc et couleur de rose! « Le charme surtout auquel on se laisse prendre, c'est « son humilité hypocrite.

« Imagine-toi une femme qui paraît simple sous les plus « brillantes parures, comme qui dirait la modestie en dia-

« mants : elle a l'air de tenir si peu à son bonheur qu'on « ne le lui envie pas ; elle semble si indifférente sur ses ri- « chesses, ses perles et ses pierreries, que j'ai vu des « hommes la regarder avec compassion et dire en la voyant « passer : Pauvre femme !

« C'est inimaginable. Adroite et ambitieuse, elle a con- « quis les honneurs et les richesses qu'elle convoitait, et « elle est parvenue, c'est là le sublime de l'art, à se faire « plaindre, quand elle les possède.

« Le prince de Sapieha l'a invitée le premier à valser ; le « général a froncé le sourcil... mais on a fait cercle autour « d'elle, on a admiré ! le front du général s'est éclairci. Un « beau seigneur russe a obtenu la seconde valse ; ton oncle « est devenu sombre et inquiet ; mais, à la troisième, qu'un « jeune officier français avait sollicitée, au moment où le « bras du valseur entourait la taille de la jolie comtesse, « j'ai cru que le général allait faire un éclat ; ses traits se « sont contractés, ses doigts se sont crispés, il a fait un pas « en avant au milieu du cercle, mais il s'est tout à coup ar- « rêté en rencontrant un regard de sa femme, et s'est retiré « peu à peu, repoussé par les robes des valseuses et par les « flots de gaze qui, en même temps, couvraient sa retraite.

« Dès ce moment, la comtesse a déclaré qu'elle était fa- « tiguée et qu'elle ne valserait plus. Mais la satisfaction dont « rayonnait le front de ton oncle n'a pas été de longue « durée ; à peine sa femme était-elle assise que les hommes « les plus distingués par leur rang, par leur mérite, par leur « esprit, se sont disputé, tour à tour, l'honneur de causer « avec elle. Pour comble de tourments, la maîtresse de la « maison est venue proposer au général une carte de whist, « qu'il n'a pu refuser ; et déjà, deux ou trois fois, on était « venu le prévenir que ses partenaires l'attendaient, il ne « pouvait se décider à s'éloigner et à quitter la place, lors- « qu'un hasard, qu'il a regardé sans doute comme un gage « de sécurité, lui a enfin permis de s'éloigner sans crainte ; « ce hasard, c'était moi !

« Je me tenais depuis longtemps à quelque distance de ta « tante, dont mes yeux ne pouvaient se détacher et dont « j'observais avec attention tout le manége adroit, modeste, « coquet et fascinateur. Elle m'aperçut, elle ne m'avait pas « vu depuis le jour de son contrat de mariage, et elle me « reconnut sans doute, car, au milieu de la foule de grands « seigneurs, princes et adorateurs qui l'entouraient, son œil « alla chercher l'humble notaire.

« Je t'ai déjà, je crois, parlé des yeux de ta tante et de « l'effet produit par eux quand ils regardent tout le monde, « c'est-à-dire personne ; mais quand ils s'arrêtent sur quel- « qu'un ! ce quelqu'un-là, vois-tu bien ? est ébloui et ne « voit plus rien. Je voudrais, pour te rendre mon idée, te « chercher une comparaison poétique, et je ne trouve rien « que le gaz électrique, dont la lumière vous aveugle et « équivaut, comme disait notre maître Hégel, à l'obscurité. « C'est bête, mais c'est cela; sans compter que ce regard si « brillant, qui vous éblouit d'abord, possède à la fois tant de « douceur et d'expression, qu'on le comprend tout de suite.

« Ainsi, sans qu'elle eût besoin d'aucune parole, il me « sembla qu'elle me disait par ce regard :

« — Venez !

« Et je m'avançai ; et, sans savoir comment, je me trou- « vai près d'elle. Le prince de Sapieha, assis à ses côtés, se « levait en ce moment, pour aller danser. Un second coup « d'œil me dit :

« — Mettez-vous là !

« Un instant après, et sans presque le vouloir, j'étais as- « sis, et un troisième regard plus gracieux encore me disait :

« — Merci !

« Mais tout cela d'une manière si simple, si naturelle et « en même temps si gracieuse, qu'il faut la connaître comme « moi, pour comprendre que ce naturel était le chef-d'œuvre « de l'art.

« J'étais troublé, je l'avoue, surtout en voyant combien « elle l'était peu. Je sentais que je devais parler, et je gar-

« dais le silence. Je voulais balbutier quelques compliments « sur sa beauté ; son regard m'arrêta en me disant :

« — Ce n'est pas pour cela que je vous ai fait venir.

« Alors, avec une voix d'une douceur extrême :

« — J'ai à me plaindre de vous, monsieur Godfried, me « dit-elle.

« — De moi? madame, fis-je tout déconcerté, et pourquoi?

« — Depuis mon mariage, je ne vous ai encore vu que « ce soir, au bal. Croyez cependant qu'un grand bonheur « pour moi serait de m'entourer des amis de mon mari. « Veuillez le dire à M. Mœnch, votre père.

« Elle s'arrêta un peu émue, et continua :

« — Il ne vient plus au château depuis que j'y suis. Cela « m'a affligée ; il est environné de tant de considération, de « tant d'amitiés surtout, qu'il tient peu à la mienne ; « mais, moi, je tiendrais à la lui offrir! il en ferait ce qu'il « voudrait.

« Te le dirai-je? mon ami, ce peu de mots était dit « d'une façon si simple et si bienveillante, que j'en ai été « ému, et sa franchise, si toutefois c'est de la franchise, a « provoqué la mienne.

« — Mon père, lui ai-je dit, est un ami dévoué : il a vu en- « fant, il a élevé, il aime comme un père Oswald d'Albray, « neveu du général et que le général a banni et déshérité.

« — O ciel! s'écria-t-elle avec une douleur bien jouée, si « elle était feinte, m'en accuserait-on? N'est-ce pas avant « mon mariage... que tout cela a eu lieu?

« — Oui, madame, avant votre arrivée, c'est vrai, Os- « wald était exilé de la maison de son oncle ; mais il dépend « de vous qu'il y soit rappelé.

« — De moi, monsieur?

« — Si vous le voulez.

« — Eh! qui vous dit, s'écria-t-elle avec un accent qui « semblait partir du cœur, qui vous dit que ce n'est pas le « plus ardent de mes vœux?

« — Vous n'avez alors qu'un mot à prononcer, qu'un dé-

« sir à exprimer, car vous êtes reine et maîtresse... on vous « obéit en tout !

« Un sourire d'incrédulité effleura ses lèvres.

« — Je l'essaierai, me dit-elle, et si jamais j'ai désiré le « pouvoir que vous me supposez, c'est en ce moment.

« — Ah ! madame, m'écriai-je, si vous faites cela, mon « père et moi nous serons désormais vos amis, vos défenseurs.

« — On m'attaque donc ? dit-elle avec un sourire triste : « cela doit être.

« — Ah ! pardon, madame, je vous ai offensée, vous allez « me croire votre ennemi ?

« — Je vais tâcher du moins que vous ne le soyez plus.

« Elle se leva alors en voyant le gouverneur qui s'avan- « çait vers elle, et me tendit la main avec une grâce et « une bonté que je ne puis te rendre.

« Je crains de l'avoir mal jugée. Elle n'est pas ce que je « pensais, et je serai heureux de l'avouer tout haut, si, par « elle, l'union et la paix rentrent dans votre famille, et si « elle force le général à rendre à son neveu son amitié et « son héritage.

« Heureux du succès que je venais d'obtenir, je parcou- « rais vivement les vastes salles du bal. J'étais leste et lé- « ger, j'aurais dansé ; mais deux heures du matin venaient « de sonner, c'est une heure indue pour un notaire, et je « me dirigeai vers un petit boudoir fort élégant, où, en en- « trant, j'avais déposé mon chapeau, et près des portières « de ce boudoir, portières de satin broché, je rencontrai « plusieurs de nos anciens camarades de l'Université que je « m'étonnai, vu leurs opinions avancées, de trouver au bal « du gouverneur; mais le bal est un terrain neutre où tous « les partis se donnent la main ; et, dans tous les jeunes « gens qu'il a invités, le gouverneur n'a vu que des danseurs.

« Au milieu d'eux j'aperçus Gandolf, qui a toujours été, « après toi et moi, le plus sage des exaltés ; j'aperçus aussi « Ulrich, qui, de notre temps, tu le sais, s'échauffait tou- « jours à froid. Tous ces messieurs parlaient à haute voix

« de la beauté, de la merveille du jour, de la nouvelle com-
« tesse que Gandolf trouvait charmante ; Ulrich pensait
« peut-être comme lui, mais je crois t'avoir dit qu'il était
« avocat ; en cette qualité, il faut qu'il parle, il faut qu'il
« plaide ; il n'a pas encore beaucoup de causes au Palais,
« et, pour s'en faire dans le monde, il n'est jamais de l'avis
« de personne.

« — Ah ! vous vantez le bonheur du général ? s'écria-t-il.

« — Certainement, répondit Gandolf, je le trouve fort
« heureux.

« — Et moi, fort téméraire. Je ne voudrais pas être à sa
« place.

« — Si fait bien, moi ! répliqua Gandolf.

« — Et moi aussi, répétèrent en chœur tous les jeunes
« gens.

« — Vous croyez qu'une jeune et jolie fille de dix-sept
« ans n'aura jamais d'yeux que pour un mari de soixante-
« cinq ans ?

« — Pourquoi pas, si elle l'aime ?

« — Mais elle ne peut pas l'aimer, elle ne peut que se
« résigner ; et quand, dans la maison de son mari, elle
« verra, du matin au soir, notre jeune camarade Oswald,
« que vous connaissez, si gentil, si élégant, si aimable...

« — L'oncle et le neveu sont brouillés.

« — Ils se raccommoderont un jour ou l'autre ; cela ne
« peut pas tarder, et grâce à elle peut-être...

« Je frémis en voyant le tour que prenait la conversation ;
« mais je ne voyais pas le moyen de la détourner, et par-
« lant rien que pour parler :

« — Et pourquoi veux-tu, dis-je à Ulrich, qu'elle s'inté
« resse à un jeune homme qu'elle ne connaît pas ?

« — Qu'elle ne connaît pas ? répondit l'avocat en me re-
« gardant d'un air fin, en es-tu bien sûr ?

« — Très-sûr !

« — Tu ne dis pas ce que tu penses, ou tu fais le dis-
« cret !... Moi, j'ai entendu raconter à Vienne... Mais, après

« tout, dit-il en s'interrompant, cela ne me regarde pas ; je « garde mes secrets.

« —.Non, non, tu parleras, dirent tous les jeunes gens « en se pressant autour de lui ; nous serons discrets... nous « te le promettons.

« — Eh bien ! dit-il à demi-voix, mais je ne vous garantis « pas l'authenticité de l'anecdote, je répète ce qu'on m'a dit.

« — Va donc ! va donc ! dit l'auditoire avec impatience.

« — Eh bien ! vous savez que, d'abord, Thécla Labenska « avait refusé la main du général ; on a prétendu que c'était « à cause d'une inclination antérieure, et des gens bien in- « struits m'ont affirmé que cette inclination avait pour objet « le neveu même de son mari, Oswald !

« — Oswald ! s'écria Gandolf, il est de fait que ce serait « bien plus intéressant, bien plus dramatique !

« — Allons donc ! répondis-je, la comtesse n'était jamais « venue au château de Donnersberg, et Oswald, d'ailleurs, « n'y était plus depuis plus de six mois.

« — Justement, répliqua Ulrich ; c'est dans cet intervalle « qu'ils se sont vus, qu'ils se sont rencontrés à Vienne.

« — C'est de la calomnie, m'écriai-je.

« — Qu'en sais-tu ?... Tu as dit tout à l'heure que tu ne « savais rien ! et, en effet, tu ne pouvais rien savoir, to « qui, pendant tout ce temps, n'as pas quitté ton étude de « notaire.

« J'allais me récrier encore et réclamer, quand d'autres « jeunes gens accoururent, en disant :

« — La polka, messieurs ! la dernière polka ! Entendez- « vous la ritournelle ?

« — Et moi qui ai invité une charmante danseuse ! s'écria « Ulrich en s'élançant vers le grand salon.

« Tous les autres le suivirent, et je restai seul près de la « porte du boudoir, déplorant avec quelle légèreté on ré- « pand ainsi, en se jouant, les calomnies les plus absurdes, « réflexions qui m'effrayaient d'avance pour le temps où je « serais marié ; mais, ne l'étant pas, je me déterminai aisé-

« ment à en prendre mon parti, et j'entrai dans le boudoir « pour chercher mon chapeau.

« Le boudoir avait servi de champ de bataille à une partie « de whist, car la table était encore dressée ; les cartes « éparses et les jetons en désordre attestaient que les joueurs « venaient de s'éloigner... non pas tous cependant ; car, en « m'approchant, j'en vis un, encore assis dans un fauteuil, « non loin de la porte à laquelle il tournait le dos. C'était « un militaire qui dormait, et juge, mon ami, de ma sur- « prise, juge de mon effroi ! c'était ton oncle, ton oncle lui- « même qui, éveillé, aurait dû tout entendre, car un rideau « de soie séparait seulement le boudoir du salon ; mais par « un bonheur, par un hasard providentiel, il y a un Dieu « pour les maris ! il dormait !

« Et c'était tout naturel : un vieux mari peut bien, chan- « geant toutes ses habitudes, mener sa femme au bal, mais, « quand sonne minuit, le sommeil reprend ses droits... c'est « ce qui était arrivé. Il dormait ! grâce au ciel ! cela ne « m'empêcha pas, je te le jure, de sentir sur mon front « couler une sueur froide, qui me rappela le but de ma vi- « site que j'avais totalement oublié. Je m'avançai avec pré- « caution sur la pointe des pieds, et j'eus le bonheur de « retrouver et de reprendre mon chapeau, sans que le gé- « néral s'éveillât.

« Adieu, mon ami, j'espère d'ici à deux ou trois jours « avoir encore de meilleures nouvelles à t'apprendre.

« Ton ami,

« GODFRIED,
« Notaire impérial. »

XI

LE TESTAMENT.

Pendant la lecture de cette longue lettre, Oswald était resté sous une impression des plus pénibles : ce que Godfried appelait une bonne nouvelle lui semblait, à lui, une humiliation à laquelle son ami venait de l'exposer et qu'il ne voulait pas accepter.

Godfried, dont les intentions étaient excellentes, ne voyait, en sa qualité de notaire, que les intérêts matériels de son client, sa réconciliation avec son oncle et sa part à venir dans la succession. Il n'avait pas pensé un instant qu'il ne conviendrait peut-être pas à Oswald de rien demander et de rien devoir à sa tante; c'était une bassesse indigne de lui, et l'idée que madame de Donnersberg dût l'en soupçonner capable, ou seulement complice, lui fit monter le rouge au visage.

Il écrivit à Godfried pour désavouer cette démarche, pour empêcher, s'il en était temps encore, l'effet des promesses de la comtesse, puis il pensa que sa lettre arriverait trop tard, que Godfried ne mettrait pas, dans ce désaveu, toute l'activité et l'énergie nécessaires, il déchira sa lettre et prit un grand parti, celui d'écrire lui-même et directement à sa tante.

Cette épître n'était pas facile, car, même dans son refus, il fallait être convenable : il ne fallait pas que l'indignation qu'il éprouvait, ou le sentiment de sa dignité blessée, l'entraînât hors des bornes, et il était parvenu, non sans peine,

à composer quelque chose de digne et de noble, dont il n'était pas mécontent, lorsqu'une seconde lettre de Godfried lui arriva, celle qu'il lui avait annoncée, et il la décacheta, persuadé que tout était obtenu, accordé, et qu'accablé désormais par une reconnaissance aussi importune qu'humiliante, il allait se trouver l'obligé de sa tante.

La lettre contenait ces mots :

« Mon ami, je t'ai abusé. Je m'abusais moi-même!... c'est « une abominable femme. Écoute-moi. Le surlendemain du « bal, c'est-à-dire du jour où elle m'avait promis, d'une « manière si touchante, d'employer pour toi, auprès de son « mari, son influence et son pouvoir, le général me fit « appeler au château, en me priant d'apporter avec moi le « testament déposé par lui, il y a dix ans, chez mon prédé- « cesseur, testament fait sous les yeux de mon père, et qui « t'instituait le seul héritier du général. Je ne sais pourquoi « cette recommandation ne m'effraya pas; au contraire, je « me dis :

« — Il veut faire à ce testament des changements devenus « nécessaires et convenables. Il ne peut pas non plus oublier « sa femme, et quand la fortune se partagerait entre elle et « son neveu, ce serait justice.

« J'entrai donc dans le cabinet de ton oncle le cœur « joyeux et plein d'espoir.

« — Oh! l'adorable petite comtesse! me disais-je; elle a « tenu sa parole, et un seul mot d'elle a tout changé. Voilà « mon ami Oswald revenu au château de ses pères et rentré « dans leur héritage qui, après tout, est assez grand pour « deux.

« Le regard froid et glacé de ton oncle m'arrêta au milieu « de mes châteaux en Espagne et dissipa déjà une partie de « mes rêves.

« — Asseyez-vous là, monsieur Godfried, me dit-il; je « vous ai parlé, il y a quelque temps, de mon testament .. « je m'en suis occupé. Le voici écrit de ma main.

« — Un testament olographe? lui dis-je... C'est ce qu'il

« y a de meilleur, de plus sûr, de plus inattaquable, s'il est « fait dans les conditions voulues.

« — C'est pour cela que je vous consulte, monsieur, j'ai « besoin de vos conseils, quant à la forme ; car, pour le « fond, j'entends n'y rien changer et n'y changerai rien.

« — Je vous écoute, monsieur le comte.

« Alors, d'une voix lente et grave qui ne trahissait aucune « émotion, il me lut ses volontés testamentaires. Il donne « tout ce qu'il possède, toute sa fortune présente et à venir, « s'il lui en survenait, à sa bien-aimée femme, Thécla La- « benska, comtesse de Donnersberg, en toute propriété, « pour, par elle, en jouir, après lui, comme elle l'entendra.

« Il laisse en outre des legs à tous ses domestiques. Il « laisse à mon père, M. Mœnch, une petite ferme de cent « mille florins, en souvenir d'une amitié que le docteur « semble avoir oubliée, mais que le comte de Donnersberg « se rappelle toujours.

« Il donne et lègue enfin un diamant de vingt mille florins « à M. Godfried Mœnch, son notaire et son ami, qu'il nomme « par le présent testament son exécuteur testamentaire.

« Quant à toi, son neveu, pas un souvenir, pas un mot. « Ton nom n'est même pas prononcé. Je corrigeai, comme « il me le demandait, quelques irrégularités, quelques vices « de forme. A cela près, le testament était très-bien rédigé « et parfaitement valable.

« — Vous ne trouvez donc plus rien à y reprendre? me « demanda-t-il.

« — Si vraiment, monsieur le comte, une seule chose.

« — Qu'est-ce donc?

« — Je vais vous le dire. Cette immense fortune dont « vous disposez aujourd'hui vous vient de votre père, le « noble comte Gustave de Donnersberg, en grande partie « du moins, car vous l'avez augmentée par le produit des « places et emplois que vous avez occupés, par les dotations « que vous avez gagnées sur le champ de bataille, je le « reconnais.

« — Eh bien! me dit le comte avec impatience, où en « voulez-vous venir?

« — A ceci : que le château de Donnersberg et les deux « ou trois millions de propriétés qui en dépendent, votre « père les tenait de son aïeul Wilhelm de Donnersberg, qui, « lui-même, les tenait de ses ancêtres. Ainsi, depuis deux « ou trois cents ans, on aurait cru manquer à la mémoire « de ses aïeux et à la religion de la famille, en ne trans- « mettant pas à ses descendants l'héritage qu'on avait reçu « de ses pères, et parmi les Donnersberg, personne en- « core, jusqu'à ce jour, n'avait tenté de dépouiller les siens « au profit d'une étrangère.

« — Monsieur Godfried, s'écria le général furieux, vous « osez me dire, à moi...

« — Que vous êtes le premier, monsieur le comte, qui « ait osé le faire!

« Il était rouge de colère et de son poing il frappa la « table, en me regardant d'un air menaçant.

« Eh bien! tu me croiras si tu veux, mais je te jure que « moi, qui ne suis pas des plus courageux, je n'ai pas eu « peur un instant; j'avais tellement raison, que j'en étais « fort, j'en étais brave!

« — Je suis maître chez moi, dit le général, maître de « faire ce que je veux et n'ai besoin des avis de personne.

« — Vous m'avez demandé le mien, monsieur le comte, « je vous l'ai dit. Après cela, comme je ne veux pas imiter « ceux que je blâme, comme je ne veux pas contribuer à dé- « pouiller le fils de votre sœur, l'héritier des Donnersberg, « vous comprenez bien, monsieur le comte, que je ne puis « accepter le cadeau que vous avez la générosité de me « faire. Quant à mon père, il fera ce qu'il voudra.

« — Ah! vous refusez? dit le général dont la colère pa- « rut tomber tout d'un coup.

« — Oui, monsieur le comte, je refuse.

« — Et vous voilà brouillé avec moi, comme votre père... « aussi entêté que lui.

« — Pour nos amis. Oui, monsieur le comte, c'est une « qualité qu'il me transmettra. Il ne m'ôtera rien de son « héritage, lui !

« Le général tressaillit à ce dernier trait que j'avais peut-« être eu tort de me permettre, et je crus que sa colère « allait le reprendre. Nullement. Il répondit d'un air sombre :

« — Vous ferez ce que vous voudrez. Je donne! peu « m'importe qu'on accepte! vous oubliez seulement que je « donne, non pas maintenant, mais après moi, quand je « serai mort!... Libre à vous, alors, de m'en vouloir encore « si vous le pouvez.

« Il se leva :

« — Ma femme m'attend pour déjeuner ; n'avez-vous rien « de plus à me dire et à me demander?

« — Si, général, répondis-je. Car je voulais savoir jus-« qu'à quel point, dans cette circonstance, la comtesse avait « tenu sa promesse et nous avait servis ou desservis. Je « suis d'autant plus étonné de votre rigueur envers votre « neveu, qu'une femme charmante qui est la bonté et la « générosité même, une femme à qui vous ne pouvez rien « refuser, m'avait promis de vous parler en sa faveur !

« Puis, voyant que le général gardait le silence, je me « hasardai à ajouter, en hésitant :

« — A-t-elle daigné le faire?

« — Non, répondit sèchement le général.

« — Je vous avoue, monsieur le comte, que cela m'étonne.

« — En quoi donc? répliqua-t-il du même ton. Mais « tenez, et il tournait les yeux du côté de la porte qui « venait de s'ouvrir, voici la comtesse qui vous dira elle-« même ce qu'il en est.

« En effet, madame de Donnersberg, qui s'avançait, « sembla, en me voyant, vivement contrariée ; elle s'arrêta, « mais n'osa pas retourner sur ses pas. Elle était pâle et « défaite, et je la trouvai, depuis deux jours, extrêmement « changée.

« — Vous venez à propos, madame, lui dit son mari. Est-

« il vrai, comme le prétend M. Godfried, que vous lui ayez « promis de plaider auprès de moi la cause de M. Oswald « d'Albray ?

« — Oui, murmura-t-elle d'une voix si basse, qu'on l'en- « tendit à peine.

« — Et oserais-je vous demander, madame, lui dis-je « avec respect, qui nous a privés de l'appui que j'espérais?

« Elle hésita un instant, leva les yeux sur moi, puis sur « son mari, et répondit d'une voix qu'elle s'efforçait vaine- « ment de rendre assurée :

« — Ne connaissant pas M. d'Albray, et ne l'ayant jamais « vu, vous le savez, elle appuya sur ce dernier mot, j'ai « pensé que je n'avais aucun motif de me poser comme son « avocat.

« Je fis un geste d'étonnement; le général en fit un d'ap- « probation.

« — J'ai pensé, continua-t-elle, qu'une pareille démarche « de ma part pouvait être mal interprétée. Voilà pourquoi « j'ai préféré m'abstenir.

« — Et vous avez bien fait ! dit vivement le général.

« — Du reste, continua-t-elle en regardant son mari avec « une feinte soumission, c'est vous qui êtes le maître, mon- « sieur, et tout ce que vous ferez sera bien fait.

« Le comte me regarda d'un air qui voulait dire : Vous « l'entendez ! et pendant que je restais stupéfait de tant de « fausseté et d'hypocrisie :

« — Vous avez apporté avec vous, me dit-il, le testament « qui, il y a dix ans, instituait mon neveu mon légataire « universel ?

« — Le voici, monsieur le comte, lui dis-je en le lui re- « mettant.

« Il le prit, le relut, le déchira en quatre morceaux qu'il « jeta devant moi au feu, tout cela avec un calme parfait; « puis, prenant l'autre testament, qui était resté sur la « table, il le mit sous enveloppe, le cacheta de sa main et me « le présenta en me disant :

« — C'est à mon notaire que je remets ce testament qui « est le mien. A mon notaire... entendez-vous?

« Je m'inclinai en disant :

« — Madame la comtesse en connaît-elle le contenu?

« — A quoi bon? répondit le général, en attachant sur « elle un regard passionné, ne sait-elle pas depuis long- « temps, qu'à commencer par moi, tout ici lui appartient?

« La comtesse, que je ne quittai pas des yeux, rougit, « pâlit; visiblement émue, elle chancela et chercha à s'ap- « puyer sur un meuble. Le général, inquiet, s'élança pour « lui offrir son bras, et sortit avec elle en me disant adieu. « Quant à la comtesse, elle s'éloigna en baissant les yeux, « sans m'adresser un mot, ni un regard.

« Il était évident qu'elle avait lu le testament et qu'elle en « connaissait mieux que moi tous les articles, si toutefois « elle ne les avait pas dictés! il est évident, ce que je soup- « çonnais déjà et dont je suis sûr maintenant, que c'est la « perfidie incarnée.

« Sans la rencontre qui l'a forcée de se prononcer devant « moi et devant son mari, elle m'aurait dit, plus tard, qu'elle « avait employé près de celui-ci les prières et les larmes, « qu'elle s'était traînée à ses genoux, que tout avait été « inutile; elle voulait enfin se donner, auprès de nous, le « mérite de la générosité et du désintéressement, tout en « récoltant pour elle les bénéfices de la cupidité et de l'ava- « rice, etc., etc. »

L'indignation du brave Godfried avait, cette fois, gagné Oswald; il était, comme son ami, furieux d'avoir été un instant la dupe d'une si indigne fausseté. Ses yeux tombèrent en ce moment sur la lettre qu'il venait d'écrire, et qu'il trouvait maintenant niaise de bonté, de douceur et d'égards envers une pareille femme. Il n'y voulut rien changer cependant; mais il y ajouta un *post-scriptum*, et, dans quelques lignes aussi injurieuses pour elle que pour son oncle, il ne ménageait plus rien et acceptait franchement la guerre qu'on lui déclarait.

La lettre fut à l'instant même cachetée, et mise à la poste, et, dès ce moment, semblable à un homme qui vient de recevoir satisfaction d'une injure, il respira plus librement. Il éloigna toutes les idées de haine et de vengeance qui tout à l'heure encore fermentaient dans son cœur; il les eut bientôt oubliées; mais ce qu'il n'oublia pas, ce fut le dévouement du pauvre Godfried, à qui l'amitié avait donné de l'éloquence, de l'énergie, du courage; de Godfried enfin, sublime, sans le savoir, dans sa bonhomie.

XII

ÉVÉNEMENTS QUI SE PRÉPARENT.

Une année s'écoula heureuse et paisible pour Oswald, qui continuait le cours de ses travaux et de ses succès. Les revues littéraires ou scientifiques auxquelles le comte de Waldemar, son protecteur, l'avait attaché, lui rapportaient gloire et profit. Il se trouvait au moment qui, d'ordinaire, est le plus doux dans la carrière des lettres ou des arts : il commençait sa réputation, il commençait sa fortune. Alors tout vous sourit, alors tout vous seconde; le jeune auteur qui réussit ne compte que des amis, car tout le monde est l'ami de la jeunesse et du succès; mais plus tard, les envieux arrivent; plus tard encore, les ennemis, et ceux-là ne vous abandonnent plus, même dans la vieillesse... au contraire... on s'indigne souvent de ce que vous osez vivre encore : car les littérateurs de nos jours, a dit un auteur allemand, ressemblent un peu aux sauvages de l'Amérique septentrionale, où les fils assomment leurs pères dès qu'ils sont devenus vieux.

Oswald n'en était pas là, grâce au ciel ! Jeune encore, on lui permettait les succès, et il usait de la permission. De temps en temps, il envoyait à son ami Godfried le fruit de ses économies. Il écrivait aussi quelquefois à Leipsick, à maître Niklaus, lui parlant de Fridoline et de ses espérances, qu'il cherchait par son travail à convertir en réalité. Niklaus répondait assez froidement et à de longs intervalles. Depuis qu'il avait appris, à n'en pouvoir douter, le mariage du gé-

néral, il était moins pressé de s'unir à la noblesse. Une autre circonstance l'avait encore éloigné des grands seigneurs et l'avait rappelé à ses idées égalitaires, humanitaires et socialistes. Il avait reçu dernièrement et d'une manière mystérieuse un billet ainsi conçu :

« Frère ! l'instant approche ! tenez-vous prêt. Nous comp-
« tons sur vous pour travailler au grand œuvre dont le
« triomphe est assuré.

« Liberté, égalité, fraternité ou la mort. »

Ce peu de mots avait opéré un changement complet dans la manière de voir du vieux marchand : le pauvre Jérémie qui lui était indispensable et qui, ainsi que nous l'avons vu plus haut, était décidé à s'éloigner de la boutique, avait obtenu de lui quelque espoir, pas beaucoup cependant !... car, après tout, la république humanitaire et socialiste, que l'Allemagne attendait depuis si longtemps, pouvait encore ne pas arriver de sitôt, ou être mal accueillie par les souverains qui, de leur état, étaient tous royalistes.

Dans ce cas-là, il n'était pas impossible que le général, quoique marié, laissât à son neveu une partie de son héritage et de plus son rang et son titre... car, jusqu'à présent, le général n'avait pas d'enfant, cela méritait considération ; il se faisait vieux, cela méritait des égards.

La question, au surplus, ne pouvait tarder à se décider d'une manière ou d'une autre, entre la monarchie et la république, entre Oswald et Jérémie ; il était donc d'une bonne politique de ne décourager personne et de ménager tout le monde, système que le vieux marchand entendait à merveille, et qu'il était aisé de suivre avec un gendre aussi peu pressé que le paraissait Oswald. Quant à celui-ci, le temps, qui attiédit même les grandes passions, avait jeté son calmant ordinaire sur un amour aussi tranquille que le sien.

La beauté de Fridoline avait d'abord éveillé ses sens ; le noble désintéressement du père avait touché son cœur ; il se croyait engagé d'honneur ! Aussi, et quoi qu'il arrivât, était-il décidé à tenir ses promesses ; mais il attendait son

bonheur sans grande impatience, et peut-être y eût-il renoncé sans grand désespoir.

Dans ce moment, d'ailleurs, il venait de recevoir un écrit mystérieux qui l'intriguait beaucoup et le tenait en éveil. Il contenait ces mots :

« Frère ! l'instant approche ! tenez-vous prêt : nous comp-
« tons sur vous pour travailler au grand œuvre, dont le
« triomphe est assuré.

« Liberté, égalité, fraternité ou la mort. »

Il avait cru reconnaître dans ce billet l'écriture de son ancien ami et professeur, M. Schlankopf. Quelques grands événements se préparaient donc, et si le cri de liberté retentissait, si l'Allemagne appelait ses enfants aux armes, ses anciens serments lui faisaient un devoir de répondre à son appel et de marcher avec ses camarades de l'Université.

Quelques jours après, le même écrit lui était encore adressé par une autre voie :

« Frère ! l'instant approche ! tenez-vous prêt : etc., etc. »

Cette fois, il reconnut, à n'en pouvoir douter, la main de Reding dont il avait conservé plusieurs billets, et d'autant plus aisément que le hardi conspirateur n'avait pas même pris le soin de déguiser son écriture. Il n'osa faire part de cet incident à son ami Godfried, avec qui il était toujours en correspondance réglée et très-active. Quant au notaire, qui n'avait rien à ménager, ni rien à craindre, il tenait son ami au courant de tout ce qui se passait au château de Donnersberg ; et dans une de ses dernières lettres, il lui avait écrit :

« Bien mal acquis ne profite pas, mon cher ami, et j'ai
« idée que ta tante ne jouira pas longtemps de l'immense
« fortune dont elle t'a dépouillé. Depuis la scène du testa-
« ment, sa santé, déjà altérée, ne s'est jamais bien remise.
« Il est évident qu'il y a en elle une cause secrète de dé-
« périssement. Je la soupçonne d'être poitrinaire, ou d'a-
« voir une maladie de cœur, affections qui se sont dévelop-
« pées depuis son mariage ; car on prétend que, jeune
« fille, elle se portait à merveille.

« Mon père, qui aurait pu, mieux que personne, me ren-
« seigner à ce sujet, est parti depuis quelque temps et ne
« reviendra peut-être qu'au milieu de l'année prochaine.
« Tu me demanderas ce qui a pu l'engager, lui qui n'a pas
« d'ambition, à quitter son fils, ses clients, et sa retraite
« chérie?... Une œuvre d'humanité et de dévouement dont
« rien n'a pu le détourner.

« Il est chargé d'une mission importante dans la Moravie
« et la Hongrie, où le choléra vient de reparaître ; dans
« chaque canton, dans chaque village, il doit organiser un
« service médical. Je lui objectai naïvement que, parmi ses
« confrères, personne n'aurait accepté une mission aussi
« fatigante et aussi périlleuse. — Raison de plus pour que je
« m'en charge, m'a-t-il répondu. — Mais il y va de vos
« jours, mon père. — Eh bien ! s'il faut que tout ait une
« fin, a-t-il dit, connais-tu une meilleure manière de finir ?

« Il est donc parti ; mais Dieu veille sur lui, car il m'écrit
« que jamais il ne s'est mieux porté. Du reste, depuis le
« mariage du comte, il ne paraissait plus au château, et j'ai
« suivi son exemple. Je n'y vais que lorsque je suis appelé,
« pour affaires, par le général. Il m'a fait venir dernièrement
« pour m'annoncer la mort de son beau-père, M. Labenski,
« auquel il faisait douze mille florins de rente viagère,
« et qui, récemment, avait quitté Vienne pour s'établir
« à Prague et se rapprocher ainsi de sa fille. Il m'a prié de
« me rendre chez M. Labenski pour faire l'inventaire, ce
« dont je m'occupe en ce moment.

« C'était un brave homme, doux et modeste, sur lequel il
« n'y avait rien à dire. L'élévation de sa fille ne l'avait pas
« rendu plus fier ; sa fortune ne l'avait pas rendu plus gai.
« Son domestique m'assurait qu'il ne lui avait jamais semblé
« plus triste et plus malheureux que depuis qu'il était beau-
« père d'un comte du Saint-Empire et d'un millionnaire. Du
« reste, il aimait sa fille à l'adoration, ne s'occupait que
« d'elle et ne pensait qu'à elle, qui, probablement, pensait
« peu à lui.

« Quant à l'intérieur du château de Donnersberg, je ne « puis rien t'en dire par moi-même, puisque je ne vois ni « le comte ni la comtesse ; mais j'en ai quelquefois des « nouvelles par Gretly, que tu te rappelles, Gretly, la fille « du jardinier, la femme de chambre de ta mère, et qui « remplit le même emploi auprès de madame de Donners- « berg. Elle vient quelquefois à l'étude m'apporter aussi ses « économies, qui sont assez fortes, car sa maîtresse, à ce « qu'il paraît, est fort généreuse. Je le crois sans peine, « l'argent ne lui coûte rien. Gretly, qui n'a point oublié « M. Oswald, son ancien maître, me demande de tes nou- « velles chaque fois qu'elle me voit. Du reste, elle est fort « discrète, ne parle presque jamais du comte et de la com- « tesse ; mais, dans le peu qu'elle dit, il est facile de voir « qu'on est triste au château, que le bonheur ni la gaieté n'y « habitent plus, et que le comte, qui déjà était suffisamment « jaloux, le devient chaque jour davantage ; à cela près, il « adore toujours sa femme, laquelle règne en souveraine « sur tout le monde et sur lui. Enfin (toujours à ce que dit « Gretly), le général commence à être très-inquiet de la « santé de la comtesse et il regrette vivement l'absence de « mon père, qui, vaincu par ses prières, aurait peut-être « consenti à lui donner des soins.

« Pas d'autres nouvelles pour le moment.

« Ton ami,

« GODFRIED,

« Notaire impérial. »

XIII

LE RETOUR DE JÉRÉMIE.

Revenons pour quelques instants à Leipsick, dans la boutique de maître Niklaus, que nous n'avons pas visitée depuis longtemps. Tout y est en émoi : on attend l'excellent Jérémie qui a entrepris un long voyage pour les affaires de la maison et qui doit revenir le soir même.

Voilà plus de trois semaines qu'il est absent. Son retour, il faut le croire, n'est pas indifférent à une jeune fille assise au comptoir, où elle est censée parcourir un livre de comptes, travail qu'elle interrompt à chaque instant pour écouter si une voiture ne s'arrête pas à la porte. Son père, M. Niklaus, a plus d'impatience encore, ou du moins ne craint pas autant de la laisser voir ; il va et vient dans la boutique, qu'il arpente à grands pas. Souvent même, malgré le froid qu'il fait, il ne craint pas d'ouvrir la fenêtre qui donne sur la rue, au risque d'enrhumer sa bien-aimée fille ; mais il a beau regarder, personne ne paraît, et voici pourtant l'heure de la diligence, par laquelle ce brave Jérémie doit arriver, ainsi qu'il l'a annoncé dans sa dernière lettre.

D'où vient donc cette tendre sollicitude pour son premier commis? Est-ce qu'il aurait enfin apprécié son amour et ses bonnes qualités? Nullement; M. Niklaus, à qui la politique faisait négliger son commerce, se serait, sans le zèle et l'activité de Jérémie, trouvé dans de grands embarras. La République n'arrivait pas, mais les mauvaises affaires lui arrivaient de tous les côtés.

Un confrère de Prague, dont on annonçait la faillite, me-

naçait de compromettre gravement les intérêts de la maison Niklaus de Leipsick, si celle-ci ne prenait pas promptement des mesures conservatoires, et Jérémie était parti! De plus le négociant avait, avec un autre confrère de Nuremberg, un procès important, dont on a déjà parlé, et pour lequel Jérémie avait fait plusieurs voyages. Il avait vu l'avocat, il avait vu les juges, il avait expliqué l'affaire que lui seul possédait et comprenait, et à laquelle il avait consacré tous ses soins, vu qu'il s'agissait pour son patron de huit à dix mille florins. Il était en ce moment à Nuremberg, pressant l'issue du jugement; et c'est le prononcé de l'arrêt que Niklaus attendait avec tant d'impatience.

Enfin retentit dans la rue le bruit d'une voiture massive qui s'avançait au pas.

— C'est la diligence! s'écrièrent le père et la fille, en s'élançant vers la porte.

Un instant après, Jérémie, encore étourdi de la voiture, ébloui des lampes du magasin, se trouve transporté au milieu de la boutique, par M. Niklaus et Fridoline qu'il commence par embrasser, et qu'il embrasse encore, faute de pouvoir parler.

— Bien! bien! dit M. Niklaus, impatient de nouvelles. Le procès de Nuremberg?... Réponds, réponds-moi donc!

— Gagné! s'écrie Jérémie, respirant à peine... gagné sur tous les points!

Cette fois, ce furent le père et la fille qui l'embrassèrent.

— Et l'affaire de Prague et la faillite dont on nous menaçait? demanda Fridoline.

— Rien à craindre! je me suis fait payer; je rapporte l'argent.

Cette fois, Jérémie était le sauveur, l'ange de la maison!... Il était passé à l'état de dieu, et Niklaus, aussi prodigue dans ses protestations et ses promesses qu'il était avare dans leur exécution, s'écriait :

— Mon bon, mon excellent Jérémie, que puis-je faire pour reconnaître de si grands services? Parle... mon sang et ma vie sont à toi!

— Il ne vous demande pas tant, mon père, répondit dou-

cement Fridoline ; et si, pour l'attacher à votre commerce qu'il continuera à faire prospérer, vous lui donniez seulement un intérêt dans votre maison...

— Dame ! si ce n'est pas trop !... Si cinq pour cent, par exemple, ou plutôt trois pour cent pouvaient lui convenir...

— Pas tant, répondit Fridoline, pas d'argent comptant !

— A la bonne heure ! s'écria le bourgeois, ravi de ne pas toucher à son capital ; qu'il parle donc !

— Eh bien ! dit Jérémie tremblant, et, montrant Fridoline, c'est elle ! c'est votre fille que je vous demande !

— Ma fille !

— Oui, mon père, moi-même ! s'empressa de répéter Fridoline, qui s'attendait à une explosion de colère et à un refus formel.

Mais, à sa grande surprise, le marchand ne parut pas trop choqué de la proposition.

— Écoutez donc, mes enfants, dit-il avec une bonhomie qui ne lui était pas naturelle et qui semblait presque franche, puisque cela a l'air de convenir à l'un comme à l'autre, je ne dis pas non ! mais, s'empressa-t-il d'ajouter, je ne dis pas oui ! j'ai des engagements.

— Vous, mon père ?

— Oui ! j'en ai déjà parlé à Jérémie ; mais si je parviens à les rompre, et je tâcherai, il n'est pas impossible que la chose se fasse.

— Ah ! monsieur Niklaus, dit Jérémie en tombant à genoux devant lui comme devant un Dieu, vous voulez donc que je me fasse tuer pour vous ?

— Non, Jérémie, dit Fridoline, il veut, au contraire, que tu vives pour moi.

— Et quand donc, monsieur, quand donc donnerez-vous congé à l'autre ?

— Le plus tôt que je pourrai, et ça ne tardera pas ! Tu me connais ; tu sais que je n'ai jamais manqué à ma promesse ; sois donc tranquille. Parlons de nos affaires. Tu as donc passé d'abord à Prague ?

— Oui, monsieur Niklaus.

— Et tu as amené mon confrère Walter à composition?

— Il offrait cinquante pour cent. J'ai obtenu tout, en le menaçant de faire déclarer sur-le-champ sa faillite. Ainsi, nous n'avons rien perdu, et tout ce qu'il y a gagné, c'est de retarder de quinze jours le dépôt de son bilan ; car, c'est fini, et vous vous doutez du bruit que cette affaire-là produit en ce moment à Prague.

— Je le crois bien. Et pas d'autres nouvelles dans la ville?

— Non, monsieur!... Ah! si vraiment, fit le commis en se reprenant, il vient d'y arriver un événement qui a fait une grande sensation : la mort d'une jeune femme, une grande dame, morte à dix-huit ans et qu'on nommait, je crois, madame de Donnersberg.

Niklaus poussa un cri, puis il pâlit, puis il rougit, et, doutant encore, il fit répéter à Jérémie :

— Tu en es bien sûr?... la femme du feld-maréchal?...

— Oui, sans doute.

— La femme du comte de Donnersberg?

— Elle-même. Vous la connaissez?

— Nullement.

— Mais vous l'avez vue, mon père?

— Jamais!

— D'où vient donc alors l'intérêt que vous lui portez?

— Je ne lui en porte aucun. Parlons d'autre chose, de mon confrère Walter, que tu as mené, à ce que je vois, tambour battant. Mais dis-moi, avant tout: connaît-on la cause de sa mort?

— De qui? de Walter?

— Non, de la comtesse?

— On disait, répondit négligemment Jérémie, qu'elle était morte d'une maladie au cœur, qu'ils appelaient, je crois... un anévrisme. Mais, pour en revenir à Walter, continua le commis, qui ne songeait qu'à son affaire comme son patron à la sienne, il faut vous dire avant tout...

— Dis-moi d'abord, mon garçon, si on lui avait assuré un douaire considérable?

— A Walter?

— Non, à la comtesse?... cela doit être, dit le marchand se répondant à lui-même, et tout cela, continua-t-il avec un soupir, va passer à la famille qui doit être ravie.

— Que dites-vous donc là, mon père?

— Non, je me trompe, reprit vivement le marchand, elle doit être désolée, sa famille!

— Elle n'en a pas, répondit Jérémie.

— Tu en es sûr? s'écria Niklaus avec joie, tu en es sûr?

— Pas un parent... pas un! tout le monde le disait... à telles enseignes qu'elle avait perdu quelques mois auparavant son père, qui composait à lui seul toute sa famille.

— Permettez, permettez, dit le marchand en se parlant à lui-même, voilà qui est grave! voilà qui mérite considération!

— En quoi donc, mon père? demanda Fridoline.

— En rien, mon enfant, en rien! répondit Niklaus; je pensais à autre chose.

— A votre promesse? s'écria Jérémie.

— A notre mariage? dit la jeune fille en caressant de sa main le menton du vieillard.

— Sans doute, mes enfants, sans doute; mais ces choses-là ne se traitent pas ainsi, car, je vous l'ai dit, ma parole est engagée.

— Avec nous?

— Avec un autre... qui a le droit de venir la réclamer.

— Vous avez promis de rompre.

— Si je pouvais... mais je ne pourrai pas, j'en suis sûr.

— Et qui vous le fait croire?

— Plusieurs raisons qui militent déjà en sa faveur; mais cependant, cela ne dit rien encore... il faudra voir!... Enfin... je ferai mon possible... pour que les choses arrivent comme je le désire.

— Ah! mon père, dit Fridoline en redoublant ses caresses.

— Ne parlons plus de cela, répondit le vieillard, toujours préoccupé; puis s'adressant à Jérémie : Quand l'événement a-t-il été connu?

— La faillite de Walter?

— Non! la mort de la comtesse!

— Cela vous intéresse donc, mon père?

— Je te répète que non... mais mon journal n'en a pas parlé et on tient à savoir...

— Il y a plus d'un grand mois, répondit Jérémie, j'étais alors à Prague, et on lui a fait un service magnifique; toute l'église métropolitaine était tendue de noir du haut en bas. Le gouverneur et toutes les premières familles de la ville y assistaient en grand deuil, ainsi que tous les officiers de la garnison, le crêpe au bras... et les cloches qui sonnaient à grande volée... c'était superbe!... Et au moment surtout où l'on a descendu le corps dans les caveaux de la famille Donnersberg, on a entendu une musique si touchante et si délicieuse, un *Requiem* de Mozart, à ce qu'on disait autour de moi, car Mozart est de leur pays. Enfin, ils pleuraient tous, et moi aussi, quoique ça me fût parfaitement égal, car je ne connaissais pas la jeune dame.

— Ni moi non plus, dit M. Niklaus d'un air préoccupé. Mais son mari devait être inconsolable?

— C'est ce qu'on disait.

— T'a-t-il paru bien affligé?

— Il n'était pas là, il n'avait pu suivre le convoi et était resté dans son château de Donnersberg, retenu par la maladie... dont il est mort depuis.

— Mort! s'écria M. Niklaus en se levant avec tant d'impétuosité, qu'il renversa et fit rouler la table devant laquelle il était assis, ainsi que les deux pots de bière et les verres dont elle était couverte. Mort! répéta-t-il, comme un homme en délire, et sans faire attention aux exclamations de sa fille et aux lamentations de Jérémie, occupé à ramasser les débris; mort!... tu en es sûr? dit-il en s'adressant à son premier commis qu'il tenait au collet et qu'il secouait rudement, lui!... le feld-maréchal, comte de Donnersberg, mort! bien mort!... réellement mort!... Parleras-tu?

Parler... Jérémie le pouvait à peine, suffoqué par la violente

pression du vieux marchand; mais dès qu'il put respirer et reprendre haleine, il se hâta de répéter cinq ou six fois de suite :

— Oui ! oui ! oui !

— Et comment est-il mort? continua le marchand, sans lâcher Jérémie qu'il secouait toujours. Qui l'a tué?

— Une attaque de goutte, à ce qu'on disait, la goutte qui lui est remontée dans l'estomac, et qui l'a emporté quelques jours après sa femme.

— Tu me le garantis?

— Oui, monsieur.

— Tu l'as vu aussi enterrer?

— Non, monsieur! c'était la veille de mon départ... j'étais pressé d'aller à Nuremberg.

— C'est juste... tu as eu raison... dis-moi seulement si le général...

— Que diable cela vous fait-il, monsieur? Vous le connaissiez donc?

— Nullement.

— Ce n'est pas possible, mon père, vous lui avez parlé, vous l'avez vu quelquefois?

— Jamais!

— Et vous en êtes désolé à ce point-là?

— Moi, désolé! dit le marchand d'un air de bonne humeur. Qu'est-ce que tu veux que cela me fasse?

— Cela fait que vous ne pensez plus à ce pauvre Jérémie qui arrive fatigué et à jeun, et à qui vous n'offrez pas même à souper.

— C'est vrai, c'est ta faute, c'est toi que cela regarde.

— Je vais m'en occuper. Ce sera gentil, ce sera le repas des fiançailles.

— Non pas, dit vivement M. Niklaus, non pas, mes enfants; qu'il ne soit plus question de cela, je vous en prie.

— Comment! qu'il n'en soit plus question, et tout à l'heure encore vous disiez...

— Je n'ai rien dit.

— Que si c'était possible...

— Ça ne l'est pas... ça ne peut plus l'être.

— Mais, pourtant, vous nous avez promis?...

— Moi! s'écria le vieillard avec indignation, gardez-vous bien de parler et de répéter ce mot-là... je n'ai rien promis!... jamais! jamais!... j'ai toujours dit au contraire que j'étais engagé... que je le suis encore... je l'ai dit à Jérémie... je l'ai dit à ma fille, est-ce vrai?

— Oui, monsieur; mais...

— Vous le voyez bien! je n'ai que ma parole! Une fois que je l'ai donnée, je ne reviens plus là-dessus.

— Mais, monsieur, s'écria Jérémie, que voulez-vous que je fasse?

— Que vous l'attestiez à qui de droit, comme un brave et honnête garçon que vous êtes.

— Et que vais-je devenir?

— Mon ami! mon meilleur ami!... mais mon gendre... jamais! Allons souper...

Et le vieillard, se frottant les mains, emmena les deux jeunes gens, qui se désespéraient; mais, arrivés à la porte de la salle à manger, au moment où M. Niklaus passait le premier, en se carrant, comme beau-père futur d'un comte, Fridoline dit tout bas à Jérémie :

— Je ne t'aimais qu'à moitié, et maintenant je t'aime tout à fait; et maintenant, sois tranquille, je n'épouserai jamais que toi.

Ce peu de mots rendit à Jérémie le repos, le bonheur et l'appétit. M. Niklaus lui-même fut étonné de voir avec quel sang-froid la douleur pouvait boire et manger; et il se dit en lui-même :

— Tout va bien! il commence à prendre son parti.

XIV

LE NOUVEAU SEIGNEUR.

Si les événements dont nous venons de parler avaient frappé M. Niklaus de surprise, on jugera sans peine de l'effet qu'ils avaient dû produire sur Oswald. Deux catastrophes aussi soudaines, aussi terribles, arrivant coup sur coup, à quinze jours seulement d'intervalle, c'était à confondre la pensée! Jeunesse et beauté, richesse et grandeur, on ne pouvait plus croire à rien!

En apprenant ces funestes nouvelles, Oswald oublia les injustices de son oncle pour ne plus se rappeler que les bontés dont il avait entouré son enfance. Déshérité par lui, car même après la mort de sa femme, le général avait déclaré à Godfried qu'il ne laisserait rien à son neveu, Oswald n'avait rien à attendre de son oncle, et la sincérité de sa douleur ne pouvait être suspectée.

Il paraissait, d'après le récit de Godfried, que les derniers instants du comte de Donnersberg avaient été affreux. La perte de la femme qu'il adorait l'avait jeté dans un désespoir qui approchait de la folie. Il était, pendant plusieurs jours, resté enfermé seul avec elle; il l'avait ensevelie de ses propres mains; il n'avait voulu que personne, excepté Gretly, partageât avec lui ces tristes et derniers devoirs; et puis, quand le cercueil lui avait été enlevé, quand il lui avait vu franchir les portes du château, il était tombé frappé d'une atteinte mortelle, dont il ne s'était plus relevé. Huit jours après il n'existait plus. Il était mort en appelant sa femme bien-aimée.

« Voilà ce que j'ai appris de Gretly, lui écrivait Godfried, « et tout en déplorant la passion insensée qui s'était emparée « de lui et l'avait ainsi absorbé, on ne peut s'empêcher « d'être touché d'un tel excès d'amour. Malheur au vieillard « qui n'a pu se défendre contre les attraits de la jeunesse « et de la beauté : son existence tout entière sera désormais « attachée à ce dernier amour, dernier rêve qui l'enivre, « dernier bonheur qui le tue, et sans lequel cependant il ne « pourra plus vivre ! »

Quelques jours s'étaient à peine écoulés, qu'Oswald recevait encore une lettre de Godfried :

« Mon ami, lui écrivait ce dernier, nous sommes mainte- « nant, toi et moi, tellement habitués aux événements im- « prévus et extraordinaires, que celui que je viens t'annoncer « aujourd'hui ne te surprendra, ni ne t'affectera en rien, je « l'espère.

« En qualité de notaire de ton oncle, et d'exécuteur tes- « tamentaire nommé par lui, je m'occupe depuis huit jours « de l'inventaire de ses lettres d'affaires, et de toute sa cor- « respondance dont la collection est énorme, sans compter « les papiers de ta tante que je n'ai pas encore eu le temps « de parcourir; je m'en occuperai plus tard. L'essentiel, pour « nous autres hommes d'affaires, était de trouver d'abord le « dernier testament écrit par le général, et qui était le seul « valable, testament dont il m'avait parlé avant sa mort, « mais qu'il ne m'avait pas encore remis.

« Après les plus rigoureuses et les plus minutieuses re- « cherches, faites de concert avec un notaire de Prague, mon « confrère, convoqué à cet effet, et en présence du prési- « dent et de trois conseillers de la cour, devant qui les scel- « lés avaient été levés, déclaration a été dressée et signée « de nous tous, constatant que nous n'avons trouvé aucun tes- « tament, mais plusieurs projets de testament, biffés, raturés « et recommencés plusieurs fois par le général, quelques « jours avant sa mort.

« Dans l'un, il lègue tous ses biens à la ville de Prague;

« dans l'autre, aux hospices de la ville de Vienne; dans un « dernier enfin, il consacre une partie de sa fortune à l'érec- « tion d'un superbe monument à la mémoire de Diépold « Martinitz, un de ses ancêtres, victime des fureurs révolu- « tionnaires, etc.

« Aucun de ces testaments n'est achevé, aucun d'eux n'est « signé. Aucun n'est donc valable et ne peut même sou- « tenir de discussion. Un seul, le dernier, est daté de « quelques jours avant sa mort. Il prouve seulement qu'il « entrait dans les intentions du général de dénaturer ses « biens, intentions que la mort l'a empêché de réaliser, in- « tentions qu'il eût probablement modifiées par la suite, « quand sa douleur, moins forte et moins amère, lui aurait « permis de revenir à des sentiments plus raisonnables et « plus dignes de lui.

« Le seul testament qui existât alors, régulier et en bonne « forme, était celui que le général m'avait confié, et qui ins- « tituait la comtesse sa femme, née Thécla Labenska, sa lé- « gataire à titre universel. La comtesse étant décédée, tout « revenait à ses héritiers; mais d'après un premier inven- « taire fait par moi après le décès de M. Labenski, père « de la comtesse, il avait déjà été constaté et reconnu par « madame de Donnersberg elle-même qu'elle et son père « étaient seuls et derniers membres de leur famille, et qu'il « ne leur restait de parent à aucun degré successible. Toute « cette immense fortune fait donc retour à la famille du « feld-maréchal comte de Donnersberg.

« Or, comme on ne lui connaît pas au monde d'autre « parent que le fils de sa propre sœur, son neveu Oswald « d'Albray, il arrive que, de droit et par le cours naturel « des choses, tu te trouves seul héritier de tous les biens et « titres du comte de Donnersberg.

« Je sais, mon cher et bon ami, que tu supporteras ce « dernier coup comme je t'ai vu supporter tous les autres, « sans en être étourdi; mais moi, qui n'ai pas une si bonne « tête, j'ai besoin de ton aide pour m'y reconnaître. Arrive-

« moi donc le plus tôt possible ; nous t'attendons, moi et ton « château, qui est en grand désordre et en grande solitude, « vu que le lendemain de l'apposition des scellés, tous les « serviteurs ont abandonné l'antique manoir qui n'avait plus « de maître.

« Gretly elle-même, qui ne se doutait guère de ton retour « si prochain et si inespéré, était déjà partie, avec sa mère, « pour le Tyrol, où habite sa famille. Son père le jardinier « devait la suivre et allait aussi partir cette semaine ; je l'ai « retenu pour que le nouveau seigneur de Donnersberg « trouvât, en arrivant, quelqu'un au moins qui lui ouvrît la « porte de son château. Sois tranquille, cette solitude ne « durera pas, et de nombreux dévouements se presseront « bientôt dans tes vastes salons. Mais quoi qu'il arrive, et, « comme toujours, compte sur ton vieil ami

« GODFRIED,

« Notaire impérial. »

Il faut le dire : Godfried avait bien jugé le cœur de son ami. Aucune folle joie n'accueillit la nouvelle si étrange et si imprévue d'un pareil changement.

Oswald resta quelque temps silencieux, la tête appuyée sur sa main, et plongé dans ses réflexions. Sa première pensée fut pénible et douloureuse; c'était malgré son oncle que le bien de ses pères lui était rendu; cette fortune que la haine lui avait si vivement disputée, c'était au hasard seul, et non à l'affection des siens qu'il la devait; cette fortune enfin lui arrivait au moment où, grâce au ciel, il avait appris à s'en passer. Ce fut la seule satisfaction d'amour-propre qu'il éprouva d'abord; il sentait, avec fierté, que ces richesses, quelles qu'elles fussent, n'ajoutaient rien à sa valeur personnelle, et qu'à ses propres yeux il s'estimait autant avant qu'après.

— Godfried a raison, s'écria-t-il; acceptons ces richesses comme je les ai déjà perdues, comme si je devais les perdre encore, et, chemin faisant, tâchons d'en faire profiter nos amis.

Il prit la plume et écrivit à Leipsick :

« Mon cher monsieur Niklaus,

« Un changement imprévu survient, non dans mes senti-
« ments, mais dans ma position. Je n'ai point oublié que,
« quand je n'étais rien, quand je n'avais rien, vous m'avez
« offert votre enfant et une riche dot. C'est moi qui, à mon
« tour, vous demande la main de votre fille, heureux de
« partager avec elle et avec vous mon nouveau sort, quel
« qu'il soit.

« Des affaires importantes m'obligent à partir à l'instant
« même pour Prague; je vous donnerai, si vous voulez bien
« le permettre, de plus amples explications au château de
« Donnersberg, où je vous attends. Venez le plus tôt pos-
« sible, vous et la charmante Fridoline. Veuillez aussi
« communiquer cette invitation au brave et excellent Jé-
« rémie, mon ancien camarade, que je n'ai point oublié, et
« que je remercierai de tout cœur, s'il veut bien vous
« accompagner.

« Votre gendre et ancien ouvrier,

« OSWALD D'ALBRAY. »

Il n'y a personne en sa vie qui n'ait composé et arrangé son roman, et le jeune comte de Donnersberg se faisait une fête de la surprise de ses anciens amis, en le voyant installé dans les riches appartements du domaine seigneurial de ses ancêtres; c'est là seulement qu'il voulait leur apprendre son rang actuel et tout ce qui venait de lui arriver.

— Bien commencé! se dit-il en cachetant sa lettre et en l'envoyant. Le premier usage que je fais de ma fortune est en faveur de vrais amis, car ceux-là m'aimaient tous, et depuis longtemps, d'une affection tendre et désintéressée.

Il courut ensuite chez le comte de Waldemar, son protecteur; il lui apprit, tout uniment et sans phrases, sa nouvelle position; il l'écrivit à M. de Staremberg, dont jusqu'alors la généreuse amitié ne lui avait jamais manqué. Il ne lui parla

pas de la reconnaissance et du dévouement du nouveau comte de Donnersberg... Cela allait sans dire.

Toutes les affaires de l'homme de lettres réglées, toutes les dettes de l'ouvrier acquittées, Oswald dit adieu à la ville hospitalière où l'étude et les arts l'avaient rendu si heureux. Il quitta Dresde et se dirigea vers la Bohême. Il allait revoir, après deux ans d'absence, ce pays dont il s'était éloigné, déshérité, pauvre et banni; il y revenait avec un rang, un nom et une grande fortune.

On a beau insulter la richesse, l'accabler de mépris et d'outrages, elle a de quoi se défendre : elle a, en elle-même, des arguments qui déconcertent et éblouissent ses blasphémateurs. Oswald avait dit d'abord de la fortune ce qu'Aristippe disait de Laïs : « Je la possède, elle ne me possède pas. » Le premier moment est tout à la philosophie, mais le second est au sentiment du bien-être, et il n'y a personne, si philosophe qu'il soit, qui reste indifférent aux mille et une douceurs du luxe et du confortable...

Oswald subit, malgré lui, cette influence. Pendant le voyage, des songes dorés venaient l'assaillir. La perspective de son château, de ses terres, de ses champs, de ses paysans même, souriait au jeune républicain; la propriété, enfin, s'offrait à lui avec tous ses charmes, charmes innés dans le cœur de l'homme et le seul but de ses travaux : la propriété !... le rêve de tous et le désir le plus ardent de ceux-là même qui, de nos jours, aspiraient à la détruire.

Oswald avait été de Dresde à Prague, en chemin de fer, c'est-à-dire très-vite. Il était seul, sans bagages, sans domestique, ne s'était fait connaître à personne, et ne s'était arrêté nulle part, pas même à Prague, où il aurait pu retrouver encore beaucoup de ses camarades et amis de l'Université. Il partit de cette ville à pied, et, au bout de quelques heures, il arriva, au soleil couchant, au château de Donnersberg.

Ainsi que Godfried l'en avait prévenu, tout était triste et solitaire. Les croisées étaient closes, la grande porte était

fermée; aucun bruit, aucun mouvement; partout le silence de la mort. Oswald n'était pas superstitieux; mais le froid glacial qui tout à coup parcourut ses veines lui sembla de mauvais présage. Il s'approcha du porche gothique et s'apprêtait à faire retentir la cloche.

— Non, se dit-il, le seigneur châtelain ne fera pas son entrée dans le château de ses pères sous de pareils augures.

Il laissa le château à sa droite et s'élança dans un petit sentier qui conduisait au village; là tout était gai et animé. Les ouvriers et les laboureurs revenaient du travail, les troupeaux rentraient à la ferme. Dans chaque maison, la ménagère apprêtait le repas du soir, et, comme dans tous les hameaux de la Bohême, quand vient la fin du jour, les garçons et les jeunes filles valsaient sur le pas de la porte, ou chantaient en chœur. Oswald se dirigea vers l'étude du notaire qu'il était facile d'apercevoir; elle était située dans l'endroit le plus élevé du village; la vue en était charmante; elle dominait toute la campagne et le cours de la Moldau; les vieilles tourelles du château faisaient à Godfried une perspective des plus pittoresques, et, depuis quinze jours, tous les matins, en ouvrant la fenêtre de sa chambre à coucher, qui était située au levant, le notaire saluait de loin le château de son ami.

XV

LE SOUPER CHEZ LE NOTAIRE.

Oswald s'arrêta devant une porte proprement peinte en bois d'orme, il en souleva le marteau de cuivre, net et luisant comme de l'or ; la porte s'ouvrit et Oswald aperçut une étude, dans laquelle travaillaient ou venaient de travailler quatre jeunes clercs d'autant plus joyeux et de bonne humeur que la journée était finie, et que cinq heures, sonnant en ce moment à l'horloge du village, annonçaient pour eux l'heure du retour dans leurs foyers.

— Monsieur le notaire ? demanda le nouvel arrivant.

On lui indiqua une porte noire à droite. Oswald s'y élança et aperçut l'intrépide Godfried au milieu de son cabinet, comme au milieu d'un champ de bataille : il était entouré de paperasses ; il y en avait sur son bureau, sur sa cheminée, sur les chaises, et le parquet en était jonché. Cinq heures avaient beau retentir et sonner l'heure de la retraite, tout annonçait que, pour l'infatigable notaire, il n'y avait ni trêve, ni repos. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, il leva la tête et poussa un cri de joie : puis, un contrat de vente à la main et sa plume sur l'oreille, il s'élança en foulant aux pieds tous les parchemins qui s'opposaient à son passage. Un instant après, il était dans les bras de son ami.

— C'est toi ! te voilà !

— Moi-même qui viens te demander à souper et à coucher.

— Charlotte, cria le notaire, avec fierté, à une vieille servante qui accourut, Charlotte, M. le comte de Donnersberg vient me demander à souper ! Soigne-toi bien, et donne-

nous ce que tu as de mieux ; il s'agit ici de tuer le veau gras, mon enfant ; et puis, continua-t-il, tu prépareras pour lui la plus belle chambre, celle du premier. Maintenant, laisse-nous.

— Mon ami, lui dit Oswald, en lui serrant la main, la vue du château m'avait attristé... j'avais besoin de repos et de bonheur.

— Et tu es venu me voir... tu as bien fait, je m'occupais de toi ; vois-tu toutes ces liasses de papier ? ce sont les titres de toutes nos propriétés. J'ai cru que je ne finirais pas de les parcourir ; c'est énorme !... Nous avons des hôtels, des maisons, à Prague et à Vienne, des terres dans toute l'Allemagne, et de l'argent sur toutes les banques de l'Europe, il y en a pour six millions.

— C'est trop !

— Oui, car tout cela ne profite à personne ; le général écoutait rarement mes avis : aussi c'est mal géré, mal administré, et les capitaux sont mal placés, tu mèneras cela autrement... Comme tu me le disais autrefois, tu établiras des usines et des fabriques en Styrie et en Moravie. Grand seigneur, tu deviendras fabricant, tu feras travailler les ouvriers, les bons sujets, s'entend, et en faisant la fortune du pays, tu doubleras la tienne, ce qui te servira à faire de nouveaux heureux ; voilà comme j'entends le libéralisme.

— Et moi aussi, s'écria Oswald.

— A ces conditions-là, monsieur le comte, je te permets d'être républicain et plus encore. Partage tant que tu voudras, partage avec tout le monde, personne ne s'en plaindra ; mais j'ai besoin, avant tout, de ta signature pour une foule d'actes ; il me faudra ta procuration pour beaucoup d'autres.

— Nous avons le temps.

— Non pas ; il ne faut jamais, en fait d'affaires, remettre au lendemain.

Et Oswald aurait eu grand'peine à se soustraire au zèle actif de son ami, quand, par bonheur, Charlotte vint annoncer que le souper était servi.

Dès ce moment, Godfried consentit à faire trève aux affaires!

Quel bon repas que celui de deux amis, qui, depuis longtemps séparés, se retrouvent enfin en face l'un de l'autre, sans témoin, sans importun ! Quelles douces causeries ! que de souvenirs ! une question n'attend pas l'autre ! tous deux souvent parlent ensemble. N'importe, tous deux s'entendent, se comprennent, et puis on a le bonheur de recommencer deux ou trois fois le même récit ; et puis, au dessert, le plaisir de trinquer ensemble au passé, au présent, à l'amitié ! Quel délicieux repas ! fût-il même mauvais ! Et celui de Charlotte était excellent, et le vin des meilleurs crûs de Hongrie, le *Keszthely*, qui le dispute au bourgogne pour le bouquet ! Depuis une heure on ne mangeait plus, et le souper durait encore.

On pense que, dans la conversation des deux amis, M. Niklaus et Fridoline n'avaient point été oubliés. Oswald avait raconté à son ami tous les détails qui avaient précédé son départ de Dresde : la lettre qu'il avait écrite au brave commerçant et la demande formelle qu'il lui avait faite de la main de sa fille.

— Tu as bien fait, s'écria Godfried. Tu n'as pas besoin de fortune, et puisqu'elle est jolie et que vous vous aimez, c'est bien à toi de récompenser ainsi le désintéressement du père et l'affection de la fille. Vos sentiments et vos opinions sont les mêmes, tant mieux ! J'en conclus que, pour nos projets d'industrie, de manufacture et de fabrique, Fridoline et son père, et le brave commis M. Jérémie, te feront plus de profit qu'une duchesse de la cour et toute sa noble famille. Quand les verrons-nous ?

— D'ici à quelques jours, ils arriveront au château.

— Bien ! nous veillerons à ce que tout soit en ordre et disposé pour les bien recevoir. Je m'en charge, et nous ferons à la petite marchande une réception de princesse.

— Demain, dit Oswald, nous visiterons ensemble nos domaines.

— A vos ordres, monsieur le comte !

En ce moment, onze heures sonnèrent à l'horloge du château : Onze heures ! dirent ensemble les deux amis, ce n'est pas possible ! C'était vrai, cependant.

— Allons, dit Godfried, il faut être raisonnable, car demain à six heures je dois être le premier descendu dans l'étude; c'est mon usage. Je vais avoir l'honneur de conduire monsieur le comte à son appartement.

Il prit un des flambeaux qui étaient sur la table, quitta la salle à manger et traversa son cabinet. Il s'arrêta près de son bureau, et, y prenant trois liasses de papier :

— Te lèves-tu de bonne heure? dit-il à Oswald.

— Comme toi, avant six heures.

— Eh bien! si tu n'as rien de mieux à faire, déchiffre cet amas de lettres que j'ai réunies sous le titre de *Correspondance*, et dont je n'ai pas encore eu le temps de m'occuper; mais, supposant que c'étaient des papiers de famille, je n'ai voulu en charger aucun de mes clercs, et je te les ai réservés.

Le numéro un renferme les lettres recueillies par moi dans l'inventaire de M. Labenski; le numéro deux, les lettres trouvées par moi dans le secrétaire de la comtesse; et le numéro trois, tous les papiers intimes du général. Si tu y découvres quelques renseignements utiles pour nos affaires d'intérêt, tu en prendras note et nous en causerons... Mais voici ton appartement. Bien!... Charlotte a fait un grand feu. J'espère que le lit te paraîtra bon, et que tu dormiras bien sous le toit de l'amitié.

— Et moi, j'en suis sûr.

— Bonsoir, mon ami.

— Bonsoir... à demain.

Oswald entendit le notaire descendre les marches de l'escalier, il ferma sa porte et Godfried ferma la sienne. Godfried se déshabilla au coin du feu, puis s'étendit dans son lit; un instant après il s'endormait du sommeil du juste, et un profond silence régna dans la maison du notaire.

XVI

LETTRES POSTHUMES.

Un feu brillant pétillait dans la chambre d'Oswald et projetait un reflet rougeâtre sur les rideaux blancs du lit et de la fenêtre. Au dehors soufflait avec violence un vent du nord, toujours assez agréable à entendre, quand on est à l'abri et bien chaudement.

Le nouveau comte de Donnersberg n'avait pas envie de dormir ; il contemplait avec plaisir la chambre blanche et proprette où il se trouvait ; et son regard, en faisant l'inventaire, s'arrêta sur les trois liasses de lettres laissées par Godfried sur une petite table, placée près du foyer. C'était le lendemain qu'il devait lire cette volumineuse correspondance, et machinalement il s'occupait à dénouer les cordons qui retenaient les papiers (ce serait toujours cela de fait), puis à mettre les différentes lettres par ordre de date, cela en rendrait la lecture plus facile.

Une des premières qui lui tomba sous la main était signée Labenski et se trouvait dans la cote numéro trois, parmi les papiers du général. Il la remarqua parce qu'elle était fripée et chiffonnée, comme si elle avait été froissée avec violence. Elle contenait ces mots.

« Monsieur le comte,

« Ne m'en veuillez pas d'un refus qui me désespère plus « encore que vous. Mes raisonnements et mes prières ont « été inutiles. Je ne puis la contraindre, et vous-même,

« monsieur le comte, ne le voudriez pas. Madame Isen-
« hoffer, la femme de mon banquier, avait proposé à Thécla
« de l'emmener aux environs de Gratz dans une de ses
« terres. Ma fille se faisait depuis longtemps une fête de ce
« voyage; je n'ai pu m'y opposer. N'interprétez pas autre-
« ment, monsieur le comte, ce brusque départ; n'y voyez
« surtout, je vous en supplie, aucune intention offensante
« pour Votre Excellence, et croyez que je ne me rappellerai
« jamais qu'avec reconnaissance et respect l'honneur que
« vous avez daigné me faire.

« LABENSKI. »

— C'était donc sérieusement, se dit Oswald, que Thécla Labenska avait d'abord refusé la main du comte de Donnersberg; je ne l'aurais jamais cru, ni Godfried non plus... et cependant, malgré toutes les précautions que prend le père pour ménager l'amour-propre du prétendant, il est évident que Thécla a quitté Vienne dans le but de se soustraire aux poursuites du général.

Une autre lettre de la même date, à peu près, s'offrit alors aux yeux d'Oswald parmi les papiers de Labenski. C'était une petite écriture fine, élégante, distinguée. La signature de Thécla le fit tressaillir. Il lui sembla qu'il tenait entre les mains la pensée même de cette femme si fausse, si perfide, qui avait voulu lui faire tant de mal. Il regarda avec attention autour de lui, comme pour s'assurer qu'on ne pouvait l'apercevoir, et lut la lettre suivante, comme on lit la preuve d'un complot :

« Mon bon père,

« Je vous laisse bien fâché contre moi, c'est là ma seule
« peine, car, en refusant les millions de M. le comte de
« Donnersberg, je ne me sens pas coupable, je ne me sens
« aucun remords au cœur.

« Vous me dites que c'est manquer notre fortune; et
« qu'avons-nous besoin de fortune? N'avons-nous pas été
« heureux jusqu'ici avec le peu que nous possédions? ne

« pouvons-nous pas l'être encore?... Quand votre fille sera « comtesse et millionnaire, les soirées, où je vous fais la « lecture au coin du feu, en auront-elles plus de charme, « nos promenades du matin en seront-elles plus douces?... « Vous aimerais-je davantage? Ce n'est pas possible...

« Et qui sait, mon père, si les fêtes et les honneurs, si « les embarras de la richesse ne seront pas cause que je « vous aimerai moins?... Pardon, pardon, mon bon père, ce « n'est pas cela que je veux dire, mais ceci seulement : que « j'aurai alors moins de temps à vous aimer... et que main- « tenant j'ai toute ma vie pour cela.

« Vous ajoutiez hier, dans votre grande colère, que, si « je n'épousais pas le général, je courais risque de rester « fille, attendu que vous m'aviez donné une éducation de « princesse, c'est vrai, et que je n'avais pas de dot, c'est « encore vrai. Mais, où est donc la nécessité de se marier, « quand on a un père qui vous tient lieu de tout, quand on « lui doit des talents qui charment la vie et qui même, au « besoin, pourraient l'enrichir?

« Vous vous plaignez souvent que le produit de votre « place ne vous suffit pas, que nous sommes pauvres, très- « pauvres; jusqu'à présent, mon père, je ne m'en doutais « pas; mais vous le dites, il faut bien le croire. J'ai cher- « ché un moyen de vous rendre riche à votre insu. Oui, je « m'étais promis de ne jamais vous en parler, pour vous « punir; mais je n'ai pas de rancune, et je vais tout vous « confier.

« Grâce à vous, j'ai appris le piano. A tout autre, je dirais « que j'en joue passablement; mais on peut être orgueil- « leuse avec son père; je conviendrai donc, entre nous, « que j'en joue parfaitement bien; vous ne pouvez pas le « nier, vous me le dites tous les soirs. Madame Isenhoffer, « la belle-fille de votre banquier, à qui j'ai confié mon pro- « jet, prend depuis six semaines des leçons de moi.

« Comme elle est aussi généreuse que son beau-père est « avare, elle me paye très-cher, et de plus, à la campagne,

« où elle m'emmène, elle me présentera à deux ou trois « jeunes duchesses qui seront plutôt mes amies que mes « élèves; et quand les arts et l'amitié m'offrent une vie heu- « reuse, honorable et indépendante, vous me parlez d'un « mariage d'argent, vous me proposez de me vendre !... « Ah ! mon père, mon père, vous n'êtes pas jeune fille, vous « n'avez pas dix-sept ans, vous ne savez pas ce que c'est que « d'unir son sort à celui d'un homme de soixante-cinq ans, « quelque rang ou quelque fortune qu'il puisse vous offrir !

« S'il s'agissait de vous sauver la vie, mon père ! je n'hé- « siterais pas un instant ; mais comme, grâce au ciel, il n'en « est rien, laissez-vous être heureux par moi et près de moi ; « laissez-moi ma liberté, mes rêves et ma gaieté de jeune « fille, car, en vous écrivant, en pensant que nous ne serons « point séparés, je ris et je pleure en même temps, et ce « papier, que je viens de presser contre mes lèvres, vous « portera à la fois les larmes et les baisers de votre heu- « reuse fille.

« THÉCLA. »

En lisant cette lettre, Oswald restait frappé de surprise et ne pouvait en croire ses yeux.

— Oui, voilà l'âme d'une adorable jeune fille, se disait-il, et les sentiments qu'elle exprime ne peuvent être soupçonnés de fausseté, c'est à son père qu'elle écrit, c'est à lui et à Dieu qu'elle dévoile ses pensées les plus intimes. Comment plus tard tant de naïveté, de courage, de noblesse, se sont-ils laissé corrompre au contact des grandeurs et de la fortune ?

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Oswald resta quelques instants plongé dans ses réflexions ; puis enfin, mettant cette lettre de côté, il en prit une autre qui venait immédiatement après. Elle était encore de Thécla ; mais ce n'était plus cette écriture si nette, si élégante... elle était écrite à la hâte, presque illisible, et il fallut à Oswald de grands efforts pour la déchiffrer.

« Mon père... mon père... quelle horrible lettre !... je l'ai

« brûlée à l'instant... Dieu seul et moi connaîtrons votre « secret. Cette lettre, je ne devais la recevoir qu'après-de- « main... mais, grâce au ciel !... M. Isenhoffer, le fils, à qui « vous l'aviez confiée, au lieu de s'arrêter, comme il le devait, « deux jours à Gratz, est venu ici directement.

« La poste va repartir à l'instant... et je vous écris ; mais « pas de train pour Vienne avant ce soir ; je prendrai le che- « min de fer, je passerai la nuit, et demain une partie de la « journée. Je pars seule, mais ne craignez rien, Dieu veil- « lera sur moi !... il doit protéger une fille qui va sauver son « père ; et je vous sauverai. Je vous le jure... je vous sau- « verai ! attendez-moi seulement, et croyez en votre fille.

« THÉCLA. »

Que s'était-il donc passé ? quel était ce secret ? Oswald chercha vainement parmi les autres lettres de M. Labenski... Peine inutile ! Aucune trace de cet événement, et cela était d'autant plus facile à comprendre, que Thécla elle-même déclarait avoir brûlé, aussitôt sa réception, la lettre qui contenait ce terrible mystère ; mais, parmi les papiers du général, Oswald trouva la lettre suivante, dont l'étrangeté redoubla son étonnement. Elle était de l'écriture de Thécla, de la même date que la précédente, et adressée par elle-même au comte de Donnersberg :

« Monsieur le comte,

« Il y a un mois que vous, grand seigneur, feld-maréchal, « comblé de tous les dons de la fortune, vous m'avez fait « l'honneur de me demander en mariage, moi, jeune fille « pauvre et ignorée ; honneur bien grand, honneur inespéré, « que j'ai pourtant osé refuser, mais pour un motif dont votre « cœur ne saurait me blâmer. Un homme tel que vous doit « être aimé de celle qu'il a daigné choisir, et, par malheur « pour moi, monsieur le comte, je ne vous aimais pas. Une « telle franchise serait peut-être un crime aux yeux de tout « autre, mais non pas aux vôtres, j'en suis certaine, et j'ai « tellement confiance en votre loyauté, que, dans le malheur

« qui m'accable, et cherchant autour de moi un ami, c'est « à vous que je m'adresse, monseigneur ! Celui qui m'avait « jugée digne d'être sa compagne et de partager son sort « doit être digne de partager ma peine et de comprendre « la hardiesse de l'aveu que j'ose, aujourd'hui, lui faire.

« J'ai un père qui, toute sa vie, s'est sacrifié pour moi. « Banni de son pays, où tous ses biens avaient été confisqués, « il a travaillé, depuis seize ans, d'abord pour me nourrir, puis « pour me donner une brillante éducation. Plus tard enfin, « dans l'espoir de me marier et d'amasser pour moi une dot, « seul but de toutes ses pensées, et trouvant que le labeur de « chaque jour ne suffisait pas à son impatience, il a hasardé « à la bourse de Vienne quelques spéculations qui ont réussi, « par malheur, et qui ont encouragé son audace ou plutôt « son amour pour sa fille.

« Il a perdu, tout perdu en un jour, et dans une entreprise « qui, quelques jours plus tard, offrait un gain énorme et « assuré. Il ne fallait que pouvoir attendre... Mais comment ? « où trouver des capitaux ?

« Mon père était caissier chez M. Isenhoffer, banquier, et « se persuadant qu'il pourrait, avant la fin du mois, et sans « qu'on s'en aperçût, remettre dans sa caisse les sommes « empruntées par lui et qu'il se croyait sûr de gagner... « Vous devinez le reste, monseigneur. Après-demain est le « dernier jour du mois ; c'est le jour où, selon son habitude, « M. Isenhoffer doit faire le relevé général des comptes de « sa maison, et demain mon père est décidé à se tuer, car « il lui est impossible de trouver, en un jour, quatre-vingt « mille florins qui lui manquent; il ne peut l'espérer ; moi « seule, j'espère encore ! Si cet espoir est déçu, je ne me « plaindrai pas, je me résignerai. Ma destinée sera celle de « mon père ! je ne l'abandonnerai pas, lui qui ne m'a jamais « abandonnée, et je partirai avec lui.

« Si au contraire, monseigneur, vous lui venez en aide, si « vous empêchez que sa honte soit connue, si vous sauvez « son honneur et ses jours, ma reconnaissance sera éter-

« nelle et ma vie entière ne suffira pas pour acquitter ma « dette.

« THÉCLA LABENSKA. »

En achevant ces dernières lignes, Oswald eut peine à modérer son émotion; il saisit vivement une autre lettre qui, dans les papiers du général, se trouvait immédiatement à la suite de celle-ci. Elle était de la même écriture, mais datée de deux jours plus tard.

« Soyez béni, monsieur le comte ; mon père est sauvé! Je « viens de remercier Dieu, je viens de lui adresser mes prières « pour qu'il vous récompense et pour que vos jours soient « heureux!

« Vous prétendez qu'ils ne peuvent l'être sans moi, vous « faites appel à ma reconnaissance... Elle ne vous fera pas « défaut. J'ai dit que ma vie serait à vous! Vous pouvez en « disposer.

« Vous faites aussi appel à ma franchise et me demandez « si maintenant je vous aime! maintenant comme toujours, « je dirai la vérité. Non, monsieur le comte, je ne vous « aime pas... d'amour; mais jamais, je vous le jure, je n'ai « éprouvé d'amour pour personne, et tous les sentiments « d'affection, d'estime, de dévouement que peut inspirer la re- « connaissance à un cœur bien né, je les ressens pour vous. « J'ai plus d'une fois entendu raconter les services rendus « par vous au pays, je serai glorieuse de votre gloire, fière « du nom que vous me donnez, et j'espère, grâce au ciel, le « porter toujours dignement, car je sais, en vous épousant, « à quoi je m'engage devant vous et devant Dieu.

« Veiller sur vos jours et les prolonger par mes soins, « rendre votre vie agréable et heureuse; vous apporter fidé- « lité, respect et soumission, tels sont mes devoirs; je les « connais, je les remplirai; et si jamais je pouvais les oublier, « conservez cette lettre, monsieur le comte, pour m'accabler « du témoignage de vos bienfaits et du reproche de mon in- « gratitude.

« THÉCLA LABENSKA. »

Oswald resta quelques instants pensif.

Il était évident que la pauvre fille s'immolait pour son père ; qu'elle sacrifiait toutes ses illusions de jeunesse, tous ses rêves de bonheur et d'avenir ; mais que de noblesse et de dignité dans ce sacrifice ! que de franchise dans ses aveux ! Qu'il devait être facile, même à un vieillard, d'être heureux avec une telle femme, et presque de s'en faire aimer !

— Quel dommage, disait Oswald, qu'un si rare trésor ne soit pas tombé en partage à un époux jeune comme elle ! C'est le contact de la vieillesse et de ses sentiments égoïstes qui, plus tard, a desséché cette âme si belle et si pure.

Et malgré lui, ému par ce roman d'outre-tombe, dont les pages se déroulaient à ses yeux, durant la solitude et le silence de la nuit, s'intéressant à ces personnages qui n'existaient plus, mais dont les souffrances vivaient encore dans ces caractères tracés par eux, il poursuivait, avec une curiosité fiévreuse, la lecture de ces lettres.

De temps en temps il regardait autour de lui, ou écoutait d'une oreille inquiète ; parfois il lui semblait voir ou entendre ceux qui, dans leur conversation muette, lui dévoilaient ainsi toutes leurs pensées et tous leurs secrets.

Dans les lettres du père à sa fille, on voit que, frappé d'un coup mortel, qui doit bientôt le conduire au tombeau, ce père ne peut se pardonner d'avoir sacrifié son enfant. En vain elle lui écrit qu'elle n'a rien à désirer, qu'elle est contente de son sort.

Ce n'est pas vrai, lui écrit-il, *tu te fais heureuse pour diminuer mon malheur !*

Dans les premières lettres qui suivent son mariage, Thécla raconte à son père l'éclat et les honneurs qui l'environnent, les fêtes et les hommages qu'on lui prodigue, l'amour et les soins de son mari, qui ne la quitte pas d'un instant, ou qui, séparé d'elle, la suit encore des yeux. Elle le remercie de tant d'attentions, elle est touchée d'un tel excès de tendresse. Mais, sans qu'elle le dise, on comprend qu'elle croit y voir un commencement de défiance dont sa fierté est blessée.

Elle affecte d'être joyeuse et de se plaire dans ce grand monde où se plaît son mari, et cependant, dans une des lettres qui suivent, elle s'écrie :

« Enfin, nous voilà à Donnersberg, dans ce grand et immense château, où nous ne voyons plus personne. Ah! que je suis heureuse, mon père!... J'y puis penser en liberté, à vous, mon seul ami! Je puis rêver, dans ces longues allées, ou au bord de la Moldau, à mes plaisirs ou à ma jeunesse passés... car, quoique jeune encore, il me semble que je n'ai déjà plus de jeunesse; il ne m'est pas arrivé, depuis deux mois, de sauter ou de courir, même de rire. D'abord le général ne rit jamais, et puis il semble qu'un éclat de rire serait inconvenant et jurerait avec les voûtes sombres de ce grave château.

« Vous me demandez si mon mari m'aime beaucoup. Si je l'osais, je dirais : trop! car son amour est si inquiet, parfois même si furieux, que cela effraye plus que cela ne touche. Ce n'est pas ainsi que, dans mes idées de jeune fille, j'aurais jamais compris l'amour! Je rêvais qu'il ne pouvait connaître ni discussion, ni querelles; car, d'un regard, on devait s'entendre. Je rêvais qu'il ne devait éprouver ni défiance, ni soupçons, car, d'un regard, on devait se rassurer!

« Il paraît que je m'abusais et qu'il ne peut en être ainsi. Je tâche donc, à force de soins et de douceur, de calmer ce caractère violent et soupçonneux. Ici surtout, j'espère en venir plus aisément à bout : nous sommes seuls, seuls au monde; nous n'aurons pas, comme à Vienne, des bals, et surtout des valseurs. Ce sont les valseurs qu'il n'aime point, hélas! J'y renoncerai pour lui plaire, ainsi qu'à la valse, ainsi qu'aux éclats de rire. Rassurez-vous, cela ne me coûte rien, je n'y ai pas le cœur! »

— Ma pauvre tante! se dit Oswald avec un soupir, et nous lui portions envie, et nous l'accusions d'avoir dérobé, à force de ruses et d'intrigue, un sort qu'elle avait si chèrement acheté!

En ce moment il tenait une lettre qui le fit tressaillir... il avait cru y lire son nom, et, en effet, il ne se trompait pas... c'était bien son nom! son nom à lui, écrit de la main de Thécla! Sa curiosité devint plus vive, et il redoubla d'attention en lisant la lettre suivante :

« Je vous ai parlé, mon père, du curé de Donnersberg, « M. Berthold, qui est un excellent homme. Il vient me voir « souvent. C'est presque notre seule compagnie; il n'amuse « pas beaucoup le général, mais moi, qui l'apprécie et qui « l'aime, je lui ai donné toute ma confiance. Nous avons aussi « de bons serviteurs, Frantz, le valet de chambre de mon « mari, un ancien soldat, triste et taciturne, mais dévoué. « Et puis j'ai près de moi une jeune fille qui me plaît infini- « ment, Gretly, ma femme de chambre, que je suis toujours « tentée de traiter comme une sœur et une amie, aux grands « reproches de mon mari; mais c'est plus fort que moi... j'ai « tellement besoin d'aimer quelqu'un!

« Gretly me parle souvent de madame d'Albray, son an- « cienne maîtresse, la sœur du général; elle me parle aussi « de son jeune maître, M. Oswald d'Albray, pour qui elle a « gardé le plus vif attachement. »

— Bonne Gretly! se dit Oswald.

« J'ignorais, mon père, que j'eusse un neveu, le général « ne m'en a jamais parlé, et celui-là, si j'en crois Gretly, « était aimé ici de tout le monde. Il était plein de bonté et « de franchise, il se souciait peu de la richesse... Ah! que « nous nous serions bien entendus ensemble! Nos soins « réunis eussent adouci l'humeur chagrine du général; nous « lui eussions fait des lectures, de la musique; nous eussions « embelli ses derniers jours; il m'y eût aidé du moins, et « puis un neveu de mon âge, ç'eût été un frère! »

Oswald essuya une larme qui mouillait sa paupière...

« Mais il paraît que lui et son oncle sont brouillés à tout « jamais; le général l'a banni de sa présence; il ne veut « plus le recevoir, il lui a même retiré la petite pension « qu'il lui faisait; ainsi le fils de sa sœur est dans la misère,

« et moi je jouis ici d'une opulence qui ne m'était qu'inutile « et qui va me devenir odieuse. Non, mon père, non ce ne sera « pas. J'ai conçu un projet : c'est de réconcilier l'oncle et le « neveu, c'est mon devoir ; je serai approuvée par vous, j'en « suis sûre, et par tout le monde ; le général lui-même me « remerciera, un jour, de lui avoir ainsi rendu un fils et une « famille. »

— Et nous avons pu l'accuser! s'écria Oswald, et il continua.

La lettre de Thécla se terminait ainsi :

« Depuis que cette bonne idée m'est venue, mon père, je « ne suis plus la même, je suis contente, je suis heureuse. « J'ai un but dans ma vie, et je l'atteindrai. Non pas que je « ne comprenne toutes les difficultés que je vais rencontrer. « D'abord, je ne sais pas au juste ce qui s'est passé entre « l'oncle et le neveu, car Gretly ne m'a donné que des ren- « seignements bien imparfaits ; souvent même elle me ca- « chait ou n'osait pas me raconter certaines circonstances « que, disait-elle, je ne devais pas connaître. »

— Je crois bien, se dit Oswald, l'aventure de l'armoire !

« Je sens donc que j'aurais grand besoin de conseils, et « j'ai demandé à Gretly à qui je pourrais m'adresser. A une « seule personne, m'a-t-elle dit, au docteur Mœnch, le père « de M. Godfried le notaire, et le meilleur ami de M. Oswald, « dont il était comme le tuteur, ou plutôt comme le père. « Mais il paraît que M. Mœnch, qui jouit de l'estime univer- « selle, s'est brouillé avec le général à cause de moi, mon « père, et dans l'intérêt de son pupille, car, depuis mon « mariage, il ne vient plus au château, et M. Godfried, son « fils, ne s'y montre jamais ; je ne peux pas les forcer à y « venir, et je ne peux compter sur personne ; j'ai pour en- « nemis tous les amis d'Oswald ! »

— Pauvre et noble jeune fille ! murmura Oswald ; elle a raison, le docteur Mœnch et Godfried, et moi tout le premier, nous l'avons méconnue, calomniée ! Nous étions des ingrats, et elle seule était bonne et généreuse.

Un mot surtout l'avait touché : sa tante ne disait plus :

M. Oswald, elle avait écrit tout simplement : Oswald ; il semblait qu'un lien de parenté ou d'amitié existât déjà entre eux, depuis qu'elle voulait lui rendre service.

Une autre lettre, également adressée à son père, contenait la suite de l'entreprise tentée par elle :

« Tout va bien, disait-elle. Ne pouvant consulter personne, « je n'ai consulté que moi-même. J'ai commencé l'attaque, « hier soir, par un air de Mozart, que j'ai joué à mon mari... « et très-bien, à ce qu'il paraît. La preuve, c'est qu'il a « crié *bis !* et, au lieu de recommencer, je lui en ai chanté « un autre : *Batti, batti, o bel Masetto ;* et, au lieu de me « battre, il était tellement ému, qu'il est tombé à moitié à mes « genoux en me baisant les mains. Je n'ai pas grande expé- « rience, mon père, mais il m'a semblé que c'était là le mo- « ment de parler de mon protégé ; le général s'est à l'ins- « tant même relevé avec colère, et s'est mis à marcher à « grands pas dans l'appartement ; et moi, au lieu de m'ef- « frayer ou de lui répondre, j'ai replacé mes mains sur le « piano et j'ai repris l'air : *Batti ! batti ! o bel Masetto !* Toute « sa fureur est tombée : grâces en soient rendues à Mozart ! « Et, pendant que je continuais à jouer, il s'est placé debout « derrière moi et m'a dit :

« — Que voulez-vous donc, Thécla ?

« — Que nous causions d'Oswald sans colère, que vous « me disiez les griefs que vous avez contre lui.

« — Soit, je vous le promets.

« — Que vous me permettiez de le défendre !

« Il fit un geste de mauvaise humeur.

« — Il le faut bien. Vous êtes trop juste pour le condamner « aujourd'hui sans l'entendre, et, puisqu'il n'est pas là, je « serai son avocat... avocat nommé d'office par vous et peu « habile à plaider... aussi je compte sur l'indulgence de mon « doux juge !

« Il sourit, ce qui lui arrive bien rarement !

« — Je ne cache pas à mon doux juge, continuai-je, car « je lui dis toujours la vérité, et à qui la dirait-on, si ce n'est

« à son juge? je ne lui cache pas que mon intention est de « tout employer pour le séduire, et j'espère y réussir.

« — C'est ce que nous verrons, dit-il froidement; mais « pas en ce moment, je vous en prie.

« — Oh! quand vous voudrez, c'est au juge à fixer le jour « de l'audience.

« Il a souri encore; aussi j'ai bon espoir, mon père : si je « ne l'emporte pas une première fois, je l'emporterai une « seconde, une troisième, rien ne me découragera. Il s'agis- « sait seulement de l'habituer à cette idée; il y est venu « maintenant sans trop de colère et sans en conserver même « de mauvaise humeur. La preuve, c'est qu'il nous arrive « à l'instant du gouverneur de Prague une invitation de bal « pour demain, un bal superbe donné en notre honneur. Je « n'ai rien dit, et de lui-même et presque sans hésiter, il a « répondu :

« — Nous acceptons.

« Je viens de raconter le succès de ma première attaque « à Gretly, qui est enchantée, et qui me quitte pour prépa- « rer ma toilette de bal. Elle veut que demain je sois su- « perbe, que je sois la plus belle, et que je séduise toute la « ville de Prague, à commencer par mon mari. Puisse-t-elle « dire vrai!

« Adieu, mon bon père, adieu. J'ai idée que la soirée de « demain sera décisive... Ma première lettre vous en rendra « compte. »

Oswald, cherchant à rassembler ses souvenirs, crut se rappeler qu'il s'agissait de cette soirée dont Godfried lui avait raconté les détails; ce bal, à Prague, où Thécla avait obtenu tant de succès, pendant que le général jouait au whist dans un boudoir où il avait fini par s'endormir!

Ce fut avec un vif sentiment de curiosité qu'Oswald s'empara de la lettre suivante; ce fut avec effroi qu'il lut ces terribles paroles :

« Ah! mon père!... mon père!... quelles horribles scènes! « je suis brisée, anéantie... j'ai besoin de rassembler toutes

« mes idées pour vous raconter comment tout cela s'est « passé... je n'y puis croire encore !

« J'avais cessé de valser, j'avais cru remarquer que deux « de mes valseurs, le prince de Sapieha et un jeune officier « de l'ambassade française, avaient fait plus d'une fois fron- « cer le sourcil au général. J'avais déclaré ne plus vouloir « danser, espérant par là satisfaire mon mari. A peine as- « sise, je crus voir encore que les personnes qui causaient « avec moi excitaient son mécontentement ; j'aperçus alors, « par bonheur, M. Godfried, que vous connaissez, et que je « n'avais pas vu depuis la lecture de notre contrat de ma- « riage, à Vienne. Je l'invitai à s'asseoir près de moi. Je vis « alors le général, plus tranquille, s'éloigner en tenant à la « main une carte de whist.

« Je vous avoue qu'en apercevant à côté de moi M. God- « fried, le cœur me battait ; j'espérais qu'il me parlerait « d'Oswald. Il n'y a pas manqué ; lui et son père, le docteur « Mœnch, sont de nobles cœurs qui n'oublient pas leurs « amis, et qui savent les défendre, aux jours de l'infortune.

« Il ne me laissa pas ignorer qu'on m'accusait d'avoir « voulu faire déshériter Oswald !... Moi, mon père, moi, « grand Dieu ! Vous jugez si désormais j'étais intéressée à « lui faire rendre son héritage. Ce n'était plus sa cause, c'é- « tait la mienne qu'il s'agissait de défendre ! Aussi je promis « sans peine à M. Godfried, qui m'en suppliait, de parler en « faveur de son ami, et, dès le soir même, en sortant du « bal, dès que je fus en voiture à côté du général, sans at- « tendre même que nous fussions de retour au château, je « ne craignis pas d'aborder franchement la question ; je le « suppliai, pour mon honneur, à moi, et pour qu'il ne fût « pas dit que j'avais chassé Oswald de la maison de son « oncle, de l'y rappeler à l'instant.

« Il faisait nuit et je ne pouvais voir ses traits ; mais, as- « sise à côté de lui, je sentais comme un mouvement con- « vulsif qui agitait tout son corps... Il se taisait... et moi je « continuais à le supplier, je redoublais d'instances et de

« chaleur ; il y eut même un moment où, prenant sa main, « je la pressai avec tendresse..... Mais lui, serrant la mienne « de manière à la briser, me fit jeter un cri de douleur, et il « me dit alors d'une voix sourde et avec un accent de « rage :

« — Je ne pouvais y croire ! Tout ce que je viens d'en- « tendre au bal est donc vrai ? Tout ce que je regardais « comme une calomnie est donc une réalité ?

« — Que voulez-vous dire, monsieur? m'écriai-je effrayée.

« — Oui, continua-t-il avec fureur, près de ce boudoir, où « ils ignoraient ma présence, ces jeunes gens n'ont pas craint « de parler ; ils ont tout dit. J'écoutais, et lorsqu'on est en- « tré; on a cru que je dormais. Il le fallait, à moins d'aller « tous les souffleter, à moins de faire un éclat qui vous dés- « honorait et moi aussi. Eh bien ! le dirai-je ? s'écria-t-il « avec rage, je doutais encore ; je ne croyais pas qu'une « pareille trahison, qu'une si grande perfidie fût possible.

« — Quelle trahison ? quelle perfidie ?

« — Silence ! me dit-il, silence !

« Dans ce moment, en effet, nous arrivions à Donnersberg « et le jour commençait à paraître. Dès que nous fûmes « seuls dans l'appartement, je demandai l'explication d'une « conduite pareille. Il me regarda d'un air farouche.

« — Vous m'avez trompé, me dit-il ; vous m'avez juré, « qu'avant notre mariage, vous n'aviez aimé personne.

« — Et je vous le jure encore !

« — Trahison !... vous avez aimé quelqu'un... un jeune « homme !

« — Moi ! grand Dieu ! qui a osé vous dire ?...

« — Vous aurez beau crier à la calomnie, je sais tout... « avouez-le et je puis encore pardonner ; sinon, je serai im- « placable !

« — Monsieur, lui dis-je, je ne vous ai jamais vu ainsi, et « vous m'effrayez beaucoup ; mais, dussiez-vous me tuer, je « ne peux pas dire ce qui n'est pas.

« — Ah ! vous refusez de m'avouer l'objet d'un tel amour !

« Eh bien ! moi, je vais vous le dire : c'est mon neveu Os-
« wald !

« Je jetai un cri d'indignation ; mais la surprise, l'effroi,
« m'avaient tellement saisie, qu'incapable d'articuler un
« mot, je fus comme prise d'un tremblement nerveux, et je
« me mis à fondre en larmes.

« — Vous le voyez bien, dit-il, en serrant ses poings avec
« rage, vous êtes confondue !... Vous l'avouez enfin !

« — Jamais ! jamais ! m'écriai-je, retrouvant, en ce mo-
« ment, et ma voix et mes forces.

« — Ah ! c'est trop d'audace ! Vous osez soutenir qu'il y
« a six mois, quand il a été banni de ce château, vous ne
« vous êtes pas rencontrés tous les deux à Vienne ?

« — Jamais !

« — Vous ne vous êtes pas vus, vous ne vous êtes pas
« aimés ?

« — Je ne le connais même pas !

« — D'où vient donc alors l'intérêt si tendre que vous
« lui portez ? Pourquoi tenez-vous à ce qu'il revienne ici
« passer ses jours près de vous ? Pourquoi me supplier avec
« tant de chaleur et d'instances, presque avec des larmes ?...
« Pourquoi, enfin, dans ce moment, êtes-vous là devant moi,
« pâle et tremblante comme une criminelle ?

« On dit, mon père, que l'innocence est calme et tran-
« quille ; que, forte de son bon droit, elle porte un front
« assuré. Et moi, bouleversée par des accusations si impré-
« vues, si étranges, si indignes, j'avais perdu la tête ; je ne
« pouvais que répéter en sanglotant :

« — Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai !

« Et je ne pouvais appeler à mon aide que Dieu, que
« j'attestais ; que vous, mon père, dont j'invoquais le té-
« moignage.

« — Votre père ! s'écria-t-il avec dédain, votre père, qui
« s'entend avec vous !

« Ah ! à ce mot, l'indignation me rendit du courage ;
« j'avais pu me laisser outrager ; mais vous, mon père,

« vous !... Je retrouvai des forces pour vous défendre, et « après quelques minutes d'énergie ou de colère, mes « forces m'abandonnèrent de nouveau, et je tombai éva- « nouie.

« Effrayé, il sonna ; il était grand jour. Gretly accourut ; « elle fut saisie d'effroi en me voyant dans un pareil état ; « et M. de Donnersberg, comprenant qu'il me tuait par sa « présence, consentit à s'éloigner.

« Quand je revins à la vie, quand, regardant autour de « moi, je me vis seule avec Gretly, je respirai ; je me jetai « dans ses bras, et la pauvre fille fondit en larmes. Ah ! que « j'étais heureuse ! j'avais quelqu'un qui pleurait avec moi. »

Oswald s'arrêta en cet endroit. Les pleurs le suffoquaient lui-même et coulèrent sur cette lettre qui déjà peut-être avait reçu les larmes de Thécla. Que de regrets ! que de remords l'assaillaient à la fois ! C'était pour lui que la pauvre fille avait tant souffert !... c'était lui qui était la cause de tous ses maux... Et, en récompense de tant de générosité, elle n'avait reçu de lui qu'outrages et calomnies !

— Thécla, murmura-t-il à voix basse, pardon ! pardon !

Puis, empressé de revenir à l'ange qu'il avait méconnu, il reprit la lecture de sa lettre. Thécla continuait ainsi :

« Après avoir dormi quelques heures, j'entendis ouvrir ma « porte. C'était Gretly qui, toute tremblante, m'annonçait « que le comte demandait à me voir. Je me jetai à bas de « mon lit, et, avec un battement de cœur inexprimable, « j'attendis cette visite... Ah ! si j'avais pu fuir ! si j'avais « pu me réfugier près de vous, mon père !... mais je n'avais « ni consolation, ni protection à attendre, j'entendais les « pas du comte.

« Il entra. La scène de la veille recommença. C'étaient les « mêmes soupçons et la même fureur ; et, après des heures « entières de ces horribles débats, je ne me défendis plus « qu'en lui disant :

« — Tuez-moi ! monsieur, si vous ne me croyez pas !

« Et j'en étais arrivée à ce point de lassitude et de déses-

« poir, que la mort eût été pour moi un repos et un bien-
« fait.

« Enfin, désarmé par ma résignation, il me dit d'un air
« froid et sévère :

« — Je vous crois... mais cela ne suffit pas, il faut que
« les autres vous croient. Les amis de M. Godfried, et peut-
« être M. Godfried lui-même, sont persuadés, je les ai en-
« tendus, que, par votre influence et votre crédit, mon ne-
« veu Oswald va recouvrer mes bonnes grâces.

« — Ils sont loin de la vérité ! m'écriai-je; mais je dois
« en effet vous avouer que M. Godfried compte sur moi
« pour vous fléchir.

« — Vous lui ôterez cette idée ! s'écria-t-il ; vous lui ré-
« pondrez, pour qu'il le redise à ses amis, que mon neveu
« vous est complétement indifférent et que vous ne vous
« chargez point de plaider sa cause.

« — Mais hier, à ce bal, je lui ai promis formellement le
« contraire.

« — Et pourquoi, s'écria-t-il avec une fureur qui sem-
« blait renaître plus violente que jamais, pourquoi avez-
« vous pris un pareil engagement ? pour donner une nou-
« velle consistance aux calomnies que ces infâmes font
« circuler déjà. J'en suis fâché, dit-il sèchement. Si vous
« avez donné votre parole à M. Godfried, vous la lui retirerez.

« — Il est plus simple, monsieur, de lui avouer simple-
« ment et loyalement ce qui vient de se passer.

« — Pour qu'on me tourne en ridicule, pour que cette
« jeunesse insolente et railleuse me traite de vieillard ja-
« loux et de tyran ! Non ! j'entends qu'il ne soit question de
« moi en rien. Vous ne m'aurez pas même parlé de mon
« neveu, et vous direz à M. Godfried que c'est vous, vous-
« même, qui, toute réflexion faite, ne jugez pas convenable
« de prendre fait et cause pour M. Oswald, que vous ne
« connaissez même pas, vous appuierez sur ce mot, et au-
« quel, après tout, vous n'avez aucune raison de vous in-
« téresser.

« Le rôle qu'on voulait me faire jouer m'indigna, et ras-
« semblant tout mon courage, je répondis que je ne dirais
« jamais cela.

« Si vous aviez entendu alors quels éclats de rage !...

« — Et vous dites, madame, qu'Oswald n'est rien pour
« vous ! vous dites que vous ne l'aimez pas !

« Je cherchai vainement à lui faire comprendre que mon
« honneur à moi exigeait qu'aux yeux du monde, je n'eusse
« pas l'air de bannir son neveu et de le dépouiller de son
« héritage ; vainement je le suppliai, non pas de le rappeler
« au château, mais au moins de lui accorder loin de nous,
« bien loin de nous, une position convenable : il ne voulut
« rien écouter. Il se promenait avec fureur, frappait et bri-
« sait de sa canne tous les meubles qui se trouvaient à sa
« portée ; enfin, il s'arrêta devant moi, en me disant avec
« une colère concentrée :

« — Ainsi vous ne tenez aucun compte de mes prières et
« de mes ordres ?

« — Non, monsieur... répondis-je en tremblant ; mais vous
« comprendrez vous-même... que je ne puis...

« — Ainsi, continua-t-ii en m'interrompant, vous refusez
« de m'obéir ?...

« — Oui, monsieur, répondis-je avec fermeté.

« — Déjà ! s'écria-t-il avec ironie ! L'amour vous donne
« bien du courage !

« Tirant alors de sa poche une lettre que je lui écrivais
« dernièrement, il me montra du doigt le passage suivant
« qu'il me lut à haute voix :

« *Vous apporter fidélité, respect et soumission, tels sont*
« *mes devoirs; je les connais, je les remplirai ; et si jamais*
« *je pouvais les oublier, conservez cette lettre, monsieur le*
« *comte, pour m'accabler du témoignage de vos bienfaits et*
« *du reproche de mon ingratitude.* »

« Je restai immobile et confondue. Je n'eus plus la force
« de répondre, et, baissant la tête, comme une coupable, je
« lui dis à voix basse :

« — J'obéirai, monsieur.

« — A la bonne heure! J'inviterai M. Godfried à venir « demain dans mon cabinet... Vous y descendrez pendant « qu'il y sera... et là, devant lui et devant moi... vous « direz...

« — Que dirai-je, monsieur? Je ne le sais pas, je vous « le jure; et malgré l'envie que j'ai de vous obéir... je « craindrais de me tromper.

« — N'est-ce que cela? dit-il.

« Il prit la plume et écrivit, de sa main, deux ou trois « phrases, par lesquelles je déclarais à M. Godfried *qu'après « mûre réflexion, je n'avais pas trouvé convenable de me « poser comme avocat de M. Oswald, que je n'avais jamais « vu et que je ne connaissais pas.* »

« Et le lendemain, mon père, le lendemain! ô comble « d'humiliation! Devant l'honnête M. Godfried, qui me re- « gardait avec mépris, il me fallut, comme un écolier, « comme une esclave, réciter cette phrase indigne, qui at- « testait que je n'avais ni souvenir de mes promesses, ni « dignité, ni générosité dans l'âme, qu'enfin j'étais une « femme fausse, avide, intéressée!... Honte à moi, mon « père, d'avoir obéi! honte à moi d'avoir exécuté une pa- « reille lâcheté!... Mais que direz-vous, mon Dieu! de celui « qui me l'a commandée?

« A vous seul, mon père, je puis confier mes tourments; « la pauvre Gretly doit les ignorer, car si son maître se dou- « tait qu'elle connaît de tels secrets, il la renverrait sur-le- « champ.

« Vous croyez qu'une soumission aussi absolue, une abné- « gation aussi complète de moi-même, ont dû satisfaire M. de « Donnersberg et le désarmer? Non! soit qu'il rougisse à « mes yeux, soit qu'il ne me pardonne pas les torts dont il « s'est rendu coupable, l'orage gronde encore; je crains « toujours qu'il n'éclate de nouveau, et j'attendrai quelques « jours avant de vous envoyer cette lettre. »

« Deux jours après. — Mercredi soir.

« Mon père, c'est fait de moi ! tout est fini ! plus de bon-
« heur possible ! plus de repos pour votre pauvre fille !

« Ce matin, après déjeuner, M. de Donnersberg est sorti
« à cheval pour une promenade de quelques instants. J'étais
« seule dans ma chambre, auprès du feu, me rappelant
« encore avec terreur les terribles scènes de ces jours der-
« niers, lorsque Walter, un valet de pied, m'apporte une
« lettre que je prends avec un transport de joie et que je
« porte à mes lèvres, croyant qu'elle me venait de vous :
« vous êtes le seul qui m'écriviez... Je me trompais ; elle
« n'était point timbrée de Vienne, mais de Dresde. Qui pou-
« vait m'écrire de cette ville, où je ne connais personne ?
« Jugez de ma surprise : elle était signée Oswald d'Albray...
« Je tressaillis de terreur. »

Oswald en ce moment éprouva un sentiment pareil.

« Que pouvait m'écrire le neveu de mon mari ? je ne le
« connaissais que par Gretly, par ce qu'elle m'avait dit de
« sa bonté, de sa douceur, de son noble caractère. Je me
« disais que, lui aussi, avait dû être malheureux en ce châ-
« teau ; que lui aussi avait dû y connaître les chagrins, les
« reproches, l'humiliation ; et je ne sais quelle sympathie
« m'avait portée à le défendre ; vous le dirai-je même, les
« tourments que je venais de souffrir pour lui, loin de me
« le faire haïr, avaient, à mes yeux, établi entre nous comme
« un lien inconnu, comme un rapport mystérieux ; il me
« semblait, quand je prenais sa défense, que, de son côté,
« s'il l'avait fallu, il en aurait fait autant pour moi. »

Oswald porta la lettre à ses lèvres.

« Jugez donc, mon père, jugez de ma douleur !... Cet ami
« que je rêvais depuis quelques jours, je l'avais déjà perdu.
« C'était un ennemi dont la fierté s'indignait à l'idée de rien
« me devoir. *Il me défendait de parler pour lui ! Il aimait*
« *mieux vivre misérable que d'être riche par moi !...* Eh
« bien ! cette lettre, quelque dure qu'elle fût, avait une
« certaine noblesse de cœur, un légitime orgueil qui pouvaient
« tout faire excuser ; mais dans le dernier paragraphe, dans

« le *post-scriptum*, il m'écrivait qu'il *savait enfin la vérité* « *par son ami Godfried; que ma fausseté et ma perfidie* « *lui étaient connues; que j'avais pu, par mon adresse,* « *abuser sans peine de l'imbécillité d'un vieillard, etc., etc.!* « Que vous dirais-je, mon père? ce peu de lignes renfer- « mait tout ce qu'il y avait au monde de plus injurieux pour « moi, et surtout pour le général, dont l'implacable colère, « et dont la vengeance ne pardonneraient jamais un affront « si sanglant!

« — Si son oncle voyait cette lettre, me disais-je, l'im- « prudent serait perdu! perdu à jamais!

« En ce moment j'entendis dans l'antichambre la voix de « mon mari. Je frémis; et par un mouvement plus prompt « que la pensée, je jetai la lettre dans le feu, au moment « même où le général ouvrait la porte de ma chambre; il « vit mon geste, et il s'élança vers la cheminée, où un bra- « sier ardent avait déjà presque en entier consumé le pa- « pier. Au risque de se brûler la main, il en saisit les débris.

« — De qui est donc cette lettre, s'écria-t-il, que Walter « vous a vue porter à vos lèvres?... puis jetant les yeux sur « quelques moitiés de lignes échappées à l'incendie: L'écri- « ture d'Oswald! s'écria-t-il avec un regard étincelant de « jalousie.

« Il s'approcha de moi d'un air si terrible, que je me mis « à trembler.

« — Ainsi, me dit-il, vous m'abusiez par de faux serments, « et, dans ma faiblesse, dans mon amour pour vous, j'ai pu « vous croire l'autre jour; j'ai ajouté foi à vos paroles! « mais la vérité se découvre; j'en ai enfin les preuves! Nie- « rez-vous encore votre crime?

« — Oui, monsieur, car il n'y a pas de crime!

« — Ah! quel excès d'impudence! s'écria-t-il avec un re- « doublement de rage, et cette lettre... cette lettre!...

« — Ne prouve rien, monsieur, je vous le jure.

« — Parce que le feu a consumé vos tendresses et vos « protestations d'amour; mais elle prouve que vous vous

« entendez, que vous vous écrivez, que vous êtes en corres-
« pondance, et depuis longtemps, avec ce neveu que vous
« prétendiez ne pas connaître et n'avoir jamais vu !

« — Monsieur, écoutez-moi !

« — Non, je n'écoute rien !... Ni vos larmes ni vos ser-
« ments ne me tromperont plus.

« Et me saisissant rudement par la main, qu'il me brisait
« dans son étreinte :

« — A genoux, coupable ! à genoux ! »

Oswald poussa un cri de fureur et se leva, comme pour défendre sa tante, puis il retomba accablé sur son fauteuil, tenant dans ses mains la lettre qu'il froissait par un mouvement convulsif.

— Pauvre et innocente martyre ! s'écria-t-il, et moi, cause de tous tes tourments, je n'ai pu te protéger contre ton bourreau ! Je n'ai pas même pu te justifier...

Tremblant de colère, pâle d'indignation, il continua la lecture de la fatale lettre.

« Il m'avait fait tomber à terre et il me criait :

« — Avoue ton crime, avoue-le !

« — Jamais ! Je n'en ai point commis.

« — Avoue-le ! répétait-il en me traînant sur le parquet
« de la chambre.

« — Jamais ! m'écriai-je avec force. Je prends Dieu à té-
« moin que je suis innocente et que c'est vous qui êtes un
« indigne !

« — Infâme ! s'écria-t-il, et dans le dernier degré de la
« rage, ne se connaissant plus, oubliant tout, il leva la main
« sur moi, et me frappa, moi, sa femme ! Moi, jeune fille
« sans défense, abattue à ses pieds !

« Je jetai un cri, non de douleur, mais de honte pour lui
« et pour moi-même, et lui, comme un furieux qu'il était,
« allait redoubler ; mais la porte venait de s'ouvrir brusque-
« ment, et un homme qui s'était élancé entre nous deux
« avait arrêté le bras du général.

« C'était Frantz, son valet de chambre,

« — Oser porter la main sur ton maître ! s'écria le géné-
« ral, dont la colère semblait s'augmenter par les obstacles.

« — Vous venez bien de porter la main sur madame ! ré-
« pondit Frantz froidement.

« — Tu l'as vu ? dit le comte avec un sentiment de honte.

« — Oui, général ; mais je ne le crois pas... Je me serai
« trompé, sans doute.

« — Va-t'en : laisse-nous.

« — Je vous demande pardon, général, mais pour vous,
« comme pour madame, j'attendrai que ce soit elle qui me
« l'ordonne !

« Le comte fit un geste de colère, et moi je lui dis :

« — Frantz, restez !

« Le brave soldat resta, debout, immobile, à côté de la
« porte, et prêt à me défendre, même contre son maître.

« — Monsieur, dis-je au comte, la scène de violence dont
« Frantz vient d'être le témoin m'oblige à me justifier, non-
« seulement devant vous, mais devant lui. Je voulais, dans
« l'intérêt de votre neveu, que je ne connais pas, je le ré-
« pète, et que je n'ai jamais vu, soustraire à vos yeux la
« lettre que je viens de recevoir de lui, au sujet de notre
« mariage ; lettre outrageante pour vous comme pour moi.
« Je pense encore qu'il serait généreux d'ignorer l'existence
« de cette lettre et de la regarder comme nulle et non
« avenue, car elle a été écrite dans un moment de colère,
« et vous savez, monsieur, que, dans la colère, les cœurs
« les plus nobles peuvent s'oublier et ne plus être maîtres
« d'eux-mêmes... Vous avez voulu connaître la vérité... La
« voilà tout entière. Et maintenant, je l'espère, vous voilà
« calmé ! vous voilà persuadé !

« — Oui, répondit-il froidement, et il donna à Frantz
« l'ordre de s'éloigner.

« Le soldat me regarda, comme pour me demander si j'y
« consentais, je lui fis signe que oui, et il disparut.

« Le comte alors s'approcha de moi, et me dit à voix
« basse :

« — Non, je ne vous crois pas; c'est encore une im-
« posture et une ruse dont je ne suis pas dupe et dont
« j'aurai vengeance! et il se précipita hors de ma chambre.

« Voilà ma vie, mon père, plaignez-moi, et aimez-moi, car
« il n'y a que vous au monde qui aimiez la pauvre Thécla. »

Il serait difficile de peindre les émotions d'Oswald pendant cette lecture à la fois si intéressante et si cruelle pour lui. La pitié, la douleur, le remords l'agitaient tour à tour. Comment ne pas plaindre, comment ne pas aimer la noble femme à qui le ciel, pour récompense de son dévouement filial, avait fait un sort pareil? Quelle abnégation d'elle-même!... Jeune, belle, adorable, elle ne parle pas un instant de ses attraits, dont une autre serait fière.

Soumise à son sort, ensevelie dans cette solitude, près d'un vieux mari, elle ne regrette pas une seule fois, même en parlant à son père, ces plaisirs, ces hommages auxquels sa beauté et son rang lui donnaient droit de prétendre! Et quelle douceur d'ange! Que de bonté! Pas une plainte, pas un reproche contre le neveu auteur de tous ses maux; elle l'excuse, au contraire, et ne peut s'empêcher de le défendre encore, même quand cette défense fait, à elle, sa condamnation et son malheur.

Et Oswald, joignant les mains, priait et répétait à voix basse :

— Pardonne-moi, Thécla, pardonne-moi!

La nuit s'avançait. Le feu était depuis longtemps éteint et Oswald ne s'en était pas aperçu, et il n'avait pas même pensé à le ranimer. Tout occupé de ces lettres, dont rien ne pouvait le détacher, il continuait toujours, toujours, cette lecture qui, à chaque ligne, lui montrait un sentiment généreux, un nouveau trait de bonté, une nouvelle raison de regretter Thécla et de l'adorer.

« Je suis bien malheureuse, mon père, disait-elle, dans
« une de ses dernières lettres; mais il l'est aussi; mais, dans
« un autre genre, ses tourments égalent les miens. Parfois
« désarmé, il me regarde en pleurant, il me croit, il se jette

« à mes genoux, il me demande pardon de ses odieux soup-
« çons, et l'instant d'après il ne peut les empêcher de re-
« naître. Il m'aime, dit-il, il m'aime ! si l'on peut appeler de
« l'amour l'injure, la haine, la fureur !

« — Si vous saviez, me dit-il parfois, ce que c'est que d'aimer
« à mon âge ! Si j'avais le vôtre, je ne craindrais rien,
« j'aurais confiance dans ma jeunesse, dans mon amour ;
« dans les dons que le ciel m'avait accordés autrefois, et
« que je voudrais pouvoir racheter au prix de mon sang ;
« mais apporter l'hiver à côté du printemps, mais sentir
« qu'on ne peut plus plaire lorsqu'on aime encore ! que dis-
« je ? Lorsqu'on aime plus que jamais ! Alors, tout ce qui de-
« vrait être bonheur est pour vous tourments et jalousie ;
« alors cette femme même, si fraîche et si adorable, qui est
« à vous, qui est votre bien, cette fleur de jeunesse et de
« beauté, que chacun vous envie, vous inspire, non pas seu-
« lement de l'amour, mais en même temps du regret, de la
« rage et du désespoir !

« Quand il parle ainsi, je ne le comprends pas beaucoup,
« et pourtant je le plains, parce qu'il a l'air de souffrir.
« Mais que puis-je faire ? mon Dieu ! quand il semble se
« créer lui-même des souffrances à plaisir, quand les soup-
« çons les plus absurdes trouvent accès dans son cœur, quand
« rien ne peut chasser de son esprit l'idée de son neveu !

« J'ai tout essayé. Je ne puis plus rien que pleurer en
« silence, en attendant que le ciel ait pitié de moi et que
« ma peine finisse ; mais je suis bien jeune encore, et les
« jours, qui fuyaient autrefois si vite, durent maintenant si
« longtemps !

« Une année à peine écoulée, depuis que je suis une riche
« et grande dame ! que c'est long ! mon Dieu ! une année !
« m'en reste-t-il encore beaucoup ? Pourquoi tarder si long-
« temps à mourir, quand déjà tout en moi semble anéanti ?
« Mes illusions, mes rêves n'existent plus ; mon cœur est
« glacé, il est mort, sans que jamais aucun amour l'ait fait
« battre.

« Je mourrai sans avoir aimé, et il me semble, cependant, « mon père, qu'il y avait là des trésors d'une tendresse si « pure et si vive ! Ah ! que j'aurais chéri le cœur qui m'au- « rait su comprendre ! Que de fois, dans mes songes de « jeune fille, j'ai rêvé pour lui de douces paroles, qu'il « n'entendra jamais ! Ivresse de l'âme, amour des anges, « que je leur rapporterai dans le ciel, sans que personne « sur terre l'ait jamais soupçonné !

« Écoutez-moi, mon père... car je ne sais si longtemps en- « core nous pourrons nous écrire, et s'il me sera longtemps « permis de vous dire mes chagrins et de recevoir vos con- « solations. Il y a dans ce parc un endroit sauvage qui me « plaît infiniment, il est bien triste et bien sombre. C'est « une allée d'arbres verts qui conduit à un chalet construit « sur un rocher.

« Au pied de ce rocher vient se briser la Moldau, qu'on « entend mugir furieuse, et dont on voit bouillonner les « vagues blanches d'écume. Quand je suis seule, quand je « suis libre le soir, j'aime à me glisser dans ce chalet ; les « cèdres et les cyprès qui l'entourent y projettent une « obscurité qui ne m'effraie pas ; au contraire.

« Du côté du fleuve, s'élève une brume épaisse ; c'est « comme un voile de vapeur qui m'environne et me cache « les objets extérieurs, je ne suis plus sur terre, je suis « dans les nuages ! alors tous mes souvenirs me reviennent. « Je ne dors pas ! et pourtant je rêve !... et tous mes rêves « prennent une forme visible et animée. Ne vous raillez pas « de moi, mon père, et de mon imagination allemande ; « mais, au milieu de ces nuages, bientôt finissent, peu à « peu, par se dessiner tous les objets que je désire y voir ! « Que de fois, mon père, j'ai vu votre ombre, ou plutôt « c'était vous, vous-même, qui vous avanciez vers moi et « me tendiez les bras ! Souvent même, ô comble de l'illu- « sion, il me semblait que mes mains froides et glacées tou- « chaient les vôtres... et sans le fracas de la Moldau, j'aurais, « j'en suis certaine, entendu votre voix !

« Hier encore vous êtes venu, vous aviez un air sombre « que vous n'avez jamais ; en me voyant, vous avez étendu « les bras vers moi ; des larmes roulaient dans vos yeux, « votre bouche semblait murmurer un adieu ! et je vous ai « dit : L'un de nous deux, mon père, doit-il donc prochaine- « ment mourir ? Vous avez fait signe que oui. Oh ! que ce « soit moi, mon père, me suis-je écriée vivement, faites « que ce soit moi ! S'il est vrai que le ciel ait pris pitié de « la pauvre prisonnière, et qu'il lui ouvre enfin les portes de « sa prison ; si parfois, comme le disait l'autre jour le bon « pasteur de Donnersberg, si parfois il a été donné aux « âmes de revenir après la mort aux lieux qu'elles aimaient, « c'est ici que je reviendrai ! c'est ici que vous me rever- « rez, je vous le promets... appelez-moi, mon père... et je « vous répondrai ! »

Ces rêves, ces hallucinations prouvaient à quel point la solitude et le chagrin avaient déjà troublé cette organisation si frêle et si nerveuse.

Et cependant, se disait Oswald, avec émotion, en comparant la date de cette lettre avec la date d'une lettre adressée plus tard au général, et qui lui apprenait la mort de M. Labenski, elle ne s'était pas trompée... le fantôme ou le pressentiment qui lui avait annoncé une nouvelle de mort... avait dit vrai.

Dès ce moment la pauvre Thécla n'avait plus sur terre un seul ami à qui confier ses peines, car cette lettre était la dernière écrite par elle.

Depuis ce jour jusqu'à celui de sa mort, Thécla avait souffert, sans que personne, peut-être, s'aperçût qu'elle se mourait de sa souffrance. Les autres lettres, quoiqu'il en restât encore beaucoup à lire, n'avaient plus pour Oswald aucun intérêt. Elles ne parlaient plus de Thécla.

Il voyait, par la correspondance du général, par les lettres qu'on lui adressait de Vienne et dans lesquelles on le pressait de revenir à la cour, qu'il avait passé presque toute la seconde année de son mariage au château de Donnersberg,

en tête à tête avec sa femme, c'est-à-dire n'ayant d'autre occupation au monde que de tourmenter sa victime et de la voir lentement s'éteindre sous ses yeux, blessé et torturé lui-même, mais oubliant ses tortures par celles qu'il infligeait !

Pauvre fleur moissonnée avant le temps, trésor de beauté, de jeunesse et d'amour, celui qui t'avait méconnue n'était pas digne de te posséder.

Et Oswald resta anéanti, plongé dans ses réflexions, dans ses regrets et dans ses remords.

XVII

LES AMOURS D'OUTRE-TOMBE.

Le jour dorait depuis longtemps les tourelles du château de Donnersberg. Toutes les maisons du village s'ouvraient successivement. Le laboureur venait de partir pour les champs. L'ouvrier reprenait ses travaux, et le notaire descendait à son étude. La première pensée de Godfried fut pour son hôte et son ami.

— Oswald a-t-il bien passé la nuit ? se demanda-t-il.

Et il regarda ses fenêtres : elles étaient encore fermées.

— Oh ! oh ! se dit-il, M. le comte dort encore ; il a le droit d'être paresseux, sa fortune est faite. Ce n'est pas comme la mienne !

Puis, en regardant plus attentivement, il lui sembla, à travers les rideaux, apercevoir une lueur rougeâtre qui l'inquiéta. Il s'élança vers la chambre de son hôte. La clef était sur la porte. Il entra sans frapper, et voici le spectacle qui s'offrit à sa vue :

Oswald était assis, immobile, près d'un feu éteint qui n'offrait plus que des cendres. Sur la cheminée, deux bougies étaient près de finir ; sur la table, une lampe brûlait encore et éclairait une masse de lettres et de papiers en désordre. Du reste, le lit était intact.

— Oswald ! Oswald ! s'écria le notaire en se précipitant vers son ami.

Mais Oswald ne répondit pas. Sa figure était pâle et ses mains glacées. Soit qu'il n'eût pu résister aux émotions qui

tour à tour étaient venues l'accabler, soit que le froid du matin l'eût saisi, il était sans connaissance, et Godfried appela avec effroi Charlotte, qui monta, quatre à quatre, les marches de l'escalier.

On mit dans son lit bien bassiné Oswald, qui revint à lui ; mais il avait le délire, il avait la fièvre, et le docteur Mœnch n'était pas là. Godfried ne le quitta pas un instant du jour ni de la nuit, et l'on peut dire que le pauvre notaire en oublia tout, même son étude. Mais pendant les trois jours que dura le délire, Oswald, au grand étonnement de son ami, ne parla que de sa tante, de Thécla, qu'il appelait, qu'il priait, qu'il implorait, et, s'il faut dire le mot, qu'il aimait d'un amour ardent et passionné. Il croyait la voir assise auprès de lui, et il lui parlait comme à celle qu'il aurait choisie, comme à un être adoré ; et puis il sanglotait et fondait en larmes, en s'écriant qu'il avait perdu l'ange qui aurait embelli sa vie.

La maladie fut courte, mais tellement violente, que le médecin de Prague, qu'on avait appelé et qui n'avait pas, il est vrai, le talent du docteur Mœnch, en fut effrayé et craignit, pendant quelque temps, pour les jours, ou du moins pour la raison de son malade. Il n'en fut rien. La jeunesse d'Oswald triompha de la violence du mal. Mais la secousse avait été si forte, qu'il en conserva quelque temps les traces, et que sa tête, faible encore, n'aurait pu sans danger supporter de vives émotions.

Dès qu'il put causer seul avec Godfried, il lui montra les lettres de Thécla, qu'il avait recueillies en un seul cahier, et lui dit :

— Lis et vois à quel point nous avons été, toi injuste, et moi ingrat. Lis, je t'en prie, mais ne parlons pas d'elle aujourd'hui... plus tard.

Godfried resta, en effet, quelques jours encore, avant d'aborder ce sujet. Jamais il n'avait parlé à Oswald des discours que celui-ci avait tenus pendant son délire, il avait déjà remarqué l'impression que le nom seul de Thécla pro-

duisait sur lui. Il cherchait à distraire le malade, ou plutôt le convalescent. Aussi, par une belle matinée, et sous les rayons d'un soleil chaud et joyeux, il proposa à M. le comte de Donnersberg de faire sa première visite à son château, proposition qui fut acceptée avec empressement.

Les portes et les fenêtres étaient toutes grandes ouvertes, et laissaient partout circuler l'air et la chaleur. Des jeunes gens de bonne mine, les meilleurs sujets du village, avaient été choisis par Godfried en qualité de domestiques, et formaient le nouveau personnel du château. Il ne restait des anciens serviteurs que le jardinier Wolf, père de Gretly. Ce fut celui-là qu'Oswald accueillit avec le plus de plaisir.

Godfried espérait que la vue du château rappellerait à son ami ses souvenirs et ses plaisirs de jeunesse. Il lui montrait la tourelle où M. Schlankopf, épié par eux, tenait son cours de philosophie nocturne ; il le forçait de s'arrêter aux endroits du parc où avaient lieu ses courses échevelées et ses jeux avec Cerberoff; Oswald, préoccupé, l'écoutait à peine, il avait hâte d'arriver aux appartements intérieurs. En entrant dans la chambre qui avait été celle de Thécla, il fut pris d'une émotion telle, qu'il pâlit et fut obligé de s'asseoir.

Godfried renvoya Wolf, et s'approchant de son ami :

— Voyons, lui dit-il, qu'est-ce que tu as ?... qu'est-ce que tu éprouves ?...

— Moi ? rien, répondit Oswald, en cherchant à maîtriser son trouble.

— Nous sommes convenus que nous nous parlerions toujours avec franchise, et tu ne me dis pas la vérité.

— Qu'y a-t-il donc d'étonnant que le lieu où a vécu, où a souffert cette pauvre femme, produise sur moi quelque impression ?

— Cette impression est trop forte pour être naturelle... Te voilà pâle et tremblant comme si tu allais te trouver mal ; et j'espère bien, continua le notaire en le secouant rudement, que cela ne t'arrivera pas. Écoute-moi, Oswald,

les idées qu'on laisse ensevelies dans les profondeurs d'un cerveau malade deviennent dangereuses ; mais que la lumière y pénètre, qu'on les confie, par exemple, à un ami, le péril se dissipe en même temps que les ténèbres.

— Que veux-tu dire?

— Que tu as toujours eu une imagination trop vive, trop exaltée, qui t'aurait sans cesse emporté dans les nuages, si je n'avais pas été là pour te retenir sur terre. Aujourd'hui encore la douleur t'emporte trop loin; ta pitié pour une jeune fille qui, du reste, mérite tous nos regrets et nos sympathies, ta pitié est devenue une passion.

— Une passion, s'écria Oswald en rougissant, une passion pour une pauvre femme qui n'est plus? cela n'a pas le sens commun.

— C'est ce que je dis, et pourtant cela est. Mais cela ne durera pas. La raison reviendra, et peu à peu tu ne conserveras de Thécla qu'un souvenir triste, peut-être, mais doux et tendre. Pour cela, il ne faut pas que tu t'en occupes seul, que tu y rêves seul; il faut que tu en causes avec moi. Tu me trouveras toujours à tes ordres, c'est-à-dire le soir, après l'étude ; me le promets-tu ?

— Oui, mon ami.

Oswald le promit et n'en fit rien.

Godfried ne le comprenait pas. Il était trop positif, trop sévère ! Ce qu'il appelait de la folie était un sentiment exalté sans doute, mais qui, à bien l'analyser, n'était que l'excès du remords. Aux yeux d'Oswald, son adoration pour Thécla était une expiation ; c'était une justice tardive rendue à la pauvre femme qu'il avait outragée et détestée de son vivant et qu'il révérait et aimait depuis sa mort !... ou plutôt depuis qu'il avait cru la voir revivre dans ses lettres.

Dans le besoin qu'il éprouvait de parler d'elle, il causait souvent avec Wolf, le jardinier, qui, malheureusement, ne savait rien, ou presque rien, de Thécla.

— Où est Gretly, ta fille?

— Au pays, dans le Tyrol, près de sa mère, où elle s'était établie et où je devais la rejoindre.

— Dis-lui qu'elle revienne, que j'ai besoin de la voir. Je lui donnerai tout ce qu'elle voudra, je la ferai riche et heureuse, et toi aussi ; mais qu'elle revienne ! entends-tu ? Je le veux, et le plus tôt possible.

— Le plus tôt ne pourra guère être avant un mois, il faut le temps d'arranger tout cela là-bas.

— Dans un mois. Soit ! En attendant, dis-moi où, dans la journée, se tenait, d'ordinaire, feu la comtesse de Donnersberg ?

— Dans une petite pièce, à côté de sa chambre à coucher.

— Je ne l'ai pas vue encore.

— Elle n'a pas été ouverte depuis sa mort ; et comme on disait que M. le comte n'était pas au mieux avec sa tante, je ne m'étais pas empressé de la lui montrer.

— Ouvre-la vite, ou plutôt, tu as la clef, donne-la moi et va-t'en à ton ouvrage, je n'ai pas besoin de toi.

Oswald, en effet, préférait entrer seul, et son cœur battit avec violence en se trouvant dans ce réduit solitaire, où tant de fois Thécla était venue penser à son père, à ses chagrins, à lui peut-être !... à lui, Oswald ! Tout y révélait la présence récente de la jeune femme ; il semblait qu'elle y fût venue la veille. Le piano était ouvert. Un bouquet de fleurs desséchées était sur le canapé, à côté de son châle et de ses gants qu'elle y avait jetés, sans doute, en entrant. Un de ses gants même avait conservé l'empreinte de ses doigts. Oswald pouvait juger encore de l'élégance de cette main petite et charmante à laquelle il n'osait toucher, tremblant de faire évanouir la seule et dernière trace de cette femme ravissante.

Il s'assit devant le piano que les doigts de Thécla avaient parcouru. Une partition de Mozart était ouverte sur le pupitre à cet air : *Il mio tesoro*. Il posa sa main sur ces touches que Thécla avait fait vibrer, il murmura à voix basse

ces notes que sa voix avait fait retentir, et une larme tomba sur le piano à l'endroit peut-être où, plus d'une fois, celles de Thécla avaient coulé.

Chaque jour, il venait dans ce boudoir dont lui seul avait la clef et où personne ne pénétrait. Godfried lui-même n'en avait pas connaissance. Il s'asseyait sur le canapé, près du châle de Thécla, près du bouquet de Thécla. Il y relisait ses lettres, puis, quand venait le soir, il se rendait par l'allée d'arbres verts au chalet donnant sur la Moldau. Il rêvait à Thécla, à sa dernière lettre. Il l'appelait, et le bruit du fleuve se brisant contre le rocher répondait seul à sa voix.

Ce que Godfried avait prévu arrivait pour Oswald. Sa tête affaiblie et malade s'exaltait chaque jour davantage. Il n'y avait pas loin de cette idée fixe et constante à la folie, et chaque jour le pauvre Oswald y arrivait. Un dernier choc vint encore ébranler son cerveau et ses nerfs déjà si irrités.

Il interrogeait souvent Godfried sur la jeune comtesse. Il lui demandait, chaque soir, après l'étude, puisque c'était le seul moment où le notaire était disponible, il lui demandait des détails sur sa figure, sur ses traits, sur son regard, sur l'ensemble de sa personne, qu'il créait et composait à sa manière et d'après son âme et ses pensées, c'est-à-dire d'après ses lettres. Godfried, si prodigue de détails autrefois, en était avare aujourd'hui : il ne voulait pas fournir un nouvel aliment à l'incendie qui l'inquiétait déjà, et Oswald alors avait recours à Wolf, qui ne demandait pas mieux que de parler, mais qui ne savait rien peindre, rien décrire, et qui se contentait de déclarer que feu sa maîtresse était belle comme les anges, et qu'il n'avait jamais rien vu de pareil, même en peinture.

— Puisque tu me parles de peinture, s'écria Oswald avec émotion, est-ce qu'il n'y a jamais eu ici de portrait d'elle ?

— Si vraiment, un portrait magnifique que M. le comte avait fait faire à Vienne par un peintre français de grand talent. Je ne me souviens pas du nom.

— Qu'importe ! Ce portrait où était-il ?

— Dans le cabinet de feu M. le comte, en face de son bureau, et il le regardait toute la journée, comme une tête de sainte Vierge devant laquelle il était en adoration.

— D'où vient que je n'ai pas vu ce portrait dans le cabinet de mon oncle ? Qui s'est permis de l'enlever ? où est-il ? réponds donc.

— Je répondrai à monsieur le comte que je l'ignore. C'est une histoire dont je ne sais que ce que Gretly, ma fille, m'a raconté, tremblante encore de frayeur.

— Et que t'a-t-elle raconté ?

— Il paraît qu'un jour, en présence de Gretly, et après une scène de colère avec sa femme, feu M. le comte a mis ce portrait en pièces.

— Ah ! le barbare ! s'écria Oswald.

— Et pour en sauver les lambeaux, Gretly l'a enlevé le soir même, sans que M. le comte, qui était honteux de la scène du matin, lui ait jamais demandé ce qu'elle en avait fait.

— Et qu'en avait-elle fait ?

— Je n'en sais rien ! Mais je présume qu'elle l'a alors caché quelque part.

— Où cela ?

— Elle ne me l'a pas dit.

— Est-ce qu'elle l'aurait emporté avec elle, au pays, en souvenir de sa maîtresse ?

— Oh ! non, monsieur, un portrait grand comme père et mère !

— Je comprends, un portrait en pied... Il doit être alors ici. Il faut chercher, je veux l'avoir.

Dès le jour même et les jours suivants on fouilla le garde-meubles, on n'y trouva rien. On ouvrit les appartements du rez-de-chaussée, qui étaient toujours fermés, et l'on n'y trouva rien.

Oswald était désolé.

— As-tu visité, demanda-t-il à Wolf, la chambre de ta fille ?

— Inutile, monsieur le comte.

— Et pourquoi ?

— La chambre est si petite, que le grand tableau n'y tiendrait pas.

— N'importe, viens avec moi, montons et cherchons.

Ils arrivèrent alors jusqu'aux combles, à l'humble réduit habité autrefois par Gretly. Le mobilier se composait d'un lit, d'une table, de deux chaises et d'une petite armoire en chêne fermée à clef. L'armoire contenait les effets que Gretly n'avait pu emporter avec elle dans sa malle, et que son père devait lui rapporter en allant, plus tard, la rejoindre au pays.

— Ouvre, lui dit le comte, puisque tu en as la clef.

Wolf obéit; et l'on aperçut au milieu de robes et de bonnets de femme, un lambeau de toile de tableau soigneusement roulé et enveloppé.

Il paraît que, dans sa fureur, le général n'avait presque rien respecté de cette magnifique peinture. Il n'était resté d'intact que le haut de la tête... le front et les yeux, et Gretly, pour préserver de nouvelles injures ces yeux et ce front charmants, avait découpé avec un soin pieux, ce lambeau qu'elle avait serré précieusement; et, de temps en temps, depuis la mort de Thécla, elle regardait en pleurant ce dernier souvenir de sa maîtresse, ce témoin des outrages auxquels elle avait été en butte.

Oswald s'enivra de cette image, quoique bien incomplète; mais il y avait dans ce front si pur, dans ce regard surtout, que Godfried autrefois avait si bien défini, dans ce regard d'ange et d'enfant, un attrait irrésistible; l'âme entière de Thécla se révélait dans ce regard. C'était bien elle, telle qu'Oswald l'avait rêvée, et l'art du peintre avait été si grand, que ces yeux, où respiraient à la fois la beauté, la grâce et la souffrance, laissaient le cœur ému, charmé et attendri.

amais Oswald n'avait aimé, car on ne peut appeler amour cet enivrement des sens, ce goût passager que la coquetterie et les jeunes attraits de Fridoline lui avaient in-

spiré. Et il se trouvait en ce moment dans une situation tellement inouïe et exceptionnelle ! L'absurde et le romanesque n'effraient point l'amour ; au contraire : les imaginations de vingt ans, surtout quand elles sont aussi exaltées que celle d'Oswald, se complaisent dans les rêves, dans l'impossible, et aiment, comme le disait Godfried, à se perdre dans les nuages.

Aussi, depuis quelques jours, Godfried remarquait dans son ami un redoublement d'animation fébrile qu'il ne pouvait s'expliquer, lorsqu'un jour, en entrant au château, il aperçut Oswald assis devant une table, la tête appuyée dans ses mains, et tellement absorbé dans la contemplation d'une peinture, qu'il ne s'aperçut même pas de l'entrée du notaire. Celui-ci s'approcha doucement derrière lui, regarda par dessus son épaule, et ne put s'empêcher de pousser ce cri :

— Ah ! c'est elle !

— Tu la reconnais, tu la reconnais ! s'écria Oswald hors de lui.

— Oui, je ne dis pas; mais c'est mieux qu'elle, répondit le notaire désolé de son exclamation et cherchant à en atténuer l'effet. Oui, il y a quelque chose.

— Ce n'est pas vrai ; c'est la ressemblance même ! la preuve, c'est que tu as reconnu son regard.

— Je ne dis pas non ; et je n'aurais jamais cru qu'un portrait privé de nez, de bouche, de menton et d'oreilles, pût encore offrir, par le regard seul, une pareille ressemblance ; mais peu importe après tout, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il faut que tu partes à l'instant pour Vienne.

— Moi ?

— Toi-même, répondit Godfried, qui avait compris que le séjour de Donnersberg était mauvais pour son ami, qu'il fallait à tout prix l'en éloigner, que le changement d'air aurait sur lui plus d'influence que les conseils de l'amitié ; et que c'était enfin une folie qu'il fallait combattre, non par la raison, mais par la distraction. Il avait pris ses mesures en conséquence.

— Moi, aller à Vienne! reprit Oswald, et qu'irais-je y faire?

— Ton métier de propriétaire; car quelque affection que je t'aie vouée, je ne peux pas te suppléer en tout. Je ne peux pas donner pour toi des signatures, sous peine d'être condamné comme faussaire; ce qui ferait du tort à mon étude. Il y a à la chancellerie de Vienne pour les mutations de grandes propriétés, pour leurs transferts en d'autres mains, et pour les droits de succession, des signatures à donner, des frais à payer, ce qui ne me regarde pas. Il s'agit donc de partir.

— Nous avons le temps.

— Non pas. Il y a des délais qui sont près d'expirer et après lesquels les frais de succession sont doublés. Que diable! mon cher ami, les héritages ne donnent pas que de l'agrément, ils donnent aussi des affaires. Tu partiras dès ce soir.

— Je le veux bien, dit Oswald avec indifférence.

— A la bonne heure! dit Godfried avec joie, j'ai fait tout préparer pour ton départ. C'est donc une affaire arrêtée et conclue.

— Ah! mon Dieu, non! dit Oswald en portant la main à son front, c'est impossible! J'avais oublié, c'est bien singulier, j'avais totalement oublié...

— Eh! quoi donc?

— Fridoline et son père, et Jérémie, qui d'un jour à l'autre, ne peuvent manquer d'arriver. Voilà une quinzaine de jours qu'ils ont été invités par moi.

— Ils ne viendront pas de sitôt! Il leur faut le temps de tout régler à Leipsick et de tout mettre en ordre, car ils ne sont pas comme toi, ils tiendront à terminer leurs affaires, et puis le temps de se mettre en route, le temps du voyage.

— Et s'ils arrivent pendant mon absence?

— Ils n'arriveront pas! En tous cas, tu seras de retour dans deux ou trois jours; d'ici là ne suis-je pas là pour les

recevoir, pour leur faire les honneurs du château et pour parler de toi à Fridoline, le soir, après l'étude? Pars sans crainte et reviens au plus tôt.

Le soir, tout était prêt pour le voyage de M. le comte de Donnersberg. Une voiture attelée de quatre chevaux l'attendait dans la cour du château, pour le conduire à Prague, où il devait prendre le chemin de fer. Les deux jeunes gens s'embrassèrent. Oswald, triste et rêveur, Godfried, joyeux et plein d'espoir pour la guérison de son ami.

XVIII

LES ADIEUX AU COMPTOIR.

Depuis quinze jours, M. Niklaus avait reçu à Leipsick l'invitation mystérieuse qu'Oswald lui avait envoyée. Depuis quinze jours, M. Niklaus ne se possédait pas de joie et n'était occupé qu'à la cacher. La surprise qu'Oswald lui ménageait ne l'avait nullement étonné ; il connaissait la mort de la comtesse, la mort du général ; et, d'après les renseignements qu'il avait déjà pris, il avait la certitude que celui-ci n'avait laissé après lui d'autre héritier que son neveu.

Si quelque chose l'avait étonné, c'était la fidélité d'Oswald à tenir ses engagements ; en lisant la demande en mariage, demande formelle et écrite qui lui était adressée par le nouveau comte de Donnersberg, il avait eu de la peine d'abord à en croire ses yeux ; puis, s'il n'eût tenu qu'à lui, il serait parti sur-le-champ pour aller s'établir près de son gendre, dans le château de son gendre ; mais l'affaire demandait à être conduite avec précaution et délicatesse.

Il ne pouvait ignorer, maintenant, l'amour désordonné de Jérémie pour sa fille et la tendre affection de celle-ci pour son premier garçon de boutique. Si Fridoline, que son père avait élevée dans des sentiments libéraux et républicains, poussait le libéralisme jusqu'à tenir sa parole et à refuser d'être comtesse, tout était perdu. Le comte devenait libre, et la demande en mariage devenait nulle.

Telle n'était pas l'intention du vieux marchand : il voulait que sa fille fût comtesse, ou qu'il lui revînt à lui des indem-

nités pour les richesses, dignités et honneurs qu'elle ferait perdre à la famille.

Il réunit Jérémie et sa fille en conseil de famille, et de l'air le plus triste qu'il put prendre :

— Mes enfants, leur dit-il, je suis bien malheureux ; le moment que je redoutais est arrivé. Un honnête homme n'a que sa parole, et l'on me somme de tenir mes engagements.

Et il leur lut la lettre d'Oswald :

Mon cher monsieur Niklaus,

Un changement imprévu survient, non dans mes sentiments, mais dans ma position. Je n'ai point oublié que quand je n'étais rien, quand je n'avais rien, vous m'avez offert votre enfant et une riche dot.

— Quoi ! mon père, s'écria Fridoline, c'est à M. Oswald que vous avez donné votre parole ! Qui vous y forçait ? Un simple ouvrier sans fortune !

— Peu m'importe la fortune, ma fille, tu le sais ; son caractère et ses opinions me convenaient.

— Et moi, monsieur, s'écria Jérémie, moi qui adorais votre fille ?

— Tu ne t'étais point déclaré, Jérémie, et j'ignorais ton amour, tandis que lui m'avait fait connaître le sien.

— Sans m'en parler ? s'écria Fridoline.

— Il avait commencé par le père, c'était dans l'ordre ; et toi, Jérémie, par la fille. Tu étais fautif, le ciel t'en a puni.

— C'est vrai, dit en lui-même le pauvre Jérémie en rougissant.

Niklaus continua la lecture de la lettre d'Oswald :

C'est moi qui, à mon tour, vous demande la main de votre fille, heureux de partager avec elle et avec vous mon nouveau sort, quel qu'il soit.

— Et quel sort ? demanda Jérémie en l'interrompant, quel sort peut-il lui offrir ?

— Je n'en sais rien, répondit le vieillard avec une simplicité sublime ; mais, fût-il le plus misérable du monde, je l'accepterais pour dégager ma parole. Et je ne pense pas

que ma fille, continua-t-il avec noblesse, voulût déshonorer mes cheveux blancs, par un refus qui, du reste, ne lui servirait à rien... car jamais je ne consentirais à son mariage avec un autre, *avec aucun autre!*

En prononçant ces paroles, il regardait, d'un œil sévère, le pauvre Jérémie.

— Quant à ce qui est de rester fille, répondit gravement Fridoline, c'est une question, mon père, dont nous n'avons pas encore parlé, et qui demande à être traitée d'une manière spéciale. Il ne s'agit, dans ce moment, que de M. Oswald, que j'ai toujours connu pour un bon et honnête jeune homme, et de plus pour un joli garçon, ce qui ne gâte rien; et, puisque vous vous prétendez engagé d'honneur envers lui, tant qu'il ne vous aura pas rendu votre parole, je déclare que je suis prête à l'épouser.

Le vieillard jeta un cri de joie, et Jérémie un cri de désespoir.

— A une condition, continua Fridoline, c'est que j'aurai auparavant, avec lui, une demi-heure de conversation en tête à tête.

— Pourquoi? demanda M. Niklaus, avec inquiétude.

— C'est mon secret. Où pourrons-nous voir M. Oswald?

— Sa lettre nous l'indique, répondit le marchand en la donnant à sa fille, qui en lut tout haut les dernières lignes.

Des affaires importantes m'obligent à partir à l'instant même pour Prague.

— C'est un peu loin, dit Fridoline... n'importe.

Je vous donnerai, si vous voulez bien le permettre, de plus amples explications au château de Donnersberg, où je vous attends. Venez le plus tôt possible, vous et la charmante Fridoline.

— Pour ce qui est d'être aimable, dit la jeune fille, j'ai toujours dit qu'il l'était, et beaucoup! Je l'ai dit à Jérémie lui-même.

— Et vous pourriez bien vous dispenser de me le redire en ce moment, s'écria celui-ci les yeux pleins de larmes.

— Ne te désole pas, Jérémie, répondit Fridoline en souriant, il pense aussi à toi, et elle lut :

Veuillez aussi communiquer cette invitation au brave et excellent Jérémie, mon ancien camarade, que je n'ai point oublié...

— Il est bien bon ! dit Jérémie avec rage.

Et que je remercierai de tout cœur, s'il veut bien vous accompagner.

Votre gendre et ancien ouvrier.

OSWALD D'ALBRAY.

— Moi ! le revoir... jamais !... Je n'irais avec vous que pour lui chercher querelle ! Et qu'est-ce qu'il fait dans ce château de Donnersberg ? quelle place y occupe-t-il ?

— Quelque emploi de régisseur ou d'intendant, reprit Fridoline.

— Probablement ! dit M. Niklaus d'un air modeste qui cachait son triomphe intérieur.

— C'est cela même, poursuivit Jérémie, une place de domestique, au lieu d'une position indépendante, comme la mienne, dans l'industrie et le commerce ; et c'est vous, monsieur Niklaus, vous, un homme sensé, libéral, qui préférez un gendre pareil !

Le vieillard eut besoin de toute sa prudence pour réprimer l'élan d'orgueil qui allait le trahir ; mais il ne devait pas en savoir plus qu'Oswald ne lui en avait appris lui-même, il ne devait point, aux yeux de ses compatriotes, aux yeux surtout de ses frères et amis les républicains, avoir l'air d'aller au devant de la fortune ; c'était elle qui devait venir le surprendre, malgré lui et à l'improviste. D'ailleurs, qu'avait-il à demander de plus ? Fridoline consentait, et il n'y avait pas à craindre que la vérité *vraie*, quand elle serait connue, lui donnât l'envie de se dédire.

Ce qui l'étonna, c'est que Jérémie, au lieu de recommencer ses désespoirs et ses plaintes, prit le lendemain son parti, avec un courage et une résignation auxquels le mar-

chand était loin de s'attendre, et qui mit à son aise sa sensibilité.

Il fallait, avant le départ, régler les affaires de commerce. Niklaus avait grande envie de tout liquider, de tout vendre, parce qu'un marchand tabletier, beau-père d'un comte du Saint-Empire, lui semblait une anomalie dont la république et l'empire seraient choqués à la fois; mais il n'osait faire voir ce désir à Jérémie et à sa fille : il n'en parla que comme d'une idée en l'air à laquelle il n'attachait aucune importance, et vit avec surprise que, loin de se récrier, Jérémie et sa fille approuvaient ce projet, l'y encourageaient même; et comme tout le monde se trouva par hasard du même avis, l'idée fut sur-le-champ mise à exécution. Il ne s'agissait que de trouver un acquéreur, ce qui pouvait demander du temps, et le marchand était pressé de partir.

— Eh! mon Dieu! mon père, s'écria Fridoline, pourquoi Jérémie ne vous succéderait-il pas, et n'achèterait-il pas un fonds de commerce que, mieux que personne, il peut faire valoir?

— Lui! Jérémie! il ne voudrait pas; et puis, où trouverait-il les fonds nécessaires?

— Vous lui ferez crédit.

— Jamais! allait s'écrier le vieillard.

C'était le premier mot du marchand; mais le beau-père du comte de Donnersberg réfléchit qu'il pouvait, sans trop de danger, laisser un pareil capital entre les mains d'un garçon intelligent, dont il connaissait la capacité; et puis, le prendre pour successeur, c'était le moyen de se débarrasser de lui comme gendre; et avec une générosité sans exemple, M. Niklaus répondit à sa fille :

— Jérémie n'a pas d'argent, c'est vrai, mais il a le talent et la probité, qui, à mes yeux, valent mieux que la fortune!

Sa fille se jeta dans ses bras, Jérémie tomba à ses pieds, et l'on appela un notaire, devant qui M. Niklaus vendit à crédit, mais très-cher, son fonds de commerce à son premier garçon, M. Jérémie.

L'acte de vente demanda beaucoup de temps ; car, malgré son désintéressement, le marchand prit les précautions les plus minutieuses, fit toutes ses réserves, n'oublia aucune garantie pour que, dans le cas de non-paiement, ledit fonds de commerce revînt à M. Niklaus ou à sa fille. Jérémie signa tout ce qu'on voulut, et sans prendre la peine de lire, car Fridoline lui avait dit d'un regard :

— Signez.

Voici ce qui s'était passé entre eux :

Le soir même du jour où, en conseil de famille, le marchand avait lu la lettre d'Oswald et décidé le mariage de sa fille, Jérémie était assis près du comptoir, immobile, anéanti, et fumant en silence. On l'aurait cru mort, si ce n'eussent été les longs soupirs qui s'échappaient de sa poitrine et lès nuages de fumée qui s'échappaient de sa pipe ! C'était à fendre le cœur ! Fridoline, assise au comptoir, était absorbée dans la confection d'une paire de bas qu'elle tricotait pour son père, ce qui ne l'empêcha pas de saisir un moment où celui-ci entrait dans l'arrière-boutique, pour dire à demi-voix :

— Jérémie, approche ta chaise devant moi, ne dis mot et écoute :

Jérémie, ranimé par ces douces paroles, exécuta de point en point l'ordre qu'on venait de lui donner. Sa chaise, qu'il avança, tournait le dos à Fridoline, et sa tête était à la hauteur du comptoir.

— J'ai consenti à épouser M. Oswald, lui dit à voix basse la jeune fille, à la condition d'une demi-heure de conversation avec lui, en tête à tête !

Jérémie poussa un nouveau soupir, et les nuages de sa pipe prirent une teinte plus sombre.

— Sais-tu pourquoi ?

Jérémie fit signe que non.

— Je vais te le dire. J'avais bien vu que M. Oswald m'aimait un peu, mais non pas d'un amour comme le tien. Je croyais que cela ne lui durerait pas longtemps : je croyais

même qu'il m'avait oubliée... Sa lettre d'aujourd'hui prouve le contraire ; mais, comme, après tout, c'est un brave garçon, si je lui dis, à lui seul et en tête à tête, que je ne l'aime pas et que j'en aime un autre, je suis sûre qu'à l'instant même il rendra à mon père sa parole, de sorte que, sans bruit, sans discussion, sans encourir la malédiction paternelle, le mariage se trouvera rompu ; m'entends-tu?

Jérémie fit signe de la tête que oui.

— Ne t'inquiète donc pas, sois tranquille, laisse-nous partir, et compte sur moi... m'as-tu compris ?

Des flots de vapeur sortirent à l'instant de la pipe de Jérémie, et comme il était placé au-dessous de Fridoline, il sembla, dans sa reconnaissance, envelopper son idole d'un nuage d'encens et de fumée.

Quelques jours après, Jérémie succédait à M. Niklaus dans son commerce, et, quelques jours plus tard, le marchand, disant adieu à son comptoir, partait avec sa fille, pour le château de son gendre.

XIX

LES CAPITULATIONS DE CONSCIENCE.

Arrivés à Prague, par le chemin de fer, ils prirent une petite carriole pour les conduire au château de Donnersberg. La fille, un peu rêveuse, pensait, non sans quelque crainte, à l'accueil qu'Oswald allait faire à sa déclaration; quant au père, tranquille et sûr de son fait, il ne s'inquiétait de rien et parlait politique. Fridoline, pour passer le temps, faisait comme lui, et c'étaient entre le père et la fille, des tirades socialistes à perte de vue, auxquelles ne pouvait rien comprendre le conducteur de la carriole, paysan bohémien, placé sur la banquette de devant.

— Ah ! mon père, s'écria Fridoline presque en sortant de Prague, voyez donc quelle immensité de terres labourées !... A qui appartient cette propriété ?... demanda-t-elle à leur conducteur.

— A monseigneur le comte de Donnersberg, répondit celui-ci.

Niklaus éprouva un sentiment de satisfaction intérieure qui se trahit par un sourire involontaire.

— Ah ! dit Fridoline avec humeur, tant de terre à un seul homme ? Vous aviez raison, mon père, c'est bien absurde et bien injuste.

— Pas tant ! pas tant ! repondit celui-ci. Vois donc comme c'est bien cultivé, combien cela doit employer de bras et faire vivre de malheureux !

— Des malheureux qu'on en a dépouillés et à qui cela appartient !

— Ce n'est pas vrai ! s'écria malgré lui le marchand, qui se reprit, et qui, pour changer la conversation, fit regarder à sa fille les vastes et belles forêts qui s'élevaient à leur gauche.

— A qui ces forêts ? demanda Fridoline.

— Au comte de Donnersberg ! répondit froidement le cocher en fouettant son cheval.

— Ah ! c'est magnifique ! s'écria le père.

— C'est odieux ! s'écria la fille, et, s'il y avait une justice, tout cela dès demain serait le partage de tous.

— Non pas, non pas ! interrompit avec chaleur M. Niklaus.

— Y pensez-vous, mon père, vous qui disiez tout à l'heure ?...

— Moi, je ne disais rien, répondit le vieux marchand déconcerté, je ne parlais pas, je regardais, j'admirais ces vertes et immenses prairies parsemées de fleurs, qui descendent à perte de vue, jusqu'à la rivière.

— A qui ces prairies ? demanda encore Fridoline.

— Au comte de Donnersberg, répondit le guide avec le même sang-froid.

— C'est ravissant ! s'écria le marchand, le corps à moitié hors de la carriole, et ne pouvant, dans l'excès de sa joie, rester tranquille sur sa banquette.

— C'est une indignité, répétait Fridoline... et si j'étais ce comte de Donnersberg, ce grand seigneur chez qui Oswald est placé...

— Que ferais-tu ?

— Ce que je ferais ?... J'abandonnerais dès demain toutes ces richesses à mes vassaux.

— Veux-tu te taire !

— Je le ferais à l'instant même !

— Veux-tu te taire ! répétait M. Niklaus en mettant sa main sur la bouche de sa fille ; ne vois-tu pas, disait-il, en lui faisant des signes et en lui montrant leur conducteur, que ce garçon peut entendre ?

— Et c'est ce que je veux! Quand il y aurait ici quelque révolte de paysans contre leurs maîtres, où serait le mal? Quand on mettrait le feu à quelque château!... Ah! mon père! fit-elle tout à coup, en apercevant devant elle s'élever dans les airs des créneaux gothiques, des clochetons et des tourelles... quel est donc ce superbe édifice?

— Le château de Donnersberg, répondit le conducteur; et quelques instants après, la carriole roulait sous la voûte gothique, dont les portes venaient de s'ouvrir.

— Qui êtes-vous? cria un heiduque, de six pieds de haut, doré sur toutes les coutures, et portant à la main une hallebarde qu'il faisait retentir orgueilleusement sur les dalles du vestibule.

— M. Niklaus, de Leipsick, et sa fille, cria le vieux marchand.

A l'instant, une douzaine de domestiques en livrée toute neuve, la livrée des comtes de Donnersberg, entourèrent la voiture, aidèrent Fridoline et son père à en descendre, s'emparèrent de leurs malles et de leurs bagages. Le majordome leur fit traverser le premier et le second vestibule, et Fridoline, étonnée et interdite, interrogeait vainement son père, qui, l'air satisfait, la tête haute, et comme s'attendant à de pareils honneurs, marchait fièrement en seigneur qui prend possession de ses domaines.

Au moment où ils entraient dans la salle d'armes, une vingtaine de jeunes filles portant des bouquets s'avancèrent vers Fridoline, à qui elles firent la révérence.

— Qu'est-ce? que me veut-on? Est-ce à moi que ceci s'adresse? demanda-t-elle tout bas à son père.

— Il paraît que c'est à nous, répondit le marchand avec un gros rire; mais tiens, demandons à ce monsieur qui descend le grand escalier.

Godfried se trouvait en ce moment au château, où il surveillait quelques réparations, quand il aperçut de loin, avec la longue-vue braquée sur la terrasse, la modeste carriole entrer dans l'avenue.

— Ah ! s'était-il écrié, c'est la voiture de la future comtesse !

Il avait donc eu le temps de donner tous ses ordres, et c'est lui qui, dans cet instant, descendait le grand escalier pour venir au-devant d'elle.

— En l'absence du maître de ce château , dit-il au père et à la fille, c'est moi qui suis chargé de vous recevoir et de vous conduire dans vos appartements.

Il offrit alors son bras à Fridoline et la conduisit dans un des appartements les plus élégants et les plus coquets du château, dont la vue s'étendait sur la Moldau et sur les riches campagnes qui venaient d'exciter l'admiration du père et l'indignation de la fille.

— Mais où sommes-nous donc, monsieur ? demanda-t-elle en rougissant.

— Chez vous, madame la comtesse, répondit galamment Godfried.

— Chez moi ! chez moi ! s'écria Fridoline, interdite, hors d'elle-même.

— Eh oui ! ma fille, chez toi, s'écria le marchand, oubliant son rôle ; puis se reprenant tout à coup, c'est-à-dire chez toi, je ne demanderais pas mieux ; mais je prierai monsieur de nous expliquer comment cela est possible, et par quelle magie cela pourrait se faire.

— De la manière la plus simple, dit Godfried en s'adressant à Fridoline : mon ami Oswald qui, depuis longtemps, est votre fiancé, et qui, récemment, vous a demandée en mariage à monsieur votre père, mon ami Oswald est seul héritier du comte de Donnersberg, son oncle, et, comme tel, propriétaire de ce château.

— Oswald ! s'écria Fridoline, pâle et tremblante, Oswald qui, pendant près d'un an, a travaillé pour mon père, comme ouvrier, comme sculpteur !

— Lui-même, mademoiselle, qui depuis ce temps n'a cessé de penser à vous et de vous adorer... constance que je conçois sans peine depuis que je vous ai vue.

Fridoline venait d'être frappée comme d'un éblouissement; elle chancela et tomba sur un canapé souple et moelleux dont les coussins la reçurent, pendant que le galant notaire, soutenant la jolie tête de la jeune fille, lui faisait respirer un flacon de sels.

Quant à M. Niklaus, il avait bien envie aussi de se trouver mal de surprise, mais il n'en put jamais venir à bout; la joie l'en empêchait.

—Où est M. Oswald? où est M. le comte? demanda-t-il en balbutiant; mais il n'osa pas dire encore : mon gendre, quoiqu'il en mourût d'envie.

— M. le comte, votre gendre, dit Godfried, en rompant la glace, M. le comte est à Vienne pour affaires de la succession, et reviendra probablement dans trois ou quatre jours; mais, continua-t-il, en remarquant la pâleur de Fridoline qui durait toujours, mademoiselle a sans doute besoin d'être seule?

Fridoline fit signe que oui. Et Godfried se retira, emmenant avec lui le marchand, qu'il établit dans une des chambres les plus confortables, et à qui il offrit des rafraîchissements, du vin de Johannisberg et des journaux, que M. Niklaus s'empressa d'accepter, en faisant observer qu'il ne prenait d'ordinaire que de la bière, mais qu'il ne serait pas fâché, par occasion, de faire connaissance avec le Johannisberg.

Fridoline, restée seule, cacha un instant sa tête dans ses mains; puis, pour s'assurer encore qu'elle ne dormait pas, qu'elle était bien éveillée, elle parcourut le boudoir où elle se trouvait, en toucha tour à tour tous les meubles, ouvrit la fenêtre et contempla quelque temps les jardins qui l'entouraient, aspira le parfum que les corbeilles de fleurs lui envoyaient, puis elle se dit : Tout cela est réel, c'est bien moi, Fridoline, la fille du marchand tabletier de Leipsick, qui suis ici dans le château de Donnersberg. Mais ce que j'ai promis à Jérémie, mais la parole que je lui ai donnée, il faut la tenir! Je suis une honnête fille, et, avec mes principes et

mes opinions, ce ne sont ni les titres, ni les richesses qui doivent m'éblouir. Oui, si M. Oswald était là, je lui expliquerais comment je ne peux recevoir des hommages qui ne m'appartiennent pas et que je ne compte pas accepter. Mais il est absent!... c'est fâcheux ! ou plutôt, c'est heureux, cela vaut mieux ; il me sera plus facile de lui écrire, et je vais le faire à l'instant même.

La jeune fille, regardant autour d'elle, aperçut une écritoire en or et en porcelaine, si finement, si richement ciselée et travaillée, qu'elle ne pût s'empêcher de l'examiner et de l'admirer. Pendant ce temps elle n'écrivait pas ; il est vrai que la plume à pointe de diamants attira aussi son attention, elle n'en avait jamais vu de pareille ; et puis, il faut dire qu'il n'y avait pas là de papier.

Elle sonna pour en demander. Entra une jeune fille, Anna, qui, en l'absence de Gretly, devait remplir auprès de Fridoline l'emploi de femme de chambre. Elle apportait à sa jeune maîtresse des coiffures du pays, des bonnets bohémiens d'une originalité et d'une élégance admirables. Il fallut les essayer, ce qui prit beaucoup de temps.

Enfin il s'en trouva un qui allait si bien à Fridoline, qu'elle en paraissait deux fois plus jolie ; mais il fallait avec ce bonnet une robe du même style, et Anna, qui venait de Prague, où elle avait la réputation d'une très-habile couturière, s'empressa de prendre mesure à sa jeune maîtresse. Pendant qu'elle y était, il n'en coûtait pas plus de prendre mesure pour une robe de ville. Cela donna lieu à une discussion grave et intéressante qui se prolongea tellement, que l'heure du dîner sonna avant que Fridoline eût eu le temps d'écrire.

La salle à manger était une merveille d'architecture et de bon goût. On y voyait les portraits sculptés des anciens comtes de Donnersberg, et, de distance en distance, dans la muraille, des armoiries, des devises, des trophées d'armes. Trois personnes seulement siégeaient à la table : Fridoline à la place d'honneur, près d'elle Godfried, et en face d'elle

son père. Fridoline regardait avec un étonnement naïf ce luxe, cet éclat, ce service nombreux, cette masse d'argenterie, de splendeurs auxquelles elle n'était pas accoutumée. Le maître d'hôtel, en habit noir, et les valets en gants blancs, les assiettes en vaisselle plate, que l'on changeait à chaque instant, attiraient surtout son attention. Celle de M. Niklaus était toute concentrée sur la table.

Ce dîner à trois services pour trois personnes, ces entrées de gibier, de poissons, de volailles, ces énormes pièces de rôti, ces entremets délicats, ces fruits savoureux, et surtout ces vins de tous les pays excitaient en lui une admiration qui allait jusqu'à l'attendrissement. Est-ce que ce sera ainsi tous les jours ? se disait-il en lui-même. C'était là le seul souci qui vînt troubler sa béatitude.

Après le dîner, les paysans du village vinrent chanter sous les fenêtres de Fridoline des chœurs, pleins d'une mélodie naïve et originale, dont la jeune fille fredonnait encore les motifs en s'endormant sous des rideaux de soie et d'or.

Le lendemain, par les soins de Godfried, une partie de chasse avait été organisée. Fridoline et son père suivaient la meute et les piqueurs dans une calèche découverte, et parcouraient ces belles et sombres forêts de la Bohême, qu'en ce moment la jeune fille ne songeait pas, comme la veille, à brûler ni à partager. Le lendemain, une pêche miraculeuse avait lieu sur un des immenses étangs du parc. C'étaient de nombreuses barques, portant les vassaux du comte avec des filets. C'était un yacht magnifique, pavoisé aux couleurs des Donnersberg et destiné à Fridoline; une tente garantissait son teint du soleil, des tapis soyeux préservaient ses pieds du froid et de l'humidité. Des musiciens faisaient entendre au loin de bruyantes fanfares, et plus tard, sur le rivage, les filets semblaient près de se rompre sous la masse des poissons.

C'était la vie de château, la vie de grande dame; et, de retour dans son appartement, Fridoline y trouvait des robes de ville et de cour, qui, faites par magie, ou par la main des

fées, demandaient déjà à être essayées. — Et comme ces riches corsages dessinaient bien la jolie taille de Fridoline! Combien ces longues queues traînantes sur le tapis donnaient de noblesse et de dignité à la petite marchande de Leipsick! Comme ses épaules et ses bras, qui n'avaient pas l'habitude de paraître au grand jour, se reflétaient dans les grandes glaces de Bohême, et brillaient aux yeux mêmes de la jeune fille, ainsi que des trésors trop longtemps enfouis! Tout cela occupait Fridoline et ne lui avait pas encore laissé un instant pour écrire une lettre qui demandait du soin, de l'attention, et qui, à vrai dire, devenait à chaque moment plus difficile; et puis, dans deux ou trois jours, on attendait Oswald, dont l'absence s'était prolongée plus que Godfried lui-même ne le croyait. Ce n'était presque plus la peine d'écrire. On s'expliquerait bien plus aisément et bien plus promptement de vive voix.

Oswald enfin arriva. Toutes les affaires de succession étaient réglées. Godfried vit avec joie que le voyage avait produit sur son ami un heureux effet. Il se portait mieux, il était plus gai, ou plutôt moins sombre. Il causait, il était plus communicatif, il avait presque retrouvé sa vivacité d'autrefois. La vue de Fridoline l'enchanta. L'aspect du vieux marchand le réjouissait.

Il prenait plaisir à lui rappeler, dans les allées du parc ou dans ses salons dorés, le comptoir et l'arrière-boutique de la rue Saint-Thomas à Leipsick. Il était aimable et même galant avec sa fiancée, qui, tout étonnée de ses manières de grand seigneur, qu'elle ne connaissait pas et qu'elle ne lui avait pas encore vues, se sentait intimidée avec lui, et n'osa pas, le premier jour, lui demander l'entrevue qu'elle attendait depuis si longtemps et qu'elle ne pouvait plus cependant retarder.

Le second jour elle y était bien décidée, mais il arriva de Prague quelques officiers de la garnison, quelques jeunes seigneurs de la ville, à qui Oswald la présenta comme sa fiancée, et qui la saluèrent du titre de madame la comtesse;

impossible de choisir ce moment-là pour une explication ! il fallut donc la remettre au lendemain.

Le lendemain, après déjeuner, elle vit Oswald assis et plongé dans une profonde rêverie... Elle s'approcha de lui et lui dit :

— Qu'avez-vous, monsieur le comte ?

— Moi ? rien, ma chère enfant, s'écria Oswald en se levant, et comme pour chasser une idée importune qui venait malgré lui l'assaillir.

Il devint ce qu'il n'avait pas été depuis longtemps, presque gai ; il accabla Fridoline de soins et de tendres prévenances. Godfried et Niklaus étaient là qui regardaient avec plaisir et semblaient l'encourager, au point que, dans un moment où Oswald portait à ses lèvres la main de sa fiancée, le vieux marchand prit sa fille par la taille et la jeta dans les bras d'Oswald en lui criant : Embrassez-la, mon gendre, embrassez madame la comtesse ! Ce que M. le comte ne se fit pas répéter. Il pressa avec énergie les joues fraîches de Fridoline, et celle-ci se dit en elle-même : Décidément il faut se prononcer, et elle murmura à voix basse à l'oreille de son fiancé :

— Monsieur le comte, ne pourrais-je pas demain vous parler, à vous seul, pendant quelques instants !

Oswald la regarda d'un air étonné ; puis il répondit en s'inclinant avec respect :

— Demain, à midi, dans votre appartement. Aujourd'hui nous avons, avec nos convives d'hier, une cavalcade qui vous plaira peut-être.

En effet, les jeunes officiers de la veille venaient d'arriver. Deux jolis chevaux, élégamment et richement harnachés, piaffaient dans la cour du château. L'un d'eux, jument très-douce et parfaitement dressée, portait une selle de femme. Fridoline poussa un cri de joie et s'élança sur son gentil coursier. Oswald partit à côté d'elle, les jeunes gens l'entourèrent, les écuyers la suivirent, et la cavalcade entière s'élança au grand galop dans les allées de la forêt. La jeune

fille n'avait aucune idée d'un pareil plaisir ; mais la rapidité de la course, le vent qui faisait voltiger les boucles de ses cheveux et donnait à ses joues de nouvelles et brillantes couleurs, l'air, le mouvement qui faisait circuler son sang, les gais propos et les hommages des jeunes gens qui l'entouraient, toute cette cour enfin dont elle était comme la reine, c'était plus qu'il n'en fallait pour tourner cette tête si légère et si jolie ; de meilleures n'y auraient pas résisté, et tout bas elle se disait en elle-même avec un soupir : Ah ! c'est dommage de quitter tout cela !

Aussi, au retour, et sur la terrasse du château, où elle se promenait rêveuse, elle pensait, non sans crainte, à son entrevue du lendemain avec Oswald. Son père, la voyant si préoccupée, ne put s'empêcher de l'interroger. Elle lui déclara l'intention où elle était de ne pas tromper Oswald et de lui avouer son amour pour Jérémie.

Il fallut voir alors l'effroi et la colère de l'honnête marchand, qui s'était déjà habitué à l'état de grand seigneur, comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie. Il se déclara ruiné par l'ingratitude de sa fille, et la menaça de sa malédiction si elle osait exécuter un projet insensé et accomplir un acte de franchise exagérée, qui, après tout, n'était point la vérité.

— Tu te trompes, s'écriait-il, tu n'aimes pas Jérémie, tu ne l'aimes pas, c'est Oswald que tu préfères, je le sais mieux que toi-même... Crois-en ton père, mon enfant !

Il est de fait que Fridoline se trouvait dans un moment de doute et d'incertitude des plus difficiles ; aussi elle dormit peu de la nuit. M. Niklaus ne dormit pas du tout.

Le matin cependant, la jeune fille, après s'être bien consultée, était décidée à tenir sa promesse et à tout dire à Oswald, quand celui-ci entra dans son appartement.

— Que me vouliez-vous, ma chère fiancée ?

— Je voulais, monsieur le comte, vous parler avant tout, et elle s'arrêta, rougissante, interdite, en cherchant les mots qui n'arrivaient pas.

— Me parler de quoi ? De votre nouvelle situation ? Vous convient-elle ?

— Certainement, monsieur le comte.

— Vous trouvez-vous heureuse ?

— Ah ! trop heureuse ! monsieur le comte.

— Trop heureuse ! et pourquoi ? Y a-t-il rien de trop beau, de trop élégant, de trop joli pour vous !

En parlant ainsi, il venait de sonner. La femme de chambre entra. Son maître lui fit un signe. Elle sortit, et Oswald, se retournant d'un air aimable vers Fridoline, lui dit : Continuez, je vous prie, et daignez me dire ce qui vous manque...

— Oh ! pour moi, rien... aussi, ce n'est pas à moi que je pense en ce moment ; mais à quelqu'un, à un ami...

— Lequel ? demanda Oswald.

— Un ami, continua la jeune fille en se troublant et en rougissant, un ami que vous connaissez... qui a été le vôtre, ce pauvre Jérémie.

— Vous avez raison, s'écria vivement Oswald ; je l'aime beaucoup, et j'ai vu avec chagrin qu'il ne vous eût point accompagnée. Vous vous intéressez à lui, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le comte.

— Et moi aussi... c'est tout naturel... Que fait-il en ce moment ?

— Il a acheté le fonds de commerce de mon père.

— C'est très-bien vu... cela lui va à merveille ; il fera d'excellentes affaires.

— Je l'espère, monsieur le comte, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— Avez vous d'autres idées à son égard ? parlez ; vous savez d'avance que tout ce que vous ferez pour lui, je l'approuve ; tout ce qui vous plaira me plaît.

— Vous êtes trop bon, monsieur le comte ; mais quand vous saurez de quoi il s'agit...

— Vous me le direz tout à l'heure, car voici Anna qui revient.

La femme de chambre, en effet, rentrait chargée de boîtes, de cartons et d'écrins. Sur un nouveau signe de son maître, elle les ouvrit et étala, l'un après l'autre, tous les objets qu'ils renfermaient, sur la table devant laquelle Fridoline était assise.

— Eh bien! mon enfant, reprit Oswald, vous disiez donc que Jérémie?...

— Jérémie! Monsieur le comte... Ah! s'écria-t-elle avec admiration en voyant ce qu'Anna déroulait à ses yeux, des dentelles!

— Que j'ai fait venir pour vous de Vienne.

— Des dentelles magnifiques! s'écria Anna. Voyez donc, mademoiselle, quelle largeur!

— Eh bien donc, continua Oswald, notre ami Jérémie...

— Eh bien! monsieur le comte, ce pauvre Jérémie... Ah!... fit-elle avec une nouvelle surprise en sentant un châle pesant et soyeux qu'Anna venait de jeter sur ses épaules, qu'est-ce donc?

— Un cachemire admirable! répondit Anna; le bleu qui y domine se marie d'une manière charmante avec les cheveux blonds de mademoiselle.

— C'est vrai, dit Fridoline, se drapant dans le châle et se regardant avec complaisance dans la glace; et puis, comme c'est chaud!

— Moins que ces fourrures, continua Anna, en tirant de leurs cartons des martres zibelines, de srenards bleus, etc., etc.

Et pendant que la jeune fille examinait tout avec des yeux rayonnants de plaisir :

— Achevez donc, répétait le comte, l'histoire de Jérémie.

— Eh bien! monsieur le comte, je voulais... je devais vous apprendre... que Jérémie...

Cette fois, un cri de surprise prolongé lui coupa la parole et interrompit de nouveau sa phrase commencée.

Anna venait d'ouvrir devant elle un écrin renfermant les

plus riches parures, des broches de rubis, des bracelets d'or garnis de topazes, une rivière de diamants.

Fridoline ferma ses yeux éblouis, et les rouvrit sur-le-champ pour admirer encore.

— Eh bien!... reprit de nouveau le comte, qui jouissait de sa surprise et de sa joie naïve, eh bien! en finirons-nous avec Jérémie? Nous disions, continua-t-il, en aidant Fridoline à attacher ses bracelets, pendant qu'Anna passait la rivière de diamants autour du cou de sa maîtresse, nous disions qu'il avait acheté le fonds de commerce de votre père?

— Oui, monsieur le comte, dit Fridoline en examinant dans la glace l'effet des diamants... il l'a acheté, mais à crédit seulement.

— Je comprends, s'écria Oswald, et attendu que vous aimez ce bon Jérémie comme un ami d'enfance...

— Oui... oui, monsieur le comte, balbutia la jeune fille.

— Vous voudriez assurer son bonheur?...

— Certainement, dit-elle vivement... si cela se pouvait.

— En payant à votre père... ce qu'il lui doit.

— O ciel! s'écria Fridoline avec joie, en voyant tout à coup un moyen inespéré de sortir de la position à son honneur... Quoi! monsieur le comte, vous auriez la bonté, la générosité?...

— Nous lui ferons ce cadeau-là, vous et moi, sans qu'il s'en doute... c'est là ce que vous veniez me demander, n'est-il pas vrai?

— Oui, oui, monsieur le comte, répondit-elle en baissant la tête et en se laissant tomber sur un fauteuil.

— Il fallait donc le dire tout de suite, s'écria-t-il en lui baisant la main, ce ne sera pas long.

Et il sortit en la laissant au milieu des dentelles, des cachemires, des diamants et des remords peut-être! mais leur voix avait déjà grand'peine à se faire entendre au milieu des raisonnements plus ou moins captieux qui, tour à tour, retentissaient à l'oreille et au cœur de la jeune fille : si elle consentait à devenir comtesse, ce n'était pas pour elle, mais

pour son père, dont elle assurait le bonheur; pour Jérémie, dont elle assurait la fortune; pour ses principes même, dont elle assurait le triomphe! Riche, elle pourrait enrichir les frères et amis malheureux dont elle partageait les opinions et qui ne demanderaient pas mieux que de partager sa fortune. Enfin, comme dans toutes les capitulations de conscience, Fridoline avait fini par se persuader que sa conduite avait été noble, pure, désintéressée, et que Jérémie, lui-même, devait lui savoir gré de son dévouement.

Elle en fut bien plus convaincue encore quand Oswald revint et lui apporta le titre suivant :

« Je reconnais avoir reçu de monsieur Jérémie, mon ancien commis, la somme de vingt mille florins payés par lui comptant, pour prix de la vente de mon fonds de commerce de la rue Saint-Thomas, à Leipsick. Dont quittance totale et définitive.

« Signé : NIKLAUS,
« Ex-négociant. »

— Tenez, lui dit Oswald, envoyez ceci à Jérémie, quand vous le jugerez à propos et de la manière qui vous semblera le plus convenable. Le voilà riche maintenant, ou du moins en mesure de faire fortune.

— Merci, monsieur le comte, merci! dit Fridoline en prenant d'une main tremblante le papier qu'elle regarda quelque temps en silence, oui, vous avez raison... Le voilà riche.

Et elle ne put s'empêcher d'ajouter tout bas :

— Pauvre Jérémie!

XX

LE CHEMIN DE FER.

Godfried était enchanté du tour que prenaient les choses. Fridoline n'était peut-être pas tout à fait la femme qu'il aurait désirée pour son ami : elle n'était pas des plus distinguées ; mais enfin elle était jeune, fraîche et jolie, ne manquait ni d'esprit, ni de jugement, et puis elle retirait Oswald des idées sombres et de la maladie noire qui menaçaient de le conduire à la consomption ou à la folie.

Quant à M. Niklaus, Godfried savait déjà, à peu près, à quoi s'en tenir sur son compte ; mais on n'épousait pas le beau-père, et on pouvait toujours, avec une pension raisonnable, le tenir à distance de sa fille et de son gendre. Godfried pensait donc que, le mariage étant décidé, il fallait s'en occuper, et promptement.

Aussi, plusieurs fois déjà, en avait-il parlé à Oswald, qui, sous différents prétextes, détournait toujours la conversation. Un jour enfin il pressa son ami avec tant d'instances, que celui-ci, poussé jusque dans ses derniers retranchements, garda le silence et pâlit. Puis, après quelques instants de réflexion, et comme un homme qui vient de prendre une décision irrévocable, il lui dit froidement et d'une voix ferme :

— Ne m'en parle plus, ce n'est pas possible !

— Pas possible ! s'écria le notaire hors de lui, qu'entends-tu par là ?

— Que j'ai fait tout au monde pour combattre les idées

qui me poursuivent et me dominent, et je ne puis m'y soustraire; c'est plus fort que moi.

— Tu voudrais me persuader et te persuader à toi-même que des souvenirs peuvent devenir une passion?

— Je ne te dis pas cela. Je ne suis pas assez absurde, quoique tu le prétendes, pour aimer d'amour une personne qui n'est plus. Mais je dis que son souvenir me rend toute autre affection impossible. J'ai fait ce que tu as voulu; j'ai quitté ce château, je me suis occupé d'affaires, j'ai été galant et aimable avec ma fiancée, je me suis efforcé de l'aimer, tu en as été le témoin. Je m'y suis mis avec résolution, avec rage : rien n'y a fait, rien ne m'a réussi. Aussi je te parle en honnête homme : je ne rendrais pas Fridoline heureuse, ni elle, ni aucune autre femme, je le sens, j'en suis convaincu. Il est donc plus sage de renoncer à toute idée de mariage.

— Et que comptes-tu faire avec Fridoline et son père?

— Rompre franchement, loyalement.

— La franchise et la loyauté ne sont plus possibles!

— Comment cela?

— Tu as accepté leur alliance quand tu étais pauvre; tu retires ta parole quand tu es grand seigneur et millionnaire!

Oswald baissa la tête.

— Que diront tes amis les républicains de ta manière d'entendre la fraternité et l'égalité? Que diront les honnêtes gens près desquels tu vas te déshonorer? Qui pourra te justifier à leurs yeux? La vérité! tu n'oserais la dire, et tu la dirais, qu'on ne te croirait pas.

Oswald releva la tête et répondit :

— Tout cela est parfaitement juste, j'y ai déjà pensé. Aussi, et comme indemnité de mon manque de parole, je compte offrir à M. Niklaus la moitié ou, s'il l'exige, la totalité de ma fortune.

Godfried poussa un cri d'indignation.

— Tu penses, dit naïvement Oswald, qu'il n'acceptera pas?

— Plutôt dix fois qu'une ! répondit le notaire furieux, et c'est pour cela que je ne souffrirai jamais que tu lui fasses une offre pareille. Voyons, Oswald, continua-t-il en prenant la main de son ami, depuis quelque temps tu sembles me redouter, tu m'évites, tu crains de me parler à cœur ouvert... Tu es donc bien malade, plus que je ne croyais, plus que tu n'oses me le dire ?

— Oui, répondit Oswald à voix basse et détournant les yeux. C'est ta raison que je redoute !

Puis, après un instant de silence, il ajouta d'un air humilié :

— Ne raisonne pas avec moi... plains-moi... je suis malheureux !

Godfried fut effrayé de la pâleur de son ami et du changement qui venait de s'opérer dans tous ses traits. Il comprit, en effet, qu'il n'y avait pas à raisonner avec un malade, qu'il fallait le soigner et le plaindre. Il comprit que tout ce qu'il pourrait dire à Oswald, Oswald se l'était déjà dit ; que, honteux lui-même, les efforts qu'il avait faits pour se vaincre et pour dérober sa folie à tous les yeux étaient précisément la cause du mal ; que, pour chasser l'idée qui l'occupait et l'absorbait tout entier, il n'y avait que le temps, le temps et l'absence, car ce château, où tout lui rappelait Thécla, était, pour son imagination souffrante et pour son cerveau malade, l'habitation la plus dangereuse que l'on pût choisir.

Il fallait donc d'abord éloigner Oswald, ensuite différer ce mariage, deux choses fort difficiles que le notaire désespérait de conduire à bonne fin ; mais souvent, où le talent nous manque, les événements nous viennent en aide.

M. Niklaus, qui s'endormait dans son bonheur, reçut, un matin, une lettre qui lui avait été adressée à Leipsick et que Jérémie lui envoyait. Cette lettre, dont le timbre tout particulier lui était bien connu, lui fut remise par son gendre, et contenait ces mots :

« Frère, l'heure est venue ! Chacun se lève pour travailler

« au grand œuvre! Nous comptons sur toi. Le rendez-vous « général est à Vienne. Liberté, égalité, fraternité ou la « mort. »

La république, que Niklaus appelait depuis si longtemps de tous ses vœux, ne pouvait choisir, pour arriver, un moment plus gênant pour lui. Ami désormais du calme et du *statu quo*, il eût volontiers chanté à tous les partis, cette chanson française :

Ne dérangeons pas le monde,
Laissons chacun comme il est.

Mais impossible de cacher cette lettre à son gendre, qui venait d'en recevoir une toute pareille, et, de plus, une autre encore.

Cette seconde n'était point anonyme : elle était signée Gandolf, actuellement docteur en médecine, un de leurs anciens camarades de l'Université, celui qui, dans le duel des étudiants, s'était battu contre Staremberg, celui qui, dans l'émeute du *Clementinum*, avait été comme le lieutenant d'Oswald, et était resté à ses côtés jusqu'au dernier moment, celui enfin que Godfried appelait le plus sage des exaltés... après lui.

« Mon cher et ancien camarade, écrivait-il, de grandes « questions se traitent en ce moment. Les têtes sont bien « exaltées, et je crains qu'on ne dépasse le but. Nos chefs « ont grand'peine à s'entendre, non-seulement sur les plans « de campagne, mais sur le point de départ et sur le dra- « peau même que nous devons arborer.

« Voici une occasion qui, si nous la laissons échapper, « ne se représentera peut-être plus jamais, une occasion « de proclamer l'unité de l'Allemagne, et, de plus, d'assurer « à notre patrie une liberté sage et raisonnable, de fonder « enfin pour la Germanie (ce qui fut de tout temps votre « rêve et le mien) un gouvernement représentatif et con- « stitutionnel, comme en France et en Belgique.

« Si nous ne demandons que cela, les circonstances sont

« tellement graves et tellement effrayantes, que les souve-
« rains nous l'accorderont et s'estimeront heureux de nous
« l'accorder. Si nous voulons plus, et beaucoup d'entre nous
« y semblent résolus, il y aura lutte, lutte sanglante et
« douteuse, où, vaincue, notre cause est perdue, et, victo-
« rieuse, elle peut se perdre encore par les excès mêmes de
« la victoire.

« Il importe donc que, dans les réunions qui vont se
« tenir, réunions inoffensives encore et que les gouverne-
« ments ont vues, jusqu'à présent, sans ombrage, il im-
« porte donc que la sagesse et la modération dominent. Ne
« nous faites pas défaut, mon cher Oswald, et venez-nous
« en aide. Votre nouvelle position, votre immense fortune,
« votre titre de comte de Donnersberg, ajouteront encore à
« l'influence que vous assuraient déjà, parmi nous, vos ta-
« lents et les gages que vous avez donnés à la bonne cause.

« Il est évident que vos services passés vous placeront
« sur-le-champ parmi les chefs et donneront un grand poids
« à vos conseils. Nous sommes plusieurs, et moi tout le pre-
« mier, prêts à nous ranger autour de vous, et nous allons,
« d'ici là, travailler à vous faire une majorité. Venez donc.

« Le lieu de la réunion est à Fribourg en Brisgau. On a
« choisi ce point comme le plus central, placé non loin des
« bords du Rhin, entre la France, l'Allemagne et la Suisse.
« Tous nos amis pourront aisément s'y rendre, et nous
« comptons sur vous.

« GANDOLF,

« Docteur en médecine. »

— Ah! s'écria Godfried, enchanté de trouver pour son ami un motif d'éloignement et une distraction aussi puissante et aussi noble que celle-là, c'est à un grand seigneur, c'est à un grand propriétaire que convient un rôle pareil, car plus qu'un autre il est intéressé à la paix et à la prospérité du pays, et un pays ne prospère qu'autant qu'il est doté de sages institutions. Il faut donc se rendre à la réunion de Fribourg et partir sur-le-champ.

— Vous partirez pour Fribourg! s'écria tristement M. Niklaus.

— Comme vous plus tard pour Vienne, mon cher beau-père, le moyen de faire autrement avec vos principes et les miens!

Niklaus se fût contenté d'envoyer à Vienne ses principes, et fût volontiers resté au château; mais Fridoline n'était point de cet avis, Godfried non plus; et le marchand, repoussé par l'unanimité des votes, se rejeta sur le mariage qu'il fallait au moins se hâter de conclure.

— En ce moment? s'écria Godfried avec chaleur. Ce serait blesser toutes les convenances, un mois à peine après la mort d'un oncle dont on vient d'hériter.

— C'est vrai, dit vivement Fridoline qui, peut-être aussi, et sans se l'avouer à elle-même, n'était pas fâchée de différer.

— Ce serait, continua Godfried, soulever contre vous les reproches mérités de toutes les familles nobles du pays, qui déjà murmurent de ce mariage.

— C'est vrai, répéta Fridoline.

— Tandis que, les affaires d'État une fois arrangées, le temps du deuil expiré...

— Mais cela va nous rejeter à trois mois! s'écria M. Niklaus.

— A six mois! répondit froidement le notaire. Le deuil ici se porte six mois. Ainsi donc, c'est convenu! Le rendez-vous ici dans six mois.

— Dans six mois! répétèrent tous les acteurs de cette scène; Oswald et Godfried, avec joie, Fridoline sans chagrin, et M. Niklaus avec une tristesse visible. Une lueur de consolation brilla pourtant dans ses yeux, et il reprit d'un air complétement résigné:

— Allons, ma fille, nous attendrons M. le comte ici, dans son château.

— Y pensez-vous, mon père? reprit vivement la jeune fille; est-ce que cela se peut? est-ce que cela serait conve-

nable? En attendant votre départ pour Vienne, ce n'est pas chez M. le comte, c'est chez nous, mon père, à Leipsick, que nous devons demeurer.

— J'ai vendu à Jérémie mon fonds de commerce.

— Mais non pas la maison qui vous appartient. Vous y avez conservé un logement qui sera le nôtre.

— Parfaitement juste! s'écria Godfried.

— N'est-ce pas? monsieur le notaire, dit en rougissant Fridoline, qui pensait peut-être que sa présence et ses paroles adouciraient pour le pauvre Jérémie le coup qu'elle allait lui porter.

Les arrangements du voyage furent bientôt pris, grâce à l'activité du notaire. Une berline, préparée par ses soins, reçut M. Niklaus et sa fille, ainsi que leurs paquets et leurs malles, beaucoup plus nombreuses à leur départ qu'à leur arrivée. Oswald avait voulu que les cachemires, les robes, les bijoux et les dentelles déjà offerts par lui, fussent emportés comme un à-compte sur la corbeille. M. Niklaus avait faiblement résisté; en revanche il avait imposé silence avec force à Fridoline qui voulait refuser et qui, en fille obéissante, avait fini par se soumettre à la volonté paternelle.

La berline avait déjà franchi les cours du château ; et le soir même Oswald se mettait en route après avoir embrassé son ami Godfried, et aussi, il faut bien l'avouer, après avoir dit adieu au boudoir habité autrefois par Thécla, et après avoir passé quelques heures dans le chalet situé sur la Moldau.

Oswald était seul en voiture et libre de rêver à celle qui, depuis quelque temps, régnait sur son imagination, sur ses sens, sur tout son être, et presque sur sa raison. Devant Godfried il rougissait d'une faiblesse qu'il n'osait avouer; mais, seul, il en était heureux, il s'y livrait avec délices, et s'enivrait de ces rêves qui désormais étaient devenus le charme de son existence, ou plutôt son existence elle-même.

Pour se rendre de Prague à Fribourg en Brisgau, on traverse aujourd'hui l'Allemagne sur de nombreux chemins de fer dont plusieurs, il y a sept ou huit ans, n'étaient pas encore terminés. Oswald voyageait donc tour à tour, et selon l'occasion, par la poste ou par la vapeur, de Prague à Eger, d'Eger à Bayreuth, dont la route est si pittoresque, de Bayreuth à Bamberg, située presque au centre de l'Allemagne, dont elle est une des plus anciennes cités; mais Oswald ne s'arrêtait ni pour regarder des points de vue, ni pour admirer de vieux monuments.

Rien n'excitait sa curiosité : il détestait, au contraire, tout ce qui attirait son attention, tout ce qui le dérangeait de ses rêveries. Il fuyait les voyageurs communicatifs et causeurs et recherchait, autant que possible, les auberges, les voitures, les wagons où il se trouvait seul.

De Bamberg, Oswald se dirigea sur Wurtzbourg, et de là il descendit jusqu'à Heidelberg où déjà, à cette époque, passait le chemin de fer du grand-duché de Bade, conduisant de Heidelberg à Bâle en passant par Fribourg.

Il arriva à la station à une heure assez avancée de la nuit et attendit pendant un quart d'heure le convoi qui était en retard. Quelques minutes après lui arrivait également une femme très-simplement vêtue et qui, pour se préserver du froid de la nuit, se tenait soigneusement enveloppée dans un manteau dont le capuchon lui couvrait la tête. Oswald craignit un moment d'être obligé de faire la conversation; mais, grâce au ciel, la voyageuse ne le regarda pas. Elle se contenta de répondre par une inclination de tête au salut qu'il lui avait adressé.

Elle s'approcha du poële sans relever son capuchon et se chauffa les pieds. Quant à Oswald, il ne songeait ni au froid ni au mauvais temps. Il était revenu à Thécla, continuant avec elle ce long entretien qu'il avait commencé depuis son départ, et qu'il reprenait dès qu'il se trouvait seul avec lui-même, c'est-à-dire avec elle.

Le sifflet du chemin de fer vint l'interrompre dans ses

douces rêveries. C'était le convoi qui arrivait à la station; lui et l'étrangère s'avancèrent vers le même wagon qu'on venait de leur ouvrir et qui était inoccupé; quelque distrait et quelque peu galant qu'il fût, Oswald ne pût se dispenser d'aider la jeune dame à monter dans le compartiment; je dis la jeune dame, car elle s'élança d'un pied si jeune et si léger, qu'elle s'appuya à peine sur le bras qu'on lui offrait; puis s'enveloppant de nouveau dans sa mante, qui lui couvrait la tête et les épaules, elle s'établit dans un coin et s'endormit.

Oswald, enchanté de n'être obligé à aucun frais de galanterie, s'établit dans un coin opposé, se replongea dans son monde idéal, dans ce monde de féeries et de rêveries qui le charmaient et qui le transportaient de la terre dans le ciel.

Peu à peu, il s'endormit aussi et il lui sembla voir Thécla, non pas triste et pâle, mais resplendissante de beauté, de jeunesse et de fraîcheur, se penchant vers lui, en costume de mariée, et lui disant avec son sourire d'ange : « Je te « pardonne, ami, je te pardonne et je t'aime! J'ai quitté le « ciel pour venir t'épouser, car toi seul étais digne de moi, « toi seul m'aimeras de l'amour dont je veux être aimée... »

En ce moment, par malheur, le wagon s'arrêtait et la cessation du mouvement réveilla Oswald. Il ouvrit les yeux. Le jour commençait à paraître. Sa compagne de voyage dormait encore; mais le sommeil avait dérangé le capuchon qui couvrait sa tête, et Oswald, qui était artiste, admira le tableau qui s'offrit à ses yeux. C'était une jeune femme du peuple, drapée de la manière la plus gracieuse dans un manteau d'étoffe de laine. Son bonnet était celui d'une paysanne ou d'une fermière, mais ses traits étaient d'une finesse extrême, sa bouche petite et vermeille, qui dans le sommeil s'était entr'ouverte, avait une grâce inexprimable et laissait voir une rangée de perles qu'une princesse eût enviée; son menton et ce qu'on apercevait de son cou étaient admirables; ses joues, où brillait la santé, offraient les couleurs et la fraîcheur de la pêche.

Oswald la contemplait en silence, respirant à peine, de peur de troubler son sommeil, qui ne devait pas durer longtemps, car l'employé du chemin de fer, ouvrant brusquement la porte du wagon, cria à voix haute : *Station d'Offenbourg !* La jeune fille se reveilla en sursaut, ouvrit les yeux et descendit rapidement du wagon, sans faire attention à son compagnon de voyage qui venait de jeter un cri terrible. Pendant quelques secondes, il était resté immobile et anéanti... Mais, revenant à lui, il voulut s'élancer hors du wagon, au risque de se faire broyer, mais la portière venait de se refermer, le train repartait à grande vitesse, et quelques minutes après, Oswald était déjà à une ou deux lieues de l'apparition qui venait de lui enlever le peu de raison qui lui restait. C'étaient les yeux de Thécla qu'il avait cru revoir; ces yeux dont, selon Godfried lui-même, rien ne pouvait rendre l'éclat, la douceur et le charme : ces yeux qui étaient ceux du portrait, mais animés et pleins de feu !

Oswald avait-il été abusé par son imagination? était-il encore sous l'influence de son rêve? ou le hasard seul avait-il produit une ressemblance aussi grande? Après tout, les yeux d'une comtesse et ceux d'une fermière peuvent se ressembler. Mais des yeux comme ceux-là, disait-il, c'est à n'y rien comprendre, c'est à éblouir, c'est à confondre !

Oswald en était là de ses réflexions et de ses rêves, quand le wagon s'arrêta, et la voix du chef de gare avertit les voyageurs qu'on était arrivé à la station de Fribourg.

LA JEUNE ALLEMAGNE

OU

LES YEUX DE MA TANTE

TROISIÈME PARTIE

I

LA CABANE DU CHARBONNIER.

Oswald trouva, à son arrivée, Gandolf et plusieurs amis qui l'attendaient avec impatience, tous, pleins d'une ardeur et d'une fièvre politiques qu'il était loin de partager. Il n'était point en ce moment à la hauteur des questions qu'il s'agissait de traiter; mais, dans son air distrait, froid et rêveur, on ne vit que les préoccupations d'un esprit profond, absorbé par la gravité de la situation.

Plusieurs fois, et pour reconquérir sa tranquillité troublée, il avait cherché à se persuader que la vision qui s'était offerte à lui sur le chemin de fer, que cette apparition si rapide n'était qu'un rêve; mais les détails en étaient trop présents à sa pensée et à sa vue.

Ce qu'il aurait voulu croire une ombre avait une forme, et une forme charmante; une taille fine et élancée que l'on devinait malgré les plis épais de sa *calmande*. Il avait touché son bras, il l'avait aidée à franchir le marchepied de la voiture. Pendant quelques heures de la nuit, il s'était trouvé seul en tête à tête avec elle, entendant le bruit léger de son souffle.

Il aurait pu lui parler, connaître le son de sa voix, bien plus encore, savoir qui elle était, où elle allait, les moyens de la revoir, de la retrouver, et il n'avait rien fait de tout cela, et il avait dormi vis-à-vis d'elle pendant une partie de la nuit : c'était à se désespérer.

Aussi rien ne pouvait le consoler d'une pareille maladresse ou plutôt d'une si grande fatalité, et l'idée unique, l'idée fixe qui le poursuivait, avait pris sur lui d'autant plus d'empire, qu'il ne pouvait la communiquer à personne. Il ne pouvait en parler ni à Gandolf, ni à ses amis politiques, et il n'osait en écrire à Godfried. Il redoutait ses railleries, il redoutait même son silence; il sentait combien il devait paraître absurde et ridicule. Il y a des moments où l'on a encore assez de raison pour avoir la conscience de sa folie.

Dès le lendemain de son arrivée, et après avoir embrassé ses amis, il avait prétexté une affaire importante qui le rappelait pour quelques heures à Offenbourg. Il avait repris le chemin de fer; mais ni à Offenbourg, ni dans aucune autre station intermédiaire on n'avait aperçu la belle inconnue, ou, du moins, aucun employé ne l'avait remarquée. Ils n'avaient pas les yeux d'Oswald, et puis les chemins de fer voiturent tant de monde.

Quelques jours après, il avait recommencé la même excursion, et il fut obligé d'y renoncer, parce que, sur le parcours, on commençait à le désigner sous le nom du *poursuivant de la belle inconnue*. Il n'en résulta pour lui qu'une grande fatigue de corps et d'esprit. Au lieu d'un souvenir, il en avait deux qui le préoccupaient. Cette image disparue, cette ombre, qui longtemps n'avait existé que dans son ima-

gination, devenait bien plus difficile à bannir, maintenant qu'elle avait pris une forme à ses yeux et qu'elle était devenue pour lui une réalité.

Si quelque chose au monde avait pu le distraire de ses folles pensées, c'était les pensées plus folles encore de tous ceux qui l'entouraient. Il avait retrouvé dans cette conférence de Fribourg, parmi ses anciens camarades de l'Université, tous ceux qui, tourmentés par une activité maladive, et par le désir d'arriver, demandaient aux hasards d'une révolution les honneurs, le pouvoir et la fortune, que d'autres attendent du temps, du travail ou d'une profession honorable. C'était Ulrich, le représentant des avocats sans clientèle; c'était Otto, le poète de la patrie, demandant compte à la société de la chute de ses drames révolutionnaires; c'était Reding, payé par tous les partis, les servant et les trahissant tour à tour, et n'attendant que le triomphe assuré d'une des causes, pour lui consacrer son dévouement définitif.

Derrière eux s'avançait une foule de jeunes gens ardents et de bonne foi, croyant, comme Gandolf et Oswald, diriger une révolution à laquelle ils obéissaient!

Les vrais chefs du mouvement étaient ceux qui, comme Schlankopf, aspiraient au bouleversement général, pour s'élever sur des ruines. Ceux-là seuls savaient où l'on marchait et suivaient, sans se détourner, le sillon sanglant qu'ils s'étaient tracé.

Schlankopf venait de Hongrie et avait reçu le mot d'ordre de plus haut. Ce mot d'ordre était de tout accorder, de tout promettre, pour arriver au but.

Il avait deux aides-de-camp dévoués, qui ne raisonnaient pas, mais qui agissaient. M. Piper, ouvrier paresseux, ivrogne et querelleur, ancien garçon carrossier à Prague; et M. Graft, dont la profession n'avait jamais été bien définie, et qui n'avait guère connu la société qu'il voulait réformer, qu'à travers le guichet des prisons ou des bagnes, où il avait passé la plus grande partie de sa vie; tous les deux, dans

cette réunion, où chaque profession était censée envoyer ses délégués, représentaient la canaille de tous les temps et de tous les pays.

Oswald, Gandolf et leurs amis avaient trouvé moins de résistance à leurs opinions qu'ils ne s'y attendaient. Il y avait un point sur lequel tout le monde paraissait généralement d'accord : c'était le besoin d'argent. Chacun comprenait la nécessité des capitaux, et les républicains plus que personne. Cette circonstance avait singulièrement facilité les rapprochements entre eux et Oswald, qui était le représentant de la liberté sage et des opinions modérées.

On lui avait fait de grandes concessions; on lui avait même accordé tout ce qu'il avait exigé, et lui, de son côté, avait tiré sur ses banquiers des lettres de change nombreuses à l'insu du sévère Godfried dont il craignait les remontrances.

Il s'était bien gardé surtout de lui parler de sacrifices plus grands encore où Schlankopf l'avait amené en stimulant adroitement sa générosité et son amour-propre, et surtout en rappelant, à propos, certaines promesses imprudentes faites par Oswald à une époque où il n'avait pas le droit d'en faire. Vainement Gandolf lui disait parfois : « Prenez garde ! je crains que Schlankopf et ses amis n'aient quelque arrière-pensée; ils cèdent trop facilement sur des projets, sur des principes même qu'ils auraient dû plus vivement défendre. »

Oswald faisait peu d'attention à ces avis. Comme il était la loyauté même, la possibilité d'une tromperie ne se présentait jamais à son esprit, et puis, s'il faut le dire, les affaires même les plus importantes le trouvaient toujours distrait et insouciant.

Pour Oswald, les idées politiques et les soins de sa fortune n'arrivaient jamais qu'en seconde ligne. Il y avait en lui une pensée qui absorbait toutes les autres; mais celle-là, il n'en parlait à personne, il la renfermait en lui-même, et pour s'y livrer tout entier et en liberté, il cherchait avidement toutes les occasions d'être seul.

Un jour, il était sorti de la ville en rêvant, et, sous l'empire de cette rêverie, il avait toujours marché devant lui, gagnant la forêt et gravissant la montagne, sans faire attention qu'à chaque instant le ciel devenait plus sombre et les nuages de plus en plus menaçants. De larges gouttes d'eau commençaient à tomber, lorsqu'enfin Oswald s'avisa de lever la tête.

L'orage grondait, il allait éclater, et aucun abri, si ce n'était une cabane de charbonnier qu'il aperçut bien loin au-dessous de lui, tout au fond de la vallée. La pente était rapide, il ne s'agissait que de la suivre et de se laisser descendre. La cabane, divisée en plusieurs compartiments, n'avait ni porte, ni fenêtres fermantes; mais du moins elle avait un toit et paraissait inhabitée; aussi Oswald avait, en se dirigeant vers elle, l'espoir d'être le premier occupant. Il se trompait : d'autres avaient déjà eu, avant lui, l'idée d'y chercher un refuge.

Trois hommes, qui causaient avec chaleur, y étaient entrés à l'approche de l'orage. Ils s'étaient jetés sur des fagots, seuls canapés et même seul mobilier de l'habitation, sans interrompre leur conversation qui devait être des plus intéressantes à en juger par l'animation et la multiplicité de leurs gestes :

— Il faut que ça finisse! s'écriait l'un d'eux d'un ton rude et brutal. Je n'entends rien à ce qu'on nous demande tous les jours; à la séance de ce matin, j'avais envie de tirer sur tous ces bavards.

— Tu aurais eu tort, répondit l'un de ses compagnons, qui parlait avec moins de grossièreté et plus de prétention. Tu n'as pas d'instruction, ce n'est pas ta faute, mais tu as du bon vouloir.

— Va-t'en au diable! je ne suis pas venu ici pour des phrases, je sais ce que je veux et ce qu'on m'a promis.

— Et on vous tiendra parole, monsieur Graft, dit d'une voix calme le troisième interlocuteur, qui n'était autre que M. Schlankopf, mais pour cela il faut de la patience.

— Si encore je comprenais... Mais quand vous parlez des heures entières sur les deux chambres... que ces grands flandrins demandent à cor et à cri, qu'est-ce que des chambres? Je n'en ai pas besoin, je n'en veux pas; que tout se passe au grand air dans la rue... Voilà notre local, à nous autres tous logés à *l'hôtel de la Belle-Étoile.*

— Nous y arriverons, monsieur Graft.

— Plus de palais, plus de maisons! que tout soit saccagé et brûlé! ça me regarde. Je m'en charge.

— Quand je disais que tu avais du bon vouloir! mais tu n'as pas de patience. Tu ne vois pas qu'il faut d'abord dire comme eux, pour les amener à faire comme nous.

— Très-bien, monsieur Piper, dit Schlankopf, en frappant sur l'épaule de l'ouvrier. Vous comprenez, vous, qu'on ne fait rien sans argent!

— Et que nous n'en avons pas... répondit Piper en frappant les poches de son gousset. Toi qui parles, Graft, en as-tu? Voyons, en as-tu?

— Non, mais qu'importe, si les autres en ont? Et puisque nous devons partager un jour, on me l'a promis, partageons tout de suite, ce sera plus tôt fait.

— Mais en te pressant ainsi, car tu es comme un enfant, tu ne partageras rien, tandis qu'en attendant un peu tu auras tout.

— Tu auras tout, répondit solennellement Schlankopf.

Cette assurance eut l'air de calmer un moment le fougueux Graft, qui reprit avec un ton plus doux :

— Ne croyez pas, citoyen Schlankopf, que je sois aussi avide que cet autre a l'air de le dire; je ne veux pas tout pour moi tout seul. Est-ce que je veux de la tribune dont vous avez tant parlé hier? Est-ce que je veux de la liberté de la presse dont vous parlez tous les jours, et de la liberté individuelle, dont M. Gandolf et ses amis ont l'air si friands? Je n'en veux pas, mille tonnerres! cria-t-il avec force. Gardez-les, si ça vous convient, si vous connaissez la manière de vous en servir. Mais, à moi, qu'on ne m'en parle pas, ou je

tire dessus! J'aime mieux qu'on me donne ma part autrement.

— Et moi aussi, dit Piper d'un ton doucereux; nous nous entendons avec Graft.

— C'est entendu, dit celui-ci : de l'or, de l'eau-de-vie et des femmes! qu'on brûle tout le reste.

— Excepté les carrosses, dit Piper.

— Parce que tu es garçon carrossier.

— Tu l'as dit! Ayant fait toute ma vie rouler les grands seigneurs, je ne serais pas fâché de rouler à mon tour. Je demande à M. Schlankopf si ça n'est pas juste?

— Aristo! dit Graft d'un air dédaigneux.

Et à peine venait-il de laisser tomber ce mot, qu'un autre mot, murmuré plutôt que prononcé, arriva à l'oreille de Piper :

— Gredin!

— Hein?... qui est-ce qui appelle?... s'écria Piper en se retournant vivement.

— Imbécile! répondit Graft avec sang-froid, ne vois-tu pas que c'est l'écho?

— Les échos de ce pays, dit Schlankopf en souriant, sont dans le progrès; ils composent ou répètent ce qu'on n'a pas dit.

— C'est vrai, s'écria Piper, en s'élançant dans l'autre compartiment de la cabane.

Il en sortit un instant après, se colletant avec un montagnard d'une trentaine d'années, jeune homme grand et fort, qui lui aurait fait un mauvais parti, si ses deux compagnons n'étaient venus à son aide.

— Que fais-tu ici? s'écrièrent les trois conjurés.

— Cette cabane est ouverte à tout le monde, et je peux comme vous, je pense, chercher un abri contre l'orage.

— Depuis combien de temps es-tu là?

— Je n'ai pas de compte à vous rendre.

— Tu nous le diras, ou malheur à toi!

— Malheur à vous! dit le paysan en fermant ses deux larges poings.

— Tu nous a entendus? dit Schlankopf, avoue-le.

— Je n'ai rien à vous avouer, laissez-moi passer.

— Il nous a entendus. Ça suffit, s'écria Schlankopf, et il s'élança sur lui, suivi de Graft, qui, saisissant son adversaire au collet, s'efforçait de l'étouffer. La lutte ne dura que quelques instants. Le montagnard se dégagea de leurs étreintes et de deux coups de poing rudement assénés, les envoya tous les deux rouler à ses pieds ; mais il se trouva en face de Piper, qui, tirant un pistolet de sa poche, le dirigeait vers lui d'une main tremblante, lorsque l'arrivée d'un nouveau personnage changea la physionomie de la scène. Oswald parut à la porte de la cabane, s'élança au milieu de tous, et arrachant à Piper son pistolet avant qu'il eût eu le temps de faire feu :

— Y pensez-vous ? s'écria-t-il, menacer un homme sans défense ! et trois contre un encore ! Que s'est-il passé ? Qu'y a-t-il donc ?

— Il était là... caché, dit Piper, pâle encore d'émotion, et il nous a entendus.

— Eh bien ! est-ce là une raison pour le tuer ?

— Oui, morbleu ! s'écria Graft avec fureur.

— Quoi ! reprit Oswald étonné et s'adressant à Schlankopf, il se dit entre vous des choses que l'on ne peut entendre sous peine de mort ! Ce doivent être des paroles bien terribles que celles-là, et je ne serais pas fâché de les connaître. Répétez-les, de grâce !

— Vous n'y êtes pas, mon cher, répondit Schlankopf, qui avait eu le temps de se remettre. Tout provient d'un quiproquo, d'un mot mal interprété. Tout ce que nous disons peut être entendu, mais malheureusement n'est pas toujours compris.

Et prenant Oswald à part, il lui dit à voix basse :

— Vous savez mieux que moi que nos deux amis sont des bêtes brutes auxquelles on ne peut rien expliquer. Je vous raconterai la cause de la dispute ; mais n'en reparlons pas devant eux ; ce serait la renouveler.

— Soit ! dit Oswald en désarmant le pistolet ; mais qu'on ne maltraite point ce brave homme, et qu'on le laisse maître de continuer son chemin, sinon je me mets de son côté : la liberté est pour tout le monde.

— Et c'est bien ainsi que nous l'entendons, s'écria Schlankopf en faisant signe à ses compagnons de se taire.

Puis, s'avançant vers le montagnard :

— Quand on ne se connaît pas et qu'on ne doit probablement jamais se revoir, il serait absurde de se séparer ennemis. Oublions tout et touchez là.

Le montagnard ne répondit pas ; il repoussa avec fierté la main qu'on lui tendait, et, saisissant celle d'Oswald qu'il serra affectueusement :

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes un brave jeune homme, et en reconnaissance de la vie que je vous dois, je vous donnerai un bon avis : défiez-vous de ces gens-là !

Il remit son large feutre sur sa tête, s'élança hors de la cabane, et l'on entendit quelque temps le bruit de ses lourds souliers retentir dans la forêt.

Alors Oswald se retourna vers ses trois associés, et leur dit :

— Expliquons-nous maintenant.

— Très-volontiers.

Le professeur Schlankopf était un homme habile. Il lui improvisa une histoire où il y avait de la vraisemblance, de la raison, de tout enfin, excepté de la vérité.

II

PREMIER ACTE D'UNE RÉVOLUTION.

Les délégués de presque toutes les Universités d'Allemagne s'étaient réunis à Fribourg, et si l'on s'étonne du rôle que ces jeunes gens se croyaient appelés à jouer, il ne faut pas oublier que, depuis longtemps, comme nous l'avons dit, une sourde agitation régnait dans toute l'Allemagne. De profonds bouleversements se préparaient, une grande révolution paraissait inévitable, et il était naturel que ceux qui réunissaient à l'ardeur de la jeunesse les lumières que donne l'éducation, que ceux-là, dis-je, eussent la prétention de se mettre à la tête du mouvement et d'en diriger la marche. Cela explique la part que l'élément universitaire prit à tous les événements qui allaient éclater en Allemagne.

A l'époque où nous sommes, l'horizon brillait encore pur et serein, l'avenir s'offrait plein d'espérance aux yeux de cette jeunesse ardente et généreuse. Ainsi que Gandolf l'avait espéré, lui, Oswald et leurs amis avaient fait triompher, dans la réunion des étudiants, les principes de sagesse et de modération : doter le pays d'institutions protectrices, assurer les droits de tous, ceux du souverain comme ceux du peuple, et faire régner la liberté à l'abri du trône et des lois, tel était le programme adopté par eux.

Qu'en devait-il résulter? Tout est beau et simple en théorie; tout devient difficile à l'exécution.

Au bout de huit jours, les conférences étaient terminées; Oswald, Gandolf, Ulrich, Otto, se dirigeaient sur Vienne, où

les grands coups allaient se porter; Schlankopf retournait en Hongrie, près de Kossuth; quant à Reding, qui avait pris note exacte de tout ce qui s'était dit, il allait en communiquer le procès-verbal au gouverneur de Prague, qui l'avait envoyé et qui attendait son retour.

Le mouvement avait déjà commencé en Bavière, où l'animosité excitée à Munich contre Lola Montès, comtesse de Lansfeld, avait amené une émeute et des barricades ; le temps des Pompadour et des Dubarry était passé.

Des étudiants s'étaient insurgés au nom de la morale; le peuple les avait secondés. On commençait par une révolution de principes, par une émeute de vertu. Le prince de Wallerstein, ministre de l'instruction publique, avait cru étouffer ces désordres en faisant fermer l'Université; il fallut la rouvrir.

Les étudiants obtinrent plus encore : ils demandèrent le renvoi de la comtesse, et le roi, malgré son amour, malgré son désespoir, fut obligé de consentir à un départ, que l'on exigeait le fer et la flamme à la main. Le peuple, enivré de sa victoire, envahit l'hôtel que la favorite venait d'abandonner et se mit à le saccager; le roi, pour revoir encore une fois des lieux chers à ses souvenirs, avait eu l'imprudence de se mêler à la foule; il fut légèrement blessé, et peu s'en fallut qu'une émeute, entreprise au nom de la morale, ne finît, sans le vouloir, par un régicide.

L'esprit de réforme se faisait en même temps sentir dans le Wurtemberg; on s'y préparait, ouvertement ou en secret, à une campagne contre l'autorité; de même à Berlin, à Bade, à Francfort; telle était la situation de l'Allemagne quand la révolution de février 1848 éclata en France. En trois heures, et aux cris de : *Vive la Réforme!* une puissante monarchie fut renversée, et la république fut accordée aux Parisiens qui n'en demandaient pas tant et qui, le jour même, se regardaient entre eux, interdits de leur bonheur et épouvantés de leur triomphe. Ce fut le signal donné à toute l'Europe, signal de l'orage, dont l'antique monar-

chie autrichienne allait ressentir elle-même le contre-coup.

Oswald écrivait à son ami Godfried :

« Depuis quelques jours, je suis arrivé à Vienne, et j'étais « descendu dans un hôtel garni, craignant avec raison que « la partie populaire de nos amis, les ouvriers surtout, ne « fussent un peu choqués du palais doré que mon oncle s'est « fait bâtir dans la Herrengasse (la rue des Seigneurs); « mais la modestie de mon nouveau logement a produit un « mauvais effet sur la noblesse, parente ou alliée de notre « famille. L'héritier des Donnersberg, se disait-on, rougit-il « de nous ? Se croit-il obligé de cacher son blason et n'a-« t-il pas le courage d'être grand seigneur?

« Je leur ai montré que j'avais cette audace en m'instal-« lant dans mon bel hôtel, où je reçois indistinctement les « ouvriers et les grands seigneurs ; mais les uns m'en veu-« lent des habits brodés qui viennent me voir, et les autres « des blouses que je fréquente. Il est plus difficile que je « ne le croyais de contenter tout le monde ; j'y parviendrai « pourtant, et mon palais sera, un jour, le terrain neutre et « ami, où toutes les classes confondues s'accoutumeront à « l'égalité.

« Mes relations avec la haute société, et avec les person-« nages influents, m'ont permis de commencer l'œuvre de « conciliation et de concession à laquelle mes amis et moi « avons voué notre vie.

« Staremberg est comme toi, il ne veut pas croire que le « pouvoir nous accorde jamais de lui-même les droits que « nous réclamons. Il prétend même que ce serait fort mal-« heureux, et qu'un seul pas fait dans le chemin des con-« cessions en amènerait tant d'autres, que nous autres, « honnêtes gens, regarderions en arrière avec effroi et de-« viendrions forcément du parti rétrograde. J'ai cru t'en-« tendre parler, mon cher Godfried, et, je t'en demande « bien pardon, je n'ai pas plus tenu compte de ses paroles « que des tiennes.

« J'ai vu le ministre, M. Pillersdorf, homme sage et pru-

« dent, qui paraît comprendre la gravité de la situation. Il « s'inquiète avec raison de l'effervescence des esprits. Je « lui ai démontré que le moyen le plus sûr d'arrêter un tor- « rent était, non pas de multiplier les digues, mais de lui « ouvrir un canal, et qu'alors les flots dévastateurs deve- « naient tout uniment un moyen d'irrigation, une cause de « fertilité et d'abondance.

« J'ai vu aussi M. Sedlnizki, préfet de police, qui nous « est très-hostile, et qui ne fait en cela, dit-il, qu'obéir aux « ordres de M. de Metternich, le premier ministre. M. de « Metternich pense que des étudiants doivent s'occuper de « leurs études et non du gouvernement de l'État; que leur « place est dans leurs Universités respectives et non dans la « capitale du royaume; qu'il est urgent de les rendre à la « tendresse de leurs familles inquiètes, qui depuis longtemps « les réclament; et, continua M. le préfet de police, il m'a « chargé d'engager, dès demain, MM. les étudiants qui ne « font point partie de l'Université de Vienne à vouloir bien « quitter cette ville.

« — Et vous exécuterez cet ordre? lui dis-je.

« — Il le faut bien; et je prie monsieur de Donnersberg « de vouloir, dès aujourd'hui, faire part de cette nouvelle à « ses jeunes amis : ils aimeront mieux l'apprendre par lui « que par moi.

« C'est ainsi qu'il me congédia, et je m'empressai de « donner avis à nos alliés de ce qui se tramait contre « nous.

« Je trouvai, chez Gandolf, Ulrich et Otto, et de plus « Schlankopf, qui venait à l'instant même d'arriver de Hon- « grie.

« — Que comptez-vous faire, messieurs? demanda-t-il.

« Gandolf était d'avis de se soumettre, de temporiser « et d'attendre quelques circonstances meilleures qui ne tar- « deraient pas à se présenter. Ulrich voulait organiser une « émeute dans les cafés; Otto parlait d'un dithyrambe à « adresser à M. de Metternich. Je proposai de m'adresser

« à lui en prose, de lui demander une audience, et de faire « un appel à sa justice.

« — Vous ne trouvez rien de plus efficace, rien de plus « décisif? nous dit Schlankopf, d'un air ironique.

« — Non, vraiment. Proposez vous-même.

« — Je chercherai. Mais n'oubliez pas, continua-t-il en « me tendant la main, que vous m'avez fait à Fribourg pour « cinquante mille francs de traites, payables aujourd'hui « sur M. Isenhoffer, votre banquier de Vienne.

« — Vous pouvez vous présenter, lui dis-je, les fonds « sont prêts.

« — Bien, je ne vois alors, pour ma part, aucun obstacle « à ce que vous demandiez audience à M. de Metternich; « mais il n'est pas à Vienne, il est parti hier pour sa villa, « qui est située sur le Rennweg.

« — J'irai le trouver dès demain, si ces messieurs l'ap- « prouvent.

« Le projet mis aux voix est adopté.

« Gandolf me propose de m'accompagner; j'accepte et, « demain soir, je te rendrai compte de notre visite, dont tu « n'as peut-être pas bonne opinion, et qui m'inspire, à moi, « une certaine confiance.

« Ton ami,

« OSWALD.

« *P.-S.* Si tu écris à Leipsick, dis à Fridoline que les « affaires d'État ne m'empêchent pas de l'aimer; dis aussi « à son père, M. Nicklaus, que ses amis l'attendent toujours « à Vienne et s'étonnent de ne pas le voir arriver. »

Au reçu de cette lettre, Godfried secoua la tête en disant:

— Ils échoueront, tant mieux! Le dépit et la colère, la honte d'un échec et le désir de le réparer occuperont Oswald et le feront rentrer dans le monde positif : un chagrin réel dissipe les maux imaginaires.

Il reçut, quelques jours après, la lettre suivante :

« Vienne, 14 mars 1848.

« Ah! tu croyais que nous ne réussirions pas, que nos

« réclamations ne seraient d'aucun poids dans la balance!
« Apprends donc que le succès a dépassé toutes nos espé-
« rances, et que l'Université en a toute la gloire.

« Nous sommes partis, Gandolf et moi, hier matin, 13 mars,
« pour la villa du prince de Metternich. Nous avions un
« petit coupé qui nous attendit dans la première cour du
« château. On nous introduisit chez le ministre.

« Il nous reçut avec une politesse exquise. Il écouta
« quelque temps, en silence, nos observations, puis avec un
« ton sérieux, tempéré par une légère nuance d'ironie, il
« nous répondit que la jeunesse actuelle avait beaucoup
« d'idées et surtout d'expérience; que les étudiants de
« Vienne lui exposaient, par notre voix, des vues politiques
« de la plus haute portée; mais que, depuis cinquante ans,
« il avait les siennes; qu'il était peut-être un peu vieux pour
« retourner à... l'Université; que jusqu'à présent, la monar-
« chie autrichienne s'était bien trouvée de son système;
« que le gouvernement constitutionnel et représentatif, que
« nous réclamions, ne savait pas, mieux qu'un autre, pro-
« téger les empires; témoin la France, qui, le mois der-
« nier, avait vu, en quelques heures, s'écrouler toutes ses
« institutions. Il pensait qu'un gouvernement absolu saurait
« mieux défendre les siennes... que, quant à lui, ne sachant
« pas changer de principes, il maintiendrait les siens tant
« qu'il gouvernerait, ou renoncerait au pouvoir.

« Pendant qu'il parlait, nous entendions un bruit lointain
« qui, peu à peu, se rapprochait. On distinguait des cris et
« des clameurs qui attirèrent enfin l'attention du ministre :

« — Qu'est-ce? dit-il à une des personnes de sa maison,
« qui entrait pâle et troublée.

« — Ah! monseigneur, Votre Excellence ne croira ja-
« mais...

« — Je crois tout, dit tranquillement le prince.

« — Une cinquantaine d'étudiants, suivis d'un flot de peu-
« ple, attaquent le château du côté des remises et des écu-
« ries.

« — Qu'est-ce que cela signifie ? m'écriai-je indigné.

« — Ils prétendent que l'on retient ici prisonniers deux de « leurs amis, deux de leurs chefs ! qu'on attente à tous leurs « priviléges, qu'on ne respecte rien ; et ils ont commencé « par mettre le feu aux bâtiments où sont les fourrages... de « sorte que l'incendie se répand avec rapidité.

« — Monseigneur, m'écriai-je de nouveau, c'est malgré « nous, c'est à notre insu... nous l'affirmons... que nos amis « osent se permettre...

« Le prince nous regarda attentivement, et il paraît qu'il « y avait dans notre accent et dans nos traits une telle ex- « pression de vérité, qu'il nous dit :

« — Je vous crois, messieurs, mais je vous plains, ajouta- « t-il avec un sourire, d'avoir des amis aussi chauds, aussi « ardents que ceux-là.

« — Je cours les détromper, m'écriai-je, les arrêter, les « renvoyer.

« — Vous l'essaieriez en vain, me répondit le prince. Ne « voyez-vous pas, messieurs, que vous n'êtes rien ici, qu'un « prétexte ?

« En ce moment, d'autres domestiques arrivèrent, annon- « çant que le peuple, qui brisait les palissades et les grilles, « commençait à se répandre dans le jardin.

« Quelques hommes, en effet, d'assez mauvaise mine, s'a- « vancèrent sous le balcon de l'appartement où nous étions, « et crièrent : *Vive l'empereur! A bas Metternich!*

« J'ouvris la fenêtre, et je leur ordonnai de s'éloigner. Ce « n'étaient point de nos camarades ; il n'y avait là aucun « étudiant, mais des gens du peuple que je ne connais- « sais pas, dont je n'étais pas connu. Ils me dirent des in- « jures, et nous jetèrent, à Gandolf et à moi, des pierres « qui ne nous atteignirent pas, mais qui brisèrent une « glace.

« — Que vous disais-je de vos amis ? dit le prince en « conservant tout son sang-froid ; et comme je renouvelais « auprès de lui mes protestations : Ce n'est pas votre faute,

« je le sais ! Voilà ce que c'est, monsieur le comte, de se « trouver en mauvaise compagnie.

« Puis, se tournant vers ses gens, et du même ton que s'il « se fût agi d'aller à un bal de la cour :

« — Mes chevaux, ma voiture !

« — Mais, monseigneur, s'écria le valet de chambre, nous « avons eu l'honneur de dire à Votre Excellence que les re- « mises et les écuries brûlaient en ce moment, ainsi que vos « voitures.

« — Mes gants, mon chapeau ! J'irai alors à Vienne à pied, « en me promenant.

« — Non, monseigneur, lui dis-je : de ce côté du château, « dans la première cour, et loin du lieu de l'incendie, j'ai un « coupé que je mets à votre disposition.

« — J'accepte, monsieur le comte. Veuillez dire à vos amis « que je suis désolé de ne pas avoir le loisir de les recevoir ; « chargez-vous de ce soin, et faites-leur les honneurs de chez « moi.

« Puis, d'un pas ferme et rapide pour son âge, il descen- « dit le grand escalier. Quelques instants après, nous enten- « dîmes s'éloigner la voiture, et nous nous élançâmes dans le « parc, où le peuple se répandait de tous les côtés, entourant le « château, en brisant les portes, et se précipitant ivre, forcené, « furieux. Impossible de les arrêter, impossible même de se « faire entendre d'eux ! Ce ne fut qu'au bout d'un quart « d'heure que nous rencontrâmes quelques figures de con- « naissance : Schlankopf, Ulrich et Otto, au milieu de l'émeute « qu'ils animaient encore. Je courus à eux en m'écriant avec « colère :

« — Qu'est-ce que cela signifie ?

« — Qu'il n'y a pas moyen d'essayer de retenir le torrent, « répondit froidement Schlankopf, à moins de se laisser en- « traîner par lui. Il vaut mieux le laisser se répandre et di- « riger son cours, en ayant l'air de le suivre.

« — Mais c'est l'incendie, c'est le pillage... Ils brisent tout « dans le château.

« — Des châteaux ! le prince en a bien d'autres !

« — Ils vont le ruiner de fond en comble.

« — Dès qu'ils se seront emparés des caves, leur soif de « dévastation s'apaisera bien vite. Ce sont là des détails dont « les chefs ne doivent pas s'occuper, vous, moins qu'un autre ; « car, au premier bruit des dangers que vous couriez, les « ouvriers nos amis se sont soulevés : impossible de les en « empêcher ; et alors nous nous sommes mis à leur tête. Une « partie s'est dirigée de ce côté... une autre vers les gares « de chemins ce fer, qu'on doit avoir brisées en ce moment.

« — Et pourquoi ?

« — Pour empêcher toute communication entre les pro- « vinces et la capitale.

« — Mais c'est indigne ; c'est de la rébellion ouverte, c'est « de la révolte à main armée !

— C'est fait ; il n'y a plus à regarder derrière soi. La « fin justifie les moyens ; la liberté naîtra de la violence, et « l'ordre sortira du désordre. Il n'y a pas à raisonner, il n'y « à pas de temps à perdre. Il faut maintenant rassembler tou- « tes nos forces et les diriger sur Vienne, vers le palais de « la chancellerie.

« — Et pourquoi faire ?

« — Nous l'assiégerons aux cris de : Vive la Constitution ! « Les bourgeois, dont une partie nous est dévouée, ne se « montreront que si on leur donne l'exemple. Jamais ils ne « marchent les premiers, mais ils suivent toujours ! C'est « nous, étudiants, qui commencerons, nous et les ouvriers... « soldats à notre solde.

« — A notre solde ! et qui les a payés ?

« — Et les traites sur M. Isenhoffer, répondit Schlankopf, « croyez-vous donc que je garde vos capitaux inactifs ?

« En ce moment, des hourras se firent entendre : A « Vienne ! à Vienne ! La foule, qui se précipitait et nous « entraînait, m'empêcha de répondre à Schlankopf. Je ressen- « tais au fond du cœur un profond dépit, moins de mon ar- « gent ainsi dépensé, que de la manière dont, à mon insu,

« on m'avait forcé d'alimenter une émeute que je désapprou-
« vais ; aussi n'était-ce qu'une question d'amour-propre, et
« ma colère venait de ce que Schlankopf m'avait traité en
« écolier, en faisant de moi la cause première d'un événe-
« ment auquel il n'avait pas jugé à propos de m'initier.

« Quoi qu'il en soit, mon premier mouvement fut de lui
« demander raison d'une telle conduite ; mais les événements
« nous entraînaient, et, sous la pression du coup décisif qui
« allait se porter, c'était bien peu de chose que ma vanité
« froissée.

« Vienne offrait alors un coup d'œil que je n'oublierai
« jamais. Les boutiques étaient fermées, et, de la porte de
« la ville au palais de la Chancellerie, les rues étaient dé-
« sertes. Nous marchions en tête, et il paraît que nous avions
« bonne mine, car les bourgeois et même les bourgeoises
« qui garnissaient les fenêtres criaient : Vivent les étudiants !
« mais personne ne descendait encore dans la rue. Seule-
« ment, en débouchant sur la place d'Armes, nous vîmes
« arriver Graft et Piper conduisant deux ou trois cents
« hommes déguenillés qui avaient des mines si épouvantables,
« que j'aurais mieux aimé les avoir pour ennemis que pour
« alliés. Arrivés au palais de la Chancellerie, les cris de :
« *Vive la Constitution ! vive la liberté de la presse !* retenti-
« rent avec tant de force, qu'ils durent arriver jusqu'aux
« oreilles de l'empereur.

« On entendit dans les cours du palais le roulement des
« tambours ; les troupes venaient de se rassembler. Des me-
« sures énergiques avaient été prises, ordre avait été donné
« de repousser la force par la force ; M. de Metternich ve-
« nait, dit-on, d'arriver au palais.

« Les portes et les fenêtres de la Chancellerie furent as-
« saillies à coups de pierre par la foule furieuse ; la grille
« brisée, nous nous élançâmes dans la cour principale. Une
« rangée de soldats se trouvait en face de nous :

« — Au nom de l'empereur, dispersez-vous ! s'écria une
« voix jeune et ferme qui m'était bien connue.

« Les nôtres firent un pas en avant. Plusieurs soldats fu-
« rent blessés à coups de pierres.

« — Feu ! s'écria la même voix.

« Quelques-uns des nôtres tombèrent, les autres s'enfui-
« rent en désordre, Schlankopf et moi restâmes seuls en face
« de Staremberg et d'une vingtaine de soldats, qui, de nou-
« veau, dirigeaient sur nous leurs fusils. Notre ancien cama-
« rade se jeta au-devant d'eux et nous dit rapidement :

« — Imprudents que vous êtes !.... fuyez !... je ne vous ai
« pas vus... je ne vous connais pas.

« Au moment même, une cinquantaine d'ouvriers, qui
« venaient de dévaliser la boutique d'un armurier, se préci-
« pitèrent dans la cour. La mêlée devint sanglante, six de nos
« camarades furent tués ; mais la foule de notre côté deve-
« nait plus compacte, et les soldats, pressés contre la mu-
« raille, pouvaient à peine faire usage de leurs armes.

« Staremberg paraissait dangereusement blessé, mais il ne
« donnait pas le signal de la retraite, et tous semblaient
« décidés à se faire tuer jusqu'au dernier, lorsque de l'inté-
« rieur du château, leur arriva l'ordre de se retirer. A cette
« vue, un hourra triomphal partit de nos rangs, et ce cri,
« répété de rue en rue, retentit dans chaque maison.

« Le bruit courut, qu'après un combat acharné, toutes les
« troupes de la garnison avaient été anéanties, toutes les po-
« sitions enlevées par la légion universitaire. La vérité est
« que nous étions, dans ce moment, fort embarrassés de
« notre victoire. Il était évident qu'on avait reculé devant
« l'idée de verser un sang inutile, et qu'il serait aisé le len-
« demain, avec les forces dont on disposait, soit de nous
« chasser de la cour du palais où nous passions la nuit, soit
« de nous y faire prisonniers. Mais, au point du jour, les
« bourgeois, nous croyant vainqueurs, sortaient de leurs
« maisons et venaient à notre secours.

« Toute la bourgeoisie, en armes, remplissait les rues, et
« cinq ou six cents étudiants, ouvriers et gens du peuple,
« qui bivouaquaient la veille dans la cour du palais, se trou-

« vaient en ce moment l'état-major d'une armée de quatre-
« vingt ou de cent mille hommes.

« La milice bourgeoise pactisait avec la légion universi-
« taire et lui envoyait demander des ordres. Nos ordres
« furent d'escorter, en armes, la pétition que nous portions à
« l'empereur, pétition qui devenait l'expression de la volonté
« nationale.

« Et ce soir, mon cher Godfried, ce soir 14 mars, nous
« recevons la réponse de l'empereur. Il cède à toutes nos
« demandes, il accorde l'établissement d'une garde nationale,
« la liberté de la presse, la convocation immédiate des États
« dans toutes les provinces de la monarchie. Conçois-tu un
« triomphe pareil, obtenu en un jour, et au prix de si peu de
« sang?

« Le prince chancelier d'État qui conseillait à l'empereur
« de ne point céder, et de résister jusqu'à la dernière extré-
« mité, M. de Metternich vient de remettre sa démission
« entre les mains de l'empereur. Le préfet de police, M. de
« Sedlnizki, se retire également. Bien plus, les princes de la
« famille impériale, qui, tu le sais, n'étaient pas des plus
« populaires, pouvaient devenir un obstacle à la réconcilia-
« tion entre l'empereur et le peuple; nous avons demandé
« qu'ils rentrassent dans la vie privée. L'empereur l'a ac-
« cordé. Nous avons demandé que les comtes de Kollowras
« et de Montecuculli, qui ont les sympathies des étudiants,
« fussent chargés de former le nouveau ministère. L'empe-
« reur l'a accordé. Aussi c'est un enthousiasme, une recon-
« naissance... La ville de Vienne retentit des cris de : *Vive*
« *l'empereur! Vive la Constitution!* et aussi : *Vivent les*
« *étudiants!*

« J'ai couru chez M. de Staremberg qui est en effet blessé,
« mais pas aussi dangereusement que je l'avais craint d'abord.
« C'est avec un grand bonheur que nous nous sommes em-
« brassés.

« Eh bien! mon cher ami, n'est-ce pas de la magie? Ce
« que j'avais toujours rêvé, ce que tu croyais impossible, est

« enfin réalisé. Il ne tient qu'à nous maintenant d'être le « peuple le plus heureux et le plus libre de la terre, et nous « le serons.

« Fais part de ces bonnes nouvelles à Fridoline et à son « père. Il est inutile maintenant qu'il se mette en route « pour Vienne ; nous avons triomphé sans lui. Si je ne leur « écris pas, c'est que je suis brisé de fatigue. Je te quitte « pour aller dormir, et cette fois enfin la liberté, qui va « m'apparaître en dormant, ne sera plus un rêve !

« Ton ami,

« OSWALD. »

Le ravissement complet du candide Oswald n'était point partagé par tous ses amis. Ce qui, pour lui, était le but atteint, n'était pour d'autres qu'une première étape. L'empereur Ferdinand avait tenu ses promesses ; une ordonnance impériale avait établi le système des deux chambres législatives, un sénat et une chambre des députés. De plus, la liberté de la presse avait été accordée, et, depuis un mois à peine que les journaux étaient libres, leur licence était déjà arrivée à un point incroyable.

L'Université était devenue pour ainsi dire le gouvernement. Les étudiants, en dehors du ministère désigné par eux et nommé par l'empereur, avaient formé une espèce de comité dirigeant, nommé comité de sûreté générale, qui prenait l'initiative de tous les projets de loi, comme de toutes les mesures importantes et décisives. Ainsi, une trentaine de jeunes fous étaient devenus les maîtres de la monarchie autrichienne et les arbitres de la destinée du pays.

Oswald et ses amis faisaient partie de ce comité, et tant qu'ils eurent la majorité, la marche du gouvernement fut presque raisonnable, et, il faut le reconnaître, toujours franche et loyale. Mais Otto, mais Ulrich, mais Schlankopf surtout, qui n'était lui-même que l'agent d'une influence occulte et étrangère, travaillaient de tout leur pouvoir à s'emparer de cette majorité. Reding enfin, que peut-être le

pouvoir ne payait plus ou ne pouvait plus payer, était devenu pour le gouvernement un ennemi ardent, exalté, furieux. Il ne rêvait que la république ; mais comme, dès sa jeunesse, elle avait été son idole, on pouvait croire qu'il était toujours resté fidèle à son culte, dans l'instant même où il y revenait par une nouvelle apostasie.

Il lui était donc facile de s'entendre avec Schlankopf; tous deux avaient le même but : exclure du comité dirigeant Oswald, aussi influent par les services qu'il avait rendus, que gênant par la loyauté et la franchise de ses principes.

D'un autre côté, s'il y avait scission dans le comité, si les étudiants se partageaient en deux camps, tout était perdu !

Graft et Piper ne connaissaient qu'une manière de se débarrasser d'un confrère gênant : un coup de pistolet ou un coup de couteau; moyen qu'ils étaient prêts à employer si les chefs le trouvaient convenable. La proposition était vive et dangereuse à accepter. Il y avait quelque inconvénient à habituer les masses à se débarrasser aussi lestement des chefs qui leur déplaisaient, et l'on cherchait quelque manière moins compromettante d'éloigner Oswald, lorsque celui-ci parut un matin au comité, demandant qu'on lui accordât, pour affaires personnelles et urgentes, un congé de quinze jours.

On ne pouvait rien refuser à un collègue aussi assidu, aussi zélé ; mais quel motif forçait Oswald à s'éloigner aussi subitement ? Il refusa de le dire, et nul ne put le deviner.

III

LES MONTAGNES DU HARTZ.

Depuis un mois, c'est-à-dire depuis le triomphe de la cause libérale, Oswald était retombé dans une profonde mélancolie, que ses jeunes amis avaient respectée, attribuant aux méditations de l'homme d'État les rêves d'un cerveau malade et d'un cœur malheureux.

Ses projets politiques, dont il avait si longtemps désespéré, venaient, par leur réussite, de le ramener vers d'autres idées également inadmissibles au premier abord, et qui, depuis sa rencontre du chemin de fer, ne lui semblaient plus tout à fait impossibles.

Il y rêvait souvent, et, quand il était seul, il contemplait, d'un œil attentif, le lambeau de portrait qui lui restait ; il comparait les yeux de Thécla avec ceux de la jeune paysanne ; il lui semblait bien que c'était le même velouté, le même charme, la même expression ; aimer cette jeune fille n'était plus aimer une ombre, une chimère, et cependant c'était encore aimer sa tante.

Mais où la revoir ? où retrouver ses traces ? A qui s'informer d'elle, sans s'exposer, comme il l'avait déjà fait, au ridicule ?... Plongé dans ses réflexions, il n'entendit point les pas de Schlankopf qui parfois entrait jusque dans son cabinet, sans se faire annoncer.

— Qui vient là ? Que me voulez-vous ? s'écria-t-il en se levant brusquement. Ah ! c'est vous, Schlankopf ! de quelle affaire venez-vous me parler ?

— D'une très-importante, et que je ne voudrais pas soumettre au comité avant d'en savoir votre avis. Est-il bien utile qu'il y ait deux chambres législatives, et ne vaudrait-il pas mieux qu'il n'y en eût qu'une seule?

— Y pensez-vous, Schlankopf? toucher déjà à la Constitution qui vient de nous être octroyée et avant même de l'avoir essayée?

— Pourquoi pas? répondit Schlankopf, se promenant en long et en large dans le cabinet, pourquoi pas, si c'est pour l'améliorer?

Tout à coup il s'arrêta; il se trouvait près de la table devant laquelle, tout à l'heure encore, Oswald était assis. Il fit un geste de surprise.

— Vous admirez ce fragment de portrait? s'écria vivement Oswald.

— C'est la vérité.

— Et jamais, convenez-en, vous n'avez vu rien de plus beau.

— Erreur! j'ai déjà vu ces yeux-là, il n'y a pas longtemps.

— A quelle époque?

— Il y a six semaines à peu près, dans un voyage que je faisais en Hanovre.

— Vraiment? dit Oswald en cherchant à calmer son émotion et en affectant un sourire indifférent, contez-moi donc cela, mon cher professeur.

— Et notre discussion sur les deux chambres?

— Nous la reprendrons quand vous voudrez, je suis souffrant ce matin, et j'ai la tête fatiguée de politique. J'aime mieux entendre vos aventures avec cette belle jeune fille.

— Elles sont bien simples, dit Schlankopf en s'étendant sur un canapé. J'étais, au commencement du mois dernier, en Hanovre, non loin du Hartz, où je faisais de la propagande. C'est un bon pays. Il y a beaucoup d'ouvriers assez misérables, qui se soulèveraient aisément. Et puis il y a là des

montagnes, les montagnes du Hartz, qui, en cas de poursuite ou de proscription, offriraient un refuge assuré. J'en fis l'épreuve le jour même.

Les autorités hanovriennes, prévenues, je ne sais par qui, et trouvant mauvais que je m'avisasse de porter la lumière dans leur obscur pays, envoyèrent aux magistrats l'ordre de m'appréhender au corps. Averti à temps je gagnai les montagnes, où l'on ne pensa même pas à me suivre, tant on reconnaissait l'impossibilité de m'atteindre.

A la sortie de Goslar, petite ville située auprès du Hartz, je pris une route à droite, qui conduit à la montagne, et, après une heure de marche au milieu de la forêt, je rencontrai à gauche un hameau, composé de trois ou quatre maisons habitées par des ouvriers mineurs et leurs familles.

Désirant me reposer et me rafraîchir, je frappai à la dernière maison, une espèce d'auberge qui me parut un peu moins pauvre que les autres. Une jeune fille vint m'ouvrir, une paysanne, une montagnarde, et moi, qui ne fais guère attention aux femmes, je fus frappé de sa beauté, beauté que la grossièreté de ses vêtements rendait peut-être encore plus remarquable.

Ses yeux, surtout, respiraient une bonté et un charme indéfinissables. Je suis persuadé qu'elle devait avoir, sinon de l'instruction, du moins de l'esprit naturel, mais je ne pouvais guère en juger, pressé que j'étais de continuer ma route. Je lui avais demandé un verre de bière qu'elle s'était empressée de m'apporter, et qui ne valait pas grand'chose. Pendant que je la buvais en faisant la grimace, elle attendait debout, devant moi, dans une pose charmante.

— Mon enfant, lui dis-je, en lui mettant dans la main quelques kreutzers, qu'elle accepta en me faisant la révérence, si je n'étais pas si pressé, je te donnerais les moyens de faire fortune.

— Comment cela, monsieur?

— Propose à un peintre de lui servir de modèle,

rien que pour tes yeux, et il te donnera ce que tu voudras.

— Merci, monsieur, je n'y manquerai pas.

Je vois, en effet, continua Schlankopf, qu'elle a suivi mon conseil et que quelque peintre vous aura vendu ce fragment de portrait, que vous aurez payé en grand seigneur.

— Précisément ! se hâta de répondre Oswald. Et vous ne savez rien de plus sur la jolie montagnarde ? Vous n'avez pas pris d'autres renseignements ?

— Le seul que j'eusse intérêt à lui demander était mon chemin, qu'elle m'indiqua de la manière la plus gracieuse.

Ici Schlankopf termina son récit ; et changeant de ton :

— Voulez-vous, dit-il à Oswald, voulez-vous maintenant que nous reprenions notre discussion sur les avantages d'un seul parlement, ce qui supprime d'abord, comme économie, sans compter l'agrément, les chambres hautes, et tout ce qui s'ensuit ?

— Demain, répondit Oswald, qui était retombé dans sa rêverie ; demain, mon cher Schlankopf, nous en parlerons avec nos amis.

Le lendemain, Oswald se présentait devant le comité dirigeant et demandait un congé de quinze jours, qui lui fut accordé, comme on l'a vu plus haut, sans la moindre difficulté.

Il partit le soir même de Vienne, traversa Prague incognito, sans s'arrêter dans son château de Donnersberg et, ce qui était bien mal, sans même embrasser son ami Godfried, dont il redoutait les railleries ou les reproches ; il était même si pressé d'arriver, que pouvant, pour gagner le Hanovre, prendre également la route de Leipsick ou celle de Dresde, il préféra cette dernière dans la crainte que Fridoline ou M. Niklaus, son beau-père, ne lui fît perdre quelques heures, destinées par lui à la recherche de son inconnue.

Il avait gravé dans sa mémoire toutes les indications données par Schlankopf et n'avait pas eu besoin de lui en faire répéter une seule.

Arrivé à Goslar, il prit la route à droite qui conduisait à la montagne, et, pendant une heure de marche à travers la forêt, que de réflexions vinrent l'assaillir! Oui, se disait-il, c'est là qu'elle habite, c'est de là qu'elle venait, c'est évident, quand je l'ai rencontrée. Une course, un voyage qu'elle faisait pour affaires à Heidelberg, à Offenbourg, et dès le lendemain peut-être, elle est retournée dans le Hanovre. Voilà comment personne ne la connaissait dans le duché de Bade et comment je n'ai pu recueillir de ses nouvelles!... mais ici, dans quelques instants, tout va s'éclaircir.

En se parlant ainsi, il doublait le pas... il courait presque, sans s'en douter, et arrivé au sommet de la montée, il lui fallut se reposer quelques instants : il était en nage, il était haletant, il respirait à peine. Mais il n'y avait pas à se tromper, et il ne lui fallait plus que quelques minutes de patience. Du quartier de rocher sur lequel il venait de s'asseoir, il apercevait à sa gauche le village, les cabanes dont lui avait parlé Schlankopf; la désignation en était exacte, et il arriva, non pas d'un pied bien ferme, mais enfin il arriva à la dernière maison, qui était, en effet, la plus élégante ou la moins laide de toutes.

Il frappa. On fut longtemps sans ouvrir, et les minutes lui parurent des siècles. Il frappa de nouveau. Les chiens aboyèrent, des pas pesants se firent entendre; une femme ouvrit la porte. Cette femme était vieille, elle était laide, mais elle avait l'air bon et affable.

— Que demandez-vous, monsieur?

— Je suis fatigué, ma bonne femme, d'avoir gravi la montagne; je suis souffrant, je suis malade.

La pâleur et l'émotion d'Oswald attestaient la vérité de ses paroles.

— Puis-je me reposer quelques instants chez vous?

— Entrez, entrez, mon jeune monsieur; ça n'est pas

une belle auberge que la nôtre, mais enfin on vous y recevra de son mieux.

— Est-ce que vous êtes seule chez vous? demanda Oswald, en s'asseyant sur un escabeau de bois et en regardant autour de lui, avec impatience, si personne ne viendrait.

— Seule, monsieur, entièrement seule, mais nous avons du monde autour de nous. Le village est habité par des ouvriers mineurs et par leurs familles.

— Mais vous n'avez pas toujours été seule, continua Oswald, dont le trouble et la pâleur augmentaient, il y a six semaines vous aviez ici quelqu'un... une jeune fille.

— Ah! mon Dieu, monsieur, vous allez vous trouver mal!

— Ne faites pas attention, ma bonne femme, et répondez-moi... Il y a six semaines qu'habitait ici, avec vous, une jeune fille?

Il essaya de lui en faire le portrait, portrait difficile à reconnaître : la vieille femme le reconnut pourtant.

— Ah! c'est Thérèse, dit-elle; jamais, dans nos montagnes, je n'avais vu une taille et des yeux pareils; mais elle était si bonne que personne, même les plus belles, n'a eu l'idée d'en être jaloux.

— Et d'où venait cette charmante fille?

— Ce n'était pas une fille, c'était une jeune femme qui voyageait avec son mari.

— Son mari, dit Oswald en pâlissant, elle avait un mari!

— Un beau garçon d'une trentaine d'années à peu près... un bon ouvrier qui l'aimait, qui la soignait, qui veillait sur elle et qui ne la quittait pas plus que son ombre.

— D'où venaient-ils?

— Je n'en sais rien. Ils n'étaient pas causeurs, et je ne suis pas bavarde. Ils sont arrivés comme vous, au milieu de la journée, à pied, bien fatigués, demandant si je ne pouvais pas les loger pour quelques jours; et comme j'ai là-haut des chambres qui ne sont pas souvent occupées, vous sentez que je n'ai pas refusé.

Ils n'avaient pas l'air bien riches, mais ils ont payé d'avance. Ils sont restés d'abord trois jours ; elle, ici, à se reposer ; lui, à la mine, avec nos ouvriers ; et on prétendait même que c'était un bon travailleur, à telles enseignes que le maître de la mine lui a proposé de l'ouvrage. Ce n'est pas de refus, qu'il répondit ; mais j'ai un voyage à faire pour chercher de l'argent, et, pendant mon absence, mère Marianne, me dit-il, ma femme restera chez vous, si toutefois ça vous convient.

— Si ça me convient !... Il faut vous dire, monsieur, que Thérèse, sa femme, était une travailleuse qui faisait tout l'ouvrage de la maison. J'aurais bien voulu, pour cinq kreutzers par jour, avoir une servante comme celle-là.

— Et comment vous a-t-elle quittée ?

— Je comptais bien qu'elle nous resterait toujours. Elle se faisait au pays et à son ouvrage, et moi surtout, je me faisais à sa gentillesse, lorsqu'un matin le messager de Goslar lui apporta une lettre datée d'Offenbourg.

— Offenbourg ? dit Oswald avec émotion.

— Oui, une ville des bords du Rhin, dans le pays de Bade. Son mari lui disait : « Viens me rejoindre par le chemin de fer, à Offenbourg, où je t'attendrai ; nous partirons de là, sur-le-champ, pour un endroit où un bon établissement nous est assuré. »

Elle nous a dit adieu, la pauvre chère femme, à notre grand regret à tous, et surtout au mien. Voilà, monsieur, tout ce que je peux vous apprendre sur elle.

Le pauvre Oswald était atterré, confondu ! L'objet de ses rêves n'était réellement qu'une femme du peuple, une ouvrière, et de plus elle était mariée : c'est là ce qu'Oswald ne pouvait lui pardonner, et elle aimait son mari, et elle en était aimée ! C'était à décourager, c'était à renoncer à toutes ses chimères, et cependant Oswald n'y renonça pas encore.

Il interrogea tous les gens du pays, qui ne purent lui dire autre chose que ce que lui avait dit la mère Marianne. Tous

étaient d'accord sur la beauté, sur le bon caractère et les excellentes qualités de Thérèse.

Oswald voulut vainement entrer dans d'autres détails. Il n'était pas compris. Il voulut voir la chambre habitée par Thérèse. Son passage n'avait laissé aucune trace de l'ange ni de la divinité. C'était une chambre d'auberge et pas autre chose.

Il voulut de nouveau suivre la route qu'elle avait suivie et prendre le chemin de fer jusqu'à Offenbourg. Là, tout renseignement cessait. Était-elle entrée en France, était-elle restée en Allemagne ? Avait-elle passé en Suisse par le Val-d'Enfer et la Forêt-Noire ?

Tout ce qu'il y avait de plus clair, c'est qu'il fallait chasser de son esprit une pareille folie ; et, loin de la bannir, il s'y abandonnait plus que jamais. Seulement, il en avait détaché toute la partie réelle et véritable, pour n'en plus voir que le côté chimérique et impossible, c'est-à-dire qu'il avait renoncé à Thérèse pour revenir entièrement à Thécla. Quant à Fridoline, elle était, dans ce moment, complétement oubliée, ainsi que ses projets de mariage; il serait toujours temps d'y penser, quand viendrait le jour de tenir sa promesse.

Une lettre de Gandolf vint éveiller Oswald au milieu de ses rêves, et le rappeler à la vie positive :

« Vienne, 15 mai.

« Pourquoi nous avez-vous quittés? Nos amis les étu-
« diants, que contenaient votre présence et vos discours,
« nous ont abandonnés. Ulrich et quelques autres, qui sont
« toujours de l'avis de la dernière tirade, se sont laissé
« séduire par les phrases d'Otto et les raisonnements de
« Schlankopf.

« Maîtres de la majorité, ils pouvaient faire passer au co-
« mité de sûreté générale les propositions les plus extrava-
« gantes et les plus incendiaires ; ils n'y ont pas manqué ;
« notre résistance a été inutile et nous avons été, nous la

« minorité, obligés de tout sanctionner par notre vote. Nous « faisons et nous défaisons chaque jour des ministres. Après « M. de Metternich, sont venus M. de Fiquelmont et d'autres; « nous ne nous contentons plus maintenant du gouverne- « ment représentatif et constitutionnel dont nous étions si « heureux il y a deux mois; la démocratie n'y tient pas as- « sez de place.

« La chambre des pairs est inutile : on la supprime ; on « n'en veut qu'une : la chambre des communes où régnera « le peuple; le système d'élection accordé par l'empereur « est trop restreint : il nous faut le suffrage universel.

« Les troupes de ligne nous gênent, nous ne voulons « plus d'armée; nous demandons qu'on l'expulse, qu'elle « aille se battre aux frontières; elle n'est bonne qu'à « cela. La garde nationale nous suffit pour défendre la « capitale et combattre l'émeute, avec qui elle pactise tou- « jours.

« C'est pour présenter à l'empereur une pareille pétition « que les étudiants ont réveillé, au milieu de son palais, le « ministre Pillersdorf, qui est descendu tout tremblant les « recevoir, la nuit, dans la rue; et aujourd'hui, 15 mai, la « troupe, renvoyée de la ville par ordre du ministre, attend « sur les glacis, tandis que la garde nationale occupe toutes « les portes et les places publiques. Depuis ce matin le « rappel est battu dans les faubourgs. L'Université ordonne « de se soulever, et on se soulève.

« Une proclamation engage toutes les légions académi- « ques à descendre, armées, sur la place publique. Les étu- « diants en masse accourent, leurs fusils chargés. A leur « exemple, les bourgeois s'arment aussi, sans comprendre « de quoi il s'agit. Une foule d'ouvriers et de gens du « peuple semblent sortir de dessous les pavés; ils s'arment « de pelles et de pioches pour tout démolir; et, conduite par « nous, membres du comité de sûreté générale, l'émeute se « dirige vers le palais.

« Là, comme la première fois, nous présentons à l'empe-

« reur notre nouvelle pétition. Cette pétition ou plutôt cet « ordre, que nous portons à main armée, est accepté et « sanctionné par l'autorité impériale. Les cris de joie reten- « tissent, et, ce soir, toute la ville de Vienne est illuminée ; « c'est à la lueur des lampions que je vous écris ; mais « j'attendrai, pour vous envoyer ma lettre, les suites d'un « triomphe qui me remplit de tristesse et de crainte.

« Vienne, 17 mai, six heures du soir.

« Je vous écris du comité de sûreté générale, où nous « sommes en séance. La journée d'hier avait été consacrée « aux fêtes populaires. C'était une joie universelle; tout le « monde s'aimait et s'embrassait, tout le monde était vain « queur. Aujourd'hui, il s'agissait de savoir au juste ce que « nous ferions de notre gloire, et, depuis quatre ou cinq « heures, nous n'avons encore pu nous entendre sur la « marche du futur gouvernement.

« Schlankopf, dont les idées sont d'ordinaire si nettes et « si précises, est dominé, en ce moment, par une influence « qu'il ne nous avoue pas et dont il ne se rend pas compte; « mais il me semble sous l'impression d'une force supérieure « et occulte qui le pousse en avant. Il a contracté quelque « pacte infernal avec ces ouvriers qui l'entourent, avec ces « gens à mines sinistres qui ne voient, dans les conces- « sions jusqu'ici obtenues, qu'un acheminement à des con- « cessions plus grandes encore; qui menacent à la fois la « monarchie et le souverain !... et si celui-ci n'avise pas...

« Sept heures du soir.

« Ah ! mon ami ! quelle nouvelle !...

« Aujourd'hui même, à six heures du soir, l'empereur est « parti pour Schœnbrunn ; quelques minutes après, toute la « famille impériale l'a suivi ; les voitures ont continué leur « route vers le Tyrol.

« Il a compris que l'Autriche allait renouveler les crimes « de la France et le menaçait du sort de Louis XVI ; il a

« quitté sa capitale. C'est la fuite de Varennes, plus le succès, et cette fois ce n'est pas à l'étranger que se réfugie « la monarchie, c'est au milieu d'une population autrichienne et fidèle.

« Impossible de cacher cette nouvelle aux bourgeois de « Vienne. On va donc leur annoncer demain, par une « affiche, le départ de l'empereur, motivé par des raisons de « santé, motif dont personne ne sera dupe ; sujet d'espoir « et de joie pour les uns, sujet d'enseignement et de terreur « pour les autres.

« En attendant, n'ayant plus ni empereur, ni armée, nous « sommes maîtres de la capitale et de la position. Dieu sait « ce que nous en ferons. Ne prolongez pas plus longtemps « votre absence, accourez et venez en aide à vos amis.

« GANDOLF. »

Au reçu de cette lettre, Oswald avait quitté le grand-duché de Bade et était parti pour Prague et pour Vienne.

IV

SECOND ACTE D'UNE RÉVOLUTION.

Oswald arriva trop tard; les révolutions vont vite. Prague avait suivi l'exemple de Vienne. Prague avait déjà été le théâtre d'événements terribles. Cinq jours d'émeutes et de combats avaient ensanglanté les rues. Le vieux et intrépide général qui commandait la ville, le prince Windischgratz, avait vu son palais attaqué par une populace furieuse ; sa femme et son fils massacrés sous ses yeux ; mais, plus grand et plus fort que sa douleur, sujet fidèle, soldat énergique, il avait repoussé et comprimé l'émeute. Il avait conservé à son souverain la ville qui lui avait été confiée ; force était restée à la loi et à l'empereur.

Il n'en était pas de même à Vienne : abandonnée à elle-même, la capitale était livrée à l'anarchie la plus profonde. En vain on avait essayé de rétablir l'ordre ; on avait fait approcher quelques troupes de la ville. Le comte de Montecuculli avait déclaré dissoute la légion universitaire, qui régularisait et organisait le désordre.

Cela avait été le signal d'une révolte; des barricades s'élevaient autour de l'Université; la garde nationale avait pris parti pour l'insurrection, on se battait dans les rues lorsque Oswald arriva.

Il courut chez Gandolf, qu'il trouva dans un accablement complet. Il chercha à ranimer son courage ; il lui fit comprendre que c'en était fait de la vraie liberté et de la patrie elle-même si les honnêtes gens l'abandonnaient et désespéraient de son salut, et ils coururent ensemble reprendre

leur place dans le conseil, s'efforçant de parler raison à des insensés, qui ne pouvaient plus les entendre.

Notre intention n'est pas de suivre l'insurrection viennoise dans les différentes phases qu'elle parcourut en moins de trois ou quatre mois : nous dirons seulement que quelques étudiants, et Schlankopf à leur tête, avaient tenté de proclamer la république ; Oswald, Gandolf et quelques autres avaient repoussé vivement cette proposition. Ils avaient été secondés par le bon sens de la population et par les bourgeois surtout, qui commençaient à s'effrayer du chemin qu'on leur avait fait faire, presque à leur insu. La majorité des habitants se prononça, avec Oswald et ses amis, pour le maintien de la monarchie et résolut d'envoyer une députation à l'empereur, pour l'engager à revenir.

Il serait trop long de raconter comment cette proposition, repoussée d'abord, puis acceptée plus tard, n'amena que nouveaux troubles et nouveaux désordres; comment l'indépendance hongroise, proclamée par Batthyany et Kossuth, raviva l'insurrection de Vienne et força l'empereur à quitter de nouveau Schœnbrunn et à se diriger sur Lintz avec une partie de l'armée ; comment les ouvriers et les étudiants voulurent empêcher de Vienne le départ des autres troupes envoyées contre les Hongrois, leurs alliés, et comment enfin, la division éclatant entre l'armée, les bourgeois et la garde nationale, une lutte terrible s'engagea où l'on se battit avec acharnement, sans savoir pourquoi.

Le général Bredy, des colonels, des officiers furent tués ; des canons furent enlevés par des ouvriers, et la ville fut, en un instant, couverte de barricades.

Au détour d'une rue, Oswald rencontra une bande de cannibales poussant des cris de rage et traînant le cadavre d'un vieillard ; ce cadavre était celui du digne ministre de la guerre, le brave comte de Latour, qui avait rempli un rôle si brillant dans les guerres patriotiques de l'Allemagne. Il avait été attaqué dans son hôtel et massacré à coups de marteau par une populace en furie.

Oswald sentit son cœur défaillir et une sueur froide couler de son front.

— Victoire ! victoire ! criait un forcené dont les bras étaient rouges de sang : c'était Graft.

Oswald détourna la tête avec dégoût, et, se soutenant à peine, marcha par la ville comme un homme ivre ou en délire.

Un seul parti s'était réuni, et avait fini par s'entendre : le parti de ceux qui ne veulent que le meurtre et le pillage. Toutes les troupes avaient évacué la ville ; l'arsenal militaire, mal défendu, avait été pris et pillé ; les assassins s'étaient armés, et le lendemain, ce fut contre eux qu'Oswald et les étudiants eurent à combattre.

La lutte fut sanglante, et c'est au prix de pertes considérables et douloureuses que la légion universitaire demeura maîtresse des principales positions ; mais, victorieuse des brigands, elle allait avoir à se défendre contre le vrai gouvernement, qui, conseillé par des généraux braves et énergiques, était décidé à délivrer enfin la capitale et à en finir avec l'Université et l'insurrection.

Dix mille hommes de troupes fidèles s'étaient retirés dans les faubourgs de Vienne et occupaient la position du *Belvédère*, sous les ordres du comte d'Auesperg. D'un autre côté, le baron Jellachich, homme de tête et de résolution, cœur chevaleresque et dévoué à son empereur, occupait Presbourg et interceptait les communications entre la révolte de Vienne et la révolte de Hongrie. Il commandait les Illyriens et les Croates réunis sous ses ordres, et ses avant-postes s'étendaient jusqu'à Mœdling, à trois lieues de Vienne.

De son côté, le prince Windischgratz massait sur la capitale les bataillons de Moravie et de Gallicie. Il avait à venger sa femme et son fils, et avait juré, dit-on, de ne faire quartier à aucun des insurgés qui tomberaient entre ses mains. Il était dans son droit, et il n'y avait pas de grâce à attendre d'un pareil ennemi ; les étudiants n'avaient donc qu'un parti à prendre : vaincre ou mourir sur leurs barricades.

L'aspect d'un danger prochain et menaçant les avait tous réconciliés. Oswald, Gandolf, Ulrich, Schlankopf lui-même, se seraient entendus, entre eux, s'ils eussent été seuls. Ils ne l'étaient pas. Toute cette horde de barbares arrivés dans la capitale, de tous les points de l'Europe, menaçait plus encore les assiégés que les assiégeants.

Les ateliers étaient déserts, tout commerce anéanti.

Le conseil communal et le conseil des étudiants, changés en comité de salut public, voyaient avec effroi se vider les caisses de la ville, dont l'argent était continuellement employé à la solde des ouvriers qu'il fallait nourrir, pour les décider à se battre.

Le découragement se glissait dans tous les cœurs, lorsqu'un matin Schlankopf adressa au commandant de la garde nationale, M. Messenhauser, une lettre de Kossuth apportée par un affidé qui avait traversé, de nuit, les lignes ennemies. Cette lettre portait qu'avant huit jours, l'armée hongroise serait sous les murs de Vienne et délivrerait les assiégés.

M. Messenhauser fit afficher cette lettre dans la ville, et une nouvelle ardeur s'empara de tous les esprits. L'essentiel était, d'abord, de mettre en état de défense la ville, ensuite d'avoir un général; car l'armée insurgée avait des soldats dévoués et vaillants, mais elle n'avait personne pour les commander, ou plutôt tout le monde commandait, ce qui revenait au même.

Schlankopf fit savoir à M. Messenhauser et au comité des étudiants que le général Bem, général polonais, leur était envoyé par la diète de Hongrie.

En effet, en apprenant les événements de Vienne, Bem avait quitté Paris. L'idée que l'affranchissement de la Pologne allait devenir possible avait fait tressaillir l'âme patriotique et martiale du général, et il venait de lui-même, au moment du péril, offrir ses services aux insurgés... Ils furent acceptés avec enthousiasme, et lui seul, en quelques jours, organisa la défense de Vienne selon les règles de l'art militaire, car ni Messenhauser, ni aucun des chefs des

étudiants ne possédaient de connaissances stratégiques. Il mit la capitale en état de résister sur tous les points de sa circonférence; il plaça l'artillerie et installa les gardes mobiles au *Belvédère*, où il prit lui-même ses quartiers; la coupole supérieure devint son observatoire.

En même temps que Bem, on vit arriver Reding qui, absent depuis plus d'un mois, avait, disait-il, combattu à Prague et en Hongrie, et revenait, fidèle à ses serments, combattre et mourir avec ses frères. On reçut comme on le devait un ami si fidèle, et on lui donna même entrée au conseil à la place de Saldorf, tué dans la dernière affaire.

Cependant une armée compacte entourait Vienne; chaque jour, les troupes du prince Windischgratz s'approchaient des faubourgs; chaque jour, des combats acharnés se livraient entre les avant-postes, et l'armée hongroise n'arrivait pas.

Dans la grande et belle rue Jœgerzeile, par laquelle on se rend au Prater, près de l'église de Saint-Jean-Népomucène, s'élevait, par les soins du général Bem, une barricade immense, occupant toute la largeur de la rue et s'appuyant, aux deux extrémités, sur les hautes maisons qui la bordent. Elle devait défendre la ville, sur ce point important, contre es Croates de Jellachich.

Au sommet du rempart improvisé, six canons de douze dirigeaient leurs gueules sombres et menaçantes vers le Prater dont les allées touffues n'abritaient plus, comme d'ordinaire, cette foule brillante de promeneurs, de cavaliers fashionables et de coquettes voitures, où brillait l'élite des beautés viennoises. Au-dessus de la barricade, le vent agitait deux drapeaux d'aspect différent : l'un rouge, noir et jaune; l'autre vert, blanc et rouge.

Une calèche ouverte et de forme légère, traînée par deux chevaux, s'approcha rapidement de la barricade. Un petit homme mince, aux cheveux gris et courts, aux yeux profondément encaissés dans leurs orbites, descendit de la voiture. Il avait l'air pensif, s'appuyait sur une canne et boitait quelque peu en marchant. Pour costume, il portait

l'habit de la garde nationale viennoise, de hautes bottes flexibles et une épée droite, sur la poignée de laquelle retombait l'extrémité d'une ceinture de soie blanche et rouge. Un large chapeau calabrais, en feutre blanc et orné d'une plume blanche, abritait sa tête. C'était le général Bem.

Derrière lui descendait de voiture un beau jeune homme vêtu, comme lui, de l'uniforme d'officier de la garde nationale. C'était Oswald, que, depuis son arrivée, le général avait distingué et pris en grande affection. Il l'avait attaché à sa personne et le menait, avec lui, dans ce qu'il appelait les bons endroits, ceux qui étaient les plus exposés aux balles des ennemis.

— Vous voyez cette barricade, dit-il à son jeune aide de camp, et vous comprenez son importance. Il se peut qu'aujourd'hui même vous soyez attaqué, je n'y ai placé que deux cents hommes, je n'en ai pas davantage à vous donner; mais je vous laisse pour les commander. Je suis tranquille.

Oswald s'inclina en signe de remercîment.

— Vous resterez sur cette barricade tant qu'elle pourra tenir, dit-il d'un ton impératif, ou, pour mieux parler, vous ne l'abandonnerez pas, quoi qu'il advienne.

— C'est dit, général : mort ou vif, vous m'y retrouverez.

— J'y compte.

Tirant alors son portefeuille, il prit rapidement note de la position et de l'état du gigantesque boulevard. On y entendait gronder par intervalle le bruit lointain du canon.

— Avez-vous remarqué, général, dit Oswald, que le drapeau hongrois flotte à côté du nôtre?

Sans interrompre son travail et sans lever la tête, Bem répondit :

— Au lieu du drapeau hongrois, ce sont des troupes de Hongrie qu'il nous faudrait, car elles seules peuvent nous sauver.

— Avec vous, général, répondit Oswald, nous pouvons nous en passer.

Bem sourit d'un air de doute, puis remonta dans sa voiture qui l'emporta le long de la Jœgerzeile.

Oswald jeta un regard sur le poste qu'il était chargé de défendre; il vit venir à lui une douzaine d'étudiants, ses camarades, qui, pleins d'ardeur, l'entourèrent, lui demandèrent ses ordres et se chargèrent de les faire exécuter. Ils étaient secondés avec zèle par une quarantaine de gardes nationaux; c'était la partie intelligente et honorable de l'armée qu'on lui avait donné à commander.

Le reste était composé d'hommes de toutes sortes, étrangers pour la plupart à la ville, soldats de toutes les révolutions et ayant pour patrie toutes les barricades : Oswald parcourut leurs rangs, et reconnut parmi eux plusieurs de ceux qu'il avait vus figurer dans le cortége des assassins du général Latour, entre autres Graft et Piper, le carrossier de Prague.

S'il n'eût écouté que son indignation, il les eût fait juger et exécuter sur-le-champ, ou, du moins, il les eût chassés des rangs; mais son devoir de général lui prescrivait d'éviter toute collision entre ses soldats; il avait besoin du concours de tous, et les principes durent, encore cette fois, fléchir devant la nécessité.

Il leur adressa quelques paroles d'encouragement, les exhorta à bien faire, en promettant de donner l'exemple, et finit en leur montrant l'ennemi dont on apercevait de loin les avant-postes. Graft, Piper et beaucoup d'autres se souciaient peu de l'ennemi, leurs regards se tournaient moins de ce côté que sur les maisons qui s'élevaient à leur droite et à leur gauche, beaux édifices, brillants hôtels qui décoraient ce riche boulevard, et qui, ce jour-là, offraient l'image du deuil et de la solitude, car toutes les persiennes en étaient strictement fermées.

— Il n'y a pas à dire, s'écria Graft avec humeur, pas un seul de ces bourgeois ou de ces grands seigneurs n'ouvrira ses fenêtres pour nous voir, nous, leurs amis.

— Pas un n'ouvrira sa porte, dit Piper, pour nous recevoir et nous offrir seulement un coup à boire.

— Et pourtant leurs caves sont pleines de vin et de rhum.

— Sans compter que, chez eux, il y a bien d'autres bonnes choses encore.

— Des richesses!

— Et des duchesses!

— Des bégueules qui sont jolies pour d'autres que pour nous.

— Vois-tu bien, Graft, pendant que nous nous battons pour elles contre la tyrannie...

— Elles sont capables de faire des vœux pour les tyrans.

— Ah! s'il m'en tombait une sous la main...

— Tais-toi, voilà le commandant qui passe.

— Il ne me revient pas, ce commandant.

— Ni à moi non plus. Un blanc-bec! un étudiant! Mais je n'obéis qu'à la condition qu'il nous laissera libres de faire ce que nous voudrons.

— C'est entendu... Vive la liberté!

Ils présentèrent les armes à Oswald, qui passa devant eux en portant la main à son chapeau, et qui, quelques pas plus loin, aperçut Reding debout dans un angle de la barricade et prenant des notes.

— Vous êtes aussi des nôtres, lui dit-il en lui frappant sur l'épaule, et que faites-vous là? Pourquoi inscrire sur ce calepin mon nom et ceux de nos camarades?

— Pourquoi? dit Reding, un peu déconcerté, pour rendre compte au conseil de tous les étudiants qui occupaient cette barricade et qui s'y sont signalés... Regardez, continua-t-il en lui montrant le carnet, en ai-je oublié?

— Vous êtes bien bon de songer à la récompense; il faut d'abord songer au devoir.

Garde à vous! cria-t-il en entendant une bombe siffler dans l'air, en la voyant décrire une courbe et tomber au milieu de la barricade. Elle éclata et blessa, près de lui, trois soldats.

— Emportez-les d'ici! dit Oswald.

— Oui, répondit Graft, faisons-nous ouvrir quelques-unes des maisons voisines, pour nous servir d'ambulance. Viens-tu, Piper ?

Piper le suivit avec une demi-douzaine de leurs camarades, et on les vit se diriger vers une des plus belles maisons du boulevard. Ils frappèrent quelque temps à la porte, qu'on n'ouvrit pas. Ils l'enfoncèrent et s'élancèrent sur le grand escalier. Pendant ce temps, Oswald, se tournant vers les pauvres soldats blessés qui étaient de la garde nationale et dont le sang coulait à grands flots :

— N'y a-t-il ici personne pour leur donner les premiers soins ?... personne ne peut-il les panser ?

— Me voici, dit à côté d'Oswald une voix bien connue, et qui, depuis longtemps, n'avait pas résonné à son oreille. Il se retourna et reconnut le docteur Mœnch, le père de Godfried, son tuteur à lui, son second père.

— Vous, docteur, s'écria-t-il, ici, à cette heure ! Qu'est-ce qui vous amène ?

— Vous, mon cher enfant ! Arrivé ce matin à Vienne, je me suis présenté d'abord à votre palais. On m'a dit que vous commandiez cette barricade, et me voici. J'ai à vous parler.

— Pas ici, vous y êtes trop exposé, vous courez trop de dangers.

— Pas plus que vous... car vous entendez comme moi siffler des bombes et des balles... Nous causerons plus tard... que je ne vous gêne pas. Songez à vos affaires. Je vais m'occuper des miennes.

Et il lui montrait les blessés, qu'il s'était déjà mis en mesure de panser.

Un nombreux parti de Croates et de Galliciens, soldats de Jellachich et de Windischgratz, s'avançait en tirailleurs. Oswald avait commandé aux siens de ne point se montrer, et enhardis par le silence et la tranquillité des assiégés, les ennemis approchèrent de la barricade.

— Feu ! cria alors le jeune commandant. Et les six canons

de douze, qui étaient admirablement bien servis, balayèrent en un instant le boulevard ; les Croates s'enfuirent en désordre, laissant sur le champ de bataille la moitié des leurs.

— Victoire ! crièrent les soldats de la barricade ; vive la liberté ! à bas Jellachich et Windischgratz !

Mais d'autres cris s'élevèrent, derrière eux, des maisons voisines.

— Qu'est-ce ? demanda Oswald avec inquiétude.

— Les hôtels voisins, répondit froidement le docteur Mœnch, que vos soldats mettent au pillage.

— Non pas nos soldats, mais des brigands, s'écria Oswald. Messieurs, dit-il aux étudiants, courez ! opposez-vous à de pareils actes. Nous sommes ici pour protéger les habitants de Vienne, dans leurs personnes et dans leurs propriétés.

En ce moment Graft, Piper et leurs compagnons sortaient de la maison voisine, entraînant un vieillard blessé qu'accompagnait une jeune dame. Leurs cris de joie, leurs hurlements sauvages, attestaient déjà les nombreuses libations auxquelles ils s'étaient livrés ; les uns portaient encore à la main des bouteilles à moitié vides, les autres des objets précieux, des bijoux, produit du pillage. Sur un geste d'Oswald, on arracha de leurs mains le vieillard et la jeune dame.

— Maître Johannès, notre professeur ! s'écrièrent les étudiants.

— Éléna Lobkowitz ! s'écria Oswald avec respect.

Mais Graft et Piper, à qui on venait d'enlever leur proie, avaient appelé à leur aide leurs compagnons ; il suffisait, pour les animer, de la vue du butin, et cent cinquante bandits, à peu près, entouraient une douzaine d'étudiants, Johannès et le docteur, une femme et quelques gardes nationaux. qui paraissaient plutôt disposés à conserver la neutralité qu'à prendre part à la lutte.

Le docteur Mœnch s'était élancé à côté d'Éléna, et Oswald, tenant un pistolet de chaque main, s'était placé devant elle, menaçant le premier qui avancerait.

Quant au vieux professeur, que ses anciens élèves avaient entouré, blessé à la tête et couvert de sang, il ne songeait ni à la douleur de sa blessure, ni aux dangers qui le menaçaient : l'œil en feu, la voix stridente, comme s'il eût été encore dans sa chaire de philosophie, il s'adressait, non aux bandits, qu'il semblait mépriser, mais aux étudiants, ses élèves, et il leur criait : Ah ! vous avez voulu suivre les doctrines de Hégel, vous avez proclamé la sainteté de *l'idée ! L'idée* est tout, disiez-vous. Mais les idées se traduisent par des faits, et ces faits sont des crimes.

— Taisez-vous ! taisez-vous ! lui disait M. Mœnch, en cherchant à le calmer.

— Non, je ne me tairai pas ! Vous avez rêvé une société sans Dieu et sans roi ! Dieu vous abandonne et les rois vous proscrivent. Pour noyer vos croyances il vous fallait du sang... eh bien ! en voilà ! buvez-en, à commencer par le mien !

Et au milieu des baïonnettes qui l'environnaient, le vieillard continuait à professer sa foi et à glorifier Kant, son maître. Mais les cris des combattants étouffaient les éclats de sa voix.

— Cette femme nous appartient, criait Graft en montrant Éléna : elle est à nous.

Il fit un geste, et ses compagnons s'avancèrent, étendant sur Éléna leurs bras nus et sanglants ; l'un d'eux porta la main sur elle. Oswald le renversa à ses pieds d'un coup de pistolet, et, de celui qui lui restait, tint Graft en respect ; les bandits épouvantés reculèrent. Quelques bombes éclatèrent de nouveau sur la barricade, et le bruit des tambours, qu'on entendait dans le lointain, annonçait l'ennemi revenant à la charge pour donner un nouvel assaut.

— Aux armes !... cria Oswald, voici l'ennemi !... Aux armes !... à vos postes !...

— Nous n'y retournerons, répondit Graft, que si tu nous livres cette femme !

— Jamais ! et si vous tardez encore, nous ne pourrons

plus nous défendre. C'en est fait de la ville de Vienne dont cette barricade est le principal rempart, c'en est fait de la liberté, c'en est fait de notre honneur !

Les bandits restèrent immobiles et sourds à la voix de leur chef.

— Si les soldats de Jellachich et de Windischgratz, continua Oswald, enlèvent cette position, ils ne feront point de quartier.

Les insurgés firent un mouvement.

— Nous serons tous massacrés jusqu'au dernier.

Un hourra terrible se fit entendre, et Oswald crut un instant que la crainte agirait sur eux, à défaut de l'honneur; mais Piper retint leur élan en s'écriant :

— Windischgratz, dites-vous? je sais un moyen de l'arrêter. Livrez-nous cette femme; je la connais, je l'ai vue à Prague, elle est la pupille du gouverneur, la parente de Windischgratz. Nous la placerons en avant, sur la barricade... en la voyant ils n'oseront pas avancer, ou, s'ils tirent sur elle, ce ne sera pas nous... ce seront eux qui l'auront tuée !

— Oui ! oui ! crièrent tous les bandits avec enthousiasme.

— Jamais ! répéta Oswald.

En ce moment on aperçut des têtes de soldats croates qui s'élevaient au-dessus des palissades; les étudiants coururent au-devant d'eux, et les ouvriers s'élancèrent avec un cri féroce sur Éléna, le docteur Mœnch et Johannès, qui n'avaient plus qu'Oswald pour défenseur.

V

LE GÉNÉRAL BEM.

Un bruit de chevaux se fit entendre, venant de l'intérieur de la ville. C'était Bem avec trente cavaliers de la légion polonaise. Du haut de l'Observatoire, il avait vu des masses considérables se diriger vers les barricades de la Jœgerzeile. Le danger devenait imminent, il y accourait. Il avait donné ordre à un détachement de gardes mobiles de se diriger sur ce point; mais il les avait devancés au galop, et venait de mettre pied à terre; d'un coup d'œil il avait tout deviné, et, faisant signe à ses Polonais de s'emparer des deux bandits qui menaçaient Oswald de plus près :

— Qu'on les fusille! s'écria-t-il.

— Pour avoir voulu s'emparer d'une femme? s'écria Piper.

— Pour avoir désobéi à leur chef, répondit Bem d'une voix forte. Feu!...

Les deux révoltés tombèrent, et le général, regardant fièrement les autres :

— Je traiterai de même tous ceux qui manqueront à la discipline. Aux barricades! cria-t-il, la gloire est en avant, et la mort en arrière, car je fais tirer sur le premier qui reculera.

Les Polonais, obéissant à un geste du général, abaissèrent leurs carabines et tinrent en joue les révoltés.

Graft et Piper sentirent qu'il fallait décidément céder à la voix de l'honneur; ils reprirent leurs postes, leurs cama-

rades les suivirent, et Oswald, s'approchant du docteur Mœnch, lui dit à voix basse :

— Emmenez Éléna et notre vieux professeur à mon hôtel, je vous rejoindrai dès que je le pourrai, si toutefois je le peux.

Il s'élança alors à côté des étudiants, fit prisonniers les Croates qui venaient de sauter dans la barricade, renversa les autres, et, jusqu'au soir, resta au premier rang, exposé aux balles des ennemis.

L'attaque avait été acharnée, la défense le fut encore plus. Les canons de la Jœgerzeile finirent par mettre en déroute les troupes de Jellachich, et la victoire demeura aux insurgés. Mais l'assaut dirigé sur ce point avec tant d'énergie avait servi à en masquer un autre qui avait réussi. Le prince Windischgratz s'était emparé du principal faubourg et pouvait, dès le lendemain, entrer dans la ville de Vienne.

Il fallut bien suspendre le combat. On avait grand besoin de repos; chacun s'y livra, excepté Bem qui passa toute la nuit à fortifier le côté menacé, et qui le lendemain offrit une nouvelle et formidable barricade aux assiégeants étonnés.

Au sortir du combat, Oswald avait couru au conseil, et de là était retourné à son hôtel ; il avait reçu les embrassements de ses amis et les témoignages de reconnaissance d'Éléna Lobkowitz, qui, remise à peine de sa frayeur, ne savait comment remercier son généreux défenseur. Oswald s'adressa au docteur et lui dit :

— Que veniez-vous m'apprendre ?...

— Qu'il y a encore pour vous une chance de salut, et j'ai voulu vous l'apporter moi-même. La persuasion où vous êtes que Windischgratz et ses troupes ne feront pas de quartier contribue à vous faire prolonger une défense désespérée et inutile. Quelque légitime que soit la vengeance du père et du mari, elle n'est pas aussi implacable que vous le croyez. Mettez bas les armes, et aucune représaille ne sera exercée par lui. Les plus coupables seront bannis, les autres obtiendront leur pardon. Aucune tête ne tombera, je

vous le jure en son nom; voilà les conditions que je suis chargé de vous proposer... à vous. Croyez-vous pouvoir les faire agréer au conseil?

— J'en doute, répondit Oswald, car le conseil d'où je sors vient de prendre une héroïque résolution que je dois garder secrète, mais qui éloigne toute idée de réconciliation. Je communiquerai cependant, dès ce soir, vos propositions à notre général et à nos principaux chefs.

— Mais quelle que soit leur réponse, vous, Oswald, ne pouvez-vous les accepter?

— Non, c'est impossible.

— Pourquoi vous obstiner à servir une cause dont maintenant vous rougissez?

— Le moyen de faire autrement? J'ai honte de lui rester fidèle, j'aurais honte de l'abandonner. Je n'ai plus qu'un parti à prendre.

— Lequel?

— Mourir sur ces barricades.

— Y pensez-vous?

— Vivant, vous me mépriseriez tous! mort, quelques-uns me plaindront peut-être! et vous serez de ce nombre.

— Mourir! s'écria le docteur, pour des erreurs que vous avez le temps de réparer et de faire oublier! A votre âge, mon enfant, la vie peut être belle et glorieuse encore!

— Pas pour moi, docteur; mes illusions sont détruites, mes rêves évanouis, et si vous saviez...

— Je sais tout, Godfried m'a tout dit. Laissez-moi plus tard me charger de votre guérison.

— Je ne veux pas guérir.

— Quoi! s'écria le vieux Johannès, vous voulez périr dans l'impénitence finale, dans ces croyances impies, dans ces horribles doctrines, causes de tant de désastres!

— Non! depuis longtemps mes yeux se sont ouverts.

— Ah! s'écria le vieillard en essuyant une larme, que Dieu et Kant soient bénis! Vous êtes revenu à la lumière et à la raison.

— Non, non, répondit le docteur, ce n'est plus là sa folie, c'en est une autre.

— Et laquelle? demanda Johannès.

— Vous ne la comprendriez pas, mon maître, s'écria Oswald, au grand étonnement du professeur, qui pensait qu'après avoir compris Hégel, on devait tout comprendre.

Mais, continua Oswald en serrant la main du docteur Mœnch, ne me blâmez pas, mon ami, d'une folie qui est maintenant ma seule consolation... elle m'aidera à mourir sans regrets.

Vous, cependant, vivez et hâtez-vous de sortir de Vienne. J'ai prévenu mes collègues que ce soir je ferais conduire aux avant-postes du prince Windischgratz la comtesse Éléna Lobkowitz, le docteur Mœnch et le professeur Johannès. Voici le laisser-passer, signé du commandant Messenhauser, du général Bem, de Gandolf et de moi. Partez... Ne restez pas plus longtemps dans une ville où demain peut-être je ne pourrais plus vous protéger.

— Vous viendrez avec nous? s'écria Éléna.

— Non, non, partez, priez pour votre ami, et quelquefois pensez à lui.

Le soir, Oswald embrassa ses trois amis, qu'une calèche attendait à la porte de l'hôtel. Il aperçut, non sans surprise, Reding causant avec le domestique qui montait derrière la voiture, mais alors l'égalité et la fraternité permettaient tout.

Le cocher fouetta ses chevaux, et, choisissant, non sans peine, les rues où l'on n'avait point élevé de barricades, il arriva jusqu'à la porte du faubourg, qui s'ouvrit devant le laisser-passer délivré par les autorités.

Oswald, avant le départ du docteur, avait fait part au conseil des propositions qu'il venait de recevoir du prince Windischgratz, propositions qui furent repoussées à l'unanimité. Il s'y attendait. Une grande expédition, un coup de main hardi se préparait.

Le général, après le combat de la journée, avait trouvé

les troupes et le conseil abattus et découragés. Bem ne se décourageait jamais. L'armée hongroise, le dernier espoir de salut, n'avait encore rien tenté pour secourir la capitale, et le lendemain un assaut pouvait livrer la ville aux troupes impériales. Bem avait remédié au plus pressant danger par de nouvelles fortifications. Tous les bourgeois de Vienne passèrent la nuit à construire une barricade immense, rempart formidable, qui rendait la place inattaquable du côté même où Windischgratz la regardait comme tout ouverte ; mais l'intrépide général avait médité un plan plus audacieux encore : au moment où les gardes nationales, les gardes mobiles, les étudiants et les ouvriers ne savaient comment résister à l'attaque générale dont ils étaient menacés pour le lendemain, Bem, réunissant le comité de salut public, composé des principaux membres de l'assemblée constituante et de la légion universitaire, leur proposait de concentrer en une seule colonne toutes les forces disponibles, de faire une sortie et de prendre d'assaut à minuit le *Lusthaus* où étaient renfermées toutes les provisions de l'armée ennemie, gardées par trois compagnies du régiment de Nassau qu'il comptait faire prisonnières.

De là, il voulait se jeter sur la droite de Windischgratz, qui aurait lui-même en tête la nouvelle barricade improvisée la nuit, et transporter ainsi, par ce hardi coup de main, la terreur et le découragement dans l'armée impériale.

Que les Hongrois, si longtemps attendus, vinssent à paraître alors, et la victoire était certaine, et Jellachich et Windischgratz, précipités dans le Danube, ne pouvaient plus empêcher la réunion des deux insurrections, qui, victorieuses depuis Vienne jusqu'en Hongrie, tendraient la main à l'insurrection polonaise, seul but de l'intrépide général, Tel était le plan de Bem, qui remplit d'abord d'effroi les membres prudents du conseil. Mais la persévérance de Bem était aussi grande que son courage.

Il leur démontra si énergiquement que, dans un pareil

moment, tout oser était le seul espoir de salut; il leur expliqua, avec tant de clarté, les moyens d'exécution et les chances de succès, que chacun partagea l'enthousiasme du général. La sortie fut, dans l'instant même, votée avec acclamation pour la nuit prochaine. Il fallait se hâter; la réussite de l'entreprise reposait surtout sur la promptitude de l'exécution et sur le silence et la discrétion des membres du conseil. Il fallait que l'ennemi, surpris à l'improviste, n'eût pas même le temps de songer à se défendre.

Reding assistait au conseil. Un mot écrit par lui pouvait prévenir le prince Windischgratz de l'expédition projetée. Mais ce mot, il fallait le faire parvenir, avant la nuit, au quartier ennemi. Le laisser-passer qui permettait à la voiture d'Oswald de franchir, le soir même, les avant-postes lui en fournit le moyen. Il avait fait entrer chez Oswald, en qualité de domestique, un nommé Irn, espion en sous-ordre, homme à lui, homme de sac et de corde, qui se serait fait pendre pour une pièce d'or; il lui en promit vingt et guetta son retour. Lorsqu'il le vit revenir, comme il était parti, derrière la calèche :

— Eh bien ! lui dit-il, le billet dont je t'ai chargé ?

— Remis au prince lui-même.

— A merveille. Je t'ai promis vingt pièces d'or, les voici.

Irn les prit, les regarda et dit froidement :

— Ce n'est pas assez.

— Comment ! s'écria Reding, étonné d'une telle exigence dans un coquin subalterne.

— A la manière dont le prince a lu cette lettre, j'ai vu, sans savoir ce qu'elle contenait, qu'elle devait valoir plus de vingt pièces d'or.

— Allons, répondit Reding en souriant, puisque tu t'y connais si bien, tu en auras quarante.

Mais Irn, fronçant le sourcil, répondit nettement :

— J'en veux deux cents.

— Tu ne les auras pas.

— Je les aurai. Je vous donne jusqu'à demain pour réfléchir, et, si vous ne consentez pas, malheur à vous !

— Malheur à toi ! murmura Reding entre ses dents.

C'est ainsi que les deux amis se séparèrent.

VI

LA TRAHISON.

Le soir même, avant minuit, Bem était prêt. Il avait visité les travaux et les postes, et tout disposé pour l'expédition. C'était un homme infatigable. Après les travaux les plus pénibles et les plus soutenus, il s'accordait à peine trois heures de repos par nuit. Dans cette dernière semaine de combats, il négligea totalement ses anciennes blessures qui s'étaient rouvertes. Comme il aurait fallu les panser deux fois par jour et que cette double opération ne demandait pas moins d'une heure, il avait pris le parti de ne plus s'en occuper, pour ne pas perdre un temps précieux.

Il était minuit quand les troupes sortirent en silence de Vienne, conduites par Bem en personne, à la tête de la légion polonaise; par Messenhauser, à la tête de la garde nationale; par Oswald, Gandolf et Schlankopf, à la tête de la légion universitaire.

Ulrich et Otto, postés à l'arrière-garde, se trouvaient, dans cette expédition, privés d'une grande partie de leurs avantages, il fallait se taire. Reding s'était placé près de Messenhauser, s'avançant avec précaution et regardant avec attention dans l'ombre.

Nul bruit ne trahit la marche nocturne du corps d'armée. Les Viennois s'avancèrent jusqu'à l'enceinte du *Lusthaus*, sans que rien eût donné l'éveil à l'ennemi, qu'ils étaient sûrs maintenant de surprendre. Ils arrachèrent une partie des pieux qui formaient la palissade et se précipitèrent dans l'intérieur des retranchements.

Mais dans ce moment, trois pièces en batterie et un feu de peloton, presque à bout portant, reçurent les assaillants. Une partie de ceux-ci était déjà en dedans de la barricade, l'autre était restée en dehors, et ils eurent grand'peine à reformer leurs rangs. D'un autre côté, des fossés profonds, creusés sous leurs pas, et que l'obscurité les empêchait d'apercevoir, augmentaient le désordre. Fantassins et cavaliers venaient s'y précipiter. Et au milieu du fracas de l'artillerie, des cris des combattants et des blessés, la voix des chefs ne pouvait se faire entendre.

Les impériaux dirigeaient sur la colonne d'attaque une fusillade si bien nourrie et si soutenue, que le général et ses officiers avaient beau faire tous leurs efforts pour rallier leurs soldats, une terreur panique s'était emparée d'eux. Gardes nationaux pour la plupart, ils n'étaient pas habitués à de si terribles combats, et quand un bataillon de Croates, se précipitant sur leur arrière-garde, menaça de leur fermer la retraite, il n'y eut plus moyen de les retenir. Jetant leurs armes, ils se sauvèrent en tumulte, entraînant les lanciers polonais et les soldats de la ligne. La nuit, qui les dérobait aux regards de leurs chefs, cachait à leurs propres yeux la honte de la fuite.

Oswald, désespéré, saisit un des fuyards et luttait avec lui, pour le retenir, lorsqu'à la lueur de la fusillade, il reconnut Reding qui, honteux, baissait la tête :

— Je me tairai, lui dit Oswald, mais reste et combats avec nous.

Il le lâcha et lui cria : En avant!

Mais un feu de file partait des rangs ennemis. Oswald ne vit plus Reding à côté de lui, et, tournant la tête, il l'aperçut qui s'enfuyait. Il se rapprocha alors de Bem et ne le quitta plus.

Bem, toujours aux premiers rangs, Bem, entouré de la légion universitaire, qui se faisait tuer à ses côtés, couvrit la retraite des insurgés et les défendit contre les charges multipliées des troupes impériales; il recula pas à pas, en

bon ordre, jusqu'à l'entrée de la ville, et là, se sentant protégé par la nouvelle barricade qu'on venait d'improviser, et que Windischgratz ne soupçonnait pas encore, il ordonna un feu terrible qui, surprenant à leur tour les impériaux, jeta la mort et le désordre dans leurs rangs et les força à une retraite meurtrière; mais les pertes qu'il leur fit essuyer ne compensaient pas celles des assiégés.

Le tiers des leurs était resté sur le champ de bataille; le reste, dont plusieurs étaient blessés, regagnait en désordre ses foyers. Oswald, échappé à la mort par miracle, couvert de sang et accablé de fatigue, venait de frapper à la porte de son hôtel. Irn, son valet de pied, était venu lui ouvrir, et, dans ce moment, tous les deux entendirent parfaitement le bruit d'une balle siffler entre eux et s'enfoncer dans le bois de la porte.

— Est-ce à moi qu'on en veut? dit Oswald, en croyant apercevoir dans l'ombre un homme qui s'enfuyait.

— N'est-ce pas plutôt à moi? dit Irn; car, malgré l'obscurité qui régnait encore, il avait cru reconnaître Reding.

Le lendemain, la consternation était grande dans la ville et même dans le conseil.

Windischgratz, sans perdre de temps, livra, dès le matin, un assaut qui fut encore repoussé; mais il s'était avancé jusqu'au pont François, d'où il pouvait balayer la Jœgerzeile, et l'armée hongroise ne paraissait pas.

Bem ne pouvait parvenir à faire passer dans tous les cœurs sa fermeté et l'espoir qu'il affectait de montrer. Il était évident que leurs projets avaient été dévoilés d'avance à l'ennemi, et qu'une expédition aussi bien combinée n'avait pu échouer que par la trahison.

Le comité de sûreté publique, composé en grande partie des étudiants, proposait les projets de loi et les résolutions à prendre. L'assemblée constituante, où siégeaient les députés du peuple, les discutait et continuait à jouer au gouvernement représentatif, lorsque l'on annonça un nouveau message du prince Windischgratz, qui, malgré ses derniers

succès, renouvelait ses premières conditions : la vie sauve, si l'on déposait les armes.

— Général, s'écria Gandolf, qu'en pensez-vous ?

— Je n'entends rien à capituler, répondit Bem.

— Est-il possible que nous tenions plus longtemps ?

— Un capitaine a toujours des ressources et n'est jamais au dépourvu, tant qu'il lui reste un soldat.

— Mais on prétend que nous sommes trahis.

— Je n'en sais rien. Mes blessures seules prouvent que je ne suis pas un traître.

— Mais nous n'avons plus de munitions.

— L'approvisionnement militaire ne me regarde pas. Mon devoir est de diriger les soldats. Me voici prêt à vous conduire au feu.

Le commandant en chef Messenhauser et le commandant de l'artillerie, interrogés à leur tour, baissèrent la tête. Il n'y avait de munitions que pour quelques heures.

Oswald prit la parole. Il démontra que les défenseurs de Vienne avaient fait tout ce qu'humainement ils pouvaient faire ; que les vainqueurs, redoutant les extrémités où pouvait réduire le désespoir, leur offraient une capitulation honorable ; que cette capitulation pouvait devenir plus avantageuse encore ; que, les armes à la main, il était permis de discuter, tandis qu'une ville prise d'assaut n'avait plus qu'à se soumettre et à courber la tête sous le joug du vainqueur.

L'éloquence la plus forte est encore celle du bon sens, et malgré les cris de Schlankopf et d'une partie de l'assemblée, la majorité décida qu'Oswald et cinq députés se rendraient auprès du prince Windischgratz pour discuter une capitulation dont Oswald voulut que les bases fussent arrêtées d'avance. Munie de ces pouvoirs, la députation traversa les barricades, et, un quart d'heure après, elle arrivait aux avant-postes de l'armée impériale.

En attendant le retour de ses envoyés, l'assemblée leva la séance, et se réunit en comité secret. Schlankopf, prévenu

qu'un étranger le demandait, sortit un instant, et le commandant Messenhauser fit un geste de surprise en jetant les yeux sur un papier qu'on venait de lui remettre.

— Messieurs, dit-il à ses confrères du comité secret, on demande à nous révéler l'auteur de la trahison qui, dans la dernière sortie, a livré l'armée à l'ennemi.

Reding pâlit en voyant entrer Irn. Il n'y avait pas de doute : l'espion subalterne se révoltait contre l'espion en chef; il n'y avait plus d'ordre ni de discipline; la révolte était partout. Faute d'honoraires suffisants, Irn exécutait ses menaces, et Reding eût voulu, maintenant, le faire taire à tout prix, mais il n'était plus temps.

— Messieurs, dit Irn, j'ai été chargé de remettre l'autre soir au prince Windischgratz une lettre dont j'ignorais alors, mais dont je soupçonne aujourd'hui le contenu.

— Qui vous en avait chargé? demanda Gandolf.

Irn étendit la main du côté de Reding.

— Reding! s'écria le comité frappé d'étonnement.

— Calomnie! s'écria celui-ci avec force. J'ignore quel motif peut guider ce misérable, mais je demande, avant tout, qu'on sache qui il est, qui l'envoie, d'où il vient.

— Je suis au service du comte Oswald de Donnersberg.

— En effet, dit Gandolf, je crois l'avoir aperçu plusieurs fois à l'hôtel.

— Demandez-lui donc alors, continua Reding, comment il a pu parvenir au quartier du prince Windischgratz.

— Avec la calèche de mon maître et le laisser-passer accordé par le comte, pour ramener au camp la comtesse Éléna Lobkowitz, le docteur Mœnch et le professeur Johannès. Jacob, le cocher, conduisait la voiture, et moi j'étais derrière.

Reding, qui avait eu le temps de se remettre, regarda ses confrères d'un air calme et dit :

— Je n'ai, quant à moi, ni chevaux, ni voiture, ni laisser-passer pour me rendre au camp, ni domestique dévoué pour porter des dépêches à l'ennemi.

— Voudriez-vous, s'écria Gandolf, en se levant vivement,

nous donner à entendre par là que vous soupçonnez Oswald ?

— Je ne soupçonne personne ; mais quand une calomnie, aussi absurde que celle qu'on semble accueillir dans ce moment, est dirigée contre un homme d'honneur, il lui est permis (et il laissa tomber sur Irn un coup d'œil méprisant) de regarder, non pas l'instrument qu'on met en avant, mais la main qui l'a fait agir.

— Et moi, s'écria Irn, je soutiens que c'est M. Reding qui, dans la cour même de l'hôtel, m'a remis cette lettre.

— Qu'on te l'ait remise dans la cour de l'hôtel, c'est possible ; mais que ce soit moi, c'est absurde et invraisemblable ; je m'en rapporte à ces messieurs.

— Cela est pourtant.

— Ta leçon est mal faite et rentre dans les calomnies qu'on méprise et qu'on abandonne pour ce qu'elles valent.

— Il en est une que je n'abandonne pas ainsi, s'écria Gandolf, et j'entends que vous vous expliquiez au sujet d'Oswald.

— Avec lui, quand il le voudra; avec vous, à l'instant même.

— Non pas, dit Gandolf ; je veux, avant de vous faire cet honneur, savoir si celui à qui je l'accorde en est digne, et si vous n'êtes pas un traître.

— Vous osez le soutenir?

— Et j'espère le prouver. Je demande, dit-il au comité en montrant Irn, qu'on s'assure d'abord de cet homme.

La demande fut appuyée et adoptée. Irn fut emmené.

— Je demande ensuite, continua Gandolf, que Reding soit mis en accusation.

— Moi! un membre du comité, un membre de l'assemblée!

— Nous sommes tous inviolables! s'écrièrent plusieurs collègues, qui n'étaient peut-être pas sans crainte et qui tenaient à se couvrir du manteau de leur inviolabilité.

— C'est pour cela que je vous demande l'autorisation

d'arrêter celui d'entre nous sur lequel plane un soupçon.

— Il faut donc aussi s'assurer de la personne d'Oswald! crièrent les amis de Reding.

En ce moment, un coup de canon se fit entendre dans le lointain, et de grands cris, des cris de joie, retentirent autour de la salle du comité. C'étaient les députés qui revenaient du camp de Windischgratz. Oswald entra, ses collègues l'escortaient d'un air joyeux, et Bem, d'un air triste.

— Mes amis, dit-il, toutes vos demandes sont accordées; nous avons obtenu la capitulation que vous désiriez. On n'a pas discuté; en quelques minutes, nous avons été d'accord, tant chacun désire voir renaître, parmi nous, l'union et la paix. Voici la convention signée par vos députés, d'une part, et, de l'autre, par le prince Windischgratz. Lisez : Amnistie générale, liberté pour tous; garde nationale conservée; magistrats municipaux nommés par nous, à la seule condition de déposer les armes et de remettre, d'ici à une heure, les principaux postes à l'armée impériale.

Gandolf et ses amis entourèrent Oswald et lui adressaient leurs félicitations quand la porte s'ouvrit et parut Schlankopf, rayonnant de joie et l'air triomphant.

— Cette fois, s'écria-t-il, nous ne nous abusons pas, notre espoir est enfin réalisé! Les Hongrois arrivent. J'en reçois la nouvelle par un envoyé de Batthyany et de Kossuth, qui demande à être introduit près de vous. L'avant-garde hongroise est à une lieue d'ici, menaçant les avant-postes de Jellachich.

Bem releva la tête.

— Le coup de canon que vous venez d'entendre est le signal convenu entre nous.

— J'ignore, répondit lentement Oswald, si leur secours aurait pu nous sauver, mais il arrive trop tard, la capitulation est signée.

— Trahison! s'écria Schlankopf.

— C'est ce que je disais, s'écria Reding... ce n'est pas sans raison qu'on s'est hâté de nous livrer.

— Qu'entendez-vous par là? demanda Oswald avec indignation.

— Que ceux, répondit Reding, qui, l'autre jour, ont prévenu l'ennemi de nos desseins, se sont empressés, aujourd'hui, de compléter leur œuvre, tant il leur tardait de nous replacer sous le joug autrichien.

— Ceci mérite explication, répliqua Oswald, et nous en demanderons compte à Reding.

— C'est ce que j'ai déjà commencé à faire, en votre absence, s'écria Gandolf.

— En attendant, continua Oswald, nous, vos représentants, munis de vos pleins pouvoirs, nous avons signé cette capitulation, elle est valable.

— Elle est nulle, dit Schlankopf.

— Nous avons juré de l'exécuter.

— Et nous de la rompre.

— J'en appelle à tous mes collègues ici présents.

— Nous en appelons à l'assemblée qui est souveraine.

— D'après cette convention, les impériaux vont se présenter pour occuper la barricade de la Jœgerzeile, j'ai donné ordre de la leur remettre.

— Et moi j'ai donné ordre de les recevoir à coups de fusil.

— Mais c'est une indigne perfidie, c'est violer la foi jurée, et l'honneur avant tout!

— La patrie avant tout! s'écria Schlankopf, et, jusqu'au dernier moment, mes amis et moi combattrons pour elle!

On entendit distinctement dans la grande rue le bruit d'une fusillade.

— Ah! s'écria Oswald, je ne manquerai jamais de parole, même à mes ennemis... et ils vont nous accuser d'avoir voulu les entraîner dans un piége. Venez, messieurs, venez! dussé-je m'exposer à leurs balles, il y va de notre honneur de les détromper.

Il s'élança hors de la salle, suivi de Gandolf et de quelques amis. Chacun se leva en tumulte, et Reding s'écria : Ils vont prévenir l'ennemi, mort aux traîtres! Mais Bem, le

regardant de travers et lui secouant rudement la main, lui dit, devant ses collègues :

— Lui ! Oswald, un traître !... il s'est battu toute l'autre nuit à côté de moi, pendant que vous preniez la fuite !

— Moi, général...

— Je l'ai vu, il a vainement essayé de vous retenir ; et, sur le champ de bataille, les lâches sont des traîtres. Vous en êtes un.

— Général ! vous me rendrez raison.

— A l'instant même, sur les barricades, si vous osez m'y suivre.

Une horrible explosion fit trembler les murs de la salle. Tous sortirent en désordre. Le général courut au feu. Reding disparut.

Pendant ce temps Oswald s'était dirigé vers la barricade de la Jœgerzeile. Hors de lui, éperdu, à peine voyait-il les amis de Schlankopf et de Reding le désigner du doigt à la vengeance des ouvriers ; à peine entendait-il les cris de : *Mort aux traîtres !* Il arriva au moment où les troupes de Windischgratz qui, en vertu de la capitulation, se présentaient sans défiance et l'arme au bras, étaient accueillies par une fusillade partie de derrière les palissades.

— Arrêtez ! arrêtez ! s'écria Oswald, en s'élançant sur la barricade et agitant son mouchoir comme s'il voulait parlementer... Arrêtez, il y a erreur. Mais des deux côtés un même cri se fit entendre : *Mort aux traîtres !* Des deux côtés on répondit par un feu de mousqueterie, et Oswald, atteint par les balles des deux partis, tomba sous les coups de ses amis et de ses ennemis ; le sang sortait par flots de sa poitrine, un voile couvrit ses yeux, l'explosion épouvantable retentit encore à ses oreilles, et, au milieu des débris, du sang et des cadavres, il tomba et perdit connaissance.

VII

TROISIÈME ACTE D'UNE RÉVOLUTION.

Quand Oswald revint à lui et qu'il put distinguer les objets qui l'entouraient, plus d'un mois s'était écoulé. Il était dans une espèce de chambre, un peu moins noire qu'un cachot, mais presque aussi triste. Elle était éclairée par une seule demi-fenêtre, donnant sur une cour obscure. Un homme était assis au chevet de son lit. Il voulut l'interroger. Une voix bien connue lui dit :

— Taisez-vous, mon enfant; ne parlez pas, contentez-vous de serrer la main d'un ami.

C'était le docteur Mœnch qui, depuis le jour où Oswald avait été si grièvement blessé, ne l'avait pas quitté, espérant encore quand chacun désespérait. Pendant plus d'un mois, Oswald était resté entre la vie et la mort, et, maintenant encore, ses blessures à peine fermées et tout le sang qu'il avait perdu le rendaient si faible, qu'il pouvait à peine parler, ou faire un mouvement. Il ne se rappelait plus ce qui lui était arrivé.

Le docteur lui apprit qu'en vertu de la capitulation consentie, le prince Windischgratz s'était avancé avec ses troupes pour occuper les barricades et s'établir dans la ville intérieure ; il avait été arrêté par le feu de la mousqueterie et du canon. De toutes les croisées de la Jœgerzeile on tirait sur ses soldats. La trahison était évidente.

Windischgratz, indigné, recourut alors à des moyens extrêmes. L'artillerie tonna contre les barricades, contre les rues

de la ville, contre des édifices publics, où les insurgés s'étaient retranchés et qui devinrent la proie des flammes. Partout on eut à déplorer d'affreux désastres, dont la responsabilité dut retomber sur les auteurs de cette nouvelle et perfide agression, d'autant plus coupable qu'elle n'avait aucune chance de succès.

Tous les révoltés pris les armes à la main avaient été fusillés sur le champ de bataille ; les plus prudents avaient disparu, Ulrich et Otto étaient sortis des murs de Vienne avant la fin de l'action et l'on ne connaissait point le lieu de leur retraite. Schlankopf, qui s'était battu en désespéré, était tombé, comme Oswald, couvert de blessures et de sang ; comme lui, il avait été réservé, soigné et guéri pour passer plus tard devant un conseil de guerre et pour être interrogé sur les événements auxquels ils avaient pris part.

Gandolf était tombé à côté d'Oswald qu'il n'avait pas quitté. Pour Reding, on présumait qu'il avait obtenu sa grâce, car il était parti de Vienne avec une mission du gouvernement. On disait que, depuis ce moment, il était entièrement changé, et que de farouche républicain il était devenu franchement dévoué au régime impérial.

Quant à l'armée hongroise, si longtemps et si vainement attendue par les insurgés de Vienne, elle n'était apparue enfin, le dernier jour du siége, que pour essuyer une défaite complète ; mais Bem, à la tête de quelques débris de la légion polonaise, avait réussi à se frayer un passage jusqu'à elle.

Dès qu'Oswald et ses complices furent à peu près rétablis, ils furent mis en jugement, et passèrent devant un conseil de guerre. On croyait que le procès durerait longtemps, il n'en fut rien.

Schlankopf avouait tout avec enthousiasme, avec fierté ; il se glorifiait de ce qu'il avait fait, n'en laissait ignorer aucun détail, et, par son exaltation républicaine, contrariait singulièrement ses amis et collègues, moins avides que lui

du martyre et qui auraient volontiers décliné la gloire que Schlankopf faisait peser sur eux.

Quant à Oswald, résigné à son sort, il ne se posait ni en héros, ni en victime, il ne reniait aucune de ses convictions, tout en déplorant les excès qu'elles avaient pu amener. Il ne cherchait point à dérober sa tête au glaive de la loi, reconnaissant qu'on avait raison de le condamner et se soumettant d'avance à la décision de ses juges, quelle qu'elle fût.

Il y avait une grande sympathie en sa faveur ; mais, en réalité, il était une des premières causes de l'insurrection, par l'argent qu'il lui avait fourni. Tous ses revenus, qui étaient immenses, avaient été employés par les soins de Schlankopf à solder les ouvriers ; une partie même de son capital avait été aliénée par lui, et généreusement partagée entre ses collègues les plus pauvres ; car les principes professés par ceux-ci avaient été mis en action par lui. Tous ces faits, il les reconnaissait, et les bonnes intentions de ses juges étaient neutralisées par la franchise de ses aveux. Et puis la cour voulait avant tout un exemple.

Le comte de Donnersberg était trop haut placé pour qu'il fût permis de lui faire grâce. Sa condamnation devait être, pour tous, un enseignement salutaire ; il fut condamné, lui et tous ses complices, à être fusillés, sans distinction de rang, dans la cour même de la prison.

Il était depuis quelques heures rentré dans son cachot, calme et résigné, il pensait aux événements qui, dans moins d'une année, s'étaient, d'une manière si rapide, accumulés pour lui. Il pensait aux jours de son enfance, à son ami Godfried, à une personne encore qu'il ne devait lui être permis de retrouver que dans un autre monde et que bientôt enfin il allait rejoindre, lorsque la porte de sa prison s'ouvrit ; il sentit que quelqu'un le pressait dans ses bras et le couvrait de ses larmes.

— Godfried ! Godfried !... s'écria-t-il, c'est toi que je revois... c'est toi que je peux embrasser encore... Godfried, que j'entende ta voix... parle-moi donc !

Mais le pauvre notaire sanglotait toujours et ne pouvait parler.

— Ah! s'écria-t-il enfin, voilà donc où nous conduisent ces fatales idées, que j'avais tant de raison de détester! Je ne croyais jamais que cela irait jusque-là, et que nous serions ainsi séparés.

— Allons, allons, dit Oswald en souriant doucement, calme-toi; les idées étaient bonnes, les cerveaux où elles ont germé étaient mauvais, à commencer par le mien. Mais à qui dois-je le bonheur inespéré de te revoir encore?... Je n'y comptais plus.

— Ni moi; car mon père lui-même, ton médecin, n'avait plus la permission d'entrer dans ton cachot. J'ai reçu, il y a quinze jours, un petit billet : « Venez si vous voulez voir encore une fois notre ami. » C'était signé Staremberg. Tu juges si j'ai sur-le-champ quitté mes clercs et mon étude... Je suis accouru ici, à Vienne, auprès de Staremberg, notre ancien camarade.

Je ne l'avais pas rencontré depuis l'Université, et c'est ainsi que nous devions tous trois nous revoir : toi condamné, moi désespéré, et lui... il est comme un fou. Pendant ton procès, il a vu tous les juges; depuis, il a vu les ministres, il a vu l'empereur, il n'a pu rien obtenir. On lui a refusé ta grâce! A cela près, il paraît qu'on est généreux et qu'on lui a accordé tout ce qu'il demandait : d'abord la permission pour moi de te voir, de passer ces dernières heures avec toi.

Et de nouveau il se jeta en sanglotant dans les bras de son ami.

— Du courage! lui disait Oswald, pense que je n'avais plus rien à faire ici-bas.

— Plus rien à faire? nous avions à nous voir et à nous aimer.

— Aussi, mon bon Godfried, si ce n'était le chagrin de te quitter, je t'avouerais que je vois arriver sans peine ce moment qui te paraît si redoutable.

Puis, baissant la voix, il ajouta :

— Il me semble qu'elle m'appelle et qu'elle m'attend.

— Quoi! s'écria Godfried avec pitié, tu y penses toujours?

— Toujours! son image ne m'a jamais quitté, et je me disais, au moment où tu es entré dans ma prison, que, ne pouvant plus la voir qu'au ciel, j'étais heureux d'aller l'y rejoindre.

— Ah! c'est de la folie.

— Oui, mais une folie qui console vaut mieux que la raison qui désespère, et pendant les mois si cruels qui viennent de s'écouler, au milieu des tourments, des regrets, des trahisons de toutes sortes qui m'environnaient, je n'avais d'heureux, dans ma journée, que le moment où, retiré dans mon appartement, je pouvais penser à elle et l'aimer. Que de fois je lui ai raconté mes peines, la suppliant de les terminer en m'appelant près d'elle!... Tu vois qu'elle m'a entendu.

Le peu d'heures qui leur étaient accordées s'écoulèrent vite pour les deux amis; à peine Oswald eut-il le temps de parler à son notaire de ses affaires, dont il ne connaissait pas lui-même la situation, et qu'il lui laissait, après sa mort, le soin de débrouiller et de mettre en ordre; à peine prit-il le loisir de penser à Fridoline.

Godfried ne voyait rien, n'entendait rien. Chaque minute qui s'écoulait le faisait pâlir et tressaillir, et à voir la tranquillité de l'un et l'effroi de l'autre, on eût dit que, des deux, Godfried était le condamné.

Une lueur pâle apparut à travers les barreaux de la prison : c'était le point du jour. Le geôlier entra, suivi d'un prêtre, et fit signe à Godfried de se retirer. Que de fois il pressa son ami contre son cœur, que de fois il lui adressa le dernier, le suprême adieu! il fallut l'arracher de ce cachot où il laissait l'autre moitié de sa vie.

Un roulement de tambours et le bruit des fusils se firent entendre dans la cour de la prison. Des pas retentirent dans les corridors. Le cachot d'Oswald était situé au second étage, il portait le numéro *huit* et était à l'entrée du corridor. Une voix, qu'il reconnut pour celle du geôlier, appela le numéro

un. On ouvrit la porte du cachot, qui était la première au fond. Un prisonnier en sortit et dit à haute voix :

— C'est moi, mes amis, qui vous montre le chemin du martyre... Vive la liberté !

C'était Schlankopf. Quelque temps le bruit de ses pas résonna dans le corridor, puis dans l'escalier, puis dans le corridor du premier étage. Un instant après, une détonation retentit dans la cour de la prison.

Oswald tressaillit.

— Le numéro *deux*, dit lentement la voix qui avait déjà commencé l'appel.

La même voix continua et dit successivement :

— Le numéro *trois*.

— Le numéro *quatre*.

On entendait résonner sous la voûte et se perdre dans le lointain les pas du prisonnier ; puis, au milieu d'un profond silence, retentissaient de temps en temps ces mots :

— En joue ! Feu !

A ce commandement, une fusillade partait du milieu de la cour et tout était dit.

Oswald attendait son tour.

On appela ainsi le numéro *cinq*, puis le numéro *six*. Il éprouva en ce moment une émotion qu'il ne put définir, c'était comme un pressentiment. Le prisonnier désigné sous ce numéro marchait d'un pas ferme ; il s'arrêta devant la porte du cachot d'Oswald, et s'écria :

— Adieu, ami, à bientôt... et à toujours !

— Gandolf ! Gandolf ! s'écria Oswald en sanglotant, oui, à bientôt !... Je te rejoins.

On appelait en ce moment le numéro *sept*.

— Ah ! se dit Oswald, voici mon tour !

Il y eut un instant de silence, et la voix qui jusqu'alors avait fait l'appel, cria :

— Numéro *huit*.

Oswald se leva et s'apprêta à sortir !

C'était bien le numéro de son cachot qu'Oswald avait en-

tendu prononcer, et cependant la porte ne s'ouvrit pas, et cependant dans les corridors au-dessous, ceux du premier étage et du rez-de-chaussée, la voix du geôlier, lente et monotone, continuait l'appel; puis de cinq minutes en cinq minutes, les feux de peloton retentissaient dans la cour.

Ils cessèrent enfin!

Au bout d'une demi-heure, un profond silence, le silence du tombeau, régnait dans la prison, les portes extérieures crièrent sur leurs gonds pesants. Des chariots couverts roulèrent sous la voûte, emportant et cachant, aux yeux du peuple, les corps des victimes.

Oswald attendait toujours l'heure du supplice, qui n'arrivait pas pour lui. L'aurait-on oublié exprès ou par hasard? Et, dans l'un ou l'autre cas, comment expliquer un pareil oubli?

Cependant les heures s'écoulaient, le soir avait succédé au jour, et la nuit était arrivée. On n'avait, de toute la journée, apporté à Oswald aucune nourriture; la veille, il est vrai, il en avait fait la remarque, on lui avait donné, par mégarde sans doute, une double ration, de sorte que la provision de la veille lui avait encore servi pour le lendemain.

Dix heures sonnèrent à l'horloge de la prison, la porte de son cachot s'ouvrit sans bruit et se referma de même. Un homme était entré. La lanterne sourde qu'il portait éclaira tout à coup l'intérieur de la prison, et Oswald poussa un cri de surprise.

— Staremberg!

— Silence! lui dit celui-ci en lui mettant la main sur la bouche. Vous avez sauvé l'honneur et la vie d'Éléna Lobkowitz, ma fiancée, je viens payer nos dettes.

— Je ne tenais pas à vivre!

— Et moi je tiens à vous sauver, vous ne pouvez pas m'empêcher de m'acquitter.

Oswald se jeta dans ses bras.

— Je sais, lui dit-il, ce que vous avez déjà fait pour moi

auprès de mes juges, auprès des ministres, auprès de l'empereur lui-même.

— Oui, tous m'ont repoussé, ce qui prouve qu'il ne faut compter que sur soi-même. C'est moi, grâce au ciel, qu'on a nommé pour assister à l'exécution et pour en dresser le procès-verbal, fonctions qu'en toute autre occasion j'aurais repoussées avec indignation, mais que j'ai acceptées avec empressement et que j'avais même, s'il faut vous l'avouer, suggéré adroitement l'idée de me confier.

Le concierge, le geôlier en chef de cette prison, Jaklen, placé ici par moi, me doit sa fortune, son existence et celle de sa famille. Et tout cela, il n'a pas craint de l'exposer par reconnaissance; c'est donc pour lui qu'il faut surtout redoubler de précautions et de prudence.

— Et pour vous, mon ami, pour vous, qui risquez votre crédit, votre faveur, vos jours peut-être!

— Ah! je ne crains pas la mort, et pourtant j'avoue qu'elle me paraîtrait cruelle, à la veille, comme je le suis, d'épouser Éléna. Mais, poursuivit-il avec gaieté, aucun de nous ne mourra et nous nous retrouverons tous dans des temps meilleurs, quand l'orage sera passé. Écoutez-moi bien. Vous êtes mort, mon ami, bien mort!

En disant cela, il l'embrassa, comme pour s'assurer qu'il mentait.

— Vous avez été fusillé ce matin dans la cour de la prison ainsi que beaucoup d'autres. Je l'ai signé, je l'ai attesté sur le procès-verbal adressé par moi au ministre. C'est là mon vrai crime, le seul pour lequel on pourrait me poursuivre. J'ai fait un faux.

Oswald fit un geste d'effroi.

— Je ne m'en repens pas, je ne me sens pas coupable, dit Staremberg en portant une main sur son cœur et en tendant l'autre à Oswald. Maintenant, continua-t-il, il faut délivrer notre brave geôlier, notre bon Jaklen, d'un prisonnier qui n'a plus le droit de vivre chez lui et dont l'existence pourrait compromettre la sienne.

Redoublez d'attention.

Vous souvient-il d'un de nos camarades de l'Université, Joseph Linski, un exilé polonais, qui avait un cœur excellent comme vous; une imagination exaltée comme la vôtre, plus raisonnable, cependant, car il se battait pour sa patrie, et vous, pour des idées...

Oswald fit un mouvement, et Staremberg s'écria gaiement :

— Je me tais, je me tais... car vous allez dire, comme le fabuliste français :

Eh! mon ami, tire-moi de danger;
Tu feras, après, ta harangue!

Je reviens à Joseph Linski. Il combattait avec Bem dans les rangs de la légion polonaise. Blessé et fait prisonnier, il se rappela qu'il avait à Vienne, à la cour et près de l'empereur, un ancien camarade de l'Université. Il s'adressa à moi, il n'avait pas, comme vous, marqué parmi les chefs, il n'avait pas, comme vous, été le banquier de l'insurrection.

Je demandai sa grâce à notre empereur, que ses ennemis appellent un tyran et que ceux qui l'entourent et le connaissent appellent le *bon Ferdinand*. — *On veut que je sois sévère*, me dit-il, *et il n'y aurait pas de grâce pour moi si je m'avisais de signer celle que vous me demandez; mais faites évader votre ami, je fermerai les yeux... Aussi bien*, continua-t-il avec un sourire mélancolique, *ils disent tous que je ne sais rien et que je ne vois rien.* Je baisai la main de mon empereur; je courus, je me procurai un passeport pour Joseph Linski, se rendant en Suisse par le Tyrol, et je me hâtai de le porter à notre camarade.

Hélas! ses blessures, que l'on croyait peu dangereuses, avaient pris tout à coup un caractère alarmant, la gangrène s'y était mise et le pauvre Joseph ne put profiter des bienfaits de notre souverain, ni du passeport que j'avais obtenu pour lui et dont vous vous servirez... vous.

— Moi! s'écria Oswald.

— Vous-même; vous êtes désormais Joseph Linski pour tout le monde, et vous partez dès ce soir pour la Saisse.

— Comment cela?

— Dans ma voiture, avec moi qui me suis fait donner une mission pour le Tyrol, et qui ne voyagerai que de nuit, de peur que quelqu'un ne vous reconnaisse.

— Et pour sortir de cette prison?

— Oubliez-vous que le geôlier nous attend en bas, avec impatience, pour nous ouvrir la porte? car il lui tarde, encore plus qu'à nous, de vous voir hors de chez lui. Venez, ne perdons pas de temps.

Staremberg enveloppa Oswald d'un manteau qu'il avait apporté pour lui. Ils sortirent du cachot, descendirent l'escalier, au bas duquel les attendait en effet le geôlier en chef, qui, plus tremblant que le prisonnier, marcha en silence devant lui; ils franchirent de longues voûtes et de nombreux guichets qu'ils trouvèrent déserts, et arrivèrent enfin à la porte extérieure; le pauvre Jaklen, qui avait eu soin d'éloigner tout son entourage, même sa famille, tira les verrous dont le bruit le fit tressaillir, et, plus mort que vif, il tourna la large clef dans la serrure.

— Calme-toi, lui dit Staremberg avec bonté, nous te jurons un secret inviolable.

— Sur l'honneur! dit Oswald.

— J'y compte, répondit Jaklen en les poussant dehors et en refermant vivement la porte de la prison.

Les deux amis se trouvèrent dans la rue, et ce ne fut pas sans plaisir que le prisonnier respira l'air extérieur. Se pressant l'un contre l'autre, ils marchèrent quelque temps en silence, choisissant les rues les plus sombres, les plus écartées, et parvinrent enfin à un endroit du faubourg où la berline de Staremberg les attendait. Au lieu de prendre le chemin de fer, ils se firent conduire jusqu'à la première poste.

C'était une bonne fortune assez rare pour le maître de poste, qui s'en étonnait. Service de l'empereur, répondit sèchement Staremberg; puis il ajouta à voix basse : Au nom

du directeur de la police, célérité et discrétion. Il est inutile que l'on sache demain, dans Vienne, qu'une voiture de la cour est partie cette nuit.

Le maître de poste s'inclina avec respect. La tranquillité n'était pas assez complétement rétablie pour que de pareilles mesures ne lui parussent pas toutes naturelles. Les deux amis voyagèrent ainsi toute la nuit. A l'entrée de chaque ville, et chaque fois qu'un officier paraissait à la portière, Staremberg s'avançait et répétait : Service de l'empereur ! exhibant la mission dont il était porteur.

Dès que le jour paraissait, ils s'arrêtaient dans une auberge, sous prétexte de se reposer, motif qui n'était que trop réel, car la fatigue avait déjà donné la fièvre à Oswald, et ses blessures, à peine cicatrisées, menaçaient de se rouvrir.

Aussi ce ne fut qu'à force de soins, de précautions et de ménagements qu'ils achevèrent ce long voyage. Ils avaient traversé le Tyrol et étaient arrivés en Suisse. Oswald était sauvé.

— Ami, lui dit Staremberg en l'embrassant, n'oubliez pas que le secret de votre résurrection et de votre fuite doit rester entre nous deux; il doit être ignoré de tous, même du docteur Mœnch, même de Godfried, son fils.

— Quoi ! des amis si fidèles et si chers, les laisser plongés dans la douleur quand d'un mot je pourrais les consoler !

— La moindre imprudence pourrait vous perdre vous et d'autres encore, ne fût-ce que l'imprudence de la joie.

— Vous avez raison, dit Oswald ; aussi, je le jure devant Dieu et par notre amitié, jusqu'à ce que vous m'ayez relevé de mon serment, je serai mort pour tout le monde.

— Le monde entier, répéta Staremberg, amis ou maîtresse. Éléna elle-même... ne saura pas que vous vivez, et pourtant elle vous regrette, et vous pleure comme un ami qu'elle a perdu ; elle m'accuse et me reproche de ne pas vous avoir sauvé.

— Et ne pouvoir la remercier ! s'écria Oswald attendri.

— Rassurez-vous, cela ne tardera pas. Quelques mois encore et le calme renaîtra, et ce qui semble impossible à présent deviendra alors facile.

En politique, le proscrit d'aujourd'hui est souvent le héros du lendemain. C'est le temps qui fait l'innocence, et fiez-vous à moi du soin de faire reconnaître la vôtre et d'obtenir votre grâce. Jusque-là courage, patience et silence. Choisissez quelque endroit de la Suisse bien écarté, bien isolé, évitez tous ces lieux célèbres et fréquentés qui semblent le rendez-vous de toute l'Europe voyageuse, l'Oberland Bernois, Thun, Interlaken, Lauterbrunnen, Lucerne, la Jung-Frau ou le Mont-Blanc; les curieux parcourent tous la même route, écartez-vous-en.

Nous voici, par exemple, dans le canton des Grisons, canton âpre et difficile où presque jamais le voyageur amateur ne met le pied. Dirigez-vous vers Coire, qui en est le chef-lieu. Plus loin, par de là Ragatz, au-dessus d'un effroyable torrent qu'on appelle la Tamina, il y a un endroit, le plus pittoresque et le plus horrible du monde, la grotte de Pfœffers, caverne située entre deux montagnes; il y a là des eaux chaudes excellentes pour vous, dont la santé m'inquiète, bains fréquentés seulement par les paysans suisses, bains totalement inconnus du monde fashionable, et que les médecins se garderaient bien de mettre en vogue, car on ne s'y amuse pas et on y guérit.

C'est là, croyez-moi, qu'il faut passer le temps de votre exil, que j'abrégerai, du reste, le plus qu'il me sera possible.

Oswald se jeta dans les bras d'un ami si dévoué, il promit tout ce que Staremberg voulait. Il fut convenu qu'aussitôt installé il lui écrirait une fois, une seule fois, pour lui faire connaître au juste le lieu de sa retraite, et encore sous son nom de Joseph Linski, et avec des précautions qui devaient éloigner tout soupçon et tout danger.

Enfin l'heure de la séparation arriva. Heure cruelle pour tous les deux et surtout pour Oswald. C'est quand il vit s'é-

loigner et disparaître la voiture qui emportait son dernier ami, qu'il comprit tout ce que sa situation avait d'horrible.

Il était seul, seul au monde. Inconnu de tous, il n'avait plus rien, plus de famille, plus d'ami, pas même de nom !... Il était mort, en effet, réellement mort.

Au moment où Staremberg l'avait quitté, il s'était de son côté mis en marche, à pied, espérant que le mouvement et le grand air le ranimeraient, lui donneraient du courage et chasseraient les idées sombres auxquelles il ne pouvait se soustraire.

Il parvint, non sans peine, jusqu'à Coire. C'était un jour de marché. Cette agglomération de gens qui lui étaient tous étrangers, et auxquels il était totalement indifférent, ce bruit, cette activité, au lieu de l'égayer, l'attrista encore plus. On n'était qu'au milieu du jour ; il voulut continuer sa route et sortit de la ville; mais au bout d'une heure de marche, il se sentit tellement accablé, soit par la fatigue, soit par les souffrances que lui faisaient ressentir ses blessures, qu'il fut obligé de s'arrêter et de s'asseoir au bord d'un fossé.

Là, tout ce qu'il avait perdu, tout ce qu'il aimait, Staremberg, Godfried, Thécla, vinrent s'offrir à son souvenir, et presque à ses yeux. C'était, sans doute, le délire de la fièvre, car il frissonnait et brûlait tour à tour en les appelant, en leur parlant ; puis tout à coup une sueur froide couvrit ses membres, ses yeux se fermèrent, et le comte de Donnersberg, seul et abandonné de tous, resta évanoui dans un fossé, au bord de la grande route.

VIII

LA FERME DE VALENTZ.

Au bout de quelque temps, il revint à lui. Il n'était plus sur terre, il se sentait emporté rapidement ; l'air qu'il fendait ainsi venant agiter ses cheveux et rafraîchir son visage, l'avait sans doute rappelé à la vie. Il était enveloppé d'un épais manteau et assis sur un de ces chars de côté traînés par un seul cheval et dont tout le monde fait usage en Suisse. Un homme placé près de lui le regardait avec un grand intérêt, sans perdre de vue pour cela son cheval qu'il dirigeait et qui descendait une côte au grand galop.

— Ah ! s'écria-t-il d'une voix forte et joyeuse, Dieu soit loué ! il revient à lui. Monsieur ! monsieur ! continua-t-il, en secouant rudement Oswald, qui ouvrait à peine les yeux ; monsieur ! vous ne me reconnaissez pas ; mais moi, je vous reconnais bien !

Oswald tressaillit d'effroi. C'était jouer de malheur. Le premier individu qu'il rencontrait sur cette terre étrangère était justement de sa connaissance. Il fut cependant rassuré par les mots suivants :

— Tout à l'heure, en revenant du marché de Coire, je vous ai aperçu sans mouvement au bord de ce fossé ; j'ai sauté à bas de mon char à bancs, et jugez de ma surprise en retrouvant un ami dont j'ignorais le nom, mais que je n'avais pas oublié, et maintenant que je vous ai retrouvé, je ne vous quitterai plus que je ne sache qui vous êtes.

Oswald respira. Il avait eu le temps de reprendre ses sens,

de se remettre et de jeter un coup d'œil sur le nouvel ami que le ciel lui envoyait, juste au moment où il se plaignait de ne plus en avoir sur terre. C'était un jeune et beau paysan suisse, d'une trentaine d'années environ, frais et robuste, respirant la santé, le bonheur et la gaieté. Il lui semblait que ses traits ne lui étaient pas inconnus, mais il ne pouvait se rappeler où il les avait vus.

— Ah ! dit son compagnon de voyage en remarquant son embarras, vous oubliez vite les services que vous rendez ! Moi, j'ai, grâce au ciel, plus de mémoire que vous, et je vois encore aux environs de Fribourg en Brisgau, dans la forêt Noire...

— La cabane du charbonnier ! s'écria vivement Oswald.

— Ah ! vous y êtes enfin ! dit le paysan en riant d'un gros rire, oui cette cabane où, sans vous, trois coquins m'auraient fait un mauvais parti.

— C'est cela même, dit Oswald en pressant cordialement la main que lui tendait son conducteur.

— C'étaient de mauvaises gens, continua celui-ci, et d'après le peu de mots que j'avais entendus de leur conversation, cela m'effrayait de vous laisser avec de tels amis, vous qui m'aviez l'air d'un brave jeune homme ; mais, de nos jours, je sais cela, il y a des amitiés, je veux dire des sociétés, qui vous mènent plus loin qu'on ne voudrait.

— Quoi ! dit Oswald, vous avez deviné...

— Que vous conspiriez, comme bien d'autres, contre le gouvernement, contre les Autrichiens. Tout le monde conspire aujourd'hui... nous-mêmes, tous les premiers.

— Quoi ! vous seriez ?...

— Un refugié italien, Ludovic Cazali, de Milan.

— Moi, un réfugié polonais, Joseph Linski.

— Et vous venez comme nous, chercher un asile en Suisse. Vous avez raison, c'est un bon pays, où, pour peu que vous restiez tranquille, nul ne s'inquiète de vous et ne fait attention à vous.

— C'est justement ce que je veux, dit Oswald, car je ne viens ici que pour me bien porter.

— Je vois en effet que vous êtes souffrant, mais nous allons arriver à Ragatz où il y a un bon médecin, je vous conduirai chez lui, je vous conduirai partout où vous le voudrez, je connais le pays, disposez de moi.

Ludovic paraissait si heureux de rendre quelque service à son bienfaiteur que celui-ci se laissa faire et s'abandonna à ses soins.

Ils arrivèrent, bien avant la fin du jour, à Ragatz. C'est un joli village à l'embouchure de la Tamina. Ludovic y jouissait d'une grande considération. Tous les paysans lui donnaient la main; on lui demandait de ses nouvelles et de celles de sa femme, qui restait toujours à la ferme et ne descendait jamais au village, ce dont on se plaignait. On s'informait aussi du résultat de son voyage, des bestiaux qu'il avait achetés ou vendus, au marché de Coire.

— Tout va bien, tout va bien, disait-il. J'ai fait aujourd'hui une bonne affaire, j'ai retrouvé un ami, et il montrait Joseph Linski. Le docteur est-il chez lui? demanda-t-il à une servante qui passait près d'eux, portant sur sa tête un seau en bois blanc rempli de lait jusqu'aux bords.

— Oui, messieurs, répondit la jeune fille.

Ludovic et son compagnon entrèrent chez le docteur. Il examina Oswald longtemps avec attention avant de se prononcer; c'était un homme de talent.

— Vous avez reçu plusieurs blessures, lui dit-il, blessures à peine cicatrisées; ce ne sera rien. Une seule serait dangereuse, si elle était négligée, car elle menace la poitrine.

— Que dites-vous là? s'écria le brave Ludovic avec une inquiétude visible.

— Rassurez-vous; votre ami n'est pas plus poitrinaire que vous et moi, mais il le pourrait devenir; c'est ce qu'il faut empêcher.

— Comment cela?

— En suivant exactement le régime que je vais lui pres-

crire et qui n'est pas difficile : du repos, du silence, un exercice modéré, du bon lait comme celui-ci (et il montrait celui que sa servante venait d'apporter), et surtout, si cela ne vous répugne pas trop, respirer jour et nuit, autant que possible, l'air de l'étable, et je vous garantis, dans trois mois, complétement guéri.

— Merci, monsieur le docteur, répondit Oswald, il n'y a que votre dernière prescription qui m'embarrasse un peu : pourriez-vous m'indiquer où je trouverai, moi, étranger, la chambre à coucher que vous m'ordonnez ?

— Chez moi, s'écria Ludovic, à Valentz, au-dessus de la grotte de Pfœffers. Le docteur vous dira que j'ai là de belles vaches, je m'en vante, et quoique j'en aie vendu deux ce matin à Coire, il m'en reste encore dix-huit, les plus grasses du pays... et une étable qu'on prendrait pour un salon, tant elle est proprement et coquettement tenue. Je vous y offre l'hospitalité.

— J'accepte, dit Oswald, à condition, bien entendu, de vous payer pension.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends.

— Et moi, c'est ainsi que je le veux.

— Mais on vit pour rien dans nos montagnes.

— Aussi j'accepterais sans façon, si je n'avais pas de quoi payer ; mais, continua-t-il en frappant sur sa poche, Joseph Linski a le gousset bien garni, et ce sera comme je l'ai dit, sinon je refuse.

— Vous refusez ! s'écria Ludovic d'un air de reproche.

— Cela me ferait grand'peine, continua Oswald, et à vous aussi, je le vois, et vous ne voudrez pas, n'est-il pas vrai, vous brouiller avec un ami, pour quelques florins ?

En disant ces mots, il lui tendait la main que Ludovic serra vivement, et le marché fut conclu.

Il était temps de partir, si l'on voulait arriver avant la nuit. Ils gravirent lentement la montagne qui domine les bains de Pfœffers, chemin qui offre des points de vue magni-

fiques, car il y a des plaines et des vallées au milieu même de la montagne.

C'est dans un de ces vallons, abrité du vent du nord et exposé au plein midi, qu'était située la ferme de Ludovic. Au moment où ils arrivaient, les derniers rayons du soleil couchant doraient la cime de la montagne, les vaches rentraient à l'étable en faisant sonner leurs clochettes. Un garçon de ferme vint recevoir son maître, qui descendit le premier de voiture. Oswald le suivit lentement ; Ludovic se dirigea rapidement vers la maison d'habitation ; une jeune femme en sortait :

— Je vous amène, lui dit-il, un étranger qui n'en est pas un pour moi, car il m'a sauvé la vie. C'est un pauvre jeune homme blessé et malade, bien malade, voyez plutôt.

En disant ces mots, il se retourna vers Oswald qui, arrivé près d'eux, poussa un cri et chancela. Ludovic le retint dans ses bras et le fit asseoir sur un escabeau, pâle, immobile, le regard fixe, et comme sous le coup d'une apparition : il venait de reconnaître dans la femme de Ludovic, l'inconnue du chemin de fer, Thérèse, et, en même temps, les yeux et le regard de Thécla.

— Que vous disais-je ! s'écria Ludovic, montrant à Thérèse les traits bouleversés et le trouble d'Oswald... Il n'a pu supporter la fatigue de la route, voyez à lui donner quelques soins et à lui procurer du repos.

Thérèse s'approcha alors de l'étranger, et, d'une voix douce et suave :

— Ne restez pas dehors, monsieur, lui dit-elle ; la fraîcheur du soir pourrait vous faire mal ; veuillez entrer dans l'intérieur du chalet, où l'on va préparer votre appartement.

Oswald ne répondait pas. Il écoutait. Il voulait se persuader que, cette fois, c'était bien *elle* qu'il voyait, qu'il entendait, et qu'elle n'allait pas s'évanouir à ses yeux, comme un nuage. Enfin, rappelant ses sens, il essaya de balbutier quelques mots. Cela lui fut impossible ; il fit également quelques efforts pour se soulever de son siége, et il

y serait retombé, si Thérèse ne lui eût offert son bras qu'il saisit avec empressement et sur lequel il s'appuya avec un délice inexprimable ; il n'y avait plus de doute : son bonheur n'était plus une ombre, mais une réalité.

— Mon mari, continua la jeune femme, pense que la fatigue a causé votre faiblesse ; peut-être, aussi, est-ce le besoin. Acceptez d'abord quelque nourriture.

Et comme il ne répondait pas :

— Essayez, du moins.

Elle se mit alors à lui verser du lait chaud que l'on venait de traire, puis coupa du pain qu'elle émietta dans sa tasse, le traitant comme un malade, comme un enfant.

Il la laissait faire et ne la quittait pas des yeux.

— Merci, lui dit-il enfin, merci de tant de bontés, je vous reconnais là.

— Moi ! fit-elle en souriant, c'est la première fois que vous me voyez.

— C'est égal ! je vous ai reconnue.

— Et comment cela ?

Oswald rougit, mais il s'était remis, et il répondit :

— Par tout le bien qu'on m'a déjà dit de vous.

IX

THÉRÈSE.

Oswald passa donc cette première nuit dans le chalet, sous le même toit que Thérèse. Il dormit mal. Il y avait loin de là au calme absolu que le docteur lui avait recommandé. Il se leva dans une espèce d'agitation qui ressemblait à la fièvre. La première personne qu'il rencontra fut Ludovic; ce n'était pas lui qu'il cherchait.

Le jeune fermier, déjà sur pied et à l'ouvrage, lui dit d'un air cordial :

— Bonjour, mon hôte.

— Et Thérèse, votre femme? je suppose qu'elle n'est pas encore levée.

— Elle l'était bien avant vous. Elle a donné ses ordres à toute la maison, et elle est rentrée dans sa chambre, où elle règle nos comptes de la semaine ; c'est elle qui les tient. Quant à vous, notre ami, vous trouvez-vous plus fort et plus vaillant qu'hier?

— Certainement, je ne me ressens plus de mon indisposition.

— Tant mieux, car il faut partir.

— Partir! dit Oswald en changeant de couleur, et pourquoi?

— Parce qu'en votre qualité de réfugié, et voulant vous établir dans ce canton, il faut, dans les vingt-quatre heures, faire votre déclaration au chef-lieu fédéral, pour obtenir un permis de séjour. C'est une formalité que nous avons été obligés de subir à notre arrivée.

— Je croyais que vos montagnes étaient un pays de liberté.

— Excepté pour nous autres réfugiés, sujet continuel d'inquiétude pour les monarchies qui entourent la Suisse, et qui souffrent une république au milieu d'elles, à la condition seulement qu'on donnera à leurs susceptibilités politiques toute satisfaction à notre égard.

— Ce n'est pas moi qui la leur refuserai. Où faut-il aller ?

— Ragatz dépend du canton de Saint-Gall.

— C'est donc à Saint-Gall que je dois faire ma déclaration?

— Entre les mains du bourgmestre, excellent homme, que nous connaissons et qui prendra votre signature pour la forme. Mon garçon de ferme vous conduira, car moi je suis aujourd'hui retenu aux champs par des travaux qu'on ne peut pas remettre.

— J'entends bien que, pour moi, vous ne vous gêniez en rien; serai-je de retour aujourd'hui?

— Si vous partez de bonne heure.

— Je pars donc à l'instant.

Oswald donna une poignée de main à son hôte et se hâta de monter en voiture. Il n'éprouvait qu'un chagrin : c'était de partir sans avoir revu Thérèse, et sans s'être convaincu de nouveau qu'elle habitait bien sous le même toit que lui.

Il sortait tout pensif de la ferme et longeait le mur extérieur, lorsqu'il entendit une fenêtre s'ouvrir au-dessus de lui. Il leva la tête et vit, à la croisée du chalet, une apparition qui le ravit.

Dans un encadrement formé par la vigne vierge et le chèvrefeuille, il aperçut deux yeux divins; c'étaient bien ceux du tableau de Donnersberg, et il entendit une gracieuse voix murmurer doucement : Bon voyage et prompt retour!

Aussi, pendant toute la journée, ces mots retentirent à son oreille, et cette image céleste demeura sans cesse devant ses yeux. Il arriva à Saint-Gall, exhiba au magistrat fédéral son passeport, fit la déclaration de son séjour chez Ludovic

Cazali, à la ferme de Valentz, et signa le tout du nom de Joseph Linski. Le galant bourgmestre lui demanda des nouvelles de sa charmante hôtesse et de son mari qu'il avait vus au commencement de l'année, lors de leur arrivée au pays, et Oswald, ravi d'entendre parler de Thérèse, se mit à questionner le digne magistrat, qui n'avait rien à faire, et qui ne demandait pas mieux que de causer.

Thérèse était la fille unique du seigneur Bartholoméo, riche joaillier de la ville de Milan. Ludovic, fils d'un fermier, était un des commis de l'orfévre.

Lors des émeutes et des massacres qui accompagnèrent l'insurrection lombarde, et qui précédèrent la bataille de Novare, la ville fut abandonnée et reprise par les impériaux. On se battit dans les rues; les maisons furent pillées, autant par les nationaux que par les ennemis. Les boutiques d'orfévres furent les premières auxquelles on songea.

Ludovic défendit jusqu'à la dernière extrémité son vieux maître et sa jeune maîtresse. Il avait tué de sa main trois Autrichiens, et accompagné, dans sa fuite, Bartholoméo qui était au nombre des riches frappés de proscription.

Le vieillard, dangereusement blessé, ne tarda pas à succomber; il avait pu sauver de son désastre quelques bijoux de prix qui devinrent la seule ressource de sa fille. Il ne restait plus à Thérèse d'autre protecteur que Ludovic, obligé lui-même de fuir, pour se soustraire à la mort ou à la prison. Dans une situation pareille, il était tout naturel que Thérèse, abandonnée de tous, choisît ou plutôt acceptât pour époux le seul défenseur que le ciel lui eût laissé.

Ils se marièrent et parvinrent à sortir d'Italie et à gagner l'Allemagne; mais de nouveaux dangers les y attendaient. N'ayant pas de passe ports, ils avaient à chaque instant à redouter la surveillance des autorités autrichiennes, et ce fut avec grand'peine qu'il leur fut permis de s'y soustraire, d'atteindre le Hanovre, et de se réfugier dans les montagnes.

— Les montagnes du Hartz, se dit Oswald, en se rappelant le récit de la vieille Marianne.

— Là, continua le bourgmestre, le mari, se trouvant à peu près sans argent, n'avait pu aller plus loin et s'était rendu seul dans le grand-duché de Bade chez un orfévre, ancien ami du seigneur Bartholoméo; cet orfévre lui avait acheté une partie des bijoux appartenant à Thérèse, et lui avait fait obtenir un passeport pour la Suisse; alors Ludovic avait écrit à sa femme de venir le rejoindre.

— A Offenbourg! acheva vivement Oswald.

— Ah! vous le savez? dit le bourgmestre.

— Oui... oui, répondit Oswald avec embarras, il me l'a raconté.

— Vous savez alors comment ils ont gagné Fribourg et la forêt Noire?

— Oui... oui, parfaitement.

— Schaffhouse... Constance et Ragatz, où ils se sont arrêtés, où ils ont acheté, grâce aux bijoux de Thérèse, quelques arpents de bonne terre, si toutefois il y en a en Suisse; mais comme Ludovic est fils de fermier et s'entend en agriculture, j'ai idée qu'ils feront de bonnes affaires.

Oswald remercia le bourgmestre de ses renseignements, et remonta en voiture; c'est avec un certain battement de cœur qu'il se vit, le soir même, de retour à la ferme où on l'attendait pour souper.

Les gens de la ferme mangeaient tous ensemble à la même table, présidée par le maître et la maîtresse de la maison. Oswald fut placé à côté de Thérèse, et enfin il lui fut permis de l'examiner tout à son aise, car jusque-là il l'avait aperçue, il ne l'avait pas regardée.

Elle avait adopté le costume des paysannes suisses, qui, chaque jour, devient plus rare, et qu'on ne rencontre plus guère que dans les montagnes, ou chez les marchands d'estampes. La coquetterie la plus adroite n'aurait pu mieux la conseiller que ne l'avait fait sa simplicité naturelle; ce costume lui allait à ravir : de belles tresses de cheveux blonds descendaient le long de ses épaules; le corset de drap rouge dessinait l'élégance de sa taille, et il n'y avait pas

jusqu'à la jupe courte, qui, moins discrète que celles de la ville, ne révélât une jambe et un pied adorables.

Du reste, bonne, affable et gracieuse, la candeur et la naïveté de son âme étaient peintes dans ses yeux; c'était là sans doute ce qui les rendait si séduisants.

C'était là, comme Godfried l'avait dit tant de fois, ce regard d'ange et d'enfant qu'il admirait dans Thécla et dont Thécla semblait avoir laissé à Thérèse la douce magie.

Tous les gens de la ferme lui portaient à la fois affection et respect. Ludovic lui-même ne lui adressait la parole ou ne parlait d'elle qu'avec une espèce de déférence!... Enfin, et Oswald l'avait déjà remarqué, il ne la tutoyait pas.

Ce respect s'expliquait, jusqu'à un certain point, par leur ancienne position. Simple commis dans la maison Bartholoméo, Ludovic avait été, pendant longtemps, habitué à lui parler comme à la fille de son maître. De plus, quoique très-convenable dans son ton et dans sa tenue, Ludovic n'avait qu'une instruction très-sommaire, et Oswald s'aperçut bientôt que Thérèse, grâce sans doute à la tendresse paternelle, avait reçu une très-brillante éducation.

C'est par là qu'elle se trouvait si heureuse au milieu de ces montagnes de neige, c'est par là que, du matin au soir, tous ses jours s'écoulaient sans un instant d'ennui. Sa matinée était consacrée à la direction de la maison et aux travaux de la ferme, et, le soir, retirée dans sa chambre, elle lisait ou faisait de la musique.

Cette nuit-là même, lorsque chacun était livré au sommeil, Oswald, qui ne dormait pas, entendit tout à coup des accents mélodieux retentir dans la montagne et remonter vers les cieux. C'était la voix de Thérèse, s'accompagnant sur le piano, car, au prix de toutes ses économies, Ludovic lui en avait acheté un à la ville.

Oswald respirait à peine, et les chants avaient cessé, qu'ému et attendri il écoutait encore cette voix céleste qui charmait son oreille, mais qui ne valait rien à son cœur, à son imagination, et surtout à sa situation de malade.

Il était arrivé à la ferme avec une fièvre ardente que les émotions éprouvées par lui, depuis deux jours, n'avaient pas calmée. Il ne voulait pas en parler ; mais, le lendemain du jour où il était revenu de Saint-Gall, il fut pris d'une attaque si forte, qu'il n'y eut pas moyen de cacher à Ludovic la violence du mal.

Celui-ci força Oswald à se mettre au lit et courut à Ragatz chercher lui-même le docteur, qui commanda le silence, le repos et les potions calmantes, promettant, à ces conditions, une prompte guérison. Fidèle aux ordres du médecin, le malade fit tous ses efforts pour s'endormir : il finit par en venir à bout. Il rêva que Thécla, sa jolie tante, lui apparaissait, et que, se penchant vers son lit, elle lui disait :

« Insensé ! tu t'étais mis à m'adorer, moi qui n'étais plus « de ce monde, moi qui ne pouvais te rendre ton amour. « Aussi, j'ai chargé une autre moi-même, à qui j'ai donné « mes traits et mon cœur, de veiller sur toi; je n'en serai « pas jalouse ; nous ne ferons qu'une à nous deux pour t'ai- « mer : elle, sur terre, et moi, dans le ciel ! »

Oswald s'éveilla enivré de ces douces paroles, et en ouvrant les yeux, il vit près de lui, près de son lit, n'était-ce point son rêve qui continuait? il vit Thérèse debout, qui, sans rien dire, lui présentait la potion ordonnée par le docteur.

Il voulut s'écrier. Elle lui fit signe, en plaçant gracieusement son doigt sur ses lèvres, qu'il fallait se taire ! Il obéit en murmurant tout bas : Est-ce Thécla ? est-ce Thérèse ?... Ah ! se dit-il, la vision a raison... Impossible maintenant de les séparer dans mon cœur et dans ma pensée.

Le lendemain, Thérèse était encore au chevet de son lit. Il ne distinguait pas bien les objets qui l'entouraient; mais, elle... il la voyait parfaitement. Il entendit Ludovic entrer sur la pointe du pied, et dire à sa femme :

— Que Dieu le sauve! car sans lui ces infâmes coquins m'auraient tué.

— C'est pour cela qu'il est notre ami, dit Thérèse, en lui

tendant la main. Aussi, sois tranquille, nous le soignerons bien : c'est mon devoir.

Ce devoir, Thérèse le remplit pendant huit jours avec une assiduité et une bonté angéliques, ne quittant presque pas la chambre du malade, qui bientôt se trouva mieux. Il ne se levait pas encore ; mais la fièvre l'avait quitté, et, pour l'empêcher de parler (ce que le docteur avait expressément recommandé), Thérèse lui faisait la lecture.

Ludovic venait, le plus souvent possible, savoir de ses nouvelles, mais il ne restait pas longtemps avec eux, il avait ses travaux de la ferme, et puis la lecture l'ennuyait.

Oswald, au contraire, y trouvait un charme infini. Thérèse, sans s'en douter, lisait dans la perfection, car elle lisait avec une expression simple et vraie. Sa voix douce et harmonieuse s'animait aux sentiments nobles et généreux, et souvent l'émotion la forçait de s'arrêter, quand elle arrivait à quelque tableau d'intérieur et de famille, à quelque scène de dévouement, d'amitié et de tendresse filiale.

— Vous aviez une tendre affection pour votre père? lui dit un jour Oswald.

— Ah! la seule affection de ma vie, répondit-elle vivement.

— La seule! reprit Oswald, en la regardant d'un air étonné.

Thérèse rougit, et, sans doute pour détourner la conversation, lui dit :

— Et vous, monsieur Joseph?

— Oh! moi, j'ai à peine connu mon père. J'étais bien jeune quand je l'ai perdu, en pays étranger ; mais ma mère fut pour moi l'amie la meilleure et la plus tendre.

— La meilleure de vos amies, n'est-ce pas? fit-elle avec un sourire.

— Oui, sans doute, s'écria Oswald avec chaleur.

— C'est ce que je voulais dire de mon père, continua Thérèse en baissant les yeux.

— Mais vous, Thérèse, c'est bien différent. Dans cette

belle ville de Milan, que de gens ont dû vous aimer, à commencer par votre mari !...

— Monsieur Joseph ! dit Thérèse en souriant, il vous est défendu de parler ; et elle reprit sa lecture.

Oswald écouta en silence et n'osa plus l'interrompre.

Au bout de quelques jours, le médecin rendit à son malade la parole et même la liberté de sortir, à la condition de ne pas étendre trop loin ses promenades, de ne pas abuser de ses forces, et surtout de ne choisir, dans la montagne, que les endroits d'un facile accès.

— Soyez tranquille, docteur, répondit Thérèse qui assistait à la consultation, nous veillerons sur notre hôte. Allons, monsieur Joseph, donnez-moi votre bras !

— Quoi ! s'écria Oswald tout ému, vous daigneriez ?...

— Vous accompagner dans votre première sortie, pour être bien sûre qu'il ne vous arrivera rien de fâcheux ; nous ne voulons pas de rechute, et nous n'avons pas envie de vous servir encore, pendant huit jours, de garde-malade, pas plus que vous d'être malade, je le suppose !

— Peut-être ! dit Oswald en lui-même.

— Et puis vous ne connaissez aucun sentier de la montagne, et tant que je serai avec vous, vous ne vous perdrez pas.

En parlant ainsi, elle présentait son bras à Oswald, qui se hâtait de s'en emparer.

— Doucement ! doucement ! vous allez trop vite ; marchons plus lentement, et appuyez-vous sur moi, n'ayez pas peur !

Ils s'éloignèrent ainsi, elle, veillant sur lui, réglant sa marche sur la sienne, le soutenant, de peur de faux pas ; lui, tremblant, agité, se soutenant à peine, et Thérèse, remarquant son émotion, s'arrêta et lui dit :

— Voyez comme vous êtes faible ! Il ne faut pas, je crois, aller plus loin aujourd'hui : c'est assez pour une première promenade.

— Non ! non ! s'écria Oswald en retrouvant ses forces et marchant d'un pas ferme. Je me sens mieux.

Et il entra avec elle dans un sentier étroit qui serpentait sur le flanc du rocher et que le soleil de midi échauffait de ses rayons.

— Ah ! que je me sens bien ! disait-il en aspirant l'air parfumé de la montagne.

— Oui, cet air doux et tiède doit être bon pour vous ; mais, reposons-nous un instant, là, au pied de ce rocher, d'où l'on aperçoit toute la vallée. Regardez comme c'est beau ! En face de nous le *Galanda*, élevant son sommet couvert de neige. Sous nos pieds la Tamina, qui brise ses flots d'écume contre les rochers noirs. A notre droite, ce vallon fertile entouré de sombres forêts de sapins, et qui, autrefois, dit-on, renfermait les eaux d'un lac.

Que cette nature est grande et imposante ! comme elle élève l'âme et la transporte au delà de la terre ! quel silence autour de nous ! quelle solitude ! quel calme ! et le calme, dit-elle avec un soupir, c'est le bonheur.

— Vous avez raison, dit Oswald en la regardant avec émotion ; mais, pour parler ainsi, il faut avoir beaucoup souffert.

— Oui, dit-elle en souriant, il fut un temps où je fus bien malheureuse ; mais, depuis que je suis ici, le passé me semble un rêve, un mauvais rêve dont il ne reste plus de trace ; la nuit est finie, voici le jour, je m'éveille. Oh ! le doux réveil, quand il est éclairé par un soleil comme celui-ci !

— Vous me semblez, en effet, bien gaie, bien heureuse.

— Comme jamais je ne l'ai été ; il me semble que je n'ai plus rien à désirer. Plus de craintes, plus de chaînes !

— Quoi ! vous ne regrettez point l'air de la patrie ?

— Je préfère celui de la liberté !

— J'ai pensé comme vous autrefois, dit Oswald avec un soupir.

— C'est vrai... vous Polonais ! vous proscrit !

— J'ai sacrifié à de vaines idées ma jeunesse, ma santé, ma fortune ; mais, de tous les biens auxquels il me faut renoncer... je n'en regrette qu'un seul, l'amitié !

— N'avez-vous donc plus d'amis ?

— Je les ai tous perdus.

— Vous vous trompez, monsieur, vous en avez ici. Moi, du moins, j'en connais.

— Et lesquels ? s'écria Oswald vivement.

— Ludovic, mon mari, qui n'oubliera jamais le service que vous lui avez rendu.

— Par malheur, je ne l'ai rendu qu'à lui, à lui seul !

— Qu'importe, si nous sommes deux à vous en remercier ? Quant à Ludovic, il ne vous parlera jamais de sa reconnaissance, vous pouvez en être sûr ; mais, par tous les moyens possibles, il vous la prouvera. Il est si bon, si dévoué ! Plus vous le connaîtrez, plus vous l'aimerez. Il est impossible que ce soit autrement.

— Ce qui veut dire, Thérèse, que vous l'aimez ?

— Beaucoup ! s'écria la jeune femme avec chaleur ; je lui dois tout, et je ne l'oublierai jamais.

En parlant ainsi, ses yeux étaient brillants, son teint animé, sa voix avait un accent de chaleur et de vérité qui ôtait tout espoir à Oswald, mais qui ne l'empêchait pas de l'admirer et de l'aimer.

— Allons, se dit-il avec exaltation, soyons digne de l'amitié qui m'est offerte, et surtout respectons le toit hospitalier qui abrite tant de candeur et de vertus.

Dès ce moment, toute mauvaise pensée fut bannie du cœur d'Oswald ; il semblait, comme le disait Thérèse, que l'air de la montagne eût élevé et purifié son âme. Heureux de voir près de lui, en réalité, l'image qu'il avait si longtemps rêvée, il ne demandait plus d'autre bonheur que de passer sa vie auprès d'elle. Le contentement de lui-même lui était revenu, et en même temps la joie et la santé.

Le matin, il aidait Ludovic dans les travaux de la ferme, et, le soir, il lisait ou faisait de la musique avec Thérèse, qui, peu habituée à une société élégante, instructive et spirituelle, trouvait un grand charme à la conversation de son hôte.

La franchise et la simplicité d'Oswald éloignant d'elle toute défiance, elle se livrait sans crainte à l'amitié qu'il lui témoignait et qu'elle-même éprouvait pour lui ; amitié entre homme et femme ! amitié la plus douce et la plus charmante qui puisse exister, si jamais elle existe !

Ludovic et sa femme parlaient parfaitement l'italien ; Oswald le savait à peine, et Thérèse lui donnait des leçons.

Il faut avoir étudié avec un maître ou une maîtresse aimés, pour savoir ce qu'il y a de délices et d'émotions dans ces séances intimes, chaque jour renouvelées ; dans cette voix si douce et si dangereuse quand elle vous loue ou vous encourage ; plus redoutable encore quand, s'efforçant d'être sévère, elle vous reprend et vous gronde ; dans le contentement et le triomphe du professeur, dans la reconnaissance de l'élève, dans mille détails insignifiants, qui, peu à peu, acquièrent une telle importance que l'on croit étudier encore, et qu'on s'adore depuis longtemps !

Aussi, quand, la tête penchée sur l'épaule de Thérèse, et si près de sa poitrine qu'il pouvait en compter les battements, Oswald suivait d'un œil attentif le joli doigt du professeur indiquant les vers de l'Arioste ou du Tasse qu'il s'agissait de traduire, il n'eût pas changé son sort contre celui de l'empereur lui-même !

Rêves de gloire, d'ambition, de liberté, tout était oublié. Dans ce coin de la terre, une vie paisible, heureuse, inconnue, s'était révélée à lui ; et, depuis qu'il était mort pour le monde entier, il avait seulement commencé à exister.

X

PROMENADE DANS LA MONTAGNE.

Deux mois s'écoulèrent ainsi pour Oswald dans une ivresse qu'il croyait la plus pure et la plus innocente qu'on eût jamais ressentie, ivresse qui, par sa naïveté même, avait bien son côté dangereux et contagieux; comment se défier du péril là où l'on n'en voit pas?

Souvent, vers le milieu du jour, pendant que les ouvriers se reposaient, Oswald et Thérèse parcouraient les environs. Les prairies à mi-côte, où sont situés les jardins et les granges de foin de Valentz, offrent de nombreuses promenades, et ces promenades d'admirables points de vue ; le flanc des montagnes, couvert de forêts et de tapis de verdure, les ravins sauvages qu'on a sous ses pieds, les déchirements affreux et les pics neigeux du *Galanda,* les pâturages alpestres du *Monte Luna* et ses groupes de chalets; enfin les deux montagnes qui couronnent Valentz et qu'on nomme les *cimes grises,* hérissées de glaciers, au pied desquels croissent des touffes de fleurs rouges, le *rhododendron ferrugineum,* la rose des Alpes.

Tantôt, Oswald et Thérèse, déjà habitués aux courses périlleuses des montagnes, se dirigeaient du côté de l'est, par les chemins qui mènent à Ragatz et au couvent de Pfœffers, situé sur l'autre rive de la Tamina; tantôt, par un sentier raide et presque à pic, ils s'élevaient depuis la station nommée la *Solitude* jusqu'au haut de la colline qui porte, à juste titre, le nom de *Belvédère du Galanda,* d'où ils découvraient, dans

son âpre beauté, cette montagne pyramidale et sauvage.

Un jour, gravissant toujours la montagne, ils étaient arrivés, épuisés de fatigue, à un endroit où ils furent obligés de se reposer. Du promontoire de rochers où ils étaient assis, et comme suspendus entre le ciel et la terre, le panorama qui s'offrait à leurs yeux était immense et sublime; ils admiraient le spectacle de ce groupe de montagnes éclairées par les rayons du soleil couchant; ils admiraient les nuages se jouant autour de leurs sommets, et dont les formes capricieuses et bizarres changeaient à chaque instant.

Leurs yeux, se reportant vers la terre, aperçurent, juste au-dessous d'eux, un petit sentier étroit, bordé à son extrémité par deux antiques sapins dont le feuillage se balançait au-dessus de l'épouvantable abîme formé par la gorge de la Tamina.

Tout à coup apparaît, dans ce sentier, un homme que tous les deux reconnaissent en même temps : c'était Ludovic. Il s'avançait pensif et rêveur, les bras pendants, la tête baissée, et tellement absorbé par l'idée qui le préoccupait, qu'il ne faisait point attention au précipice qu'il côtoyait; mais ce n'était rien encore.

Arrivé aux deux sapins où le sentier s'arrête et au delà desquels il n'y a plus que quelques pas à faire pour tomber dans l'abîme, Ludovic, sans se douter du danger qu'il courait, continuait sa route, lorsque soudain partent à la fois et arrivent à son oreille deux cris d'effroi ; il sort de sa rêverie, il s'éveille, il s'arrête, et voit, devant lui, un rocher à pic de sept ou huit cents pieds de hauteur, au bas duquel roulait la Tamina. Un pas de plus, il se précipitait lui-même dans le gouffre. Epouvanté, il recule et s'appuie contre l'arbre séculaire qui s'élevait derrière lui. Un second cri, un cri de joie, retentit encore, il lève les yeux et aperçoit ceux à qui il doit son salut.

Oswald, en signe de triomphe, agitait son mouchoir, et Thérèse, debout, pâle, les cheveux dénoués et agités par le

vent, étendait vers lui les deux bras, comme un ange du ciel, l'ange de la délivrance.

Un instant après, ils étaient réunis et redescendaient ensemble la montagne, s'entretenant tous les trois du danger que Ludovic avait couru sans s'en douter.

— Qui pouvait donc vous préoccuper ainsi? demanda Oswald.

— A quoi pensais-tu donc? demanda Thérèse.

— A vous, répondit Ludovic, avec un accent qui partait du cœur; puis, comme honteux du cri qui venait de lui échapper, il rougit.

En ce moment, par bonheur (c'était leur spectacle de tous les soirs), sortait des épaisses forêts situées au nord un nombreux troupeau de chèvres blanches et de vaches qui rentraient à la ferme en agitant leurs sonnettes, pendant que les deux côtés des montagnes retentissaient, de toutes parts, du son des cornes des bergers.

Ce riant tableau chassa toutes les idées sombres que l'événement du jour avait fait naître, et le soir, rassemblés autour de la grande table, tous les gens de la ferme buvaient à la santé de leurs maîtres.

Oswald, retiré dans sa chambre, pensait à la phrase de Ludovic, et surtout au regard passionné qui l'avait accompagnée. Il n'aurait jamais cru que le bon fermier, calme et froid d'ordinaire, aimât à ce point sa femme.

Thérèse, du reste, ne paraissait pas s'en douter; et le lendemain, assis près d'elle dans le chalet où elle venait lui donner sa leçon d'italien, poussé par je ne sais quel instinct jaloux qu'il ne s'avouait pas, Oswald aborda ce sujet.

— Vous êtes heureuse, lui dit-il, et je vous félicite de votre bonheur.

— Lequel?

— De l'ardent amour que vous porte Ludovic.

Thérèse le regarda avec un étonnement qui n'avait rien d'affecté.

— Un ardent amour, dites-vous?... Je crois, Joseph, que

vous vous trompez; de l'estime, de l'amitié, à la bonne heure; de ce côté-là, vous pouvez, comme moi-même, croire à toute l'étendue de son dévouement.

— Ne pas vous aimer autrement, c'est impossible, vous qui l'aimez d'une tendresse si vraie, si vive.

Thérèse rougit et ne put cacher son embarras; puis, s'efforçant de sourire :

— En vérité, dit-elle, vous êtes disposé aujourd'hui, Joseph, à voir partout de la passion.

— N'en avez-vous donc pas?

— Mais, non; et, grâce au ciel, on peut, je crois, être heureux sans cela.

— Quoi! vous n'avez jamais aimé? s'écria vivement Oswald.

— Jamais, répondit naïvement Thérèse.

Sans s'expliquer pourquoi, Oswald sentit son cœur inondé de joie, et il continua, d'une voix tremblante d'émotion :

— Chez votre père, qui était riche et qui recevait beaucoup de monde... dans cette brillante société italienne qui vous environnait d'hommages, il est impossible que vous n'ayez pas remarqué tel beau jeune homme, tel élégant cavalier.

— Si cela était, je vous le dirais... répondit Thérèse avec candeur.

— Quoi! cette ivresse de deux âmes qui s'entendent d'un mot, qui se comprennent d'un regard, ce bonheur des anges, ce paradis sur terre, vous ne l'avez jamais connu?

— Jamais!

— Vous ne l'avez jamais rêvé?

— Je crois que si! dit Thérèse avec une naïveté et un charme inexprimables; mais je croyais, je l'avoue franchement, que des rêves semblables ne devaient exister que dans mon imagination, ou bien, continua-t-elle en montrant le Tasse et l'Arioste, dans les poëmes épiques!

— Ainsi donc, reprit Oswald avec satisfaction, vous n'avez jamais aimé?

— Non. Et vous?

Cette question, adressée avec une adorable simplicité, surprit Oswald tellement à l'improviste qu'il rougit, se troubla et ne put balbutier que quelques mots sans suite.

— Ai-je été indiscrète? demanda-t-elle vivement.

— Vous, jamais!... Mon bonheur, au contraire, serait de confier à votre amitié toute ma vie, toutes mes pensées.

— Tant mieux, dit-elle avec une joie naïve, quelle bonne matinée nous allons passer! Parlez donc, je vous écoute.

Et elle s'arrangea commodément dans le grand fauteuil de bois où elle était assise, prit sa broderie, et, voyant qu'Oswald ne parlait pas, elle leva vers lui ses yeux si beaux, si doux, si expressifs, qui lui disaient mot pour mot :

— Commencez, votre amie sera heureuse de vous entendre!

Oswald, emporté par un mouvement involontaire, avait parlé sans réfléchir, et maintenant il réfléchissait.

A coup sûr il lui eût été doux de confier sa vie entière à Thérèse, de lui dire son nom, son rang; de lui raconter, dans les moindres détails, les raisons même qui le forçaient à se cacher. C'est un si grand bonheur de n'avoir point de secret pour ce qu'on aime! Mais ce secret n'appartenait pas à lui seul. Il avait juré à Staremberg de ne le révéler à personne! *ni amis, ni maîtresse*, avait dit celui-ci, *Éléna elle-même ne le connaîtra pas.* Il fallait donc refuser à Thérèse la confidence qu'il venait si imprudemment de lui promettre, ou bien ne pas lui dire qui il était; déguiser, altérer la vérité, mentir en un mot, et mentir à Thérèse lui coûtait beaucoup.

Il eût mieux aimé maintenant ne pas parler; mais Thérèse, voyant son trouble et son embarras, lui dit d'une voix affectueuse :

— Qu'avez-vous?

— Rien. Mais ce que j'ai à vous dire vous paraîtra si invraisemblable, que j'hésite à vous le raconter; et puis, il y

aura peut-être dans mon récit des choses qui vous feront de la peine.

— Vous avez donc été bien malheureux ! dit-elle avec une expression qu'une femme seule peut avoir.

— Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire : des choses qui vous fâcheront contre moi.

— Voulez-vous que je pardonne d'avance ?

— Oui.

Elle lui tendit la main, qu'il serra dans la sienne et que, par un mouvement plus rapide que la pensée, il porta sans le vouloir à ses lèvres ! Thérèse retira sa main en rougissant, et dit d'une voix émue :

— Commencez donc.

— Eh bien ! dit Oswald, en cherchant à rassembler ses idées et en les arrangeant dans sa tête de manière à ne trahir personne, eh bien ! il y a deux ans à peu près que j'aperçus de loin, à Vienne, une jeune dame, une comtesse qui ne fit même pas attention à moi.

— Elle était bien difficile ! dit Thérèse.

— Je n'étais rien ! Joseph Linski, réfugié polonais, sans titres, sans fortune, et elle... jeune, belle et immensément riche. Elle venait d'épouser un grand seigneur, un feld-maréchal.

— Et vous lui fûtes présenté ?

— Non, elle ne m'a jamais vu ; je ne lui ai jamais parlé, et cependant j'en étais devenu amoureux à en perdre la tête.

— En vérité ? dit Thérèse avec émotion, cela n'est guère vraisemblable.

— Je vous en avais prévenue, et ce n'est rien encore.

— Vous l'avez revue...

— Non.

— Vous espérez du moins la revoir ?

— Jamais ! je l'ai perdue ; elle est morte.

— Ah ! la pauvre femme ! s'écria Thérèse, et alors votre amour s'est évanoui.

— Non vraiment... je l'aimai encore... Je l'aimai toujours,

depuis surtout que le hasard m'a permis de lire quelques lettres d'elle, où se peignaient l'âme et le caractère le plus adorables; elle n'est plus, et chacun sans doute l'a oubliée sur cette terre, excepté moi, ami inconnu, resté fidèle à son souvenir, et qui lui garde un culte si profond, que j'aime, que j'adore tout ce qui me la rappelle.

— Vous disiez vrai, c'est plus invraisemblable, plus romanesque encore que vous ne le prétendiez, et que je n'aurais pu l'imaginer... Pauvre Joseph! dit-elle, en lui tendant la main d'un air de compassion.

Il serra cette main contre son cœur, et cette fois Thérèse ne pensa pas à la retirer.

— Une personne qui a pu inspirer un pareil amour, un amour par delà le tombeau, à un homme tel que vous, mon ami, ne devait pas être une femme ordinaire, et je voudrais bien... ce n'est pas curiosité, ajouta-t-elle avec un doux sourire, mais c'est afin d'en causer souvent avec vous, je voudrais bien la connaître et savoir son nom.

Et comme Oswald semblait hésiter :

— Puisqu'elle est morte, dit-elle, il n'y a, je crois, ni indiscrétion, ni inconvénient?

— Non sans doute, répondit Oswald.

— Eh bien! alors?...

— Eh bien! c'était la jeune comtesse Thécla de Donnersberg... Qu'avez-vous? dit-il à Thérèse, en la voyant pâlir.

— Pendant que vous parliez... un frisson m'a pris; une idée sinistre s'est offerte à moi... Nous autres Italiennes, nous sommes superstitieuses... Il m'a semblé qu'aimer à ce point une morte était un péché mortel... qui devait porter malheur... à ceux qui osaient parler d'un tel amour... à ceux même qui l'écoutaient.

— Y pensez-vous?

— Je vous ai dit, continua Thérèse, en s'efforçant de sourire, que j'étais superstitieuse... Ainsi, je vous en prie, ne répétez jamais cette histoire devant moi, ne m'en dites jamais un mot... vous me feriez mourir de frayeur.

— Hélas ! dit Oswald, tout porte en cette aventure le cachet de la fatalité, et vous y êtes vous-même mêlée plus que vous ne le croyez.

— Comment cela ? dit Thérèse avec effroi.

— Vous allez, pour le coup, m'accuser d'absurdité et de folie ! Apprenez que, par l'effet du hasard le plus incompréhensible, vous, Thérèse, vous Italienne, fille du seigneur Bartholoméo et femme de Ludovic, vous ressemblez à s'y méprendre... à feu la comtesse Thécla de Donnersberg.

— Ah ! vous voulez vous jouer de ma crédulité ? dit Thérèse en tremblant.

— Non, ce sont les mêmes traits, le même regard, les mêmes yeux, et, s'il faut vous dire plus encore, il me semble, quand vous parlez, retrouver en vous la bonté qui respirait dans toutes ses lettres !...

— Décidément, vous n'avez plus votre raison, dit Thérèse en se levant. Voici Ludovic, ne parlez pas ainsi devant lui, il serait inquiet de vous et enverrait chercher le docteur.

XI

LA GROTTE DE PFŒFFERS.

Le lendemain et la matinée suivante, Thérèse ne parut pas. Elle travaillait dans sa chambre et réglait les comptes du mois. Elle ne descendit qu'à l'heure du dîner et quand tous les gens de la ferme étaient déjà réunis dans la salle à manger.

Ludovic, qui n'assistait pas toujours à leurs lectures du soir, resta, ces deux jours-là, jusqu'à l'heure du coucher.

Le jour d'après, elle craignit que la leçon d'italien ne fatiguât Oswald qui était un peu souffrant, et plus tard elle la supprima tout à fait, sous prétexte que l'écolier n'en avait plus besoin, et qu'il était maintenant plus savant que la maîtresse.

Oswald n'avait plus d'occasions de se trouver seul avec Thérèse. Celle-ci, sans avoir l'air de l'éviter, imaginait toujours quelque moyen spécieux de mettre Ludovic en tiers dans leurs conversations. Oswald était désespéré, et pourtant il n'osait et ne pouvait se plaindre, car, à cela près, on avait pour lui les mêmes soins, la même amitié.

Le seul changement qu'un observateur attentif eût pu remarquer dans Thérèse, c'est que son bonheur et sa gaieté, autrefois si naturels, semblaient maintenant un peu affectés. Ses couleurs, si vives et si fraîches, avaient légèrement pâli; elle n'en était peut-être que plus charmante, et le sourire mélancolique, qui parfois errait sur ses lèvres, convenait mieux à son caractère de beauté, que l'animation de la joie.

Un jour, le soleil était superbe, Oswald n'avait osé proposer à Thérèse de sortir avec lui ; elle l'aurait peut-être refusé, mais il l'avait attendue toute la journée aux endroits de la montagne qu'elle affectionnait le plus et vers lesquels elle dirigeait d'ordinaire ses promenades : elle n'était pas venue. Il rentra le soir, tellement triste, qu'elle en eut compassion, et qu'elle s'approcha de lui.

— Vous êtes fatigué? lui dit-elle.

— Non ; mais bien malheureux.

— Et pourquoi ? Vous avez eu beau temps pour votre promenade.

— Vous trouvez ?... Tout m'a paru bien sombre.

— Un soleil magnifique !

— Pas celui que j'aimais ; aussi la promenade m'a fait plus de mal que de bien.

Ses traits altérés le prouvaient assez.

Thérèse ne répondit pas. Il y eut un instant de silence. Ce fut Oswald qui le rompit le premier.

— Demain, lui demanda-t-il d'un air suppliant, sortirez-vous?

— Je ne le pense pas.

— Depuis longtemps cependant, vous m'aviez promis de visiter avec moi la grotte de Pfœffers. Je me faisais une joie d'en admirer avec vous les sauvages beautés. Depuis que je suis en ce pays, j'ai différé cette excursion.

— Pourquoi ?

— Je vous attendais. Venez demain, Thérèse, je vous en conjure ; vous me l'avez promis, et jamais vous ne manquez à vos promesses.

Thérèse baissa la tête et ne répondit pas.

— Viendrez-vous ? répéta-t-il d'un ton suppliant.

Elle leva les yeux vers lui et lui vit un air si malheureux, qu'avant de réfléchir elle dit vivement:

— J'irai.

Ludovic entra dans ce moment. La physionomie d'Oswald était radieuse, elle brillait d'un tel reflet de bonheur, qu'il ne put s'empêcher de lui demander :

— Qu'avez-vous donc ?

— Nous allons demain samedi à la grotte de Pfœffers.

— Vous avez raison. Je ne conçois pas que vous n'ayez pas encore eu la curiosité de faire ce pèlerinage.

— J'attendais votre femme, qui m'avait promis de me servir de guide.

Et regardant Thérèse :

— Demain, n'est-ce pas ? répéta-t-il avec joie.

Mais Thérèse, qui, depuis quelque temps, semblait en proie à une vive agitation, sortit tout à coup de l'espèce de combat qui venait de se livrer en elle, et dit d'une voix émue :

— Oui, j'ai promis pour demain ; mais si Joseph veut bien attendre jusqu'à après-demain dimanche, Ludovic viendra avec nous, et Ludovic expliquera bien mieux que moi les sublimes horreurs de cet enfer qu'il a tant de fois parcouru.

— Volontiers, s'écria vivement Ludovic, comptez sur moi, je serai libre ce jour-là, et je me ferai une fête de vous conduire.

Il venait chercher Thérèse, qui s'éloigna avec lui ; mais, au moment de sortir, elle jeta un dernier regard sur Oswald, dont les traits étaient tellement décomposés par le désespoir, qu'elle sentit un remords au cœur, et si le repentir pouvait être permis à la vertu, la sienne eût regretté, sans doute, la douleur qu'elle venait de causer.

La grotte de Pfœffers offre un tableau unique en Suisse, et peut-être dans toute l'Europe ; mais, située dans le pays de Sargans, dans le canton de Saint-Gall, voisine du canton des Grisons, que les curieux ne visitent guère, cette merveille de la nature est peu connue des voyageurs, et nous osons dire, cependant, que ceux qui auraient le courage de s'aventurer jusque-là ne regretteraient ni leurs fatigues, ni leurs pas. Les eaux surtout, les eaux brûlantes et salutaires qui s'échappent de cette grotte infernale, rendent aux organes affaiblis la jeunesse et la santé.

Nous connaissons des hommes qui, pendant quarante ans,

n'ont pu impunément se livrer à des travaux assidus que parce que, de temps en temps, ils allaient raviver leurs forces aux eaux de Pfœffers, sources bienfaisantes auxquelles nous sommes heureux de payer ici notre tribut de reconnaissance en échange de la santé qu'elles nous ont donnée.

Quant à la grotte en elle-même (nous empruntons ici les expressions du docteur Ebel, ce savant explorateur des Alpes), l'imagination la plus vive ne saurait peindre la porte du Tartare sous des formes aussi effroyables que celles que la nature a déployées en ce lieu.

Au milieu d'une montagne de rochers, s'échappe d'une gorge étroite un torrent furieux, la Tamina. Au-dessus de ce torrent, s'élèvent de chaque côté des murailles d'une pierre calcaire noire, traversée par des veines de spath. Ces parois latérales, contournées, fendues, déchirées en tous sens, s'élèvent, en certains endroits, à deux cents pieds de hauteur; dans d'autres, elles s'inclinent l'une contre l'autre, semblables à un dôme, et ont jusqu'à trois cents pieds à l'endroit où elles se rejoignent tout à fait. La faible lueur qui éclaire l'entrée de ce gouffre disparaît à mesure qu'on s'y enfonce, et le froid et l'humidité qui y règnent augmentent encore l'horreur dont on est saisi.

Mais comment, d'abord, pénétrer dans cette grotte, où un torrent épouvantable roule entre deux murailles de rochers? Comment?... le voici.

Dans la muraille à gauche, à cinquante ou soixante pieds au-dessus de la Tamina, on a horizontalement enfoncé à grand'peine, de distance en distance, des coins en fer. Sur ces coins, on a placé des planches qui forment un pont; ce pont, de deux pieds et demi de large, a huit cents pas de longueur; c'est par là que le voyageur s'enfonce dans la grotte, et se trouve ainsi suspendu au-dessus de l'abîme, ayant sous ses pieds la Tamina qu'il entend mugir avec fureur, et au-dessus de sa tête deux à trois cents pieds de rochers.

Tantôt le rapprochement de ces rochers, qui s'avancent

au-dessus du pont, ne permet pas qu'on puisse s'y tenir debout, et tantôt ils s'en éloignent tellement, qu'ils ne peuvent plus servir de point d'appui pour les mains.

Ce pont, si étroit, est souvent glissant ; les planches dont il est composé, pourries par l'humidité de la grotte, fléchissent parfois sous le pied ; aussi ne faut-il s'avancer qu'avec précaution ; celui qui se sent assez de courage et la tête assez libre pour s'avancer dans cette épouvantable excursion, doit choisir un temps bien sec, de peur de trouver les planches trop glissantes, et partir au milieu du jour, d'un pas lent et mesuré, sans regarder au-dessous de lui.

Il faut au moins vingt minutes de marche pour arriver ainsi à l'extrémité de la grotte, à l'endroit où sont situées les sources que l'on reconnaît bientôt à la vapeur qui s'en élève, et qui vous environne tout à coup d'un nuage épais et chaud. La principale source, qu'on appelle *la chaudière*, fournit quatorze à quinze cents pots de Suisse par minute, et sa température est de trente-cinq degrés.

« J'invite, dit le docteur Ébel, guide toujours très-prudent, j'invite toutes les personnes qui ne peuvent ou ne veulent pas s'exposer au danger que l'on court en allant jusqu'à la source, à faire au moins une cinquantaine de pas au delà de l'entrée, et à s'asseoir sur les planches du pont pour contempler à loisir la perspective de cette caverne, vestibule de l'enfer.

« C'est surtout entre midi et une heure, quand le temps est serein, que l'effet en est le plus extraordinaire, parce que les rayons de soleil, qui, d'espace en espace, pénètrent par le haut de la grotte, rendent plus sensibles encore les horreurs de ces lieux. Le moment du retour d'une compagnie, qui est allée jusqu'aux sources avec des flambeaux, offre un tableau vraiment infernal, surtout à l'heure que je viens d'indiquer.

« Du lieu où l'on est assis, à une cinquantaine de pas de l'entrée, on aperçoit, dans un lointain ténébreux, des figures semblables à des ombres se mouvoir dans l'obscurité,

paraître tout à coup au grand jour, et retomber subitement dans les ténèbres. »

Tel était le spectacle que Ludovic avait promis à son hôte de lui montrer; aussi le surlendemain, dimanche, Thérèse, son mari et Oswald quittèrent la ferme sur les onze heures. Thérèse était pâle; mais jamais elle n'avait paru plus belle au pauvre Oswald que sous son costume du dimanche.

Ludovic semblait fier de sa beauté. Quant à Oswald, il affecta de ne pas la regarder et de ne pas lui parler. Il ne causa qu'avec Ludovic et n'offrit pas même son bras à Thérèse, prétextant que le sentier était trop étroit pour y marcher deux de front.

Ils descendirent par Vœtis au moulin de Valentz; ils parcoururent des sentiers charmants et parsemés de fraises, que les filles de Valentz viennent cueillir tous les matins et apportent aux baigneurs et aux baigneuses de Pfœffers; puis, ils arrivèrent enfin, sur le midi, dans les bâtiments des bains, bâtiments situés à l'entrée de la grotte, au pied des deux hautes murailles de rochers qui les dominent tellement, que les baigneurs n'y aperçoivent le soleil que pendant trois heures de la journée, de onze heures à deux heures, c'est-à-dire juste au moment où il passe au-dessus de leur tête.

Arrivé à l'entrée de la grotte, Oswald ne put se défendre d'un mouvement de surprise à la vue de ce spectacle dont tous les récits de Ludovic n'avaient pu lui donner qu'une faible idée.

— Ah! ah! s'écria Ludovic d'un air triomphant, vous avez peur!

Oswald ne répondit qu'en s'élançant le premier sur la frêle rangée de planches qui longe la muraille de gauche et qui n'est supportée que par les coins de fer enfoncés de distance en distance dans le rocher. Thérèse s'avança après lui, et Ludovic ferma la marche, veillant ainsi sur sa femme, placée, pour plus de sûreté, entre ses deux compagnons de voyage.

Cette excursion, si effrayante pour les étrangers, leur

était tellement familière, qu'ils contemplaient sans terreur les flots furieux de la Tamina grondant sous leurs pieds, et la masse de rochers amoncelés sur leurs têtes. Mais Oswald, préoccupé sans doute de quelque autre idée et oubliant où il était, s'avançait d'un pas aussi ferme et aussi indifférent que s'il eût marché sur la grande route.

— Pas si vite! lui cria deux fois Ludovic qui formait l'arrière-garde.

Quelques pas avant d'arriver à la source, en face de l'énorme caverne en marbre dont la Tamina travaille, depuis des milliers d'années, à ronger les énormes parois, une planche fléchit sous les pieds d'Oswald. Thérèse, qui était à quelque distance de lui, jeta un cri que le bruit du torrent l'empêcha d'entendre, elle doubla le pas, pour le rejoindre et l'arrêter.

Oswald, continuant sa marche, arriva sur une planche, qui, moisie par l'humidité, craquait déjà sous son pied, au moment où Thérèse s'y élança. A ce bruit, Oswald se retourna pour la rassurer, mais, sous leur double poids, la planche se brisa, et tous deux roulaient dans l'abîme, si Oswald, en tombant, ne se fût accroché d'une main au crampon de fer enfoncé dans la muraille, et que la chute de la planche venait de laisser à découvert, tandis que de l'autre main il retenait et pressait contre lui Thérèse.

Ludovic était accouru, pâle, terrifié!... il lui était impossible d'arriver jusqu'à ses amis; le pont venait d'être rompu. Il voyait à deux pas de lui, suspendu au-dessus de l'abîme, sans pouvoir le secourir, ce groupe retenu seulement par un barreau de fer et par le bras d'Oswald, qui bientôt ne pourrait résister à une si horrible fatigue; il fallait, pour les sauver, pour les ramener à bord, des planches, une corde... du monde enfin.

— Courez! hâtez-vous! s'écria Oswald, j'aurai la force d'attendre votre retour... Dieu me la donnera, je l'espère.

Ludovic était déjà parti; il s'était élancé comme un trait

sur le pont qui tremblait sous ses pas. Prompt comme l'éclair, il avait disparu, et pendant ce temps, Oswald, le bras tendu au-dessus de sa tête et accroché, avec l'énergie du désespoir, au crampon de fer, son seul soutien, son seul espoir, pressait contre son cœur Thérèse à moitié évanouie; mais Thérèse, reprenant bientôt ses sens, comprenant le danger de leur position :

— Vous ne pouvez résister plus longtemps, lui dit-elle; nous allons périr tous les deux. Lâchez-moi, de grâce; laissez-moi mourir seule.

— Jamais!

— Laissez-moi, en mourant, la consolation de vous sauver la vie.

Oswald ne lui répondit qu'en la serrant plus fort contre son cœur. En ce moment son pied sentit une aspérité de rocher sur laquelle il s'appuya.

— Dieu nous vient en aide, lui dit-il, il nous envoie un appui... Courage, courage! je ne sens point la fatigue, j'ai encore de la force.

Mais cette force s'épuisait; mais les aspérités du rocher avaient si peu de saillie, qu'elles ne lui permettaient d'y placer qu'un seul pied à la fois, et sur cette pierre, que l'humidité rendait glissante, le pied se maintenait à grand'peine.

Le bras droit, par lequel il s'était accroché au crampon de fer et qui les soutenait tous deux, lui causait des douleurs aiguës; il lui semblait, par moments, que son épaule allait se déboîter ou se déchirer, que tous ses muscles horriblement tendus allaient se briser. Sa respiration devenait à chaque instant plus rare et plus gênée.

— Laissez-moi! lui criait Thérèse d'une voix suppliante.

— Non, non; quoi qu'il arrive, nous ne nous quitterons plus.

— Vos forces s'épuisent.

— J'ignore combien de minutes nous restent encore; mais, avant que je succombe, à vous toute ma pensée, à

vous mon âme ! Je vous aime, Thérèse !... je meurs en vous aimant.

— Taisez-vous ! Ne voyez-vous pas au-dessous de nous l'abîme qui nous attend ?

— Nous y roulerons ensemble.

— Si proches de la mort, ne pensons qu'à Dieu.

— Je ne pense qu'à vous, Thérèse. Thérèse... vous pâlissez... Je ne puis entendre ce que murmurent vos lèvres ; que dites-vous ? que faites-vous ?

— Je prie ! je prie pour vous ! mon Dieu ! sauvez-le ! mon Dieu ! sauvez son âme ! mon Dieu ! recevez-nous tous les deux dans ce lieu où l'on peut aimer sans crime !

— Thérèse ! mon bon ange ! soyez bénie. Mes yeux se voilent, mes forces m'abandonnent ; à vous mon dernier soupir... Je vous aime, et je meurs !

— Non pas mourir, mais vivre... Entendez-vous le pont qui retentit sous des pas nombreux ? On vient à notre aide, courage, ami !... Quelques secondes encore, courage !

— Ah ! j'en aurai, murmura Oswald, en rassemblant le reste de ses forces.

Et il pressait Thérèse contre son cœur, et son autre main serrait avec un désespoir convulsif le barreau de fer que ses doigts engourdis sentaient à peine, quand tout à coup, ô terreur ! il lui sembla que ce crampon, scellé dans le rocher, tremblait sous sa pesante étreinte et remuait ébranlé.

Il n'était que trop vrai ! Le dernier espoir de salut allait se briser aux mains d'Oswald ; le barreau de fer, qui tenait lui et Thérèse suspendus au-dessus de l'abîme, vacillait dans le rocher ; le ciment qui l'y retenait se détachait et tombait par morceaux, quand, tout à coup, d'une poitrine oppressée par la terreur et par une course effrénée, un cri rauque se fit entendre :

— Nous voici !

C'était Ludovic et quelques montagnards portant des cordes, des planches et tout ce qu'il fallait pour opérer ce sauvetage ; mais l'exécution en était tellement difficile, que,

malgré son ardeur et son dévouement, malgré les poings robustes de ses compagnons, Ludovic aurait échoué et aurait vu sous ses yeux Oswald et Thérèse rouler dans l'abîme, si dans ce moment, par bonheur, ne fût revenue de l'extrémité de la grotte une compagnie de voyageurs conduite par des guides expérimentés.

Le pont, brisé dans cet endroit, leur fermait le retour, et dans leur intérêt même, il leur fallait contribuer au salut d'Oswald : ils s'y employèrent avec zèle. Ils soutinrent d'abord son bras défaillant, et, lui passant sous les aisselles les cordes que Ludovic leur avait lancées de l'autre bord, ils ramenèrent à eux Oswald qui, dans ses convulsives étreintes, serrait contre lui son fardeau avec tant d'énergie, qu'il semblait ne plus faire qu'un avec lui.

Les planches, jetées d'un bord à l'autre, rétablirent la communication, et les voyageurs se disposèrent à se remettre en marche; mais Oswald, certain désormais d'avoir sauvé Thérèse, et comme s'il n'eût plus besoin de vivre, avait totalement perdu connaissance.

Ses forces, surexcitées au plus haut point par le désespoir et par l'imminence du danger, l'avaient tout à coup abandonné, et ce ne fut qu'avec des difficultés inouïes, et aux plus grands risques, que deux montagnards se chargèrent de le porter le long de ce pont étroit où l'on ne pouvait passer qu'un de front.

Au sortir de la grotte, Oswald n'avait pas encore repris connaissance.

Thérèse était dans un désespoir que Ludovic cherchait vainement à calmer. Assise à terre auprès de son libérateur, soutenant sa tête sur ses genoux, elle semblait lui donner, non pas ses soins, mais son âme tout entière, et lorsqu'enfin Oswald revint à lui, son visage était mouillé de larmes, et ces larmes n'étaient pas les siennes, et dans les yeux de Thérèse, attachés sur les siens, il lisait la tendresse et les craintes d'une sœur, d'une mère... ah! mieux encore!...

Mais à peine eut-il, dans ce regard, entrevu le ciel, que le ciel sembla se fermer pour lui. Thérèse n'avait plus peur; Thérèse, calme et silencieuse, avait repris sa réserve ordinaire.

XII

L'ABSENCE.

Quelques jours se passèrent. Bientôt l'on ne parla plus du terrible accident ; on eût dit que tout le monde l'avait oublié, et chacun y pensait. Tout paraissait calme, et l'orage grondait ; et jamais Oswald ne s'était senti plus malheureux; il ne pouvait plus parler à Thérèse, il ne pouvait même plus l'apercevoir seule, elle ne quittait pas son mari.

Un jour, cependant, un voyageur, un Américain, grand amateur de la race bovine et désireux de s'instruire dans l'art d'élever et de soigner les bestiaux, vint trouver Ludovic, dont il avait entendu parler à Ragatz. Il le consulta longuement, l'écouta attentivement, et le fermier, flatté de son admiration, lui montra sa ferme dans les plus grands détails; il fit plus : il lui offrit de le mener voir ses troupeaux, qui, à cette heure, étaient à la montagne.

L'Américain fut charmé de la proposition, et Oswald de leur départ, qui lui permettait enfin de rester quelques instants seul avec Thérèse, bonheur qui ne lui était pas arrivé depuis l'aventure de la grotte de Pfœffers.

La fermière était assise près d'une table, travaillant à l'aiguille, les yeux baissés sur son ouvrage et sans faire la moindre attention au pauvre Oswald qui la dévorait de ses regards.

Ce fut lui qui rompit le silence.

— Thérèse, lui dit-il d'une voix émue, ne vous rappelez-vous donc pas?...

— Non, dit-elle en l'interrompant, j'ai tout oublié, à la

condition que jamais un mot de vous ne me rappellera le passé ; sinon, continua-t-elle en se levant, je m'éloignerai et je ne vous reverrai plus.

— Restez ! restez ! je me tairai, je vous le jure, dussé-je en mourir !

Thérèse alla se rasseoir près de la table et reprit son ouvrage. Oswald cacha sa tête dans ses mains et garda quelques instants le silence ; mais il lui fut impossible de contenir sa douleur, et il éclata en sanglots.

Thérèse, émue malgré elle, se leva, alla près de lui, et lui dit :

— Qu'avez-vous ?

— Vous m'avez défendu de parler... je ne parle pas.

— Non, vraiment, mais la douleur que je vous vois...

— Et, celle que vous ne voyez pas ! s'écria-t-il avec un accent déchirant.

— Vous n'êtes pas raisonnable, dit Thérèse avec douceur.

— Vous me parlez de raison, à moi, dont la tête est perdue, à moi qui regrette maintenant de ne pas m'être précipité avec vous dans l'abîme !

Thérèse comprit que, dans un état d'esprit pareil, la rigueur n'était pas de saison, et qu'il fallait calmer plutôt qu'irriter la fièvre qui le brûlait.

— Ami, lui dit-elle, je sais par moi-même que, quand on le veut bien, il n'y a pas de douleur, si cruelle qu'elle soit, dont on ne puisse triompher. Croyez-en l'amitié qui vous dit vrai, ne croyez pas votre imagination qui vous égare et vous trompe.

— Quoi ! vous pensez que mes tourments sont imaginaires ? Ah ! quand je m'étais épris de cette grande dame dont vous me rappelez les traits, cette grande dame à qui je n'avais jamais parlé et qui n'existait plus, vous pouviez croire que mon imagination égarait mon cœur. Mais quand, grâce à vous, l'ombre a pris une forme, quand la chimère est devenue une réalité, vous vous étonnez que mon amour soit devenu réel, vous ne comprenez pas que je vous aime comme je l'aimais... ah ! mille fois plus encore !

Et ne pouvant contenir l'amour qui remplissait son cœur et qui débordait de toute part, il tomba à ses genoux et lui dit tout ce que la passion peut inspirer de plus éloquent et de plus tendre, de plus insensé et de plus vrai!

A ces paroles brûlantes, qu'elle n'avait jamais entendues, mais qu'elle avait rêvées peut-être, à cette fièvre dont l'ardeur est contagieuse, Thérèse porta la main à son cœur qu'elle sentait défaillir; mais si la lutte fut terrible, elle ne fut pas de longue durée. Se relevant plus forte et plus courageuse :

— Joseph, lui dit-elle d'une voix ferme, écoutez-moi. Je ne connais pas de bonheur possible dans l'oubli de ses devoirs. Je ne suis pas libre, je suis mariée, j'appartiens à un autre. J'ai juré devant Dieu de n'appartenir qu'à lui, et, vous qui parlez, croiriez-vous jamais à mes serments, si je trahissais pour vous ceux que j'ai faits comme épouse?

— Oh! quelle idée, et comment pouvez-vous me faire une telle injure!

— Oui, oui, dit-elle avec son doux sourire, vous seriez indulgent, mon ami, vous me pardonneriez; mais moi, je ne me le pardonnerais jamais. Si donc, vous voulez que nous puissions nous revoir, si vous attachez quelque prix à une amitié bien tendre, bien dévouée, à une amitié qui ne vous manquera jamais, il faut renoncer à cet amour...

— C'est impossible!

— Ne me dites pas que vous ne pouvez vaincre une passion que vous n'avez pas même essayé de combattre. Pour me persuader, il faudrait au moins le tenter.

— Que faut-il faire? parlez.

— Jurez-vous de m'obéir?

— Oui.

— Bien vrai?

— Vrai, comme je vous aime.

— Eh bien! il faut, pour quelque temps, vous éloigner d'ici.

— Moi?

— Partir dès demain.

— Je ne le peux.

— Je vous en supplie! dit-elle en joignant les mains, pour vous!

— Jamais! s'écria-t-il avec désespoir.

— Eh bien!... lui dit-elle avec une expression indéfinissable, pour moi-même!

Il y avait dans cet aveu une tendresse si noble et si confiante, qu'elle éveilla dans l'âme d'Oswald tout ce qu'il y avait de sentiments généreux. Il jeta un cri de joie et de reconnaissance, et se jeta à genoux en disant :

— Je partirai!

En ce moment, la porte s'ouvrit; Ludovic entra. Oswald se hâta de se relever.

Ludovic était pâle, son front était sérieux, mais calme. Il parla à Thérèse de M. Elliot, c'était le nom de l'Américain, et de la singulière proposition faite par lui d'acheter leur exploitation, proposition qu'il avait refusée; mais l'Américain ne s'était pas découragé et devait revenir.

Après avoir, comme à l'ordinaire, rendu compte à sa femme de ses projets pour le lendemain, il allait se retirer, Thérèse l'arrêta :

— Mon ami, lui dit-elle, voici notre hôte qui parle de nous quitter.

— En vérité? dit froidement Ludovic, et pourquoi?

— Il se porte mieux et il pense qu'un mois de voyage ne peut que consolider sa santé. J'ai idée aussi que cela lui fera du bien.

Et voyant le geste de douleur d'Oswald :

— Nous en jugerons, du reste, continua-t-elle, car il nous reviendra dans un mois, il me l'a promis ; n'est-ce pas, Joseph?

— Oui, balbutia Oswald, je le promets.

— C'est bien, dit Ludovic, d'un air encore plus froid, nous préparerons tout ce qu'il faut pour son voyage.

Il sortit, les laissant tous les deux ensemble.

— Pourvu, dit Oswald d'un air inquiet, qu'il ne m'ait pas vu à vos genoux.

— Je l'ignore, répondit Thérèse, sans se troubler; c'est possible.

— Ah! s'écria Oswald, j'espère qu'il ne soupçonnera jamais ce malheureux amour que je voudrais me cacher à moi-même.

— Il le connaît, dit Thérèse en baissant la voix.

— O ciel! et qui le lui a dit?

— Moi!... je lui dis tout!

— Est-il possible!

— Vous voyez qu'il fallait partir, et je vous remercie d'avoir consenti de vous-même à ce qui pouvait devenir une nécessité.

Oswald ne revenait pas d'une pareille conduite, qui, au premier coup d'œil, lui parut inexplicable, et, en y réfléchissant, toute simple et toute naturelle, dans une honnête femme.

Ce qui l'embarrassait maintenant, c'était la conduite à tenir avec Ludovic. Il ne savait comment se représenter devant lui, et le soir, à table, il lui fut impossible de cacher, à sa vue, son trouble et sa rougeur. Ludovic ne manifesta aucune émotion, et sa figure impassible resta toujours la même.

Oswald annonça qu'il était décidé à partir. Pour quel endroit? c'était un point qui n'était pas encore arrêté, et qui fut discuté le soir, entre les trois amis, dès qu'ils se trouvèrent seuls.

Oswald désirait voyager en amateur et visiter d'abord les montagnes les plus remarquables. On lui proposa le Mont-Blanc, la Jung-Frau ou le Righi; mais ces lieux, rendez-vous de tous les curieux, étaient trop fréquentés par le monde élégant de tous les pays, et Linski, réfugié polonais, tenait à la solitude. Il fut alors question du Mont-Rose, la plus haute cime des Alpes après le Mont-Blanc, et dont les sentiers sont rarement parcourus par les touristes.

Oswald se décida en sa faveur, pour cette raison d'abord, et puis le Mont-Rose c'était encore la Suisse, et, même en quittant Thérèse, il tenait à s'éloigner d'elle le moins possible.

Il fut donc convenu que, le lendemain, de grand matin, Joseph Linski partirait avec le sac de cuir et le bâton ferré. C'est Thérèse qui veilla à l'arrangement de son sac, ce fut Ludovic qui donna ses soins à la confection du bâton ferré, compagnon indispensable du voyageur, surtout dans les excursions de la montagne.

La soirée fut froide et triste. Thérèse était pensive, Oswald désespéré de son départ, et Ludovic, malgré son calme apparent, déguisait mal le profond chagrin et la jalousie ardente qui le dévoraient.

— Voilà donc mon ouvrage! se disait Oswald; le malheur est entré avec moi dans cette maison, avant moi si heureuse et si tranquille.

Le remords lui donna du courage. Neuf heures venaient de sonner à l'horloge de bois du chalet, et le voyageur devait partir le lendemain à cinq heures du matin. Oswald prit tout à coup une résolution courageuse, il se leva et fit ses adieux à ses hôtes.

Il n'osa demander à Thérèse de l'embrasser : il osa encore moins tendre la main à Ludovic; ce fut Ludovic qui lui présenta la sienne. Oswald la saisit avec reconnaissance et la serra, pour le remercier du pardon généreux qu'il lui accordait.

— Adieu, lui dit Thérèse, revenez-nous bientôt tout à fait guéri.

— Revenez-nous, dit Ludovic, avec la santé et avec le bonheur...

Il s'arrêta, mais son regard acheva la phrase, et semblait dire : Avec le bonheur que vous nous avez enlevé.

Oswald s'élança hors du chalet sans regarder Thérèse; il ne serait pas parti! Mais à peine eût-il quitté celle de qui désormais dépendait sa vie, à peine fut-il seul dans sa chambre, qu'il se sentit au cœur une douleur horrible et un vide affreux.

Il avait quitté Thérèse si brusquement, qu'il avait oublié mille choses qu'il était nécessaire de lui dire et de lui appren-

dre, une foule de recommandations essentielles. Il y avait quelques minutes seulement qu'il était séparé d'elle, l'absence, pour lui, commençait à peine, et déjà il avait besoin de la voir, besoin impérieux, irrésistible ; et sans se demander ce que Ludovic, ce que Thérèse elle-même allaient penser de ce brusque retour, il rentra dans le chalet, dont la porte n'était pas encore fermée.

Il entendit marcher dans le corridor du rez-de-chaussée, et, pour éviter d'être vu, il gravit quelques degrés du premier étage; c'était là qu'était la chambre de Ludovic et de Thérèse. Il entendit marcher derrière lui, il gravit quelques marches de plus. On montait encore. Il se jeta à l'entrée du corridor du premier étage, dans un renfoncement pratiqué sous l'escalier, espérant qu'on passerait devant lui sans l'apercevoir.

En effet, les deux personnes qui s'avançaient ainsi étaient Ludovic et Thérèse qui rentraient ensemble dans leur chambre à coucher, rencontre qui, dans ce moment, porta à Oswald comme un coup de poignard.

La jalousie l'avait mordu au cœur ; et sans aucun dessein arrêté, il fit un pas en avant. Il vit s'ouvrir la porte de la chambre. Il frémit de rage. Thérèse y entra seule, et, faisant à Ludovic un geste gracieux de la main :

— Bonsoir, mon ami, lui dit-elle.

La porte de Thérèse se referma. On entendit en dedans le bruit des verrous que l'on tirait. Oswald tressaillit de joie, et rentra sous l'enfoncement de l'escalier, d'où il pouvait voir, sans être vu, ce qui se passait dans le corridor.

Quel fut son étonnement! Ludovic était resté quelques instants sa lampe à la main. Il regarda longtemps, avec abattement et douleur, la porte de Thérèse ; puis, avec une expression de désespoir et de rage difficile à rendre, il éleva son regard vers le ciel. Peu à peu son exaspération se calma, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux et couvrirent sa figure.

Sortant de l'espèce d'anéantissement où il était plongé,

il parut interdit de se trouver encore dans ce corridor; il essuya, du revers de sa main, les pleurs qui mouillaient ses yeux, descendit rapidement l'escalier et sortit du chalet.

D'une des fenêtres qui donnaient sur la ferme, Oswald le vit se diriger vers un bâtiment situé à l'extrémité de la cour. Un instant après, une lumière parut à l'une des croisées de ce bâtiment; c'était la chambre de Ludovic, qui se jeta sur son lit et éteignit sa lampe.

Oswald, étonné de tout ce qu'il venait de voir, éprouvait un sentiment qui n'était pas seulement celui de la curiosité. Tout lui disait qu'il y avait là un mystère d'où dépendait le bonheur de sa vie; mais il ne devait point abuser de l'hospitalité pour chercher à surprendre le secret de ses hôtes; aussi voulait-il à l'instant même quitter ce corridor, et, sans trop savoir comment, il se trouva près de la chambre de Thérèse.

La lumière brillait à travers les fentes de la porte. Il frappa, et ce fut avec un effroi mortel, avec un battement de cœur inexprimable, qu'il entendit que l'on tirait les verrous.

Thérèse s'arrêta stupéfaite et jeta un cri de terreur en apercevant Oswald.

— Vous, monsieur, vous ici, à une pareille heure! Qu'est-ce qui vous amène?

Oswald ne franchit point le seuil de la chambre, Il lui dit à voix basse et avec respect : Pardonnez-moi... je venais pour parler, avant mon départ, à vous et à Ludovic, de choses que je croyais importantes...

— Eh bien!... achevez... quelles sont-elles?

— Je l'ignore à présent... je les ai oubliées... en apercevant... malgré moi et sans le vouloir...

— Quoi donc?

Oswald lui raconta en peu de mots ce dont il venait d'être témoin.

— Taisez-vous, lui dit vivement Thérèse, non pas avec trouble, comme il s'y attendait, mais avec une frayeur qu'elle cherchait vainement à dissimuler; taisez-vous, au nom du ciel!...

— N'avez-vous pas confiance en moi? ne croyez-vous pas en mon dévouement?...

— Si vraiment... mais éloignez-vous, je vous en conjure; ce n'est ni l'heure, ni le lieu pour traiter un pareil sujet.

— Vous oubliez que demain je pars.

— Oui, oui, reprit-elle avec force, il le faut.

— Sans connaître le secret qui environne votre vie, car il y en a un!

— J'en conviens, dit Thérèse en tremblant.

— Et vous craignez de le confier à moi... qui vous adore, à moi qui donnerais pour vous jusqu'à la dernière goutte de mon sang!... vous le savez.

— C'est vrai!... Mais partez, au nom du ciel!... Plus tard, je ne dis pas!... A votre retour...

— Vous me direz tout?

— A la condition que vous vous éloignerez à l'instant.

— Je me retire.

— Et que demain vous partirez.

— Je partirai, je vous le jure. Adieu donc.

— Adieu.

La porte se referma. Oswald resta seul dans le corridor. Un nstant après il avait franchi l'escalier et s'était renfermé dans sa chambre où, comme on le pense bien, il dormit fort mal.

Personne, cette nuit-là, ne dormit mieux que lui dans le chalet.

Le lendemain, avant cinq heures du matin, Oswald jetait un dernier regard sur ces prairies, sur ces coteaux, où pendant trois mois il avait vécu si heureux; plus d'une fois il retourna la tête, plus d'une fois, dans la journée, il aperçut encore de loin le sommet du *Galanda* et les cimes grises qui couronnaient Valentz. Le lendemain, il était sur la route du Mont-Rose.

XIII

L'AMNISTIE.

Pendant quelques jours, Ludovic et Thérèse restèrent comme accablés d'une profonde douleur, mais ils ne s'évitaient point; au contraire, ils se cherchaient. Ils avaient besoin d'être ensemble ; lui pour la voir ; elle, pour chercher, auprès de lui, appui et consolation, car elle avait dit la vérité à Oswald ; elle confiait tout à Ludovic.

— Non, jamais je ne serai coupable, lui disait-elle, jamais je ne manquerai à mes devoirs, je le jure ici-bas, devant toi, et là-haut, devant mon père, qui nous entend et nous regarde.

En ce moment leur attention fut attirée par le bruit d'un char de côté, qui entrait dans la cour de la ferme.

Un jeune seigneur d'une tournure et d'une mise élégantes, portant à la boutonnière de son habit les insignes de différents ordres, était assis à côté d'une femme charmante, enveloppée de riches fourrures, et sur les genoux de laquelle il avait jeté encore son manteau, tant il avait peur sans doute que l'air de la montagne n'enrhumât sa compagne de voyage.

Celle-ci le laissait faire et le remerciait, en levant sur lui un regard si doux et si reconnaissant, qu'il était difficile que ce ne fût pas là un regard d'amour ; mais, à l'air dont il la prit dans ses bras pour l'enlever du chariot, à l'air modeste et heureux dont elle s'appuyait sur lui, il était facile de voir que c'était un amour chaste et pur. Aussi, Ludovic qui montrait ce joli couple à Thérèse, lui dit :

— C'est le mari et la femme. D'où nous vient cette visite de grands seigneurs ?

Thérèse regarda à travers les petites vitres entourées de plomb dont se composaient les fenêtres du chalet. Elle aperçut les deux jeunes gens, jeta un cri et changea de couleur.

— Qu'avez-vous ?

— Rien. Mais descends recevoir ces nouveaux hôtes, et tant qu'ils resteront ici, tâche qu'ils ne m'aperçoivent pas. Moi, d'abord, je ne sortirai pas de ma chambre.

— Et pourquoi ?

— Va, te dis-je ! il y va de notre secret.

— J'obéis.

— Renvoie-les le plus tôt possible. Informe-toi de ce qui les amène, et viens m'apprendre tout ce que tu auras pu savoir à ce sujet.

— C'est dit.

Ludovic descendit dans la cour et vit les deux voyageurs s'avancer vers lui.

— Monsieur, lui dit le jeune homme, pendant que sa femme regardait autour d'elle, d'un air ravi, l'intérieur d'une ferme suisse, n'est-ce pas vous qui êtes monsieur Ludovic Cazali, propriétaire de cette ferme ?

— C'est moi-même, monsieur. A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Au comte de Staremberg, dit celui-ci.

— Et à la comtesse, sa femme, dit Éléna Lobkowitz d'un petit air fier.

— Nous venons vous demander si vous n'avez pas donné chez vous l'hospitalité à un jeune Polonais réfugié, Joseph Linski !

— Oui, vraiment, monsieur le comte.

— Il est donc ici ! s'écria vivement Éléna ; menez-nous vers lui, dites-lui que ce sont des amis qui arrivent de bien loin...

— Pour le voir et l'embrasser ! s'écria le comte d'un air joyeux.

— Mais prévenez-le d'abord de notre visite, ajouta la comtesse, dont la bonté prévoyait tout, de peur que la surprise

ne lui fasse du mal, surtout s'il est souffrant encore. Étourdie que je suis, j'oublie de vous demander s'il est guéri de ses blessures, s'il se porte bien, s'il pense à nous !

Toutes ces questions étaient faites avec une telle rapidité, que Ludovic n'avait encore eu le temps de répondre à aucune.

— Madame la comtesse, dit-il enfin, Joseph Linski se porte à merveille et ne se ressent plus de ses blessures. Il est resté ici trois mois, et il y a quelques jours il y était encore.

— O ciel ! Il est parti ?

— Oui, monsieur le comte.

— Sans dire où il allait ?

— Pardonnez-moi : nous avons jugé qu'un voyage dans nos montagnes lui ferait du bien, et il est parti, il y a trois ou quatre jours, pour le Mont-Rose.

— Nous irons ! s'écria Staremberg. Ma femme et moi nous sommes partis, aussitôt notre mariage, pour faire le voyage de Suisse ; et le Mont-Rose est, dit-on, des plus curieux à visiter.

— Mais des plus difficiles et des plus dangereux, répondit Ludovic.

— Justement ! dit Éléna en riant, un voyage de plaisir, c'est ce que nous avons entrepris... et quand il s'agit de retrouver un ami !...

— Quand il s'agit de lui apporter de bonnes nouvelles ! ajouta Staremberg.

— Aussi, continua la jeune femme, nous nous faisons une fête de le rencontrer.

— Et si vous ne le rencontrez pas, dit Ludovic, s'il prend un autre chemin pour revenir ici ? car il doit y revenir dans un mois...

— C'est juste, dit le comte : nous pourrions nous croiser. Je vais lui laisser un mot. Avez-vous, dans cette ferme, de l'encre et du papier ?

— Pas beaucoup, dit Ludovic. Mais si monsieur le comte veut entrer dans cette salle basse (il montrait le rez-de-chaussée du chalet), il y trouvera à peu près ce qu'il lui faut.

Staremberg se mit à écrire, pendant que, sur un signe du fermier, on apportait à la jeune comtesse une tasse de lait chaud, dont la blanche écume s'élevait au-dessus des bords, et qui lui parut délicieux.

Staremberg n'avait pas trouvé de papier à lettres. On n'écrivait jamais de lettres dans la ferme de Valentz, on y vivait loin de toutes communications, sans relation aucune, sans journaux, et partant sans nouvelles du reste de l'Europe. C'était un pays privilégié.

Staremberg n'avait rencontré sous sa main que du gros papier d'écolier, et il avait écrit quelques lignes à la hâte. Quant à de la cire et à des pains à cacheter, il n'y avait pas à y penser; mais ce qu'il écrivait n'était pas un secret, tout le monde maintenant le savait.

Il se contenta donc de plier le papier en quatre, et pria Ludovic de le porter dans la chambre de Joseph Linski, afin qu'il le lût à son retour, si toutefois, contre leur attente, ils ne l'avaient pas rencontré au Mont-Rose, vers lequel ils se dirigeaient.

La comtesse récompensa généreusement les gens de la ferme pour sa tasse de lait, et remonta avec son mari dans le char qui les emporta rapidement, eux et leur bonheur.

— Ils sont partis, dit Ludovic à Thérèse, rassurez-vous.

Il lui raconta alors tous les détails de leur visite, qui ne lui apprenaient rien. Mais, continua-t-il, en lui présentant le papier, ceci vous en apprendra davantage.

— Une lettre adressée à Joseph Linski.

— Elle n'a ni adresse, ni cachet, M. de Staremberg lui-même ne paraît pas y attacher grande importance, et ce chiffon de papier restera ici à tout jamais, s'il rencontre Joseph au Mont-Rose.

— Tu crois ?...

— Sans doute, car dans ce cas-là il est probable que Joseph ne reviendra pas ici.

Thérèse prit vivement le papier, et l'ouvrit ; il contenait ces mots :

« Mon cher Oswald,

« Il n'y a plus besoin de déguisement ; l'empereur Ferdi-
« nand a abdiqué en faveur de son neveu, François-Joseph,
« dont autrefois j'ai presque été le camarade. Notre jeune
« souverain, à qui j'ai tout avoué, m'a accordé votre grâce ;
« il n'a au cœur que des idées de clémence, et voudrait, s'il
« le pouvait, réunir tous les partis autour de son trône.
« Vous pouvez donc reparaître sans crainte et reprendre votre
« nom. J'étais venu vous annoncer ces bonnes nouvelles avec
« Éléna Lobkowitz. Nous comptons vous rencontrer au Mont-
« Rose ; mais si notre espoir est déçu, voici notre itinéraire :
« nous serons à la fin de ce mois de retour à Vienne, et, le
« 15 du mois prochain, nous irons vous retrouver au château
« de Donnersberg.

« Votre ami,

« Comte de STAREMBERG. »

La lecture de cette lettre, bien simple en apparence, avait jeté Ludovic et Thérèse dans un état de stupeur inexprimable. Depuis quelques minutes ils se regardaient avec effroi, et aucun d'eux n'avait encore osé rompre le silence. Thérèse enfin laissa échapper lentement ces mots :

— Le vrai nom de Joseph Linski est donc...

Et elle s'arrêta.

— Oswald de Donnersberg, dit Ludovic en achevant sa phrase.

— Et s'il revient ici ? continua Thérèse tremblante.

— Il ne faut pas qu'il y revienne, répondit froidement Ludovic.

— Comment l'en empêcher ? Nous le lui avons permis.

En ce moment on vint annoncer une visite. Elle ne pouvait plus mal arriver. C'était M. Elliot, l'Américain, celui qui était venu quelques jours auparavant visiter la ferme. Ludovic sortit pour le recevoir et laissa Thérèse livrée à ses réflexions.

Quelles furent ces réflexions ? Dieu seul les connut, et il

avait sans doute exaucé les prières qu'elle lui adressa ; il lui avait envoyé la force et le courage, car, lorsque Ludovic rentra, elle était calme et résignée à tout.

Le comte de Staremberg et sa gentille femme avaient rencontré Oswald au pied du Mont-Rose. En apprenant l'acte de clémence qui lui rendait son nom, sa fortune et la vie, sa première pensée avait été d'écrire sa résurrection au docteur Mœnch et à son ami Godfried, à Fridoline et à son père. Mais rien ne pressait. Il lui semblait qu'il serait toujours temps de leur causer cette surprise ; son désir eût été de retourner sur-le-champ à Valentz, et d'apprendre à Thérèse qui il était.

Mais il avait promis de rester un mois éloigné d'elle ; c'est à cette seule condition qu'elle devait lui confier le secret qu'il brûlait de connaître ; il fallait donc, quoi qu'il lui en coûtât, continuer son excursion au Mont-Rose, ce qu'il fit, en maudissant peut-être les deux charmants compagnons de voyage que le ciel lui avait envoyés.

Malgré leur présence, malgré les bonnes nouvelles qu'il venait de recevoir, Oswald était si triste, si malheureux, si indifférent à la vie, que Staremberg soupçonna ses peines ; Éléna les avait déjà devinées. Tous les deux l'interrogèrent avec la discrétion et l'intérêt de l'amitié, et Oswald avait tant besoin de conseils et de consolations, qu'il leur avoua tout.

Staremberg, après l'avoir attentivement écouté, le raisonna et le blâma avec force. Éléna ne raisonna pas, mais elle le plaignit.

— Qu'avez-vous à attendre d'une pareille passion ? lui dit Staremberg. Vous échouerez, c'est probable, et vous serez plus malheureux que jamais ; ou vous réussirez, ce qui serait plus regrettable encore... car voilà un bon et heureux ménage troublé par vous.

— C'est vrai, dit Éléna.

— C'est vrai, répéta en lui-même Oswald.

— C'est préparer, continua Staremberg, à vous des re-

mords, à elle d'éternels chagrins, à son mari le déshonneur et le désespoir, car il l'aime !

— Éperdûment, mais pas autant que moi.

— La belle raison pour lui enlever son bien ! Réfléchissez, Oswald : c'est une mauvaise action, c'est la première que vous aurez commise, et vous choisissez, pour cela, le moment même où le ciel vient de vous protéger si évidemment.

— Oui !... oui ! s'écria la jeune femme, c'est mal.

Oswald, accablé, cacha sa tête dans ses mains.

— Quelque sévère que soit pour moi votre amitié, dit-il à la fin, j'écouterai sa voix, je m'éloignerai de Thérèse ; mais laissez-moi la voir encore une fois, lui faire mes adieux, et puis je renoncerai à elle pour jamais.

Staremberg trouvait plus prudent pour son ami de ne pas la revoir du tout et de repartir sur-le-champ, avec eux, pour Vienne. Mais, disait Éléna à son mari, d'une voix suppliante, il ne faut pas non plus être trop sévère; demander l'impossible, c'est s'exposer à ne rien obtenir.

Oswald la remercia d'un regard reconnaissant. Il fut donc convenu que les deux époux retourneraient à Vienne et Oswald à Valentz.

Le cœur lui battit du plus loin qu'il aperçut la cime du *Galanda*. Il traversa Ragatz sans s'y arrêter. Il prit par la route nouvelle qu'on venait de tailler dans le roc et qui longe la Tamina jusqu'aux bains de Pfœffers.

Là, ses souvenirs l'assaillirent en foule. Il se rappelait le jour qui avait failli être le dernier de sa vie, et regrettait le danger, si terrible et si doux, auquel il avait dû le bonheur de serrer Thérèse dans ses bras. Il commença enfin à gravir la montagne qui, de Vœtis et du moulin de la Tamina, conduit à Valentz.

Il avait monté presque en courant, tant il avait hâte d'arriver, et maintenant il redoutait ce moment. Il ralentissait le pas, il craignait de revoir Thérèse autant qu'il l'avait désiré, car cette entrevue devait être la dernière.

En entrant dans la ferme, il n'aperçut pas Ludovic et s'en réjouit, mais il ne vit pas non plus Thérèse, et lui en fit presque un reproche en lui-même. Elle aurait dû, se disait-il, deviner le jour et l'heure de son arrivée. Il entra dans le chalet, et ne rencontra personne. Il monta vivement l'escalier, entra avec crainte dans la chambre de Thérèse... Tout y était dérangé ; aucun meuble n'y était à son ancienne place.

Étonné, indigné de ce qui lui semblait une profanation, il redescendit dans la cour de la ferme, et se dirigea vers la chambre de Ludovic. Il se trouva face à face avec M. Elliot, qu'il avait à peine entrevu le jour de sa première visite.

— Que désirez-vous, monsieur? lui demanda l'Américain.

— Le maître de la ferme?

— C'est moi, monsieur.

— Et M. Ludovic Cazali?

— Il est parti, monsieur.

— Et sa femme?

— Partie aussi.

— Et depuis quand?

— Depuis une quinzaine de jours.

— Pour quel endroit?

— Ils m'ont défendu de le dire dans le pays.

— Mais à moi, monsieur, s'écria vivement Oswald, à moi leur ami, à moi qui habitais avec eux, car, vous vous le rappelez, vous m'avez vu ici, dans leur intimité, il y a un mois à peine. Regardez bien : vous me reconnaissez.

— C'est vrai, dit l'honnête M. Elliot, après avoir attaché sur lui un regard attentif, je me le rappelle... et puis vous m'avez l'air d'un brave garçon qui leur est dévoué.

— Oh! beaucoup, dit Oswald avec émotion, plus que je ne peux vous l'exprimer.

— Eh bien! mon cher monsieur, j'avais déjà proposé à M. Cazali de lui acheter le terrain, le bâtiment et les bestiaux de cette ferme ; il avait d'abord refusé, mais, il y a une vingtaine de jours, je suis revenu, j'ai renouvelé ma proposition; — il a dit oui. — J'ai fait mon prix ; — il a

accepté. — J'ai payé comptant, et le lendemain, lui et sa femme sont partis pour l'Amérique.

M. Elliot, en achevant ces mots, ne se doutait pas de l'effet qu'ils venaient de produire sur Oswald. Celui-ci ne l'écoutait plus ; il marchait dans la cour de la ferme comme un fou, comme un furieux, jetant des cris, des sanglots et des phrases sans suite.

Revenant enfin vers le nouveau fermier :

— Partis pour l'Amérique ! s'écria-t-il... vous m'abusez !... ce n'est pas possible !...

— A telles enseignes, mon cher monsieur, que je leur ai indiqué, pour faire le voyage, le paquebot *le Niagara*, qui m'a débarqué au Havre.

— Au Havre, dites-vous ? j'y cours.

— Il serait trop tard : depuis vingt jours ils sont partis. Le paquebot devait reprendre la mer le 25 juillet, et voici une lettre que j'ai reçue depuis.

Il la lui donna. Elle était ainsi conçue :

« Mon bon monsieur Elliot, nous sommes arrivés aujour-
« d'hui, 24 juillet, au Havre. J'ai présenté sur-le-champ votre
« lettre de recommandation au capitaine du *Niagara*,
« M. Dumbster, qui nous a parfaitement reçus.

« Nous partons demain 25, et j'ai fait tout de suite porter
« nos effets à bord, sans nous arrêter à aucune auberge. Le
« capitaine nous a donné la cabine numéro 13. C'est celle
« que vous occupiez ; elle est excellente et située sur le pont.
« On y est, dit-on, moins exposé au mal de mer, et j'en suis
« enchanté pour ma femme, qui n'a encore voyagé que sur
« terre.

« Recevez, monsieur, mes remerciments et ceux de Thé-
« rèse, qui veut aussi vous écrire.

« LUDOVIC CAZALI.

« Oui, je ne veux pas partir sans adresser au bon M. Elliot
« mes amitiés et mes bien affectueux souvenirs.

« THÉRÈSE CAZALI. »

— Malédiction!... s'écria Oswald en froissant cette lettre. Nous sommes aujourd'hui le 12 août.

— Dix-huit jours qu'ils sont partis! s'écria M. Elliot, ils doivent être arrivés, car maintenant on va à New-York en quinze jours.

— Quinze jours! vous avez raison... je pars.

— Et le temps de traverser la Suisse et la France?

— N'importe, je pars; vous disiez *le Niagara*, capitaine Dumbster. Je ne l'oublierai pas. Adieu, monsieur. Adieu.

Oswald descendit la montagne en courant. Cet homme, qui venait à Valentz annoncer à Thérèse qu'il renonçait à jamais à la voir, allait faire quelques milliers de lieues pour convenir avec elle d'un fait qui, dès ce moment, se trouvait accompli.

En remontant dans la voiture qu'il avait laissée au bas de la montagne, il s'aperçut que, dans son trouble, il avait gardé et froissé en sa main la lettre de Ludovic que lui avait communiquée M. Elliot. Il la relut en route, il la relut de nouveau.

C'est bien le 24 qu'ils étaient arrivés au Havre, le 25 qu'ils en étaient partis; il n'y avait donc plus d'espoir de les rejoindre, même en route. Mais, arrivé à New-York, il s'informerait du *Niagara* et du capitaine Dumbster. Il obtiendrait par lui tous les renseignements désirables sur Ludovic et sur Thérèse, sur leur voyage, sur le lieu où ils avaient débarqué. Tout en combinant ainsi son plan, ses yeux s'attachaient machinalement sur la dernière ligne de la lettre qui avait déjà fixé son attention... Pourquoi? Elle n'avait rien de remarquable:

« Je ne veux pas partir sans adresser au bon M. Elliot « mes amitiés et mes bien affectueux souvenirs.

« THÉRÈSE CAZALI. »

Cependant ces quelques mots écrits à la hâte lui faisaient éprouver une émotion dont il avait peine à se rendre compte; c'était l'écriture de Thérèse, il est vrai; mais jamais à la ferme

il n'avait eu occasion de lire une ligne d'elle ; ses livres de comptes ne traînaient jamais et étaient toujours serrés sous clef; pourtant cette écriture ne lui semblait pas inconnue ; ce n'était pas la première fois qu'elle frappait ses yeux.

Tout à coup son cœur se mit à battre avec force, le sang lui monta à la poitrine et à la tête... Un éclair passa devant ses yeux ; il se rappelait, oui, il n'y avait pas à en douter, il se rappelait ces lettres que tant de fois il avait lues et relues et couvertes de ses baisers... les lettres de Thécla, sa tante !... C'était la même écriture.

XIV

LE NIAGARA.

C'était la même écriture, il le lui semblait du moins. Mais une telle idée était absurde ! Thécla n'était-elle pas morte? Et en supposant que, par impossible, elle ne le fût pas, comment admettre que la comtesse de Donnersberg aurait pu épouser Ludovic Cazali ?

Elle lui avait cependant avoué qu'elle était mariée, qu'elle n'était pas libre... et cette confidence entière qu'elle avait promis de lui faire, à son retour, n'avait-elle pas rapport à ce sujet? Toutes ces idées se croisaient, se combattaient dans son esprit ; il les accueillait et les repoussait tour à tour, et elles n'étaient pas de nature, on le pense bien, à le faire renoncer à son projet de poursuivre Thérèse jusqu'en Amérique.

Cette résolution, quelque extravagante qu'elle fût, finit par lui sembler si naturelle, qu'en arrivant le soir à Zurich, dans le palais qu'on appelle l'*hôtel de l'Epée*, la première chose qu'il fit fut d'écrire au comte de Staremberg son départ pour le Havre et pour New-York ; puis, la lettre envoyée et après avoir commandé son souper, il demanda un journal. Au lieu d'un, on lui en apporta dix en langues différentes.

Les yeux d'Oswald, je ne sais par quel instinct, aperçurent, au milieu des longues et nombreuses colonnes, le mot *Niagara*, écrit en lettres italiques et plusieurs fois répété.

C'était dans un journal anglais, et Oswald ne savait pas l'anglais. Dans son impatience, il s'adressa au maître de l'hô-

tel, qui mit à sa disposition celui de ses gens spécialement attaché à l'Angleterre, car, dans toutes les grandes auberges de la Suisse, il y a, pour l'utilité et l'agrément des voyageurs, autant de domestiques qu'il y a de langues diverses en Europe.

— Lisez, dit Oswald en mangeant à la hâte, et sans trop savoir ce qu'il faisait, une excellente truite du lac ; lisez-moi tous les endroits où vous voyez imprimé le mot *Niagara*.

— Oui, Excellence.

Le domestique se mit à traduire, non sans peine et en recommençant plusieurs fois chaque mot, les phrases suivantes :

CONSEIL DE L'AMIRAUTÉ DE BOSTON.

« *Le président.*— Capitaine de *l'Ontario,* levez-vous.

« Le capitaine de *l'Ontario*, M. Wilson, se lève. »

— Ce n'est pas là ce que je vous demande! s'écria Oswald avec humeur, ce sont les endroits où il est question du *Niagara*.

— Nous y voici, Excellence, donnez-moi le temps.

« — Capitaine Wilson, à quelle hauteur étiez-vous quand « vous avez rencontré le paquebot *le Niagara?*

« *Réponse.* — Le point de midi précédent nous plaçait à « quatre-vingt-quinze lieues dans le nord-est de New-York.

« — Quelle heure était-il?

« *Réponse.* — Minuit vingt minutes. Je peux ajouter, et « tous les gens de mon équipage l'attesteront comme moi, « que la nuit était extrêmement noire et la tempête vio- « lente.

« — *Le Niagara* avait-il ses feux allumés ?

« *Réponse.* — Nous n'avons rien vu, et pourtant Votre « Excellence sait que, dans les bateaux à vapeur, on doit, « dès qu'il fait nuit, porter un feu blanc en tête du mât, un « feu rouge à tribord et un feu vert à bâbord. Quant à nous, « sur *l'Ontario*, nos fanaux de côté et de tête de mâts étaient « allumés.

« — Quand l'abordage des deux bâtiments a eu lieu, où « étiez-vous ? »

Oswald qui, jusqu'alors, avait à peine écouté, prêta dès ce moment une attention soutenue.

« *Réponse.* — J'étais sur le pont, sur le gaillard d'arrière, « auprès du compas d'habitacle ; j'entendis tout à coup la « vigie crier : *Navire devant !* Au même instant, un choc « terrible se fit sentir. Je me précipitai au porte-voix, pour « faire stopper la machine, et je courus à l'avant pour me « rendre compte de ce qui venait d'arriver. J'aperçus, malgré « la nuit, et à la lueur des éclairs, le corps d'un navire à moi- « tié submergé, et qui achevait de disparaître à mes yeux, « couvert par une lame monstrueuse qui vint déferler sur « notre avant. »

Oswald jeta un cri perçant qui éveilla en sursaut deux ou trois voyageurs qui s'étaient endormis dans la salle, en lisant aussi leur journal.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-il en saisissant le garçon d'hôtel au collet.

— Vous m'avez dit de lire, monsieur, je vous obéis.

— Mais ce que tu lis là n'est pas possible !

— Il me semble cependant, Excellence, autant que j'ai compris, que ce sont deux bâtiments dont l'un a coulé l'autre... ça arrive souvent... *l'Ontario* ou *le Niagara*... je ne sais pas au juste lequel.

— Mais achève donc... achève ! dit Oswald avec fureur, que je sache au moins si les passagers ont été sauvés... ou quels sont ceux qui ont échappé au naufrage... quels noms ?... quels noms ?... lis, je t'écoute...

Oswald, haletant de crainte, écoutait, avec un battement de cœur horrible, la suite de la déposition du capitaine.

« — Malgré la grosse mer et la nuit, je donnai ordre de « mettre à la mer mes deux canots de côté, et je manœuvrai « de manière à rester jusqu'au jour sur le lieu présumé du « sinistre.

« Mes deux embarcations revinrent après trois heures de

« recherches infructueuses; seulement, un peu de temps « après, la vigie du mât de misaine signala un objet flottant « par notre bossoir de tribord. Je fis mettre le cap dans « cette direction et nous reconnûmes un débris d'embarca- « tion que l'on ramena : c'était l'arrière d'un canot sur le- « quel était écrit : *le Niagara*.

« Du reste, rien n'apparut à l'horizon, tout avait été sub- « mergé : nous-mêmes, nous faisions dix-huit pouces d'eau « à l'heure. Notre guibre, notre poulaine et le beaupré étaient « brisés; une grande brise du sud ne m'ayant pas permis « de retourner à New-York, je me suis décidé à venir relâ- « cher ici à Boston. »

Le garçon aurait pu continuer à lire toute la soirée, Oswald n'entendait plus rien. Une catastrophe aussi effroyable, aussi imprévue, l'avait frappé de stupeur, dans le moment surtout où il s'imaginait que Thécla existait encore, lorsqu'il voulait se persuader que Thécla et Thérèse ne faisaient plus qu'une seule personne!

Qui lui dira maintenant le mot de cette énigme, désormais inexplicable? D'où la lumière pourra-t-elle jamais luire à ses yeux?

Il fut deux ou trois jours encore à douter de son malheur. Il n'y pouvait croire, malgré tous les détails répétés par tous les autres journaux; malgré l'acquittement du capitaine Wilson, annoncé plus tard, il ne fut pas persuadé.

Les actionnaires et propriétaires du *Niagara* avaient organisé une expédition de recherches, pour s'assurer si quelque passager avait pu échapper au naufrage. Il souscrivit pour une somme énorme; il voulait même se mettre à la tête de cette entreprise, et l'on eut toutes les peines du monde à l'en dissuader et à lui démontrer qu'il n'y entendait rien.

Il attendit alors, comme son dernier espoir, comme sa dernière planche de salut, le retour de l'expédition.

Dans l'intervalle, il écrivit à M. Elliot; il écrivit en Amérique, promettant, dans les papiers publics, des récompenses

considérables à quiconque lui donnerait le moindre renseignement sur les passagers du *Niagara ;* puis, tout à coup, il prit la résolution de retourner au château de Donnersberg.

C'était là, en effet, qu'étaient restées les lettres de Thécla, qu'il pourrait comparer avec celles de Thérèse; c'était là, près de Godfried, du docteur Mœnch et du curé Berthold, qu'il pouvait avoir les meilleurs renseignements à ce sujet.

A quoi lui serviraient-ils maintenant? A rien. Et pourtant une ardente curiosité le poussait à percer un mystère dont l'éclaircissement le rendrait peut-être plus malheureux encore.

XV

LE BAPTÊME.

Il se dirigea donc en toute hâte vers Prague, en prenant par Leipsick ; alors seulement le souvenir de Fridoline et de son père se représenta à sa pensée ; sa négligence, à leur égard, ne lui avait causé aucun remords ; il les avait complétement oubliés ; mais eux, sans doute, n'avaient pas les mêmes torts à se reprocher. Quelle avait dû être leur douleur en apprenant sa mort, et combien il était coupable de ne pas leur avoir encore appris son retour à la vie.

Il était décidé à se rendre auprès de Fridoline, non pour l'épouser, cela lui semblait désormais impossible, mais pour avouer ses torts, pour lui en demander pardon, pour lui offrir, en dédommagement, le quart, le tiers de ce qui lui restait de sa fortune : c'est avec ces idées-là qu'il entra dans Leipsick.

La chaise de poste fut arrêtée, aux environs de Saint-Thomas, par un tel embarras de monde et de voitures, qu'il fut impossible à la sienne d'avancer. Il descendit et se dirigea à pied vers la boutique de l'honnête marchand tabletier.

Que de souvenirs vinrent en foule se présenter à lui ! Que d'événements s'étaient passés depuis deux ans ! Comme il avait vieilli depuis ce temps-là !... Qu'il était heureux alors, lorsque indifférent sur le présent et sur l'avenir, il aimait Fridoline avec un calme qu'elle ne partageait sans doute pas ! Peut-être en ce moment était-elle aussi malheureuse que lui ! Peut-être la pauvre fille n'avait-elle pu se

consoler de sa perte, pas plus que lui de celle de Thérèse.

Cette idée, qui l'absorbait tout entier, avait redoublé sa tristesse. Il arrivait, en ce moment, au pied du grand escalier de l'église de Saint-Thomas.

Un baptême en descendait, arrêté par la foule que le suisse et sa hallebarde pouvaient à peine écarter ; tiré de sa rêverie par les cris de joie de la multitude, qui désignait de loin le père et le parrain, il suivit la direction de tous les yeux, et reconnut dans le père son camarade d'autrefois, Jérémie, et dans le parrain M. Niklaus lui-même, M. Niklaus son patron, son ami, son beau-père ! Derrière eux s'avançait la nourrice, portant dans ses bras le nouveau-né.

Jérémie était triomphant, M. Niklaus pleurait de tendresse ; l'un jetait à la foule des dragées par poignées, et l'autre des pièces de cuivre, avec prudence, de crainte sans doute de blesser personne.

Le parrain allait, dans un excès d'entraînement et de générosité, lancer quelques pièces blanches, lorsque tout à coup ses yeux devinrent hagards, sa bouche se dilata, la main qui tenait l'argent se crispa, se referma et rentra machinalement dans sa poche, tandis que l'autre main, s'appuyant sur la hallebarde du suisse, qui se trouvait à sa portée, préserva le marchand tabletier d'une chute certaine ; ses jambes et son corps avaient été saisis d'un tremblement général, il venait d'apercevoir Oswald ; Jérémie, à qui la même vision était apparue, n'était guère plus rassuré, et, excepté la nourrice et l'enfant, les principaux acteurs du baptême semblaient transformés en statues.

Oswald, posant sa main sur l'épaule du marchand, le fit tressaillir.

— Ce n'est donc point une ombre, un fantôme ! s'écria celui-ci.

— Non, maître Niklaus, lui répondit une voix bien connue, c'est votre ancien apprenti, et toujours votre ami, qui est bien heureux de vous revoir.

— Quoi ! dit Niklaus en prenant son bras, pour s'assurer du fait, vous êtes vivant... bien vivant ?

— Oui, sans doute...

— Et toujours garçon ? dit-il en balbutiant, toujours libre ?

— Oui vraiment, et j'ai, à ce sujet, bien des choses à vous dire.

— Et nous aussi, dit le marchand, dont les lèvres pâlissaient.

— Venez alors, dit Oswald, sortons de la foule ; aussi bien, nous ne sommes pas loin de votre maison, où nous parlerons de tout cela plus à notre aise.

Quelques instants après ils étaient devant la boutique. Jérémie en ouvrit la porte et passa le premier pour montrer le chemin à Oswald, qui s'apprêtait à le suivre, Niklaus l'arrêta et lui dit avec embarras :

— J'aurais grand plaisir, monsieur le comte, et grand honneur à vous recevoir chez moi, mais je craindrais qu'en ce moment votre présence ne fît trop d'effet sur l'accouchée.

— L'accouchée ! dit Oswald ; quelle est-elle ?

— Hélas ! Fridoline, ma fille.

— Fridoline ! s'écria Oswald suffoqué, et son mari ?

— Jérémie que vous venez de voir, Jérémie qu'elle n'a jamais cessé d'aimer, même de votre temps ; et alors vous comprenez que la nouvelle de votre mort nous étant parvenue...

— Je comprends, dit Oswald en baissant la tête.

— Ah ! les révolutions, monsieur le comte, les révolutions ! s'écria l'ex-républicain avec désespoir, que de mal elles font ! elles bouleversent tout ! A l'heure qu'il est, ma fille serait comtesse.

— C'est probable, dit Oswald, écoutant à peine les doléances du marchand.

— Ah ! je ne m'en consolerai jamais ! continua celui-ci ; pourquoi aussi avons-nous différé ? Si le mariage avait été fait avant votre départ du château de Donnersberg, Fridoline serait aujourd'hui une grande dame, elle aurait en vous un mari...

— Elle en aurait deux ! interrompit brusquement Oswald ; car, se croyant veuve, elle serait revenue, comme elle l'a fait, à ses premières amours.

— Je ne dis pas non, dit timidement l'ex-beau-père.

— Et moi, continua Oswald avec un peu de dépit, moi qui croyais lui devoir des indemnités.

— Ce serait justice ! s'écria le marchand désolé, car ce qu'elle a ne vaut pas ce qu'elle a perdu.

— J'en suis bien contrarié, dit Oswald d'un air distrait et sans penser à ce qu'il disait.

— Ce n'est pas votre faute, je le sais, et je ne vous en veux pas ! C'est la faute de ma fille, qui s'est trop pressée ; on ne veut pas écouter les pères, on ne m'écoute jamais.

C'est ce qui arrivait encore en ce moment ; car Oswald, replongé dans ses réflexions, avait complétement oublié Jérémie, Niklaus et Fridoline. Son âme tout entière était revenue près de Thérèse, et sa physionomie reprenait une expression de douleur qui avait frappé Niklaus.

— Il en mourra, disait-il en regardant le jeune homme.

— Adieu, maître Niklaus, dit Oswald ; adieu, j'ignore maintenant quand nous nous reverrons, mais ne m'oubliez pas auprès de l'accouchée.

En disant ces mots il s'éloigna lentement et la tête baissée.

— Il en mourra, répéta le marchand avec désespoir, et sans aucune chance, pour nous, de succession !

XVI

LE RETOUR AU CHATEAU.

Oswald ne pouvait retourner à Donnersberg avant d'avoir été à Vienne remercier le jeune empereur et son ami Staremberg. Au moment où il entrait dans l'hôtel de ce dernier, deux jeunes gens en sortaient; ils ne reconnurent point Oswald, tant il était changé depuis quelques jours, mais Oswald les reconnut parfaitement : c'était Ulrich, c'était Otto.

— Qu'est-ce qui les amenait chez vous? demanda-t-il à Staremberg; des souvenirs d'amitié?

— Non. Otto, qui veut une place de conseiller aulique, me prie de présenter à l'empereur un dithyrambe qu'il vient de composer à l'occasion de son avénement. C'est superbe de poésie et d'inspiration.

— Lui patriote et républicain! comment a-t-il pu trouver des vers pour un pareil sujet?

— Les poëtes et les républicains en trouvent pour tout le monde, même pour les empereurs.

— Mais Ulrich? lui qui écrivait en prose!

— C'est la même chose, dans un autre genre. Il sollicite aussi.

— Quoi donc?

— Une place dans la magistrature ; ne faisant rien comme avocat, il abandonne les plaidoyers pour les réquisitoires.

— De sorte qu'il court grand risque de requérir contre nos anciens camarades de l'opposition, s'il lui en tombe sous la main.

— La justice porte un bandeau et ne reconnaît personne. Mais comment vous, mon ami, êtes-vous encore en Europe, vous qui m'aviez annoncé votre prochain départ pour New-York?

Oswald lui raconta alors ses nouveaux malheurs, qu'il envisageait avec la fougue d'imagination qui lui était ordinaire.

Staremberg l'écouta froidement, et lui dit :

— Pourquoi renoncer aussi vite à tout espoir? Il sera toujours temps d'en venir là.

Tous les jours, en fait de naufrage, on apprend que tel ou tel passager a été miraculeusement sauvé. Qui vous dit d'ailleurs que Thérèse et son mari fussent à bord du *Niagara?*

— Leur lettre prouve qu'ils s'y sont embarqués.

— Rien ne prouve qu'ils soient partis. Un événement imprévu n'a-t-il pas pu retarder ou empêcher leur départ? Dans toutes les villes où nous avons des consuls, et nous en avons un au Havre, les émigrants allemands qui arrivent ne peuvent partir, ceux qui sont sujets autrichiens du moins, sans une autorisation de notre consul. En a-t-il donné une à Ludovic Cazali et à sa femme? C'est ce dont je m'informerai.

Oswald sauta au cou de Staremberg. Une lueur d'espoir brillait déjà à ses yeux. Et puis, enfin, continua l'ami, qui voulait à tout prix ramener dans le cœur d'Oswald une tranquillité que lui-même peut-être n'avait pas, attendez l'issue des recherches que l'on fait de tous côtés, et qui ne pourront vous être connues avant un mois ou deux.

Oswald, un peu plus calme, et après avoir pris toutes les précautions pour que les nouvelles, s'il y en avait, lui parvinssent le plus tôt possible, se mit en route pour le château de Donnersberg, où tous ses amis l'attendaient avec tant d'impatience, le bon Godfried surtout, qui l'avait pleuré mort et qui le revoyait vivant.

Le docteur Mœnch et le curé Berthold qui, tous deux,

l'avaient toujours regardé comme un fils, tous ses vassaux et ses serviteurs, qui l'aimaient comme un père, étaient là réunis, dans le grand salon, pour célébrer son arrivée et sa résurrection.

Son cœur, quoique flétri par bien des chagrins et des déceptions, ne put rester insensible à tant de témoignages de véritable affection ; il leur serrait la main, il les embrassait tous ; et quand Godfried vint se jeter dans ses bras, il sentit son visage inondé de larmes, des larmes de joie ! Il ne croyait plus qu'il lui fût possible d'en répandre.

— Ah ! s'écriait le notaire, moitié riant, moitié sanglotant, nous le tenons enfin, nous ne le laisserons plus repartir ; il faut qu'il nous le promette, qu'il s'y engage ici, devant tous ses amis et par-devant notaire !

Au milieu de tous ces témoignages d'amitié, le curé Berthold s'étonnait de son air triste ; le docteur Mœnch le regardait avec attention, et, plus clairvoyant, s'effrayait de son air souffrant et des lignes profondes que le chagrin avait déjà creusées sur son front et sur ses joues.

— Pauvre malade ! se disait-il, avec lequel il faut user de prudence et de ménagements, si l'on ne veut pas que la mort reprenne bientôt ce qu'elle vient de nous rendre.

Dans le salon se tenait à l'écart une jeune fille qui, au bout de quelques instants, se hasarda enfin à s'avancer. Oswald l'aperçut, jeta un cri, courut à elle, et, l'embrassant avec effusion :

— Gretly ! ma chère Gretly ! est-ce toi que je revois enfin ?

— Oui, monseigneur. Il y a un an, vous m'aviez écrit de revenir du pays : j'ai tout quitté, je suis accourue, et, quand je suis arrivée, vous étiez parti.

— Et tu es restée ?

— Pensant toujours que vous reviendriez.

— Et lorsqu'on t'a annoncé ma mort ?

— Que voulez-vous ! c'était absurde, mais j'espérais encore ! Tout le monde avait beau me répéter : C'est fini,

tu ne reverras plus ton maître; moi, malgré tout le monde, je me disais : je le reverrai.

— Oui, oui, s'écria Oswald, il y a ainsi des miracles auxquels on croit fermement... et qui arrivent ! des rêves impossibles qui se réalisent... n'est-ce pas ? n'est-ce pas?... Répète-le-moi... j'en ai besoin !

— Oui, mon maître ! En voilà la preuve, puisque je vous vois.

Le lendemain, Godfried voulait déjà parler à Oswald de ses affaires, qui, florissantes à la mort de son oncle, se trouvaient, par son inexpérience et ses profusions, dans un état déplorable. Oswald ne voulut rien entendre; il avait besoin, disait-il, de repos, de promenades, de grand air, et la première chose qu'il fit fut de s'enfermer dans le boudoir de Thécla et de relire ses lettres. Il lui semblait, en les lisant, entendre Thérèse ; c'étaient, comme il le lui avait dit à elle-même, sa bonté et sa grâce ; il n'y manquait que sa voix et son sourire. Quant à l'écriture, quoique la ressemblance fût grande, il hésitait à se prononcer, tant il craignait de prendre ses désirs pour la réalité.

Il sortait tout pensif du boudoir de Thécla et traversait l'appartement qui fut autrefois sa chambre à coucher. De la fenêtre de cette chambre, on jouissait du plus beau point de vue de l'antique manoir ; on découvrait au loin un horizon immense, et au-dessous même du balcon, qui était comme suspendu sur l'abîme, roulaient à une immense profondeur les flots mugissants d'un des bras de la Moldau.

Une femme était appuyée sur la rampe de ce balcon, plongée dans ses réflexions, contemplant avec plus d'attention que d'effroi l'horrible gouffre entr'ouvert sous ses yeux. Les flots qui arrivaient en tourbillonnant étaient si rapides en cet endroit, que nul objet ne pouvait rester à leur surface et était à l'instant même entraîné et englouti pour ne plus reparaître.

A la vue de cette robe blanche, de cette jeune fille penchée au-dessus du torrent, et dont il ne voyait pas les traits,

Oswald tressaillit... Était-ce une apparition? Il s'élança. La jeune fille se retourna : c'était Gretly. Le bruit des flots, ou l'idée dont elle était préoccupée, l'avaient empêchée d'entendre les pas de son maître; elle rougit en l'apercevant; sa figure était inondée de larmes.

— Gretly, s'écria Oswald, qu'as-tu, mon enfant?

— Rien, monsieur, répondit-elle avec émotion; j'étais là... seule... et je pensais à ma pauvre maîtresse... dans cette chambre qui fut la sienne.

— Ah! s'écria Oswald en la forçant à s'asseoir près de lui; toi qui l'as connue, toi qui l'as vue si longtemps, toi qu'elle aimait, parle-moi d'elle.

— De votre jeune tante, dit Gretly avec un soupir; si bonne, si charmante et si malheureuse! Moi qui ne la quittais pas, j'étais, à chaque instant, témoin de sa patience, de sa douceur; et si vous l'aviez entendue parler de vous, son ennemi et la cause de toutes ses peines, vous l'auriez adorée.

— Et c'est ce que je fais, Gretly! Je ne me pardonnerai jamais de l'avoir méconnue. Ah! que ne puis-je réparer mes torts! mais elle n'est plus.

— Hélas! oui, dit Gretly en essuyant une larme.

— Tu en es bien sûre?

— Comment, dit Gretly en le regardant d'un air étonné, est-ce que vous en douteriez, par hasard?

— Tu me disais hier que ce qu'on désirait ardemment pouvait arriver. N'avais-tu pas fini par te persuader que je pouvais revenir?

— Oui, parce qu'après tout je n'avais pas été témoin de votre mort, et que je pouvais encore douter et espérer. Mais quand on a vu là, devant ses yeux, les gens périr, et d'une manière si horrible!...

— Que veux-tu dire?... Est-ce que la comtesse n'est pas morte, comme on l'a dit, de la poitrine ou d'une affection au cœur?

Gretly regarda autour d'elle, puis, baissant la voix, elle dit à son maître d'une voix émue :

— Non.

— Pourquoi alors a-t-on répandu ce bruit? qui avait-on intérêt à tromper ?

— Personne, ou plutôt tout le monde ! Ne pâlissez pas ainsi, mon cher maître, remettez-vous et écoutez-moi.

M. le comte de Donnersberg, votre oncle, m'avait fait jurer que jamais je ne révélerais, à qui que ce fût, ce dont j'avais été témoin. Je l'ai juré, et, tant qu'il a vécu, non-seulement j'ai tenu mon serment, mais, pour l'honneur de son nom et de sa famille, j'étais bien décidée à cacher ce secret désormais à tout le monde.

— Même à moi, Gretly ?

— Oh ! vous, monsieur le comte, vous n'êtes pas tout le monde, vous êtes le fils de ma bienfaitrice, de celle qui m'a élevée ; je vous dois affection et obéissance, et dès que vous m'ordonnez de vous dire ce que je sais...

— Non, Gretly, je ne t'ordonne rien, mais je t'en prie.

— Voici comment les choses se sont passées ; elles m'ont causé assez de peine, dit-elle en essuyant une larme, pour que je n'en oublie aucun détail.

Vous saurez que le général, qui avait été beau et jeune, et qui n'était plus ni l'un ni l'autre, était jaloux de sa femme, jaloux de vous, qui ne la connaissiez pas, jaloux de tous ceux qui la trouvaient belle... autant dire qu'il était jaloux de tout le monde, et Dieu sait, cependant, s'il y eut jamais de femme moins coquette ! Elle ne se souciait ni de belles robes, ni de dentelles, ni de diamants, et quand je l'habillais, elle me disait toujours :

— Prends garde, tu vas me faire trop belle !

— Tant mieux ! disais-je.

— Non, répondait-elle... cela ne me cause aucun plaisir, et cela lui causera de la peine... il sera jaloux.

C'était vrai. Monseigneur aimait volontiers que madame la comtesse restât renfermée ici au château.

Un soir, cependant, il y avait une grande fête à Prague, il fallut bien s'y rendre. Le général m'avait donné ses ordres.

Il voulait ce jour-là, par exception, que sa femme fût charmante, cela la regardait, et qu'elle fût très-brillante, c'était mon affaire.

Il paraît que nous réussîmes toutes deux, car madame eut un immense succès et deux fois plus d'adorateurs encore qu'à l'ordinaire, ce qui mit M. le comte de mauvaise humeur.

Il était trois heures du matin, la voiture ne rentrait pas, et j'attendais avec Frantz le retour de nos maîtres, moi pour déshabiller la comtesse, et lui, M. le général. Frantz était ce jeune soldat de mon pays, dont je vous ai parlé dans le temps, et qui devait m'épouser.

Depuis votre départ, il était revenu d'Italie; mais le mariage avait été rompu ; c'est lui qui l'avait voulu, ce dont j'avais manqué mourir de chagrin. Mon père vous contera cela. N'importe, je l'aimais toujours bien et lui m'aimait aussi, et nous causions de bonne amitié, quand nous entendîmes les roues de la voiture retentir sous la voûte du château.

Frantz courut à l'instant dans la chambre de monseigneur, car c'était un zélé domestique que Frantz, dévoué à son maître et dévoué à madame la comtesse, pour qui il se serait jeté dans le feu.

Moi, je montai dans la chambre de madame où je l'attendis. C'était celle-ci, monsieur, celle où nous sommes tous les deux, dans ce moment.

— Continue, dit Oswald avec émotion.

— Monseigneur était dans un état où jamais encore je ne l'avais vu ; c'était effrayant. Il était pâle de colère, et madame pâle d'effroi. Je voulus m'approcher d'elle pour lui donner mes soins et défaire sa robe.

— Laissez-nous, me dit le général d'une voix terrible, et en frappant de sa canne le parquet avec violence.

Je sortis ; mais j'avais tellement peur, pour madame, de la scène qui allait se passer, que je me cachai là, dans le petit cabinet de toilette dont vous voyez la porte, et j'écoutai.

— Bien ! dit Oswald.

— N'est-ce pas?... c'était plus prudent. Le général re-

prochait à madame d'avoir valsé avec le prince d'Esterhazy, et d'avoir, en valsant, laissé tomber exprès un bouquet qu'il s'était empressé de ramasser, et qu'il aurait probablement gardé, si lui, le général, n'eût pas été là.

Que vous dirai-je ? Plus madame opposait de calme et de douceur à ses soupçons absurdes et jaloux, plus sa jalousie augmentait. Il semblait qu'il s'enivrât de sa propre fureur, et enfin, hors de lui, furieux, oubliant toutes les convenances, il leva la main sur elle et la frappa à la joue.

Au cri d'indignation et de douleur qu'elle jeta, je m'élançai hors du cabinet de toilette, et voici le tableau qui s'offrit à moi :

Le général, honteux de l'action qu'il venait de commettre, s'était laissé tomber sur le canapé où nous sommes assis, tournant le dos au balcon et cachant sa tête dans ses mains; il ne voyait plus rien de ce qui se passait autour de lui, madame venait d'ouvrir la fenêtre qui donnait sur le gouffre, et, avant que j'eusse pu l'arrêter, elle s'était élancée et avait disparu.

Au cri horrible que je jetai, Frantz sortit tout effaré de la chambre du général, et le général se leva vivement de son siége.

— Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?

— Madame, madame ! criai-je éperdue, là !... et sans pouvoir prononcer un mot de plus, je montrai l'abîme où elle venait de s'élancer.

Monseigneur jeta un cri, sonna, appela au secours. Frantz n'avait pas dit un mot, pas un seul ; mais déjà il s'était précipité. Je m'avançai, je ne le vis plus... La nuit était noire... La Moldau mugissait plus terrible et plus écumante qu'à l'ordinaire. Je m'avançai sur le balcon, je regardai, j'écoutai, rien ne reparut plus à la surface, le gouffre avait tout englouti.

Grelly garda quelques instants le silence. Oswald, par un mouvement involontaire, s'était élancé vers le balcon, dont la fenêtre était restée ouverte. Son œil sonda quelque temps avec effroi la profondeur du gouffre. Du balcon jusqu'à sa surface, il y avait cinquante à soixante pieds pour le moins,

et les eaux arrivaient et tourbillonnaient avec une telle impétuosité et un tel fracas, qu'elles devaient se précipiter dans un abîme sans fond.

Malheur à quiconque y tombait, il n'y avait pour lui, à coup sûr, aucun espoir de salut.

Les doutes d'Oswald revinrent de nouveau et plus forts que jamais. Ce n'était point Thécla qu'il avait revue dans la ferme de Valentz. D'ailleurs, se disait-il avec désespoir, qu'importe qu'il me reste des doutes sur leurs personnes, il ne m'en reste pas sur leur sort. Mortes toutes les deux !... et par une ressemblance fatale qui continue encore, mortes de la même mort... englouties, l'une par la Moldau et l'autre par l'Océan !

Il revint près de Gretly, et lui dit brusquement :

— Eh bien ! achève.

— Eh bien ! reprit-elle, vous comprenez maintenant comment M. le comte de Donnersberg, votre oncle, ne voulut jamais convenir que sa femme était morte par sa faute et par ses mauvais procédés.

L'absence du docteur Mœnch servit ses projets. On fit courir le bruit qu'elle avait succombé à une maladie du cœur, que le général, tout entier à sa douleur, n'avait pas quitté sa femme d'un instant, qu'il s'était enfermé avec elle, et l'avait ensevelie de ses propres mains. La vérité, c'est que son amour égalait ses regrets et ses remords, qu'il ne lui survécut que peu de jours, et qu'il mourut en l'appelant et en demandant pardon.

Moi seule possédais son secret, qu'il m'avait fait jurer de ne jamais trahir ; moi seule je l'ai assisté dans ses derniers moments, et l'ai vu si malheureux, que plus d'une fois j'ai prié l'ange qu'il nous a ravi d'intercéder pour lui auprès du bon Dieu.

XVII

L'IDÉE FIXE.

Depuis le jour où Gretly lui fit cette confidence, un changement total se manifesta chez Oswald. Insensible à la douleur comme à la joie, aux plus doux comme aux plus cruels souvenirs, indifférent même à l'amitié, on eût dit qu'il n'existait plus, qu'il n'habitait plus ce monde, ou que du moins son corps y demeurait seul, mais que son âme l'avait quitté.

Aucun travail, aucune occupation ne venaient le distraire. Il ne parlait plus de Thécla, il ne parlait plus de Thérèse, ni à Godfried ni à Gretly. On aurait pu croire qu'il les avait oubliées, si de temps en temps Gretly, dont il ne se méfiait pas, ne lui eût entendu murmurer ces deux noms.

Il passait la journée à se promener, en silence, dans l'allée d'arbres verts qui conduisait au chalet situé sur la Moldau ; là, il s'asseyait, il tirait de sa poche les lettres de Thécla ou la lettre de Thérèse, il les relisait, les comparait, puis restait des heures entières la tête dans ses mains. Il semblait qu'en ce moment il se livrât, dans son cerveau, un combat entre la folie et la raison, et le docteur Mœnch craignait que cette dernière ne succombât.

Gretly ne le quittait plus ; comme si la comtesse Amélie, sa bienfaitrice, lui eût légué le soin de protéger son fils, elle le traitait comme son frère, comme son enfant, et le surveillait sans cesse.

Du reste, il lui était facile de le garder. Il y avait tel mot avec lequel elle obtenait tout de lui. Plus d'une fois, le soir,

elle l'avait vu s'avancer au bord du chalet, contempler attentivement la Moldau, et en sonder, du regard, la profondeur. Elle lui disait alors :

— Il fait froid ; voici l'heure où madame la comtesse rentrait au salon.

Il ne répondait rien, baissait la tête et retournait au château.

Un seul événement, dans la journée, le tirait de la torpeur où il semblait plongé et le rappelait à la vie : c'était l'arrivée du facteur.

— Y a-t-il des lettres de Vienne ?

— Non, monseigneur.

— Y en a-t-il du Havre ?

— Non, monseigneur.

— Y en a-t-il de Boston ?

— Non, monseigneur.

Il ne laissait échapper aucune plainte, aucun signe d'impatience ; mais il retombait dans son engourdissement, et son air de résignation semblait dire : Attendons !

Un jour enfin, à cette demande : Y a-t-il une lettre de Vienne ? le facteur répondit :

— Oui, monseigneur.

Elle était de Staremberg ! Un éclair de joie brilla dans ses yeux, le sourire revint sur ses lèvres. Il ne parla du contenu de cette lettre ni au docteur Mœnch, ni à Godfried, ni à personne. Son idée dominante était toujours la crainte qu'on ne se moquât de lui et de sa folie, dont il voulait bien mourir, mais dont il ne voulait plus parler.

Ses amis auraient donc ignoré les nouvelles annoncées par Staremberg, si Gretly n'eût été là ; entrant le matin et le soir dans la chambre de son maître, pour lui rendre des soins qu'il ne voulait plus maintenant recevoir que d'elle, elle parcourait, pendant son sommeil, ses lettres et ses papiers, remerciant la comtesse Amélie, sa bonne maîtresse, de lui avoir appris à lire. Elle avait même fait pratiquer, dans la boiserie, des trous par lesquels elle espionnait son jeune maître intrépidement et sans remords.

Elle vint donc annoncer au docteur Mœnch, à son fils et au curé Berthold, que la lettre du comte de Staremberg contenait ces mots, ou à peu près :

« Je vous ai promis la vérité. Les personnes auxquelles vous « vous intéressez étaient bien réellement au nombre des pas- « sagers du *Niagara*. Notre consul au Havre, qui avait signé « leur passeport, a assisté à leur embarquement, et les a vus « sur le vaisseau, au moment où le vaisseau sortait du port.

« Mais attendez et ne perdez pas courage. Je reçois une « nouvelle dont je peux vous garantir la véracité.

« *Le Niagara*, au moment où il sombrait, a pu mettre à « flot deux embarcations. On avait fait monter dans la plus « grande les passagers, en commençant par les femmes ; le « capitaine et son équipage s'étaient élancés dans l'autre. On « n'a point de nouvelles de la seconde, et tout fait craindre « qu'elle n'ait péri ; mais la première embarcation est parvenue « à toucher terre, elle a abordé non loin d'Halifax, dans la « Nouvelle-Écosse.

« Tout n'est donc pas encore désespéré, mon cher « Oswald ; j'ai écrit qu'on m'envoyât, courrier par courrier, « la liste des passagers qui ont été ainsi miraculeusement « sauvés, et, avant une vingtaine de jours, je vous l'expé- « dierai... D'ici là, ne vous laissez point abattre et reprenez « des forces ; il vous en faudra pour supporter, en homme, « la joie ou la douleur ! »

A dater de la réception de cette lettre, Oswald parut, en effet, revenir à la vie et à la raison.

Craignant toujours quelque nouvelle déception, il ne parlait à personne de ses nouvelles espérances ; mais ce n'était plus le même homme. Il avait besoin de partager avec d'autres le bonheur intérieur qu'il éprouvait. Il était bon et affectueux avec ses amis, il s'occupait de leurs plaisirs, de leurs chagrins, de leurs affaires. Godfried crut alors que c'était le moment de lui parler des siennes...

— Garde-t'en bien, lui dit son père ; éloigne de lui toute occupation sérieuse.

— Cela le distraira.

— Cela fatiguera son cerveau, qui a besoin de calme.

— Mais la situation a besoin de toute son attention, car elle est grave. Il a d'abord dépensé, au profit de la république, tous ses revenus depuis quinze ou dix-huit mois.

— Qu'importe !

— Mais ses revenus montent à près d'un million par an.

— Eh bien ! cela fait quinze cent mille francs, pas davantage.

— Ah ! vous trouvez, mon père, que ce n'est rien !

— Rien, auprès du bonheur et de la santé.

— D'accord ; mais il n'a eu, pour son argent, ni bonheur, ni santé, et le revenu ne serait rien encore ; mais le capital est sérieusement attaqué, ce capital que j'avais juré d'augmenter et que je n'ai pas su défendre.

— Qui donc a pu le lui ravir ?

— Personne que lui-même, car j'étais là ; mais comment faire quand il disait : Je le veux ! quand il mettait étourdiment sa signature au bas d'actes absurdes ? Vous connaissez les idées socialistes de tous les frères et amis qui l'entouraient.

— Oui, oui, communauté de biens, d'autant plus facile à pratiquer, que ceux qui la prêchaient n'avaient rien.

— Eh bien ! ce Schlankopf et les autres ont persuadé à Oswald qu'un grand seigneur, tel que lui, devait prêcher d'exemple. Il n'y était que trop disposé. Du temps même qu'il était encore à l'Université, il avait approuvé plusieurs fois la communauté des biens, le partage des richesses ; et sommé, plus tard, de mettre sa conduite d'accord avec ses principes, il n'a point hésité.

— Que me dis-tu là ?

— L'année dernière, à Fribourg en Brisgau, ils étaient une vingtaine réunis en conférence, entre autres Schlankopf, notre ancien professeur ; Ulrich et Otto, nos anciens camarades ; Irn et Piper, gens du peuple, ouvriers aussi avides et aussi habiles, en matière d'intérêts, que des gens comme il faut.

Ce sont ces derniers qui, lorsque les autres se contentaient des promesses d'Oswald, ont exigé sa signature. Il l'a donnée, il a consenti au partage de ses biens avec une vingtaine de bandits, dont les trois quarts ne sont plus de ce monde, grâce au ciel et au prince Windischgratz! mais il n'en reste encore que trop.

— Qu'importe? est-ce qu'un pareil acte ne peut pas être aujourd'hui attaqué en nullité?

— Je n'en sais rien; mais, en tous cas, Oswald ne l'entend pas ainsi. Il veut faire honneur à sa signature, et j'ai déjà reçu, de trois ou quatre procureurs de Vienne ou de Prague, des assignations, oppositions etc., etc., au nom de MM. Ulrich, Otto, Piper et consorts, comme copropriétaires des château, terres, forêts et domaines de Donnersberg et autres lieux.

— Ne voudront-ils pas aussi être tous *Comte par indivis?*

— Probablement! il faudrait cependant bien pouvoir s'entendre à ce sujet avec Oswald.

— Pas en ce moment.

— Mais il y a urgence. On m'envoie sommations sur sommations, commandements sur commandements, et, un jour ou l'autre, au moment où nous nous y attendrons le moins, on viendra saisir le château. Quel affront! quel opprobre!

— Pour le comte de Donnersberg?

— Et pour son notaire.

— N'importe, te dis-je. Ne lui offre même pas la perspective de pareils embarras et d'un tel ridicule; c'est déjà trop pour lui de la préoccupation constante qui l'absorbe; s'il lui fallait supporter de nouvelles inquiétudes, son cerveau, dans l'état d'excitation où il est en ce moment, n'y résisterait pas, et, d'après les symptômes que j'ai observés en lui, nous le mènerions à l'imbécillité, ou à la folie.

— Je me tais, je me tais. Que tous les *partageux*, que tous les gueux de la Bohême, viennent assaillir le château, je les recevrai de mon mieux, quitte à les jeter, si je peux, dans la Moldau.

Le père et le fils aperçurent en ce moment Gretly qui s'avançait vers eux. Son air était triste, et la pauvre fille essuyait une larme.

— Qu'est-ce donc ? s'écria M. Mœnch, qu'y a-t-il de nouveau? Il m'a semblé, ce matin, que notre malade allait beaucoup mieux.

— Sauf votre respect, monsieur le docteur, je ne le crois pas.

— Je lui ai trouvé, continua M. Mœnch, ce qui depuis longtemps ne m'avait pas frappé en lui, de la gaieté, de la liberté d'esprit. Il m'a rappelé d'anciens souvenirs, il m'a parlé des services qu'autrefois j'avais rendus à sa mère et à lui... Et quand les malades ont de la mémoire...

— Quand ceux qui se portent bien en ont dans ce genre-là... dit Godfried, c'est bon signe.

— Aussi, continua Gretly, la conversation avait bien commencé. Il était bon, il m'aimait comme s'il avait eu toute sa raison. Il s'occupait des miens, de mon avenir, de mon établissement, et moi je lui répondais que j'avais renoncé au mariage depuis la mort de Frantz, mon fiancé.

Il se mit alors à m'interroger sur Frantz, dont je ne me lasse jamais de parler. Il écoutait avec bienveillance tout ce que je lui disais du pauvre soldat, de son attachement pour son maître, de son dévouement pour madame, et, à la fin de la conversation, pour lui montrer combien était beau mon fiancé, je tirai de mon corset ce petit portrait que je conserve toujours.

A peine monseigneur l'eut-il regardé, qu'il resta comme terrifié. Il devint pâle, ses lèvres étaient tremblantes, ses yeux hagards ; c'était comme un accès de folie qui lui prenait, cet accès dont M. le docteur nous avait menacés, et que je ne lui avais pas encore vu.

Il resta longtemps, très-longtemps, sans prononcer une parole, et moi, sans faire un geste, tant cela m'effrayait.

Enfin, il leva les yeux vers moi, et me dit d'une voix émue :

— C'est là le portrait de Frantz !... ce sont bien ses traits ?

— Oui, monseigneur.

— Tu en es bien sûre?

— Sans doute, monseigneur !... Mon père et tout ce qui reste au château de domestiques de son temps vous le diront comme moi... demandez-leur.

— C'est bien, c'est bien, répondit-il ; puis il retomba dans son silence ordinaire. Il se dirigea du côté de l'allée d'arbres verts. Je le suivis de loin. Il entra dans le chalet, situé au-dessus de la Moldau. Je m'approchai le plus possible, je vis qu'il tenait encore à la main ce malheureux portrait ; mais déjà sans doute il pensait à autre chose, car il murmurait entre ses dents et répéta plusieurs fois ce mot : *Ludovic ! Ludovic !*

Oswald, en rentrant au château avait justement rencontré le jardinier en chef, le père de Gretly.

— Maître Wolf, lui dit-il, connais-tu ce portrait-là ?

— Monseigneur l'aura trouvé dans le parc, il appartient à Gretly, ma fille. C'est le portrait de Frantz, son fiancé. Le pauvre garçon le lui avait envoyé quand il était soldat en Italie ; il l'avait fait faire par un peintre à bon marché, qui logeait près de la caserne... Il paraît qu'ils sont tous peintres dans ce pays-là.

— Dis-moi, maître Wolf, pourquoi Frantz n'a-t-il pas épousé ta fille ?

— Pourquoi, monseigneur ! parce que le pauvre garçon ne pouvait épouser personne.

Il lui raconta alors les horribles scènes de Milan et la barbarie dont Frantz avait été la victime. Oswald rentra au château en rêvant, et plusieurs fois encore dans la soirée Gretly l'entendit, sans y rien comprendre, répéter ces mots : *Ludovic !... Ludovic !... mari de Thérèse !*

La lettre du comte de Staremberg, que l'on n'attendait que dans une vingtaine de jours, arriva beaucoup plus tôt. Ce fut Gretly qui la reçut des mains du facteur. Elle recon-

nut le timbre de Vienne et l'écriture de M. de Staremberg. A coup sûr, cette lettre contenait le sort d'Oswald. C'était la réalisation ou la perte de ses espérances. Gretly aurait bien voulu la lire, mais elle n'osait pas ; elle la remit donc à son maître et courut prévenir Godfried.

— Il fallait me l'apporter, lui dit celui-ci avec colère, je l'aurais décachetée par mégarde, comme la prenant pour une lettre d'affaires, c'est le droit des notaires ; mais, après tout, c'est trop important pour qu'il ne me la montre pas.

— Sinon, dit Gretly, je trouverai moyen de la lire pour vous.

— Attendons.

Ils attendirent vainement. Trois jours se passèrent. Oswald ne parla pas de la lettre qu'il avait reçue.

Godfried étudia de son mieux ses traits, son regard, sa démarche : il ne découvrit rien. Il n'était pas assez gai pour avoir reçu une bonne nouvelle ; il n'était pas assez désespéré pour en avoir reçu une mauvaise. Il était tranquille, ne laissait plus voir aucune préoccupation, et souriait même quelquefois.

Il semblait surtout, ce qui ne lui arrivait pas auparavant, prendre plaisir à la vue et à la conversation de ses amis. C'était bon signe.

D'un autre côté, Gretly, malgré son espionnage si dévoué et si zélé, n'avait rien pu découvrir. Oswald ne laissait plus traîner aucun papier, il serrait tout précieusement ; il ne causait plus avec elle, se renfermait dans son appartement, et écrivait une partie de la nuit ; c'était mauvais signe.

Un matin, cependant, elle le vit de son observatoire, c'est-à-dire des trous pratiqués dans la boiserie, jeter quelque chose dans un vase du Japon placé sur la cheminée de sa chambre. A peine était-il sorti qu'elle entra.

Dans le vase du Japon était une clef ; cette clef ouvrait un coffre en laque placé sur le bureau, et ce coffre renfermait les lettres de Thécla, qu'il relisait tous les soirs ; mais

elle ne trouva point ce qu'elle cherchait, le billet du comte de Staremberg. C'était tout simple. Les lettres de Thécla étaient, pour Oswald, un trésor sacré, et il n'aurait voulu le profaner par le contact d'aucune autre lettre, d'aucune autre écriture.

Les inquiétudes redoublèrent avec le calme d'Oswald.

Ce calme n'était pas naturel; on eût dit que sa résolution était prise, que tout était réglé et prévu par lui, et qu'il n'avait plus désormais à s'inquiéter ni à se préoccuper de rien.

Il y avait quelque temps qu'il n'avait vu le docteur Mœnch, il alla chez lui un matin. On lui dit qu'il était absent, absent depuis huit jours. Il en parut étonné et affligé.

— Monsieur le comte, lui dit le domestique, avait-il quelque chose à dire à mon maître?

— Non, je voulais lui serrer la main et l'embrasser.

Il dirigea ses pas vers le presbytère, pour voir le curé Berthold, l'ami et le directeur de sa mère, son premier précepteur, à lui. La servante lui répondit que, pendant quatre jours, il avait été en voyage, qu'il était revenu dimanche pour dire sa messe, qu'il était reparti le lendemain lundi, et qu'il ne reviendrait plus que le samedi suivant.

— Tant pis, dit Oswald avec émotion, j'ai moi-même un voyage à faire et j'aurais été heureux de l'embrasser avant mon départ.

— D'autant, répondit la servante, que M. le curé est bien vieux, et qu'à son âge, quand on quitte ses amis, on risque de ne plus les revoir.

— Vous dites vrai; aussi je veux lui écrire quelques mots d'adieu.

Il traça quelques lignes qu'il cacheta, et dit à la servante :

— Vous remettrez ceci à votre maître, à son retour.

Il revint au château en longeant les rives de la Moldau. Il s'arrêta longtemps en face du balcon de la chambre de Thécla.

Le soir venait, et, au lieu de rentrer chez lui, il prit tout

à coup un parti qui sembla lui sourire : il traversa le village de Donnersberg et alla frapper à la porte du notaire, qui vint lui ouvrir lui-même.

— Toi ! s'écria Godfried, c'est toi, monseigneur, qui me fais l'honneur de venir chez moi.

— Oui, je viens te demander à dîner, à toi, en tête à tête.

— Ah ! la bonne idée ! Tu penses donc à tes amis ? tu les aimes donc encore ?

— Toujours ! s'écria Oswald : ma dernière pensée, comme ma dernière poignée de main, sera pour toi, mon bon Godfried.

— A la bonne heure ! voilà qui est parler.

Et le notaire se mit à crier de sa voix la plus perçante :

— Charlotte, distingue-toi et hâte-toi de nous servir ! Mon ami, M. le comte de Donnersberg, dîne avec moi.

Et se retournant vers Oswald :

— Te souviens-tu du jour de ton arrivée et de ton installation au château ? C'est ici, c'est avec ton vieux camarade, que tu vins dîner. C'était le bon temps, nous étions joyeux, nous étions heureux alors.

— Je le suis toujours avec toi.

— Restes-y donc. Ne retourne plus au château ; là sont les idées folles qui troublent l'imagination, les chagrins qui torturent le cœur ; ici, il n'y a que l'amitié !... l'amitié qui n'enivre jamais... mais qui se grise parfois, dit-il en voyant apporter une table élégamment servie, où brillaient deux flacons de *Pods-Kalski*, le roi des vins de la Bohême.

— A table ! monsieur le comte, à table ! et buvons ! Ce que j'aime dans deux amis qui trinquent ensemble (et il rapprochait son verre de celui d'Oswald), c'est que rien ne les sépare ; plus rien entre leurs cœurs, plus rien entre leurs verres, et tu vas tout me dire.

Oswald tressaillit.

— Oui, plus de secrets. Heureux, tu m'appartiens ! malheureux, plus encore ! Voyons ! dis-moi la vérité : Tu as reçu des nouvelles de Vienne ?

— Oui.

— Elles sont mauvaises ?

— Oui.

— Ainsi donc... celle que tu espères et que tu attends toujours est perdue pour toi.

— Sans retour. Staremberg me l'annonce avec tous les ménagements et tous les soins de l'amitié. Avant que le courrier, envoyé par lui, fût de retour d'Halifax, la liste des passagers sauvés a été publiée par les journaux. Il me l'a envoyée, de peur que le coup ne me frappât à l'improviste. Il y ajoute tous les conseils qu'un homme de cœur peut donner à un ami...

— Et tu ne seras pas sourd à sa voix !

— Non ! j'ai compris, comme lui et comme toi, que depuis trop longtemps je m'abandonnais à une faiblesse... qui devait, à tous les yeux, finir par me rendre lâche ou ridicule ; qu'il était temps d'en finir et de prendre un parti. Je le prendrai, je te le jure !

— A la bonne heure !

— J'en aurai le courage, et mes amis n'auront plus à rougir de moi ; c'est là, mon bon Godfried, ce que je suis venu te dire.

— Et je t'en remercie... tu reviens à la raison, tu reviens à l'amitié ; l'enfant prodigue est de retour !... Charlotte, cria-t-il avec un joyeux éclat, Charlotte, il faut encore aujourd'hui tuer le veau gras.

— Il n'y a qu'une poularde, monsieur, répondit d'en bas la vieille cuisinière.

— N'importe ! monte-la si elle est rôtie à point.

Godfried la découpa lui-même, et il était si heureux de retrouver son ami, sa joie était si franche et si naïve, qu'Oswald ne put s'empêcher d'en être touché ; une larme roula dans ses yeux. Godfried s'en aperçut et lui dit :

— Ne t'en cache pas, je te la pardonne... C'est la dernière, n'est-ce pas?

— Oui, la dernière, répondit Oswald avec émotion ; puis,

saisissant vivement la bouteille, il remplit le verre de son ami et le sien :

— A toi, le meilleur de mes amis, s'écria-t-il, mon bon Godfried, mon frère ! Buvons à notre jeune âge, à notre bon temps, à nos jours de sagesse.

— Buvons à nos erreurs ! dit Godfried, nous boirons plus longtemps. Aux erreurs qui passent, à l'amitié qui reste, et qui console de tout !

Plus d'une heure s'écoula ainsi entre les deux jeunes gens. Oswald ne pouvait se résoudre à quitter Godfried. Il fallut s'y décider enfin.

Le notaire avait reconduit son ami jusqu'à la porte, quand tout à coup la porte se rouvrit ; Oswald rentra, serra son ami dans ses bras, l'embrassa une dernière fois et s'enfuit, laissant le notaire stupéfait, attendri et effrayé.

A peine Oswald fut-il dans la rue, que l'air extérieur lui rendit le calme et le sang-froid. Il essuya les pleurs qui mouillaient encore ses joues et sentit renaître sa force et son courage. Sa résolution était arrêtée, rien ne pouvait l'en détourner.

Il rentra au château, dit adieu en souriant à la bonne Gretly, qui lui souhaitait le bonsoir, donna ses ordres pour le lendemain et recommanda surtout qu'on vînt le réveiller de bonne heure. Rien enfin dans ses traits ou dans ses manières ne put faire soupçonner le projet qu'il méditait.

Rentré chez lui, il s'enferma, et seul enfin, il pensa une dernière fois à Thécla, ses seuls amours, car, pour lui, Thécla et Thérèse ne formaient plus qu'une seule femme, rêve et idole de toute sa vie. Ludovic, qui n'était autre que Frantz, avait été, non le mari, mais le serviteur dévoué de Thérèse.

Comment l'avait-il sauvée et protégée ? C'est ce qu'Oswald n'avait pu savoir ; mais qu'en avait-il besoin, désormais ? N'était-il pas prouvé, pour lui, que Frantz et Thécla n'existaient plus ? C'étaient là de ces douleurs dont rien ne console ; et, quant au reste, il pouvait dire, comme le phi-

losophe : Je doute encore et je veux m'éclairer. Il était seul; aucun bruit ne se faisait entendre; tout reposait dans le château.

C'était la dernière nuit qu'il devait y passer, et, comme un voyageur décidé à partir, il avait tranquillement préparé et placé sous sa main tout ce qui était nécessaire à son départ; mais, auparavant, il voulait relire une dernière fois les lettres de Thécla, et il ouvrit le coffret qui les renfermait.

XVIII

THÉCLA.

Un soir, la semaine qui précéda cet événement, le docteur Mœnch était assis chez lui, devant une table; il étudiait un livre de médecine ouvert devant lui; il étudiait à toutes les heures de sa vie. La nuit était sombre, il pleuvait à verse; on frappa à sa porte.

Le docteur se douta qu'un client l'envoyait chercher, et avant de savoir qui c'était, il avait donné ordre, malgré la nuit et l'orage, d'atteler le cheval à la carriole, quand il vit entrer dans son cabinet le pasteur du village, le curé Berthold, tremblant d'émotion autant que de froid; ses cheveux blancs étaient trempés par la pluie, et l'ardeur seule de la charité pouvait le faire sortir de chez lui à une heure et par un temps semblables.

— Docteur, dit-il, je viens vous chercher. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Partons vite, car je crains que nous n'arrivions trop tard.

— Me voici, je suis prêt, dit le médecin en se levant et prenant son manteau. Où me menez-vous!

— A deux lieues d'ici... à une auberge de village qu'on appelle la *Croix-Blanche*, près d'une pauvre femme qui est bien malade et que vous seul pouvez sauver.

— Vous vous y intéressez?

— Comme à mon enfant.

— Et quelle est-elle?

— Je vais vous le dire en route, pour que nous ne perdions pas de temps.

La voiture était déjà prête. Ils y montèrent. Le docteur prit les guides et conduisit. Pendant ce temps, le curé, s'approchant de son oreille, lui disait d'une voix tremblante :

— Il y a à peu près deux ans, par un temps pareil à celui d'aujourd'hui, je fus, au milieu de la nuit, réveillé en sursaut par quelqu'un qui frappait à grands coups à ma porte. Vous savez que le presbytère est loin du village, dans un endroit complétement isolé et sur le bord même de la Moldau.

De plus, j'étais seul, ma gouvernante étant allée à Prague, chez ma sœur ; aussi j'avais peur et n'osais ouvrir, lorsque l'on me cria :

— Ouvrez ! ouvrez ! monsieur le curé, au nom de madame la comtesse de Donnersberg, ma maîtresse.

Cette jeune et noble dame, continua le pasteur, en s'adressant à M. Mœnch, pour laquelle vous et votre fils avez été si longtemps injustes !

— Injustes ! Oui, je le sais maintenant, je le sais par Oswald, s'écria le docteur, avec un accent de remords, tandis que vous, monsieur Berthold...

— Moi qui étais son confesseur, et qui connaissais toutes ses pensées, moi qui savais combien elle était malheureuse, je la respectais, comme un ange qu'elle était, et à son nom seul, je me précipitai à la porte du presbytère.

Je vis, je reconnus un jeune homme de sa maison, nommé Frantz, un ancien soldat, alors valet de chambre du général ; il tenait dans ses bras une jeune femme évanouie ; c'était madame la comtesse qu'il venait d'arracher aux flots de la Moldau.

Le docteur jeta un cri de surprise.

— Tous deux, continua le curé, avaient grand besoin de secours ; je rappelai à la vie et la comtesse et son fidèle serviteur, qui, exténué par les efforts inouïs qu'il avait faits, venait aussi de perdre connaissance.

Ce qui redoublait ma surprise, c'est que la comtesse était en grande toilette et couverte de diamants. Voici ce que j'appris :

Le général, en revenant du bal, avait, dans un accès de jalousie, dépassé toutes les bornes : il avait frappé sa femme, et celle-ci, hors d'elle-même, s'était, du haut de son balcon, jetée dans la Moldau.

Frantz, témoin de cette scène, s'était élancé après sa maîtresse. Par sa vigueur, par sa présence d'esprit, ou plutôt par un miracle de Dieu, il était parvenu à la sauver ; il l'avait saisie au moment où elle reparaissait à la surface de l'abîme, et l'avait retirée, au risque d'y rester lui-même, de ce gouffre dont on ne revient pas; mais, roulé par les flots furieux, il n'avait pu résister au torrent, et, en quelques minutes, il avait été emporté, à un quart de lieu de là, lui et son précieux fardeau.

Arrivé à un endroit où la Moldau est plus calme, il avait abordé, au milieu de la nuit, non loin de mon presbytère, et il était venu me demander l'hospitalité.

Je fis sentir à la comtesse toute l'étendue du crime qu'elle venait de commettre, en osant ainsi attenter à ses jours. Elle se jeta à mes genoux, en implorant le pardon de Dieu et le mien.

Je lui dis qu'au point du jour il faudrait retourner au château. Elle se leva effrayée, en s'écriant que nul pouvoir au monde ne pourrait désormais la contraindre à un supplice pareil; qu'il s'agissait non-seulement de son bonheur sur terre, mais de son salut dans le ciel, de son salut éternel, car, si je la forçais à retourner auprès du comte de Donnersberg, elle ne répondait pas de ne point attenter de nouveau à ses jours.

Je la vis si froidement et si résolûment décidée à exécuter ce dessein, que je craignis, en la réduisant au désespoir, d'être cause moi-même d'un péché mortel que j'aurais un jour à me reprocher. Mais que faire?

— Tout ce que vous ordonnerez, mon père, me dit-elle. Si je pouvais entrer dans un couvent, sans crainte d'être réclamée par mon mari, je le ferais à l'instant. Indiquez-moi quelque endroit lointain, écarté, où, cachée à tous les yeux, je passerai ma vie à prier et à travailler, mais une vie libre

et exempte d'outrages. Jamais le monde n'entendra parler de moi, je serai morte pour tous, excepté pour vous, mon père.

— Mais, imprudente que vous êtes, lui répondis-je, comment pourriez-vous mener à bonne fin un tel projet, vous, pauvre femme, seule au monde et sans appui?... Quand vous serez loin de moi, qui veillera sur vous?... qui vous protégera ?

— Moi, dit Frantz d'une voix forte. Si ma noble maîtresse veut se fier au pauvre soldat, je lui jure respect, obéissance, dévouement de tous les instants! Que Dieu, dont la main s'est déjà appesantie sur moi, que Dieu, qui m'a déjà séparé du reste de la terre, me maudisse à jamais, mon père, si je manque au serment que je prononce aujourd'hui devant vous!

— Frantz, s'écria la comtesse avec une noble confiance, je te crois, je me fie à ton honneur et à ton dévouement; nous partirons ensemble, nous ne nous quitterons plus.

Dès le lendemain, dans la nuit, ce projet fut exécuté.

J'avais employé toute la journée à préparer leur départ. Je donnai à la comtesse les habits de ma gouvernante; je donnai à Frantz des lettres de recommandation pour les curés des divers villages qu'ils auraient à traverser. Ils devaient voyager de nuit, à pied, à petites étapes, gagner le Hanovre et les montagnes du Hartz; de là les bords du Rhin, puis, selon les circonstances, choisir pour asile la France ou la Suisse, et cacher leur vie, soit au fond des Pyrénées, soit au fond des Alpes.

Depuis ce jour, je n'avais pu recevoir de leurs nouvelles, ni leur donner des miennes; car, dans la crainte de lettres interceptées, il avait été convenu que Frantz et la comtesse, morts pour moi, comme pour le monde entier, resteraient au moins deux ans sans m'écrire.

Tout ce que je viens de vous dire, continua le curé, et bien d'autres choses encore, m'avaient été confiés par la comtesse, sous le sceau de la confession; c'est vous dire que de pareils secrets ne pouvaient être révélés qu'avec la permission de Thécla : elle me l'a donnée.

— Vous l'avez revue ? s'écria le docteur.

— Pas pour longtemps, répondit M. Berthold. Hier, je reçois une lettre dont l'écriture m'est bien connue et bien chère.

« Mon père, je suis seule au monde... Je venais à vous et « n'ai pu arriver jusqu'à vous; la maladie m'a forcée de « m'arrêter à deux lieues d'ici, au village d'Osten, à la *Croix-* « *Blanche*... Venez... j'attends votre bénédiction. »

J'ai couru.... je la lui ai donnée, à la pauvre enfant ! Les anges du ciel peuvent maintenant la recevoir, elle est résignée à mourir !... Mais moi, j'ai pensé à vous... je me suis dit :

— Si quelqu'un peut nous la conserver encore, c'est lui... et je suis venu vous chercher.

La carriole venait de traverser le village d'Osten et s'arrêta devant l'auberge de la *Croix-Blanche*, dont on apercevait l'enseigne à la lueur du fanal allumé toute la nuit.

Le curé et le docteur entrèrent dans une chambre au premier étage. Une jeune femme, belle et pâle, était étendue sur un lit et presque sans connaissance.

Le docteur tressaillit en reconnaissant la comtesse de Donnersberg. Il examina attentivement ses traits, interrogea son pouls et les battements de son cœur; quelques minutes s'écoulèrent qui parurent mortelles à M. Berthold.

La figure de M. Mœnch peignait la douleur et le découragement.

— Ah ! s'écria le curé, devinant l'arrêt qu'il allait porter, vous n'avez pas d'espoir ?

— Non, dit le docteur à voix basse, la science est impuissante, mais la nature ne l'est pas.

— Ni Dieu non plus, s'écria le digne prêtre, en tombant à genoux et en priant près du lit de la malade.

— Je prolongerai ses jours le plus que je pourrai, dit M. Mœnch; jusqu'au moment fatal, je resterai près d'elle, je ne l'abandonnerai pas. Puissent mon zèle et mon affection expier, en partie, les torts que j'eus autrefois envers elle !

En effet, le docteur ne quitta plus sa malade, et pendant huit jours on ignora au village de Donnersberg ce qu'il était devenu.

Il avait commencé par donner à la comtesse des cordiaux qui avaient ranimé ses forces. Elle avait rouvert les yeux, elle avait reconnu le curé et le docteur, et leur avait tendu la main.

Tous deux avaient essayé alors de lui adresser quelques questions sur ses dernières souffrances, sur sa position actuelle, sur le sort de Frantz. Elle avait fait signe qu'elle était trop faible pour leur répondre; mais elle leur montra du doigt un papier cacheté: c'étaient quelques pages d'un journal qui commençait au moment de son départ du presbytère et finissait quelques jours avant son arrivée à la *Croix-Blanche*.

Dans les moments où Thécla dormait, les deux amis parcouraient avidement ces notes et interrompaient leur lecture dès que la malade ouvrait les yeux.

Ils apprirent ainsi tout ce qui était arrivé à Valentz et à Pfœffers entre Thécla, Oswald et Frantz. Nous passerons ces détails que le lecteur connaît déjà et nous arriverons à l'embarquement de Thécla au Havre.

25 juillet. — Notre passeport a été visé au consulat d'Autriche. Ludovic et Thérèse Cazali de Milan peuvent partir pour l'Amérique. Nous avons quitté le Havre sans y avoir vu personne, sans avoir parlé à personne. Nous sommes en pleine mer, et, sans crainte d'être arrêtés, nous pouvons sortir de notre cabine et prendre l'air sur le pont.

27 juillet. — Quitter sa patrie et l'Europe et tout ce qui nous est cher, et pour toujours peut-être! c'est bien triste... Il y a trois mois, j'aurais eu plus de force et plus de courage; je n'en ai plus à présent.

Depuis longtemps je suis exilée, et d'aujourd'hui seulement il me semble que mon exil commence. Depuis longtemps je souffre, et d'aujourd'hui seulement, il me semble que je suis réellement malheureuse.

Mon Dieu ! que se passe-t-il en moi ? Mon Dieu, venez à mon aide, et vous, mon seul ami, bon curé Berthold, priez pour moi !

29 juillet. — Ludovic ne me ressemble pas, lui si sombre et si découragé dans ces derniers temps, n'est plus le même depuis que nous sommes en mer. Le calme lui est revenu et presque la gaieté.

Il est vrai que, parmi les passagers qui émigrent comme nous pour l'Amérique, il a rencontré des Allemands qui sont de notre pays, qui sont même des environs de Prague et qui, par un grand bonheur, ne nous connaissent pas. Cela permettra à Ludovic de causer de la patrie, cela l'amusera et le distraira, le pauvre garçon; car, depuis plus d'un an, vivant cachés près de Pfœffers, aucune nouvelle du monde n'est parvenue jusqu'à nous.

31 juillet. — On signale à l'horizon un vaisseau. Il marche sur nous.

1er août. — Ludovic entre vivement dans la chambre. Il est pâle, ses traits sont décomposés, il n'a plus cet air joyeux que je lui trouvais ces jours-ci.

— Madame, me dit-il, voici un vaisseau qui vient à nous et qui retourne en Europe. Il faut profiter de cette occasion, qui ne se trouvera peut-être pas de toute la traversée, et passer à son bord, s'il veut nous y recevoir.

— As-tu perdu la tête ? Voilà cinq jours à peine que nous sommes embarqués sur *le Niagara*.

— C'est vrai, madame, mais il est inutile que nous y restions plus longtemps.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? me dit-il d'une voix altérée; j'ai causé depuis hier avec plusieurs de nos compagnons de voyage qui sont nos compatriotes, et ils m'ont appris des nouvelles étranges.

— Lesquelles ?

— M. le feld-maréchal comte de Donnersberg, votre mari, est mort depuis plus d'un an.

Il paraît que j'ai pâli et que mon trouble a été si grand, que j'ai été obligée de m'asseoir.

— Ne craignez rien, a continué Frantz, ne croyez pas que la nouvelle soit fausse, il n'y a pas à en douter; tous l'ont attestée: plusieurs même ont avec eux des numéros de la *Gazette autrichienne*, où l'empereur nomme à des places, à des emplois vacants par la mort du feld-maréchal comte de Donnersberg.

Ces nouvelles, nous les aurions apprises aussitôt notre arrivée à New-York. Il n'y a donc aucune nécessité de continuer une traversée pénible, qui déjà vous a fait souffrir beaucoup, et qu'un bon hasard nous offre en ce moment le moyen d'abréger.

Pendant qu'il me parlait, je ne voyais, je n'entendais rien; toutes mes facultés étaient absorbées par cette idée : libre! je suis libre, je puis revoir mes amis et M. Berthold, et ma bonne Gretly, peut-être d'autres encore!

Pendant ces réflexions, le vaisseau arrivait toujours sur nous. C'était un vaisseau anglais, se dirigeant vers Southampton; le capitaine anglais consent à nous prendre à bord, nous et nos bagages.

Nous abandonnons au capitaine américain, M. Dumbster, le prix de notre passage que nous lui avons déjà payé, et c'est, j'en conviens, avec un plaisir inexprimable que je me vois sur le paquebot *l'Aréthuse*, dont le cap est dirigé vers l'Angleterre, vers l'Europe!

3 août. — J'ai peine à cacher ma joie, et je ne comprends pas l'air triste et malheureux de mon bon, de mon excellent Frantz, que je vais pouvoir enfin récompenser comme il le mérite, si toutefois de pareils services peuvent jamais s'acquitter autrement que par l'amitié, et la mienne est à lui pour la vie! l'amitié la plus vraie et la plus vive.

6 août. — Frantz est souffrant, très-souffrant même. Je l'ai soigné de mon mieux pendant la traversée, et je suis heureuse de nous voir débarquer à Southampton.

O mon bon Frantz, mon ami! le médecin anglais que j'ai

fait venir prétend que la maladie qui se déclare est bien dangereuse, une fièvre typhoïde, dit-il.

Il veut que je prenne une garde. Frantz n'en aura pas d'autre que moi. J'ai si longtemps porté le nom de sa femme, qu'il est juste que j'en remplisse les devoirs; cela me sera facile. Il est si bon, et je l'aime tant!

26 août. — Vingt jours se sont écoulés. Frantz ne va pas mieux, au contraire, et j'ai eu avec lui aujourd'hui une étrange conversation, dont je suis encore tout émue. Il me voyait bien affligée, et c'est lui qui cherchait à me consoler.

— Rassurez-vous, madame, me dit-il, le ciel permet que je vous quitte au moment où vous n'avez plus besoin de moi.

— Que dis-tu là ? d'où te viennent des idées pareilles?... elles sont absurdes; tu guériras, mon bon Frantz... je te le jure.

— Non... non... madame... Je n'en reviendrai pas, je le sens; mais qu'importe ? Vous allez avoir tant d'amis qui vous entoureront !

— Jamais d'aussi chers que toi.

Il me répondit par un sourire d'incrédulité.

— Vous êtes libre, madame, me dit-il, et M. Oswald, votre neveu, vous aime.

Je fis un geste pour le faire taire.

— Oh ! il vous aime, madame, continua-t-il ; il vous aime ! vous me l'avez dit à Valentz, et je l'aurais bien vu sans cela ; il vous aime d'un amour brûlant, insensé, d'un amour qui ne peut être comparé... qu'à...

— A quoi ? lui demandai-je.

— A rien, dit-il; et vous-même, madame, vous-même, vous l'aimez.

— Tu t'abuses...

— Non... non... vous qui d'ordinaire me disiez tout, c'est la seule chose que vous m'ayez cachée; c'est ce qui m'a fait le plus de peine.

— Eh bien ! oui, mon bon Frantz; pourquoi ne pas te dire la

vérité, pourquoi aurais-je des secrets pour toi ?... oui, je l'aime !

— Ah ! vous êtes beaux et jeunes tous les deux... vous êtes libres... Vous vous marierez... Rien ne s'y oppose désormais.

Il s'interrompit en ce moment en poussant un cri douloureux.

— Qu'as-tu ? lui dis-je en me précipitant vers lui.

— Je souffre beaucoup... Je crois que mon mal augmente.

Depuis ce jour, en effet, j'ai commencé à m'alarmer.

28 août. — Le médecin n'a plus d'espoir, il veut m'éloigner de sa chambre, et moi, je l'ai juré... je ne l'abandonnerai pas.

Dût cette nuit, que je passe seule près de lui, être la dernière, je resterai près de mon meilleur ami... c'est à moi de fermer ses yeux !

1er septembre. — Son agitation redouble.

— Thérèse, dit-il, Thérèse !...

Il ne m'entend pas... Il ne me voit pas... il ne me reconnaît plus... il a le délire... Ah ! le malheureux ! le pauvre insensé ! Ah ! si j'ai deviné le secret qu'il emporte avec lui... Mon Dieu ! qu'il a dû souffrir !... Mon Dieu ! que je le plains !

J'ai passé toute la nuit à prier près de lui et pour lui !

2 septembre. — Frantz n'est plus ! que Dieu maintenant me protége ! Comment retourner seule dans mon pays ? Que deviendrai-je ? quel parti prendre ? quelle démarche tenter ?

Faut-il me cacher encore ou dire qui je suis ? Voudra-t-on seulement me reconnaître ? Ne passerai-je pas pour une intrigante, pour une femme sans aveu ?... Et puis, je souffre... ma tête est brûlante.... je n'ai pas toutes mes idées à moi...

Le médecin prétend que ce sont les symptômes de la fièvre qui a emporté Frantz, que je l'aurai gagnée en le soignant ; ce n'est pas vrai, je souffre de la tête... et du cœur, mais je ne suis pas malade.

3 septembre. — Il voudrait m'engager à rester en Angleterre. Non, non, je veux partir... Si je meurs, je veux que ce soit dans mon pays, près des miens... j'ai des forces... elles sont loin d'être épuisées... je continuerai ma route... en me cachant toujours à tous les yeux... Je ne me ferai connaître qu'à une seule personne, au curé Berthold... j'irai près de lui... ce sera mon conseil.

15 septembre. — J'ai fait les deux tiers et plus de ce pénible voyage. J'ai revu l'Allemagne, j'approche de Prague et de Donnersberg. Que Dieu me donne la force d'y arriver!

Le journal de Thécla finissait là.

Deux jours cependant s'étaient écoulés, la malade n'allait pas mieux, mais elle n'allait pas plus mal. Grâce au dévouement, grâce au talent du docteur, l'œuvre de destruction s'était arrêtée; c'était beaucoup.

Thécla fit signe à M. Mœnch qu'elle voulait lui parler, et elle eut la force de lui adresser quelques mots.

— Je sens... malgré vos soins... qu'il me reste peu de temps à vivre... et je voudrais... avant de mourir... voir mon neveu... Oswald. Est-ce possible?

Le docteur tressaillit, se recueillit un instant, puis répondit d'une voix lente :

— D'abord, madame la comtesse, je n'ai pas perdu l'espoir de vous sauver, et j'ai la certitude que ce que vous me demandez là vous tuerait sur-le-champ.

— N'importe! murmura-t-elle.

— Quant à Oswald, après vous avoir retrouvée et revue pour quelques instants... s'il lui fallait vous perdre de nouveau et pour toujours, je ne répondrais ni de sa raison... ni de sa vie.

La comtesse fit signe de la main qu'elle renonçait à le voir, et le docteur se retournant vers le curé, lui dit :

— Demain dimanche, en allant dire la messe à Donnersberg, informez-vous de l'état d'Oswald, envoyez-moi Gretly, car moi je reste ici près de madame la comtesse et ne la quitterai pas d'un instant.

Thécla le remercia par un de ses doux regards, si expressifs et si éloquents!

Le lendemain Gretly accourait, et un bonheur aussi inattendu que la vue de sa maîtresse lui porta un coup terrible, à elle forte et bien portante! On pouvait juger par là de l'effet qu'une telle rencontre eût produit sur Thécla et sur Oswald.

Mais celui-ci inspirait bien d'autres craintes à Gretly.

— Monsieur le docteur, lui dit-elle, notre jeune maître médite quelque sombre projet; j'en suis d'autant plus sûre qu'il affecte d'être calme et même joyeux; mais il veut se tuer, c'est son idée. Cette idée-là, il ne la confiera à personne, et personne au monde ne pourra l'empêcher de l'exécuter. J'aurai beau veiller du matin au soir et avoir l'œil et l'oreille au guet, la Moldau coule sous ses fenêtres, ses pistolets sont sous sa main, dans son secrétaire.

— Tu as raison, dit le docteur en réfléchissant, s'il le veut bien, il en trouvera toujours les moyens. Le coup de maître serait de l'empêcher de vouloir.

— Et comment cela?

Le docteur s'approcha du lit de la malade et lui dit : Thécla, vous qui, toute votre vie, vous êtes sacrifiée pour les autres, vous sentiriez-vous la force, pour sauver Oswald... de faire ce que je vais vous dire?

Elle ne répondit pas, mais elle regarda le docteur : un rayon d'énergie et de courage brillait dans ses yeux mourants.

— Il faudrait écrire une ligne que je vais vous dicter. En aurez-vous la force?

Elle se souleva. Gretly et le docteur la soutinrent. Elle traça d'une main ferme le peu de mots qu'on lui demandait, puis retomba accablée. M. Mœnch s'empressa auprès d'elle, lui donna un cordial qui la ranima, ensuite il remit le papier à Gretly et lui prescrivit ce qu'elle en devait faire.

Quatre jours après la scène dont nous venons de parler, Oswald était seul, la nuit, dans son appartement. C'est là

que nous l'avons laissé. Il avait voulu, avant de quitter la vie, relire encore une fois les lettres de Thécla.

Il venait d'ouvrir le coffret d'ébène qui les renfermait et dont lui seul avait la clef.

La première lettre qui lui tomba sous la main avait été moins froissée, c'est-à-dire moins lue que les autres. Il la regarda vivement, elle ne contenait que ces mots :

« *Oswald, je vous défends de vous tuer.*

« Votre tante, THÉCLA. »

Il resta immobile, se frotta les yeux et, tremblant, relut encore.

C'étaient bien, cette fois, l'écriture et la signature de Thécla, les autres lettres en faisaient foi... il n'y avait pas à s'y méprendre ! et puis, quelle autre que Thécla aurait pu ainsi deviner son dessein et lire dans sa pensée !

Rêvait-il?... était-il éveillé?... Comment expliquer un tel prodige ?

On comprend qu'en ce moment il ne pensait plus à se tuer... et qu'il aurait vécu maintenant... par amour et par curiosité.

Quand Gretly entra de grand matin dans sa chambre, il ne s'était pas couché, il n'avait pas dormi de la nuit et il n'en avait pas envie ! il avait l'œil ardent, la tête en feu ; il n'adressa pas un mot à la jeune fille, mais il désirait voir Godfried, que Gretly se hâta d'avertir et de prévenir.

— Qu'est-ce? dit le notaire en se présentant d'un air joyeux ; comme te voilà le teint animé ! Est-ce que notre souper d'hier, est-ce que mon bon vin de Pods-Kalski t'aura porté à la tête?

— C'est possible, dit Oswald à demi-voix. Ferme la porte et approche-toi de moi.

Il tira de son sein la dernière lettre de Thécla et la lui montra.

— Il y a quelques heures, lui dit-il, j'hésitais encore à croire la chose possible, je doutais de ma raison ; j'étais seul

et il faisait nuit : mais il fait jour; mais te voici, toi, Godfried, mon ami, en qui j'ai confiance autant qu'en moi, ah! plus qu'en moi-même, dans ce moment! parle-moi avec franchise... le malheur que je redoutais et auquel je voulais me soustraire, est-il donc arrivé? Ne suis-je plus qu'un misérable insensé qu'il faut renfermer désormais?...

XIX

LE CHALET SUR LA MOLDAU.

Oswald s'attendait aux railleries ordinaires de Godfried. Celui-ci garda quelques instants le silence et répondit d'un ton grave et sérieux :

— Je t'ai dit plus d'une fois que tout m'avait paru, dans cette femme, étrange, inconcevable, surnaturel, sa vie, ainsi que sa mort.

En songeant à tout ce qui se passe autour de nous, à ce qui nous est arrivé depuis quelque temps, il serait aussi absurde de tout nier que de tout croire. Je suis persuadé, moi, qu'il y a quelque chose.

— N'est-ce pas ? s'écria Oswald avec conviction, et enchanté de voir quelqu'un entrer dans son sens.

— Quelque chose que je ne comprends pas plus que toi; mais s'il ne fallait croire que ce que l'on comprend... on ne croirait à rien de notre organisation.

— C'est évident.

— Peut-être après cela... et c'est presque toujours ainsi, l'effet, qui nous paraît surnaturel, provient-il d'une cause tout ordinaire, laquelle cause finit toujours par s'expliquer... C'est pour cela que je ne vois aucun inconvénient à prendre patience et à attendre.

— Oui, certainement, s'écria Oswald avec une impatience et une curiosité fébriles, j'attendrai.

— Et moi aussi, continua Godfried; j'ai autant d'envie que toi de savoir, et je n'ai qu'une peur, c'est de mourir avant d'avoir découvert ce secret.

— C'est comme moi.

— Attendons alors, attendons, dit le notaire, enchanté du progrès rétrograde que son ami venait de faire en si peu d'instants. Il est inutile de parler de cela à personne.

— Oui, vraiment.

— Que cela reste entre nous deux, continua Godfried. Sors, promène-toi, prends l'air. Moi, je retourne à mon étude, et le premier de nous deux qui aura quelque chose de nouveau avertira l'autre.

Rassuré désormais sur les sinistres sentiments d'Oswald, le notaire rentra chez lui. Il y trouva un billet du vieux et savant docteur Mœnch, son père.

« Je ne crois à rien, je ne promets rien ; mais si nous arrivons au neuvième jour, je commencerai à espérer. »

Le neuvième jour arriva, Thécla existait encore, et le docteur écrivait :

« Redoublons de soins, nous voici au moment le plus dangereux. Repos absolu, pas d'émotions, longue convalescence, trois semaines, au moins, sans sortir, sans parler, sans voir personne. »

Oswald cependant attendait toujours et rien n'apparaissait de surnaturel ; tout suivait, autour de lui, le cours ordinaire des choses, et il commençait à se décourager. Vainement Godfried chercha pendant quinze jours à modérer, à tromper son impatience. Il lui était impossible de rester plus longtemps au château de Donnersberg et d'y attendre son sort.

Voyant que les événements ne venaient pas à lui, il était décidé à aller à eux. Il n'avait reçu de nouvelles que par Staremberg, il voulait en savoir par lui-même, connaître la vérité, quelle qu'elle fût, aller à Halifax, à Boston, New-York, s'il le fallait.

De sorte qu'Oswald menaçait déjà ses amis d'une nouvelle et longue séparation, au moment même où ils avaient le plus d'intérêt à le garder auprès d'eux.

Mais le moyen de le retenir sans lui dire la vérité? le moyen de la lui apprendre sans danger?

Oswald avait donné tous ses ordres pour son départ; c'était le lendemain de grand matin qu'il devait quitter le château; mais le soir, en rangeant et serrant tous ses trésors, c'est-à-dire les lettres de sa tante, il en avait trouvé une nouvelle, toujours de la même écriture :

« *Ne partez pas seul, Oswald, attendez-moi.*

« Votre tante, THÉCLA. »

Il courut, hors de lui, chez Godfried, qui redoutait maintenant, pour son cerveau, les transports de sa joie, et qui ne savait comment la modérer.

Il chercha, pour en diminuer l'excès, tout ce qu'il pouvait rassembler de plus ennuyeux et de plus pénible. Il lui parla procès, il lui parla de ses anciens amis, devenus ses adversaires, qui avaient obtenu un jugement et qui allaient enfin faire saisir son château.

Grâce à toutes ces distractions, il trouva le moyen de gagner encore une dizaine de jours; mais il n'y avait pas moyen d'aller plus loin.

Oswald était retombé dans le découragement et le désespoir; il se répétait que ce n'était plus dans ce monde, mais dans l'autre, qu'il pourrait retrouver Thécla. C'était là qu'elle avait entendu lui donner rendez-vous. Il en revenait donc à sa première idée, comme plus simple, plus prompte et rapprochant plus facilement les distances.

Il s'était attardé un soir, par une nuit déjà sombre, dans le chalet situé au-dessus de la Moldau. Il s'avançait pour regarder le torrent mugissant. Il lui semblait, au milieu du fracas des eaux, entendre la voix de Thécla qui l'appelait et lui disait : *C'est là que je t'attends!... là où je me suis précipitée moi-même... viens!...*

Il avait fait un pas en avant; il entendit tout à coup et distinctement une voix qui ne lui était pas inconnue, murmurer bien bas, bien bas : *Ici, dans huit jours!*

Il s'élança du côté d'où partait la voix, mais la porte et les fenêtres du chalet étaient restées ouvertes, et c'est par

là sans doute que l'ombre s'était évanouie et avait disparu dans le parc.

Ici... dans huit jours!... Si on ne le trompait pas, s'il n'était pas la dupe d'une illusion ou d'un rêve, enfin, ses espérances, ses angoisses, ses tourments devaient avoir un terme !... Ces huit jours lui semblèrent plus longs, à eux seuls, que les cinq ou six semaines qu'il venait de passer... chaque heure lui paraissait si lourde et chaque minute si lente!...

Enfin ce qu'il ne croyait pas possible, ce huitième jour arriva.

Il commença par une contrariété ; Godfried avait reçu une lettre où on lui annonçait pour le jour même l'arrivée de MM. Otto, Ulrich, Irn, Piper et autres copropriétaires du domaine et des biens de Donnersberg.

Ils demandaient un rendez-vous, une entrevue avec Oswald, dans le château qui leur appartenait en commun, pour s'entendre à l'amiable sur le partage, afin de diminuer les frais, et puis, parce qu'ils n'avaient jamais voulu ravir à Oswald la part qui lui était légitimement due, à lui, comme aux autres, dans le partage de ses biens.

Pendant la lecture de cette lettre, rien n'égalait la colère de Godfried, si ce n'était l'indifférence d'Oswald.

C'était aujourd'hui ce huitième jour si longtemps désiré, ce jour qui allait décider de son sort et de sa vie ! Que lui importaient le château de Donnersberg et toutes ses richesses? il s'agissait pour lui d'un bien autre trésor.

Il ne voulait ni discussion, ni procès ; et quant à ses anciens amis, dont il se souciait aussi peu maintenant que de ses anciens rêves de liberté et de progrès humanitaire, il donna ordre qu'on les reçût dans la salle à manger, qu'on leur donnât à souper et qu'on leur ouvrît les caves du château.

Que pouvaient-ils demander de mieux? c'était la réalisation de leurs utopies, le triomphe de leur système.

Irn, Piper et quelques autres de leurs compagnons, disparus et cachés pendant la tempête, étaient revenus après

l'orage, c'est-à-dire amnistiés par la clémence du souverain. Au lieu de rester à l'écart, ils avaient l'audace de réclamer hautement des biens auxquels ils n'avaient d'autres droits que l'imprudence et la générosité d'Oswald.

A coup sûr, et c'est ce que Godfried désirait faire, on pouvait contester devant tous les tribunaux du monde la validité d'un acte aussi étrange, mais Oswald ne voulait pas entendre parler de moyens pareils ; c'était un tort sans doute d'avoir fait autrefois une donation semblable : c'en serait un plus grand encore de la faire déclarer nulle, car Oswald prétendait qu'on devait toujours tenir sa promesse, quelque absurde qu'elle fût.

Irn, Piper et leurs amis, arrivés les premiers, s'étaient installés sans façon dans la partie du château qu'on avait mise à leur disposition. Ils étaient chez eux, tout leur appartenait, et ils siégeaient déjà, depuis près d'une heure, à une table bien servie, lorsque Ulrich et Otto arrivèrent.

Ces derniers eurent de la peine à cacher leur dégoût, à l'aspect d'une si bonne fortune partagée avec de tels associés.

Eux, anciens étudiants de l'Université, hommes de mérite et de talent, n'avoir pas plus de droits que des gens de la plus basse classe, c'était absurde ! et un pareil système demandait, en effet, à être quelque peu revisé et corrigé.

Il leur fallut bien cependant, pour n'abandonner aucun de leurs droits, prendre place auprès de leurs copartageants, et boire avec eux à la richesse et à la propriété, dont ils avaient été si longtemps les ennemis déclarés.

Oswald, qu'ils avaient fait demander, s'était fait excuser, en les priant de faire comme chez eux. Bien d'autres idées l'occupaient en ce moment.

La nuit approchait, la nuit venait vite ; on était dans les derniers jours d'automne, et, pendant que la salle à manger du château brillait de l'éclat des lustres, du bruit des verres et des cris de joie de l'ivresse, Oswald s'était élancé dans l'allée sombre et silencieuse qui conduisait au chalet élevé au-dessus de la Moldau.

Les blocs de rochers qui l'entouraient, les grands arbres verts qui projetaient au loin leurs branches épaisses, le vent qui agitait leur cime, pendant que le torrent grondait à leurs pieds, tout imprimait à ce lieu un caractère mystérieux et sauvage, et, à chaque pas qu'il faisait, Oswald sentait son cœur battre de crainte, d'espérance et d'amour.

Enfin il arriva à deux pas du chalet.

Non-seulement la porte et les fenêtres étaient closes, mais tous les volets étaient hermétiquement fermés en dedans; de sorte qu'une obscurité profonde régnait au dehors et à l'intérieur du pavillon. Il écouta... pas le moindre bruit. Sa main tremblante s'était posée sur la clef du chalet, et depuis quelques secondes cette clef qu'il tenait et sur laquelle il s'appuyait... il n'osait la faire tourner dans ses doigts, tant le cœur lui battait, tant le sang se portait à sa tête... Enfin, réunissant tout son courage, toutes ses forces, il prit une résolution désespérée... et au risque de se trouver seul au milieu des ténèbres, il tourna la clef et fit un pas.

Il fut comme foudroyé par un rayon de lumière qui, jaillissant et l'enveloppant de toutes parts, le força à fermer les yeux et à les cacher un instant de sa main.

Lorsqu'il les rouvrit, voici le tableau qui s'offrit à lui et qu'il eut quelque peine encore à distinguer.

Au coin d'un feu flamboyant, le docteur Mœnch et le curé étaient assis près d'une jeune dame enveloppée d'un manteau en satin blanc, garni d'une riche fourrure. Debout derrière elle et penché sur son épaule, se tenait M. Godfried le notaire, et Gretly était assise à ses pieds sur un large tabouret.

La jeune dame, quoique couverte, en convalescente, d'une toque qui cachait ses beaux cheveux et d'une écharpe plusieurs fois roulée autour de son cou, n'en avait pas moins une grâce et une beauté remarquables.

Le feu qui était ardent, le docteur l'avait voulu ainsi, obligeait la jolie dame à tenir devant son visage un mou-

choir de mousseline, qu'elle abaissa au moment où Oswald entra dans le pavillon.

Celui-ci, en voyant tournés vers lui ces yeux charmants qu'il connaissait si bien, ces yeux brillants de joie, de jeunesse et d'amour, sentit ses genoux fléchir, et, étendant les bras vers elle, il s'écria :

— Thécla!

Trop émue pour répondre, elle lui tendit la main, et Oswald s'en empara, pour bien s'assurer que ce n'était point une ombre, et, pour s'en assurer encore, il la couvrit de ses baisers en répétant :

— Thécla... Thécla, ma tante bien-aimée...

— Et Thérèse! lui dit celle-ci... ingrat! vous ne lui dites rien!

Oswald, hors de lui, s'était relevé et la pressait contre son cœur.

— Assez, dit le docteur, je ne permets pas, en fait de bonheur, une dose plus forte... pour la première fois. Maintenant, retournons au château et enveloppons bien la malade, qui ne l'est plus, grâce au ciel!

— Et grâce à vous, docteur!

En ce moment, une longue clameur retentit du côté du château. Chacun écouta attentivement.

— Ce sont les nouveaux propriétaires, dit Godfried, qui, dans l'ivresse de la propriété, cassent les meubles, brisent la vaisselle et mettent peut-être le feu au château.

Oswald pâlit.

— Qu'avez-vous? lui dit Thécla, qui ne le quittait point des yeux.

— Ah! s'écria-t-il, je comprends, pour la première fois, le chagrin que peut causer la perte de la fortune. Le ciel me punit d'avoir si mal usé des biens qu'il me donnait... Thécla! moi qui aurais voulu être riche, pour t'enrichir, je n'ai plus que la misère à t'offrir.

— C'est ce que nous verrons, dit le notaire; mais rentrons, et ne leur laissons pas le temps de tout mettre au pillage.

On s'empressa de conduire Thécla au château, dans son ancien appartement, et l'on se dirigea ensuite vers la salle du banquet, où l'orgie venait de prendre une face nouvelle.

Un étranger, un nouveau venu, orné d'une écharpe aux couleurs autrichiennes, venait d'entrer, suivi de quelques soldats cantonnés dans le village et qu'il avait requis de le suivre.

C'était un commissaire du gouvernement, fonctionnaire fanatique, dévoué à l'empereur et au nouvel ordre de choses. Il était envoyé en inspection dans ce canton de la Bohême, et, le soir même, en descendant au village, il avait appris que plusieurs hommes inconnus, dont quelques-uns, d'assez mauvaise mine, étaient arrivés le jour même de Vienne, et s'étaient installés au château, on ignorait dans quel but.

Ce peu de mots avaient, sur-le-champ, éveillé les inquiétudes et le zèle du fonctionnaire public; des rassemblements suspects, des conciliabules dans le château de Donnersberg, dont le seigneur et maître avait joué un rôle dans la dernière révolution, il importait de savoir à quoi s'en tenir, et de rédiger un rapport en conséquence.

M. le commissaire du gouvernement venait donc d'entrer dans la salle du festin revêtu de son écharpe, suivi de son escouade, et il avait dit d'une voix grave et magistrale :

— Provisoirement, messieurs, et au nom de l'empereur, je vous arrête.

— Reding! s'écrièrent tous les acteurs de cette scène.

— Moi-même, l'ennemi des complots et de l'anarchie! Malheur aux conspirateurs et aux révolutionnaires!

— Honte aux renégats, qui vendent leur conscience et leurs frères!

— C'est donc vous, républicains forcenés, destructeurs du trône et de l'autel?

— C'est donc toi, traître infâme, esclave du pouvoir?

Ainsi, les anciens amis politiques, comme aux beaux jours de la tribune, s'interpellaient entre eux, et tous à la fois;

polémique à laquelle Reding se hâta de mettre un terme en s'écriant :

— Soldats ! emparez-vous de ces conspirateurs !

— Nous ne sommes point des conspirateurs, mais des propriétaires !

— Nous sommes ici chez nous.

— Et nous le prouverons.

— Comment cela ? dit Reding étonné.

— Par cet acte, dit Ulrich, en tirant un parchemin de sa poche, cet acte de partage passé entre le comte Oswald de Donnersberg et tous ses amis.

— Dont les deux tiers n'existent plus, s'écria Irn ; ils sont morts pour la patrie, pour la liberté !

— Et pour nous laisser leurs parts, dit Piper d'un air cynique, car l'acte porte : *aux derniers vivants les biens*, et nous vivons, nous tous qui sommes ici, et nous possédons...

— Et vous ne possédez rien, s'écria Godfried en s'avançant au milieu de la salle.

— Vous croyez, dit Ulrich l'avocat, en souriant, et cet acte de partage signé par Oswald ? il faudra donc qu'il nie sa signature.

— Et si Oswald, répondit le notaire d'un air joyeux et goguenard, n'avait pas le droit de partager ; s'il n'avait, s'il ne possédait pas plus que vous, c'est-à-dire rien !

— Rien ! s'écrièrent les copropriétaires avec terreur.

— Absolument rien. Par testament passé devant maître Godfried, notaire, qui en a gardé la minute, le feld-maréchal, comte de Donnersberg, institue, à l'exclusion de son neveu, et comme sa légataire universelle, Thécla Labenska, sa femme.

— Qui est morte ! s'écrièrent les cohéritiers.

— Qui existe, répondit Godfried, et qui, dans ce moment même, vient d'arriver dans son château, dont elle vous prie de sortir.

— Nous !...

— J'invite monsieur le commissaire impérial, l'honorable M. Reding, à nous prêter main-forte, s'il y a lieu, pour faire reconnaître et respecter les droits de la propriété.

Un morne silence succéda à cette déclaration, contre laquelle personne, pas même Ulrich, l'avocat, ne s'avisa de réclamer.

— Dès qu'on reconnaît nos droits, dit Godfried aux expropriétaires atterrés, nous sommes bons princes, et nous prions ces messieurs de vouloir bien accepter, pour cette nuit, l'hospitalité. Je fais la même proposition à monsieur le commissaire du gouvernement, dit-il en s'inclinant vers Reding, et ce vieux château, emblème de la clémence impériale, servira en ce moment de refuge à tous les partis.

Le chapitre des discussions n'était pas encore fini.

Oswald voulait bien enrichir Thécla ou Thérèse, mais il ne voulait pas être enrichi par elle. Il voulait bien accepter son cœur et sa personne, tous les trésors enfin qu'elle lui offrait, excepté ceux de sa fortune. Thécla, au contraire, prétendait qu'il fallait accepter tout ensemble; c'était une question à discuter entre eux.

Le lendemain, lorsque Irn, Piper et leurs compagnons furent obligés de quitter ce beau domaine qu'ils n'avaient possédé qu'un jour, rien n'égala leur mauvaise humeur.

— Renoncer à l'état de millionnaire! disaient-ils, que devenir maintenant? que faire?

— Vous ferez, leur dit le docteur Mœnch, comme tous les bons ouvriers : vous travaillerez bien et vous serez bien payés.

— Être bien payé, dit Piper d'un air mécontent, soit, je ne refuse pas; mais travailler... jamais!

Oswald cependant n'avait pas mieux dormi cette nuit que les nuits précédentes. La joie trouble le sommeil ainsi que la douleur, et l'idée que Thécla... Thécla vivante, habitait le château... l'empêchait de fermer l'œil.

Au point du jour, il était levé; il était sorti de son appartement, il y était rentré; il n'osait se présenter chez elle,

et, ne sachant comment abréger les heures qui jamais ne lui avaient semblé aussi lentes, il avait rouvert le coffret qui renfermait son trésor.

Mais pour la première fois, ces lettres si précieuses et si chères le laissaient indifférent. Bien plus, il ne pouvait les lire, il ne voyait rien. Ses yeux étaient là ; son cœur et sa pensée étaient ailleurs. Tout à coup sa porte s'ouvrit.

Une apparition, une robe blanche lui fit tout oublier. Thécla était debout devant lui, plus jolie, plus fraîche qu'elle ne s'était jamais montrée dans ce château de Donnersberg ou dans les montagnes de la Suisse, car la joie et l'amour l'embellissaient encore. Ses regards tombèrent sur les lettres, éparses devant Oswald.

Elle les reconnut sans peine, et un sourire triste apparut un instant sur ses traits heureux, comme un nuage, dans un jour de printemps.

— Il y a là, dit-elle, de bien cruels et douloureux souvenirs. Que le passé disparaisse et s'oublie. J'étais morte, et d'aujourd'hui seulement je commence à renaître.

En parlant ainsi, elle avait réuni toutes ces lettres dans ses mains, et, s'approchant de la cheminée où brillait un joyeux feu d'automne, elle les y jeta en détournant la tête.

Oswald poussa un cri et se précipita pour les reprendre. Il n'était déjà plus temps.

— Anéantir ainsi mes consolatrices ! mes fidèles amies !

— Ne suis-je pas là ? dit-elle.

— Tant de si douces choses, que je ne pourrai plus lire !

— Je vous les dirai, et ne les dirai qu'à vous. Croyez-vous, continua-t-elle avec son sourire d'ange, qu'on ne puisse vous indemniser de la perte de votre trésor ?

Oswald lui prit la main et lui dit avec amour :

— Quand donc, Thécla, quand donc ?

Elle ne répondit point. Mais elle leva sur lui ses yeux que depuis quelque temps elle tenait baissés ; ces yeux qui, même en peinture, avaient troublé la raison d'Oswald, ces yeux si ravissants, si expressifs, si magiques, auxquels per-

sonne ne pouvait résister, et ces yeux semblaient lui dire alors :

— Quand tu voudras!

En ce moment entrait dans la cour du château une voiture; c'était celle du comte et de la comtesse de Staremberg, d'anciens et de vrais amis, qui venaient féliciter l'heureux Oswald et sa charmante fiancée.

TABLE

Pages.

LA JEUNE ALLEMAGNE OU LES YEUX DE MA TANTE. 1

Première partie.

I — Le remède à la goutte. 3
II — Le docteur Mœnch 18
III — Le chien du château. 23
IV — La Jeune Allemagne. 30
V — Don Juan et Zerline. 39
VI — Les étudiants. 50
VII — Les camarades. 64
VIII — Le tribunal d'honneur. 75
IX — La veille du combat. 83
X — Les duels. 89
XI — La philosophie de Hégel. 94
XII — L'émeute. 104
XIII — Le siége. 114
XIV — La sortie. 120
XV — L'exil. 129

Deuxième partie.

I — Le marchand de Leipsick. 137
II — Fridoline. 143
III — Nouvelles de Prague. 150
IV — La spéculation. 156
V — Le père diplomate. 163
VI — La séparation. 168
VII — Le lion devenu vieux. 176
VIII — Le mariage. 185

Pages
IX — Le beau-père dans l'embarras. 193
X — La jeune tante. 199
XI — Le testament. 208
XII — Événements qui se préparent. 216
XIII — Le retour de Jérémie. 221
XIV — Le nouveau seigneur. 229
XV — Le souper chez le notaire. 236
XVI — Lettres posthumes. 240
XVII — Les amours d'outre-tombe. 269
XVIII — Les adieux au comptoir. 280
XIX — Les capitulations de conscience. 287
XX — Le chemin de fer. 301

Troisième partie.

I — La cabane du charbonnier. 311
II — Premier acte d'une révolution. 320
III — Les montagnes du Hartz. 334
IV — Second acte d'une révolution. 345
V — Le général Bem. 357
VI — La trahison. 364
VII — Troisième acte d'une révolution. 373
VIII — La ferme de Valentz. 386
IX — Thérèse. 392
X — Promenade dans la montagne. 403
XI — La grotte de Pfœffers. 411
XII — L'absence. 422
XIII — L'amnistie. 431
XIV — Le Niagara. 442
XV — Le baptême. 447
XVI — Le retour au château. 451
XVII — L'idée fixe. 460
XVIII — Thécla. 473
XIX — Le chalet sur la Moldau. 487

Paris. — Impr. Paul Dupont, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (1574-74